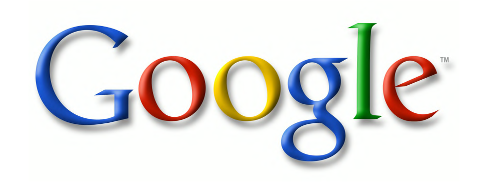
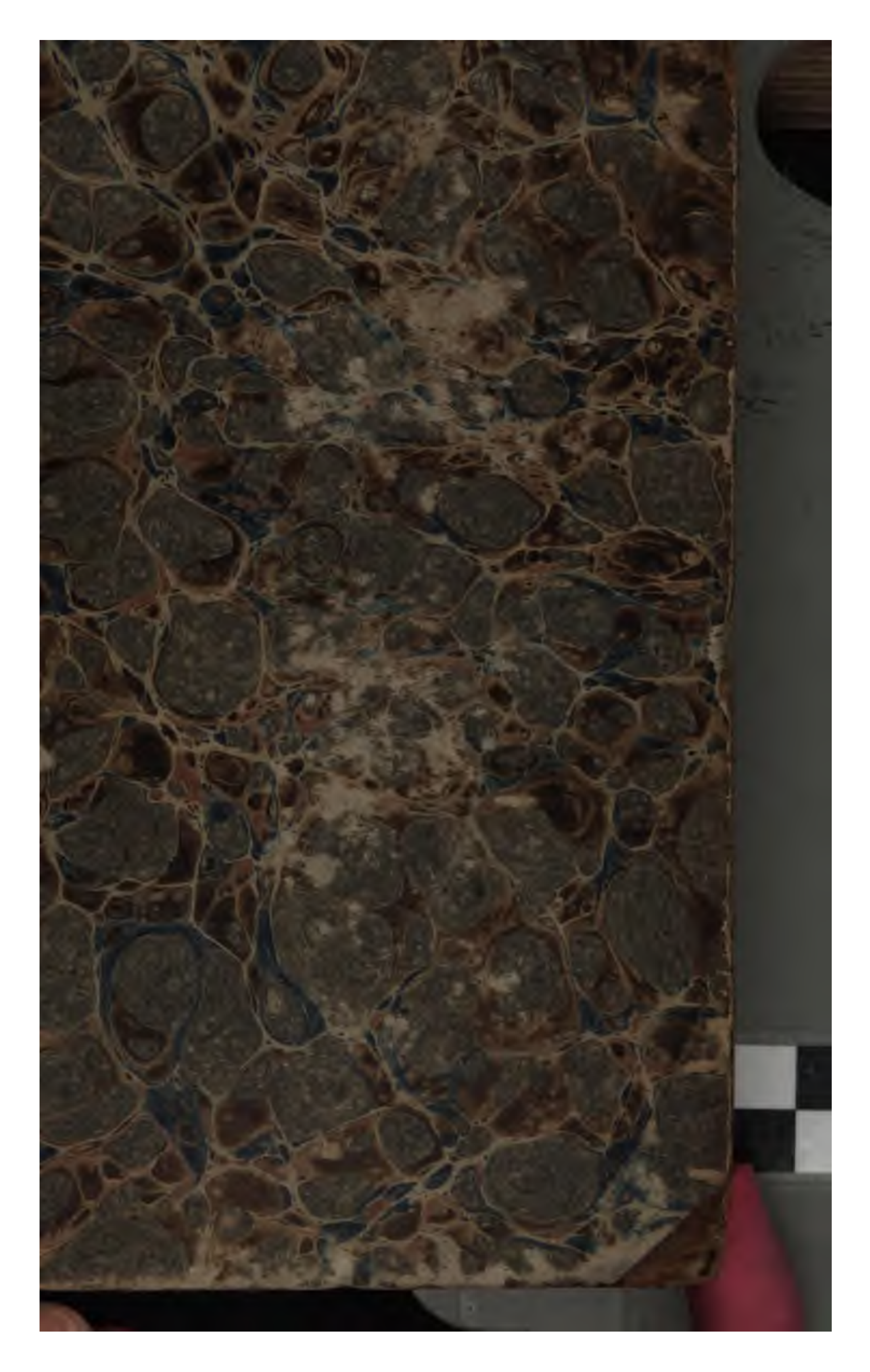
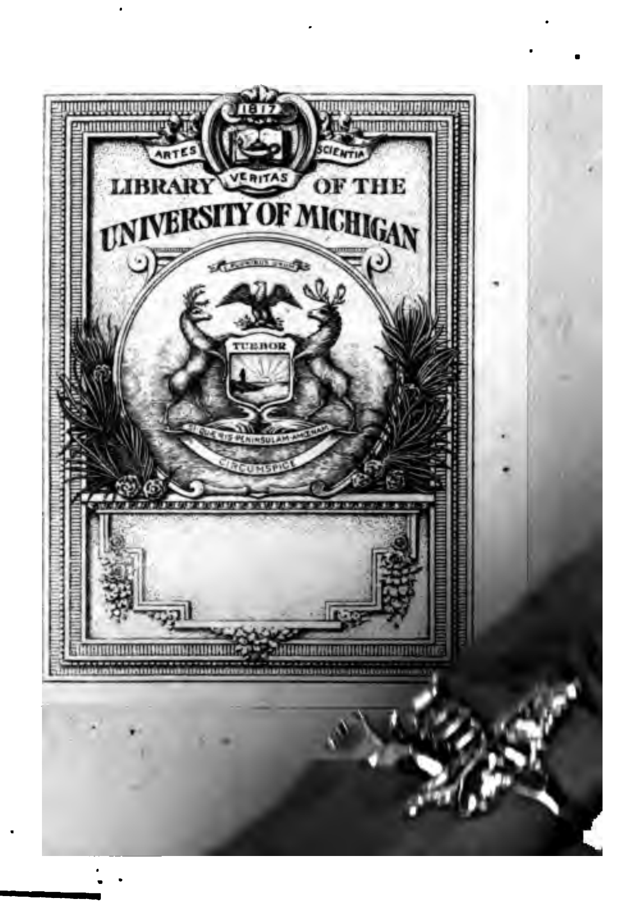

Google




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



NOUVEAU

DICTIONNAIRE

DES

SIÉGES ET BATAILLES.

TOME V.

NAR — O — P — Q — R — SID.

De l'Imprimerie de PATRIS, rue de la Colombe.

NOUVEAU DICTIONNAIRE HISTORIQUE DES SIÉGES ET BATAILLES MÉMORABLES, ET DES COMBATS MARITIMES LES PLUS FAMEUX,

De tous les Peuples du monde, anciens et modernes, jusqu'à nos jours.

Ouvrage dans lequel on a soigneusement recueilli les exploits des grands Capitaines, les actions héroïques des Officiers, des Marins et Soldats, les stratagèmes militaires les plus singuliers, et spécialement les traits de courage qui ont illustré les Militaires français, depuis la fin de la troisième dynastie.

Par F. M. M.....

TOME V.

A PARIS,

Chez Gilbert et Cie, Libraires, rue Serpente, n° 10.

1808.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DES SIÉGES ET BATAILLES.

N

NARBONNE (*siéges de*). 1. Narbonne, l'une des villes les plus considérables de l'Aquitaine, est assiégée par Théodoric roi des Visigoths. Litorius vole au secours de cette place dépourvue de munitions et presque de défenseurs. Avitus, connu dans l'armée romaine pour sa valeur, apprend qu'un de ses affranchis vient d'être tué par un cavalier visigoth; il arrive au camp, monte à cheval, et défie le meurtrier de son affranchi à un combat singulier. Dès le premier choc il le perce de part en part. Les Barbares, effrayés de ce succès, n'osent résister aux Romains. Litorius pénètre dans la ville avec ses cavaliers portant chacun en croupe deux boisseaux de blé. Ce secours rétablit l'abondance dans Narbonne; Théodoric, découragé, lève le siége. *an* 436.

2. Childebert, roi de Paris, voulant venger les outrages et les mauvais traitements faits à sa sœur Clotilde par Amalaric, roi des Visigoths, qui voulait lui faire embrasser l'arianisme, marcha vers Narbonne, et lui livra bataille. Amalaric fut vaincu et prit la fuite vers l'Espagne : il fut

tué peu après cette bataille. Narbonne fut prise par le monarque français, et livrée au pillage. Clotilde survécut peu à sa délivrance; elle mourut à Paris, et fut enterrée dans le tombeau de Clovis son père, dans l'église Sainte Geneviève. *an* 531.

NARREW (*combat de la*). Pendant l'hiver de 1807, le général Benigsen calculant que l'empereur Napoléon n'avait pu se dispenser d'affaiblir ses cantonnements de la Narrew, pour se procurer plus de forces sur les différents points de l'attaque qu'il dirigeait contre lui vers la Basse-Vistule, essaya de l'embarrasser par une diversion, en chargeant le général Essen, qui arrivait de l'armée de Michelson, de faire quelque tentative sur les Français. Essen, à la tête de vingt-cinq mille hommes, se porta donc le 15 février, sur Ostrolenka, par les deux rives de la Narrew. En arrivant au village de Flaccies-Lawowa, il y rencontra l'avant-garde du général Savary, commandant le cinquième corps de la grande armée, en l'absence du maréchal Lannes. Le 18, à la pointe du jour, le général Gazan se mit en marche pour aller soutenir cette avant-garde. A neuf heures, il joignit les Russes sur la route de Novogorod, les assaillit et les mit en déroute. Mais dans le même moment ils attaquèrent de leur côté Ostrolenka par la rive gauche. Cette petite ville était défendue par deux brigades, commandées par les généraux Campana et Ruffin. Le général Savary, sur le premier avis de cette attaque, fit partir le général de division Reille, et se mit en mouvement avec ce qui lui restait de troupes. L'infanterie russe se présentait sur plusieurs colonnes vers Ostrolenka; elle s'avança jusqu'à la moitié des rues, et dès qu'elle y fut parvenue, une colonne française s'avançant au pas de charge, la culbuta trois fois, et la força de se retirer en laissant les rues couvertes de morts. La perte des Russes fut si grande, qu'ils abandonnèrent la ville, et prirent position derrière les monticules de sable qui la couvrent. Cependant les divisions des généraux Suchet et Oudinot, se portaient rapidement à leur rencontre. Leurs têtes de colonnes arrivèrent sur le midi. Le général Savary rangea sa petite armée, pour former la ligne d'attaque; le général Oudinot sur deux lignes, commandait la gauche; le centre était sous les ordres du général Suchet, et le général Reille formait la droite avec une brigade de la division du général Gazan. Il se

couvrit de toute son artillerie, et marcha à l'ennemi. Le feu de l'attaque fut très-vif; les Russes plièrent de tous côtés et furent menés tambour battant plus de trois lieues. L'intrépide général Oudinot, à la tête de la cavalerie, fit une charge qui eut le plus grand succès; il tailla en pièces les Cosaques de l'arrière-garde russe. La nuit suspendit sa poursuite; on la recommença le lendemain, mais il fut impossible d'atteindre les Russes qui avaient battu en retraite toute la nuit, abandonnant leurs blessés, dont le nombre s'élevait à plus de douze cents. Un général Suwarow, et plusieurs autres officiers de marque, furent tués dans cette affaire, dans laquelle les Russes laissèrent treize cents cadavres sur le champ de bataille, sept pièces de canon et deux drapeaux. Le général Savary eut soixante hommes tués et quatre à cinq cents blessés; mais la seule perte vivement sentie, fut celle du général Campana, officier d'un grand mérite et de la plus grande espérance. 15 *février* 1807.

NARVA (*bataille et prise de*). 1. Le premier octobre 1700, le Czar Pierre Alexiowitz, à la tête de cent mille Russes, vint se présenter devant Narva, ville forte de la Livonie, située sur la rivière de même nom, qui se jète du lac Péipus, dans le golfe de Finlande, et défendue seulement par mille hommes de troupes réglées, sous les ordres du comte de Hoorn. Le prince fit dresser ses batteries; mais elles furent si mal servies, qu'en six semaines, elles purent à peine faire brèche, tandis que l'artillerie de la place renversait à tous moments des rangs entiers dans les tranchées. Cette lenteur donna le temps à Charles XII, d'accourir avec vingt mille hommes au secours de Narva. Dès que le monarque russe en fut instruit, il se hâta d'arrêter la marche précipitée du roi de Suède. Il fit venir des troupes fraîches, et plaça trente mille hommes à une lieue de la ville sur le chemin de l'ennemi. A quelque distance, il plaça vingt mille Strelitz, soldats aguerris. Enfin, il donna six mille chevaux au général Scharamétow, le meilleur officier de Russie, avec ordre de ruiner tous les magasins, et de désoler tout le pays par où Charles devait passer. Ensuite, ne voulant point commettre sa fortune contre celle du roi de Suède, il se retira sous prétexte d'aller rassembler un nouveau renfort, et laissa le commandement de son armée au duc de Croi, que le roi de Pologne lui avait envoyé. Ce-

pendant Charles ayant pris les devants avec huit mille hommes, arriva au défilé de Pyajège, dont Scharemétow s'était emparé. L'armée suédoise fut arrêtée devant ce poste qu'elle désespérait de pouvoir forcer. Le monarque assembla son conseil. La plûpart opinèrent qu'il fallait essayer une autre route. Mais Charles ne pouvant goûter un avis si peu conforme à son grand courage, resta seul plus d'une heure, la tête appuyée sur les mains, songeant aux moyens de vaincre ce nouvel obstacle. Enfin, sortant tout à coup de cette longue réflexion, il ordonne, vers une heure après minuit, de battre dans le moment la générale, et de faire monter douze pièces de canon sur une hauteur d'où l'on voyait les ennemis en flanc. La tentative réussit au delà des vœux du prince. A peine eut-on tiré douze coups de canon, que les ennemis prirent la fuite après avoir perdu seulement dix-huit hommes. Les autres corps ne firent pas plus de résistance. En deux jours et demi Charles les dissipa. Enfin, toujours guidé par la victoire et par sa valeur, il parut devant le camp du Czar, qui était muni d'un bon rempart, d'un double fossé, et bordé de cent cinquante canons de bronze. Dès que ses troupes, fatiguées d'une marche longue et pénible, eurent pris quelque repos, il fit toutes les dispositions nécessaires pour attaquer les retranchements ennemis. Voici le récit que fait de cette bataille mémorable, donnée le 30 novembre, l'illustre historien de Charles XII.
« Le roi de Suède donna pour signal deux fusées, et le mot
» allemand, *avec l'aide de Dieu*. Un officier général lui
» ayant représenté la grandeur du péril : Quoi! vous dou-
» tez, dit-il, qu'avec mes huit mille braves Suédois, je ne
» passe sur le corps à cent mille Moscovites !..... Dès que le
» canon des Suédois eut fait brèche aux retranchements, ils
» s'avancèrent, la baïonnette au bout du fusil, ayant au dos
» une neige furieuse qui donnait au visage des ennemis. Les
» Moscovites se firent tuer pendant une demi-heure sans
» quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du
» camp où était le quartier du Czar, dont il ignorait l'ab-
» sence. Aux premières décharges de mousqueterie enne-
» mie, Charles reçut une balle dans le bras gauche, mais
» elle ne fit qu'endommager légèrement les chairs. Son ac-
» tivité l'empêcha même de sentir qu'il était blessé. Son
» cheval fut tué sous lui presqu'aussitôt. Un second eut la
» tête emportée d'un coup de canon. Il sauta légèrement sur

» un troisième, en disant : ces gens-ci me feront faire mes
» exercices, et continua de combattre et de donner les or-
» dres avec la même présence d'esprit. Après trois heures
» de combat, les retranchements furent forcés de tous côtés.
» Le roi poursuivit la droite des ennemis jusqu'à la rivière
» de Narva, avec son aile gauche, si l'on peut appeler de
» ce nom environ quatre mille hommes qui en poursuivaient
» cinquante mille. Le pont rompit sous les fuyards; la ri-
» vière fut en un moment couverte de morts. Les autres dé-
» sespérés, retournèrent à leur camp sans savoir où ils al-
» laient. Ils trouvèrent quelques baraques derrière lesquelles
» ils se mirent. Là, ils se défendirent encore parce qu'ils ne
» pouvaient pas se sauver. Mais enfin les généraux Dolo-
» rouki, Gollouin, Fédorowits, vinrent se rendre au roi et
» mettre leurs armes à ses pieds. Pendant qu'on les lui pré-
» sentait, arrive le duc de Croi, qui venait se rendre lui-
» même avec trente officiers. »

Charles les reçut généreusement, et renvoya les simples soldats et les bas-officiers dans leur pays. Profitant ensuite du peu de jour qui restait, il se rendit maître de l'artillerie ennemie; puis, s'étant avantageusement posté entre le camp et la ville, il se coucha par terre sur un manteau qu'il fit étendre dans la boue devant un feu que les soldats de sa garde avaient allumé. Un moment après qu'il eut fermé les yeux, les plaintes d'un soldat que le froid faisait plus souffrir encore que ses blessures, interrompirent son sommeil. Il le fit mettre à côté de lui contre un tambour pour le soutenir; et, s'étant appuyé sur les genoux de ce soldat, il s'endormit, en attendant qu'il pût fondre, au point du jour, sur l'aile gauche des ennemis, qui n'avait point encore été rompue.

« A dix heures du matin, le général, qui la commandait,
» l'envoya supplier de lui accorder la même grâce qu'au
» duc de Croi. Le vainqueur lui fit dire qu'il n'avait qu'à
» s'approcher à la tête de ses troupes, et venir mettre bas
» les armes et les drapeaux devant lui. Le général parut
» bientôt après avec ses Moscovites, qui étaient au nom-
» bre de trente mille. Ils marchèrent, la tête nue, soldats
» et officiers, à travers moins de sept mille Suédois. Les
» soldats, en passant devant le roi, jetaient à terre leurs
» fusils et leurs épées, et les officiers portaient à ses pieds
» les enseignes et les drapeaux. » Il traita tous les officiers

généraux en monarque généreux et bienfaisant ; il leur fit de grandes largesses, renvoya tous les prisonniers sans nom ; et, ce qui relève encore plus le mérite de ce jeune conquérant, il fit tout son possible pour diminuer aux yeux de l'univers l'éclat de cette victoire. Mais la reconnaissance publique fit violence à cette glorieuse modestie. Dans cette journée fatale à la Russie, plus de vingt mille Moscovites restèrent sur la place. Il sera facile de concevoir combien cette bataille fut sanglante, quand on saura que vingt-quatre coups que chaque soldat suédois avait à tirer, ne lui suffirent pas dans l'action, et qu'il fut obligé de se servir des cartouches des Moscovites morts pour en tuer d'autres. Le seul Scharamétow sut ménager sa retraite avec un petit nombre de soldats attachés à sa personne. Les Suédois eurent douze cent trente blessés, onze cent trente-sept morts, du nombre desquels fut le maréchal Rebbing, capitaine d'une valeur éprouvée. Un butin considérable les dédommagea amplement de ces pertes. On prit la caisse de l'armée, où l'on trouva deux cent soixante-deux mille écus. Chaque soldat eut tant de choses pour sa part, que, pour s'en débarrasser, il donnait les chevaux moscovites pour trente sous, ou un écu les plus forts, et une robe fourrée de martre-zibeline, pour une botte de foin.

Le 1er août 1704, le Czar, que Charles XII avait rendu grand capitaine, à force de le battre, vint se présenter devant Narva, pour la seconde fois, avec des troupes nombreuses. Il la fit bombarder jour et nuit, empêcha qu'elle ne fût secourue par mer et par terre, et y fit donner deux assauts furieux, avec perte de sept ou huit mille hommes, tant tués que blessés. Enfin, le canon ayant élargi les brèches, les Moscovites attaquèrent la place, le 21, avec vingt mille hommes. Rien ne put résister à leur impétuosité. Les Suédois furent vaincus ; et les vainqueurs, se répandant dans la ville, tuèrent, pillèrent, violèrent, jusqu'à ce que le Czar, qui voulait arrêter cette barbarie, les eût forcés de cesser le carnage. « On montre encore à » Narva dans l'hôtel-de-ville, dit M. de Voltaire, la table » sur laquelle il posa son épée en entrant, et l'on s'y res» souvient des paroles qu'il adressa aux citoyens qui s'y » rassemblèrent : *Ce n'est point du sang des habitants que* » *cette épée est teinte, mais de celui des Moscovites,*

» *que j'ai répandu pour sauver vos vies.* » Tous ceux des Suédois qui ne purent gagner Ivanogrod, bâti sur un rocher de l'autre côté de la rivière, furent passés au fil de l'épée; et ceux qui s'y étaient retirés capitulèrent trois jours après.

NASSAU (*prise de*). L'armée de Sambre et Meuse, commandée par le général Jourdan, rencontra, au mois de septembre 1795, les Autrichiens sur la rive gauche de la Lahn, occupant une excellente position depuis Limbourg jusqu'à Nassau. Le général Bernadotte en fit attaquer les avant-postes dans Nassau. L'ennemi, chassé avec perte, eut plusieurs hommes noyés dans la Lahn. Le général Poncet fit attaquer en même temps Dietz. Le pont en était coupé. Ses troupes y entrèrent au pas de charge, en passant sur des planches placées à la hâte, et chassèrent de cette ville l'ennemi. Deux bataillons, après s'être rendus maîtres de Dietz, s'avancèrent dans la plaine, où ils rencontrèrent les hussards de Saxe, qu'ils obligèrent bientôt à se replier avec perte. *Septembre* 1795.

NAULOQUE (*bataille de*). Après la journée de Philippes, il ne restait à Auguste que de vaincre Sextus Pompée, qui s'était emparé de la Sicile. Placé dans cette île voisine de l'Italie, il en infestait les côtes, et causait de cruelles alarmes aux triumvirs. Après plusieurs combats dont les succès furent variés, on en vint à une dernière bataille sur mer. Trois cents vaisseaux se rangèrent de part et d'autre entre Nauloque et Milès. L'action fut vive, et la victoire longtemps disputée. La flotte d'Auguste, commandée par Agrippa, prit la supériorité. Les vaisseaux d'Auguste se servirent de corbeaux pour accrocher ceux de Pompée et en venir à l'abordage. Sextus sauva seulement dix-sept vaisseaux de cet immense armement; tous les autres furent coulés ou brisés. Vaincu, il abandonna la Sicile, et se retira en Asie, où son inquiète ambition lui fit trouver la mort. 35 *ans avant J. C.*

NAZIELSK (*combat de*). Tandis que les troupes françaises rejetaient, en 1806, les restes de l'armée prussienne dans les bois de Lautenbourg, et leur faisaient éprouver une

perte considérable, le maréchal Bessières, dans une brillante affaire de cavalerie, cernait trois escadrons de hussards prussiens, et leur enlevait plusieurs pièces d'artillerie. La réserve de la cavalerie et le corps d'armée du général Davout se dirigèrent sur Nazielsk, ville de Pologne dans la Mazovie, sur la rive droite de la Sona. L'empereur Napoléon avait donné le commandement de l'avant-garde au général Rapp. En arrivant à une lieue de Nazielsk, il rencontra celle de l'ennemi. Le général Lemarois, avec deux régiments de dragons, tourna un grand bois, et cerna cette avant-garde. Ce mouvement fut exécuté avec promptitude. L'avant-garde ennemie, voyant le corps d'armée française ne faire aucun mouvement pour avancer, soupçonna quelques projets, et ne tint pas. Il se fit cependant quelques charges, dans l'une desquelles le major Ourwarow, aide-de-camp de l'empereur de Russie, fut pris. Immédiatement après, un détachement arriva sur la petite ville de Nazielsk. La canonnade s'anima. La position des Russes était bonne; ils étaient retranchés par des marais et des bois. Le maréchal Kaminski crut pouvoir passer la nuit dans cette position. Il se trompa; il en fut chassé, et poursuivi pendant plusieurs lieues. Quelques-uns de ses généraux furent blessés, plusieurs colonels faits prisonniers, et il eut quelques pièces d'artillerie prises. Les Français regretèrent le colonel Beckler, du huitième de dragons, brave officier, blessé mortellement. 30 *décembre* 1806.

NEGAPATNAM (*combat de*). L'amiral Suffren fut, en 1782, la terreur des Anglais dans les mers de l'Inde. Il était venu à Gondelour, au mois de juillet, avec une escadre de douze vaisseaux de ligne et deux frégates pour y prendre quatre cents Européens et huit cents Cipayes à l'effet de remplacer les pertes que les combats et les maladies avaient fait éprouver aux équipages de ses vaisseaux. Une frégate en station à Negapatnam donna avis au bailli de Suffren de l'arrivée d'une escadre anglaise. Aussitôt l'amiral embarqua ses recrues, appareilla, et apperçut l'escadre anglaise mouillée à Negapatnam. Il met ses vaisseaux en ligne pour approcher celle des Anglais. Il en était encore à trois lieues, quand il prit la bordée du large pour se former. Son escadre était sous le vent. L'*Ajax*, l'un de ses vaisseaux, essuya un grain qui le démâta de son grand mât de hune et de son

perroquet de fougue. Le bailli de Suffren fit mouiller son escadre à l'entrée de la nuit. Les Anglais l'imitèrent. Au point du jour, les deux escadres étaient sous voiles. Le bailli de Suffren fit courir la sienne dans l'ordre renversé, les amures à babord; les Anglais prirent la bordée du nord. Les vaisseaux français revirèrent par la contre-marche pour approcher de l'ennemi. Les deux escadres passèrent à bord opposé. L'amiral Hughes fit revirer l'escadre anglaise en commençant par la queue. Ce mouvement fini, les Anglais arrivèrent en dépendant sur l'escadre française. Le bailli de Suffren commença le combat. Les escadres s'approchèrent à deux cent cinquante toises. Elles étaient de même force, *l'Ajax* étant resté sous le vent de la ligne, et n'ayant pas combattu. *Le Brillant*, absolument désemparé, dériva; *le Héros*, monté par l'amiral Suffren, força de voiles pour le couvrir. Les vaisseaux qui se trouvaient en avant de l'amiral paraissaient fort maltraités dans leur gréement; *le Sphinx*, serre-file du *Héros*, n'était pas en meilleur état. La brise du large commença alors à se faire sentir, et rompit les deux lignes. Les vaisseaux français eurent ordre de virer vent arrière pour former leur ligne à l'autre bord, et couvrir *le Brillant*, qui, ne gouvernant plus, avait pris ses amures à babord. *Le Sévère*, qui avait été fort désemparé, ayant été coiffé par le changement de brise, faisait route sur l'escadre, et était suivi de près par un vaisseau anglais. Il avait amené devant les ennemis par les ordres de M. de Cillart, son commandant, mais comme son état-major s'opposa à ce qu'il se rendît, le pavillon fut rehissé, et le courage de MM. Dien et Lasalle conserva ce navire à la France. Le bailli de Suffren, s'appercevant de sa détresse, fit route sur lui, et lui donna le temps de se ranger sous le vent de l'escadre. Le combat dura encore quelque temps dans cette position, mais les Anglais, très-dégréés, profitèrent de l'avantage du vent pour y mettre fin. M. de Suffren, voyant les ennemis se disposer à gagner le mouillage, serra la côte, et mouilla lui-même à Karickal. Il est difficile de savoir laquelle des deux escadres souffrit le plus dans ce combat, mais il est certain que l'amiral Hughes abandonna le champ de bataille étant encore le maître de combattre. Cette action indécise fut une nouvelle preuve de l'impuissance des Anglais pour battre les Français à forces égales. 6 *juillet* 1782.

NÉGREPELISSE (*prise de*). Louis XIII se porta, en 1622, contre Négrepelisse, petite ville du Quercy, dans laquelle les calvinistes avaient massacré l'hiver précédent la garnison royale, qui y avait été laissée. Ce prince veut emporter la place d'assaut, et faire passer tous les hommes au fil de l'épée. *Je vous ordonne*, dit-il à ses officiers, *de ne point faire de quartier; il faut que vous les traitiez comme ils ont traité les autres.* Lorsque les assiégés ont fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, ils demandent quartier; on le leur refuse. *Nous mourrons donc en gens d'honneur*, répondent-ils, *et nous vendrons notre vie bien cher.* Ils continuent en effet de se défendre, et ne rendent les armes qu'avec la vie. Dix ou douze seulement survivent à la prise de leur ville; le roi veut qu'on les lui amène. *Vous méritez tous la corde*, leur dit-il en les voyant. Ces pauvres gens ne veulent pas chicaner leurs jours contre un prince qui leur paraît si avide de sang; ils se contentent de lui demander, par une bizarrerie fort extraordinaire, qu'on les pende aux arbres de leurs jardins : ce qui leur est accordé. La pudicité des femmes et des filles n'est pas épargnée dans une ville abandonnée à la licence et à la brutalité du soldat. « Tout y fut tué, dit Bassompierre, » hormis les femmes; quelques-unes furent forcées, et les » autres furent moins difficiles. » Roger, un des premiers valets de chambre du roi, touché de compassion à la vue de quarante femmes ou filles que les soldats amènent, court promptement à eux, et rachète ces infortunées, en donnant ce que chacun lui demande, une, deux ou trois pistoles. Les barbaries dont on parle ne déshonoreraient pas les annales de la France, si le cardinal de Retz avait été cru. « Sire, dit-il au roi, la clémence est la vertu favorite des » grands princes; au milieu de leurs plus beaux triomphes, » ils font gloire de céder à la compassion. Quand vous » voyagez dans vos provinces, vous devez ressembler à » ces fleuves qui portent partout l'abondance; à Dieu ne » plaise que votre passage puisse se comparer à celui des » torrents dont les eaux impétueuses ravagent et ruinent » tout. » Le prince de Condé, qui entre dans l'instant chez le roi, le trouve ébranlé par ces vérités touchantes; il prend un bréviaire qui est auprès du monarque, l'ouvre, et fait remarquer que, dans les leçons du jour tirées du vieux testament, le prophète Samuel reproche à Saül d'avoir

épargné les Amalécites. Cet argument décide du sort de Négrepelisse.

NEISS (*siéges de*). 1. Le roi de Prusse se présenta, en 1741, devant Neiss, dans la Basse-Silésie ; il fit sommer le comte de Brown de se rendre. Pour toute réponse, le gouverneur fit tirer sur l'officier prussien; Frédéric fait dresser ses batteries et foudroyer la place, le 19 janvier. Quelques jours après, il leva le siége; [illegible] les habitants firent entrer des provisions dans la ville, et ajoutèrent de nouveaux ouvrages aux anciennes fortifications. Ces précautions ne dérangèrent point le plan du roi de Prusse; vers le mois d'octobre suivant, le prince d'Anhalt-Dessaw vint assiéger Neiss. Le 27, la tranchée fut perfectionnée; on battit la place en brèche. Le feu de l'artillerie fut si vif, durant trois jours, que le commandant, craignant de se voir enseveli sous un monceau de ruines, capitula : la garnison sortit avec les honneurs de la guerre. 1741.

2. Un des corps de la Grande-Armée, qui, en 1807, anéantit la monarchie prussienne, se présenta devant Neiss, en février, pour en faire le siége. Cette ville est située sur la rive droite de la rivière de ce nom; sur sa rive gauche est une ville nouvellement bâtie nommée Friederischstat, où sont les casernes et la plus grande partie des magasins et des établissements militaires. Ses fortifications consistent en une première enceinte bastionnée avec une fausse braie et des cavaliers. Ces ouvrages ne sont point revêtus. Une deuxième enceinte est formée par des contre-gardes et des demi-lunes unies entre elles par des flancs rentrants; cette deuxième enceinte a son escarpe et sa contre-escarpe revêtues. Toutes deux se trouvent défendues par une enveloppe en terre précédée d'un avant-fossé. On inonde, par le moyen d'écluses renfermées dans les fortifications, le terrain compris entre la Neiss et la Bilau, ainsi que tout ce qui est sur sa rive jusqu'au pied des hauteurs, et l'on fait monter ces eaux dans les fossés et les avant-fossés, de manière à ce qu'ils ont huit à dix pieds de profondeur. Quelques ouvrages détachés se trouvent dans l'inondation; l'un d'eux, nommé le Fort du Blochausen, prenait d'écharpe les tranchées des assiégeants, et gênait beaucoup les approches de la place. La partie située sur la rive gauche de

la Neiss, est défendue par un fort étoilé bien revêtu d'escarpes et contre-escarpes, appelé le Fort de Prusse. Ce fort se lie à la rivière par une ligne continue flanquée de quelques redans, qui forme l'enceinte de Friedrichstadt. Une autre ligne bastionnée, et beaucoup plus étendue, passe sa gauche jusqu'à l'inondation, et sa droite vers la Basse-Neiss; elle renferme un espace considérable que l'on nomme le Camp retranché. Le Fort de Prusse est contreminé; tout le terrain au-devant du camp retranché est mamelonné, et offrait beaucoup d'avantages pour les attaques; mais la prise de ce camp retranché n'influait en rien sur celle de la place. Une division wurtembergeoise, après le siége de Schweidnitz, se porta vers Neiss. Pour masquer ses desseins, elle marcha d'abord sur Glatz, puis sur Silberstadt. Neiss fut entièrement bloquée le 24 février; la division assiégeante était de cinq mille hommes, et la garnison de six mille. La véritable attaque fut déterminée sur le front de la porte de Neustadt; on traça une première parallèle dans la nuit du 1 au 2 mars. Le siége fut converti en un blocus qui dura un mois, pendant que l'artillerie était occupée à celui de Schweidnitz; il recommença très-vivement le 11 avril, et fut suivi chaudement. Le baron de Kleist, aide de camp du roi de Prusse, nouvellement nommé gouverneur de Silésie, chercha à signaler son arrivée par quelque coup d'éclat. Parti de Glatz le 13 avril, il voulut attaquer, avec quatre mille hommes, le corps d'observation qui protégeait le siége de Neiss, sous les ordres du général de brigade Lefebvre, placé à Franckeistein. Son début ne fut pas heureux, et son entreprise demeura sans succès. Le prince Jérôme porta le lendemain son quartier-général à Munsterberg; les Prussiens crurent pouvoir hasarder une attaque, et la faire réussir en la couvrant par une marche de nuit. Deux mille hommes de la garnison de Glatz en sortirent avec six pièces de canon le 6 avril à huit heures du soir, et marchèrent sur la droite de la position de Franckeistein. Le lendemain, une autre colonne sortie de Sibelberg, se réunit à elle; elle tomba ainsi à l'improviste sur le corps du général Lefebvre. Au premier coup de canon, le prince Jérôme Napoléon part de Munsterberg, arrive sur le terrain à dix heures du matin; le combat était fort échauffé, sa présence le ranima encore. Les Prussiens ne tinrent pas long-temps contre le renfort qu'il amenait; ils furent poursuivis jusque

les murs de Glatz. Trois cents morts demeurèrent sur
ıp de bataille; on leur prit six cents hommes et trois
canon. Quatre cents autres, qui s'étaient perdus
·s, furent encore attaqués, enveloppés et faits
·ndant ces actions, le siége de Neiss avançait;
demi-brûlée, et les tranchées approchaient
·stance donnait aux troupes de Wurtem-
occasions de signaler leur bravoure;
de pièces d'artillerie mises à leur
.ent été démontées par le feu de la
.i les ouvrages avancés que les assiégés
.i la rive droite de la Neiss, parmi lesquels
ie Blochausen du fort d'eau, facilitèrent la
.e la forteresse, et contrarièrent sa reddition. Le
.r de ces obstacles fut levé par l'augmentation de
tillerie que l'on fit venir de Schweidnitz; le second par
un coup de main hardi qui réussit dans la nuit du 30 avril. Quand le prince Jérôme eut reconnu combien le fort d'eau gênait ses opérations, il ordonna au général Vandamme de le faire emporter d'assaut. Le colonel de Naubroun y marcha avec quatre cents hommes; le lieutenant de Transhausen attaqua le Johannismulh : le Wackenmulh et Furstengarten furent emportés en même temps. Toutes ces attaques, exécutées au même instant, furent faites avec autant de précision que de succès. L'obscurité de la nuit, l'inondation artificielle de la Neiss et de la Bilau, le feu le plus vif de la mitraille et de la mousqueterie, un fossé profond de cinq pieds rempli d'eau qui ceignait le fort du Blockhausen, auraient opposé des obstacles peut-être insurmontables à des soldats moins aguerris que les Wurtembergeois; ils oublièrent tous les dangers, ne pensèrent qu'à la gloire, et remplirent leur mission avec le plus honorable dévouement. Le capitaine français de Ponthon, de l'arme du génie, marcha à la tête de toutes les attaques. Le fort d'eau fut entièrement rasé; les bâtiments de Furstengarten, de Johannismulh et de Wackenmulh furent brûlés; neuf canons et cent cinquante prisonniers tombèrent au pouvoir du vainqueur. Quelques affaires de poste eurent lieu dans les jours suivants pour écarter les Prussiens, qui inquiétaient l'armée d'observation. Jusqu'alors le petit nombre de troupes employées au siége n'avait pas permis de tenir cette place strictement bloquée sur la Basse-Neiss; mais il arriva quel-

ques renforts. On établit des ponts pour faciliter les communications. On sut par des déserteurs combien la garnison souffrait; elle riposta moins vivement à un feu terrible d'artillerie, dirigé sur ses murs. Ses maisons étaient fortement endommagées par les bombes; un magasin à poudre, sautant, tua ou blessa beaucoup de ses soldats. On commençait à y manquer de vivres, lorsque le général Vandamme crut le moment venu de faire une sommation vigoureuse à son gouverneur; il y répondit, en demandant une entrevue où l'on convint de la capitulation. La garnison, forte de cinq mille hommes, défila devant le prince Jérôme, et déposa ses armes sur le glacis; on trouva dans Neiss trois cent vingt-huit bouches à feu et deux cent soixante milliers de poudre : mais il n'y avait plus de vivres. 21 *février au* 16 *juin* 1807.

NEMÉE (*bataille de*). La puissance de Lacédémone excita la jalousie des Grecs; Thèbes, Argos, Corinthe et Athènes, se liguèrent pour humilier cette superbe rivale. Ces confédérés étaient excités par les Perses, qui leur promettaient les plus puissants secours. Cette ligue redoutable répandit l'alarme parmi les Spartiates, qui jouissaient avec sécurité de leur grandeur; ils rappelèrent Agésilas, un de leurs rois, alors occupé à venger la liberté des Grecs d'Ionie. Ce prince obéit aux ordres des Ephores. Comme le péril était pressant, on n'attendit pas son retour; on leva une grande armée, qui fut mise sous le commandement d'Aristodème, tuteur du roi Agésipolis, encore enfant. Les confédérés s'approchaient du territoire de Sparte; Lacédémone allait devenir le théâtre de la guerre, si l'on ne se portait à leur rencontre. Aristodème conduisit ses troupes à l'ennemi, qu'il rencontra près de Némée. A peine les deux armées se furent-elles apperçues, que l'on donne le signal; on s'approche, on se frappe, on se mêle : l'action devient générale. La victoire est incertaine; après une mêlée vive et opiniâtre, les Spartiates repoussèrent les alliés, et se rendirent maîtres du champ de bataille. On jugea dès-lors que la Grèce allait être inondée du sang de ses enfants. 395 *ans av. J. C.*

NÉMEZ (*siége de*). Les Autrichiens, les Polonais et les Vénitiens, se liguèrent, en 1686, contre les Turcs; le gé-

néral des Polonais entra dans la Moldavie, et se présenta devant la forteresse de Némez. Ses habitants l'avaient abandonnée; il ne s'y trouvait plus que dix-neuf chasseurs moldaves. Ces braves lèvent les ponts, ferment les portes, et refusent de se rendre. Les Polonais canonnent Némez pendant quatre jours; les chasseurs se défendent avec courage, tuent un grand nombre d'assiégeants, parmi lesquels est le directeur de l'artillerie. Le cinquième jour, ayant perdu dix de leurs camarades, ils demandent à capituler; on leur accorde des conditions honorables, et la permission de se retirer où ils voudront. Après la signature du traité, ont vit sortir six hommes emportant sur leurs épaules trois de leurs compagnons blessés. L'admiration, la honte, la rage, se succèdent dans le cœur du général polonais; il reste quelque temps confus, interdit, désespéré. L'honneur le rappelant à ses engagements, il renvoye ces généreux guerriers avec éloge, et leur fait même des présents.

NÉPHÉRIS (*siége et prise de*). Scipion, afin d'ôter toute ressource à Carthage, attaqua Néphéris, place voisine qui servait de retraite aux troupes carthaginoises; Néphéris fut emportée avec beaucoup de peine, après vingt-deux jours de siége. Cette entreprise contribua beaucoup à la reddition de Carthage. 147 *ans av. J. C.*

NÉRAC (*prise de*). Le 4 juin 1621, les Calvinistes s'emparèrent de Nérac, place forte du Condomois, et en chassèrent tous les habitants fidèles à Louis XIII. Le duc de Mayenne, à la tête d'une petite armée, marcha contre la ville rebelle; il y trouva une vigoureuse résistance; mais, vaincus par la famine, les assiégés capitulèrent le *7 juillet* 1621.

NERESHEIM (*bataille de*). L'armée de Rhin et Moselle était parvenue, en août 1796, dans les gorges des montagnes d'Alb; elle avait franchi ce pas difficile, toujours poursuivant l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Charles. Arrivé aux champs de Neresheim, ce prince s'arrêta dans sa retraite; de nombreux renforts le joignirent, et ses dispositions annoncèrent qu'un combat sanglant était près de se livrer. La droite de l'armée française, s'étendant

à Dischingen, était composée de vingt-deux bataillons et sept escadrons. Son centre, placé à Dunscelchingen, était fort de quarante-huit bataillons et soixante-six escadrons; mais sa gauche, s'appuyant à la route qui conduit de Neresheim à Nordlingen, n'était que de huit bataillons et quatre escadrons. Ses flanqueurs de gauche étaient à Bopfingen; ceux de droite, entre la Brentz et la Zweibach, à Ober-Meldingen. A la droite des Français, les Autrichiens avaient opposé vingt-quatre bataillons et quarante-quatre escadrons; au centre, quarante bataillons et soixante-douze escadrons; à la gauche, douze bataillons et six escadrons. L'archiduc, ne se croyant pas encore assez fort pour vaincre, avait attiré à lui des renforts de l'intérieur de l'Autriche; le colonel Giulay avait passé le Rhin près de Guntzbourg avec cinq bataillons et dix escadrons pour se réunir à un corps de pareille force rassemblé à Dillingen. Cette colonne devait se porter sur les flanqueurs de droite de l'armée française à Ober-Meldingen, les écraser, puis tourner le corps de bataille, et gagner les passages difficiles des montagnes d'Alb pour fermer à cette armée toute issue. Une seconde colonne devait encore se porter sur leur droite, en se dirigeant sur Balmershoffen et Dischingen; arrivée à ce point, cette aile était débordée. Le corps d'armée, séparé en deux colonnes marchant sur Dunselchingen et Kossingen, attaquerait le centre du corps de bataille. Pour tenir les Français en haleine sur la gauche, un corps détaché de l'armée autrichienne tenterait une fausse attaque par Schweindorff sur la route de Nordlingen, Ainsi, l'ennemi avait dirigé son attaque sur cinq points différents dans un pays montueux, couvert de bois, dont il connaissait parfaitement les issues, tandis que Moreau n'avait marché qu'en tâtonnant dans les gorges de l'Alb. La principale attaque devait avoir lieu, sur le centre, sur la route de Dunscelchingen. Le prince Charles comptait enfoncer les Républicains dans cet endroit, tandis que la division qu'il avait dirigée sur leurs derrières leur couperait la retraite sur Heydenheim; son plan était, en un mot, de les déborder, et de tourner leur droite en refusant la sienne, tandis que sa gauche ferait les plus grands efforts sur la droite et le centre. Il calculait ses moyens de réussite, d'après une grande supériorité numérique, sur une connaissance plus parfaite du terrain, et l'état d'isolement où les bois et les montagnes

mettaient plusieurs corps de l'armée française. Suivons dans le récit de ce combat la narration de M. Dedon l'aîné, colonel d'artillerie; il rend compte des événements dont il a été témoin, avec une clarté que l'on desirerait vainement trouver ailleurs; et, comme cette bataille se compose de plusieurs actions sur des points isolés, examinons d'abord ce qui s'est passé aux deux ailes. La division réunie contre les flanqueurs de droite de l'armée française leur était bien supérieure, surtout en cavalerie. Les Autrichiens possédaient sur ce point trois mille chevaux contre quatre cents; une aussi immense supériorité, en obligeant les Français à la retraite, la leur rendait extrêmement difficile. Les défilés où ils devaient passer étaient occupés d'avance par des partis de cavalerie ennemie; la bravoure extrême des dix-septième et centième demi-brigades les sauva seule du danger imminent auquel elles se trouvaient exposées. Duhesme, commandant ces flanqueurs, voulut les ramener sur la Brentz, et défendre la vallée étroite qui borde cette rivière; mais un fort parti ennemi l'avait devancé, avait gagné Giengen, et l'avait séparé du reste de l'armée. Toujours harcelé en tête et en flancs, il repassa la Brentz, et se retira sur Bœmerckick, Weissensthein et Henbach. Parvenus à Giengen, les Autrichiens poussèrent un parti sur Heydenheim à trois milles sur les derrières de notre corps de bataille. Le quartier-général, la trésorerie et les munitions qui s'y trouvaient, firent leur retraite fort heureusement sur Aalen et Kœnigsbroun; ce mouvement de l'ennemi rendait la position de l'armée très-hasardée dans un revers, en interceptant les seules routes par où la retraite fût facile, et le chemin par où lui parvenaient ses munitions. La seconde colonne de l'armée autrichienne, dirigée sur Dischingen, avait ralenti sa marche en entendant le feu du combat de la veille. Le général Saint-Cyr eut alors avis de cette marche; il ordonne à la brigade du général Laroche de se porter à la rencontre de ces corps. Les deux avant-gardes se rencontrèrent sur ce point à sept heures du matin à Reinslingen et Druggenhoffen; les Français, après une forte résistance, cédèrent le terrain, et se retirèrent au château de Dischingen. Craignant qu'ils ne fussent encore forcés dans cette position, Saint-Cyr détacha le général Lecourbe pour les soutenir; les progrès de l'ennemi furent alors arrêtés. L'avant-garde de la quatrième colonne des Autri-

chiens attaqua le village de Kossingen, et y fut d'abord repoussée; mais, lorsque son corps de bataille fut déployé, sur les onze heures, entre les hauteurs de Baremberg et Hoffen, ils chassèrent les Français de ce village. Le chef de brigade Gazan, fermant la gauche de notre corps de bataille, fut attaqué par la cinquième colonne de l'armée autrichienne. Dès les premiers instants, cet officier jugea, par la manière d'agir de l'ennemi, que c'était une fausse attaque, quoiqu'elle fût très-vive; deux fois il le repoussa sans se laisser entamer. L'attaque principale des Autrichiens, dirigée contre notre centre, déboucha dès six heures du matin. L'ennemi surprit dans les bois deux demi-brigades qui y étaient demeurées après le combat de la veille; elles furent culbutées et ramenées avec perte de quatre cents prisonniers à Dunselchingen. Il résulta de ce mouvement rétrograde une trouée entre notre centre et notre gauche; mais la réserve, en s'y portant rapidement, répara cet accident et rétablit le combat. Le corps de bataille des Autrichiens se déploya ensuite entre Hoffen et le Baremberg, ce qui dura jusqu'à dix heures. La grande attaque commença alors sur ce point, où l'ennemi avait réuni la plus grande partie de ses forces; ses tirailleurs y furent repoussés plusieurs fois. Dans ce moment, Desaix chercha à reprendre l'offensive sur la gauche en faisant avancer la réserve; le général Decaen obtint quelques succès, et fit deux cents prisonniers. Tout fut calme jusqu'à trois heures; l'ennemi tira alors des troupes de sa droite pour fortifier son attaque sur le Baremberg : c'eût été l'instant de tomber sur sa droite avec notre aile gauche, moins fatiguée et mieux fournie de munitions que le reste de l'armée. Moreau faisait ses dispositions pour opérer ce mouvement et reprendre l'offensive, quand il apprit que l'ennemi était maître d'Heydenheim. Les munitions que l'on attendait de ce lieu avaient été prises ou forcées de rétrograder; on renonça donc à tout projet d'attaque. L'adjudant général Houël fut détaché avec un bataillon, deux escadrons de cavalerie et deux pièces de canon pour reprendre le poste important d'Heydenheim; Moreau résolut de se tenir sur la défensive jusqu'au moment où il en aurait la nouvelle. A deux heures, l'attaque commença avec une nouvelle vigueur sur le Baremberg, Dischingen et Dunselchingen; vainement l'ennemi fit établir plusieurs batteries dont les feux se croisaient sur ce dernier

village, vainement il parvint à y mettre le feu avec ses obus, il ne put s'en rendre maître. Son infanterie traversa à plusieurs reprises la vallée qui séparait son champ de bataille du Baremberg; elle commença à monter cette hauteur, mais elle fut constamment repoussée par notre infanterie. Moreau se détermina à faire avancer la réserve pour repousser l'ennemi, dont l'infanterie gagnait du terrain dans le bois de Baremberg, et l'artillerie écrasait nos troupes près de Dunselchingen. Cette réserve se déploya entre ce village et Hoffen; cette manœuvre réussit; l'artillerie légère démonta le canon des Autrichiens, qui craignirent alors eux-mêmes d'être attaqués à leur droite. Dès ce moment, ils ralentirent leurs efforts contre le Baremberg, et ne firent plus aucun progrès. On se tirailla, et il n'y eut plus de nouvelles attaques; après un combat long, sanglant et opiniâtre, les deux armées bivouaquèrent sur leur champ de bataille respectif. A cinq heures du soir, Moreau apprit qu'un simple parti autrichien avait percé jusqu'à Heydenheim, où le succès du général Houël n'était pas incertain; mais il sut en même temps que ses flanqueurs de droite avaient été repoussés fort loin, et qu'il ne pouvait avoir que dans la journée du lendemain des munitions qui avaient suivi le mouvement du quartier-général à Kœnigsbroun. La position de l'armée française était très-embarrassante, quoiqu'elle eût conservé son champ de bataille en perdant seulement le terrain de son avant-garde; ses troupes harassées de fatigues et dépourvues de munitions, auraient eu beaucoup de peine à soutenir un nouveau combat, si l'ennemi eût renouvelé ses attaques; et une retraite faite aussi près de l'ennemi eût exposé aux plus grandes pertes, surtout si l'on eût trouvé les défilés des montagnes d'Alb occupés. De tous côtés il y avait des risques à courir; on se détermina pour le parti le plus audacieux. L'attaque fut décidée; mais, comme il fallait le temps de distribuer aux troupes du centre une partie des munitions de l'aile gauche, on remit l'affaire au jour suivant. Le 12, à six heures du matin, les colonnes d'attaque se forment; on n'attendait que le signal d'une attaque dont le succès était presque certain, quand on s'apperçut que l'archiduc commençait sa retraite. Les munitions étaient rares; il était très-difficile de les remplacer : on y renonça dès qu'on se fut assuré du mouvement rétrograde de l'ennemi. Le but de l'archiduc, en

livrant cette bataille à Moreau, était de le forcer à une retraite irrégulière et précipitée, capable de le rejeter sur le Rhin, après avoir éprouvé les plus grandes pertes. S'il ne pouvait parvenir à le battre et le mettre en déroute, il en tirait encore l'avantage de gagner du temps pour faire filer ses magasins et ses équipages encombrés à Donawert. En appercevant l'armée française, prête à reprendre l'offensive et à l'attaquer de nouveau, ce prince dut croire que sa perte avait été légère, malgré le revers éprouvé par les flanqueurs de droite. Une nouvelle action pouvait compromettre son armée; il se détermina donc à une retraite qui conservait enfin ses magasins et ses troupes. Il marcha sur Donawert, où il voulait passer le Danube, et se retira deux jours après derrière la Wernitz. Tel fut le résultat de cette mémorable journée, où les Français ne purent se flatter d'une victoire complète, puisque les Autrichiens purent garder leur champ de bataille. L'armée de Rhin et Moselle y prouva cependant par sa constance inébranlable que, si les Français sont doués de cette valeur impétueuse à laquelle rien ne résiste quand ils attaquent, ils sont également susceptibles de la tranquillité et du calme intrépide qui font soutenir les attaques les plus vigoureuses et les mieux combinées, et sortir avec gloire des dangers les plus grands. Sept mille ennemis furent tués ou blessés dans cette journée; mais notre perte fut très-considérable. 1796.

NERGOBRIGE (*siége de*). Metellus fit admirer son humanité au siége de Nergobrige. Ses machines ayant renversé une partie des murailles, les assiégés, près d'être forcés, placèrent sur la brèche les enfants de Rhétogène, illustre Celtibérien, ami des Romains. Le père, voyant le danger de ses enfants, préférant à leur vie l'intérêt de ses alliés, pressa le général de donner l'assaut. Metellus le refusa, et abandonna le siége d'une place dont la conquête aurait coûté trop cher à son cœur. 143 *ans av. J. C.*

NERIGLISSOR (*défaite de*). Neriglissor, roi des Assyriens, enivré de sa grandeur, et devenu le plus puissant monarque de l'univers, déclara la guerre aux Perses et aux Mèdes. Ceux-ci s'occupèrent durant trois ans à faire de grands préparatifs. Une armée considérable fut levée : Cyrus en eut le commandement. Ce jeune prince, voyant

ses troupes pleines d'ardeur et de bonne volonté, les mena contre les Assyriens, pour vivre à leurs dépens. Il arriva bientôt sur leurs frontières. Neriglissor, campé dans une vaste plaine, avait environné ses retranchements d'un large fossé, coutume que les Romains imitèrent depuis. Cyrus, pour lui cacher le petit nombre de ses troupes, s'était couvert de villages et de petites collines. On s'examina plusieurs jours. Enfin la nombreuse armée d'Assyrie sortit la première de ses retranchements. Cyrus s'avance fièrement. Les archers, les frondeurs et les gens de trait de Neriglissor firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Les Perses, animés par leur illustre chef, en vinrent tout d'un coup aux mains, et enfoncèrent les premières cohortes babyloniennes. Crésus, roi de Lydie, et Neriglissor font en vain leurs efforts pour arrêter les fuyards, ils ne sont point entendus. Les Assyriens ne voient que l'ennemi qui les poursuit. La cavalerie des Mèdes s'ébranle; celle des Babyloniens est mise en déroute. Les vainqueurs et les vaincus entrent pêle-mêle dans le camp. Nériglissor y perd la vie. Crésus se réfugie dans ses états; Cyrus se met à sa poursuite et fait un grand nombre de prisonniers. Parmi ceux qui furent pris, se trouva une jeune princesse d'une rare beauté. Elle se nommait Panthée, femme d'Abradate, roi de la Susiane. Cyrus refusa de la voir, de peur que cet objet charmant ne l'attachât. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui l'avait en garde, se défia moins de sa faiblesse. Le prince lui fit envisager l'empire des passions : *Ah! ne craignez rien*, reprit Araspe, *je suis sûr de moi; et je vous réponds sur ma tête que je ne ferai rien de contraire à mon devoir*. L'Amour se plut à le confondre. La première fois, Araspe crut ne voir la princesse qu'avec indifférence. Cependant sa belle captive l'attirait sans cesse dans son appartement. Bientôt son cœur se trouva changé, sa passion devint violente, il ne put commander plus longtemps à ses desirs. Il tombe aux pieds de Panthée, embrasse ses genoux, mouille sa main de ses larmes, et la conjure, par l'amour le plus tendre, de répondre à son ardeur. La sage princesse fut invincible. Araspe se crut méprisé. Il se disposait à employer la violence, lorsque Cyrus, instruit de tout, le manda dans sa tente. Araspe s'y rendit en tremblant. Le prince le traita avec bonté, reconnut qu'il avait eu tort de l'enfermer imprudemment avec un ennemi si

redoutable, et l'assura qu'il avait toujours pour lui le même attachement. Cette clémence inattendue rendit la vie et la parole à ce jeune seigneur. La confusion, la joie, la reconnaissance firent couler de ses yeux une abondance de larmes. *Ah ! je me connais maintenant*, s'écria-t-il, *et j'éprouve bien sensiblement que j'ai deux âmes, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte, quand vous venez à mon secours : je cède à l'autre, quand je suis seul.* La généreuse Panthée voulut reconnaître les égards de Cyrus. Elle écrivit à Abradate, son époux, lui raconta avec quelle bonté et quelle sagesse elle avait été traitée par son vainqueur. Abradate, plein de reconnaissance, vint trouver Cyrus : *Vous voyez devant vous*, lui dit-il, *l'ami le plus tendre, le serviteur le plus dévoué, l'allié le plus fidèle ; usez de moi comme il vous plaira, je me livre pour toujours à votre service.* Cyrus eut pour lui les plus grands égards, et en fit son allié. Abradate ne voulut point se laisser vaincre en générosité ; il perdit la vie à la journée de Thymbrée, en combattant pour son ami. 550 *ans avant J. C.*

NERWINDE (*batailles de*). 1. Après les victoires de Fleurus et de Steinkerque, en 1693, le maréchal de Luxembourg chercha ses ennemis, qui avaient à leur tête le roi Guillaume III ; et, les ayant rencontrés, le 28 juillet, près de la Gette, à quelques lieues de Bruxelles, il se disposa à les combattre. Il comptait sous ses ordres cent cinquante-cinq escadrons, et soixante-quinze bataillons des meilleures troupes de France. Il avait pour lieutenants-généraux les maréchaux de Villeroi et de Joyeuse, le prince de Conti, les ducs de Chartres et de Bourbon. L'armée des Alliés était composée de cent douze bataillons et de cinquante-un escadrons, tous soldats d'élite. Une foule de princes partageaient avec le roi d'Angleterre la fatigue et les soins du commandement. Depuis long-temps l'on n'avait vu deux armées si redoutables ; toute l'Europe avait les regards fixés sur elles ; leur destinée allait régler celle du monde entier. Luxembourg rangea ses troupes en bataille. L'infanterie de la droite occupa le village de Landen, et celle de la gauche s'avança vers le village de Nerwinde. Entre ces deux villages, dont la bataille prit le nom, il fit former une ligne de cavalerie, composée de sept escadrons. Der-

rière, il en plaça une autre d'infanterie, afin que ces troupes différentes pussent se soutenir réciproquement Guillaume, ayant remarqué que le terrain était ouvert depuis Neer-Winden jusqu'à Landen, fit faire un retranchement, derrière lequel il mit une partie de son infanterie. Quatre-vingts pièces de canon bordaient ce terrible rempart. Il étendit son aile droite depuis le village d'Elixem et le château de Wang, jusqu'au village de Nerwinde. Elle était protégée par des haies épaisses, des chemins creux, et un ruisseau profond. L'aile gauche, couverte du ruisseau de Landen, s'étendait jusqu'à Neer-Landen, d'où, faisant un coude, elle retournait derrière l'infanterie placée au retranchement, afin de la soutenir. Trois lignes de cavalerie faisaient face aux villages de Laren et de Nerwinde. Lorsque le jour du 29 eut éclairé cette savante disposition, Luxembourg étonné balança quelques moments sur le parti qu'il devait prendre; mais, l'amour de la gloire l'emportant, il fait donner le signal. Les Français s'avancent sur deux lignes, et bravent durant deux heures le feu de l'ennemi. Sur les six heures, ils se rangent en colonnes, et d'un air fier, ils descendent dans la plaine, attaquent le retranchement et la droite des Anglais. On s'entrechoque, on se frappe avec fureur. Le combat est terrible, et la mêlée sanglante. On enfonce, on recule tour à tour. Enfin, l'électeur de Bavière, qui commandait la droite des ennemis, ayant mis en mouvement un grand corps qui n'avait point encore combattu, tombe sur les Français avec tant de furie, qu'il les oblige de se retirer. Ils se jêtent sur l'aile gauche, et font mille efforts pour emporter le village de Neer-Landen. Ils y rencontrent une résistance aussi vive. Cependant vingt-deux bataillons, formés en deux colonnes, se précipitent sur le château de Wang. Les Anglais le défendent avec courage; ils repoussent plus d'une fois les assaillants. Epuisés, ils abandonnent ce poste. Les Français s'y retranchent. Tout à coup l'ennemi revient à la charge. Le vainqueur est vaincu et chassé. Luxembourg survient; il rallie les fuyards. Au commencement de l'action, le prince de Conti est d'avis de se retirer. Le duc de Bourbon insiste pour un nouvel effort, et demande d'être chargé de le faire. Cette proposition, digne du petit-fils du grand Condé, est acceptée; et l'exécution en est si heureuse, qu'elle décide du gain de la bataille. Berwick avait prévu cet événement,

dans le temps où les affaires paraissaient le plus désespérées. Fait prisonnier, au milieu des efforts inutiles et meurtriers qu'on avait tentés pour s'emparer du village de Nerwinde, il avait été conduit à Guillaume. *Je crois*, lui dit ce prince avec l'air de satisfaction que donne la certitude de vaincre, *je crois que M. de Luxembourg n'est pas à se repentir de m'être venu attaquer. — Encore quelques heures, monsieur*, répartit Berwick, *et vous vous repentirez de l'avoir attendu.* Seize bataillons arrivent sous les ordres du duc de Bourbon. Les Anglais se retirent pour la seconde fois : ils fuyent. Guillaume les arrête : ils retournent au poste abandonné, chargent les Français, et les dissipent encore. Enfin, après un troisième combat aussi sanglant et et aussi opiniâtre que les précédents, Wang est emporté avec le retranchement. Les soldats de Guillaume se réfugient sous le canon de Nerwinde. On les poursuit, on les attaque dans leur asyle. Deux fois les assaillants triomphent; deux fois ils sont repoussés. Enfin, le prince de Conti, secondé du maréchal de Villeroi, des ducs de Chartres et de Bourbon, suivi des gardes-françaises et du régiment de la Sarre, fait une dernière tentative. Elle est heureuse. La cavalerie entre par les brèches. Les Alliés sont mis en déroute. Guillaume, désespéré, fait sa retraite, et abandonne enfin la victoire. Peu de journées furent plus meurtrières. Il y eut environ vingt mille morts; douze mille des Alliés, et huit mille Français. Deux mille prisonniers, soixante-seize pièces de canon, huit mortiers, douze paires de tymbales, et quatre-vingt-cinq étendards ou drapeaux, furent les trophées de la victoire de Nerwinde. Dans la chaleur de l'action, Luxembourg, voyant revenir du combat un soldat aux gardes, qui avait quitté son corps, lui demande où il va. *Je vais*, *monsieur*, répond-il en ouvrant son habit pour faire voir sa blessure, *mourir à quatre pas d'ici, ravi d'avoir exposé et perdu la vie pour mon prince, et d'avoir combattu sous un aussi digne général que vous. Je puis vous assurer, à l'article de la mort où je suis, qu'il n'y a aucun de mes camarades qui ne soit pénétré du même sentiment.* Luxembourg écrit à Louis XIV cet événement, très-considérable et très-glorieux, sur un chiffon de papier : *Artaignan*, lui dit-il, *qui a bien vu l'action, en rendra bon compte à votre majesté. Vos ennemis y ont fait des merveilles ; vos troupes encore mieux. Pour*

moi, Sire, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville et de donner nne bataille; je l'ai prise, et je l'ai gagnée. Lorsque Louis fut instruit des particularités de cette terrible journée, il dit : *Luxembourg a attaqué en prince de Condé; et le prince d'Orange a fait sa retraite en maréchal de Turenne.*

2. La fin de la campagne de 1792 avait été marquée, pour les Français, par des succès; mais l'ouverture de celle de l'année suivante le fut par des malheurs. L'imprudent Dumourier, au lieu de se mettre à la tête de son armée cantonnée sur les bords de la Roër, voulut faire tout à la fois une entreprise inconsidérée sur la Hollande, et commencer le siége de Maestricht, avant que son armée de la Belgique fût rassemblée. Miranda, mal informé pas ses espions, se laissa surprendre par une armée formidable. Les Français, accablés par le nombre, disséminés dans des quartiers éloignés, ne purent se défendre. La terreur s'empara des esprits; leur retraite précipitée devint une déroute jusque sous les murs de Louvain; et ils auraient perdu leur artillerie et leurs munitions, sans la présence d'esprit de quelques généraux. A la nouvelle de cette retraite, le gouvernement ordonna à Dumourier de retourner à son poste, et de réorganiser son armée, arrivant en bandes éperdues dans l'intérieur de la Belgique. Ce général la trouva réunie en arrière de Louvain, ayant devant elle le canal de Malines. Elle était composée, le 14 mars, de soixante-deux bataillons et de cinq mille chevaux, formant environ trente-cinq à quarante mille hommes. Son avant-garde était à Cumptich, un corps détaché en avant de Tirlemont; et les Autrichiens occupaient les villages entre Tongres et Tirlemont. Dumourier étendit son front jusqu'à Hougaerde, fit des retranchements à Diest, et y porta sa gauche; le général Dampierre occupa Hougaerde. Le général Lamarlière se porta à Liere, pour éclairer la Campine, par où le prince Frédéric de Brunswick pouvait venir prendre l'armée à revers. Ces corps avancés avaient pour objet de communiquer avec les troupes laissées au Moerdick. Le colonel Westermann fut envoyé à Turnhout, pour couvrir la retraite, en communiquant par Herentals avec le général Lamarlière. Dans la matinée du quinze mars, l'avant-garde des Autrichiens

ayant passé la Meuse à Maestricht et à Liége, et à la suite des Français, surprit Tirlemont et força quatre cents hommes qui y étaient postés de se retirer. Les corps avancés, aux ordres des généraux Dampierre et Miacksinski, se replièrent alors sur l'armée; le général Neuilly reprit sa position de Judoigne, et Dampierre s'établit en arrière de Meldert. Le général Champmorin remplaça Miacksinski sur les hauteurs d'Opplinter, et l'armée se porta le soir en avant de Cumptich, derrière son avant-garde. Les ennemis tenaient tout le pays, entre les deux Gettes et Tirlemont, par une forte avant-garde. Dumourier les y attaqua le 16; Tirlemont fut repris par le général Valence, à la tête des grenadiers, par le côté de la Gette et le chemin d'Hougaerde; l'ennemi, dépassé à sa droite par un corps de troupes aux ordres du général Miranda, qui s'était porté sur les hauteurs d'Opplinter, se hâta de se retiter derrière la Gette, où il occupa les hauteurs entre Saint-Tron et Owerwinden. L'ennemi négligea le village de Goidzenhowen; mais il sentit l'avantage de ce poste, dès le moment où il fut occupé par le général Lamarche, commandant l'avant-garde de Valence. L'attaque de ce point fut disputée avec vigueur. Un mouvement du corps commandé par le général Neuilly, arrivant de la droite, pour prendre la position de Neer-Heilissem, décida la retraite des Impériaux derrière la petite Gette. Ces deux succès ayant rendu l'avantage aux Français et la confiance à l'armée, Dumourier en profita pour hasarder une action décisive. On le vit, en conséquence, se porter en avant et étendre son front, la droite à Goidzenhowen, aux ordres du général Valence, le centre à ceux du duc de Chartres, vers la chaussée de Tirlemont. Le général Miranda commandait la gauche, qui s'étendait en potence, d'Orsmael aux hauteurs d'Opplinter. Le général Neuilly appuyait sa droite à Neer-Heilissem; le général Dampierre était posté à Esmaël, en avant du centre; et le général Miacksinski, avec sa cavalerie, au pont de la Gette, vers Orsmael. Le front des deux armées offrait un développement de près de deux lieues; celle des Français, de Goidzenhowen aux hauteurs de Wommersom et d'Opplinter, et celle des Autrichiens, depuis les hauteurs du village de Racourt, jusqu'au delà de Hall, dans la plaine de Leau. L'avant-garde était aux ordres de l'archiduc Charles; la première ligne, avec une partie de la seconde, sous ceux

du général Colloredo ; l'infanterie de la seconde ligne et les dragons de Cobourg avaient à leur tête le général prince de Wirtemberg ; deux divisions de cavalerie et quelqu'infanterie, commandées par le général major Stipshitz, avaient pour objet de défendre la plaine. Le corps de réserve était aux ordres du général Clairfait. La petite Gette couvrait le front de cette ligne, et séparait les deux armées. La première colonne, formant la droite de l'armée française, débouchant par le pont de Neer-Heilissem, devait se porter dans la plaine, entre Landen et Owerwinden, pour déborder la gauche de l'emmemi et l'inquiéter sur le flanc. La seconde colonne, composée de l'infanterie de l'armée des Ardennes, commandée par le général Leveneur, débouchait aussi par le même pont ; soutenue par un gros corps de cavalerie, elle devait se porter avec rapidité sur la tombe de Midelwinden, et attaquer le village d'Owerwinden, qui ne paraissait pas devoir résister au canon de douze placé sur la tombe. La troisième colonne, aux ordres du général Neuilly, débouchant par le même pont, devait attaquer en même temps le village de Nerwinde par sa droite. Ces trois colonnes formaient l'attaque de droite, commandée par le général Valence. L'attaque du centre, conduite par le duc de Chartres, était composée de deux colonnes : l'une sous les ordres du général Dietmann, passant un ruisseau sur le pont de Laer, devait traverser le village, et se porter rapidement sur celui de Neerwinde ; l'autre, commandée par le général Dampierre, devait, après avoir passé le pont d'Esmael, se porter sur la gauche de Nerwinde. L'attaque de gauche, aux ordres du général Miranda, était composée de trois colonnes ; la première, dirigée par le général Miacksinski, par la Gette à Ower-Hespen, devait attaquer devant elle, en se portant sur Neer-Landen ; la seconde, aux ordres du général Ruault, passant la rivière au pont d'Orsmael, attaquer par le grand chemin de Saint-Tron à Liége ; la troisième, commandée par le général Champmorin, passer la grande Gette au pont de Bingen, et se jeter dans Leau. Au point du jour, les colonnes se mirent en mouvement, et à neuf heures la droite commença à passer la petite Gette. A la gauche, le général Miranda délogea d'abord les troupes légères ennemies du village d'Orsmael ; il s'établit de part et d'autre un grand feu d'artillerie, pendant lequel la troisième colonne s'empara de la

ville de Leau, et s'y maintint. Le général Valence, ayant passé en même temps le pont de Neer-Heilissem, attaqua les Autrichiens au village de Racourt et les en chassa. Cet avantage assura le passage de l'avant-garde; avec ce renfort, le général Valence pressa les Autrichiens et déborda leur aîle gauche, ce qui permit aux généraux Neuilly et Leveneur de traverser la petite Gette, et de s'emparer du poste d'Owerwinden. En avant de ce village est un monticule nommé la tombe de Mindelwinden, qui commande les trois villages voisins, et assure l'avantage à celui qui en reste le maître. L'infanterie française s'en était d'abord emparée; mais, n'y ayant pas été renforcée, les Autrichiens la reprirent. On la réattaqua, et ce poste fut disputé pendant toute l'action. La colonne du général Neuilly, après avoir emporté le village de Nerwinde, au lieu d'y rester, commit la faute de le dépasser et de s'étendre dans la plaine. Le général Clairfait reçut alors des renforts de la droite de l'armée autrichienne, que les succès de cette aile permettaient de dégarnir; il fit attaquer Nerwinde, la tombe de Mindelwinden et Racour. Il emporta ces trois points essentiels, et mit l'armée française dans la plus dangereuse position. Les Allemands occupaient alors les hauteurs; leur front était hérissé d'artillerie; leur centre et leur gauche couverts par les villages de Racour et de Nerwinde. Chacun de ces postes se trouva soutenu d'une formidable colonne d'infanterie et de cavalerie. L'armée française était au contraire sur la pente du terrain, ayant la petite Gette à dos. Si l'on en croit Dumourier, il réussit à reprendre les postes de Racour et de Nerwinde, il perdit de nouveau ce dernier village, le reprit et l'abandonna couvert de morts et de blessés. Selon le prince de Cobourg, Dumourier fut au contraire repoussé du village de Racour, quoiqu'il fit les derniers efforts pour s'y maintenir, et qu'il eût fait avancer en même temps une colonne vers le centre, pour s'emparer de Nerwinde, il fut délogé de ces deux points, et les Autrichiens en restèrent maîtres. La nuit mit fin à ce combat, qui dura onze heures. L'armée française ayant son centre et sa droite tournées, voyant les ennemis maîtres des hauteurs de Wommersom, d'où leur artillerie dominante foudroyait les troupes sur la chaussée de Tirlemont, il fallut songer à la retraite. On repassa la petite Gette assez en désordre, et cette armée se reforma, la droite à Goid-

zenhowen, et la gauche à Hackendowen. La perte des Français, dans cette journée, fut de quatre mille hommes. Chacun des deux partis fit des fautes essentielles; mais celles de Dumourier furent plus considérables, et elles furent d'autant plus désastreuses, que le soldat n'eut plus la même confiance dans ses chefs; découragé par de continuels revers, il n'osa momentanément plus tenir devant les Impériaux, et il vit la Belgique abandonnée, par une suite de la connivence de son général en chef avec les ennemis de la patrie. 18 *et* 19 *mars* 1793.

NÉSARTIE (*prise de*). Les proconsuls Manilius et Junius formèrent le siége de Nésartie, où les principaux Istriens s'étaient enfermés. Bientôt réduits à la dernière extrémité, ils égorgèrent leurs femmes et leurs enfants plutôt que de demander la paix. Pendant ces affreuses exécutions, les Romains escaladent la muraille et entrent dans la ville. Tous les habitants furent tués ou pris. On fit un assez grand butin, et l'Istrie fut soumise. 178 *ans avant J. C.*

NEUBOURG (*combat de*). L'armée du Rhin s'avançait dans l'intérieur de l'Allemagne, après la bataille livrée à Hochstett en 1800; le général Kray, commandant l'armée autrichienne, envoya un parlementaire au général Moreau pour lui annoncer la conclusion d'un armistice entre les armées française et impériale en Italie. Il laissait ignorer les succès qui avaient couronné la journée de Marengo, et forcé les Autrichiens à cette suspension d'armes. Moreau s'y refusa; il ignorait les événements qui avaient pu amener cette trève; mais comme il pouvait recevoir l'ordre d'arrêter sa marche, il résolut, dans cette hypothése, de procurer des cantonnements plus étendus à son armée. Le gros de l'armée autrichienne devait être trop éloigné pour la forcer au combat; il n'y avait plus qu'à espérer un succès d'avant-garde. Le général Decaen reçut ordre de marcher avec sa division sur Munich, et se dirigea à marches forcées par Hoeschtel, Vertingen, Augsbourg et Daschau. Cette mesure avait pour but de forcer l'électeur de Bavière à remplir les conditions d'un traité conclu en 1796. En s'emparant d'ailleurs d'un pont sur l'Iser, on rejetait l'armée autrichienne sur l'Inn, et elle ne pouvait plus opérer sa

jonction avec le corps du Tirol que derrière cette rivière. Moreau se prépara donc à faire appuyer cette division par un mouvement général de toute l'armée ; sans cela elle eût pu être coupée par les Autrichiens qu'il était important de prévenir. Le 24 et le 25 juin, les Français suivirent les ennemis, qui se retiraient derrière la Wernitz ; leur aile droite, liée au corps de Donawert, et s'étendant par sa gauche jusqu'à Ostheim, le centre occupant Feisenheim et Wechingen, la gauche appuyée sur Pfeffingen, fit quelques prises à Attingen. Moreau, jugeant que l'ennemi, se rejetant sur le Danube, pouvait passer ce fleuve à Neubourg, se porter sur le Lech à Rain, et se placer ainsi entre l'armée et le détachement commandé par le général Decaen, il était important d'y arriver avant lui. L'armée avait trois grandes rivières à passer, la Wernitz, le Danube et le Lech. Le général Lecourbe, commandant l'aile droite, eut ordre de passer, le 26 juin, le Danube à Neubourg, de se porter sur le Lech à Rain, pour s'emparer du pont de Gundelfingen. Le centre plaça sa droite à Donawert, et sa gauche à Harbourg. Le pont de Gundelfingen était tellement dégradé, qu'il fallut la journée entière pour le rétablir. La division Gudin s'établit le soir au delà de Rain sans y éprouver autre chose qu'une très-faible résistance. L'ennemi fit passer le Danube, sur des barques, à une division ; la brigade de gauche les fusilla jusqu'à onze heures du soir, et fit une centaine de prisonniers. Le général Lecourbe eut ordre de marcher, le 26 juin, sur Neubourg, et le centre de prendre position sur Rain en réserve de l'aile droite de l'armée, et la gauche de se porter à Donawert. Les deux divisions du général Lecourbe se mirent en marche avant le jour. Celle du général Gudin se dirigea sur Poetmess ; elle fut obligée de disputer sa position, et elle ne put la prendre entièrement en raison de la nombreuse cavalerie que l'ennemi lui opposa. Plusieurs charges brillantes furent exécutées par deux régiments de hussards. Le général Puthod, commandant la brigade de gauche, prit position à Elkirck. Cependant les plus grands efforts de l'ennemi se dirigeaient sur Neubourg ; il devait, après s'en être emparé, prendre position, et se lier à la gauche du général Gudin, lorsque le général Kray, trompé sur nos mouvements, ou voulant peut-être encore tenter le sort d'une bataille, pour prendre

la position du Lech et opérer sa jonction avec le corps du prince de Reuss, déboucha de Neubourg avec une grande partie de son armée. Les deux corps étant encore en mouvement, aucun n'avait pris une assiette fixe pour soutenir ou livrer un combat. L'avant-garde rencontra les Impériaux au village de Strass, et les poussa jusque sur les hauteurs d'Unterhausen qu'elle occupa en force. Le général Montrichard fit ses dispositions d'attaque. Le général Espagne marcha, avec trois bataillons, pour attaquer de front le plateau, tandis qu'un autre se portait sur Rosenfeld pour le tourner. La dixième demi-brigade légère était répandue sur le front et le flanc des colonnes; la brigade Schiner, avec la cent-neuvième et le troisième bataillon de la trente-septième, forma la réserve soutenue par le neuvième de hussards, le sixième de cavalerie et l'infanterie légère. Après quelques efforts, la position de l'ennemi fut enlevée, et le général Espagne parvint au revers de la montagne à la vue de Neubourg. Cet officier-général fut obligé de se retirer à cause d'une blessure qu'il reçut au bras. La brigade Schiner envoya alors quelques troupes pour soutenir et maintenir la position; mais l'ennemi, ayant reçu des renforts considérables, l'attaqua et s'empara de nouveau du plateau. Le bataillon qui marchait par Rosenfeld fut arrêté par trois régiments de cavalerie, et ne put pénétrer. Les forces de l'ennemi devinrent tellement supérieures, que bientôt la droite du général Montrichard se trouva débordée, tandis que sa gauche était inquiétée par des batteries établies par l'ennemi sur le Danube, et que des partis ennemis couraient sur ses derrières. Ce général, trop faible pour résister, ordonnait la retraite; le général Lecourbe arriva. Prévenu du combat furieux qui venait de s'engager, il demande au général Moreau de faire avancer la division du général Grandjean pour soutenir le général Montrichard. Il vole lui-même sur le champ de bataille; il y trouve ses généraux divisionnaires donnant l'exemple de l'intrépidité et du courage. La retraite s'effectuait en bon ordre; il l'arrêta en annonçant les secours qui arrivaient. L'armée du Rhin n'avait pas coutume de céder du terrain, et l'ennemi, malgré son énorme supériorité, fut vigoureusement contenu par quelques pelotons frais et une compagnie de grenadiers de la cent-neuvième commandée par le capitaine Lacoste. Le chef

de brigade Lacroix pénétra encore une fois dans Untershausen, et chassa l'ennemi des bois situés à la gauche de ce village; mais il ne pouvait plus s'y maintenir quand le général Gudin, avec cinq bataillons, un régiment de chasseurs et une compagnie d'artillerie légère y arrivèrent. Lecourbe forme aussitôt ces troupes en colonnes d'attaque. La première, dirigée par l'adjudant-général Coehorn, se porta sur la gauche d'Urtenhausen qu'elle tourna; la seconde fut chargée d'attaquer le plateau de front; et la troisième eut ordre de se porter sur la gauche pour attaquer la droite de l'ennemi. Ces trois attaques se firent avec tant de vigueur et de concert, que l'ennemi fut culbuté et forcé définitivement d'abandonner sa position. Jamais on ne vit combat plus acharné. Les colonnes marchaient sans tirer un coup de fusil, malgré huit pièces d'artillerie qui vomissaient la mort de toutes parts. La quarante-sixième et la quatorzième légère furent long-temps pèle-mêle avec la cavalerie ennemie, et continuèrent de se battre avec rage sans s'ébranler un instant. La mêlée fut horrible. L'ennemi fut obligé de retirer ses pièces, mais le combat n'en dura pas moins. Dans l'obscurité on n'entendait plus un coup de feu, mais seulement le cliquetis des armes et les cris des combattants. Là, le chef de bataillon Fortis fut cruellement sabré par la cavalerie autrichienne; là, le premier grenadier de France, Latour-d'Auvergne, périt percé d'un coup de lance. Les généraux autrichiens disaient en se retirant : *Jamais les Français ne se sont si bien battus, cette armée est invincible.* Ils se retirèrent pendant la nuit, brûlèrent le pont, et allèrent à Ingolstadt. On fit, dans cette journée, huit cents prisonniers de quinze régiments différents. La mort de Latour-d'Auvergne fut un jour de deuil universel pour l'armée, et il méritait ses regrets. Issu de la famille des Turenne, il hérita de sa bravoure et de ses vertus. C'était un des plus anciens officiers de l'armée, celui qui comptait le plus d'actions d'éclat. Carnot, ministre de la guerre, dans un rapport au premier consul, dit : « Les braves l'ont nommé le plus
» brave. Modeste autant qu'intrépide, il ne se montra ja-
» mais avide que de gloire. Il a refusé tous les grades.
» Aux Pyrénées occidentales, le général commandant
» l'armée rassembla toutes les compagnies de grenadiers,
» et pendant le reste de la guerre ne leur donna point de

» chef. Le plus ancien capitaine devait commander : c'était » Latour-d'Auvergne. Il obéit, et bientôt ce corps fut » nommé par l'ennemi *la colonne infernale*. Un de ses » amis n'avait qu'un fils dont les bras étaient nécessaires » à sa subsistance ; la réquisition l'appèle, Latour-d'Au- » vergne vole à l'armée du Rhin, remplace le fils de son » ami, et pendant deux campagnes, le sac sur le dos, » toujours au premier rang, il est à toutes les affaires, » et anime les grenadiers par ses discours et son exèmple. » Pauvre, mais fier, il refuse le don d'une terre que lui » offrait le prince de Bouillon, le chef de sa famille. Sa » vie est sobre; il ne jouit que du traitement de capitaine » à la suite et ne se plaint pas. Plein d'instruction, parlant » toutes les langues, son érudition égale sa bravoure, et » on lui doit l'ouvrage intitulé *les Origines gauloises*. Tant » de vertus, dit Carnot en terminant son rapport, ap- » partiènent à l'Histoire, mais il appartient au premier » consul de la devancer. » Bonaparte, ému à ce récit, cherche une récompense digne de tant de bravoure, de modestie et de vertu. Il lui donne le titre de premier grenadier des armées françaises, et lui décerne un sabre d'honneur. Latour-d'Auvergne ne voulut point se parer de cette épée avant de l'avoir éprouvée contre les ennemis. Il n'est aucun des grenadiers que je commande, écrivait-ill à un de ses amis, qui ne l'ait méritée autant que moi ; allons, il faudra la montrer de près à l'ennemi. A mon âge, la mort la plus desirable est celle d'un grenadier sur le champ de bataille, et, je l'espère, je la trouverai. Il fut tué en chargeant à la tête des grenadiers de la quarante-septième demi-brigade, où il avait choisi son rang. Pendant trois jours, les tambours des compagnies de grenadiers demeurèrent voilés; sa place resta vacante dans cette compagnie ; il est nommé dans tous les appels, et son cœur, porté dans un boîte d'argent par le second grenadier, précède aux combats les braves dont il fut toujours le modèle. Au moment où ses restes, enveloppés de feuilles de chênes et de lauriers, furent déposés au lieu où il avait reçu la mort, un grenadier retourna son corps en disant : *Il faut le placer dans sa tombe comme il était de son vivant, faisant toujours face à l'ennemi*. Un monument simple comme le héros qu'il fallait célébrer, fut élevé à Oberhausen, où il fut tué. Chaque année le quarante-

septième régiment fait célébrer l'anniversaire du combat de Neubourg par l'éloge du premier grenadier de France qu'il eut l'honneur de compter dans ses rangs. 26 *juin* 1800.

NEUHAUSEL (*sièges de*). 1. Les Impériaux, sous la conduite du brave comte de Bucquoy, formèrent en 1621, le siège de Neuhausel, dans la Haute-Hongrie. On ne put enfermer la ville dans des lignes de circonvallation, et les assiégés eurent toujours une communication aisée avec douze mille Hongrois campés dans leur voisinage. Bucquoy s'étant mis à la tête de quinze cavaliers pour courir le pays, rencontra un pareil nombre de Hongrois. Il les attaqua et fut tué. Sa mort découragea les troupes de l'empereur; elles levèrent le siége le 17 juillet 1621, après plus de cinq semaines de tranchée ouverte.

2. En 1663, le grand-visir Mahomet-Kiuperli, investit Neuhausel avec une armée formidable. Une garnison allemande de trois mille cinq cents hommes, commandée par le comte Adam de Forgatz, se défendit avec tant de valeur, que le général ottoman, ayant perdu plus de quinze mille soldats, se disposait à plier bagage, lorsque le 27 septembre le feu prit au magasin à poudre; les édifices voisins et la plus grande partie de la muraille sautèrent, et le même jour le grand-visir entra dans Neuhausel. Montecuculli, à la tête d'une armée affaiblie, épuisée, fut l'inutile témoin de cette conquête.

3. Les Impériaux ne tardèrent pas à faire de grands efforts pour reconquérir cette importante ville. En 1685, ils se présentèrent devant ses murs. La place était défendue par le brave Assan-Pacha. Pour épargner ses soldats, il exposait sur les remparts les esclaves chrétiens armés. Quand la tranchée avait fait un grand feu sur ces infortunés, les Turcs sortaient du fossé le sabre à la main et tuaient les Chrétiens. Assan sacrifia ainsi plus de douze cents esclaves. Le séraskier Cheitou-Ibrahim-Bassa, pour faire diversion, se jeta sur la ville de Gran, et la pressa vivement. Le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière, quittèrent alors Neuhausel, avec une partie de leurs troupes, et vinrent l'attaquer sur les bords du Danube. Le séraskier eut l'imprudence de passer un grand marais qui le mettait à couvert. Il char-

gea le premier avec son artillerie. Les Chrétiens essuyèrent son feu sans remuer, mais s'ébranlant à leur tour, ils tombèrent avec tant de furie sur les Infidèles, qu'ils les précipitèrent dans le marais. Plus de quatre mille morts restèrent sur la place, et la fuite du séraskier rendit le succès complet. Dès qu'il s'apperçut que l'électeur de Bavière, ayant franchi le marais, le suivait en queue, il abandonna son camp, ses tentes, ses équipages, vingt-six pièces de canon et quantité de munitions. Les généraux vainqueurs revinrent promptement devant Neuhausel. Pendant leur absence, le capitaine Caprara avait fait donner un assaut à deux bastions que le canon avait renversés. Assan sur la brèche, à la tête de ses plus braves soldats, trouva une mort glorieuse. Le duc de Lorraine augmenta le feu des batteries, pressa les travaux, forma de terribles attaques. Les Turcs se défendirent et furent presque tous taillés en pièces. Le 19 août les Allemands entrèrent dans la ville, et passèrent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leur vengeance, sans distinction d'âge, de sexe et de nation. 1685.

NEUHOFF (*combat de*). Le général Watrin, servant en 1797, dans l'armée de Sambre et Meuse, sous les ordres du général Hoche, reçut ordre de s'avancer avec sa division pour investir Mayence. Cette colonne rencontra à Neuhoff un camp autrichien. Les chasseurs de la vingt-quatrième légère, l'attaquèrent aussitôt avec une audace peu commune. Après une résistance opiniâtre, les Autrichiens furent poursuivis jusqu'aux portes de Mayence. On leur enleva plus de huit cents prisonniers, trois canons, cinq caissons, et beaucoup d'armes et de bagages. 23 *avril* 1797.

NEUMARCH (*prises de*). 1. Les Bavarois attaquèrent le 15 septembre 1745, Neumarch, située sur la rive de Sultz en Souabe. Profitant de la surprise où leur arrivée avait jeté les habitants, ils donnèrent l'assaut, emportèrent les fortifications, prirent la ville, et taillèrent en pièces la garnison autrichienne.

2. Le général Bernadotte s'empara en 1796, de la petite ville de Neumarch, dans le Haut-Palatinat. Elle ne fit pas grandes résistance; quelques charges de cavalerie suffirent pour en écarter les Autrichiens. 15 août 1796.

NEUMARCH-EN-CARNIOLE (*combat de*). L'armée d'Italie avait reçu en 1797, le seul renfort important qui eût pu se joindre à elle depuis le commencement de ses conquêtes. Le général Bernadotte venait d'y arriver avec une grande partie de l'armée de Sambre et Meuse ; un armistice conclu sur le Rhin, avait permis ce grand mouvement. Les Autrichiens l'avaient imité ; l'archiduc Charles venait de former une cinquième armée en Italie, avec l'élite des troupes qu'il avait opposées aux généraux Jourdan et Moreau, et des levées faites à la hâte dans les états héréditaires. Les Français supportaient avec peine les rigueurs de l'hiver qui les empêchaient de livrer des combats. Au commencement du mois de mars, tout s'ébranle, plusieurs actions ont lieu. Massena rencontre les Autrichiens dans les gorges de la Carniole, entre Freisach et Neumarch. L'arrière-garde est culbutée dans toutes les positions qu'elle veut disputer, les troupes françaises s'acharnent à la poursuivre avec une telle vitesse, que le prince Charles est obligé de faire revenir de son corps de bataille les huit bataillons de grenadiers qui ont pris Kelh, et se trouvent en ce moment l'espoir de l'armée autrichienne ; mais la deuxième demi-brigade d'infanterie légère, toujours distinguée par son courage, ne ralentit pas son mouvement, et se jète à droite et à gauche sur les flancs de cette gorge. En même temps, Massena fait mettre en colonne les grenadiers de la dix-huitième et de la trente-deuxième, pour y refouler l'ennemi. Le combat s'engage avec fureur, c'était l'élite de l'armée autrichienne, luttant contre les vieux soldats de l'armée d'Italie. L'ennemi avait une position superbe, hérissée de canons ; elle ne fit que retarder de peu d'instants leur déroute. Les grenadiers culbutés laissèrent le champ de bataille couvert de leurs morts, et abandonnèrent encore beaucoup de prisonniers. Les Impériaux battirent en retraite toute la nuit, et les Français entrèrent dans Neumarch. 2 *avril* 1797.

NEUMULH (*affaire de*). L'armée du général Moreau, avait passé le Rhin à Kelh, le 24 juin 1796, le lendemain le général Desaix fit attaquer par une partie de la division du général Beaupuy, le village de Neumulh ; il fut emporté, on y fit prisonniers deux cents hommes du corps franc de Giulay.

NEUWIED (*passages du Rhin, et combat à*). Dès l'instant où les Français eurent, en 1794, conquis complètement la Belgique et repoussé les Autrichiens au delà du Rhin, les bords de ce fleuve devinrent pendant long-temps le théâtre de leurs sanglants exploits. Chacune des deux nations s'efforçait tour à tour de franchir cette barrière naturelle, et de porter chez son adversaire la guerre et ses malheurs. Championnet, commandant une division de l'armée de Sambre et Meuse, s'était illustré, au mois de septembre, en traversant audacieusement le Rhin à Dusseldorff. La marche des Français est pendant quelque temps une suite de triomphes. Ces champs sont inondés de sang. Neuwied succombe seulement lorsque les bombes en ont fait un monceau de ruines. Bientôt les succès sont variés. Les Français, repoussés sur le Rhin, conservent seulement, par un armistice, pendant l'hiver de 1795, la tête du pont de Neuwied et de Dusseldorff; mais il fallut acheter ces têtes de ponts par des fleuves de sang et un courage héroïque. Kléber, obligé de faire retraite devant un ennemi trop supérieur, arrive à Neuwied, ordonne au général Marceau, toujours au poste du danger, couvrant alors la retraite de l'arrière-garde, de faire mettre le feu à tous les bateaux qui sont sur la Sieg, au moment où il jugerait qu'il aurait traversé le pont de Neuwied. Marceau calcule mal les instants. Les bateaux en feu, entraînés par le courant du fleuve, embrasent le pont, et l'armée se trouve pressée entre un fleuve étincelant de flammes et les Autrichiens qui la foudroyent. Marceau désespéré, voulant se punir d'une erreur si funeste, porte ses pistolets sur son front. Kléber, calme au milieu du danger, lui arrache ses pistolets: *Jeune homme*, lui dit-il, *allez vous faire casser la tête en défendant ce passage que vous voyez, avec votre cavalerie; c'est là où il vous est permis de mourir.* Il appèle le chef des pontonniers, et lui demande combien il lui faut de temps pour jeter un pont. — *Vingt-quatre heures sont nécessaires. — Je vous en donne trente, et vous m'en répondez sur votre tête.* Il appaise les cris de ses troupes, dont le désespoir fait retentir le rivage. *Soldats!* leur dit-il, *les Autrichiens commencent d'être dignes de lutter contre vous! Eh bien, faisons leur voir que lorsque nous sommes arrêtés par un fleuve, c'est sur eux que nous nous précipitons. Ouvrons-nous dans leurs*

rangs un passage que le fleuve nous refuse encore. A ces mots d'un guerrier qui avait la taille et le regard d'un demi-dieu d'Homère, les soldats, ne voyant plus les dangers qui les avaient fait pâlir, s'animent, et, le sabre à la main, mettent un long espace entre les travaux du rivage et le champ de bataille. Kléber place la division de Championnet sur le plateau de Bendorff, en disant à ce général : *Mon ami, vaincre ou mourir ! Si l'ennemi nous attaque, point de coups de fusil ; la baïonnette en avant.* Le pont s'achève. Kléber reprend alors sa retraite ; il met le dernier le pied sur un pont dont il a protégé l'existence par des victoires.

2. Les puissances belligérantes devaient, par la force des choses et la nature du terrain, se rencontrer continuellement sur les rives du Rhin. Les Impériaux vinrent, le 8 septembre 1796, attaquer les Français retranchés à Neuwied. Ayant placé deux batteries sur la rive droite de la Viedbach et sur le plateau de Dierdorff, leur feu obligea pour un instant les troupes françaises d'évacuer Neuwied. Bernadotte les porta deux fois sur la ville, deux fois il s'en empara, deux fois il en fut repoussé ; mais à la troisième, il s'en rendit maître. La nuit survint ; les Impériaux en occupaient un quartier. Le général autrichien, demande la neutralité de Neuwied, Kléber y consent. La perte des Français fut peu considérable, mais les rues demeurèrent jonchées de cadavres autrichiens.

3. Le général Jourdan éprouva, en 1796, des revers. Attaqué vivement en Franconie par les troupes régulières de l'Autriche, une insurrection générale éclatait encore sur ses derrières, et lui coupait toutes ses communications avec la France. Dans cette cruelle situation, l'armée de Sambre et Meuse fut forcée à la retraite, et revint sur le Rhin après des souffrances inouies. Le général Beurnonville fut alors appelé à la commander. Magdonald vint à son aide avec quinze mille hommes de troupes françaises ; il arriva lui-même peu après à cette armée, dont Jourdan lui remit le commandement dans les plaines de Mulheim. Les soldats étaient sans habits, sans vivres et sans chaussures. Les mauvais chemins avaient fait perdre une partie de l'artillerie, quelques pièces qui restaient étaient montées sur des

roues de charrettes, et toutes les munitions étaient épuisées. Il fallait d'abord disposer militairement cette armée, puis pourvoir à ses besoins, autant que le permettaient le malheur des circonstances et l'impuissance du trésor public. Le général Magdonald, avec des troupes du nord et une forte division de l'armée de Sambre et Meuse, forma l'aile gauche sur la rive droite du Rhin; le général Kléber eut sous ses ordres les divisions du centre, placées sur la rive gauche du Rhin avec une forte avant-garde et une tête de pont fortifiée. L'aile gauche, dans le Hunsdruck, entre le Rhin et la Moselle, fut commandée par le général Ligniville. Beurnonville se portait alternativement sur tous les points. Les Autrichiens passèrent la Sieg, et attaquèrent son aile gauche; ils furent vivement repoussés et resserrés dans un pays dévasté. Ils attaquèrent Neuwied: elle fut plusieurs fois prise et reprise: ils renoncèrent à l'enlever. Quelques jours après, les Autrichiens voulurent s'emparer de la tête du pont et des ouvrages de la rive gauche. Une crue considérable des eaux, occasionnée par deux jours de pluie, avait fait rompre les ponts des Français sur la Moselle. Emportés par la rapidité des eaux, ils entraînèrent ceux qui se trouvaient entre la rive gauche du Rhin et l'île de Neuwied. Cette île, comme la tête du pont, était depuis quelques jours sans communications avec la rive gauche. L'ennemi, qui avait fait un faux mouvement dans le Hunsdruck, crut en faire faire un à Beurnonville, ignorant qu'une partie de l'aile droite de l'armée française était en mesure d'appuyer les troupes aux ordres du général Ligniville et celles de la tête du pont de Neuwied; l'autrichien profita de la rupture des ponts pour tâcher de s'emparer de leur tête, et de tourner la division Grenier. On le vit en conséquence effectuer six petits débarquements depuis Andernach jusqu'à Baccarrach, dans l'espérance d'y attirer les troupes de la division Grenier. Kléber déjoua ses projets. Le général de division Grenier et le général de brigade Olivier se jetèrent dans les ouvrages de l'île et de la tête du pont de Neuwied. Leur intrépidité et leur sang froid inspirèrent l'audace et la confiance à des troupes qui avaient devant elles des colonnes ennemies, et derrière un fleuve sans aucun point de retraite. A peine les Autrichiens eurent-ils effectué leur débarquement, qu'ils se présentèrent en force sur la tête du pont, qu'ils y firent

pleuvoir les bombes, les boulets, les obus et les balles, en poussant d'effroyables cris. Les Français opposèrent un calme intrépide et un feu d'artillerie et de mousqueterie bien nourri. En un instant les colonnes des Impériaux balancèrent, tourbillonnèrent, furent mises dans une déroute complète, et battirent bientôt en retraite. Le général Championnet, chargé de repousser celles qui débarquaient à Neudorff, les chassa vivement. Les Autrichiens perdirent quatre mille hommes. 23 *octobre* 1796.

4. L'armée de Sambre et Meuse n'avait pas fait, en 1796, des pertes aussi considérables que l'on s'était plu à le répandre; mais elle avait été singulièrement altérée dans son moral. Veuve de Jourdan, de Kléber, de Bernadotte, elle avait éprouvé plus de malheurs dans une funeste inaction, que de revers dans les combats. Hoche reçut la tâche difficile de réorganiser cette armée, et d'y ramener la victoire. Championnet, Lefebvre, Grenier y combattaient encore, en gémissant de la mésintelligence qui, régnant entre les généraux, détruisait toute harmonie dans ses opérations. Hoche s'afflige de l'indiscipline et du désordre de cette armée; il en cherche la cause : il voit le soldat nu, manquant de tout, et quelques officiers jouissant d'un superflu qui contraste avec la misère générale. Il améliore le sort du soldat, proscrit le luxe chez l'officier, réorganise les administrations; il pourvoit son armée de vêtements, de subsistances et d'armes; retire des dépôts tous les chevaux que la négligence y laissait. Il fait la revue des troupes, examine les talents des chefs qui doivent le seconder, se fait rendre compte de leurs actions d'éclat, et les encourage par l'espoir d'un juste avancement. A sa voix, la discipline et l'émulation renaissent; les soldats de l'armée de Sambre et Meuse deviènent dignes de leur ancienne renommée. Par une innovation qui lui paraît avantageuse aux besoins du service, il organise chaque arme en divisions distinctes. Les dragons, commandés par le général Klein; les chasseurs par le général Richepanse, les hussards par le général Ney, et la grosse cavalerie par le général d'Hautpoult, formaient chacune une division. L'infanterie en compta six. Dans la distribution des troupes, suivie jusqu'alors, chaque division était composée de troupes des armes différentes; elle res-

semblait à une petite armée renfermée dans la grande, dont les moyens étaient souvent affaiblis à force d'être divisés. Hoche jugea que chaque division étant une masse distincte, le général pouvait mieux en diriger l'emploi et en connaître la force. Une telle pensée eût été appréciée dans un militaire mûri par de longues études; elle méritait d'être admirée dans un homme que son génie seul, et non une éducation soignée, avait fait monter aux premiers postes de l'armée. En moins de deux mois, l'armée de Sambre et Meuse recouvra son énergie et sa discipline, et elle se trouva en mesure d'entrer en campagne. *Il n'est pas possible*, disait Hoche à ses officiers-généraux, *d'avoir une troupe plus belle, plus brave et mieux disciplinée. Avec de tels hommes, un général est sûr de commander bientôt aux armées ennemies*. Le génie de Hoche avait seul produit ce changement. Chacun brûlait d'en venir aux mains. On comptait parmi ses généraux divisionnaires, Lefebvre, Championnet, Debelle, Grenier, Olivier, Lemoine, Chérin. Qui pouvait résister à de tels hommes, conduits par un général brave et prudent? Depuis longtemps l'armée d'Italie se signalait dans le Tirol par des combats et des victoires. Une seconde fois, l'armée de Rhin et Moselle était prête de s'élancer au delà du Rhin à Diersheim, Hoche pouvait-il demeurer en arrière? Son dessein était de traverser ce fleuve, sur le pont de Neuwied. Il fait aussitôt dénoncer aux généraux de l'Empire la rupture de l'armistice. Etonnés de cette reprise d'hostilités, ces généraux imaginèrent d'annoncer la conclusion d'un armistice général en Italie. Hoche répondit qu'il verrait avec plaisir cesser l'effusion du sang humain, mais qu'ayant reçu des ordres de son gouvernement, il ne pouvait se dispenser d'obéir. Il donna en même temps avis de la démarche du général autrichien au Directoire français: *Quelle que soit*, leur dit-il, *votre décision, je crois devoir vous soumettre que mon armée étant forte de quatre-vingt-six mille hommes, j'en peux porter à l'instant soixante-dix mille sur le Danube, et contraindre l'ennemi à une paix avantageuse pour la France*. Il se met en mouvement le 17 avril. Sa gauche, sous les ordres du général Championnet, réunie au delà de Dusseldorff, sur la Wupper, prend position dans les plaines de Mulheim, vis-à-vis de Cologne. Le 18, l'avant-garde aux ordres du général Le-

febvre passe le pont de Neuwied, et se forme dans la plaine. Elle est suivie de la division du général Lemoine, de celles de Grenier et Olivier, et des chasseurs à cheval et hussards, commandés par les généraux Ney et Richepanse. Hoche était occupé à disposer ses troupes, quand le général Kray lui envoya un parlementaire proposer un nouvel armistice. Hoche demande, pour conditions préliminaires, la retraite de l'armée autrichienne derrière le Mein, tandis qu'il se porterait sur la Lahn, et la remise de la forteresse d'Ehreinbreistein. On le lui refuse. A peine les généraux sont-ils rendus à leur poste, l'ennemi commença sur tout le front de ses ouvrages un feu général. Sa position était avantageuse. Maître des hauteurs environnant la plaine de Neuwied, sa droite appuyée au village de Tazdorff, et sa gauche à Bendorff, son front était couvert de redoutes fraisées, palissadées et bien armées. Au premier coup de canon, l'armée de Sambre et Meuse se mit en mouvement; l'artillerie légère, soutenue par des chasseurs et des hussards, se porte sur les redoutes. Les Autrichiens abandonnent bientôt celle du centre. Hoche fait avancer sa droite pour le tourner; il ordonne à l'infanterie légère de charger, et d'enlever les redoutes à la baïonnette. Lui-même, à la tête de deux régiments de chasseurs, coupe la ligne ennemie, et culbute sa cavalerie. En un instant, les redoutes sont enlevées, et la déroute des Autrichiens est complète. Hoche les poursuit vigoureusement jusque dans les gorges et les montagnes. En même temps, Lefebvre enlève les redoutes de gauche, met l'ennemi en fuite, et le poursuit jusqu'à Montabaur, qu'il enlève après un combat vif et sanglant. Pendant cette action, le général Watrin rencontra les Impériaux sur la rive droite, et les força de rentrer dans Ehrenbreistein, dont il forma le blocus. Hoche se portait partout avec la rapidité de l'éclair, animait les soldats par ses exemples, réglait leurs mouvements avec sang froid, commandait avec calme au milieu du feu le plus violent. *Pour que des ordres soient bien exécutés, il faut qu'ils soient d'abord bien compris par celui qui les reçoit*, disait-il. *M'avez-vous bien entendu?* demandait-il à l'officier qu'il venait de charger d'une reconnaissance ou d'une attaque, *Répétez vous-même ce que je viens de vous dire*. S'il était certain d'avoir été bien entendu: *Partez*, lui disait-il, *courez, volez*; et alors la vivacité de ses regards devenait

l'aiguillon le plus actif pour l'officier chargé de ses ordres. Son courage intrépide lui donnait un égal ascendant sur les soldats. L'un d'eux, ayant le bras fracassé par un obus, est conduit à l'ambulance; quelques-uns de ses camarades, qui le reconnurent en passant le pont de Neuwied, le plaignaient de ses souffrances : *Ce n'est rien*, répond ce brave jeune homme; *vous allez au combat, mes amis, ça va bien : nous avons à notre tête un général qui se bat comme un enragé*. Afin de s'assurer de la trace de l'ennemi dans sa déroute, Hoche se met à sa poursuite avec des troupes légères. Arrivé à la hauteur de Dierdorff, il y trouve en réserve un corps considérable d'Autrichiens, qui était demeuré en observation tout le jour. Comme cette division était beaucoup plus nombreuse que le détachement qui l'accompagnait, Hoche fut obligé d'attendre l'arrivée de l'infanterie et de la cavalerie que les mauvais chemins empêchaient d'avancer. A son aspect, les Autrichiens abandonnèrent Dierdorff, et la grosse cavalerie française les poursuivit beaucoup au delà, pendant que le gros de l'armée prenait position à Montabaur, Dierdorff et Altenkirken. Ainsi se termina la journée de Neuwied, qui coûta aux Impériaux huit mille prisonniers, vingt-sept pièces de canon et sept drapeaux : mille autrichiens demeurèrent sur le champ de bataille. *Avril* 1797.

NEUVILLER (*combat de*). Les Autrichiens, les Prussiens et les émigrés, forcèrent, en 1793, les lignes de Veissembourg; ils s'avancèrent jusqu'à Neuviller, petite ville à deux lieues de Strasbourg, mais ils n'en demeurèrent pas longtemps les maîtres. Le général Pichegru, appelé au commandement de l'armée du Rhin, reprit Neuviller le 18 *novembre* 1794.

NIAGARA. (*prise de*) Les Anglais, jaloux de la prospérité de la colonie française du Canada, se hâtèrent de profiter de la guerre qui éclata en Europe, en 1755, pour porter la guerre dans ces établissements. Le général Prideaux traversa le lac Ontario, à la tête d'une armée qui devait agir contre Niagara. Il prit terre à environ trois milles de cette forteresse, sans qu'on lui opposât aucune résistance; la place fut investie, les approches s'en firent dans les règles. Il fut tué pendant le siége par un éclat de bombe, et remplacé par le gé-

néral Johnson. Les Français firent des efforts extraordinaires pour soutenir un poste de la plus grande importance sur le fleuve Saint-Laurent. Ils tirèrent des détachements très-considérables des garnisons des villes voisines, et résolurent de livrer bataille. Les Anglais furent attaqués avec audace. Mais les Français, ayant été abandonnés par les Indiens, furent obligés de se retirer. Cette affaire décida du sort de Niagara. Les assiégeants ayant poussé leurs ouvrages à trois cents pieds des murs, la garnison capitula, et demeura prisonnière de guerre. 1756.

NICE (*attaques et prises de*). 1. Les flottes combinées de Turquie et de France formèrent le siége de Nice en 1543. Un gentilhomme savoyard, qui y commandait, répond à la première sommation, que l'*on s'était mal adressé à lui pour rendre une place; qu'il s'appelait Montfort; qu'en ses armes il portait des pals; que sa devise était*: Il me faut tenir; *et que par toutes ces raisons il ne fallait attendre de lui qu'une vigoureuse défense.* Il tint parole, et força les assiégeants d'abandonner leur entreprise.

2. Catinat, commandant en 1691 une armée française contre le roi de Sardaigne, assiégea Nice avec vigueur. Sa défense fut terrible. Elle aurait peut-être résisté, si une bombe, tombant sur le magasin à poudre du château, n'eût renversé une partie des murailles. Le gouverneur, voyant une large brèche, arbora le drapeau blanc, capitula et ouvrit ses portes.

3. Il suffit à Don Philippe de paraître, en 1744, avec une armée au delà du Var, pour engager les habitants de Nice à se rendre. Huit bataillons piémontais en sortirent et firent place aux troupes françaises et espagnoles. Au moment où ces armées rentrèrent, en 1746, en Provence, le roi de Sardaigne arriva devant Nice, et y fit son entrée.

4. Lorsque le signal du combat fut réellement donné, en 1792, aux armées françaises, on les vit toutes sortir à la fois du territoire, et étonner tous leurs ennemis par leur audace et leur valeur. Au moment où Montesquiou entrait en Savoie, le général Anselme osa traverser le Var avec trois bataillons de ligne, quelques volontaires,

et trois cents chevaux. Cette faible armée, qui allait attaquer huit mille hommes de troupes règlées du roi de Sardaigne, et douze mille hommes de milice, n'avait aucun officier-général; il y avait un seul capitaine du génie, et un seul commissaire des guerres, de manière que tout le fardeau de l'administration et du commandement retombait sur le général en chef. Un tel dénuement de moyens ne l'arrêta pas. Une escadre de neuf vaisseaux de ligne louvoyait sur les parages de ce comté, pour favoriser son entreprise. Anselme paraît; Nice est évacuée par les troupes piémontaises; les magistrats lui en apportent les clefs; les forts de Montalban et Villefranche ouvrent leurs portes. Ainsi un nouveau département fut ajouté à la France. 28 *septembre* 1792.

NICÉE (*bataille et prise de*). 1. Pierre l'Hermite, chef des premiers croisés, après avoir échoué en Hongrie, rejoignit, devant Constantinople, Gautier-sans-argent, et se présenta devant Nicée. Soliman, sultan de cette ville, tomba sur l'armée chrétienne, l'enveloppa, l'accabla, et la mit en pièces. Le sultan, victorieux, attaqua le camp des Chrétiens, s'en rendit maître, l'inonda de sang, et épargna les seuls enfants, dont il fit des esclaves. Pierre eut le bonheur d'échapper au fer des Musulmans. Quelques mois après, en 1097, une seconde armée de croisés, plus aguerrie, mieux disciplinée et moins féroce, conduite par des chefs plus habiles, entra sur les terres de la domination musulmane. Elle comptait cinq cent mille fantassins et cent trente mille cavaliers, tous bien armés. Elle avait autant de commandants que de princes, de grands seigneurs, et de peuples différents. Les principaux étaient Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine; Robert, duc de Normandie, fils aîné du conquérant de l'Angleterre; Hugues-le-Grand, frère de Philippe-le-Bel; Etienne, comte de Blois; Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, et Bohemond, fils de Robert Guiscard, conquérant de Sicile. Ces guerriers remplirent l'Asie du bruit de leurs victoires. Leur première entreprise fut le siége de Nicée. Elle fut vigoureusement défendue. Soliman et son fils attaquèrent deux fois l'armée chrétienne, et furent deux fois battus. Les Turcs et les Arabes, déconcertés avant que de combattre, ne purent soutenir le choc impétueux des légions européennes, ils prirent la fuite

laissant une foule de morts sur le champ de bataille. Nicée, réduite à elle-même, ouvrit ses portes et capitula. *An* 1097.

2. Orckan, second empereur des Turcs, voulut faire la conquête de Nicée. Il porta l'effroi dans les campagnes voisines, et se présenta devant cette ville. Les habitants résolurent de défendre jusqu'à la mort leur liberté. Le sultan donnait assaut sur assaut, faisait battre jour et nuit les remparts, interceptait les convois et les secours. Cependant rien ne déconcertait ces intrépides citoyens; rien ne ralentissait la vigoureuse activité de l'ennemi. Les défenseurs de Nicée se rendirent à discrétion, après avoir éprouvé, pendant près de deux ans, la famine, la peste, et tous les fléaux de la guerre. Les députés de Nicée ne demandaient au prince victorieux que la vie et la liberté de se retirer à Constantinople. Orckan, par un mouvement de générosité, leur permit d'emporter leurs richesses. Touché de cette clémence iuespérée, le peuple se rendit tributaire des Turcs, demeura à Nicée, et reconnut pour maître un prince digne de commander à des hommes. *An* 1333.

NICHOBAR (*prise de*). Nadir-Kouli, connu depuis sous le nom de Thamas-Kouli-Kan, fils d'un pâtre du Khorassan, en Perse, animé par un courage au dessus de sa naissance, rassembla une troupe de brigands, dont il forma bientôt une armée redoutable. Après avoir fait trembler diverses provinces de Perse, il voulut opérer une révolution dans sa patrie. Un usurpateur en occupait le trône. L'héritier de la couronne faisait depuis sept ans d'inutiles efforts pour rentrer dans ses états. Ce prince infortuné s'appelait Scha-Thamas. Nadir-Kouli vint lui offrir son secours, et le monarque le déclara général de ses troupes. La fortune de Thamas changea dès ce moment. La victoire se rangea sous ses drapeaux, et les rebelles tremblèrent pour la première fois. Nadir fit la conquête de Nichobar, ville grande et peuplée. Les troupes royales livrèrent assauts sur assauts; elle fut obligée de se rendre à discrétion. Ce coup intimida toutes les provinces de la Perse. Thamas fut reçu partout, et se vit proclamé dans Ispahan. *An* 1227.

NICOPOLIS (*bataille de*). Bajazet I[er] remplace Amurat, son père. On le voyait passer sans cesse d'Europe en

Asie avec la rapidité de l'éclair, toujours vainqueur et toujours plus redoutable. Après avoir conquis la Bulgarie, la Servie, la Macédoine; après avoir tenu bloqué, durant dix ans, l'empereur grec dans Constantinople, après avoir ravagé la Bosnie l'Albanie, et la Moldavie, il méditait la conquête d'une partie de l'Occident. Sigismond, roi de Hongrie, implora le secours des princes chrétiens, en 1393. Douze mille Français, l'élite de la noblesse, partirent; à leur tête étaient le comte de Nevers, Philippe d'Artois, comte d'Eu; Jacques de Bourbon, comte de la Marche; Henri et Philippe de Bar; Jean de Vienne, amiral de France; le maréchal de Boucicaut et Louis de Brézé. Cent mille Hongrois attendaient comme des libérateurs cette poignée de guerriers; ils arrivent, croyant marcher à une victoire certaine. Ils passent le Danube pour attaquer dans ses propres états un ennemi qu'ils croyaient sans courage et sans discipline; ils viènent investir Nicopolis, ville fortifiée sur les rives du Danube. L'empereur ottoman accourt avec une armée de deux cent mille combattants; les Chrétiens, inférieurs en nombre, méprisaient trop leurs ennemis pour éviter d'en venir aux mains. On s'avance dans une plaine; Bajazet étend son armée en forme de croissant, dont il occupe le centre. Huit mille hommes masquent le front de ses troupes; ils doivent combattre, en reculant, jusqu'à ce qu'une partie de l'armée hongroise puisse être enveloppée par la jonction des deux ailes. Sigismond, voyant cette disposition, en donne avis aux Français placés à l'avant-garde, et les conjure de suspendre l'attaque. On rejète sa prière; on la traite de pusillanimité. Philippe d'Artois donne le signal; les Francais fondent sur les Turcs avec impétuosité. Bientôt ils se trouvent au milieu des Infidèles; les deux ailes s'approchent, les enveloppent, les pressent de toutes parts. En vain ils font des prodiges de valeur; il leur reste seulement à vendre chèrement leur vie. Sigismond, témoin de ce désastre, juge la bataille perdue, et prend la fuite. L'armée hongroise imite son souverain; les malheureux Français, victimes de leur téméraire bravoure, se défendent comme des lions. Accablés sous le nombre, ils périssent les armes à la main; ceux qui restaient, réduits environ à trois cents hommes, sont pris, dépouillés, et chargés de chaînes. La plupart sont immolés au courroux du vainqueur; Bajazet n'épargna que le comte de Nevers, le connétable, le

comte de la Marche, Henri de Bargui, de la Trimouille et Boucicaut. Le sultan victorieux vint, après l'action, sur le champ de bataille; il vit avec surprise que le nombre des soldats qu'il avait perdus était dix fois plus considérable que celui des Chrétiens. Trois cents Français, qui étaient allés au fourrage avant la bataille, eurent le bonheur de s'échapper. *An* 1393.

NICOPOLIS, en Epire (*combat de*). Au commencement de l'automne de 1798, les Français possédaient encore les îles de la mer Ionienne, ainsi que des établissements sur le continent de la Grèce septentrionale. De ce nombre était la terre de Prevezza, formant une espèce de péninsule à la gauche de l'entrée du golfe de l'Arta, autrefois Ambracie. Sa population consistait en cinq à six mille habitants industrieux, bons soldats, mais fourbes, vindicatifs, et souvent cruels, comme le sont les sujets d'un gouvernement corrompu qui, semblable à celui de Venise, opprime les habitants des villes, et se console de l'anarchie qu'il laisse régner au dehors, en vendant l'impunité des crimes qu'elle produit; ils étaient réunis dans un bourg, parce qu'il n'y avait pas sûreté pour l'habitant des champs.

Le territoire de Prevezza, couvert d'oliviers, de vignes et de quelques champs de blé, est à deux heures de navigation de l'île de Leucade (Saint-Maure), et à vingt milles de Corfou. Baigné par la mer, il est terminé à l'isthme, qui l'attache au continent par les ruines de l'ancienne ville de Nicopolis, bâtie par Auguste en mémoire de la bataille d'Actium, dont on voit le promontoire de l'autre côté du golfe. Cette cité, qui paraît n'avoir existé que trois siècles, s'élevait sur cet espace d'environ deux milles, qui resserre d'un côté le golfe, et de l'autre la mer Ionienne. Son enceinte est encore debout; mais la plupart de ses débris sont recouverts de mousse et de terre, dont les Turcs et les Grecs se disputent la culture et les produits. On y trouve, hors des murs, les traces d'une naumachie qui, des deux côtés, communiquait à la mer; et sur la pente du côteau riant qui s'élève au-delà de l'isthme, sont les ruines d'un théâtre antique des plus grands et des mieux conservés.

Lorsque l'invasion de l'Egypte eut fourni aux ennemis du nom français à Constantinople un prétexte pour forcer les Turcs à se déclarer contre eux, Ali, adroit et ambitieux

pacha de Janina, qui, pour n'avoir jamais su résister à l'appât d'un crime, règne, puissant et riche, en Epire, vit le moment propice pour s'emparer des quatre districts possédés par la France ; il les convoitait depuis long-temps, parce qu'ils arrondissaient ses états, et lui fournissaient des mouillages commodes. Il se dispose à attaquer Prevezza, comme le plus important ; la flotte turco-russe débouchait alors de l'Archipel. Le général commandant à Corfou visite lui-même Prevezza, et croit devoir défendre ce poste, qui pouvait arrêter pour quelques instants toutes les forces d'Ali; il ordonne l'établissement de quelques ouvrages sur l'isthme, et y destine quatre cent cinquante hommes de la soixante-deuxième et soixante-dix-neuvième demi-brigade commandée par le chef de brigade Hotte.

On commence à exécuter ces dispositions; les habitants de Prevezza paraissent s'y prêter; mais bientôt le pacha les fait menacer de toute sa vengeance, s'ils ne s'insurgent contre les Français. Ils sont intimidés; une partie s'enfuit, l'autre reste indécise.

En même temps, l'adroit pacha avait recours à la ruse; pour inspirer au général français une fausse sécurité, il lui fit demander une entrevue. L'adjudant-général Rose, qui commandait à Corfou en l'absence du général, eut, sans y être autorisé, l'imprudence de s'y rendre; il fut complètement la dupe d'Ali, qui, après avoir abusé de sa confiance, selon qu'il convenait à ses intérêts, le fit charger de fers, et conduire à Janina.

Cet acte n'annoncait que trop ouvertement des hostilités imminentes; en effet, le 23 octobre, des deux redoutes tracées en avant de Nicopolis, une à peine était ébauchée et armée de trois pièces de trois sur affuts ruinés; quatre cents Français sans appui, sans retraite, étaient épars sur une position beaucoup trop vaste, lorsqu'à minuit l'avant-garde d'Ali, composée de cinq cents Albanais, vint attaquer le camp, croyant le surprendre. Les troupes françaises furent en un instant sous les armes, et soutinrent le combat jusqu'à la pointe du jour; dès qu'elles purent reconnaître l'ennemi, elles marchèrent sur lui, et deux compagnies de grenadiers de la sixième demi-brigade, le chargeant avec impétuosité, le repoussèrent jusqu'au théâtre antique.

Au premier rayon du jour, un corps nombreux de cava-

lerie paraissait au sommet de la colline; les grenadiers rentrèrent au camp, après avoir perdu leur sous-lieutenant Leroy, et ramenant leur capitaine Barré blessé, ainsi que huit de leurs braves.

Le général de brigade Lasalcette, qui commandait à Zante, avait reçu ordre de se transporter à Leucade; sans approuver ces dispositions morcelées, voyant à Prevezza le poste du danger, il s'y était rendu pour y presser les travaux, contenir les habitants et encourager les troupes. Un instant lui avait suffi pour juger de la position où se trouvait le camp; mais il n'y avait pas à délibérer. L'ordre était précis; il était là pour défendre ce poste, et non pour le céder; il n'avait derrière lui que la mer, et une peuplade disposée à s'unir à lui, s'il était vainqueur, et à l'assassiner, s'il était vaincu. Il obéit, rassembla les officiers, leur parla le langage de l'honneur, et leur développa les ressources qu'ils pourraient trouver dans leur courage et dans celui des troupes, s'ils les maintenaient fermes et réunies; il établit au bourg de Prevezza une garde de cinquante hommes pour contenir les habitants et garder quelques bateaux, avec ordre à l'adjudant-major Tissot, qui y commandait, de se mettre en bataille à la tête du bourg avec ce qu'il avait de disponible pour protéger la retraite, si elle avait lieu.

Tel était l'état des choses le 23, à huit heures du matin, quand l'ennemi parut sur la colline, se formant sur les revers qu'il couvrait de onze mille hommes, presque tous de cavalerie albanaise, les meilleures troupes de l'empire, commandées par Ali en personne, ayant sous lui son fils Mouctar.

De son côté, le général français arrive au camp, change quelques dispositions, et rassure le soldat contre le choc terrible qui se prépare; tout à coup le cri de guerre retentit sur la colline. L'armée entière d'Ali invoque Mahomet; elle accompagne ce vœu d'une décharge générale. A l'instant toute la cavalerie s'ébranle; et, guidée par l'intrépide Mouctar, elle se précipite et inonde la plaine entre le théâtre et le camp. La fière contenance des Français à ce premier choc en impose aux Albanais mêmes; cette terreur leur cause un moment de désordre : mais le cimeterre d'Ali a brillé sur la colline. Ils se rallient à la voix de Mouctar, et, plus furieux, ils reviènent à la charge, en poussant d'horribles cris. Ils sont reçus par deux rangs immobiles,

dont le feu soutenu jonche la terre de leurs morts, et redouble leur rage; ils se précipitent sur les baïonnettes : leurs corps nombreux, épars dans la plaine, débordent partout les Français. Ces derniers se serrent, s'affermissent, font feu de toutes parts; mais les charges se renouvèlent avec fureur. Leur front, heurté par des masses de cavalerie qui bravent le fer et le feu, se rompt; les rangs se divisent et se confondent : alors s'engagent mille combats corps à corps, et le carnage devient horrible.

L'artillerie n'était plus d'aucun secours; les affuts s'étaient brisés au premier coup. La garnison d'une informe redoute tourmentait encore l'ennemi de son feu; mais on n'entendait dans la plaine que le cliquetis de l'arme blanche, d'autres voix que des cris de mort : chaque Français faisait tête à vingt Barbares, et leur vendait chèrement sa vie.

Le chef de brigade Hotte, se défendant contre trois cavaliers, parvint à se retirer sous le feu de la redoute.

Richemont, capitaine du génie, officier distingué et soldat intrépide, armé d'un fusil, était résolu de ne le quitter qu'avec la vie. Il se trouvait dans la plaine, entouré d'un peloton d'Albanais; il s'adosse contre un débri de l'antique cité, et déjà il a mis trois ennemis hors de combat; mais il a reçu un coup de feu au bras gauche; une balle morte l'a frappé entre les deux épaules; une autre lui a déchiré l'oreille, et un dernier coup de sabre lui a fendu le bras gauche déjà blessé. Quatre Albanais le menacent d'une mort inévitable, lorsque Mouctar, qui avait été témoin de son courage, s'approche, et commande qu'on épargne ce brave Français. Il s'éloigne, et deux de ces Barbares, après que l'arme de ce jeune officier lui est tombée des mains, le prènent par les cheveux, et le traînent jusqu'à leur camp, suspendu entre leurs chevaux. Richemont, témoin des outrages que les morts et les blessés éprouvaient de ces féroces vainqueurs, se sert du bras qui lui reste pour détacher sa cravatte, écarter son habit, et présenter son cou au fer de ces Barbares, qui, pour l'épouvanter, tirent leur yatagan, mais s'arrêtent au nom de Mouctar.

Le brave Gabori, chef de bataillon de la sixième demi-brigade, se faisait remarquer dans la mêlée par sa taille, son courage et les coups qu'il portait; debout, au milieu de ses compagnons terrassés, et n'ayant d'autre arme que son sabre, il avait déjà fait mordre la poussière à quatre

cavaliers albanais; mais, en butte au feu de ces barbares qui n'osaient plus l'approcher, il succombe brisé de blessures sur les corps sanglants des ennemis qu'il avait abattus.

Lenfant, tambour des grenadiers du premier bataillon de la sixième demi-brigade, surpris par un groupe d'ennemis, tombe vivant entre leurs mains; ils se disposent à lui trancher la tête : le fatal yatagan brille déjà sur lui : à cette vue, Lenfant s'écrie d'une voix forte : *Vive la république!* et sa tête roule sur la poussière.

Au bruit du combat, l'adjudant-major Tissot était sorti de Prevezza à la tête de vingt-cinq hommes; et, perçant à travers l'ennemi épars dans la plaine, s'était réuni à un peloton de braves, qui, marchant et combattant toujours, faisait sa retraite sur le bourg, à travers un gros de cavalerie qui ne cessait de le harceler, de le heurter, sans pouvoir l'entamer; mais, au moment où il croyait atteindre un asyle hospitalier, ces braves soldats furent presque tous massacrés par les lâches habitants, qui, pour faire leur cour aux vainqueurs, crurent devoir se montrer d'autant plus cruels envers ceux qu'ils regardaient comme vaincus. Des *papas*, ou prêtres grecs, se firent surtout remarquer par leur zèle inhumain; ces prétendus ministres d'un Dieu de paix et de charité furent des premiers à tremper leurs mains criminelles dans le sang de ces généreuses victimes de l'honneur.

Cependant le général, avec une trentaine de braves, résistait encore dans l'informe redoute; environné d'ennemis furieux, il faisait feu de toutes parts. Il avait envoyé deux soldats pour faire avancer la bombarde qui était au mouillage de Prevezza : ils se mirent à la nage. L'un d'eux se noya de fatigue; l'autre, nommé Bouchard, de la deuxième compagnie du deuxième bataillon de la soixante-dix-neuvième demi-brigade, ne trouvant pas la bombarde, et ayant vu tout désespéré à Nicopolis, poussa en nageant jusqu'à Sainte-Maure, et fit ainsi plus de six milles à l'aide de quelques récifs sur lesquels il se reposait.

Le feu continuel de la redoute épuisa les munitions; à midi, ces braves se trouvèrent sans une cartouche : l'ennemi s'en apperçut et redoubla d'audace; il était déjà sur la gorge de l'ouvrage dont il fusillait les défenseurs qu'il voyait jusqu'aux talons. Le général dut alors songer au salut des Français qui l'environnaient; assailli de toutes parts, il re-

met son sabre à un des lieutenants d'Ali, et demande que le carnage cesse, mais il ne put sauver le sous-lieutenant Giroux de la soixante-dix-neuvième, deux grenadiers de la sixième demi-brigade, et deux canonniers qui, outragés par ces barbares, bravèrent et reçurent la mort. Une centaine de prisonniers, couverts de sang et de blessures, furent traînés devant le farouche Ali, qui jouissait alors d'un spectacle digne de sa férocité. Des têtes amoncelées, des cadavres encore palpitants, étaient épars devant lui; et ses soldats, les mains et les pieds baignés de sang, sollicitaient un de ses regards, en agitant à ses yeux les dépouilles hideuses de leurs victimes.

Le pacha ordonna à un détachement d'Albanais, de conduire les prisonniers au château de Loroux, bourg à deux heures de distance de Nicopolis : ils y furent entassés dans un cachot humide et sombre, ils y passèrent une nuit affreuse; la plûpart étaient grièvement blessés, dévorés d'une soif ardente, ils étaient réduits à se panser eux-mêmes avec de l'urine.

Le lendemain, ils virent creuser une large fosse devant eux, et on leur dit que c'était pour les y enterrer; vers le soir, on y déposa les corps des Albanais morts dans le combat.

Le 25, on les fit sortir dans la cour du château, on les mène vers un monceau hideux où ils ne distinguent d'abord que des cheveux souillés de sang; des mains barbares soulèvent ces cheveux, et présentent à leurs yeux les têtes de leurs camarades, de leurs amis, de leurs chefs, de ces mêmes compagnons d'armes dont ils avaient tant de fois partagé les périls, les jeux et la gloire sur les bords fameux du Rhin, du Danube et du Pô. On fait plus, on exige d'eux qu'ils dépouillent ces têtes et qu'ils les salent pour être portées en trophée aux regards du sultan, plusieurs d'entre eux n'ont que le choix des tortures ou de cet horrible travail que les barbares commencent devant eux.

Le même jour, les débris du corps qui s'était retiré à Prevezza, viènent les rejoindre, et leur apprènent que le pacha, pour punir les Prevezzans de n'avoir point déféré à ses premières menaces, n'avait eu aucun égard à leur dernière trahison; il avait livré le bourg entier aux flammes et au pillage, et fait amonceler sur ses ruines les têtes abattues de ses habitants.

Le 26, toujours souffrants et débiles, ils furent conduits à la ville de l'Arta (l'antique Argos d'Amfilochie), où ils arrivèrent après six heures de marche, accueillis par les outrages de la plus vile populace. Le général, avec Tilmont et Tissot, furent enfermés séparément, et chargés de fers; les autres, toujours en proie à des gardiens féroces, furent enfermés dans la maison de l'agent consulaire français.

Le lendemain, garottés, et forcés de porter les têtes de leurs camarades, ils s'acheminèrent vers Janina, munis d'un morceau de pain noir pour la journée. Le chef de brigade Hotte, confondu avec les soldats, reçut aussi pour fardeau une tête, qu'il reconnut avec effroi pour celle d'un sapeur de la demi-brigade qu'il commandait. Ils marchèrent cinq heures sans trouver d'eau; les blessés surtout succombaient de faiblesse : des coups de fouet leur commandaient les derniers efforts. Ils rencontrèrent enfin une marre d'eau, et se précipitèrent avidement vers le limon impur dont elle était remplie.

Dans la matinée, ils arrivent à Janina, résidence d'Ali; à peu de distance de la ville, ils avaient rencontré, au milieu d'une escorte nombreuse, le pacha Vély, frère puîné de Mouctar. Le général voulut intéresser la sensibilité de ce jeune Turc en faveur des blessés, dont l'état exigeait de prompts secours; il en reçut, pour toute réponse, ces mots, prononcés avec mépris et fureur : *Maudit chien de Français, tu seras encore bien plus puni.*

A leur entrée dans Janina, les outrages les plus odieux leur furent prodigués; ils trouvèrent l'adjudant-général Rose, qui, dupe du traître Ali, les y avait précédés depuis douze jours. On les répartit dans diverses prisons, où, en butte à de mauvais traitements continuels, ils n'avaient pour subsister qu'une faible portion de maïs et de l'eau.

Les blessés ne reçurent de secours que de leurs camarades; quelques-uns succombèrent à leurs maux, enviés par ceux qui leur survivaient; et, le 28, cent quarante-sept sous-officiers et soldats partirent pour Constantinople, sous l'escorte d'un détachement de cavaliers albanais.

L'affreux hiver de l'an 1799 faisait sentir ses premières rigueurs; ils eurent à traverser tout le nord de la Grèce. Couverts de haillons, et la plupart sans chaussure, ils furent traînés, durant quarante-six jours, par d'affreux chemins, et parqués, durant les nuits, dans les lieux les plus dégoû-

tants et les moins abrités. Lorsque, trop affaiblis par la douleur, la faim ou le froid, quelqu'un d'eux se traînait avec trop de difficulté, un Tartare le poussait sur le bord d'un fossé, lui tranchait la tête, et la donnait à porter à ses compagnons.

Ils arrivèrent ainsi à Constantinople pour y être jetés dans le bagne, chargés de fers, et condamnés aux plus rudes travaux; un mois après, leurs officiers, au nombre de sept, les suivirent. On ne mit au sept tours que le général Lasalcette, l'adjudant Rose et le chef de brigade Hotte; tout le reste fut enchaîné dans le bagne. *An* 1799.

NIDEL-INGELHEIM (*combat de*). La division de l'armée de Sambre et Meuse, commandée par le général Marceau, passa sous les ordres du général de brigade Hardi; elle fut attaquée, le 15 septembre 1795, par trois colonnes autrichiennes, qui se montrèrent tout à la fois sur le plateau de Wurstalt, sur Nider-Ulm et Ober-Nider. Partout l'ennemi fut repoussé; trois escadrons de cavalerie, s'étant distingués dans trois charges successives, le contraignirent de repasser la Seltz. On fut obligé de mettre le feu dans le village de Nider-Ingelheim pour en déloger l'ennemi qui s'y maintint pendant un combat de douze heures.

NIDERBACH (*combat de*). Le général Championnet attaqua, le 25 mai 1796, les Autrichiens dans le poste de Niderbach; il y remporta un avantage considérable, et ouvrit ainsi sous d'heureux auspices la campagne.

NIEUPORT (*bataille et siége de*). 1. Maurice de Nassau, ayant investi Nieuport en 1600, l'archiduc, gouverneur de Flandre, vint trouver l'ennemi, sans savoir néanmoins s'il lui livrerait bataille. L'ardeur de ses soldats l'y détermina. Maurice attend l'ennemi, campe sur la plage de la mer, près des dunes, place sa cavalerie en partie sur le front de la ligne, et en partie sur ses flancs. Il ne prend point de poste particulier, et se réserve de se porter où sa présence serait nécessaire. Le prince Frédéric-Henri, son frère, le duc de Holstein, le prince d'Anhalt, le comte de Coligni, ne le quittèrent point. Avant l'action, Maurice renvoie tous les bâtiments qui avaient transporté son armée en Flandre. » Mes amis, dit-il à ses Hollandais, il

» faut passer sur le ventre à l'ennemi, ou boire toute l'eau » de la mer. Prenez votre parti, le mien est pris : ou je » vaincrai par votre valeur, ou je ne survivrai pas à la » honte d'être battu par des gens qui ne nous valent » pas. » Ce discours, plein d'élévation et de confiance, embrase le cœur de tous les soldats : ils fondent sur les Espagnols avec une audace et une impétuosité qui leur donnent une victoire entière. La conduite de Maurice, qui au premier coup d'œil pourrait paraître téméraire, est dans le fond pleine de prudence. Ce général tire du parti qu'il prend l'avantage inestimable de redoubler l'ardeur des troupes, qui ne font jamais de si grands efforts que lorsqu'elles ne voient de ressource que dans leur bravoure. D'un autre côté, il ne sacrifie rien, ou presque rien. S'il eût été battu, sa retraite était impossible, même dans la supposition qu'il eût conservé ses chaloupes. Jamais le victorieux n'aurait donné aux vaincus le temps de les regagner; il les aurait tous taillés en pièces. Les Espagnols arrivèrent harassés d'une longue marche ; le soleil couchant leur donnait au visage, et les brûlait ; un vent violent leur jetait dans les yeux le sable enflammé sur lequel ils marchaient. Maurice, au contraire, dans une position favorable, cherchait à profiter de ses avantages. Il établit une batterie entre la mer et les dunes, s'empara des plus élevées, y plaça une seconde batterie, et attendit que ses ennemis vinssent l'attaquer. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'ébranler. L'amiral d'Aragon conduisit la cavalerie par le terrain étroit que la mer laisse entre elle et les dunes, mais il y trouva une résistance insurmontable. L'artillerie de Maurice lui causa le plus grand dommage. Le feu ne fut pas moins vif sur les dunes, où les deux avant-gardes se heurtèrent avec force. Déjà les Hollandais reculaient, ils commençaient à se rompre, quand le corps de bataille vint les appuyer. Ils firent les plus grands efforts, et soutinrent le combat avec un nouvel acharnement. On se joint de part et d'autre, la pique et l'épée à la main. Transportés de haine et de fureur, enflammés du desir de se distinguer, tous combattent comme s'ils étaient sûrs de vaincre, ou comme s'ils ne voulaient pas survivre à leur défaite. La victoire flotte. On perd du terrain ; on le regagne. Le champ de bataille est jonché de morts et de mourants. Les combattants sont couverts de sueur, de sang et de blessures. On

se massacre avec fureur. L'action devient générale, mais avec un désavantage marqué pour les catholiques. Excédés de fatigues, ils combattent contre des troupes fraîches. Obligés de se battre au milieu d'un sable brûlant, ils étaient encore plus incommodés du soleil et de la poussière. Ils tinrent cependant ferme, et leur courage ne se démentit point, jusqu'à ce que leur cavalerie, culbutée plusieurs fois, s'étant renversée sur l'infanterie, fut mise en déroute. Profitant de ce moment heureux, Maurice redoubla d'efforts; il acheva bientôt la déroute de l'armée espagnole. Maurice dut le succès de cette journée à sa cavalerie. Plus nombreuse que celle de l'archiduc, elle vint si à propos, à plusieurs reprises, au secours de l'infanterie, qu'elle lui assura enfin l'avantage le plus décidé. L'archiduc se conduisit en grand capitaine. Il fut blessé dans le plus fort de la mêlée, et forcé de se retirer pour faire panser sa plaie. Cet accident découragea son armée. Elle se débanda et chercha son salut dans la fuite. Les Espagnols eurent trois mille hommes tués. Cent drapeaux, l'artillerie, les bagages, les munitions restèrent au pouvoir du vainqueur. La bataille de Nieuport, livrée le 2 juillet, coûta près de deux mille hommes à Maurice, mais elle le couvrit de gloire, sans cependant lui ouvrir les portes de Nieuport, dont il leva le siége le 18 du même mois.

2. En 1745, après la prise d'Ostende, Louis XV ordonna à M. de Lowendhal de former le siége de Nieuport. La tranchée fut ouverte. Les travaux furent poussés avec tant de célérité, que le commandant de la ville fit battre la chamade, et se rendit prisonnier de guerre.

3. Pendant que le centre de l'armée du Nord reprenait, en 1794, les places de Condé et de Valenciennes, le général Moreau agissait dans la Flandre maritime, et assiégeait Nieuport, où se trouvait une garnison de près de deux mille hommes et des remparts armés de soixante pièces de canon. Moreau avait seulement cinq bataillons et quatre compagnies de sapeurs. Cependant la garnison demanda à se rendre, dès le cinquième jour où la tranchée fut ouverte, avant même d'avoir été sommée. Malgré le décret qui défendait de recevoir à capitulation une garnison hanovrienne, il leur accorda la vie, en compromettant la sienne. Il fut dénoncé

pour avoir suivi les lois de l'humanité, et respecté les droits des nations civilisées quand elles se font la guerre. La mort de Robespierre, qui arriva à peu près à la même époque, empêcha cette dénonciation d'avoir des suites. 8 *juillet* 1794.

NIMEGUE (*attaques de*). 1. Martin Schenck général hollandais ne cessait en 1589, de former des entreprises. Il veut arriver à Nimègue, à l'improviste, au milieu de la nuit, et l'attaquer par le Wahal. Il comptait sur un succès certain. Soit qu'il eût mal calculé le temps nécessaire pour se rendre dans la place, ou que ses bâtiments, trop chargés, n'eussent pu descendre assez vite, il était jour quand il s'y présenta. Loin de se déconcerter, il fait avancer ses barques légères, ordonne aux soldats de gagner le rivage, et de tâcher de s'y maintenir. Ces guerriers obéissent. Ils descendent à terre, se saisissent d'une maison contiguë au mur et à la porte de la ville, et s'y barricadent. Tous les habitants volent au secours de leur patrie. Ils attaquent l'ennemi avec fureur, et le repoussent. On le chasse de la maison dont il s'était emparé ; et les bourgeois le poursuivent jusque sur ses bateaux. Schenck faisait balancer la victoire, lorsqu'on lui porta un coup terrible. La vue de son sang décourage ses soldats ; la terreur les précipite vers leurs barques. La plupart se noient : un grand nombre sont massacrés. Cinq bâtiments, surchargés du poids de ceux qui s'y étaient jetés, coulent à fond ; Schenck, monté sur l'un d'eux, est enveloppé dans ce désastre.

2. En 1672, Nimègue passa sous la domination des Français. Elle se rendit à M de Turenne, le 9 juillet. Ses conquérants l'abandonnèrent en 1674, après en avoir rasé les fortifications.

3. Le général Souham fut chargé, en 1794, de faire le siége de Nimègue, capitale de la Gueldre hollandaise. Il commandait une division de l'armée du nord, de dix-huit à vingt mille hommes. Cette ville n'avait qu'une faible garnison de douze cents hommes, mais ses fortifications étaient en bon état. Les lignes bien garnies de grosse artillerie et d'obusiers, présentaient de toutes parts des feux croisés. Une ceinture complète de trous de loup rendait impossible

l'approche de la cavalerie. Sur la rive droite du Wahal était campée une armée de trente mille Anglais empêchant l'investissement total de la place. Tant d'obstacles réunis faisaient regarder le succès de ce siége comme incertain, mais ils n'arrêtèrent ni le génie, ni le courage du général Souham. Les Anglais n'y communiquaient que par deux ponts de bateaux. Souham voit qu'il aura tout fait s'il parvient à les détruire. La largeur du fleuve doit former elle-même un obstacle insurmontable aux Anglais pour secourir la ville, s'il parvient à interposer cette barrière entre la place et leur armée. Le 7 novembre, il ordonne une attaque générale : les troupes investissent la ville de toutes parts. Il place aux deux extrémités de l'arc qu'elles décrivent jusqu'au fleuve deux batteries, dont il dirige les coups sur le pont de bateaux et le pont volant jetés par les Anglais sur le Wahal. Bientôt quelques-uns des bateaux sont coulés bas, les ponts rompus, et un feu nourri empêche les Anglais de tenter de les reformer. Etonnés de la vigueur de l'attaque et de la précision du tir des artilleurs français, craignant d'éprouver des échecs plus considérables, les Anglais évacuent la ville, et retirent vers la rive droite du Wahal les débris de leurs ponts. Trahie, abandonnée à elle-même, la garnison hollandaise, sentant son insuffisance pour défendre la place, veut aller se joindre aux Anglais en traversant le Wahal dans le bac du pont de bateaux ; mais elle est encore trompée dans son espoir ; un boulet rompt le cable, et les retient vers la ville, dont les Français s'étaient fait ouvrir les portes. Généreux au milieu du succès de ce coup hardi, craignant même qu'on regardât cette ville comme prise d'assaut, et que le soldat ne se portât au pillage, le général Souham fit un simulacre de capitulation avec cette garnison, dont le seul article portait qu'elle se rendrait sur le glacis, et y déposerait les armes. Ainsi tomba en notre pouvoir une ville forte dont Turenne avait fait le siége en règle. 7 *nov.* 1794.

NINIVE. (*siége de*) 1. Arbace, seigneur d'Assyrie, ligué avec plusieurs ministres de l'empire, pour détrôner Sardanapale, attaqua ce lâche monarque, et l'obligea de se renfermer dans Ninive, sa capitale. Les conjurés en formèrent le siége : il fut long, parce que la ville était bien fortifiée et munie de vivres pour un temps considérable.

Sardanapale croyait être en sûreté, se fiant sur un oracle, qui avait déclaré que Ninive ne serait prise que quand le fleuve deviendrait ennemi de la ville. Tout-à-coup le Tigre, se débordant, abattit vingt stades du mur, et ouvrit un passage aux rebelles. Le prince présumant que l'oracle est accompli, se croit perdu. Il allume un bûcher dans son palais, et s'y brûle avec ses eunuques, ses femmes et ses trésors. 770 *ans avant J. C.*

2. Sous le règne de Saracus, nommé encore Cyndanladanus, Nabopolassar, général de ses armées, se révolta contre lui, pour régner à sa place. Il fit alliance avec Cyaxare, roi des Mèdes. Leurs forces réunies, assiégèrent Ninive, la prirent, tuèrent Saracus, et ruinèrent entiérement cette grande ville. 635 *ans avant J. C.*

NISSA (*prise de*). En 1737, la Russie et l'Autriche étaient en guerre contre la Porte Ottomane. Les Impériaux, commandés par le comte de Seckendorf, assiégèrent la ville de Nissa, en Servie. Les attaques furent si vives, et le feu du canon fit tant de ravages, que cette ville ouvrit ses portes le 28 juillet 1737. Nissa fut reprise, au mois d'octobre suivant, par les Turcs.

NISIBE (*siéges de*). 1. Après la bataille d'Arsamiac, Lucullus attaqua Nisibe ; elle fut emportée de vive force 68 *ans av. J. C.*

2. L'empereur Macrin osa attaquer les Parthes près de Nisibe ; deux fois il fut battu par Artabane. Il s'estima heureux d'acheter une paix honteuse. Cependant le sénat eut la bassesse de décerner au timide empereur le surnom de Parthique avec le triomphe. *L'an* 217 *de J. C.*

3. Sapor se présenta devant Nisibe, en 350, avec une innombrable armée. Après avoir employé tous les moyens de l'art militaire, ce prince inonda la ville. Le terrain de Nisibe ne fut plus qu'un vaste étang. Déjà Sapor s'en croyait le maître ; mais la résistance des habitants fut si courageuse, que le monarque persan se vit contraint de lever le siége.

NIVELLE. (*prise de*) Don Juan d'Autriche attaqua Nivelle en 1578. Les Flamands opposèrent à ses efforts une vigoureuse résistance. Il fallut amener du canon et donner plusieurs assauts qui coûtèrent bien du sang. Villiers animait par ses exemples la garnison qu'il commandait. Il fallut cependant céder au plus grand nombre. Les bourgeois capitulèrent, après avoir obtenu que la garnison sortirait avec armes et bagages.

NO-AMON (*prise de*). L'an 725 avant J. C., un roi d'Assyrie vint assiéger No-Amon. Après un siége long et pénible, la place fut emportée d'assaut et livrée à toute la fureur des soldats.

NOCERA. (*siége de*) Urbain VI ayant excommunié Charles de Duras, roi de Naples, en 1385, ce monarque, pour venger cet outrage, assiégea le pontife dans le château de Nocéra, en Ombrie. Le pape, trop faible pour hasarder des sorties, se défendait avec des censures et des anathèmes. Trois ou quatre fois le jour, le chef de l'église, abusant de sa puissance, montait dans une tour située vis-à-vis le camp ennemi; et lançait, sur les assiégeants, force excommunications et anathèmes. Quelques cardinaux, odieux au pontife, furent soupçonnés de vouloir en ouvrir les portes à l'ennemi. Il les fit arrêter et mettre à la question. Pendant la torture de ces infortunés, Urbain récitait son office, et n'interrompait ses patenôtres que pour leur crier : *Avouez, malheureux, ou, par saint Pierre, vous périrez !* Comme ils protestaient de leur innocence, il les fit mourir à coups de haches. Tandis que le monarque sacré faisait ces exécutions sanglantes, Raimond des Ursins parut à la tête d'une petite armée. Ce jeune capitaine attaqua les assiégeants, leur fit lever le siége, et délivra le pontife. 1385.

NOIRMOUTIERS. (*prise de*) Au moment où les royalistes de la Haute-Vendée traversèrent audacieusement la Loire, les soldats du Bas-Poitou, découragés par les désordres qui régnaient parmi eux, abandonnèrent leurs chefs et se retirèrent dans leurs foyers. Charette, au moment de cette crise, ne garda que huit cents hommes. Sentant la nécessité de ramener vers lui l'opinion, et connaissant l'importance de l'île de Noirmoutiers, qui pouvait lui

ouvrir une communication avec l'Angleterre, il proposa aux autres chefs, ses voisins, cette expédition, où il convenait d'employer également la force et la ruse. Située à la pointe nord-ouest de la Vendée, l'île de Noirmoutiers ferme, au sud, la baie de Bourgneuf : elle contient, sur sa superficie, près de six mille habitants; plusieurs habitations particulières; la commune de Barbatre, à une lieue de sa pointe méridionale; celles de Noirmoutiers et de la Blanche, au nord-ouest. Dans les premiers jours de l'insurrection, les Royalistes s'en étaient déjà rendus maîtres; mais ils n'eurent pas le temps de s'y consolider; Beysser, en parcourant les côtes du Poitou, y jeta tellement l'alarme, qu'ils l'évacuèrent. Charette ne réussit point dans une première entreprise, au passage de Gonas; une seconde tentative, sur Saint-Gilles, n'eut pas un meilleur succès. A la faveur d'une nuit obscure et de la basse marée, Charette, ayant laissé toute sa cavalerie à Beauvoir, entre à Barbatre avec son infanterie d'élite. Les habitants pilotèrent eux-mêmes ses soldats, en faisant connaître les abords les plus faibles et les points les moins défendus. Ils se mêlèrent ensuite parmi les Vendéens pour chasser la garnison, qui courut aux armes et se retrancha derrière des moulins et des monticules de sables. Charette éprouva de la résistance de la part des canonniers, qui se défendaient avec les canons placés en batterie dans l'intérieur; il marche vers eux et les égorge sur leurs pièces. A la pointe du jour, Charette marcha sur le fort, qui se rendit. Il apprit, dans cette île, la défaite de d'Elbée à Mortagne et Chollet, et le passage de la Loire par l'armée catholique. Il en eut la conviction lorsque, rentrant dans le Bocage, pour approvisionner Noirmoutiers, il rencontra d'Elbée, porté sur un brancard, entouré de quelques-uns de ses amis. *Je viens,* lui dit-il, *me jeter dans vos bras*; puis il lui parla des malheurs de la Vendée et de la perte de Bonchamp. Charette l'engagea de se retirer dans Noiremoutiers, qu'il regardait comme sa place de défense. Quinze cents de ses Vendéens y étaient demeurés, tandis que leurs chefs allaient parcourir le Poitou, pour leur procurer des vivres et ranimer le parti. Après avoir harcelé et plusieurs fois défait l'armée catholique dans le Haut-Poitou, le général Haxo fit des dispositions pour attaquer Noirmoutiers; il hésita quelque temps, parce qu'il était réduit à une armée

de six mille hommes disponibles. Turreau, qui lui succéda dans le commandement, chercha à marquer son arrivée par une entreprise éclatante. Noirmoutiers était défendu, il est vrai, par Pinaud, avec dix-huit cents Vendéens; mais cette garnison était peu exercée à une défense régulière. Quatorze blessures mettaient d'Elbée hors d'état de commander en personne; il se rassurait d'ailleurs sur le nombre des soldats, vingt pièces de canons et une position avantageuse : il comptait sur une diversion de Charette, et sur des secours promis par l'Angleterre. Cette île était abandonnée à ses propres forces, quand le général Haxo entreprit de s'en rendre maître, avec quatre mille hommes d'élite, en plein jour et sans artillerie. L'attaque se fit dans la nuit du 4 au 5 janvier 1794. Plusieurs frégates, corvettes et bombardes républicaines s'en approchèrent pendant la nuit, et foudroyèrent ses points les plus faibles. De tous côtés, une formidable artillerie se faisait entendre et sembleit menacer l'île d'une subversion totale. La frégate *la Nymphe* s'étant approchée trop près d'une batterie armée de pièces de trente-six, reçut plusieurs boulets qui l'empêchèrent de manœuvrer : elle échoua devant l'île. Les Vendéens poussaient des cris de joie, lorsque trois mille républicains, voguant sur des chaloupes, se présentèrent sur trois points. Une de ces attaques était simulée. L'adjudant-général Jordy, impatient de se signaler, se jète dans les flots, suivi de quelques soldats. Il commence la principale attaque sur la pointe de la Fosse, et reçoit, en débarquant, une balle dans la cuisse. Jordy se relève sans se troubler, harangue ses soldats, qui enlèvent la batterie, et continue de marcher à la tête des grenadiers. De tous côtés la descente s'exécute, tandis que les généraux Haxo et Dutruy attendent avec impatience la basse-mer, pour passer à pied et faire leur jonction, qui eut lieu malgré les batteries des royalistes, qui furent bien servies. La plus grande difficulté n'était pas vaincue; il fallait s'emparer de la ville, défendue par dix-huit cents hommes et vingt bouches à feu. L'impossibilité de se déployer au milieu des marais salants, coupés en sens divers, et de marcher autrement que par le flanc, fit multiplier les colonnes d'attaques, tandis que l'inégalité du terrain masquait leur peu de profondeur. Toutes les batteries des côtes furent emportées à la baïonnette. Les Vendéens, pressés, poursuivis de

toutes parts, se replièrent sur Noirmoutiers, et se rangèrent en bataille sous les murs de la ville. L'approche des colonnes, le feu de la flottille, le désordre et surtout la lâcheté de quelques chefs, jetèrent les royalistes dans l'incertitude et l'abattement. Sommés de se rendre, ils parlèrent de capituler : on leur répondit en les sommant de se rendre à discrétion, ou d'être passés à l'instant même au fil de l'épée ; tous jetèrent leurs armes. L'armée victorieuse les cerna et entra dans la ville. Le général Turreau ordonna qu'on s'assurât de tout ce qui existait dans l'île. Les soldats la fouillèrent, pendant que les frégates et les bâtiments légers la tenaient bloquée ; aucun n'échappa, chefs, prêtres, émigrés, femmes, enfants, furent amenés au quartier-général. Parmi vingt-deux chefs Vendéens, on remarquait d'Elbée, mourant, accablé par le poids de ses douleurs ; il était encore plus atterré d'avoir vu deux mille hommes abandonner leurs lignes sans brûler une amorce. Il attendait la mort comme un bienfait ; le sort de sa femme et de ses amis le touchait seul. On se demandait si la multitude des victimes à frapper ne ferait pas adoucir la sévérité des lois. Le sort des chefs n'était plus douteux ; mais les commissaires conventionels, avant de les envoyer au supplice, décidèrent qu'on tirerait parti de tous ceux qui, par des déclarations et des aveux, feraient connaître les ressources et les projets des Royalistes, et qu'on interrogerait d'abord d'Elbée, sans lui rien promettre formellement ; mais qu'on lui laisserait entrevoir quelqu'adoucissement dans son sort. Le général en chef Turreau le traita avec tous les égards dûs à l'infortune ; il le questionna sur la situation politique des Vendéens, sur leurs projets et leurs ressources. « Général, répond d'Elbée, vous n'avez pas sans doute espéré » tirer de moi le secret de mon parti ? Que d'autres » achèvent de se deshonorer ; quant à moi, j'ai déjà » prouvé que je ne redoutais point la mort. » Dans cette conférence, d'Elbée ne démentit ni sa fierté, ni son caractère. Il connaissait, dit l'Historien de la Vendée, les désastres d'outre-Loire, et ne dissimulait point la détresse des Royalistes. Le général Turreau lui demanda s'ils recevaient des secours de l'Angleterre. « Non, répond d'Elbée, « nous n'avions pas besoin de secours étrangers pour relever » le trône, rendre au clergé tous ses priviléges, à la noblesse tous ses droits, et au royaume toute sa splendeur.

» L'intérieur de la France nous présentait assez de ressources pour remplir tous ces desseins glorieux ; mais, » ayant échoué devant Nantes, il fallait recommencer à » faire la guerre sur la rive droite de la Loire ; il fallait » diriger nos opérations sur le midi, ce fut toujours mon » avis dans le conseil. Nous nous sommes perdus nous-» mêmes ; c'est notre désunion qui vous a fait triompher. » Les Bretons devaient faire une diversion puissante, et il » n'y a eu que de l'incertitude et de la faiblesse dans leurs » mouvements. Talmont et d'Autichamp voulaient passer » sur la rive droite de la Loire ; le premier, dans ce qu'il » appelait ses états de Laval, le second, pour s'emparer » d'un port de mer, et marcher, avec les secours de » l'Angleterre, sur la capitale. Ces projets, plus hardis » que sages, ont causé nos désastres. Charette, par son » obstination à s'isoler, à séparer ses opérations de la » grande armée, a fait aussi manquer les opérations les » plus importantes ; pour comble de malheur la défaite de » Chollet nous enlève le brave Bonchamp, le meilleur » officier de l'armée. » D'Elbée versa quelques larmes et se tut : on ne put lui arracher autre chose. D'autres prisonniers crurent échapper par des déclarations. « Nous nous » étions retirés dans cette île, espérant y trouver une re-» traite assurée, dans l'attente des secours de l'Angleterre. » Le chevalier de la Roberie est parti, vers la fin de dé-» cembre, pour aller présenter au cabinet de Saint-James » l'état de nos forces, de nos ressources, de nos besoins, et » pour solliciter une descente d'émigrés à Noirmoutiers. » Cette île a été approvisionnée par Charette, pour quinze » à vingt mille hommes, pendant plusieurs mois. La Roche-» Jacquelin et Stofflet viènent de repasser la Loire, avec » un projet de réinsurger la Haute-Vendée ; mais la mésin-» telligence n'a pu cesser entre ces deux chefs et Charette ; » ils sont disposés, plus que jamais, à isoler leurs opéra-» tions. » Lorsque les commissaires eurent tiré les aveux qu'ils desiraient, on condamna tous les prisonniers à mort. D'Elbée, mourant, fut porté dans un fauteuil au lieu de l'exécution. Avec lui périrent sa femme et quatre autres chefs Vendéens. C'était une perte irréparable pour la Vendée, qui se trouva ainsi privée d'un de ses meilleurs généraux. 5 *janvier* 1794.

NOLE (*siége de*). Annibal désirait avec passion s'emparer de Nole, où le fameux Marcellus s'était renfermé avec une garnison nombreuse. Il vint l'attaquer 210 ans avant J. C. S'étant approché des murailles avec moins de précaution que de coutume, le général romain fit sortir ses troupes et tomba sur les assiégeants avec tant d'impétuosité, qu'ils ne purent soutenir ce choc terrible. Annibal confus de cet échec où il perdit deux mille hommes, n'osa pas faire de nouvelles tentatives, et il se retira. Cet avantage, qui était le premier des Romains sur les Carthaginois depuis la bataille de Cannes, leur rendit leur ancienne bravoure. Lorsque le général de Carthage parut pour la seconde fois devant Nole, l'année suivante, ils se croyaient invincibles, et ils le furent. Annibal se disposait à l'assaillir par tous les côtés, mais des sorties vives et fréquentes firent échouer ses desseins, l'on en vint à une bataille hors des portes de Nole. Après une action sanglante, les Carthaginois furent vaincus, perdirent six mille hommes, et levèrent le siége pour la seconde fois. Annibal cependant ne perdit pas courage, il fit de nouveaux efforts l'an 333, ils eurent le même succès. Vaincu pour la troisième fois, ce fier Carthaginois fut obligé d'avouer sa faiblesse. Il se retira pendant la nuit, renonçant désormais à la conquête d'une ville fatale à sa gloire.

NORA (*siége de*). Le brave Eumène, après la triste journée d'Orcynium, se vit contraint de se renfermer avec cinq cents hommes déterminés, dans le château de Nora, situé sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie. Antigone parut devant cette place avec une nombreuse armée. Avant d'en former le siége, il envoya proposer une entrevue à son rival. Eumène répondit qu'il n'y consentirait qu'après qu'on lui aurait envoyé des ôtages. Antigone insista et lui fit dire que c'était au plus faible à venir parler au plus fort. *Je ne reconnaîtrai jamais d'homme plus fort que moi*, s'écria fièrement Eumène ; *tant que je serai maître de mon épée*. Il fallut donc employer la force ; elle fut inutile. Antigone se vit contraint d'attendre de la famine, ce qu'il ne pouvait obtenir ni par ses artifices, ni par ses armes. Pendant ce siége qui dura un an, Eumène s'apperçut que le petit espace que son armée occupait nuisait à sa santé. Pour y remédier, il changea la plus grande maison de Nora, en une salle d'exercice, où ses soldats, doublant peu à peu le pas et

courant les uns après les autres, faisaient les mouvements les plus violents, et se trouvaient aussi animés et aussi dispos que s'ils se fussent exercés dans une vaste enceinte. Pour les chevaux, il les faisait suspendre avec de grandes sangles qu'on leur mettait sous le ventre, et qu'on passait dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie. Ensuite, par le moyen de quelques poulies, on les élevait en l'air, de manière qu'ils n'étaient appuyés que sur les pieds de derrière, et que des pieds de devant ils pouvaient à peine toucher la terre. Dans cette posture gênante, le palfrenier venait les irriter à grands coups de fouet. Les chevaux pleins de fureur poussaient d'inutiles ruades de leurs pieds de derrière, et faisaient les plus grands efforts pour appuyer à plein leurs pieds de devant. Ce pénible exercice donnait une telle extension à tout leur corps, qu'il n'y avait point de nerf qui ne travaillât, et à force de hennir et de se tourmenter, ces animaux étaient tout couverts de sueur et d'écume. Cependant ni la sagesse, ni la valeur d'Eumène, ne purent le préserver des maux ordinaires dans les longs siéges. Il était aux abois, lorsqu'Antigone, fatigué de tant de résistance, lui fit faire des propositions avantageuses par Jérôme de Cardie, fameux historien de ce temps. Eumène conduisit cette négociation avec tant d'adresse, qu'il se délivra de l'extrémité où il était réduit, sans s'engager à rien de ce que prétendait son ennemi. 321 *ans avant J. C.*

NORDLINGEN *on* NORDLINGUE (*batailles de*). 1. Les Impériaux, sous la conduite du roi de Hongrie, du cardinal-infant, et du duc Charles de Lorraine, assiégeaient Nordlingue, place forte entre le Necker et la Franconie, et qui dépendait des Protestants. A peine cette nouvelle fut-elle répandue, que le duc de Weimar et le maréchal Horn partirent, à la tête d'une armée de Suédois, pour secourir cette ville qu'ils regardaient comme l'une de leurs plus fortes barrières. Ils parurent à la vue des lignes des ennemis, le 6 de septembre 1634, et sur l'heure ils se disposèrent à les attaquer. Leurs troupes étaient beaucoup moins nombreuses que celles des Impériaux, mais ils comptaient sur leur courage. Le combat fut long et terrible. Enfin, les Protestants cédèrent, après avoir perdu seize mille hommes tués sur le champ de bataille ou dans la fuite, soixante-dix pièces de canon, et tout le bagage. Quatre mille furent

faits prisonniers. et Nordlingue se rendit le lendemain à discrétion. Cet échec aurait entièrement anéanti la Ligue protestante, si Louis XIII, qui faisait une guerre cruelle à ses sujets hérétiques, n'eût soutenu ceux d'Allemagne.

2. La malheureuse journée de Mariendal alarma la cour de France. On jeta les yeux sur le vainqueur de Rocroi et de Fribourg, et le duc d'Enghien, déjà couvert de lauriers, dans un âge où les héros commencent à peine à l'être, s'empressa de joindre le vicomte de Turenne. Il le rencontra sur les bords du Necker qu'il traversa pour faire la conquête de la Franconie, et pour suivre l'ennemi, qui voulait éviter une action générale. Il l'y força bientôt par ses marches, ses contre-marches, ses ruses, et toutes ses manœuvres savantes, et, dans les premiers jours d'août 1645, il le serra de si près dans les plaines de Nordlingue, qu'il l'obligea d'accepter une des batailles les plus mémorables du siècle dernier.

La plaine, à laquelle la ville de Nordlingue donne son nom, est l'une des plus vastes de la Franconie. Vers le milieu elle est coupée par deux collines situées à quinze cents toises l'une de l'autre. La première, appelée *le Vineberg*, est assez haute et assez escarpée. La seconde, connue sous le nom d'*Allerheim*, est fortifiée par un château. Entre ces deux collines règne un vallon qui aboutit à un village plus avancé vers Nordlingue d'environ trois cents pas. Le terrain qui sépare la colline d'Allerheim du village, est uni, mais traversé dans toute son étendue par un fossé également large et profond. Le chemin qui conduit de ce même village au Vineberg, est rude et escarpé, à cause de l'élévation du Vineberg. C'est dans ce poste excellent que le comte de Merci, chef des troupes impériales, et l'un des plus grands capitaines de son siècle, s'était campé sur les neuf heures du matin, et depuis ce temps-là il n'avait rien oublié pour rendre sa position encore plus formidable. Comme il traînait toujours à sa suite un grand nombre de chariots qui n'étaient remplis que d'instruments propres à remuer la terre, et qu'il y avait occupé toute son armée, il avait élevé, sur presque toute l'étendue de son front, des retranchements qu'il était difficile de forcer.

Telle était la disposition de son armée. Le général Gléen

commandait sa droite établie sur le Vineberg, et composée des régiments impériaux. La gauche, retranchée sur le sommet de la colline d'Allerheim, obéissait à Jean-deVert, capitaine fameux et l'émule de Merci. Ce dernier s'était réservé le commandement du centre qui remplissait le vallon d'une colline à l'autre. Il avait devant lui le village, où il avait jeté l'élite de son infanterie. Son artillerie était disposée avec la même habileté le long des lignes dont il avait couvert le village et les deux collines. L'armée entière, composée de trente-six escadrons et de dix-huit bataillons, montait à seize mille combattants, presque tous vieux soldats qui n'avaient cessé de servir depuis le commencement de la guerre.

Cependant le duc d'Enghien, suivi des maréchaux de Grammont et de Turenne, était allé reconnaître l'ennemi. A la vue des retranchements, de la position et de la fière contenance de Merci, Turenne soutint qu'il y aurait de la témérité à l'attaquer; mais Condé et Grammont, plus hardis, plus impétueux, lui prouvèrent qu'il fallait combattre et vaincre, et l'on se disposa à exécuter le projet de ces grands capitaines. Le 3 août 1648, sur les cinq heures après midi, l'armée s'ébranla pour agir. Tel était son ordre de bataille. Dix escadrons français, rangés sur la même ligne, formaient l'aile droite, commandée par Grammont, le plus ancien des deux maréchaux de France. Il était secondé par Arnaud, maréchal de camp, et soutenu du corps de réserve, composé de six bataillons et de six escadrons des troupes de la même nation, aux ordres du comte de Chabot, maréchal de camp, qui présentait une seconde ligne. Turenne commandait la gauche. Il était à la tête de douze escadrons veimariens qui passaient pour la meilleure cavalerie de l'Europe. La seconde ligne de la gauche n'était composée que de Hessois, au nombre de six escadrons et de six bataillons. Au milieu des deux ailes était rangée en bataille la plus grande partie de l'infanterie française, consistant en dix bataillons à la tête desquels combattaient Marsin, Bellenave, maréchaux de camp, et Castelnau-Mauvissière maréchal de bataille. Plus loin dans la plaine on voyait cinq escadrons de gendarmes et de carabiniers prêts à seconder les efforts de cette infanterie. Le duc ne prit point de poste. Il se proposait de marcher avec le marquis de la Moussaie, ma-

réchal de camp, partout où il s'agirait d'animer les troupes et de décider la victoire.

Jamais Merci ni ses troupes n'avaient montré tant de confiance et tant d'audace qu'ils le firent en cette journée fameuse; le général de l'empereur, qui croyait marcher à un triomphe certain, avant de donner l'ordre, avala plus de quarante verres de vin, sans que les fumées de cette liqueur traîtresse jetassent dans son cerveau le moindre nuage. Dans l'excès de sa joie, il embrasse avec transport son épouse, qui le suivait partout : « Voilà, lui dit-il, le » baiser le plus doux que je vous donnerai de ma vie. » Voyez-vous cette armée de téméraires qui approche? » Dieu lui-même la livre entre mes mains; réjouissez-vous. » Le succès de cette journée va rendre à l'empire la paix » et son ancien éclat. » En achevant ces mots, il donne le signal; aussitôt la plaine retentit au loin du bruit de l'artillerie. Les Français, malgré le feu de l'ennemi, s'avancent en corps vers le village d'Allerheim. Marsin est à leur tête; il aborde les retranchements du village; il les attaque avec furie, il les emporte, il pénètre dans les rues. Merci, qui comprend que de ce poste dépend la victoire, détache sans cesse de nouvelles troupes pour le défendre; le combat est terrible. Marsin est dangereusement blessé; les Français reculent. La Moussaie vient les soutenir; la mêlée recommence avec plus de chaleur; mais enfin, les Bavarois, favorisés par l'avantage du poste, et secondés par quantité de mousquetaires, qui, ayant percé ces maisons, ne perdaient aucun coup dans la multitude de leurs ennemis, arrêtent les Français. La Moussaie, Castelnau-Mauvissière, sont mis hors de combat. Les troupes s'ébranlent : c'en était fait du retranchement emporté avec tant de peine, si Condé n'eût pris le parti de conduire lui-même à la charge tout ce qui lui restait d'infanterie. A la vue de ce mouvement hardi, Merci s'écrie : *Courage, soldats, la victoire est à nous! Dieu aveugle les Français!* A l'instant, il fond sur l'ennemi avec presque toutes les troupes du centre. Condé le reçoit avec courage; il voit sans s'effrayer tomber à ses pieds tous ses aides-de-camp, tous ses officiers : son cheval est tué; deux autres, qu'il prend, sont blessés. Il reçoit une terrible contusion à la cuisse, et vingt coups dans ses armes et dans ses habits; mais le général Merci tombe mort au milieu des siens d'un coup de mousquet. Les

Bavarois frémissent, et veulent venger leur grand capitaine, ou périr comme lui; les efforts sont inutiles. Les Français gagnent le village entier, à la réserve de l'église et d'une grande maison dans lesquelles deux régiments semblaient vouloir s'ensevelir. Après plusieurs attaques aussi sanglantes qu'infructueuses, Condé fit mettre le feu aux autres maisons, dans l'espérance que l'incendie, se communiquant de proche en proche, chasserait ou dévorerait tout ce qui restait d'ennemis; mais en vain. La victoire, achetée par tant de sang, demeura, malgré toute la valeur du duc, imparfaite au centre; il vole à l'aile gauche, où il trouve le vicomte de Turenne, qui s'avançait entre le village et le Vineberg, exposé à tout le feu de la droite de l'armée ennemie, et à celui du centre, formé derrière le village, qui le prenait en flanc. Quoique blessé, Turenne n'en marchait qu'avec plus d'audace au général Gléen; après un combat opiniâtre, les Français furent enfoncés. D'Enghien appèle à leur secours les Weimariens et les Hessois, les seules troupes de l'armée qui n'eussent pas été battues; ils accourent à travers les foudres et la mort; ils grimpent sur le sommet du Vineberg, taillent en pièces l'infanterie qui y est retranchée, s'emparent du canon, le pointent contre l'infanterie bavaroise du centre, la forcent de chercher son salut dans la fuite, tournent vers le village, prènent le général Gléen, et forcent les deux régiments d'infanterie, postés dans l'église et dans la maison dont on a parlé, de se rendre à discrétion. Les Français triomphaient, lorsqu'on apperçut Jean-de-Vert qui s'avançait à la tête de son aile gauche. Ce général, las d'attendre le maréchal de Grammont, qui lui était opposé, était descendu de la colline d'Allerheim, avait franchi le fossé qui coupait le vallon, et s'était précipité comme un torrent sur les Français. Après une longue résistance, les escadrons attaqués prirent l'épouvante et la fuite. Grammont, blessé, abandonné, combattait encore à la tête de deux régiments, qui seuls n'avaient pas cédé à l'exemple contagieux de la terreur; il fut enveloppé, et pris avec tous ceux qui l'accompagnaient. Arnauld s'était sauvé du carnage pour se joindre à Chabot, qui commandait le corps de réserve; Chabot part, veut arrêter le vainqueur; Jean-de-Vert redouble d'efforts; l'officier français est vaincu, et toute la réserve battue et dissipée. Jean revenait de poursuivre les fuyards, quand il apprit la mort de Merci et

la captivité de Gléen, la perte du village et de l'artillerie. A cette triste nouvelle, il se retira sur la colline d'Allerheim, et bientôt après à Donawert, abandonnant aux Français une mémorable victoire, quinze pièces de canon, quarante drapeaux et étendards, deux mille prisonniers et quatre mille morts. Ce glorieux succès coûta près de quatre mille hommes tués ou blessés; Merci fut enterré dans le champ de bataille; et sur la tombe de cet illustre guerrier, qui réunissait toutes les vertus militaires, on fit graver ces mots :

Sta viator, heroem calcas.

« Arrête, voyageur, tu foules un héros. »

NORTH-ALLERTON (*bataille de*). Henri I[er], roi d'Angleterre, déclara pour son successeur le prince Henri Plantagenet, son petit fils. Après la mort du monarque, les Anglais, redoutant la hauteur et la fierté de Mathilde, mère du jeune roi, élevèrent sur le trône Etienne de Blois, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant. Mathilde, piquée de ce sanglant affront, voulut se venger; par ses intrigues cachées, elle alluma la discorde dans le sein du royaume. David, roi d'Ecosse, parut à la tête d'une armée nombreuse pour soutenir le droit de sa nièce; et, pénétrant dans le Yorckshire, ravagea cette province. Irritée de ces excès, la noblesse prit les armes, alla camper à North-Allerton, sous la conduite de Turstan, archevêque d'Yorck, prélat plus propre à manier l'épée qu'à porter la crosse; et, dans ce poste, il attendit l'ennemi. Les Anglais combattirent avec courage; en vain David essaya de rallier plusieurs fois ses soldats effrayés, il fut obligé de prendre la fuite avec eux, et d'abandonner une victoire sur laquelle il avait témérairement compté. *An* 1138.

NORTHAMPTON (*bataille de*). L'ambition de régner mit une seconde fois les armes à la main du duc d'Yorck, en 1460. Au bruit de cette révolution, la reine Marguerite leva une armée; quarante mille rebelles s'étaient postés dans la plaine de Northampton, sous les ordres du comte de la Marche, fils du duc d'Yorck. Warwick, dont les conseils dirigeaient ce jeune général, envoya faire au roi Henri VI des propositions; trois fois son député fut ren-

voyé avec mépris. Le comte, indigné, fit dire au monarque qu'avant qu'il fût quatre heures sonnées, il aurait l'honneur de lui parler, ou qu'il serait étendu sans vie sur le champ de bataille. Cette menace fut regardée comme le signal du combat ; l'armée royale s'ébranle pour attaquer. Les révoltés ordonnent de respecter la seule personne du roi ; ils soutiènent la charge avec intrépidité. La mêlée dura deux heures ; la terre était jonchée de morts et de mourants. Le lord Gray, commandant un corps considérable de l'armée du roi, se rangea du côté des mécontents. Cette défection abat le courage des troupes royales ; elles commencent à lâcher pied. Il s'en noye un grand nombre ; ceux qui résistent sont taillés en pièces : on compte plus de dix mille morts. La reine prend la fuite ; le roi, prisonnier, est conduit par le vainqueur à Londres, où il entra plutôt en esclave qu'en souverain, le 19 *juillet* 1460.

NOVARE (*prise de*). En 1733, au mois d'octobre, le roi de Sardaigne fit investir Novare ; M. de Coigni en fit le siége. La tranchée fut ouverte le 3 janvier ; quatre jours après, la garnison demanda à capituler. On lui accorda des conditions honorables ; on y trouva trois cents milliers de poudre, et quarante-quatre pièces de canon.

NOVI (*batailles de*). 1. En 1745, le comte de Schullembourg, qui commandait l'armée autrichienne, était campé à Novi, où il avait construit des retranchements, dans l'espace de près d'une lieue et demie, aux environs de cette ville, mais le duc de Modène, avec l'armée combinée d'Espagne et de Naples, força ces retranchements ; obligea le général Allemand de les abandonner, fit plus de mille Croates prisonniers, et, le 5 juillet, trois mille cinq cents hommes entrèrent, sous ses ordres, dans Novi. L'année suivante, vers la fin du mois de mai, ou le commencement de juin, le maréchal de Maillebois, ayant été chargé de joindre l'armée de don Philippe, fit transporter à Tortone les magasins qu'il avait à Novi, parce que cette dernière ville est sans défense. Dès que les Français en furent éloignés, le roi de Sardaigne passa le Tanaro, et se présenta devant la place. Il y fit son entrée sans résistance ; et, pour mortifier les habitants, il exigea une contribution de vingt mille livres de Piémont.

2. Vers la fin du mois de juillet 1799, le général Joubert reçut à Gênes, des mains du général Moreau, le commandement de l'armée française d'Italie. C'était un militaire plein de bravoure et de loyauté, maître de toutes ses passions, excepté de son courage dans un jour de combat. Il venait d'épouser la fille de l'ambassadeur Sémonville; et comme s'il n'avait pas encore eu assez de gloire à lui offrir, il avait volé aux plaines d'Italie, dont il trouva l'armée presque dans les lieux où Bonaparte en avait commencé la conquête. Il espérait relever le courage de cette armée, et lui inspirer assez de confiance pour tenter un vigoureux effort. Son but était de secourir les places de Mantoue et Tortone. La difficulté des communications sur ses derrières, et la rareté des vivres, lui faisaient d'ailleurs une loi de tenter une bataille. L'activité du mouvement des troupes, leurs marches, leurs contre-marches, tout annonçait à Suwarow une action générale. Le général Pérignon, commandant l'aile gauche de l'armée française, occupait Millesimo, Murialto et Callizano. La droite, commandée par le général Saint-Cyr, était couverte, ainsi que le centre, par la Bocchetta, et s'étendait à la vallée de Scrivia. Une avant-garde occupait le poste de Gavi. Le général Joubert porta son quartier-général à Campo Marone, entre Montenotte et Savone. Pendant les journées des 8 et 9 août, sa droite s'avança à la Bocchetta, et occupa la position du Mont-Brisco, au dessus de Mornese, que les alliés abandonnèrent. Joubert invite, avec cordialité, Moreau de ne le pas quitter avant de l'avoir aidé à combattre un ennemi dont il connaissait les ruses et la tactique. Pour la première fois, on voit un jeune général, se défiant de ses forces, vouloir céder le commandement à celui qu'il remplace. Moreau représente qu'ils ne se trouvaient libres ni l'un ni l'autre de changer de poste; mais, que se faisant un devoir de servir son pays, il combattra avec lui avant de quitter l'Italie. Cette lutte de beaux procédés établit entre ces généraux la plus intime confiance; ils parcourent ensemble les lignes, conférent sans rivalité, et se communiquent toutes leurs vues. Joubert emploie la journée du 12 août à élever des retranchements, à placer des batteries et à munir ses places. Il attendait plusieurs corps, qui devaient porter son armée à quarante mille combattants; le lendemain, il forme de sa gauche et de son centre trois colonnes d'attaque. La pre-

mière, descend de la vallée de la Bormida, se portant sur Acqui; la seconde, suit la vallée de l'Erro, marchant sur Castel-Franco, où la troisième pénétrera par Ovado. Joubert, à la tête d'une partie de ses troupes, se porta de Campo Marone, par les montagnes du Montferrat et la vallée d'Acqui, vers Capriati et Novi, tandis que Saint-Cyr, à la tête d'une plus forte colonne, sortait par les mêmes défilés pour débloquer Tortone. Les généraux Moreau et Dessolles marchaient avec cette colonne. Le même jour, le général Bellegarde, occupant les positions de Bisagno et de Trezzo, pour défendre la Bormida et couvrir Acqui, fut vivement attaqué par la gauche des Français, dont l'avant-garde poussa jusqu'à Bazzaluzzo, au pied des montagnes, à la hauteur de Novi. Joubert rallia vers le soir son centre et sa gauche à Capriata, où il avait porté son quartier-général, et où il laissa deux mille hommes pour assurer ses vivres. Sa colonne de droite, marchant sur Novi, repoussa les alliés, et s'empara de cette ville. Ainsi l'armée française, se déployant sur la croupe des dernières montagnes qui couronnent les hauteurs de Novi, se formait à la vue des plaines de la Lombardie et de l'armée de Suwarow. Quinze mille hommes du corps de Kray, qui avaient fait le siége de Mantoue, et qui déjà se portaient sur Coni, reçurent ordre de rétrograder et de se joindre au corps du général Bellegarde. Suwarow, méditant de nouvelles attaques, dont la prise de Tortone devait marquer le signal, avait rassemblé toutes ses divisions entre l'Orba et la Scrivia. Ces différents corps réunis, y compris ceux qui avaient été employés au siége de Mantoue, formèrent environ soixante mille hommes, dont quarante-huit mille fantassins et dix mille cavaliers.

Suwarow jugea, d'après les démarches et les mouvements de Joubert, que son intention n'était pas de livrer la bataille; mais de l'attendre dans la forte position qu'il venait de prendre. Il chercha d'abord à l'attirer, hors des montagnes, dans la plaine qui de Rivalta s'étend entre Alexandrie et Tortone; dans cette vue, il ordonne au général Bellegarde de refuser sa droite à l'attaque de l'aile gauche des Français, en se repliant sur l'Orba; il prescrivit au général Kray de réunir son corps à celui du général Bellegarde, pour déployer sa droite en ordre de bataille. Les colonnes autrichiennes, commandées par le général Mélas, formaient sa

gauche, et les Russes, sous le général d'infanterie Rosemberg, se trouvaient au centre. Le général Suwarow, impatient de combattre, aurait voulu attaquer les Français avant qu'ils eussent pu s'affermir dans leurs positions. Cependant toutes ses troupes n'étant pas encore arrivées, ou ne se trouvant pas préparées, il ne crut pas devoir engager une action aussi importante, sans avoir fait toutes les dispositions nécessaires et consulté les principaux généraux autrichiens. Il assembla donc à Fregarolo un conseil de guerre supérieur, où il exposa son plan offensif. Tous les généraux allemands prétendirent qu'il serait dangereux d'attaquer les Français dans leurs formidables positions, et refusèrent de donner leur assentiment à une bataille dont l'issue pouvait entraîner la perte des alliés. Persuadé de la nécessité de ne point différer l'attaque, Suwarow montra la levée du siége de Tortone comme la conséquence nécessaire d'une plus longue inaction; il fit remarquer la différence des circonstances où se trouvaient dans ce moment les armées russe et française. L'élite de l'armée française avait péri ou était prisonnière; les alliés avaient à combattre maintenant des troupes de nouvelles levées, qui, découragées par une suite de revers, étaient encore inférieures, de moitié, aux forces des Autrichiens et des Russes. « On aurait » peine, dit-il, à trouver dans nos rangs un soldat qui n'eût » été présent à quelque siége, ou qui n'ait combattu dans » quelque bataille. D'ailleurs une longue série de victoires » leur inspire le plus grand courage et la plus grande » énergie, tandis que l'ennemi ne peut qu'être dans l'abat- » tement par ses continuelles défaites. Tous ces avantages, » et la supériorité numérique, ne peuvent être balancés par » celui de meilleures positions. D'ailleurs nos soldats, ac- » coutumés depuis si long-temps à vaincre, ont su triompher » de difficultés plus grandes. J'insiste donc pour attaquer » de suite les Français. » Tous les généraux se rangèrent de cet avis. On s'en rapporta à son expérience et ses talents pour le succès de l'entreprise. Dès qu'on eut résolu l'offensive, chacun fit, dans sa division, les disposition d'attaques qui venaient d'être arrêtées. L'armée Austro-Russe avait sa droite à Bosco, son centre à Pozzolo, sa gauche à Tortone, et sa réserve à Rivalta. Dès le matin du 15 août, dix mille hommes d'infanterie autrichienne, commandés par les généraux Kray et Bellegarde, marchèrent sur Fregarolo

pour se lier au centre, et vinrent se placer le même soir en face du corps français du général Pérignon, débordant un peu sa gauche, qui devait couvrir la route de Pasturana à Capriata. La gauche, forte d'environ seize mille hommes d'infanterie autrichienne, sous le général Mélas, s'étendait de Pozzolo à la Scrivia, faisant face à la droite des Français, commandée par le général Saint-Cyr, et formant deux divisions, aux ordres des généraux Watrin et Laboissière. La réserve était de huit bataillons de grenadiers, de trois à quatre d'infanterie, et six escadrons de cavalerie. Quinze mille russes, campés à Pezzalo et formant le centre, sous les ordres du général Rosemberg, se placèrent en face de Novi, défendue par le général Gardanne, et furent opposés à deux autres brigades françaises, qui, sous les ordres des généraux Quesnel et Colli, garnissaient les plateaux depuis Novi jusqu'à la droite du général Pérignon. Ces plateaux se trouvaient aussi hérissés d'une nombreuse artillerie, commandée par le général Debelle, et soutenus par les troupes qui les bordaient. La cavalerie des alliés était en seconde ligne de ses colonnes d'attaque, et répartie entre elles à peu près également. Décidé à tout entreprendre, Suwarow ordonna l'attaque pour le lendemain 16 août à la pointe du jour. A l'aspect d'un développement de forces aussi considérables, le général Joubert, quoiqu'il eût l'ordre d'attaquer, hésita. Le soir, il assemble ses généraux de division, et tous conviènent que, d'après l'infériorité numérique de l'armée et sa faiblesse en cavalerie, ce serait en compromettre le salut que de la faire descendre dans une plaine immense, où le moindre revers pouvait entraîner sa ruine. Sans rien faire connaître de ses desseins, Joubert rompit l'assemblée et renvoya chacun à son poste, en annonçant que les reconnaissances du lendemain matin le détermineraient. Tout porte à croire que Joubert ne voulait pas attaquer, mais reprendre ses anciennes positions, pour attendre un mouvement de l'armée qui devait sortir des Alpes, pour le dégager d'une partie des forces qui lui étaient opposées. Dès cinq heures du matin, la droite des alliés commença son attaque en avant de Novi, où Joubert commandait en personne. Voyant qu'il faut s'armer d'audace, pour vaincre un ennemi trop supérieur, Joubert parcourt les rangs des troupes, dont il était aimé. *Camarades*, s'écria-t-il, *la république vous ordonne de combattre : Vaincre ou*

mourir, crient tous les soldats ; ce cri de guerre retentit dans tous les Appennins, et des chants guerriers se font entendre sur toute la ligne.

Kray obtint d'abord quelques succès sur la gauche de l'armée française. Joubert s'en apperçoit ; il y vole avec ses aides de camp, rallie deux bataillons, se place au milieu du corps de ses guides à cheval, et commande une charge à la baïonnette. En tournant son cheval vers le centre, une balle le frappe et pénètre jusqu'au cœur. Il tombe de cheval en prononçant ces derniers mots : *Couvrez-moi, afin que les Russes croient toujours que je combats parmi vous.* On le porte sans vie au quartier-général. Les généraux, dans ce moment de danger, décernent le commandement au général Moreau, qui avait connaissance d'une partie du plan de Joubert. L'ardeur du soldat est un moment suspendue, mais la rage succède à cet instant de stupeur ; chacun veut venger son général ; Moreau en donne l'exemple en se précipitant au milieu du danger. Le combat continue avec plus de fureur. Le général Kray cherchait à tourner Novi par Frossonara ; le prince Bagration et le général Miloradowich en faisaient l'attaque de front avec les premières colonnes russes du centre, cherchant à emporter cette position d'assaut. Après quelques tentatives ils furent entièrement repoussés, ainsi que le général Kray lui-même, qui ne put soutenir les charges des Français. Alors le général Suwarow ordonna au général russe Derfelden, qui était au centre, et au général Mélas, commandant l'aile gauche, d'attaquer simultanément les hauteurs de Novi, le premier par la chaussée qui y conduit directement, et le second en remontant, avec la division Frœlich, la rive gauche de la Scrivia, et en observant en même temps la vallée et le champ de bataille. Toute l'ardeur des troupes russes ne put faire réussir davantage cette attaque, que celle des généraux Kray et Bagration. En vain le général Derfelden tenta un nouvel effort pour emporter les hauteurs à la droite de Novi. Le général Watrin, descendant dans la plaine, attaqua le flanc gauche de la colonne russe, et parvint à dégager Novi. Le combat était devenu général, et le carnage horrible sur le flanc des deux armées. Suwarow, qui déjà avait vu le corps de droite du général Kray repoussé deux fois, se mit lui-même à la tête de toutes les divisions du centre, et dirigea, vers les trois heures, une nouvelle attaque sur

les plateaux de Novi, au centre des lignes françaises. Elle fut extrêmement vive, mais les batteries françaises avantageusement placées, vomirent des torrents de mitraille sur les têtes des colonnes russes Plus de mille soldats des alliés tombent sous ce feu meurtrier. Le désordre est dans les rangs, leurs colonnes tourbillonnent, elles hésitent, et les assaillants reculent plus de cent pas. Suwarow y court avec son état-major, et rallie ses soldats sous le feu des Français. Ils s'avancent, et renouvèlent encore une fois l'attaque. Pendant une heure les Russes sont exposés au feu le plus vif; ils le soutiènent avec intrépidité. Animées par la présence du maréchal, ses troupes font des efforts héroïques pour déposter les Français. Un régiment russe attaque à la baïonnette une demi-brigade, et parvient à lui faire faire volte-face. En poursuivant les fuyards, les Russes pénétrèrent si avant qu'ils se trouvèrent exposés au feu des divisions francaises demeurées fermes à leur poste, malgré le vide causé par la demi-brigade qui avait plié. Suwarow accourt une seconde fois, rallie encore ses troupes, et les conduit au combat. Sans doute le maréchal risquait beaucoup dans cette entreprise hardie, mais il avait à conserver sa réputation et à remporter la victoire. Cependant, malgré les charges réitérées des Russes sur le centre, et du général Kray sur l'aile gauche des Français, leur résistance fut tellement opiniâtre qu'ils réussirent à conserver leurs positions. Trois fois Suwarow fit soutenir et renouveler les attaques. Les brigades françaises qui défendaient Novi et les hauteurs environnantes, attaquèrent les Russes à leur tour, et se montrèrent inébranlables. On les vit même, aidées du général Watrin, et protégées par le feu de leurs batteries, descendre dans la plaine, et détruire presqu'entièrement le centre de l'armée russe, qui ne put, malgré tous ses efforts, parvenir qu'à les contenir sur ce point. Les Français, voyant devant eux une armée supérieure, n'osèrent profiter de leurs avantages, en poursuivant les alliés dans la plaine; tandis qu'aux deux extrémités les généraux Kray et Mélas, faisant succéder les attaques, malgré la résistance la plus opiniâtre, ne pouvaient manquer de trouver quelques points trop faibles dans une ligne évidemment trop étendue, ou de parvenir à la déborder avec des troupes excessivement supérieures. Dans cette position, Suwarow médita une attaque déci-

sive. Il ordonna au général Mélas de tourner entièrement, avec les troupes fraîches de la réserve de Rivalta, la droite de l'armée française, commandée par le général Saint-Cyr. Mélas, à la tête de huit bataillons de grenadiers et de six bataillons d'infanterie, gagna les hauteurs de Novi, du côté de Pietale, derrière la droite des Français, et, faisant filer en même temps le corps du général Nobili par la gauche de la Scrivia, sur Stanzano, ce dernier occupa Arquata à l'instant où le général Mélas parvenait également sur Serravalle, et forçait le général français Dombrowski de quitter le blocus de ce fort. Marchant ensuite avec une extrême vivacité par le chemin de Serravalle à Novi, pour s'emparer de la route de Novi à Gavi, il fit attaquer le flanc droit des Français par le général Frœlich, avec un bataillon de Furstemberg, et la brigade du général-major Lusignan qui, dans la première charge, fut blessé et fait prisonnier. Si ce premier mouvement du général Mélas eût réussi, l'armée française était perdue. Cette première colonne formant sa droite fut soutenue par une seconde sous les ordres du général Laudon, et par des troupes commandées par le prince de Lichtenstein qui dépassa la ligne des Français, sur les derrières de leur droite, et, saisissant tous les points avantageux qui se trouvaient dans les intervalles, le général Mélas fit protéger leur mouvement, et soutenir leur action par des batteries correspondantes à leur direction. Cette manœuvre décida la victoire. Vers cinq heures du soir, Mélas attaqua en flanc le poste de Novi qui avait déjà coûté tant de sang depuis le commencement de l'action. Moreau venait de le renforcer dans cette partie pour couvrir la retraite qu'il venait d'ordonner. Les Français furent contraints de l'abandonner, se voyant presqu'enveloppés. La colonne du prince de Lichtenstein ayant coupé leur communication avec Gavi, ils ne purent se retirer que sur leur flanc gauche, à Ovada. Cette retraite se fit sur Ovada ; mais l'artillerie ne s'étant point écoulée par le village de Pasturana, aussi ponctuellement qu'elle aurait dû le faire, la division d'arrière-garde trouva ce village encombré ; elle fut arrêtée, mise en désordre, et bientôt atteinte par le corps du général Karacksai que Suwarow avait chargé de les poursuivre. Les généraux Pérignon, Grouchi et Partouneaux firent en vain des prodiges de valeur pour rallier cette arrière-garde. Cent hommes

qui avaient suivi Pérignon, périrent tous à ses côtés. Il tomba lui-même sur la poussière, inondé du sang ennemi, frappé de trois coups de sabre à un bras, et de neuf à la tête. Il dut la vie à la nuit qui survint, et à sa présence d'esprit qui ne l'abandonna jamais au milieu des plus grands périls. Foulé par les pieds des chevaux, il saisit, de la main qui lui reste, la queue du cheval d'un cavalier russe, dont le mouvement le relève. Il lui offre sa bourse; celui-ci le met en croupe et le mène droit à la tente de ses officiers. A peine fut-il reconnu qu'il reçut tous les soins compatissants que la générosité du vainqueur doit à la valeur malheureuse. La division Grouchi, attaquée la première à cinq heures du matin, combattait encore à sept heures du soir. Tour à tour assaillante et assaillie, onze fois durant le jour elle fut engagée sur tout son front. Grouchi en dirigeait les charges un drapeau à la main; un boulet emporte le drapeau; ce général élève son chapeau au bout de son sabre, et ramène ses soldats au carnage. Entouré de toutes parts en défendant le village de Pasturana, atteint de quatorze blessures, il succombe et tombe au pouvoir des Autrichiens. Le mot de courage serait trop faible pour exprimer l'ardeur que montrèrent dans cette journée les Français, les Autrichiens et les Russes. Tout ce que la rage a de plus furieux semblait transporter les combattants. Le feu des mousquets et de l'artillerie abattait trop peu de victimes. La baïonnette faisait ruisseler le sang de toutes parts. Si les armes venaient à se rompre, on se prenait aux cheveux; on se déchirait impitoyablement sur tous les points de la ligne. On ne cessa de se détruire qu'avec le jour. En éclairant cette journée, il sembla que l'astre du jour en voulût augmenter les dangers et l'horreur par des rayons brûlants. Plusieurs soldats, trouvés sans vie et sans aucune apparence de blessure, étaient morts de soif et de chaleur. Suwarow, qui s'était trouvé à tant de batailles, dit qu'il n'en avait jamais vu *d'aussi cruelle, ni d'aussi féroce. Cette victoire nous a coûté bien cher*, écrivit le général Mélas à la cour de Vienne. En effet, les alliés perdirent dans ce seul jour dix mille morts, sept mille blessés, et deux mille prisonniers. Si l'on en excepte la bataille de Malplaquet, gagnée en 1709 par le prince Eugène contre le maréchal de Villars, où il périt trente mille hommes, et celle de Francfort sur l'Oder, où Frédéric II, combattant contre les Au-

trichiens et les russes, laissa plus de vingt mille hommes sur le champ de bataille, et ne l'abandonna qu'après avoir fait un horrible carnage de l'infanterie russe, aucune bataille dans ce siècle ne fut aussi sanglante que celle de Novi. On peut, d'après les rapports officiels, évaluer à vingt mille les soldats mis hors de combat dans les deux armées. Comme à Malplaquet, les deux armées engagées sur tous les points de leurs lignes, ne cessèrent de se détruire tant que dura le jour; comme à la bataille de Francfort, où la belle manœuvre du général Laudon décida la victoire, l'avantage demeura incertain à Novi, jusqu'au moment où le général Mélas put tourner l'ailedroite des Français. 16 *août* 1799.

NUMANCE (*siége de*). Les Arvaques, peuples d'Espagne, dont Numance était la capitale, avaient uni leurs forces à Viriathus. Les Romains voulurent venger cette infraction des traités. Pendant plusieurs années on fit quelques tentatives peu importantes. Q. Pompeius voulut entreprendre le siége de Numance, mais il fut battu, et ses troupes tellement affaiblies, qu'il envoya des agents secrets pour conclure un traité de paix avec les Numantins. Quand son successeur fut arrivé, il nia qu'il eût fait aucun traité, et la guerre recommença. Les Romains essuyèrent encore de grandes pertes. Popilius s'approcha de Numance. Les habitants n'allèrent point, suivant leur usage, à la rencontre de l'ennemi; ils se tinrent renfermés dans leurs murs, sans paraître et sans faire aucun mouvement. Cette apparente tranquillité trompa le proconsul. Il crut que les assiégés, découragés par les défaites précédentes, craignaient d'en venir aux mains. Il ordonne à ses troupes d'escalader la ville. On obéit. Popilius, voyant qu'on ne se disposait pas à lui résister, conçoit quelque soupçon, et fait sonner la retraite. Le soldat, flatté d'emporter la ville d'assaut, et de s'enrichir du butin, se retire à regret et lentement. Les Numantins sortent par plusieurs portes, renversent ceux qui étaient montés sur les échelles, poursuivent les autres, et défont une partie de l'armée. Mancinus, successeur de Popilius, vint mettre le comble à l'ignominie des Romains. Les Numantins eurent l'avantage dans toutes les rencontres; en sorte que les légionnaires découragés ne pouvaient soutenir ni la voix, ni la vue d'un Numantin. Ce général s'éloigne de Numance pendant la nuit. Quatre mille assiégés,

avertis de sa retraite, courent après les fuyards, donnent sur l'arrière-garde, et en font un grand carnage; ils poussèrent le reste dans des lieux fort difficiles et presque sans issue : ils enveloppèrent tellement l'armée romaine, forte de vingt mille hommes, qu'il ne lui fut pas possible de se tirer de ce mauvais pas. Mancinus désespéré envoya un hérault demander quelque composition. Il conclut un traité indigne, et partit pour Rome. Ce traité fut déclaré nul par le peuple, et l'on continua une guerre qui affligeait extrêmement les Romains. Vainqueurs de tant de nations, ils voyaient, depuis plusieurs années, tous leurs efforts échouer devant une seule ville, et leurs armées presque toujours battues par des ennemis très-faibles, et que la seule incapacité des généraux avait rendus jusque là formidables. On songea à appeler au commandement un homme d'un grand mérite, capable de rétablir l'honneur de la république. Le destructeur de Carthage parut seul capable de terminer la guerre de Numance. On le créa consul, et on lui donna l'Espagne pour département. A peine Scipion se fut-il montré, que tout changea de face. La discipline fut rétablie; le luxe proscrit; les femmes de débauche, qui se trouvaient dans le camp au nombre de plus de deux mille, les valets inutiles, les marchands, et tous ceux dont le talent est de nourrir la mollesse et le libertinage, furent obligés de prendre la fuite. Le soldat s'accoutuma à reprendre ses travaux, et à obéir aux ordres du général. Cette importante réforme occupa Scipion pendant la première campagne. Il vint ensuite près de Numance, pour y prendre ses quartiers d'hiver. En vain les assiégés présentèrent bataille, le général romain ne l'accepta jamais. Une seule fois il en vint aux mains, parce que ses fourrageurs étaient en danger; il força les Numantins de prendre la fuite; mais il ne les poursuivit pas, content d'être parvenu à faire voir à ses soldats ces fiers ennemis fuyant devant eux. Pour ôter aux assiégés toute espérance et toute ressource, il fit conduire une ligne de contrevallation autour de la ville. Numance était située sur une colline, et avait près d'une lieue de circuit. La contrevallation en eut le double. Ensuite on creusa un large fossé, qui fut revêtu de pieus, et l'on construisit un mur qui avait huit pieds d'épaisseur et dix de hauteur, sans compter les créneaux. Le fleuve Durius passait le long des murs, et servait à faire entrer des vivres et des troupes dans

la place. Pour le fermer, Scipion bâtit sur les deux rives deux forts, d'où il jeta sur toute la largeur du fleuve de longues et fortes poutres, attachées des deux côtés à de gros cables. Ces poutres étaient armées de grandes pointes de fer, qui, étant perpétuellement agitées par le mouvement des eaux, fermaient le passage aux nageurs et aux plongeurs, et à ceux qui auraient voulu passer dans des barques. Il établit sur toute l'étendue des retranchements, des soldats assez près les uns des autres, qui, jour et nuit, devaient donner avis, chacun à son voisin, de ce qui se passait et de ce qu'il apprenait. L'armée romaine montait à soixante mille hommes. La moitié était destinée à garder les murs, vingt mille à combattre, et dix mille à relever ceux-ci et à les soutenir. Chacun avait sa place et son devoir marqués; et les ordres qu'on recevait étaient exécutés sur-le-champ. Un siége si bien conduit devait couvrir de gloire celui qui le dirigeait. Vainement les Numantins formaient des attaques; ils rencontraient partout une main prête à repousser leurs inutiles efforts. Désespérés, ils se renfermaient dans leur ville pour y dévorer un reste de provisions que, jusqu'à ce jour, la famine avait épargnées. Quelque opiniâtre que fût leur courage, quelque excessive que fût leur fierté, les maux qu'ils éprouvaient les contraignirent à demander la paix. Abarus, chef de l'ambassade, dit à Scipion que toute la grâce qu'il le suppliait de leur accorder, était de les traiter humainement, ou de leur permettre de périr dans un combat, les armes à la main. Le général romain lui répondit qu'ils n'avaient qu'à s'abandonner à la discrétion des Romains, et livrer leurs armes. Cette condition mit les assiégés en fureur. Ils massacrèrent leurs députés, et recommencèrent leurs sorties, toujours sans succès. La famine devint si grande, qu'on se nourrissait de chair humaine. Vaincus enfin par ce terrible fléau, ils se rendirent à Scipion. Plusieurs ne voulurent point survivre à leur patrie, et se donnèrent la mort. La ville fut renversée de fond en comble. Tous les citoyens furent vendus; cinquante seulement furent réservés pour le triomphe du vainqueur. Tout le crime des Numantins avait été de ne point fléchir sous la domination d'une république ambitieuse, qui prétendait donner des lois à l'univers. Cette ville belliqueuse, pendant toute cette guerre qui dura tant d'années, n'avait que huit mille hommes qui portassent les

armes. Jugurtha et Marius se couvrirent de gloire dans ce siége, et méritèrent l'estime de Scipion. Numance fut détruite l'an 133 avant J. C.

NUREMBERG (*bataille de*). L'armée gallo-batave, commandée, en 1801, par le général Augereau, s'établit sur la Rednitz, et laissa cinq mille hommes devant Wurtsbourg. La Rednitz ne forme guère dans cet endroit un obstacle pour une armée que dans les grandes eaux, mais les hauteurs qui bordent sa rive gauche sont très-favorables à la défensive. Augereau défendait cette ligne dans une étendue de douze lieues depuis Nuremberg jusqu'à Bamberg. Ce général, après avoir déterminé, en cas de revers, sa ligne d'opérations, donna à son aide-de-camp Richer le commandement d'un corps d'observation de quatre cents hommes qu'il porta à Mertzbach, jeta encore quatre cents hommes dans Bamberg, et concentra le reste de ses forces entre Forsheim et Nuremberg. Il occupa ces deux derniers endroits comme têtes de pont, établit son quartier-général à Hertzogen-Aurach, et se proposa de donner des inquiétudes à l'ennemi sur sa gauche, pour se tenir à portée de manœuvrer sur sa ligne d'opération principale. Il ordonna à la garnison de Bamberg, si elle était forcée, de se replier sur Eltmann et Schewinfurth. Augereau apprit, le 15 décembre, que le corps du général autrichien Klénau s'était mis en mouvement de Ratisbonne pour se joindre à celui de Simbschen. Klénau amenait avec lui les comtes de Walmoden et Demiers, les plus fameux partisans de l'armée autrichienne. Ce mouvement annonçait une attaque prochaine. Aussitôt le général Augereau partit pour Wurtsbourg, et convertit ce siége en blocus. Il donna ordre à toutes les troupes excédantes ce qui était nécessaire sur cette nouvelle ligne d'opération, de se porter en arrière. Tandis qu'il concertait les moyens de défense avec les généraux Barbou et Duhesme, une forte canonnade se fit entendre sur Altorff et Neuckirken. L'avant-garde de la division Barbou, partagée en deux reconnaissances, s'était portée sur Altorff et Neumarch. Ce corps, marchant à la poursuite de l'ennemi, donna le temps à deux mille hommes d'infanterie et trois cents hullans de tomber sur une autre colonne française qui venait sur Neumarch. Ces troupes, ne pouvant se soutenir contre des forces aussi supérieures, furent

obligées de rétrograder ; mais le général de brigade Fuzier, à la tête du troisième bataillon de la onzième légère, rétablit pour le moment l'avantage. Le chef de brigade Wattier, qui était sur Altorff, soutenait sa position avec opiniâtreté à la hauteur de Fischbasch, tandis que l'ennemi recevait à chaque instant des renforts sur Neumarch, ce qui rendait la position des affaires incertaine. Alors le général Pactod reçut l'ordre du général Barbou de s'avancer avec le reste du corps de bataille et quatre pièces d'artillerie légère au secours du général Fuzier, et de se réunir au général Wattier. Ces deux mouvements, exécutés avec audace et célérité, mirent en déroute les Autrichiens, qui laissèrent la terre jonchée de morts et de blessés. Ils perdirent dans cette journée quinze cents hommes. 15 *décembre* 1800.

NUYS (*prise de*). Le prince de Parme voulut, en 1586 faire la conquête de cette ville importante, située au nord de Cologne, au confluent de l'Irfft et du Rhin. Une petite île, voisine de ses murs, la masquait. Les Flamands s'y étaient bien retranchés. Le prince de Parme voulut les chasser de ce poste. Après un combat opiniâtre, il est repoussé avec perte. Cet échec enflamme son courage. L'île est encore une fois assaillie. Ses soldats font des prodiges. Les assiégés opposent à leur valeur une résistance héroïque. Elle est enfin emportée. Ce premier obstacle vaincu, un nouveau se présente. Une tour, élevée sur le bord du Rhin, foudroie les assiégeants, et met la place hors d'insulte. L'armée demande qu'on l'y conduise. Le prince se rend à ses vœux. Un feu terrible menace quiconque ose avancer. On s'approche au travers des périls. On arrive au pied de la tour. Les ouvrages avancés sont emportés. Les soldats espagnols entrent pêle-mêle avec les vaincus dans la citadelle. Nuys se voit sans espérance et sans ressources. Cependant cette ville se défendait avec intrépidité ; peut-être elle eût encore occupé long-temps les Royalistes, sans le terrible effet de leur artillerie. Ses remparts tombaient en ruines ; les bombes et les boulets écrasaient ses maisons et ses habitants : il fallut se rendre. Pendant la négociation, les Espagnols et les Italiens, entraînés par un mouvement aveugle, se précipitent dans la ville, l'épée à la main, immolent ce qui s'offre à leurs coups, allument un terrible incendie, qui, augmenté par un vent impétueux, ne fait

bientôt de cette malheureuse cité qu'un monceau de cendres et de ruines ; de tous les édifices, on ne peut sauver que deux églises. 1586.

NYMPHE (*combat de la*). Le chevalier du Rumain, lieutenant de vaisseau, commandant la *Nymphe*, appareilla le 18 juillet 1780, de la rade de Bertheaume, pour reconnaître des voiles que la côte avait signalées. Il joignit à six heures du soir un bâtiment hollandais qui lui rapporta qu'il avait été visité dans la même journée par un corsaire anglais de 24 canons. On voyait alors un vaisseau du haut des mâts qui fut jugé à sa manœuvre être le bâtiment désigné. Ce bâtiment se rapprocha beaucoup de la *Nymphe*, pendant son entretien avec le Hollandais. Le chevalier du Rumain ne voulant pas avoir l'air de s'en occuper, attendit la nuit pour se couvrir de voiles et le chasser ; il courut différents bords dans la nuit pour lui gagner au vent, et à deux heures et demie du matin, il fit porter sur ce bâtiment qui avait mis au même bord que lui et qui paraissait vouloir l'éviter. Il ne tarda pas à le joindre, et lui fit alors tirer un coup de canon des gaillards, en arborant son pavillon. Dans ce moment, le chevalier du Rumain commença à s'appercevoir que ce bâtiment, qui avait aussi arboré le sien, était plus fort qu'il ne l'avait soupçonné, et bientôt il lui reconnut distinctement deux batteries. Il ordonna cependant de faire feu dessus, mais en même temps il tint le plus près du vent et fit de la voile pour s'éloigner. L'ennemi riposta sur-le-champ de ses deux batteries, et poursuivit la *Nymphe* en continuant toujours de faire feu sur elle, mais les bordées de cette dernière frégate furent assez bien dirigées pour l'obliger à ralentir sa poursuite. Le chevalier du Rumain en profita pour s'écarter, et au bout de trois quarts-d'heure, il se mit hors de portée. Il fit ensuite virer de bord et porter pour engager l'ennemi à se mettre dans ses eaux et à lui laisser libre l'entrée de l'Iroise. Cette manœuvre lui réussit, le vaisseau vira après lui, tint le vent, et lui laissa par là les moyens de faire route pour Brest, où il mouilla. 18 *juillet* 1780.

NYSE (*prise de*). Alexandre, pour imiter Bacchus, voulut subjuguer les Indes. Nyse, ville forte, habitée par un peuple nombreux et guerrier, ose lui fermer ses portes. On

l'assiége Après quelques attaques soutenues avec courage, ses habitants font une sortie générale. La fortune les abandonne, ils sont repoussés par les Macédoniens, et se rendent à discrétion. 337 *ans avant J. C.*

O

OBERFLESHEIM (*combat de*). 1. Rien ne fut plus brillant que les commencements de l'expédition de Custine sur le Rhin, en 1792. Son armée trop faible pour garder ses conquêtes, devait nécessairement succomber sous les forces de la Prusse et de la Hesse, du moment où elle était sérieusement attaquée, n'ayant aucun point d'appui sur le territoire ennemi. Lorsque les Prussiens et les Hessois chassèrent les Français de Francfort, on dût voir qu'il lui faudrait faire rétrograder cette armée sur les frontières, et que toute la valeur des troupes retarderait seulement de quelques instants leur rentrée dans les lignes de Weissembourg. Persuadé de l'impossibilité d'arrêter ses ennemis, Custine abandonna Mayence à ses propres forces, et fit replier son armée sur Worms, où il arriva le 29 mars 1793. Son avant-garde, commandée par le général Houchard, s'arrêta à Oberflesheim, entre Alzée et Worms. Le lendemain elle fut attaquée par les Prussiens. Elle les contint pendant long-temps par la vigueur de sa résistance. Les ennemis étaient cependant parvenus à tourner le flanc droit de l'infanterie française, quand Custine paraissant à la tête de deux bataillons, repoussa leur attaque. Parvenus au sommet d'une hauteur, ils y trouvèrent dix escadrons prussiens, débouchants par le côté opposé; l'artillerie légère fit rétrograder cette cavalerie, mais plusieurs colonnes prussiennes s'étant montrées avec trente pièces de canons pour la soutenir, on exécuta un feu très-vif; alors les Prussiens plièrent et continuèrent cependant leur feu. Dans cet instant la cavalerie française tomba sur les Prussiens, tandis que l'infanterie faisait un feu bien nourri qui jonchait la terre de morts, ce qui détermina les ennemis à se retirer, et laissa à Custine la faculté d'effectuer sa retraite de Worms sur Franckental. 30 *mars* 1793.

OBRIQUE (*bataille d'*). Alphonse Ier, hérita en 1139,

d'une partie de la Lusitanie, nommée aujourd'hui Portugal; ses états se bornaient au Tage. Il résolut d'attaquer un roi Maure nommé Ismar, qui régnait au delà de ce fleuve. Informé des préparatifs d'Alphonse, Ismar se ligue avec quatre autres petits souverains, et réunit une armée considérable. Le monarque portugais passe le Tage avec treize mille hommes, et rencontre ses ennemis dans la plaine d'Obrique, près de Castro-Verde. A la vue de cette multitude il hésite, mais l'ardeur de sa petite troupe, et peut-être l'honneur qu'elle lui fit de le saluer premier roi de Portugal, le détermine au combat. Il marche aux ennemis, les attaque, couvre la plaine de leurs morts, poursuit les fuyards, et enlève cinq étendards des rois des infidèles. Les cinq écussons que porte le royaume de Portugal pour armoiries, sont le monument de cette victoire. Après cette célèbre bataille, tous ceux qui s'y étaient trouvés obtinrent la noblesse, mais la peine de dégradation fut portée contre la postérité des nobles qui fuiraient dans les combats, frapperaient une femme avec leurs armes, ne sacrifieraient pas leur vie pour la personne du roi, de son fils et de l'étendard royal, et encore contre ceux convaincus de parjure et d'avoir mal parlé de la reine et des princesses ses filles, et d'avoir célé au roi la vérité. Qu'il existerait de coupables de ce dernier délit dans les siècles présents! 1139.

OCKZAKOW (*combat et siége de*). Après avoir fait lever le siége de Kinburn en 1787, le général Suwarow et Potemckin résolurent de porter les coups les plus sensibles aux Turcs, dans la Bessarabie. La flotte ottomane maltraitée à Kinburn, regagna Constantinople pour se réparer. Elle rencontra dans sa retraite une faible division de trois vaisseaux et de huit frégates russes, commandée par l'amiral Woïnowitch. Cet officier refusa de se mesurer contre des forces cinq fois plus nombreuses que les siennes, malgré les instances de l'anglais Priestmann, qui servait sous lui. Cette timide prudence et sa retraite sous le canon de Sewastopol, occasionnèrent sa disgrâce; Potemkin le chassa honteusement. La flotte russe passa au printemps sous les ordres d'Ouschakow, elle parut plus dignement commandée. Elle rencontra une flotte turque forte de seize vaisseaux, aux ordres du capitan-Pacha, et l'obligea de prendre la fuite. Peu après, le prince de Nassau-Siegen, commandant la flotte à rames de Nicolaëff, attaqua

aussi l'escadre turque qui était entrée dans le Liman, lui brûla trois vaisseaux, et lui en prit quelques autres. Nassau montra beaucoup de valeur dans cette action, mais il dut principalement sa victoire au courage et aux talents de deux officiers français Varage et Verbois; il le dut surtout à une batterie considérable que le général Suwarow plaça sur la pointe de Kilburn, et qui força l'escadre turque de s'échouer sous le canon d'Okzakow. On vit alors quel courage l'orgueil national peut inspirer même à des esclaves. Lorsque le feu prit au vaisseau du capitan-pacha, un matelot turc courut à travers les flammes pour sauver le pavillon amiral. Tandis qu'il le détachait, un russe non moins intrépide, s'élança dans un canot, monta à bord, enleva le pavillon du vaisseau prêt à sauter, et emmena le turc avec lui. Pendant le temps qui suivit immédiatement ce combat, l'empire russe faisait d'immenses préparatifs pour renforcer son armée. Potemckin ne négligea rien pour assurer le succès de la guerre contre les Turcs, dont il prit la direction suprême comme généralissime. L'armée russe qui occupait les rives du Bogh, sur les confins de la Pologne, de la Turquie et de la petite Tartarie, était composée en 1788, de cent cinquante mille hommes; elle possédait cent trente-sept pièces de campagne, beaucoup de canons de siége, de mortiers et de munitions de guerre. Le théâtre de la guerre offrait alors le plus horrible spectacle. La famine, la peste et le carnage, avaient déjà dévasté le territoire des Tartares, les frontières de la Russie et de l'empire ottoman, on était obligé d'y amener de fort loin tout ce qui était nécessaire à la subsistance d'une armée, à l'exception des fourrages. Un corps de Russes réuni à une partie d'une armée autrichienne, commandée par le prince de Saxe-Cobourg, s'empara de Chockzim plusieurs fois. Les Turcs furent battus par les Russes; les Ottomans se dédommageaient de leurs défaites en remportant des avantages sur les Autrichiens. Depuis long-temps Potemckin assiégeait Ockzakow. Des fortifications redoutables, des munitions abondantes, une garnison nombreuse et la rigueur de la saison, semblaient rendre cette place imprenable. Les assiégeants souffraient tellement du froid, qu'ils avaient été obligés de se creuser des huttes souterraines; ils manquaient de vivres, et toutes les nuits il en périssait un grand nombre. Cependant le froid auquel ils avaient tant de peine à résister, les aida à prendre la ville.

Tout à coup Potemckin fit commander de donner l'assaut, et tandis qu'il restait dans son camp avec ses maîtresses, ses lieutenants, à la tête d'une partie de ses troupes, pénétraient dans la ville, et y répandaient le carnage. On ne peut croire cependant que Potemckin fût retenu par la crainte; on l'avait vu les jours précédents aller se promener plusieurs fois avec le plus grand sang froid sous le canon des remparts. Le prince d'Anhalt-Bernbourg, parent de l'impératrice, n'imita point Potemkin, il entra le premier dans la ville à la tête des grenadiers et des chasseurs. On combattit long-temps sur les remparts et dans les rues. Les soldats turcs se défendirent et périrent presque tous les armes à la main. Le reste fut passé au fil de l'épée; une grande partie des habitants eut le même sort. Les Russes livrèrent la ville au pillage; ils entraient dans les maisons, en égorgeaient les maîtres, y prenaient ce qu'il y avait de meilleur, et s'abandonnaient à toutes les fureurs du brigandage et du pillage. Potemkin laissa durer pendant trois jours cette sanglante exécution, où il périt vingt-cinq mille Turcs. Le siége d'Ockzakow coûta aux Russes plus de vingt mille hommes; il dura quatre mois, et se termina le 6 décembre 1788.

OCTOLOPHE (*bataille d'*). Lorsque Rome eut étendu ses conquêtes hors de l'Italie, dès qu'un prince osait, sans son agrément, agrandir ou même défendre ses états, elle lui déclarait la guerre. Philippe, père de Persée roi de Macédoine, provoqué par ses voisins, les attaque, les bat, fait sur eux des conquêtes; Rome prend le parti des vaincus; l'an 200 avant l'ère chrétienne, le consul Sulpitius est chargé de marcher contre ce monarque, dont la puissance inquiète la fière République. Philippe n'était pas un ennemi peu formidable. Successeur d'Alexandre, il avait ses vertus guerrières; c'était alors le seul prince qui pût lutter contre les Romains. Les armées des deux puissances se mirent en campagne avec le desir de vaincre. Les deux peuples essayèrent leurs forces dans une foule de petits combats qui ne décidaient rien. Ils engagèrent enfin une action générale près d'un bourg appelé *Octolophe.* Le premier choc fut terrible. Les Macédoniens, animés par l'exemple de leur roi, montrèrent qu'ils avaient hérité du courage de leurs aïeux. Leur redoutable phalange portait dans les rangs des Romains l'épouvante et la mort; elle

fut partout victorieuse; les Romains plièrent; la fortune allait abandonner leurs enseignes. Tout-à-coup Sulpitius se montre aux dernières lignes, rallie les fuyards, les ramène au combat; il recommence avec fureur : alors la phalange était rompue. Les Macédoniens, triomphants, n'avaient songé qu'à jouir de leur victoire. Leur surprise fut extrême quand ils virent les vaincus courir, charger, enfoncer, massacrer leurs vainqueurs; rien n'ose résister à la valeur romaine. Tout fuit, tout se disperse; Philippe est obligé de chercher son salut dans une prompte retraite. 200 *ans avant J. C.*

OFFEMBOURG (*prise d'*). Une division de l'armée de Rhin et Moselle, commandée, en 1796, par le général Ferino, marcha, le 27 juin, sur trois colonnes, le long de la rive gauche de la Kintzig. Son but était de couper à l'ennemi sa retraite. Devant le général Ferino se trouvait Offembourg, petite ville du cercle de Souabe à trois lieues sud-est de Strasbourg; il s'avance, en ordonne l'attaque, s'en empare, met en fuite l'ennemi, qui y abandonne deux canons et deux caissons. 1796.

OHOD (*bataille d'*). Abou-Sofian, chef des Khoraïschites, ennemis mortels du faux prophète Mahomet, s'avança vers Médine suivi de trois mille fantassins et de deux cents chevaux, et se fortifia sur la montagne d'Ohod. Hendah, son épouse, et quinze autres dames des plus nobles familles, portaient les tambours, et animaient les soldats. Mahomet voulut le chasser du poste avantageux qu'il avait choisi. Il marche à lui avec huit ou neuf cents fantassins seulement et engage le combat. D'abord il fait plier l'ennemi; mais bientôt, accablé par le nombre, et couvert de blessures, il est contraint de se retirer honteusement. La victoire ne coûta que vingt-deux hommes aux Khoraïschites, et l'imposteur perdit soixante-dix de ses disciples. Son oncle Hamzah fut trouvé au nombre des morts. La cruelle épouse d'Abou-Sofian se jeta sur le corps de ce Musulman, l'éventra, et en mangea le foie. Toutes les femmes imitèrent sa barbarie. La défaite de Mahomet le faisait regarder comme un fourbe; mais le prophète, pour se tirer d'embarras, dit hautement qu'il n'était rien arrivé à ces hommes dont on regrétait la perte, que ce

que Dieu avait déterminé d'une manière inévitable; qu'au reste on devait les regarder comme martyrs, puisqu'ils étaient morts en combattant pour la foi. *an* 623.

OIA (*prise d'*). Les Portugais, voulant faire des conquêtes dans l'Inde, assiégèrent, en 1508, la ville d'Oïa. Les habitants se défendirent avec le courage du désespoir. Trop faibles pour résister aux armes à feu des Européens, ils prirent la fuite, et cherchèrent, dans les bois et dans les montagnes, des asyles contre les cruautés des vainqueurs. Un officier portugais, nommé *Sylvéïra*, découvrant un Maure de fort bonne mine qui se dérobait par un sentier avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le Maure ne parut point alarmé pour lui-même; mais, après avoir tourné le visage pour se défendre, il fit signe à sa compagne de fuir, tandis qu'il allait combattre. Elle s'obstina au contraire à demeurer près de lui, en l'assurant qu'elle aimait mieux mourir ou rester prisonnière, que de s'échapper seule. Sylvéïra, touché de ce spectacle, leur laissa la liberté de se retirer, en disant à ceux qui le suivaient : *A Dieu ne plaise que mon épée coupe des liens si tendres !*

OLAW (*prise d'*). Le roi de Prusse faisait, tous les jours, en 1745, des progrès rapides en Silésie. Les villes de cette vaste province n'osaient lui résister. Olaw, petite ville du duché de Brieg, voulut l'arrêter. Le monarque s'y présente et fait sommer le commandant. Un refus fut la réponse de l'officier autrichien. Alors le roi fit avancer deux canons et deux mortiers pour foudroyer la place. L'approche du péril intimida les citoyens; ils demandèrent à grands cris qu'on laissât entrer les Prussiens; il fallut obéir. Le gouverneur, vaincu par ces clameurs, se rendit sans attendre l'attaque.

OLDENSÉE (*prise d'*). Le prince Maurice de Nassau après s'être emparé de cette place en 1597, avait négligé de la fortifier. En 1605, le marquis de Spinola l'investit, fit ouvrir la tranchée de trois côtés, et établit trois batteries avec tant de célérité, que la garnison, encore plus faible que découragée, capitula aux premiers coups de canon.

OLMUTZ (*siége d'*). Le roi de Prusse se présenta, en 1758, devant Olmutz, capitale de la Moravie; cette ville, assez mal fortifiée, ne paraissait pas en état d'arrêter une armée accoutumée de vaincre. Le maréchal comte de Marshall y commandait une garnison composée de vieux régiments; la cour de Vienne se reposait sur la valeur de ce capitaine et sur l'intrépidité des soldats : ils firent au-delà de ce qu'on avait espéré. Le grand défaut des armées prussiennes a toujours été, dit-on, de manquer de bons ingénieurs; ceux qui conduisirent ce siége s'y prirent mal. Les canonniers et les bombardiers servirent mieux l'impatience du monarque; en peu de jours une partie des remparts s'écroule. Le feu consuma les plus beaux édifices; les bombes réduisirent en poudre les maisons. Frédéric se croyait vainqueur; ses courtisans le félicitaient déjà sur son triomphe, lorsque le bruit se répandit de l'approche d'une armée autrichienne sous les ordres du comte de Daun. Ce général, toujours circonspect, toujours caché dans ses desseins, donnait de l'inquiétude au roi, sur le point par lequel il prétendait délivrer Olmutz; les assiégeants n'avaient des munitions de guerre et de bouche que pour peu de jours, et ils en faisaient venir un grand convoi de Silésie, escorté de près de dix-huit mille hommes. Enlever le convoi, c'était délivrer la place assiégée; le comte de Daun voulut exécuter ce projet. Parmi les officiers-généraux de son armée, il en choisit deux capables de remplir ses desseins et de le seconder par leur profonde intelligence; l'un était M. de Siskowitz, l'autre le général baron de Laudon. Ils partent, rencontrent le convoi, l'attaquent avec impétuosité; on les reçoit avec courage. Pendant près de neuf heures, le canon, la mousqueterie, l'arme blanche, ensanglantent à la fois le théâtre du combat. Enfin les Prussiens, enfoncés, coupés de toutes parts, cherchent leur salut dans une prompte fuite, abandonnant au pouvoir du vainqueur trois mille prisonniers, leurs provisions et la moitié de leur trésor, et laissant sur le champ de bataille plusieurs milliers de morts et de mourants. La nouvelle de cette disgrâce précéda de quelques instants l'arrivée du comte de Daun au camp de Frédéric. Ce monarque ne s'opiniâtra point à continuer le siége; il ne songea qu'à se soustraire aux malheurs dont il était menacé. Le général autrichien, par une marche savante et admiré des connaisseurs, était parvenu à un quart de

lieue des retranchements ennemis ; il choisissait déjà le moment de les attaquer, lorsque le roi, par une retraite qui ne lui fait guère moins d'honneur qu'une victoire, échappa à la fureur des redoutables Autrichiens et aux périls dont il était environné.

2. Chaque jour était marqué, dans l'automne de 1805, par une victoire de l'armée commandée par l'empereur Napoléon; il entra, le 20 novembre, dans Brunn. Il s'étonna que les Russes ne fissent pas quelques efforts pour conserver une ville aussi importante; ils se déterminèrent au contraire à réunir six mille hommes de cavalerie en arrière d'Olmutz, qui s'y portèrent à la jonction des routes de Brunn et d'Olmutz : c'était le point de réunion de deux nouvelles armées arrivant à leur secours des frontières de Russie. Ils furent trompés dans leurs calculs; le général Walther les contint d'abord quelques temps par des charges brillantes, et bientôt il fut secouru par la cavalerie de la garde impériale, commandée par le général Bessière, et la division de cuirassiers du général d'Hautpoult C'était un singulier spectacle de voir la cavalerie russe arriver, en poussant d'affreux hurlements, sur les Français, qui opposaient à ce bruit effroyable un calme parfait, attribut du vrai courage parmi les nations civilisées. La victoire ne fut pas long-temps douteuse; les Russes, repoussés à huit lieues du point de départ, apprirent qu'il y a loin de l'audace impétueuse de l'homme encore un peu sauvage au calme de militaires accoutumés à braver froidement les plus grands dangers, et à repousser tranquillement les plus chaudes attaques de leurs adversaires.

OLYMPE (*journée du mont*.). L'an 180 avant J. C., le consul Manlius marcha contre les Gallo-Grecs, occupant une partie de l'Ionie; les brigandages de ces peuples sur les terres des alliés de la république romaine furent le motif de cette guerre. Manlius les atteignit près du mont Olympe; la victoire ne fut pas si facile qu'il se l'était promis. Cependant les Barbares furent entièrement défaits ; le nombre des prisonniers, de tout âge et de tout sexe, fut immense. Une des prisonnières, nommée Chiomare, épouse d'un des chefs des Gaulois, était dans l'âge où la beauté, relevée par les grâces de la jeunesse, fait naître les plus violents desirs. Le

centurion qui la gardait était avare, mais il était homme; il vit sa belle captive, et en devint éperdument amoureux : prières, promesses, langage flatteur, tout fut employé pour obtenir les faveurs de Chiomare. Cette femme joignait à ses attraits une austère vertu; le Romain, offensé de tant de résistance, parle en maître : ce que le cœur ne veut point accorder, la violence vient à bout de le ravir. Il voulut couvrir d'une apparence de bonté la noirceur de cet outrage : la jouissance avait assouvi les premiers accès de sa passion. Il offrit à la vertueuse Chiomare de la renvoyer en liberté, mais non sans rançon. On convint de la somme et du lieu où elle serait touchée; le jour pris, les parents de la dame vinrent dans l'endroit marqué, et donnèrent un talent au centurion. A peine eut-il reçu cet argent avec joie, que Chiomare le fait tuer par ses proches, et lui coupe la tête, qu'elle porte à son mari. Avant que d'embrasser son époux, elle jète à ses pieds la tête du Romain; et, le visage enflammé d'une fiére indignation, elle lui avoue l'outrage qu'elle a reçu, et la vengeance qu'elle en a tirée. Pendant le reste de sa vie, cette généreuse femme soutint, suivant Plutarque, la gloire de cette action.

OLYNTHE (*siéges de*). 1. Olynthe, située dans la Thrace, s'agrandissait de jour en jour, et devenait formidable : Lacédémone en conçut de l'ombrage : la guerre lui fut déclarée. Télentias fut mis à la tête des troupes spartiates; il marcha vers la ville, et en forma le siége. Olynthe était très-forte, et munie de tout ce qui était nécessaire pour une longue résistance. Il se donna plusieurs combats; dans l'un d'eux, le général de Lacédémone fut tué, et les Spartiates vaincus. On donna le commandement à Pélopidas, et l'on fit de grands efforts pour réduire Olynthe. Elle manquait de tout; elle se rendit après trois ans de siége. 380 *ans av. J. C.*

2. Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand, s'empara d'Olynthe, malgré les secours d'Athènes, par le moyen de deux traîtres, Euthycrate et Lasthène; ils recurent pour salaire de leur perfidie le mépris du vainqueur et la haine de tous les gens de bien : tout, jusqu'au simple soldat, fit honte à ces misérables. Ils en demandèrent justice à Philippe. *Quoi!* leur répondit ce prince, *prenez-*

vous garde à ce que disent ces marauts, qui nomment chaque chose par son nom? 348 *ans av. J. C.*

OMER (*attaque de Saint-*). Louis XI fit investir Saint-Omer; mais cette place importante fut vaillamment défendue par Philippe, fils d'Antoine, bâtard de Bourgogne. Le monarque français, irrité de l'opiniâtre résistance de ce jeune guerrier, le fit menacer, s'il ne rendait la ville, de faire égorger son père à ses yeux. Philippe, sans se laisser épouvanter, répondit qu'il connaissait assez le roi pour ne pas appréhender qu'il se déshonorât par une lâcheté pareille. « J'aime tendrement mon père, ajouta-t-il; mais je ferai » mon devoir, et je ne livrerai jamais une place qui m'a été » confiée. » On fut obligé de lever le siége, et le roi, loin de punir Antoine de la vertu de son fils, continua de le combler d'honneurs et de biens. 147.

OMULEF (*combat d'*). Durant le siége mis devant Dantzick par les Français, en 1805, les Prussiens et les Russes firent les derniers efforts pour dégager cette cité, importante par sa situation et son commerce. On vit un détachement nombreux de Cosaques vers l'Omulef, rivière de Pologne, qui prend sa source dans les lacs de la Galindie, entre Passenheim et Neydenbourg, et va tomber dans la Narew, au-dessous d'Ostrolenka. Ces démonstrations engagèrent les Français à faire une reconnaissance pour découvrir la force de cette division; ils y rencontrèrent seulement environ mille Cosaques, appuyés par un régiment de hussards noirs, qui voulurent leur fermer le passage. Les Polonais, auxiliaires de la France, franchirent l'Omulef, malgré les efforts de leurs ennemis, les repoussèrent, et les battirent. La perte ne fut pas considérable de part ni d'autre; l'infanterie polonaise marcha avec autant de sang-froid qu'à une parade. Le général Fricher, qui commandait cette reconnaissance, déclara que, s'il avait quelques reproches à faire aux Polonais, c'était une trop grande impétuosité dans les troupes légères et la cavalerie, qui s'exposèrent sans nécessité pendant quelques heures. Lorsque les Prussiens et les Russes virent leur expédition maritime arrivée devant Dantzick, ils renouvelèrent leurs attaques sur cette rivière, et essayèrent d'emporter le pont de l'Omulef à Drendzeedwow; le général Girard y courut

avec le quatre-vingt-huitième de ligne, et les culbuta dans la Narew. Le général de division Suchet, arrivant au secours de cette division, rejeta les Russes sur Ostrolenka avec une perte légère. Le capitaine Laurin, commandant une grand'-garde, cerné par les Cosaques, fit une contenance si ferme, qu'il les repoussa de toutes parts. Cette affaire se passa le 13 mai. Après la chute de Dantzick, les hostilités continuèrent; mais si les troupes des deux couronnes impériales se battaient avec courage quand elles se rencontraient les armes à la main, la guerre avait perdu pour le soldat ce caractère d'acharnement qui ne permet pas de se trouver sans se battre. De chaque côté on éprouvait de semblables besoins; de chaque côté on s'estimait pour sa bravoure, et le doux mot de paix avait retenti parmi des braves qui estimaient mutuellement leur courage. Une disette extrême se faisait sentir également dans les deux armées; de part et d'autre des soldats s'écartaient de leur camp pour aller au loin chercher des moyens de subsistance. Cette recherche mutuelle donna lieu à un événement singulier. Un petit détachement de chasseurs français était passé dans une petite île de l'Omulef, dans laquelle ils soupçonnaient que les paysans avaient enfoui des pommes de terre; ils y rencontrèrent des Cosaques également attirés par la faim, qui s'y rendaient dans la même intention. Au lieu de se charger, ils se devinèrent, s'entendirent, et convinrent de laisser leurs armes dans les barques qui les avaient amenés, et de partager les vivres cachés dans l'île. Dès que les soldats français avaient trouvé quelques magasins en sondant les terres fraîchement remuées, ils appelaient les Cosaques, et ceux-ci exécutaient aussi fidèlement leurs conventions : chacun emportait sa portion de vivres, et l'on se retirait bons amis. Cette bonne intelligence ne diminuait cependant rien de l'ardeur du soldat lorsqu'il fallait combattre; six cents Russes attaquèrent, dans une affaire d'avant-garde, une redoute défendue par quatorze grenadiers du quatre-vingt-huitième régiment de ligne. En vain leurs ennemis crièrent à ces braves de se rendre; ceux-ci répondirent par un feu très-vif, et résistèrent pendant trois heures à des forces aussi considérables. Après avoir épuisé leurs munitions, ils attendirent les Russes la baïonnette en avant, se défendirent encore une demi-heure avec cette arme; lorsqu'enfin, accablés par le nombre, fatigués d'un si long combat, et

criblés de blessures, ils ne purent plus refuser de rendre leurs armes, leurs vainqueurs ne purent voir sans effroi quarante Russes étendus sans vie devant quatorze Français. L'esprit d'héroïsme, répandu dans tous les corps de l'armée, maîtrisa les événements, et éclata encore davantage dans la journée de Friedland, qui, dans les premiers jours de juin, écrasa la coalition de la Russie et de l'Angleterre, et força les Russes à la paix.

ONEILLE (*prise d'*). 1. Le général Anselme attaquait Nice ; une escadre sortit de Toulon au mois d'octobre 1792, avec ordre de protéger les opérations de l'armée d'Italie. Elle se présenta, le 23, devant Oneille. Après avoir mouillé à la vue de la ville, l'amiral Truguet et le maréchal de camp Marchant de la Houlière envoyèrent un canot parlementaire monté par M. du Chaila, capitaine de pavillon, à qui ils remirent une proclamation, pour inviter les habitants de se réunir aux Français, afin d'éviter les horreurs de la guerre. Le canot approche à la faveur de démonstrations amicales; mais, à peine a-t-il touché le rivage, qu'une décharge de coups de fusils, tirée à bout portant, tue trois officiers, quatre matelots, et blesse six autres personnes, dont le capitaine du Chaila. Les hommes qui demeuraient encore en état d'agir se hâtèrent alors de s'éloigner, et réussirent heureusement, malgré une grêle de pierres et de balles, à regagner l'escadre. On se détermina d'exercer alors une de ces terribles vengeances que la guerre autorise, et dont l'humanité gémit, parce qu'elle frappe également sur les innocents et les coupables. On commença par canonner la ville pendant un jour entier. Le lendemain les troupes, jointes à mille hommes de garnison et cent matelots armés de haches, sont distribués sur les chaloupes de débarquement, avec quelques pièces de campagne. L'escadre fait une décharge générale. Les troupes débarquées ne trouvant aucune résistance dans une ville dont les habitants avaient pris la fuite, vengèrent, par l'incendie, le pillage et la destruction, la perfidie de la ville. Une reconnaissance, faite dès le même jour, convainquit le général de la Houlière de l'impossibilité de se maintenir dans ce poste, même avec des forces considérables. Toutes les troupes furent embarquées à neuf heures du soir. 24 *octobre* 1794.

2. Pendant que les armées françaises s'immortalisaient en Flandre, sur les bords du Rhin, et obtenaient partout des avantages que l'on ne devait pas espérer de leur inexpérience, elles n'acquéraient pas moins de gloire en Italie. Maîtres des Alpes, depuis le lac de Genève jusqu'à la Méditerranée, les Français attendaient avec impatience les premiers jours du printemps de 1794, pour commencer les attaques qu'ils méditaient sur les points de ces montagnes par lesquels ils pouvaient pénétrer en Sardaigne. Ils projetaient alors d'enlever au duc de Savoie le port et la ville d'Oneille, par lequel il communiquait avec la Sardaigne et les Anglais, ses protecteurs. Oneille servait en même temps de retraite aux corsaires des puissances coalisées qui interceptaient, de ce point, la communication entre Marseille et Gênes. Pour parvenir à Oneille, il fallait traverser quelques lieues du territoire de Gênes; le sénat s'y refuse, dans la crainte de voir également violer son territoire par les Autrichiens. Cependant la conquête d'Oneille était trop intéressante pour les opérations ultérieures de cette armée, pour pouvoir être suspendue par des considérations d'égards que les grandes puissances font respecter les armes à la main, tandis qu'on les néglige envers les états faibles. Les représentants du peuple, commissaires dans cette armée, ordonnèrent cette violation de territoire, et adressèrent une proclamation, où ils promettaient aux Génois de respecter religieusement leurs propriétés. Pendant que les Français occupaient les Impériaux, le 6 avril, vers le camp de Fougasse et Breglio, le reste de l'armée d'Italie marcha sur Oneille. Dans l'espérance de faire échouer cette attaque, les Piémontais avaient occupé et fortifié les hauteurs de Sainte-Agathe, en avant d'Oneille; mais, loin d'effrayer les Républicains, ces obstacles ne firent qu'enflammer leur courage. On les vit traîner du canon sur des montagnes inaccessibles, et gravir les hauteurs de Sainte-Agathe avec une telle vivacité, qu'Oneille ne tarda pas d'être abandonnée par les troupes sardes. Les calomnies répandues contre les armées françaises, et le souvenir du bombardement terrible que la perfidie de ses habitants avait attirés, avaient fait fuir la population d'Oneille et de ses environs. Pour détruire les funestes effets qu'aurait pu produire cette terreur, le soldat respecta le culte des Italiens, et ne toucha à aucune des images de saints, dont les murailles étaient couvertes;

il acquit ainsi des droits à la confiance et à l'estime des habitants d'Oneille, qui revinrent rassurés dans des foyers dont la terreur et la prévention seules les avaient exilés.

3. Oneille avait été rendue au roi de Sardaigne ; mais ce faible monarque ne put préserver ses états du ferment révolutionnaire ni des attaques de ses alliés les moins puissants, qui, voyant la discorde agiter ses provinces, tombèrent sur ses domaines pour tâcher d'en partager les lambeaux. Les Liguriens lui déclarèrent la guerre en 1798. Ils se présentèrent, le 27 juin, devant Oneille, au nombre de quatre mille, firent pleuvoir une grêle de bombes sur cette ville, où se trouvaient seulement trois cents hommes de garnison; mais tous les habitants prirent les armes, et les femmes mêmes leur portèrent des munitions sur les batteries. Le gouverneur, voyant leur courage, se décida à faire une sortie ; elle réussit : on enleva onze redoutes, trente-trois pièces de canons et vingt drapeaux aux Liguriens. Le siége d'Oneille fut bientôt levé.

ONOGURE (*bataille d'*). L'an 554, cinquante mille Romains vinrent se présenter devant Onogure de la Lazique, qui se nommait encore la forteresse de Saint-Etienne, et en formèrent le siége; ils se disposaient à l'attaquer, lorsque trois mille Perses fondirent sur eux. Les Romains, croyant avoir sur les bras toute l'armée ennemie, abandonnent leurs tentes et leurs machines; la garnison sort en même temps de la place, et s'empresse d'achever la victoire des Perses. La cavalerie romaine se mit bientôt en sûreté; mais l'infanterie fut extrêmement maltraitée. Il en périt beaucoup au passage d'un pont; et peut-être même qu'il n'en serait pas échappé un seul, sans le courage de Buzès, qui se rendit maître de la tête du pont, et favorisa la fuite de ses soldats. Le camp des Romains fut pillé, et toutes leurs richesses servirent à décorer le triomphe des vainqueurs.

OST-CAPELLE (*affaire d'*). Quand les armées coalisées menaçaient, en 1793, le territoire français, les moindres événements militaires, sur les frontières du nord, retentissaient vivement dans la capitale, et y portaient de funestes terreurs ; mais le courage et le dévouement héroïque d'un petit nombre de braves paraient à tous les revers ; les

attaques de leurs ennemis devenaient pour eux des occasions de gloire. Un Français déserta à l'ennemi du camp d'Ost-Capelle, le 7 juillet 1793. Dès le lendemain, à deux heures du matin, les Autrichiens se glissèrent entre les avant-postes français avec des forces considérables; leur résistance est opiniâtre, on bat la générale, les Républicains prènent les armes, deux bataillons de Rhône et Loire et de l'Orne soutiènent tout l'effort des ennemis. Les Autrichiens sont repoussés avec perte; des volontaires à peine formés leur montrent que le courage est inné parmi les Français, et qu'il leur suffit de voir des étrangers sur le sol de la patrie pour les combattre et les vaincre.

ORAN (*siéges d'*). 1. Le cardinal Ximénès, voulant rendre aux Maures les maux qu'ils avaient faits à sa patrie, et surtout assurer les côtes d'Espagne, insultées sans cesse par des escadres infidèles, entreprit à ses frais, en 1508, la conquête d'Oran, l'une des plus puissantes villes du royaume d'Alger. Ce grand homme obtint avec peine le consentement de Ferdinand V, qui le haïssait. On lui refusa le grand Gonsalve pour général; Il choisit Pierre Navarre. L'armée espagnole n'était que de quatorze mille hommes; mais Ximénès avait des intelligences dans la place. Il était convenu, avec le roi, que s'il ne réussissait point, il en serait pour ses dépenses; mais que, si la fortune couronnait cet exploit, Oran dépendrait des archevêques de Tolède, jusqu'à ce qu'on leur eût remboursé ce qu'il en aurait coûté pour l'exécution de l'entreprise. Ximénès et Navarre s'embarquent et font voiles pour l'Afrique. Sur le point de prendre terre, une nombreuse armée de Maures vient s'opposer à leur descente. Les Chrétiens attaquent les Infidèles, et remportent la victoire. Bientôt après, on en vient à une bataille générale. Avant le combat, le cardinal se contenta de haranguer ses troupes; et l'action fut vive et meurtrière. Après une longue résistance, la férocité des Maures céda au courage tranquille de Navarre, qui, pour profiter de ce nouveau succès, marcha droit vers Oran. Cette grande cité s'efforça vainement d'arrêter le vainqueur. Elle fut prise d'assaut. Plus de vingt mille citoyens périrent; les Espagnols ne perdirent presque personne, et firent un butin immense. Le succès justifia à peine Ximénès dans l'esprit des grands, qui avaient regardé son projet

comme chimérique. Pendant que ce prélat songeait à pousser ses conquêtes, il lui tomba entre les mains une lettre du roi, adressée à Pierre Navarre, dans laquelle Ferdinand manifestait son caractère dissimulé et ingrat. « Empêchez, » disait-il, empêchez le bon homme de repasser si tôt en » Espagne; il faut user, autant qu'on le pourra, sa per- » sonne et son argent. » 1509.

2. Oran, qui depuis le cardinal Ximénès faisait partie de la domination espagnole, fut assiégée et pressée par les Maures. Philippe V, malgré la situation désespérée de ses affaires, ordonne au comte de Santa-Cruz d'y conduire des secours. Au lieu de prendre la route d'Afrique, cet homme lâche va livrer ses galères et ses troupes à la flotte anglaise; ce qui est cause que cet excellent port tombe entre les mains des Infidèles. Un archidiacre de Cordoue, frère du perfide, détestant une action si noire, va prendre à la paroisse le registre des baptêmes; et arrachant la feuille où le nom du comte est inscrit, il dit avec une fureur dont l'honneur est le principe : *Qu'il ne reste, parmi les hommes, nul souvenir d'un homme aussi méprisable.* 1708.

3. Philippe V n'oublia jamais que cette ville avait été prise sous son règne. Jamais il ne perdit de vue le dessein de la faire rentrer sous sa domination; mais les troubles perpétuels qui firent chanceler sa couronne, l'inquiétude que l'empereur ne cessa de lui donner; ses démêlés avec la France, l'Angleterre et la Hollande, ne lui permirent qu'en 1732 d'exécuter cette résolution. Voyant enfin don Carlos établi en Italie, il résolut de ne pas différer une conquête qu'un simple citoyen avait eu le courage d'entreprendre; il le fit en prince habile. Son armée, ses vaisseaux, ses vivres et ses munitions, pour l'expédition d'Oran, étaient déjà prêts, et l'Europe en ignorait l'objet. L'empereur n'était pas sans inquiétude; il cessa de craindre, quand il apprit que l'orage était allé fondre sur l'Afrique. Quarante-cinq vaisseaux de guerre, frégates, galères et galiotes escortaient cinq cent mille hommes. Le comte de Montemar, général de l'armée, descendit en Afrique, le 22 juin, aux environs d'Oran; deux jours après il attaqua, dans la plaine de Mazarquivir, l'armée des Maures, forte de quarante mille hommes, et il remporta une victoire complète.

De là, il alla assiéger à la fois Mazarquivir et Oran, défendues par une garnison de dix mille hommes, et autant de bourgeois. La ville et la forteresse furent prises, après trois jours d'attaque. Montemar laissa dans cette conquête huit mille hommes, sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, et alla jouir de son triomphe à Madrid, n'ayant pas employé un mois à cette expédition. L'arrivée soudaine des Espagnols avait épouvanté les Maures. Ils étaient vaincus, mais non pas accablés. Revenus de leur terreur, ils formèrent à leur tour le siége de Ceuta et d'Oran, avec deux puissantes armées. Le duc de Saint-Blas, grand d'Espagne, enveloppé avec un détachement considérable, fut pris et passé au fil de l'épée, avec tous ceux qui l'accompagnaient. Le comte de Cécil vengea ce désastre, en taillant en pièces un corps de troupes ennemies, et leur enlevant un convoi de mille chameaux. La garnison de Ceuta, après avoir reçu des renforts, fit une sortie générale, le 17 octobre, sur les assiégeants qu'elle vainquit et chassa de leur camp. Le marquis de Santa-Cruz ne se défendait pas avec moins de valeur et de succès dans Oran. L'armée qui l'attaquait, composée de l'élite des Maures, était très-nombreuse. Il lui tua dix mille hommes dans les commencements du siége. Le 15 octobre, il sortit de la place avec trois bataillons, combattit dix-huit mille assiégeants, et ne rentra dans Oran qu'après leur avoir tué trois mille hommes, et nettoyé la tranchée. Le 23 du même mois, le brave gouverneur fit une nouvelle sortie, dans laquelle il attaqua tous les postes des assiégeants. Le combat fut long et sanglant. Le marquis fut tué, avec MM. de Valdecagnas et Pinel. Les Espagnols, après des prodiges de valeur, épuisés d'une action qui durait depuis douze heures, rentrèrent dans la place; mais, à peine avaient-ils pris quelques moments de repos, que l'officier-général, qui remplaçait le marquis de Santa-Cruz, les ramena au combat. Les Maures, qui ne s'attendaient pas à une attaque si brusque et si imprévue, furent chassés de tous leurs postes, mis en fuite, et perdirent dix mille hommes. Ces revers ne lassaient point l'opiniâtreté des Barbares, auxquels l'empereur de Maroc envoyait chaque jour de nouvelles troupes. Les Espagnols, fatigués de se voir investis par des ennemis tant de fois vaincus, les attaquèrent le 6 février 1733, et les battirent; mais la victoire ne fut pas assez décisive pour les obliger à se re-

tirer. Il fallut encore en venir aux mains le 20 avril. Les Maures furent plus maltraités. Quoiqu'ils eussent perdu trois mille hommes, loin de se décourager, ils s'approchèrent de plus près de la place. Enfin, le marquis de Miromesnil, colonel français au service d'Espagne, étant sorti d'Oran, le 10 juin, remporta sur eux une victoire signalée. Mais un coup de mousquet, tiré au hasard, blessa mortellement le vainqueur au sein même de la victoire. Il mourut deux jours après. Les Maures, consternés de cette dernière défaite, levèrent le blocus d'Oran, et renoncèrent à l'espérance de reprendre cette ville importante.

ORBÈGUE (*bataille de l'*). Théodoric, roi des Visigoths, devenu ennemi de Réchiaire, son beau-frère, roi des Suèves, lui livra bataille, le 5 octobre 456, sur les bords de la rivière d'Orbègue, à quatre lieues d'Astorga. Elle fut sanglante. La plupart des Suèves y périrent ou furent faits prisonniers. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre. Rechiaire, blessé, s'enfuit au fond de la Galice; on le pousuivit avec tant d'ardeur qu'il fut pris et conduit à son beau-frère. Théodoric lui fit trancher la tête, après avoir pris et s'accagé Brague, capitale de la Galice.

ORBITELLO (*prise d'*). Une colonne de l'armée Napolitaine, commandée, en 1799, par le général Mack, se trouva entièrement coupée de cette armée, par suite de faux mouvements et de la retraite trop rapide du général allemand. Six mille hommes, composant ce corps, avaient pour chef, M. de Damas, émigré français, il combattit avec talent, et ne fut battu que parce qu'il se trouva seul au milieu du pays ennemi. Il s'enferma audacieusement dans Orbitello, petite ville de Toscane dans les Présides. Il dut une capitulation honorable aux embarras causés au général Championnet par les paysans insurgés. 1799.

ORCHIES (*attaque d'*). Six mille Impériaux, partis de Tournay, dans la nuit du 13 au 14 juillet 1792, vinrent attaquer la petite ville d'Orchies. Elle n'avait qu'une faible garnison de six cents hommes et deux pièces de canon. Les Autrichiens se portèrent avec fureur vers les portes de Lille et de Douai. Le commandant de la place, Desmarets, n'avait pas encore eu le temps de la fortifier. Le bataillon

de la Somme faisant partie des troupes enfermées dans cette place, se défendit avec valeur ; un de ses capitaines, nommé Dutay s'y couvrit de gloire, mais il fallut céder au nombre et évacuer Orchies. Cette attaque fit éprouver à l'ennemi une perte de cinq cents hommes, parce que deux colonnes tirèrent l'une sur l'autre dans l'obscurité de la nuit. L'occupation d'Orchies ne fut pas longue ; elle fut reprise dès le lendemain par les Français, commandés par le général Marassé, à la tête des troupes réunies des camps de Famars et de Maulde, et de la garnison de Douai. Cerné de toutes parts, l'ennemi n'eut que le temps de fuir.

ORCHOMÈNE (*bataille d'*). Le mauvais succès de la bataille de Chéronée ne découragea pas Mithridate. Ce prince assembla une nouvelle armée, et l'envoya contre Sylla. Elle ne fut pas plus heureuse que la précédente. Le général romain l'attaqua près d'Orchomène, et la défit. Plutarque rapporte que, près de deux cents ans après ce combat, on trouvait dans le limon d'un marais où les vainqueurs avaient poussé les Barbares, une quantité inombrable d'arcs, de casques, de cuirasses et d'épées brisés. 86 *ans avant Jésus Christ.*

ORCYNIUM (*bataille d'*). Antigone, toujours poursuivant Eumène, se mit en campagne, et atteignit son rival dans les plaines d'Orcynium, en Cappadoce. On en vint bientôt aux mains, et l'on fit des prodiges de valeur. Eumène fut battu, et perdit huit mille hommes, par la trahison d'Apollonide, un des principaux officiers de sa cavalerie, qui, gagné par Antigone, passa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Ce perfide n'évita pas long-temps le supplice qu'il méritait. Eumène le prit et le fit pendre. L'adversité mit dans tout son jour la grandeur d'âme de ce héros. Obligé, depuis cette défaite, de changer sans cesse d'asyle pour se soustraire à la vive poursuite d'un ennemi puissant, manquant souvent du nécessaire, et ayant encore à contenir les plaintes de ses soldats affamés, il soutint les coups de la fortune avec une intrépidité mâle, et fit paraître dans une vie errante et fugitive, la tranquillité et la constance la plus inaltérable. 230 *ans avant J. C.*

ORINGIS (*prise d'*). Scipion l'Africain envoya L. Scipion,

son frère, dans la Bétique, avec dix mille hommes de pied et mille chevaux, pour assiéger Oringis, ville des plus opulentes. Cette conquête était importante pour arrêter les efforts des Carthaginois. La place fit peu de résistance. Les habitants, dans la crainte que l'ennemi, s'il les prenait d'assaut, n'égorgeât tous ceux qui lui tomberaient sous la main, sans distinction d'Espagnols ou de Carthaginois, ouvrirent leurs portes aux légions. Il y eut environ deux mille ennemis tués, et les Romains ne perdirent pas plus de quatre-vingt-dix hommes. 208 *ans avant J. C.*

ORLÉANS (*siéges d'*). 1. Attila roi des Huns, entra dans les Gaules en 451, le fer et la flamme à la main, conduisant à sa suite des hordes innombrables de barbares. Il arriva devant Orléans, après avoir répandu partout l'effroi, la mort et le carnage. La seule défense de cette ville était la valeur de ses habitants, et le zèle actif de Saint-Agnan, son évêque. Avant que les Huns eussent passé la Seine, il se hâte de relever les murs de cette cité, amasse des vivres, vole vers Arles, presser le général romain Aëtius de secourir Orléans, puis vint s'y renfermer, résolu d'y périr avec son troupeau, si les Romains ne pouvaient seconder leur courage. Les Huns arrivent et attaquent avec fureur la partie de la ville située sur la rive droite de la Loire. On réitéra les assauts, on multiplia les efforts; cependant Agnan, prosterné aux pieds des autels, implorait le secours du Tout-Puissant. Le Ciel parut exaucer ses vœux, une pluie orageuse qui dura trois jours, fit interrompre les attaques. Quand elle eut cessé, les Barbares recommencèrent les assauts, enfoncèrent les portes et déjà pénétraient dans la ville. Alors on entend sonner les trompettes des Romains. Aëtius et Théodoric entrent dans Orléans de l'autre côté de la Loire, en même temps qu'Attila par la porte opposée. Les Huns se croyant déjà vainqueurs, se répandaient en désordre dans les maisons. Les Barbares sont arrêtés, enveloppés, poursuivis, massacrés de toutes parts. En vain Agnan voulut-il exciter en leur faveur la commisération des vainqueurs, il ne put réveiller quelque sentiment de pitié pour ces hommes féroces. Attila vaincu au moment où il se croyait victorieux, se retira lançant sur la proie qui lui avait échappé, de furieux mais impuissants regards.

2. Depuis long-temps le conseil du roi d'Angleterre pour ruiner le parti de Charles VII, deshérité, disait-on, par le traité de Troyes, portait des vues sur Orléans; mais une foule de considérations en avait toujours retardé le siége. Enfin, le 8 d'octobre 1428, dix mille Anglais s'approchèrent pour reconnaître les environs de la place, après avoir conquis rapidement Château-Neuf, Rambouillet, Bétancourt, Rochefort, Nogent-le-Roi, le Puiset, Janville, Toury, Meun, Mont-Pipeau, Jargeau, Sulli, Cléri, Beaugency, Marche-Noire, et toutes les forteresses circonvoisines. Gaucourt, gouverneur de la ville, fit une sortie vigoureuse, et repoussa les ennemis. Ils allèrent saccager encore quelques places; et, le 12 du même mois, ils reparurent devant Orléans, du côté de la Sologne. La garnison était faible, mais elle avait pour chefs des guerriers intrépides, les Gaucourt, les Dunois, les Lahire, les Xaintrailles, une foule de noblesse de ce nom, de ce mérite, qui tous inspiraient aux moindres soldats la valeur héroïque qui les animait. Les habitants, résolus de s'ensevelir sous les ruines de leur ville, plutôt que de subir un joug étranger, étaient devenus autant de héros. Les femmes partageaient cette ardeur martiale, et se dévouaient elles-mêmes pour la défense commune.

La tête du pont, du côté de la Sologne, était défendue par une forteresse appelée *les Tourelles*, au-devant de laquelle on avait commencé un boulevard. Ce fut par ce retranchement que le comte de Salisbury, général de l'armée anglaise, fit ses premières attaques. Les faubourgs, embrasés à l'approche de l'ennemi, n'étaient pas encore entièrement consumés. Cette barrière l'arrête d'abord, mais bientôt on éleva une bastille sur les ruines du couvent des Augustins, et l'on y dressa des batteries qui sans cesse foudroyèrent les murs de la ville, les tourelles et le boulevard dont on voulait se rendre maître. Le canon fit une large brèche, on résolut d'y monter l'épée à la main. Le 21 octobre, la trompette donne le signal, et tout à coup les guerriers placent leurs échelles au pied du rempart. Ils se poussent, ils se précipitent. On les reçoit avec intrépidité, on combat de part et d'autre avec une égale fureur. La haine nationale ajoute encore au desir de vaincre. Tandis que les assiégés précipitaient les ennemis dans les fossés, lançaient des pots à feu, faisaient rouler des pierres d'un volume énorme, les acca-

blaient de cercles de fer embrasés, versaient des torrents d'huile bouillante, de cendres rouges; les femmes de la ville non moins actives, « leur apportaient tout ce qui à la dé» fense pouvait servir; et, pour les rafraîchir du grand » travail, pain, vin, viandes, fruits, vinaigre et touailles » (serviette) blanches leur baillaient. Aucunes furent vues » durant l'assaut, qui Anglais repoussaient à coups de lances » des entrées du boulevard et ès fossés les abbataient. » Une si furieuse résistance déconcerte Salisbury; il fait sonner la retraite, et par son ordre on travaille à l'instant à une mine. Elle est bientôt achevée; on se prépare à la faire jouer. Les assiégés s'en apperçoivent, et désespérant de conserver plus long-temps un poste menacé de toutes parts, ils y mettent le feu à la vue des Anglais, et se retirent dans la forteresse des Tourelles. Pour la défendre encore quelques instants, ils élèvent un nouveau boulevard sur le pont même dont ils abattent deux arches. Cependant ils ne purent résister plus long-temps aux efforts multipliés des Anglais. Le fort des Tourelles fut emporté, et ce poste avantageux offrit aux assiégeants une position commode et redoutable. Alors les Orléanais dirigèrent toutes leurs batteries contre cette partie de leur ville pour laquelle ils avaient tant combattu. Les ennemis de leur côté, n'oublièrent rien pour s'y maintenir, et de part et d'autre on épuisa, soit pour attaquer, soit pour repousser, tout ce que la valeur la plus héroïque a de ressources.

On était au milieu de l'automne. Salisbury prévoyant que le siége serait long, résolut d'embrasser la place par une enceinte de plusieurs forts qui, placés de distance en distance, rendraient presqu'impossible l'entrée des secours et des convois. Pour rédiger l'exécution de ce projet sur l'assiette de la ville, il se rendit au fort des Tourelles, d'où l'on pouvait considérer toute l'étendue des environs d'Orléans. Il s'occupait attentivement à cet examen, lorsqu'un boulet de canon lui emporta l'œil et la moitié du visage. Après avoir exhorté les principaux officiers à continuer le siége suivant le plan qu'il leur en avait tracé, il se fit transporter à Meun, où bientôt sa blessure lui donna la mort. Le comte de Suffolck, le lord Poll, son frère, Talbot, Glacidas et les autres chefs, furent revêtus de son autorité; et ces capitaines, pleins de respect pour leur général, continuèrent leurs opérations suivant les instructions qu'il leur avait données.

fois enchaîner les plus grands événements aux plus faibles causes, lui préparait un vengeur. Une jeune fille, âgée pour lors de dix-sept ans, s'était fortement persuadée que Dieu la destinait à sauver sa patrie (1). Née près des rives de la Meuse, à Dom-Remy, village de Lorraine, ses parents pauvres, mais honnêtes, lui avaient donné une éducation conforme à la simplicité de leur fortune. Jeanne d'Arc (c'était le nom de l'héroïne), dès son enfance avait été nourrie dans l'horreur du nom anglais; sans cesse elle priait le ciel de délivrer la monarchie de ces ennemis éternels qui la tyrannisaient. Son zèle s'enflammant avec l'âge, elle eut à treize ans des extases dans lesquelles elle assura qu'elle s'était entretenue avec Saint-Michel, Sainte-Marguerite, Sainte-Catherine, qui lui avaient annoncé que Dieu l'appelait pour chasser les Anglais, et faire couronner le dauphin; elle possédait toutes les vertus dont une âme simple est susceptible : innocence, piété, candeur, générosité, courage. La vie agreste avait encore fortifié son corps, naturellement robuste; elle n'avait que l'extérieur, et même les grâces naïves de son sexe, sans éprouver les infirmités qui en caractérisent la faiblesse.

Après plusieurs années de révélations, Jeanne, pressée de plus en plus par cette voix intérieure qui l'excitait à s'armer pour son roi, pour sa patrie, prit enfin la résolution de se faire présenter à Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, petite ville dans le voisinage. « Capitaine messire, » lui dit-elle, sachez que Dieu, depuis aucun temps en ça, » m'a plusieurs fois fait savoir et commandé que j'allasse » devant le gentil dauphin, qui doit être, il est vrai, roi » de France, et qu'il me baillât des gens d'armes, et que je » lèverais le siége d'Orléans, et le mènerais sacrer à Reims.» Baudricourt, étonné, la prit pour une folle, et voulut la faire exorciser par le curé du lieu. Jeanne le pressa durant six mois; enfin le gouverneur, obsédé sans cesse, l'arma de toutes pièces, lui donna deux gentilshommes avec leurs domestiques, et la congédia, en lui disant : *Va, et adviène tout ce qu'il pourra*. Elle arriva, sur la fin de février, à Chinon, où était le roi. C'était précisément dans le temps que

(1) On ne parle ici de la Pucelle, que suivant l'opinion qu'en eurent nos aïeux, puisque c'est cette opinion qui a produit la révolution qui nous étonne.

Charles indécis paraissait succomber sous le poids de sa disgrâce (1); elle s'annonce à la cour du monarque. Pendant deux jours, on délibère si on l'écoutera; enfin la curiosité l'emporte : elle est admise. Le roi, sans aucune marque de dignité, s'était mêlé dans la foule des courtisans, à dessein de l'éprouver. Jeanne le distingue, le désigne; en vain on lui dit qu'elle se trompe : *C'est lui*, s'écrie-t-elle, *c'est lui!* On admire sa noble hardiesse; on l'environne, on promène sur elle des regards étonnés. Charles lui-même ne sait ce qui se passe au dedans de son cœur à l'aspect de cette inconnue. « Gentil dauphin, lui dit l'héroïne, sans se déconcerter, » j'ai nom *Jeanne la Pucelle*. Le roi du ciel m'a envoyée » pour vous secourir; s'il vous plaît me donner gens de » guerre, par grâce divine et force d'armes je ferai lever » le siége d'Orléans, et vous mènerai sacrer à Reims, » malgré tous vos ennemis. C'est ce que le roi du ciel m'a » commandé de vous dire, et que sa volonté est que les » Anglais se retirent en leur pays, et vous laissent paisible » en votre royaume, comme en étant le vrai, unique et » légitime héritier; que si vous en faites offre à Dieu, il » vous le rendra beaucoup plus grand et florissant que vos » prédécesseurs n'en ont joui; et prendra mal aux Anglais, » s'ils ne se retirent. »

Ainsi dit la Pucelle; la chaleur de ses paroles, la naïveté de son discours, ses réponses simples, mais précises, tout persuade. Le roi la fait examiner par des femmes, des théologiens et son parlement. Yoland d'Arragon, reine de Sicile, accompagnée des dames de Gaucourt, de Tiènes, et de plusieurs autres de la première distinction, visitèrent Jeanne d'Arc, « ès parties secrètes de son corps; et, après qu'elles eurent vu et regardé tout ce qui requis était en ce cas, ladite roine dit au roi qu'elle et ses dames trouvaient certainement que c'était une bonne et valable, une vraie et entière pucelle, en laquelle ne paraissait aucune corruption ou violence. » Les théologiens, après plusieurs interrogatoires, décidèrent qu'elle était inspirée. Le parlement de

(1) Cette circonstance semble autoriser l'opinion de ceux qui prétendent que la Pucelle ne fut qu'une fille spirituelle, adroite, que le comte de Dunois fit agir pour exciter le courage chancelant des serviteurs de Charles VII, et retenir ce monarque lui-même qui voulait se retirer.

Poitiers, après les observations les plus scrupuleuses, lui fit demander qu'elle manifestât par quelques prodiges la vérité de ses révélations. « Je ne suis pas venue, dit-elle, » à Poitiers pour faire des signes; mais conduisez-moi à » Orléans, et je vous donnerai des signes certains de ma » mission. » Cette réponse si ferme étonne, surprend les juges; tous, d'une voix unanime, déclarent qu'il faut se servir au plutôt de cet instrument céleste que le Tout-Puissant envoie à la patrie. Charles lui fait une armure complète, lui donne un étendard, des écuyers, des pages, un intendant, un chapelain, une suite conforme à l'état d'un chef de guerre. La nouvelle Amazone se met à la tête d'un convoi considérable, destiné pour Orléans; bientôt ses guerriers sont remplis de son enthousiasme. Elle part suivie du maréchal de Boussac, de Gilles de Rais, de l'amiral de Culand, d'Ambroise de Loré, de Lahire; elle arrive, le 29 d'avril, à la vue de la place. Dunois vient au devant d'elle; il l'invite à satisfaire l'empressement que les habitants avaient de voir leur libératrice : elle se rend à ses prières, elle entre comme en triomphe. Mille cris de joie se font entendre. Dès ce moment, les Orléanais se crurent invincibles, et le furent en effet. Tout change : les Anglais, vainqueurs jusqu'à ce jour, tremblent au seul nom de Jeanne d'Arc; ils la croyaient magicienne d'aussi bonne foi que les Français la croyaient célestement inspirée. « Anglais, leur » écrit l'héroïne, vous qui n'avez aucun droit à ce royaume » de France, Dieu vous ordonne, de par moi Jeanne la » Pucelle, d'abandonner vos forts, et de vous retirer. » On arrête les couriers; on ne répond que par des injures à cette effrayante sommation. Jeanne, outragée, mais redoutée, se dispose à prouver sa mission. Le mercredi, 4 de mai, elle choisit un corps de troupes; et, remplie d'une ardeur plus qu'humaine, elle se précipite sur les forts ennemis, et les emporte après un assaut de quatre heures. Elle songe ensuite à s'emparer du boulevard et du fort des Tourelles, où l'élite des Anglais s'était cantonnée, sous les ordres du célèbre Glacidas. Après avoir fait ses dispositions durant la nuit, elle donne le signal aux premiers rayons du jour. On la suit; on monte avec elle sur les brèches. On se bat avec ardeur; on presse, on enfonce, on culbute l'ennemi, qui se défend avec courage. On allait triompher, lorsque Jeanne, blessée à la gorge, est contrainte de se retirer pour

mettre le premier appareil à sa blessure. Son absence éteint le courage des assaillants; le soldat perd cette illusion guerrière qui le rendait victorieux. Déjà chacun voulait se mettre en sûreté; Dunois lui-même était de cet avis. Tout à coup la Pucelle se montre; elle court au pied du fort, elle y place son étendard. Son intrépidité passe dans tous les cœurs; on redouble d'efforts, on oublie ses premières fatigues. Les Anglais fuyent; le boulevard est emporté. Le lendemain, les vaincus se rangent en bataille du côté de la Beauce; les Français, toujours conduits, toujours animés par leur héroïne, se présentent dans le même ordre, résolus de combattre, quoique inférieurs en nombre. Mais ces ennemis, autrefois si fiers et si terribles, n'osent tenir devant eux; ils s'éloignent précipitamment; ils abandonnent leurs malades, leurs bagages, leurs vivres, leur artillerie, et près de cinq mille morts. Ainsi, contre toute espérance, la ville d'Orléans fut délivrée le 8 mai 1419. La reconnaissance publique s'épuisa, en quelque sorte, pour témoigner à Jeanne d'Arc combien on sentait vivement la grandeur de ses bienfaits; le roi l'anoblit avec son père, ses trois frères, et toute sa postérité. On lui érigea une statue sur le pont de la ville, qu'elle venait de sauver; et, pour éterniser la mémoire de cet heureux événement, on établit une fête qui se célèbre encore, tous les ans, le 8 de mai. On y prononce l'éloge de Jeanne d'Arc, qui, depuis ce moment, n'est plus appelée que *la Pucelle d'Orléans*. Durant les troubles de la révolution, des hommes ignorants ou barbares renversèrent dans Orléans la statue d'une héroïne qui avait préservé leur ville du joug de l'Angleterre. Quand un grand homme eut calmé, par sa puissance, les discordes civiles, les habitants d'Orléans redevinrent justes envers leur libératrice; ils s'empressèrent de relever sa statue et de rétablir la fête annuelle, que lui avait décernée la reconnaissance de leurs ancêtres. Le premier consul approuva la délibération du conseil municipal de cette ville par cette apostille remarquable : « L'illustre Jeanne d'Arc a prouvé qu'il n'est pas de miracles que le génie français ne puisse produire dans les circonstances où l'indépendance nationale est menacée. Unie, la nation française n'a jamais été vaincue; mais nos voisins, plus calculateurs et plus adroits, abusant de la franchise et de la loyauté de notre caractère, semèrent constamment parmi nous ces dissensions d'où naquirent les

calamités de cette époque et tous les désastres que rappèle notre histoire. »

2. Lors des guerres civiles qui agitèrent la France au temps des Huguenots, le duc de Guise vint assiéger, en 1563, Orléans, l'une des villes les plus fortes de leur parti. Une première attaque le rendit maître du faubourg de Portereau et du boulevard qui le protégeait; il s'empara ensuite du pont, s'approcha des Tourelles, et foudroya vivement cette forteresse. Le duc se croyait certain d'un prompt succès, quand un gentilhomme nommé Poltrot, calviniste fanatique, le blessa d'un coup de pistolet; il y survécut peu. Le roi, déconcerté, fit la paix avec les Protestants. 1563.

ORMEA (*combat et prise d'*). Après s'être rendus maîtres d'Oneille et de Loano, les Français se portèrent, le 16 avril 1794, sur les hauteurs d'Ormea et de Poute-di-Nava. Ces postes étaient fortifiés, mais aucun obstacle n'arrêta les soldats conduits par le brave Masséna. Quinze cents Autrichiens sont forcés dans ces retranchements, sans avoir même eu le temps de tirer les canons placés pour leur défense. Etonnée de la vivacité de cette ardeur française, la garnison d'Ormea fuit et se disperse dans les montagnes; quatre cents Autrichiens, l'élite de l'armée impériale, se rendent sans combat; on y trouve douze pièces de canon, trente mille fusils, quarante barils de poudre, et une grande quantité de vivres. La tranquillité et le calme ne furent pas un instant troublés dans cette ville. Ainsi les soldats français répondaient, en observant une exacte discipline, aux calomnies de leurs ennemis qui les accusaient d'aimer le pillage.

ORSOI (*prise d'*). 1. L'amiral d'Aragon, commandant en Flandre, se présenta, en 1598, devant Orsoi, dont la conquête flattait son ambition. Il menaça ceux qui défendaient le château de les faire pendre, et les intimida tellement, qu'ils se rendirent.

2. Orsoi fut attaquée par les Français en 1672, et prise le 3 juin. Les vainqueurs y restèrent jusqu'en 1683 qu'ils en détruisirent les fortifications pour la remettre à l'électeur de Brandbourg.

ORVIETTE (*prise d'*). Après la prise d'Urbin, Bélisaire, toujours victorieux, vint assiéger Orviette, occupée alors par les Goths. Cette ville, située sur une colline escarpée, dont le sommet se terminait en plate-forme, était défendue par sa position seule. La famine, terrible fléau, s'y fit bientôt cruellement sentir. Cependant les Goths, lorsque leurs provisions furent épuisées, se soutinrent quelques jours en mangeant des peaux et des cuirs détrempés dans l'eau. Ils se rendirent lorsqu'il leur restait à peine assez de force pour capituler. *An* 538.

OSS (*combat d'*). Les Autrichiens, toujours vaincus, depuis le passage du Rhin, par l'armée du général Moreau, accumulèrent incessamment des troupes dans les positions les plus formidables de la Souabe, pour arrêter la marche des Français. Un excellent poste, situé entre Gersbach et Rastadt parut au prince Charles capable de recevoir des forces suffisantes pour les vaincre, ou tout au moins pour les arrêter quelque temps. Il plaça donc son avant-garde derrière la Olbach, sur les hauteurs du village d'Oss, et le long du chemin de Bade à Gersbach. Aussitôt que Desaix connut ces dispositions, il donna ordre au général Sainte-Susanne de marcher à l'ennemi. Cet officier, en approchant, reconnut la position des Autrichiens, qui lui parut inattaquable de front; mais il en fit tourner la gauche, tandis que l'on emportait le village d'Oss à la baïonnette. Cette manœuvre réussit. L'ennemi, qui n'était plus couvert par la Olbach, battit en retraite. On fit quelques prisonniers dans le village; mais l'excessive fatigue des troupes fit remettre la poursuite de l'ennemi au lendemain, 16 *juillet* 1796.

OSTALRIC (*prise d'*). Après la conquête de Girone, le maréchal de Noailles vint assiéger Ostalric, ville forte de la Catalogne. Il s'en rendit maître le 20 juillet 1694, après avoir forcé les sept retranchements que les Espagnols avaient faits. La garnison se rendit prisonnière de guerre.

OSTENDE (*prises d'*). 1. Le siége d'Ostende, entrepris par les Espagnols en 1601, dura trois ans et soixante-dix-huit jours, et à l'instant même qu'il fut terminé on doutait encore de sa réussite. Les assiégés, rafraîchis sans cesse

par mer, ne purent lasser le courage et la patience des assiégeants, qui poussèrent leurs attaques sans relâche au milieu des plus grands obstacles. On compterait difficilement le nombre des batteries qu'ils établirent (1), des assauts qu'ils livrèrent, des mines qu'ils firent jouer. Celles-ci furent si fréquentes, que l'on travailla pour ainsi dire beaucoup plus sous terre que sur sa surface. On épuisa toutes les ressources de l'art dans l'attaque et la défense. On inventa des machines. On vit en quelque sorte la terre et l'eau favoriser tour-à-tour les deux partis, seconder et détruire alternativement les ouvrages des Espagnols et des Hollandais, qui n'en avançaient aucun sur terre, que la mer en furie ne s'efforçât de le renverser. Ce siége leur coûta plus de soixante-dix mille hommes, et plus de dix millions. Leurs adversaires y perdirent beaucoup. Le carnage et l'acharnement y furent terribles des deux côtés. On y pensait moins à se défendre des coups de l'ennemi, qu'à lui en porter de mortels. Enfin, les assiégés, après avoir vu périr successivement neuf commandants, n'abandonnèrent le petit monceau de ruines où ils s'étaient concentrés, que lorsque, ayant perdu pied à pied tout le terrain qu'ils occupaient, il vint à manquer à leur insurmontable défense. La garnison obtint une capitulation honorable. On vit avec surprise sortir d'Ostende plus de quatre mille soldats vigoureux, et que l'abondance dont ils avaient joui pendant le siége avait maintenus dans la meilleure santé. Outre une artillerie nombreuse, on trouva dans cette ville un amas prodigieux de vivres, de munitions de guerre, et de tout ce qui était nécessaire à la défense des places les plus considérables. L'archiduc, qui avait commencé cette expédition célèbre, et l'infante son épouse, eurent la curiosité de venir voir les tristes ruines d'Ostende. Ils n'y trouvèrent qu'une masse informe de décombres où l'on n'appercevait presque aucun vestige de la place assiégée. Spinola, qui l'avait prise, fut comblé d'honneurs, et élevé aux premières dignités qu'il était digne de remplir. Les Hollandais, qui, durant le siége, avaient pris

---

(1) Les assiégeants tirèrent pendant les six premiers mois du siège, cent soixante un mille cents coups de canon; en vingt-deux mois, ils en tirèrent deux cent cinquante mille et les assiégés leur renvoyèrent cinquante mille boulets. Le bruit était si grand qu'on l'entendait à Londres.

Rhinberg, Grave et l'Ecluse, se consolèrent aisément de cette perte; et, pour marquer, par un monument public, qu'ils se croyaient bien dédommagés, ils firent frapper une médaille avec cette inscription : *Jehova plus dederat quàm perdidimus*. Dieu nous en a plus donné que nous n'en avons perdu. 1601 *à* 1604.

2. Les Espagnols n'oublièrent rien pour rétablir Ostende dans tout son éclat, et bientôt cette ville importante devint une des places les plus redoutables et les plus opulentes des Pays Bas. Elle était bien mieux fortifiée que du temps de Spinola, lorsque, en 1745, le comte de Lowendhal en forma le siége. M. de Chanclos, lieutenant-général des armées d'Autriche, défendait la ville avec une garnison de quatre mille hommes choisis, dont la moitié étaient Anglais. La terreur et le découragement étaient au point que le gouverneur capitula dès que le marquis d'Hérouville eut pris le chemin couvert du côté des dunes. Une flotte anglaise, qui avait apporté du secours à la ville, et qui canonnait les assiégeants, sembla n'y être venue que pour être spectatrice de la conquête d'une place qu'elle devait défendre. Ce succès ne coûta que quinze jours de travaux. La tranchée avait été ouverte le 13 août; la capitulation se fit le 23, et la garnison sortit le 27 avec tous les honneurs de la guerre.

3. Au moment de l'invasion de la Belgique par le général Dumourier, le général Labourdonnaye son lieutenant se porta sur Ostende, qui avait été évacuée par les Autrichiens. Les habitants y reçurent avec joie les Français le 15 novembre 1792; mais ces succès, fragiles par la mobilité de caractère d'un homme qui avait su vaincre une fois, mais non assurer ses conquêtes, ne durèrent que six mois. L'armée de Dumourier, repoussée à Aix-la-Chapelle, vaincue à Nerwinde, fut obligée d'abandonner aux Impériaux la Belgique, et l'on vit encore une fois les armées étrangères sur les frontières de la France. Leurs fortifications y arrêtèrent long-temps les ennemis; ils entreprirent des siéges et s'avancèrent avec prudence dans un pays où tout homme était devenu soldat pour défendre ses foyers. Durant ces opérations lentes, des milliers de Français quittaient leurs charrues et abandonnaient

les villes pour repousser l'ennemi ; des généraux plébéiens sortaient des rangs avec de l'audace et des talents, l'amour de la gloire et le desir d'obtenir un nom. Le commandement de l'armée du nord échu à Pichegru, une diversion habile dans la Flandre maritime, et la victoire remportée à Fleurus sur les Autrichiens par le général Jourdan, furent les causes premières de la reprise de la Belgique. Les troupes françaises arrivèrent le 2 juillet 1794 devant Ostende; elles n'éprouvèrent aucune résistance du côté de la terre, mais seulement une vive canonnade des vaisseaux mouillés dans son port, dont des vents contraires qui les empêchèrent de sortir, augmentèrent les avantages que les Français retirèrent de l'occupation de cette ville importante par son commerce, ses richesses, et le port qu'elle procurait vers les côtes septentrionales de l'Angleterre.

4. Jaloux de voir les Français maîtres d'Ostende, les Anglais tentèrent, en 1798, de ruiner cette ville. Une armée commençait à s'y former contre l'Angleterre. Le général Championnet fut placé à une de ses ailes. Anvers, Ostende, Nieuport, Dunkerque, sont désignées pour l'embarquement des troupes. Le gouvernement britannique, menacé, médite une surprise. Trois mille hommes de ses troupes débarquent à Ostende au moment où une flotte anglaise bombarde la ville ; ces insulaires tentent de faire sauter les belles écluses de Slykens ; ils somment la garnison de se rendre ; six cents Français de la division Championnet se réunissent ; on marche sur les Anglais avant qu'ils se soient retranchés. Après deux heures de combat, dix-huit cents Anglais mettent bas les armes, abandonnant huit canons et cent cinquante obusiers. Le général de l'artillerie anglaise est tué ; le général anglais commandant en chef l'expédition a la cuisse emportée ; étendu sur le sable, perdant tout son sang, sa main défaillante agitait encore son épée. Il mourut en criant avec l'accent du désespoir : *Soldats anglais, battez-vous donc, et ne vous rendez pas.* 19 *avril* 1798.

OSTREITAM (*attaque de*). Lors de la guerre qui se termina en 1762 entre la France et l'Angleterre, une escadre britannique mouilla, dans la nuit du 12 juillet, sur les côtes de Normandie, à l'embouchure de la rivière d'Orne,

vers le village d'Ostreitam. Le dessein du chef de cette expédition était de détruire ou d'intercepter quinze vaisseaux chargés de bois de construction destinés pour Brest. Cette entreprise était d'autant plus facile, que la côte se trouvait dégarnie de troupes. Deux coups de canon tirés par les Anglais jètent l'alarme sur le rivage; la frayeur s'empare des habitants, qui enlèvent et cachent leurs effets. Michel Cabieux, sergent de milices garde-côtes, ne s'effraye point; quoiqu'il se voye seul, il se porte sur le rivage, accompagné d'un tambour. Celui-ci le quitte bientôt. La nuit était obscure. Cabieux se place dans un endroit d'où l'ennemi ne peut l'appercevoir, découvre la troupe anglaise, tire sur-le-champ un coup de fusil, gagne ainsi plusieurs postes le long de la côte, et parvient à intimider les Anglais à la faveur de la nuit et d'un brouillard épais. Arrivé à la hauteur d'un canal et d'un petit pont, il prend le ton d'un commandant. *Silence*, s'écrie-t-il; *c'est à tout le bataillon que je parle*. Il ordonne à sa prétendue troupe de faire un feu de file. Les Anglais se jètent ventre à terre. Pour gagner du temps, il commande à son aide-major de prendre cent hommes, de tourner le village sur la gauche pour traverser le pont et attaquer l'ennemi en queue, tandis qu'il le chargerait lui-même en tête. Les Anglais intimidés se relèvent, et se déterminent à la retraite pendant le temps nécessaire pour ce mouvement. Elle n'est pas encore assez prompte au gré de Cabieux Il prend la caisse que le tambour avait laissée près de lui, bat la marche, imite, en passant et repassant à pas redoublés sur le pont, le mouvement d'une troupe nombreuse qui se précipite sur le passage. Les Anglais intimidés se hâtent de regagner leurs vaisseaux. Dès que le jour paraît, Cabieux va reconnaître le terrain; il rencontre un officier anglais blessé, l'emporte chez lui, et parvient à lui conserver la vie. Ses concitoyens lui donnent le nom de général Cabieux, et la cour de Louis XV récompense seulement sa valeur par une modique pension de cent francs. Au commencement de la révolution on suspendit quelque temps le payement de cette dette sacrée. Il obtint six cents livres en assignats de secours provisoire. Après un service aussi essentiel, Cabieux, végétant pauvrement dans sa chaumière, avait contracté quelques dettes. Au moment où il reçoit ce bienfait national, il affiche à la porte de l'église de son village qu'ayant reçu une gratification de la nation, il voulait payer tous ses créan-

ciers. Il le fit sur-le-champ, et, avec le reste de cette modique somme, il fit couvrir le toit de sa modeste demeure. Le général Hoche, en faisant une tournée dans ces départements maritimes lors de la pacification de la Vendée, admira ce héros, et fit augmenter son traitement de retraite. 1762.

OTMACHOW (*prise de*). Dans les premiers jours de janvier 1741, le comte de Schwerin, commandant l'aile droite de l'armée prussienne, s'avança jusque dans le voisinage d'Otmachow, ville de Silésie, dans le duché de Grotkau, afin de se saisir du pont jeté sur la Neiss. Il y trouva quatre cents dragons qu'il fit attaquer par ses hussards; et, ayant forcé les portes de la ville, il y fit entrer trois bataillons. Cependant la garnison s'était retirée dans le château, d'où elle faisait un feu violent sur les Prussiens. le roi fit braquer six pièces de campagne contre la porte et les fenêtres du château, qui ne purent être forcées; mais la garnison demanda à capituler. Elle ne fut reçue à composition, qu'en se rendant prisonnière de guerre.

OTRICOLI (*bataille d'*). L'armée française, commandée, en 1799, par le général Championnet, avait déjà une fois battu les troupes napolitaines commandées par le général Mack, quand une colonne de cette armée descendit de Calvi sur Otricoli, petite ville du duché de Spolette, à une lieue du Tibre. Pour couper toute communication entre les différents corps de l'armée française, elle s'était établie à cheval sur la route. Son passage avait été marqué par les plus horribles excès; elle avait égorgé tous les détachements français, et brûlé des malades étendus sur de la paille. Pour renforcer son centre et reprendre Otricoli, Championnet attendait une colonne tirée de sa gauche. Cependant le temps pressait, la position de son armée était critique; il ne pouvait dégarnir le camp en avant de Terni sans se compromettre. Magdonald se charge de cette entreprise, et marche à la rencontre des Napolitains. Ceux-ci, fuyant à son aspect, abandonnent Otricoli après un combat peu soutenu. Ainsi les relations furent rétablies entre les diverses parties de l'armée de Naples. 5 *janvier* 1799.

OUDENARDE (*sièges et combats d'*). 1. Oudenarde,

l'une des meilleures places de Flandre, par son commerce, sa population, et sa situation sur l'Escaut, fut assiégée par le prince de Parme, au mois d'avril 1582. Après l'avoir investie, ce prince s'empara de l'élévation qui la domine, et fit, de ce poste, le feu le plus terrible. On ouvrit ensuite la tranchée, et on disposa d'autres batteries assez proche de ses murs pour y faire brèche. Le canon ayant abattu une grande partie d'un ravelin qui couvrait l'une des portes, on y donna un assaut : il fut très-malheureux. Un pont, qui devait servir à traverser le fossé pour monter au rempart, se trouva trop court. La défense des assiégés fut très-brave : on fut obligé de sonner la retraite. Repoussé par ces obstacles, le prince préféra la sape et les mines aux assauts. Après s'être retranché de manière qu'il fût impossible aux ennemis d'introduire le moindre secours dans Oudenarde, il attendit son succès de la prudence et du temps. Bientôt les rebelles, tourmentés par tous les maux ordinaires dans les longs sièges, perdirent l'espoir de continuer plus long-temps leur défense. Oudenarde se rendit après une résistance de trois mois, et obtint des conditions honorables pour la garnison, et avantageuses pour les habitants.

2. Le 7 juillet 1708, l'armée française, conduite par le duc de Vendôme, rencontra, près d'Oudenarde, celle des Alliés, commandée par le prince Eugène et le duc de Marlboroug. Sept bataillons français, postés dans le village de Hègne, furent enfoncés, après un combat assez vif. Les vainqueurs les poursuivirent jusque dans la plaine, où la cavalerie les arrêta entre les villages de Rotz et de Mullen. Le terrain était si inégal et si coupé, qu'on ne put engager d'action générale. La nuit mit fin au combat qui avait eu lieu entre des corps séparés. La plupart des Français qui sont vaincus ne savent précisément ni où ils sont, ni de quel côté ils doivent se retirer. Eugène et Marlboroug, qui pensent à tout, font battre la retraite à la française dans plusieurs endroits de leur camp ; ils font même crier, à la manière des français et par des français : *A moi, Picardie : à moi, Touraine !* etc. Cette idée a un succès complet. Les soldats égarés donnent en foule dans le piége, croyant se ranger sous leurs drapeaux. Il y eut plus de quatre mille hommes qui furent pris en chemin par les ennemis, à quelques milles du champ de bataille.

3. En 1745, le comte de Lowendhal assiégea Oudenarde. La tranchée fut ouverte dans la nuit du 18 au 19 juillet; et, le 22 au soir, le commandant fit arborer le drapeau blanc. Quatorze cents hommes sortirent, le 25, avec armes, bagages, et tambours battants. On trouva dans la place trente-six canons et des munitions prodigieuses.

4. Oudenarde, dont les poètes du siècle de Louis XIV avaient si pompeusement chanté la reddition, tomba sans coup férir, en novembre 1792, entre les mains des Français, commandés par Dumourier; mais les fragiles succès de ce général ne durèrent pas six mois. Cette ville revint au pouvoir des Impériaux, qui reprirent toute la Belgique. Elle fut définitivement annexée à la France par les conquêtes de Pichegru. Ce général qui avait formé le projet de séparer l'armée du général Clairfait de celle des Anglais, en passant l'Escaut près d'Oudenarde, y réussit, et le 3 juin 1794 cette ville se rendit.

OUDEWATER (*prise d'*). Après la prise de Buren, le seigneur d'Hierges vint, en 1575, mettre le siége devant Oudewater, place importante baignée d'un côté par l'Yssel, et défendue de l'autre par un fossé profond. Les assiégés montrèrent beaucoup de résolution, et parurent vouloir se défendre avec opiniâtreté. Ils soutinrent d'abord le feu des batteries espagnoles, et repoussèrent les ennemis dans un premier assaut. Ceux-ci revinrent à la charge avec plus de fureur. Mêlés sur la brèche avec les bourgeois, ils entrèrent avec eux dans la ville. Ils y mirent tout à feu et à sang, la détruisirent presque entièrement, et en firent un affreux désert. Vingt habitants seulement se sauvèrent de ce désastre.

OUESSANT (*combats d'*). Une flotte française de trente-deux vaisseaux de ligne, sortie de Brest sous les ordres du comte d'Orvilliers, eut connaissance d'une flotte ennemie le 27 juillet 1778, à quatre heures du matin. Le comte d'Orvilliers fit le signal de se rallier dans l'ordre de bataille naturel. Les Anglais et les Français tenaient les amures à babord. Les premiers projetèrent de tomber sur l'arrière-garde française, et de prolonger leur ligne au même bord. Pour s'op-

poser à ce dessein, l'amiral français fit revirer toute l'armée ensemble, avec ordre de se former sur l'ordre de bataille renversé. Par cette manœuvre hardie, le comte d'Orvilliers prit sur l'armée ennemie la position qu'elle voulait prendre elle-même sur l'armée française, qu'il fut forcé de prolonger en combattant à bord opposé. Le feu fut très-vif pendant trois heures. Il commença par l'escadre bleue, de manière que chaque vaisseau français donna sa bordée à un anglais, et reçut la sienne. Après cet engagement, l'armée française poursuivit celle d'Angleterre pendant tout le jour, et lui présenta le combat dans le meilleur ordre; mais l'amiral anglais le refusa constamment, et profita de l'obscurité de la nuit pour faire retraite, en cachant soigneusement ses feux. On compta deux cents morts et six cents blessés, dans une journée où, dit M. de Kersaint, les Français battirent les Anglais, et où le général anglais battit le général français.

2. Les parages d'Ouessant furent une seconde fois marqués dans cette guerre par une disgrâce pour la marine française. L'amiral anglais Kempenfeld rencontra, le 12 décembre 1781, un convoi chargé de troupes et de munitions navales, escorté par le comte de Guichen. Ce général, continua sa route vent arrière, laissant derrière lui au vent plusieurs bâtiments de transport, et ne put les secourir quand il fut attaqué, parce qu'il s'était mis sous le vent. Quinze vaisseaux de son convoi furent, sous ses yeux, la proie des Anglais.

OXFORD (*siége d'*). Mathilde, fille de Henri Ier, roi d'Angleterre, s'était retirée dans Oxford. Etienne, ennemi de la princesse, croyait ne pouvoir conserver le trône qu'au prix des jours de sa rivale. Il vint l'assiéger dans son asyle, et jura de ne le point quitter qu'il ne l'eût entre ses mains. L'illustre proscrite sut tromper son implacable ressentiment. Elle trouva dans la fécondité de son génie un expédient qui la sauva. Une nuit où il tombait une grande quantité de neige, elle se revêt d'habits blancs, passe au milieu des gardes, arrive, à travers mille dangers et après avoir essuyé mille fatigues, à un port où elle s'embarqua sur un vaisseau qui la transporta vers Henri, son fils, duc de Normandie. 1142.

OXYDRAQUES (*siége de la ville des*). Alexandre, après son expédition contre les Indiens, passa dans le pays des Oxydraques, et assiégea leur ville capitale. Il fait planter les échelles; il en arrache une à un soldat; monte le premier, couvert de son bouclier, et arrive au haut de la muraille. On se hâte de le soutenir; les échelles se brisent; le roi demeure sans secours. Consultant sa bravoure, il saute dans la place, tombe heureusement sur ses pieds: l'épée à la main, il écarte ce qui s'offre à ses coups; tue le chef des ennemis; puis, s'appuyant contre un arbre, il pare avec son bouclier tous les traits qu'on lui porte. Personne n'osait l'approcher. Le feu de ses yeux, sa contenance fière et terrible, intimidaient les plus hardis. Enfin, un Indien décoche une flèche qui lui entre bien avant dans le côté droit. Il en sortit une si grande quantité de sang, qu'il resta évanoui. L'Indien accourut pour le dépouiller; Alexandre lui plonge son épée dans le corps. Ses officiers arrivent et lui font un rempart de leurs corps. Ses soldats se rendent maîtres d'une petite porte, l'enfoncent, et font entrer l'armée. Bientôt après, la ville est prise. Le soldat furieux immola tout à sa vengeance, sans distinction ni d'âge, ni de sexe. 327 *ans avant J. C.*

P

PADOUE (*siége de*). L'empereur Maximilien, chef, ou plutôt général de la ligue formée contre les Vénitiens, s'approcha de Padoue le 15 septembre 1509. Cette place, l'une des plus vastes de l'état de Venise, était défendue par plus de dix-huit mille hommes, sans compter la noblesse; tous étaient résolus de périr ou de sauver une ville dont la conservation ou la perte devait décider du sort de la république. Cette nombreuse garnison avait pour général Pétilien, l'un des plus célèbres capitaines de l'Italie. Le circuit de Padoue était trop grand pour l'investir; l'empereur ne l'attaqua que d'un seul côté: c'était précisément l'endroit le plus fort. En vain la Palisse, qui avait plus d'expérience et plus de capacité que Maximilien, lui représenta que les opérations

seraient plus faciles à la porte de Cadalonga. L'avis salutaire du général français ne fut point suivi, parce qu'il l'avait donné; mais la fortune le vengea. Le canon des assiégés, qui dominait sur le camp de l'empereur, fit en si peu de jours de si terribles ravages dans ses troupes, qu'il fut obligé de transporter ses tentes d'un autre côté : le succès n'y fut pas plus heureux. Il fit des brèches assez considérables aux murailles; il donna plusieurs assauts; mais la garnison se défendit avec tant de courage, qu'elle fit échouer tous ses efforts. Bientôt Maximilien s'apperçut qu'il n'avait qu'à perdre devant une place si bien fortifiée et si bien défendue. Désespérant de l'emporter, et n'ayant point une armée assez nombreuse pour la réduire par un blocus, il se retira le premier octobre, après quinze jours de vaines tentatives. Il arriva, pendant ce siége une aventure singulière. Le fameux Bayard avait dans sa compagnie de gendarmes un jeune homme de seize ans nommé Boutières; ce jeune guerrier, s'étant mesuré corps à corps avec un officier albanais, de la cavalerie légère des ennemis, remarquable par sa taille énorme, le fit prisonnier, et le présenta à l'empereur. Surpris de la disproportion des forces entre le Français et l'Albanais, ce prince dit à ce dernier qu'il s'émerveillait qu'un grand colosse comme lui se fût laissé saisir par un enfant qui de quatre ans ne porterait poil au menton. Le Grec, plus honteux du reproche que de sa défaite, dit qu'il avait cédé au grand nombre, et qu'il avait été saisi par quatre cavaliers. Bayard, qui était présent, se tournant vers Boutières : « Entendez-vous, lui dit-il, » ce qu'il rapporte? Il est contraire à votre récit : ceci » touche votre honneur. » Aussitôt Boutières, jetant sur son captif un regard foudroyant : « Tu ments, lui dit-il; et » pour preuve que je t'ai pris moi seul, remontons à cheval, et je vais te tuer, ou te faire crier quartier une seconde fois. » L'Albanais ne voulut pas se faire battre davantage. « Boutières, dit alors le chevalier Bayard, vous » avez un commencement aussi beau que vis jamais jeune » homme; continuez, et vous serez un jour un grand » personnage. » Cette prophétie du héros français se vérifia dans la suite, et Guignes-Guiffray, sieur de Boutières, devint un capitaine fameux. 1509.

PAGYDA (*siége de*). Tacfarimas, célèbre brigand

d'Afrique, fit pendant plusieurs années une guerre sanglante aux Romains; il osa assiéger une cohorte romaine dans le fort Pagyda. Décius, qui la commandait, honteux de se voir investi par des voleurs, sortit pour combattre en pleine campagne; mais la fortune ne seconda pas sa valeur. Blessé, il se défendit long-temps, et fit tous ses efforts pour arrêter les siens, qui prenaient honteusement la fuite; cependant environné d'ennemis, il succomba sous leurs coups; mais bientôt le proconsul Apronius vint tirer vengeance de sa mort, et obligea le brigand à rentrer dans les déserts. *L'an* 22 *de J. C.*

PALAMOS (*siége de*). Le maréchal de Noailles, après avoir passé le Tec en présence d'une armée espagnole qu'il battit, marcha vers Palamos, petite ville bâtie entre Barcelone et Girone, sur le rivage de la Méditerranée, au fond d'une baie qui en fait un bon port. L'avantageuse situation de cette place, protégée par une colline très-escarpée, ses fortifications, sa citadelle, l'avaient fait regarder comme un des boulevards de la Catalogne; elle ne put résister à la valeur française. Après quelques attaques légères, elle fut prise d'assaut le 7 juin 1694; sa citadelle capitula le 10. M. de Tourville foudroyait la place du côté du port, pendant que les troupes de terre escaladaient ses remparts.

2. Le marquis de Castagna, aidé des secours qu'il reçut de la flotte anglaise, entreprend, en 1695, le siége de Palamos. Le duc de Vendôme, qui avait pris le commandement de l'armée française, ne voyant point de jour à forcer le camp espagnol, a recours à une ruse qui réussit souvent, quoiqu'elle paraisse usée; il écrit au gouverneur que Tourville est parti de Toulon pour le secourir. Les pêcheurs chargés de cette lettre se laissent prendre; l'amiral Russel prend le parti d'aller au devant de la flotte qu'il croit venir pour le combattre, fait rembarquer trois mille hommes, dont il avait fortifié les assiégeants, et laisse Castagna se démêler comme il pourra de l'entreprise qu'il a formée. Ce général, privé d'un secours sur lequel il avait compté, et qui lui était nécessaire, se retira après plusieurs jours de tranchée ouverte. Les conquérants démolirent la place, parce qu'ils ne pouvaient pas la conserver; en effet, elle fut rendue par le traité de Ryswick. 1695.

PALÉE (*siége de*). Philippe, roi de Macédoine, étant entré dans la Céphalénie, forma le siége de Palée; il fit avancer ses machines, et travailler aux mines. Les Macédoniens firent en peu de temps une brèche; un de ses capitaines fut commandé pour attaquer la ville de ce côté. Avec le moindre effort, il en aurait été maître; mais il avait dessein de trahir. Il attaque mollement, et est repoussé avec perte; Philippe est obligé de lever un siége qui avait coûté bien des fatigues à son armée. 218 *ans avant J. C.*

PALÉPOLIS (*prise de*). Palépolis, située auprès de Néapolis, était habitée par des Grecs, qui avaient exercé baeucoup d'hostilités sur les terres de Capoue et de Falerne. On leur déclara la guerre; le consul Publius Philo marcha contre ces deux villes alliées, dont il forma le siége; il fut long et périlleux. Mais les troupes des Samnites, qui s'étaient jetées dans Palépolis pour la défendre, y exerçant des violences inouies, les assiégés se rendirent aux Romains, après avoir fait sortir de leur ville, sous prétexte d'une entreprise importante, toutes les troupes auxiliaires qui s'y étaient renfermées. 326 *ans av. J. C.*

PALERME, *anciennement* PANORME (*bataille et prises de*). 1. Durant la onzième année de la première guerre pûnique, les consuls formèrent le siége de Panorme en Sicile. Ils s'emparèrent du port, et sommèrent les habitants de se rendre; on renvoya leurs envoyés avec insulte. Les Romains environnèrent la place de fossés et de retranchements. L'attaque fut poussée avec ardeur. Leurs soldats entrèrent par la brèche, s'emparèrent de la ville extérieure, appelée la ville neuve. L'ancienne ne tint pas long-temps. On obligea les citoyens à se racheter pour deux mines (100 livres) par tête. 254 *ans avant J. C.*

2. Une armée romaine, commandée par le proconsul Métellus, était dans Panorme. Asdrubal, général des Carthaginois, vint faire des courses jusqu'aux portes, et défier insolemment les Romains. Le grand art de Métellus était de saisir l'occasion, et de savoir engager ses ennemis à faire des fautes dont il pût profiter. Pour inspirer aux Carthaginois une confiance aveugle et téméraire, il feignit de les craindre, et défendit à qui que ce fût de sortir de

Panorme. Cette ruse réussit. Asdrubal, enhardi, répand toutes ses troupes dans les plaines, ravage le plat pays, y porte le fer et le feu, et s'avance fièrement jusqu'aux murailles de la ville. Alors le général romain fit une sortie vigoureuse. Asdrubal lui opposa ses éléphants; mais ils furent accablés de tant de traits, que, devenus furieux, ils se tournèrent contre les Carthaginois, renversèrent leurs rangs, et y jetèrent le trouble et la confusion. Les Romains achevèrent bientôt la déroute. Le carnage fut horrible. Vingt mille Carthaginois périrent dans cette action. On y prit deux cent quarante éléphants que Métellus envoya à Rome. Asdrubal, revenu à Carthage, y fut condamné à mort, triste récompense des grands services qu'il avait rendus à sa patrie, mais ordinaire dans cette République inhumaine envers les généraux malheureux! 251 *ans avant J. C.*

L'an 190 avant J. C. Polixénidas, amiral de la flotte d'Antiochus, roi de Syrie, ayant trompé Pausistrate, amiral des Rhodiens, alliés des Romains, par des propositions de paix, le surprit près de Palerme, l'attaqua et le défit. Le capitaine rhodien perdit la vie en combattant avec courage. Vingt-neuf de ses vaisseaux furent coulés ou brûlés. Il ne s'en sauva que sept.

4. L'an 535 de J. C. l'empereur Justinien ayant envoyé Bélisaire en Italie faire la guerre à Théodat roi des Ostrogoths, le général romain entra en Sicile, et ne trouva de résistance qu'à Palerme. Sa garnison refusa de se rendre. Bélisaire jugeant la ville imprenable du côté de la terre, fit entrer sa flotte dans le port, qui était hors de la ville et s'étendait jusqu'aux pieds des murs. Comme les mâts de ses vaisseaux s'élevaient au dessus des murailles, il y fit guinder des chaloupes remplies de tireurs d'arc. Les habitants, accablés d'une grêle de flèches, prirent l'épouvante et se rendirent aussitôt. La prise de cette ville acheva la conquête de la Sicile.

PALLANCE (*siége de*). Le consul Emilius voulut se signaler en Espagne par quelque exploit; il attaqua les Vaccéens, et forma le siége de Pallance, la plus forte place du pays : elle l'arrêta plus long-temps qu'il n'avait cru. Bientôt le défaut de provisions le réduisit à une fâcheuse

extrémité ; un convoi considérable était près d'arriver sous les ordres d'un officier-général appelé Flaccus, lorsque malheureusement les ennemis, sortis tout à coup d'une embuscade où ils l'attendaient au passage ; l'enveloppèrent de tous côtés. Le capitaine romain y aurait péri avec tous ses soldats, sans une ruse qui lui vint tout à coup dans l'esprit ; il répandit parmi ses troupes la nouvelle que le consul s'était enfin rendu maître de Pallance ; elles jetèrent de grands cris de joie, qui effrayèrent les ennemis, et les engagèrent de se retirer sur-le-champ. Flaccus, à la faveur de ce mensonge heureux, sauva son convoi et son détachement, et revint comme en triomphe dans le camp du consul. Ce secours ne dura pas long-temps, et le général, désespéré, prit enfin le parti de la retraite ; elle se fit de nuit, avec la plus grande confusion. Les cris des malades et des blessés avertirent les ennemis de cette fuite nocturne ; ils sortent en foule ; et, ayant atteint les fuyards vers le lever du soleil, ils ne cessèrent de les harceler : ils auraient pu détruire toute l'armée, s'ils avaient continué de la poursuivre. Six mille hommes périrent dans cette déroute, et le reste des troupes se sauva où il put. 137 *ans av. J. C.*

PALMYRE (*siége de*). Après la bataille d'Emèse, Zénobie se renferma dans Palmyre sa capitale, où Aurélien vint l'assiéger. Avant de commencer les attaques, ce prince voulut l'engager à se rendre ; Zénobie lui répondit avec hauteur. L'empereur, irrité, pressa la place avec ardeur. Les Palmyréniens se défendirent courageusement. Le siége dura long-temps ; la disette seule mit fin à la résistance de la reine. Cette princesse voulut fuir, mais elle fut arrêtée. Ayant été conduite devant l'empereur, ce prince lui demanda comment elle avait osé insulter les Césars. *Je ne vous ai point insulté, seigneur*, répondit-elle avec noblesse ; *vous méritez l'empire, mais Gallien et ses semblables n'étaient pas dignes de ce haut rang.* 273.

PAMPELUNE (*siége de*). 1. Les Sarrasins d'Espagne vinrent supplier Charlemagne de les prendre sous sa protection, et de les délivrer du joug d'Abdérame. Charles accéda à leur demande. On se mit en marche pour l'Espagne. Le soldat, accoutumé à passer les Alpes, ne s'effraya point

à la vue des Pyrénées. On vint camper sous Pampelune, dont on forma le siége ; il dura trois mois. Charles la serra de si près, que bientôt elle perdit espérance de se défendre ; il fallut se rendre. *An* 778.

2. Pampelune fut assiégée, en 1512, par le duc d'Albe, général de Ferdinand, époux de la fameuse Isabelle. Le roi Jean d'Albret, prince faible, était renfermé avec toute sa famille dans cette capitale de la Navarre. Le capitaine espagnol ne put l'empêcher d'envoyer en Béarn la reine et ses enfants. Cette princesse voulait rester dans la place pour la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Sa résolution généreuse fut rejetée par son timide époux. Elle sortit en lui disant : *Vous quittez un royaume où vous ne rentrerez jamais, et toute votre vie vous serez Jean d'Albret*. Cette prédiction se vérifia bientôt. Le pusillanime monarque, après quelques jours de résistance, ouvrit ses portes à l'ennemi, et se retira auprès de son épouse. *Don Jean*, lui dit-elle en le voyant, *si nous fussions nés, vous Catherine, et moi Don Jean, jamais nous n'aurions perdu la Navarre*.

PANAMA (*prise de*). Le sac de Porto-Bello, encouragea les Flibustiers à une entreprise sur Panama. Pour la faire réussir, on va chercher des guides dans l'île Sainte-Catherine, où les malfaiteurs des Indes espagnoles sont confinés. Cette île est si bien fortifiée, qu'elle aurait dû arrêter dix ans entiers une armée dix fois plus considérable que la petite troupe des Flibustiers. Cependant, dès qu'ils paraissent, le gouverneur envoie secrètement pour savoir comment il pourrait se rendre, sans que son maître pût l'accuser de lâcheté ; on s'arrête à l'expédient suivant : Que Morgan insultera le fort Saint-Jérôme, situé au bout du pont qui sépare la petite île de la grande ; que le commandant sortira de la citadelle pour aller au secours du pont attaqué ; que les Flibustiers viendront pendant ce temps-là le prendre par derrière, et le feront prisonnier ; ce qui entraînera la reddition de la place. On convient aussi qu'on tirera avec beaucoup de vivacité de part et d'autre ; mais qu'on ne tuera personne. Cette comédie fut admirablement jouée de part et d'autre ; les assiégés, sans hasarder leurs jours, contentèrent leur nation et leur cour, et les assiégeants se trou-

vèrent avoir fait une conquête importante, qui ne leur a coûté ni sang, ni inquiétude, ni fatigues. La ville de Panama, quoique avertie à temps du péril qui la menace, ne fait pas même la démonstration de la résistance. Les Flibustiers n'ont d'autre peine que de courir après les habitants, qui fuyent avec leurs meilleurs effets; tous ceux qu'on peut joindre furent mis à la torture avec une sévérité dont on peut juger par le trait suivant. Un pauvre espagnol, que le hasard fait entrer dans la maison de campagne d'un riche négociant, y trouve quelques hardes qu'on a laissées d'un côté et d'autre en se sauvant; il lui vient dans l'esprit de prendre du linge et de s'habiller : ce qu'il fait, n'y trouvant ni obstacle, ni inconvénient. Il venait de finir cette espèce de toilette, lorsque des Flibustiers, qui l'apperçoivent, lui demandent où il a caché son argent. Ce malheureux a beau conter son histoire, et montrer les haillons qu'il vient de quitter, on lui donne la question; et, comme il ne confesse rien, on le livre aux Nègres, qui l'achèvent à coups de lance. 1670.

PANTICAPEE (*siége de*). Pharnace, fils de Mithridate, conçut le criminel dessein d'arracher la couronne et la vie à son père. Il souleva ses troupes; le roi fut réduit à se renfermer dans le château de Panticapée. Ce prince infortuné, pour essayer de ramener les rebelles, s'avança pour leur parler. Les soldats qui étaient sortis avec lui suivirent l'exemple de leurs camarades, et offrirent leurs services à Pharnace. Les révoltés, fiers de leurs forces, déclarèrent qu'ils ne les recevraient point s'ils ne prouvaient leur zéle par quelque coup d'éclat; en même temps ils leur montraient Mithridate. Dans une si grande extrémité, ce malheureux père n'eut que le temps de se réfugier dans l'intérieur de la forteresse. Dans l'instant où Pharnace fut proclamé roi, Mithridate lui envoya quelques-uns de ceux qui ne l'avaient point abandonné, pour lui demander la vie et la permission de se retirer en sûreté; aucun ne revenait. Réduit au désespoir : *Grands dieux*, s'écria-t-il, *venez secourir un père infortuné, et, s'il est vrai que vous punissez les crimes, souvenez-vous, dans votre colère, d'un fils ingrat et perfide qui m'arrache le jour que je lui ai donné*. Il descendit dans l'appartement de ses femmes et de ses filles, fit préparer du poison, le leur pré-

sentit, et se disposa à en prendre lui-même. Deux de ses filles voulurent expirer avant lui. La précaution dont il avait usé en faisant usage de contre-poison dès sa plus tendre jeunesse, empêcha, ou du moins affaiblit l'effet de la liqueur mortelle qu'il avala. Il eut recours à son épée; mais sa main, appesantie par l'âge et le poison qu'il venait d'avaler, n'obéit pas au gré de ses desirs. Il gémissait, il languissait, il luttait contre la mort lorsqu'il vit entrer un officier gaulois, qui, à la tête d'une troupe de soldats, avait forcé les murailles du château. *Brave guerrier*, lui dit le prince, *tu m'as rendu de grands services quand tu combattais pour moi; donne-moi une dernière preuve de ton zèle en m'ôtant ce reste de vie; ne souffre pas que Mithridate orne le triomphe ou des Romains ou d'un fils rébelle* L'officier satisfit ses vœux, et lui donna la mort, fin déplorable pour un si grand roi, et doublement malheureuse parce qu'un fils l'ordonnait. 63 *ans avant J. C.*

PAPPUAS (*siége du mont*). A l'extrémité de la Numidie s'élève une montagne escarpée et presque inaccessible, appelée *Pappuas*. Gélimer, après la défaite de ses troupes à Tricamare, s'y mit en sûreté. Comme il était impossible de l'attaquer, Bélisaire ordonna à Pharas, prince hérule, qui servait dans l'armée romaine, de tenir cette montagne bloquée de manière à ce que le roi des Vandales ne pût ni échapper, ni recevoir des vivres. Le lieutenant de Bélisaire justifia son choix, et sut remplir ses ordres avec tant d'exactitude, que bientôt Gélimer se vit réduit aux plus affreuses extrémités. Pharas, qui en fut instruit, écrivit au monarque assiégé : « Prince, je suis barbare » comme vous, et je n'ai reçu d'autres leçons que celles » de la nature. C'est elle qui me dicte ce que je vais vous » écrire. Voulez-vous donc périr vous et votre famille, » au lieu de vous soumettre à un vainqueur généreux? » Vous chérissez la liberté; c'est un trésor que vous ne » perdrez qu'avec la vie. Ah! dites-moi, Gélimer; n'êtes- » vous pas actuellement esclave des Maures qui vous dé- » fendent? Eh! ne vaudrait-il pas mieux mendier chez » les Romains, que d'être roi de cette vile et misérable » nation et souverain du mont Pappuas? Il est donc hon- » teux, selon vous, d'obéir à un prince auquel obéit Bé- » lisaire? Revenez de cette erreur. Issu du sang des rois,

» je me fais gloire de servir Justinien. Il sait vaincre, mais
» il pardonne aux vaincus, et son dessein est de vous dé-
» dommager amplement de la perte de vos états. Je suis
» homme, dites-vous, et je suis né pour supporter avec
» patience tous les caprices de la fortune. Mais si le ciel
» vous offre une ressource, pourquoi la refuser ? Etourdi
» par des coups si rudes, peut-être n'êtes-vous pas en
» état de prendre conseil de vous-même; suivez le mien,
» Gélimer; consentez à devenir heureux, et ne vous faites
» pas plus de mal que l'ennemi n'a voulu vous en faire. »
Gélimer ne peut lire cette lettre sans la mouiller de ses larmes. Il répondit : « Je vous remercie de votre conseil,
» mais je ne puis me résoudre à me rendre l'esclave d'un
» injuste agresseur. Il m'envoie, je ne sais d'où, un Bé-
» lisaire pour dévorer mes états et me dévorer moi-même.
» Il est prince, il est homme comme moi; qu'il sache
» qu'il peut devenir, comme moi, la victime de l'infor-
» tune. Je ne puis en écrire davantage; le poids de mes
» malheurs m'accable l'esprit. Adieu, cher Pharas; en-
» voyez-moi, je vous prie, une guitarre, un pain et une
» éponge. » Ces derniers mots étaient une énigme pour Pharas. Le porteur de la lettre les lui expliqua. *Gélimer*, dit-il, *vous demande du pain, parce qu'il n'en a pas goûté ni même vu depuis qu'il est chez les Maures. Il a besoin d'une éponge pour essuyer ses larmes, et d'une guitarre pour tâcher de calmer la violence de son chagrin.* Pharas, attendri, lui envoya ce qu'il demandait, et n'en fut pas moins attentif à garder toutes les avenues. Depuis trois mois Gélimer était enfermé; les maux de ce prince croissaient de jour en jour. Agité de continuelles alarmes, il croyait à tout moment entendre les Romains sur ses rochers. Ses neveux expiraient de faim et de misère. Ce qui le toucha le plus sensiblement, fut de voir un des enfants de sa sœur et un jeune Maure des plus misérables, se battre ensemble à outrance, et se prendre à la gorge pour s'arracher un méchant gâteau d'orge écrasé, à-demi cuit, tout brûlant et plein de cendres. Ce déplorable spectacle acheva de dompter sa constance. Il se livra entre les mains de Pharas, qui le conduisit à Carthage où résidait Bélisaire. Ce général partit pour Constantinople l'an 534, où il fut reçu avec une joie proportionnée à la grandeur de ses exploits. Pour les cou-

ronner, Justinien renouvela un honneur qui, depuis le règne d'Auguste, était réservé aux empereurs et à leurs enfants. Il décerna le triomphe à son illustre général. Bélisaire, entouré de sa garde, traversa la ville depuis sa maison jusqu'au cirque, où l'attendait l'empereur assis sur un trône élevé. On portait devant lui les dépouilles des rois vandales, des vases d'or et d'argent, des armes, des couronnes, des meubles précieux, des robes de pourpre semées de perles et de pierreries, sept grandes corbeilles remplies de monnaies d'or, et le livre des évangiles tout brillant d'or et de diamants. Les vases du temple de Jérusalem, que Tite avait enlevés lorsqu'il prit cette ville, et que Genseric avait transportés de Rome en Afrique, attiraient surtout les regards. Justinien les envoya aux églises de Jérusalem après la cérémonie du triomphe. A la suite du triomphateur marchaient les prisonniers, et à leur tête Gélimer vêtu d'une robe de pourpre, environné de ses parents, et suivi des autres Vandales dont on avait choisi les plus grands et les mieux faits. Lorsque le roi captif entra dans le cirque, et qu'il vit devant lui l'empereur et une foule immense attirée par la curiosité ; plongé dans une réflexion profonde, sans laisser échapper une larme, sans pousser un seul soupir, il répéta plusieurs fois ces paroles de l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, tout est vanité*. 334.

PAPYRE (*prise du château de*). Léonce s'était révolté contre Zénon, et avait pris le titre d'empereur. Il eut d'abord de grands succès, mais bientôt la fortune abandonna son courage, et il fut obligé de se retirer dans le château de Papyre, en Isaurie. Cette forteresse était bâtie sur un rocher qui s'élargissait par le haut, et que l'on comparait au col d'un chameau qui aurait porté une tête d'éléphant. On n'y pouvait monter que par un chemin fort étroit, pratiqué dans le roc ; une poignée de soldats pouvait s'y défendre contre la plus forte armée. Les Romains en formèrent le blocus en 486. Dès le commencement du siége, Illus, principal appui de Léonce, fit sortir son frère Troconde, pour rassembler des troupes, forcer les lignes ennemies, et lui ouvrir un passage. Troconde fut pris par les assiégeants qui lui coupèrent la tête. Léonce et Illus se seraient laissés mourir de faim plutôt que de se rendre. Ils

auraient encore tenu long-temps, sans une trahison. Le frère de la femme de Troconde, alla, par ordre de Zénon, se renfermer avec eux. Abusant de la confiance d'un ami et d'un parent, il fit monter, de nuit, les ennemis dans le château. Les vainqueurs firent couper les mains des soldats de la garnison. Les têtes d'Illus et de Léonce furent envoyées à Constantinople, et exposées plusieurs jours aux yeux du peuple. *An* 448.

PARIS (*siéges et bataille de*). 1. Jules-César avait fait la conquête d'une partie des Gaules; Labiénus, son lieutenant, côtoyait les rives de la Seine résolu de s'emparer de Lutèce, capitale des Parisiens. Ce n'était point encore cette grande et superbe cité qui étonne par sa vaste enceinte, son immense population, ses richesses prodigieuses, son luxe et ses plaisirs. Renfermée dans ce que nous nommons l'île du Palais, ou la Cité, elle n'offrait alors aux regards qu'un amas de cabanes rustiques; mais sa situation au milieu d'un fleuve, les fortifications naturelles qui en rendaient l'approche difficile et dangereuse, la valeur de ses habitants, qui préféraient la mort à l'esclavage, la rendaient bien digne des efforts des Romains. Au bruit de leur approche, tous les peuples voisins s'assemblèrent en armes sous les ordres d'un personnage distingué, nommé Camulogène. Malgré son extrême vieillesse, il connaissait et pratiquait tous les devoirs d'un grand capitaine. On le vit éviter le combat pour donner à ses troupes, plus courageuses qu'aguerries, le temps de se former. Il profita de l'avantage des lieux, afin de maîtriser les occasions. Il y avait alors sur la rive gauche de la Seine, au dessus de Lutèce, un grand marais dont les eaux s'écoulaient dans la rivière, il s'en forma comme un rempart. Labienus voulut l'y forcer; il fut repoussé. Il eût peut-être vu périr toutes ses légions, s'il n'eût fait une prompte retraite. Irrité de cet échec, le général romain se jeta sur Melun, dont les habitants étaient dans l'armée de Camulogène, saccagea cette petite bourgade, y passa la Seine, et, suivant la rive droite du fleuve, il se présenta de nouveau devant Lutèce. Le général gaulois, pour l'empêcher de prendre la ville et de s'y fortifier, y mit le feu et en fit rompre les ponts. Toujours protégé par le marais, il demeura dans son camp, vis-à-vis des Romains dont il était séparé par la rivière.

Cependant les nations qui peuplaient les frontières du Parisis, s'armaient pour accabler les Romains. Labienus avait amené de Melun cinquante gros bateaux. Sur le soir il les fit partir en silence, avec ordre de descendre la rivière au dessous de Lutèce, c'est-à-dire, à peu près à l'endroit où est maintenant le village d'Auteuil, et de l'y attendre sans faire le moindre mouvement. Son dessein était de traverser la Seine en cet endroit. Pour donner le change, il envoya vers le confluent de la Seine et de la Marne, cinq cohortes qui conduisaient tous les bagages, et suivaient quelques barques remplies de matelots. Ces soldats marchèrent avec un bruit terrible; les rameurs frappaient l'eau avec violence, afin de fixer sur eux les regards et l'attention des Gaulois. Ce stratagème fut heureux, et les Parisiens ne furent instruits du mouvement de Labienus, que lorsqu'au point du jour ils apperçurent ce général qui s'avançait contre eux, de l'autre côté de la rivière. Aussitôt ils s'ébranlèrent avec toutes leurs forces, et se précipitèrent au devant des Romains. Le combat se livra dans la plaine où sont aujourd'hui les villages d'Issi et de Vaugirard. Il fut vif et opiniâtre. Les Gaulois se battirent avec un courage digne d'un meilleur succès. Camulogène leur donnait l'exemple; ce héros, courbé sous le poids des années, semblait, au milieu de ses guerriers, reprendre toute la vigueur de la jeunesse; il se portait dans les endroits les plus périlleux, et se jetait au plus fort de la mêlée. Ce premier défenseur de la liberté parisienne trouva la mort des grands hommes; il expira pour sa patrie au milieu d'une foule de cadavres que son bras avait terrassés. La victoire des Romains fut complète, et Labienus se retira couvert de gloire. *L'an 52 avant J. C.*

2. Depuis cette époque, Lutèce, ou Paris, devint une ville fameuse. Rome y porta ses lumières et ses erreurs, sa sagesse et ses vices, ses richesses et son luxe, ses lois et ses abus. Mais les Parisiens, autrefois si simples et si braves, changés tout à coup en sages, perdirent, avec leurs rustiques vertus, cet infatigable amour de la liberté qui les avait animés. Pendant près de neuf siècles ils ne furent plus connus que par les différents maîtres dont ils changèrent, et par la considération dont ils jouirent parmi les peuples de la Gaule. Ils en étaient les chefs. Paris était le centre de la domination romaine dans cette partie du

l'empire. Les gouverneurs romains y résidaient. Des empereurs même en préférèrent le séjour à celui des plus brillantes cités ; Julien l'Apostat, qui l'embellit de monuments, ne l'appelait que sa chère Lutèce. Quand Clovis eut jeté dans les Gaules les fondements de cet empire qui subsiste aujourd'hui avec tant de gloire, Paris devint la capitale de ses Etats Sous le règne de ce prince et de ses successeurs, elle vit agrandir son enceinte, et occupa tout cet espace qui est renfermé entre les deux bras de la Seine. Les courses des Barbares obligèrent de la fortifier. On n'y pouvait entrer que par deux ponts. On les défendit l'un et l'autre par une forte tour située à peu près où l'on a depuis bâti le grand et le petit Châtelet. En 855, on connut toute l'importance de ces précautions : un essaim de Normands, affamés de butin et altérés de sang, vinrent assiéger Paris, qu'ils avaient déjà souvent et inutilement attaqué. Leur armée était de quarante mille hommes, et plus de sept cents bateaux couvraient la Seine dans l'espace de deux lieues ; les brûlots, les tours, les cavaliers, toutes les machines de guerre inventées pour la destruction des villes furent employées par ces Barbares. Ils donnèrent six assauts. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable ; ils étaient animés par l'exemple de leur comte Eudes, que ses grandes qualités élevèrent depuis sur le trône des Français, et par les exhortations de l'évêque Gauzlin. Ce prélat, le casque en tête, un carquois sur le dos, une hache à la ceinture, combattait sur la brèche à la vue d'une croix qu'il avait plantée sur le rempart. Il trouva la mort en immolant une foule d'ennemis. Anschéric, qui lui succéda sur le siége épiscopal, hérita de son courage et de son amour pour la patrie. Il continua de conduire les assiégés. Il était secondé par Ebole, neveu de Gauzlin. Cet intrépide abbé répandait partout l'étonnement et la terreur; la nature lui avait donné une force prodigieuse. Dans le second assaut il courut sur la brèche armé d'un javelot qui ressemblait à une grande broche, il en perçait les Normands, et criait à ses compatriotes : *Portez ceux-ci à la cuisine ; ils sont tout embrochés*. Enfin, après dix-huit mois d'efforts, les Barbares firent une dernière tentative ; ils coururent en foule au pied des murailles ; ils n'étaient point attendus ; plusieurs avaient déjà gagné les créneaux, et criaient victoire. Dans ce moment, un soldat d'une taille

médiocre, mais d'un courage extraordinaire, nommé Gerbaut, suivi seulement de cinq hommes aussi braves que lui, s'avance, tue les premiers, renverse les autres dans le fossé, arrache les échelles, et sauve la ville. Charles-le-Gros, qui avait fait d'inutiles efforts pour secourir ses fidèles sujets, traita avec les Normands, et les fit consentir à se retirer, moyennant sept cents livres pesant d'argent qu'on promettait de leur payer dans quelques mois. *An* 885.

3. Paris devint, dans les siècles suivants, le théâtre sanglant des fureurs civiles, qui, sous le règne de princes faibles, déchirèrent le royaume. Ces temps malheureux commencèrent durant l'administration pusillanime de Charles VI. Les haines qui divisaient les grands, éclatèrent ouvertement. La France se trouva partagée en deux factions presqu'également puissantes, celle du duc d'Orléans, que l'on appelait des *Armagnacs*, et celle du duc de Bourgogne appelée des *Bourguignons*. Presque tous les Parisiens étaient de cette dernière. La première portait, pour marque distinctive, une croix blanche à angle droit; la seconde une croix rouge oblique, appelée de Saint-André. Ces deux partis se firent bientôt une guerre cruelle. Les Armagnacs marchèrent vers la capitale; l'espoir du pillage de cette grande ville excitait l'ardeur et l'avidité des troupes. Tout plia sous leurs premiers efforts; à leur approche, la plupart des garnisons, distribuées dans les places voisines, cherchèrent leur salut dans la fuite. La seule ville de Saint-Denis se défendit pendant quelques jours. Jean de Châlons, prince d'Orange, commandait dans la place; la crainte d'être emporté d'assaut l'obligea de capituler; il sortit avec sa garnison, sous promesse de ne porter les armes de quatre mois. La trahison de Colinet de Puysieux rendit les Orléanais maîtres de Saint-Cloud et du passage de la Seine au dessus de Paris. Cette ville, entièrement resserrée au septentrion, éprouvait déjà la disette des vivres; les troupes répandues dans tous les environs y commettaient tous les jours des cruautés inouies. Les maisons de plaisance, les villages, les campagnes étaient en feu; les massacres et violences de toutes espèces, les plus horribles sacrilèges, les plus coupables excès, étaient les jeux de ces destructeurs impitoyables. Parmi ces brigands, on remarquait Montagu, archevêque de Sens, qui, au lieu de mitre por-

tait un bassinet, pour dalmatique un haubergeon, pour chasuble une pièce d'acier, et au lieu de crosse une hache. Cependant, avec les dangers du dehors, croissait de jour en jour la fureur des Parisiens, excitée surtout par le fanatisme des prêtres de la capitale. Toutes les chaires retentissaient de déclamations contre les Armagnacs. On excommunia les assiégeants; les Orléanais, pour répondre à cet anathème, frappèrent aussi d'excomunication le duc de Bourgogne et ses fauteurs. L'archevêque de Sens, les évêques de Paris, d'Orléans et de Chartres, avec plusieurs docteurs de ce siècle d'ignorance, avaient dicté cet arrêt foudroyant. C'est ainsi qu'on se jouait de la religion pour justifier les horreurs qui se commettaient de part et d'autre. Tous les jours de fête les curés de Paris interrompaient le sacrifice de la messe, pour renouveler les foudres lancés contre les Armagnacs. On faisait difficulté d'administrer le baptême aux enfants de ceux qu'on croyait favorables à ce parti. On n'osait plus se montrer dans les rues qu'avec l'écharpe rouge, et la croix de Saint-André. Les prêtres s'en paraient à l'autel; les tableaux en étaient chargés; jusqu'aux enfants nouveaux-nés, nul n'était exempt d'arborer cette marque distinctive de la faction dominante. On porta la démence jusqu'à faire le signe de la croix suivant la forme du crucifiement de saint André. Le peuple murmurait d'être renfermé dans ses murs, tandis que l'ennemi triomphait à ses portes. Ses cris séditieux annoncèrent qu'il voulait combattre; il fallut obéir à cette populace aveugle. Le comte de Saint-Paul et le prévôt des Essarts, à la tête d'un détachement de Parisiens mal armés et sans ordre, firent une sortie par la porte Saint-Denis; ils furent battus quoique six fois plus nombreux que leurs adversaires, et rentrèrent précipitamment dans la ville par la porte Saint-Honoré, après avoir perdu quatre cents des leurs. Cette disgrâce humiliante acheva de désespérer les vaincus. Dans un transport de rage ils firent une seconde sortie de l'autre côté de la ville. Goix, l'un des chefs de la milice, les conduisit au château de Wicestre (aujourd'hui Bicêtre), maison de plaisance que le duc de Berry s'était piqué d'orner de tous les embellissements que l'art de ce siècle avait pu lui fournir. Comme il ne se présenta point de troupes pour arrêter ces méprisables guerriers, ils assouvirent à leur gré l'emportement qui les guidait. Les portes de ce palais furent brisées, on pilla les meubles pré-

cieux, on enleva jusqu'aux chassis de verre, qui étaient alors un objet de luxe réservé pour les hôtels des grands seigneurs. Cette brutale expédition fut couronnée par l'embrasement de l'édifice. Dans la perte inestimable que causa l'incendie on regrêta surtout une suite chronologique de tableaux des rois de France de la troisième race, la plupart originaux.

Tandis que, de part et d'autre, on se livrait à ces horribles excès, le duc de Bourgogne songeait à délivrer la capitale. Ce prince, à la tête de ses troupes et de quelques compagnies anglaises dirigées par le comte d'Arondel, traversa la Seine au pont de Meulan, où trois mille Parisiens l'attendaient, et fit son entrée dans Paris, environné de quinze mille cavaliers. Les rues, remplies d'une multitude innombrable, retentissaient d'acclamations; tous s'empressaient à le combler d'honneurs et de témoignages de reconnaissance. Au milieu des transports de joie, les Parisiens voyaient cependant avec peine des escadrons anglais mêlés aux troupes françaises. Secrètement indignés de voir que la conservation de la capitale, la sûreté du roi et le salut de l'état, fussent confiés à la protection suspecte d'une nation rivale, aucun d'eux ne voulut loger ces étrangers, qui furent obligés de passer la nuit sur leurs chevaux, jusqu'au lendemain qu'on les distribua, non sans peine, chez les bourgeois, principalement chez ceux dont on soupçonnait l'attachement. Tout changea de face à l'arrivée du prince bourguignon. Les Orléanais voyaient sans cesse diminuer leur nombre. On faisait de fréquentes sorties. Ils ne pouvaient suffire à garder leurs postes. Enfin, le plus important de tous, Saint-Cloud, fut emporté d'assaut. Ils y perdirent neuf cents de leurs plus braves soldats. Il n'en périt pas vingt du côté des Bourguignons. Le duc d'Orléans perdit tout espoir d'entrer dans Paris. Son armée dépérissait; l'hiver approchait; il ne lui restait plus d'autre parti que celui d'une retraite honteuse. Il assembla un conseil de guerre; on y convint unanimement de la nécessité de lever le blocus. Dès le soir même du jour qui suivit la prise de Saint-Cloud, l'armée orléanaise se chargea de tout le butin qu'elle put emporter, pilla les trésors de la reine mis en dépôt dans l'abbaye de Saint-Denis, et qu'elle avait respectés jusqu'alors, traversa la Seine, et marcha, sans se reposer, jusqu'à Etampes. On ne fut informé dans Paris

de cette retraite nocturne, que lorsqu'ils furent trop loin pour les poursuivre. *An* 1411.

4. Paris, qui depuis l'invasion des Anglais était en proie à leur odieuse tyrannie, n'osait se déclarer en faveur de Charles VII, qui venait d'être couronné à Reims. Ce monarque voulut essayer d'y entrer, suivi de toutes ses troupes. Toutes les petites places environnantes s'empressèrent de le recevoir. Il s'empara de Saint-Denis, et vint occuper les postes de la Chapelle, d'Aubervilliers et de Montmartre. Ses généraux, se fiant sur les intelligences qu'ils avaient dans la ville, résolurent de tenter un assaut le dimanche 8 septembre 1429, fête de la Nativité de Notre-Dame. On s'approcha de la porte Saint-Denis, à dessein de persuader aux Anglais qu'on voulait attaquer la capitale par cet endroit. Dans le même temps, un détachement assez considérable vint se présenter à la vue d'un retranchement que les ennemis avaient élevé devant le rempart du marché aux Pourceaux, sur lequel est construit le quartier appelé maintenant la Butte-Saint-Roch. Le boulevard fut d'abord emporté. Tandis que les Anglais, conduits par l'évêque de Thérouanne, l'Ile-Adam, Créqui et Bonneval, accouraient de ce côté; plusieurs voix s'élevèrent dans les différents quartiers de Paris, afin d'émouvoir le peuple; partout on criait : « Tout est perdu ! tout est perdu ! les Royalistes » sont maîtres de la ville. Que chacun songe à sa sû- » reté. » Cette ruse produisit l'effet que les Anglais en attendaient. Le peuple consterné se réfugia précipitamment dans les maisons, et délivra ses tyrans des soupçons qu'ils avaient conçus. Cependant les Royalistes, voyant qu'au moment de l'assaut le peuple demeurait tranquille, songèrent à se retirer. Jeanne d'Arc, qui s'était mêlée parmi les Français pour animer leur bravoure par sa présence, accoutumée par tant de succès à ne jamais reculer, ne pouvait consentir à s'éloigner. Elle s'obstinait à vouloir combler le fossé rempli d'eau, dont elle ignorait la profondeur. Elle criait sans cesse qu'on lui apportât des fascines, lorsqu'un trait d'arbalête vint lui percer la cuisse. Obligée, par la douleur et par la quantité de sang qu'elle répandait, de se coucher derrière le revers d'une petite éminence, elle y resta jusqu'au soir, où le duc d'Alençon vint lui-même la forcer de retourner à Saint-Denis. Charles, regardant comme im-

possible la conquête de Paris, songea à la retraite. L'armée décampa, et prit la route de Lagni-sur-Marne, qui s'était déclarée pour le prince légitime. *An* 1429.

5. Le duc de Berry, frère de Louis XI, âgé de seize ans, s'étant échappé de la cour, en 1465, se retira vers le duc de Bretagne, afin d'exciter quelque révolution qui lui fût favorable. Les princes du sang et les grands, qui attendaient une action d'éclat pour pouvoir faire la guerre au roi, répandirent aussitôt des manifestes par lesquels ils invitaient la noblesse et tous les bons citoyens « à prendre les » armes, pour parvenir au soulagement du pauvre peu- » ple. » Ce prétexte spécieux fit donner à l'union des rebelles le nom de *Ligue du bien public*. Bientôt les princes se trouvèrent à la tête d'une armée assez considérable ; et, pour commencer par un coup d'éclat capable de donner du crédit à la révolte, après avoir emporté plusieurs petites places, on résolut de s'emparer de la capitale par un assaut général. Mais Paris était trop bien fortifiée pour que le succès d'une entreprise aussi téméraire parût vraisemblable. Le comte de Charolais, chef des troupes liguées, fit ranger ses soldats en bataille à la vue des remparts. Il croyait par là déconcerter le zèle et la fidélité des habitants ; mais rien ne fut capable de les ébranler. Le maréchal de Rohan fit une sortie, et ne rentra qu'après avoir escarmouché long-temps et heureusement. Quelques jours après, l'ennemi fit attaquer le faubourg Saint-Lazare, dont les barrières furent sur le point d'être forcées, lorsque la milice bourgeoise accourut, repoussa courageusement les rebelles, qui, foudroyés en même temps par l'artillerie des remparts, se retirèrent en désordre.

La bataille de Montlhéry suspendit, pendant quelque temps, le projet des princes. Mais à peine cette journée célèbre eut-elle été terminée, que le comte de Charolais fit de nouveaux efforts contre la capitale. Comme les Royalistes étaient maîtres de Saint-Cloud et de Charenton, le chef des troupes ennemies fit construire à la hâte des ponts de bateaux et de tonneaux liés ensemble, sur lesquels son armée traversa la Seine à diverses reprises. Elle ferma ensuite en demi-cercle toute la partie septentrionale des environs de Paris, qui s'étend depuis Saint-Cloud jusqu'à Charenton, dont elle s'empara sans peine. Louis XI et ses

troupes étaient campés du côté du midi. La perte de Charenton aurait pu intercepter l'entrée des provisions dans la ville ; mais on avait pris de si justes mesures, que, durant tout le temps du siége, la disette des vivres ne se fit point sentir. Les princes eurent d'abord recours à la négociation : elle fut inutile, et de part et d'autre on commença les hostilités : elles furent vives et fréquentes. Tous les jours on faisait des sorties, et, dans ces combats, la victoire se déclarait constamment pour les Français fidèles. L'honneur en était principalement dû au beau sexe de la capitale : « Car les guerriers, dit Philippe de Commines, » voyaient les dames à chaque instant qui leur donnaient » envie de se montrer et de guerroyer. » Les ennemis avaient placé leurs postes avancés à Bercy, qu'on appelait alors la Grange-aux-Merciers. On les obligea de les abandonner, et de se retirer à Conflans, où était le quartier du comte de Charolais. L'armée royale occupait la rive opposée de la Seine. On y avait élevé plusieurs batteries qui en défendaient l'accès. Les princes ligués entreprirent de jeter un pont de bateaux sur le fleuve, vis-à-vis le Port-à-l'Anglais. Le monarque fit sur-le-champ construire un boulevard, d'où l'artillerie, lançant sans cesse des foudres mortels, les empêchait d'avancer. Dans le même temps, un archer de Normandie, dont l'histoire aurait dû conserver le nom, se jeta dans la Seine, et, nageant entre deux eaux, parvint à la tête du pont, dont il coupa les cables qui l'attachaient au rivage, et l'abandonna au courant. Ce mauvais succès fit reprendre au général ennemi des négociations interrompues ; et enfin, après beaucoup de contestations, on conclut à Conflans un traité de pacification qui délivra Paris. Cette capitale signala sa joie par des fêtes brillantes. Le roi, pour récompenser son zèle, confirma tous ses priviléges ; il honora de sa présence un festin qu'on donnait à l'hôtel-de-ville, où plusieurs bourgeois et leurs femmes furent admis à la table du monarque avec les princes et les seigneurs. *An* 1485.

6. Le feu des guerres civiles, dont François II vit les premières étincelles, avait embrasé la France sous la minorité de Charles IX. La religion en était le motif parmi le peuple, et le prétexte parmi les grands. La reine-mère, Catherine de Médicis, qui joignait à l'ambition la plus dé-

mesurée, l'artificieuse politique de son pays, avait plus d'une fois hasardé le salut du royaume pour conserver son autorité; armant le parti catholique contre les protestants, et les Guises contre les Bourbons, afin d'accabler les uns par les autres. Dans ce siècle de troubles et d'horreurs, les grands, devenus trop puissants, étaient factieux et redoutables; et les Français, animés par cette fureur de parti qu'inspire un faux zèle, étaient, pour la plupart, fanatiques et barbares. La passion ou l'intérêt avaient armé tous les bras. La moitié de la nation faisait la guerre à l'autre. Les plus grandes villes étaient prises, reprises, saccagées tour à tour. On faisait mourir les prisonniers de guerre par des supplices inouis jusqu'alors. Les églises étaient réduites en cendres par les réformés, les temples par les catholiques. Les empoisonnements, les assassinats n'étaient plus regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles. On mit le comble à tant d'excès affreux par le massacre de la Saint-Barthélemi. On vit dans cette journée à jamais exécrable, un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de sang froid la mort de plus d'un million de ses sujets, et donner lui-même l'exemple du meurtre. Charles IX ne survécut pas long-temps à cet abus étrange de la puissance souveraine. Henri III, son frère, quitta furtivement le trône de la Pologne, pour venir replonger la patrie dans de nouveaux malheurs. Il trouva dans ses états deux partis dominants; celui des réformés, renaissant de ses cendres, plus violent que jamais, et ayant à sa tête Henri-le-Grand, alors roi de Navarre; et celui de la Ligue, faction puissante, formée par les princes de Guise, encouragée par les papes, fomentée par Philippe II, roi d'Espagne, que sa dangereuse politique faisait appeler le démon du midi, s'accroissant tous les jours par l'artifice des moines, sous le voile de zèle pour la religion catholique, mais dont le but principal était la rébellion. Son chef était le duc de Guise, surnommé le Balafré, prince d'une réputation éclatante, et qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait, dans ce temps de confusion, né pour changer la face de la France. Henri III, qui pouvait par son autorité écraser ces deux partis, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un coup d'état, en se déclarant le chef de la Ligue; mais il n'en fut que l'esclave. Il était forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de Guise,

qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre, son beau-frère, son héritier présomptif, qui ne pensait qu'à le rétablir dans tous les droits de son rang. Quelques succès contre les réformés mirent le comble au crédit tout-puissant du Balafré. Ce prince, enflé de sa gloire, et fort de la faiblesse de son roi, vint à Paris, malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des barricades, où le peuple chassa les gardes de Henri, obligé lui-même de fuir de sa capitale. Guise fit plus; il força le roi de tenir les états-généraux du royaume à Blois; et prit si bien ses mesures, qu'il était près de partager l'autorité royale, du consentement des représentants de la nation et avec l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III, réveillé par un danger si pressant, fit assassiner, au château de Blois, cet ennemi dangereux, ainsi que le cardinal de Lorraine, son frère, plus violent et plus ambitieux encore que le duc de Guise. Ce qui était arrivé au parti protestant, après la Saint-Barthélemi, arriva alors à la Ligue. La mort des chefs ranima la faction. De toutes parts les Ligueurs levèrent le masque. Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'assassin des défenseurs de la religion, comme un tyran odieux, insupportable, et non comme un roi qui avait puni des sujets trop audacieux. Il fallut que ce monarque, pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le roi de Navarre; dans le cours de 1589, ces deux princes vinrent camper devant Paris.

On ne saurait décrire sans gémir les excès auxquels se porta la capitale à la mort du duc de Guise. Les boutiques fermées; le peuple en foule dans les rues, les armes à la main, cherchant partout le duc d'Aumale pour le mettre à la tête de la Ligue; abattant les armes du roi; emprisonnant ses plus fidèles serviteurs. L'esprit de vertige et de fureur s'empara en un instant de tous les citoyens sans exception; ils se laissèrent entraîner à la plus détestable rébellion. Les églises furent tendues en deuil, et les dépositaires de la parole de Dieu louaient hautement le martyre du Balafré et de son frère. « Ces indignes mi-
» nistres ne montaient en chaire, dit un écrivain du temps,
» que pour enfiler, au lieu d'évangile, une suite d'in-
» jures contre le souverain; et, par le vomissement d'une
» iliade de maudissons, ils allumaient de plus en plus la

» révolte. Le peuple ne sortait jamais de leurs infâmes » sermons, qu'ayant le feu en tête, l'habitude aux pieds » pour courir, et la disposition aux mains pour se ruer, » comme des bêtes féroces, sur ceux qui ne portaient » point la marque de la Ligue. Les colporteurs du palais » ne criaient autre chose qu'une exécration de la vie de » Henri III, soi-disant roi. Ils disaient que la France était » malade, et qu'elle ne guérirait qu'en lui donnant un » breuvage de sang français. »

Les chefs de la sédition cherchaient cependant à colorer de quelques prétextes spécieux les fureurs publiques. Ils firent présenter à la faculté de Théologie de Paris une requête, dans laquelle on disait « que les princes de la maison de Lorraine avaient toujours bien mérité de l'Eglise Catholique pendant leur vie, et qu'étant protecteurs de la foi, le roi leur avait donné la mort; qu'il fallait déclarer le monarque déchu de la couronne; délier ses sujets du serment de fidélité : que ce prince était un hypocrite, un fauteur d'hérésie, un persécuteur de l'Eglise, ayant trempé ses mains dans le sang d'un cardinal, sans respecter ni sa personne, ni son caractère sacré. » La Sorbonne, le 7 janvier, donna un décret qui permettait et même ordonnait tout ce que portait la requête. Lefebvre, doyen, et plusieurs autres docteurs refusèrent de signer cette abominable sentence; mais la majorité l'emporta, et lui donna l'autorité qu'on souhaitait. Les principaux ligueurs, armés de cet écrit funeste, songèrent à jeter les fondements d'une autorité que le même caprice qui la leur avait donnée pouvait leur ôter un instant après. Jusque là on révérait presque comme des souverains les chefs des seize quartiers de Paris, qui étaient tous des scélérats, sortis pour la plupart de familles obscures. Ces monstres gouvernaient Paris, ils en étaient les oracles, et faisaient mouvoir tous les bras des rebelles. Ils voulurent aussi avoir le parlement. Bussy-le-Clerc, gouverneur de la Bastille, auparavant maître-d'armes, se chargea d'ordonner à cette auguste compagnie l'enregistrement du décret de la Sorbonne. Le 16 janvier, il entra dans l'assemblée des sénateurs français avec cinquante satellites, et, le pistolet à la main, il leur présente une requête, ou plutôt un ordre de ne plus reconnaître la maison royale. Le refus étant unanime, il choisit les plus fidèles qu'il mena lui-même à

la Bastille, où la manière barbare dont il les traita lui fit donner le nom de grand-pénitencier du parlement.

Cependant le duc de Mayenne, frère et héritier de la puissance du duc de Guise, arrive à Paris avec des troupes. Ce prince, intrépide, habile, mais peu actif, était encore occupé à mettre la capitale en état de défense, lorsque les deux rois de France et de Navarre parurent à ses portes avec une armée de près de quarante mille hommes. Henri III s'empare du pont de Saint-Cloud, forme le blocus du faubourg Saint-Honoré et de tout le quartier du Louvre jusqu'à la rivière; le roi de Navarre, de l'autre côté, assiége le faubourg Saint-Marceau, jusqu'à celui de Saint-Germain. La consternation, la fureur des Parisiens furent extrêmes, quand ils se virent renfermés de la sorte par les troupes royales. Les prêtres recommencèrent leurs déclamations séditieuses. Pour frapper le vulgaire, ils firent faire de petites figures de cire, représentant les deux monarques, qu'ils mettaient sur l'autel pendant la messe, et les perçaient à coups de couteau. Tous les prêtres s'armèrent, et montèrent la garde avec les bourgeois. Mais cette inhabile et aveugle fureur n'aurait pu garantir la capitale du juste courroux du souverain, sans le plus grand de tous les forfaits. Jacques Clément, prêtre et jacobin, se voue, dit-il, pour tuer le tyran. Il communique son projet aux docteurs, aux jésuites, aux chefs de la ligue, aux principaux des Seize; tous l'encouragent; on lui promet les plus grandes dignités s'il survit à cette généreuse action : s'il est martyrisé, une place dans le ciel au dessus des apôtres. Le 31 juillet, il va à Saint-Cloud, où était le quartier du roi. Il est arrêté par le sieur de Coublan, et conduit au procureur-général de la Guesle. Ce magistrat l'introduit le lendemain dans la chambre de sa majesté; d'un air simple et respectueux, il présente au roi une lettre qu'on avait surprise au premier-président de Harlay. Le monarque l'ayant lue, et séparé du jacobin par la Guesle, il lui demande s'il n'a rien autre chose à lui dire. « J'ai beaucoup de choses im» portantes à révéler au roi, répondit Clément, mais je » ne puis le faire que bas à lui seul. » *Parlez haut*, cria deux ou trois fois le procureur-général, qui se défiait du bon père; *parlez haut, et devant moi; il n'y a ici personne en qui le roi n'ait confiance.* Henri lui dit alors

d'approcher. Le scélérat obéit ; et, au lieu des secrets qu'il avait à lui dire, il lui plonge dans le bas-ventre un couteau forgé à cet effet, qu'il laisse dans la plaie. Le roi étonné retire à l'instant le poignard ; et, se précipitant sur l'assassin, le perça au front. La Guesle l'achève d'un coup d'épée. Son corps fut jeté par les fenêtres, mis en pièces, brûlé, et ses cendres jetées dans la Seine.

Autant ce parricide consterna l'armée royale, autant il fit triompher les Parisiens. On imprima une relation du martyre du frère Jacques Clément; il fut canonisé, et loué à Rome, dans la chaire où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre de Henri III. On voulait, par ces moyens, susciter de nouveaux assassins. Le roi mourut de sa blessure le 2 août, à deux heures du matin; et Henri de Bourbon, roi de Navarre, qu'il avait déclaré son successeur en mourant, fut reconnu par une partie de l'armée, et par tous ceux qui méritaient encore le nom de Français. Le nouveau monarque fut obligé d'interrompre les attaques de Paris pour dissiper les différentes armées de la ligue; et ce ne fut qu'en 1590, après s'être rendu maître des places qui sont comme les magasins de la capitale, qu'il en forma le blocus avec moins de vingt mille hommes : il commença par attaquer les faubourgs. Son armée, divisée en dix corps, s'approcha de ces dix quartiers de Paris. Pour la voir opérer, il se plaça dans l'abbaye de Montmartre; et, sur le minuit, il donna le signal. Aussitôt on entendit gronder l'artillerie, de part et d'autre, avec un bruit effroyable. « Il n'y a » personne, dit M. de Sully, qui n'eût jugé que cette ville » immense allait périr par le feu ou par une infinité de » mines allumées dans ses entrailles; il n'y a peut-être » jamais eu de spectacle plus capable d'inspirer de l'hor» reur. D'épais tourbillons de fumée, au travers desquels » perçaient par intervalles des étincelles ou de longues » traînées de flammes, couvraient toute la surface de cette » espèce de monde, qui, par la vicissitude des ombres et » de la lumière, paraissait plongé dans de noirs ténèbres, » ou enseveli dans une mer de feu. Le fracas de l'artillerie, » le bruit des armes, les cris des combattants, ajoutaient » à cet objet tout ce qu'on peut imaginer d'effrayant, et » l'horreur naturelle de la nuit le redoublait encore. Cette » scène dura deux heures entières, et finit par la réduction

» de tous les faubourgs, même de celui de Saint-Antoine, » quoique, par sa grande étendue, on eût été obligé d'en » former l'attaque de très-loin. »

Les succès du roi ne ralentirent point le courage forcené et l'aveugle fureur des Parisiens; les chefs firent encore jouer les mêmes ressorts que l'année précédente : les sacriléges sermons, la confirmation du décret de la Sorbonne, et l'excommunication du monarque.

Aussitôt que Henri IV eut fermé toutes les issues qui conduisaient à la ville, les vivres commencèrent à manquer, et plus de deux cent mille personnes de toutes conditions se virent réduites aux plus tristes extrémités, sans rien perdre de cette ardeur factieuse qui avait saisi tous les esprits. Pour animer de plus en plus le peuple, on forma une espèce de régiment d'ecclésiastiques, au nombre de treize cents; ils parurent, sur le pont Notre-Dame, en ordre de bataille, et firent une revue générale, qui fut appelée *la procession de la Ligue*. Les chefs portaient d'une main un christ, et de l'autre une hallebarde, et les autres, d'autres armes.

Le légat du pape approuva, par sa présence, une démarche si extraordinaire, et tout à la fois si risible; mais un de ces nouveaux soldats, qui ignorait sans doute que son arquebuse était chargée à balle, voulant saluer le légat dans sa voiture, tira dessus, et tua son aumônier. Le légat s'en alla au plus vite, pendant que le peuple criait que c'était un grand bonheur pour l'aumônier d'être tué dans cette sainte action. Telle était la persuasion funeste de cette populace effrénée, que l'impunité avait rendue redoutable. Elle se croyait invincible sous les ordres du duc de Nemours, général habile, courageux et prudent, que le duc de Mayenne, son frère, avait laissé dans Paris pendant son absence; elle était secondée par trois ou quatre mille hommes de bonnes troupes, et par plusieurs seigneurs pleins de bravoure. Tous les jours on escarmouchait l'armée royale; on livrait de petits combats, et le chevalier d'Aumale, du sang de Lorraine, était à la tête de toutes les sorties, inspirant aux guerriers sa valeur et sa confiance. Henri-le-Grand se contentait de repousser les efforts des séditieux, comptant bien que la famine lui ouvrirait en peu de temps les portes de la capitale.

En effet, ce terrible fléau faisait tous les jours des progrès

plus rapides; on n'avait plus ni bled, ni orge, ni avoine. Déjà plus de cinquante mille personnes étaient mortes de misère; les tristes restes de ce peuple si nombreux, nobles, roturiers, riches ou pauvres, se traînaient languissamment au milieu des rues pour y dévorer l'herbe qui y croissait. Les mulets, les chevaux, les chats, les chiens, tous les animaux domestiques, les bêtes même les plus immondes, servirent d'aliments. On achetait au poids de l'or les cuirs de souliers; on les faisait bouillir, et on les mangeait en secret, dans la crainte que quelque misérable, pressé par la faim, n'usât de violence pour s'emparer de ce mets. On vit des femmes et des filles se prostituer aux soldats pour un morceau de pain; enfin on vit des mères se nourrir de la chair de leurs enfants, et des malheureux dévorer les cadavres fétidés qu'ils rencontraient dans les rues détournées. L'ambassadeur d'Espagne, auprès de la Ligue, conseilla de faire du pain avec les os de morts broyés; on s'empressa de suivre cet avis : mais ce détestable aliment coûta la vie à la plupart de ceux qui en mangèrent. Dans cette désolation générale, les prêtres seuls et les moines jouissaient des douceurs de l'abondance; on visita leurs logis, et l'on y trouva généralement des provisions pour plus d'une année. Enfin les chefs de la Ligue, pour appaiser le peuple, qui ne cessait de crier : *Ou du pain, ou la paix!* chargèrent l'évêque de Paris et l'archevêque de Lyon d'aller faire des propositions au roi. « Je ne suis point dissi-
» mulé, leur dit le monarque; je dis rondement et sans
» feintise ce que j'ai sur le cœur. J'aurais tort de vous dire que
» je ne veux point une paix générale; je la veux, je la désire,
» afin de pouvoir élargir les limites de ce royaume. Pour
» une bataille, je donnerais un doigt; pour la paix générale,
» deux. J'aime ma ville de Paris; c'est ma fille aînée, j'en
» suis jaloux. Je lui veux faire plus de bien, plus de grâces,
» plus de miséricorde qu'elle ne m'en demande; mais je
» veux qu'elle m'en sache gré, et à ma clémence, non pas
» au duc de Mayenne, ni au roi d'Espagne. Ce que vous
» demandez de différer la capitulation et la reddition de
» Paris, jusqu'à une paix universelle, qui ne peut être
» qu'après plusieurs allées et venues, c'est chose trop pré-
» judiciable à ma ville de Paris, qui ne peut attendre un si
» long terme. Il est déjà mort tant de personnes de faim,
» que si elle attend encore huit ou dix jours, il en mourra

» un très-grand nombre, qui serait une étrange pitié. Je » suis le père de mon peuple; je ressemble à cette vraie » mère de Salomon, j'aimerais quasi mieux n'avoir point » de Paris que de l'avoir ruinée et dissipée après la mort » de tant de Parisiens... Vous, M. le cardinal, en devez » avoir pitié; ce sont vos ouailles... Je ne suis pas bon » théologien; mais j'en sais assez pour vous dire que Dieu » n'entend point que vous traitiez ainsi le pauvre peuple » qu'il vous a recommandé.... Et comment voulez-vous » espérer de me convertir à votre religion, si vous faites » si peu de cas du salut et de la vie de vos ouailles? C'est » me donner une pauvre preuve de votre sainteté; j'en » serais trop mal édifié. »

Tels étaient les sentiments de ce grand et généreux prince; les maux qui accablaient ses sujets pénétraient son cœur compatissant et tendre. « Il ne put soutenir, dit encore » M. de Sully, l'idée de voir cette ville, dont la providence » lui destinait l'empire, devenir un vaste cimetière; il » donna les mains secrètement à tout ce qu'il crut pouvoir » la soulager, et ferma les yeux sur tous les secours de » vivres que ses officiers et soldats y faisaient entrer fré- » quemment, soit par compassion pour des parents et des » amis, soit en vue da faire acheter ce secours bien cher » aux bourgeois. »

Il pouvait emporter Paris l'épée à la main; ses soldats, et les huguenots surtout, lui demandaient cette grâce à grands cris : il résista toujours à leurs instances. Le duc de Nemours, ayant fait sortir une foule de bouches inutiles, le conseil du roi voulait qu'on leur refusât le passage. Henri, vivement touché de leur sort, ordonna qu'on les laissât sortir.

« Je ne m'étonne pas, dit-il, si les chefs de la Ligue » et si les Espagnols ont si peu de compassion de ces » pauvres gens-là, ils n'en sont que les tyrans; mais pour » moi, qui suis leur père et leur roi, je ne puis les voir » sans être ému jusqu'au fond de l'âme. » Il croyait sans doute, par cette conduite magnanime, gagner à la fin le cœur des Parisiens; il se trompa. On jouit de ses bienfaits, sans cesser de le regarder comme l'auteur des maux publics; et lorsque, peu après, le prince de Parme et le duc de Mayenne, à la tête d'une armée, l'obligèrent d'interrompre son entreprise, on insulta celui qui ne levait le siége que

parce qu'il s'était montré trop sensible aux malheurs des assiégés.

Paris persista dans sa révolte jusqu'au mois de mars de l'an 1594, où le duc de Brissac, qui s'était jeté dans le parti de la Ligue, parce que Henri III lui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer, négocia avec le successeur de ce prince, et lui ouvrit les portes de la capitale, moyennant le bâton de maréchal de France. Henri IV y fit son entrée, le 22 mars, environné de la bonté et de la bienfaisance; il n'en coûta la vie qu'à un corps de garde de lansquenets, et à deux ou trois bourgeois qui couraient pour animer le peuple à reprendre les armes contre un roi qui déjà les traitait en père.

PARME (*siége et bataille de*). 1. L'empereur Frédéric II désolait l'Italie, pillait et saccageait les villes de l'état ecclésiastique; ses soldats laissaient partout des marques de leur fureur. La ville de Parme seule put arrêter leur course. Le pape et ses alliés s'empressèrent de la secourir. L'empereur se fit un point d'honneur de ne point se retirer qu'il ne l'eût prise; il avait dix mille hommes de cavalerie, et une infanterie très-nombreuse. Prévoyant que le siége serait long, il fit détruire toutes les maisons de son territoire, et transporter les matériaux dans son camp; il s'en servit pour bâtir une petite ville, à laquelle il donna le nom de Vittoria : elle lui servit de camp retranché. Il forma ensuite ses attaques avec vigueur; mais, trouvant toujours une résistance invincible, le siége traîna en longueur, l'hiver arriva sans qu'il eût fait aucun progrès. Pour charmer l'ennui qui commençait à le gagner, il appela les plaisirs au milieu de sa petite place. Un soldat milanais reconnut que l'empereur sortait, lorsqu'il faisait beau, pour aller à la chasse du faucon; il conseilla aux principaux officiers des assiégés de fondre sur les fortifications ennemies. Son avis fut goûté; on choisit pour l'exécuter un jour où l'empereur était à la chasse. On se précipita sur Vittoria. Les Impériaux, quoique supérieurs en nombre, épouvantés de cette attaque soudaine, se laissèrent tailler en pièces. Les Parmésans, vainqueurs, mirent le feu à Vittoria. L'empereur, découragé par cette défaite, s'enfuit à Crémone, plein de rage et de douleur. *An* 1248.

2. Le comte de Broglie, commandant les troupes françaises en 1734, rencontra, le 29 juin, le général Merci, chef de l'armée impériale. On s'approcha sur un terrain ayant au plus cinquante verges de front; les deux nations étaient séparées par un fossé large et profond. Cet obstacle empêcha les uns et les autres de faire usage de leur artillerie, de leur cavalerie, de leurs épées, de leurs sabres, de leurs baïonnettes; on se battit seulement à coups de mousquet. Mais le feu, de part et d'autre, fut si continuel et si terrible, qu'en peu de moments plus de quatorze cents hommes couvrirent le champ de bataille. Les Impériaux virent tomber Merci dès les premières décharges; le prince de Culembach, les comtes d'Evius et de Palfi, une foule d'officiers et de soldats, eurent le sort de ce général. Les Français et leurs alliés restèrent maîtres du champ de bataille; mais cet honneur leur coûta cher. En 1745, au mois de septembre, les troupes autrichiennes qui étaient dans la ville et la citadelle de Parme, ayant appris la reddition de Plaisance, se retirèrent dans le Mantouan, et l'infant Don Philippe prit possession de cette ville. L'année suivante, le comte de Brown fit l'investissement de Parme, où le marquis de Castellane s'était cantonné avec cinq mille hommes. Ce commandant, désespérant de pouvoir défendre la place, ne songea qu'à se retirer; il fit sa retraite, dans la nuit du 19 au 20 avril, pour se rapprocher du Taro, sur le bord duquel était le comte de Gages: elle lui fit beaucoup d'honneur. Pour la couvrir, il avait laissé dans le château de Parme quatre cents hommes; ils arborèrent le drapeau blanc le 22, et se rendirent prisonniers de guerre.

3. Lors de l'entrée en Italie de l'armée française, commandée, en 1796, par Bonaparte, le duc de Parme, dont les états se trouvaient trop près de ses troupes pour pouvoir résister à leur choc, se hâta de lui demander la paix; il l'obtint en payant une contribution de deux millions argent de France, ce qui prolongea de quelques instants son règne. Les Austro-Russes, vainqueurs de Schérer, s'établirent sans résistance dans Parme, le 19 avril 1799; ils en demeurèrent maîtres jusqu'à ce qu'ils l'eussent remise au duc de Parme. Ce prince mourut en 1802, où ce duché fut réuni à la France par l'Empereur Napoléon.

PARTHENAY (*prise de*). Lorsque les citoyens divisés de sentiments tentent de faire prévaloir leur parti les armes à la main, la guerre prend entre eux un caractère atroce; les ménagements créés par le droit des gens ne sont plus observés, on s'égorge mutuellement jusqu'à ce qu'un gouvernement également ferme et puissant impose silence aux passions et tempère sa juste sévérité par une extrême douceur. Westermann qui s'était distingué dans la Belgique par son audace et un amour excessif du pillage, est envoyé au mois de juin 1793, avec sa légion, dans la Vendée. Le général Biron apprend qu'un corps de royalistes se rassemble à Parthenay. Il s'y était réuni six mille Vendéens sous les ordres de Lescure. Westermann y arrive le 20 juin par une marche forcée. Dès deux heures du matin il en égorge les avant-postes. A la tête de douze cents hommes, il enfonce les portes de cette petite ville à coups de canon, y pénètre avec son infanterie au pas de charge. Un prêtre vendéen allait mettre le feu à un canon, à l'instant un officier républicain l'abat d'un coup de sabre. Lescure surpris, résiste faiblement, ses soldats l'abandonnent, il ne doit son salut qu'à l'obscurité qui le dérobe aux coups des Républicains. Westermann n'osant pas s'engager dans le pays insurgé, retourne à Saint-Maixent. Lescure rentre à Parthenay, et préserve cette ville des flammes auxquelles ses soldats voulaient la livrer pour punir ses habitants d'avoir favorisé Westermann. Ce général qui avait trouvé quelques renforts à St.-Maixent, revint de nouveau avec trois mille hommes sur Parthenay, que lui abandonna Lescure. Westermann qui avait fait observer la plus exacte discipline à sa troupe, s'étonne lui-même de ce qu'il regarde comme un grand acte de vertu. Il écrivit au gouvernement : *Ma légion ne sera pas accusée d'avoir enlevé une obole aux habitants de Parthenay*. 20 *juin* 1793.

PASSAW (*bataille de*). En 1703, l'électeur de Bavière rencontra les Impériaux près de Passaw, dans la Basse-Bavière, et leur livra bataille le 11 mars. Ils étaient avantageusement campés sous les ordres du comte de Schlick. Pour les obliger à quitter leur poste, l'électeur feignit d'en vouloir à Passaw. Cette ruse ordinaire trompa le général de l'empire; sur-le-champ il décampa, suivi de la moitié de ses troupes, afin de s'opposer au prétendu projet de l'ennemi. L'habile

électeur profita de ce moment, et tombant tout à coup sur le reste de l'armée impériale, il la combattit avec supériorité. Une multitude d'Allemands resta sur la place, un plus grand nombre demeura au pouvoir du vainqueur avec toute l'artillerie et le bagage. La reddition de Passaw, le 9 janvier de l'année suivante, fut l'un des fruits de ce succès. Passaw fut encore pris le 31 juillet 1751, par l'électeur de Bavière, qui fit marcher contre cette place un détachement de ses troupes, puis la mit en état de défense. Cette précaution était sage, car le 26 janvier 1752, on vit un gros corps de troupes autrichiennes s'avancer vers Passaw, sous les ordres du comte de Kevenhuller. Cette ville pouvait faire une bonne résistance, l'électeur l'avait espéré; mais la garnison, remplie de frayeur à l'approche de l'ennemi, abandonna la place, et se retira dans le château où elle capitula le lendemain.

PATAY (*journée de*). Depuis la levée du siége d'Orléans, les troupes françaises semblaient invincibles, et dès qu'elles paraissaient devant celles d'Angleterre, on voyait les Anglais trembler et fuir. Chassés de Jargeau, ceux-ci cherchaient un asyle, lorsqu'ils furent atteints dans la plaine de Patay, en 1429. Aussitôt le duc d'Alençon consulta la Pucelle. Jeanne répondit que les Français eussent à se munir de bons éperons. *Comment Jeanne !* dit le duc, *est-ce que nous prendrons la fuite ?.... Non, mais nous aurons besoin de bons éperons pour atteindre les ennemis. Au nom de Dieu, il faut combattre les Anglais, fussent-ils pendus aux nues.* Avant le lever de l'aurore, elle donne le signal. Les Français, inférieurs en nombre, ne laissent aux Anglais ni le temps de se reconnaître, ni celui de se retrancher. Ils fondent sur eux avec la rapidité de la foudre. Talbot surpris, déconcerté, soutint d'abord ce choc terrible; il dispute la victoire, et peut-être se fût-elle déclarée pour lui, si Fastol, frappé d'une terreur subite, n'eût tourné bride, et entraîné par sa fuite une partie des troupes. En vain Talbot se surpassa, il ne fit que retarder sa défaite. Environné de tous côtés, sans espérance de rétablir le combat ni de se dégager, il se rendit à Xaintrailles. Deux mille cinq cents Anglais restèrent dans la plaine de Patay. On en prit douze cents, on poursuivit les fuyards jusqu'à Yenville. On y trouva le bagage et l'artillerie des vaincus. 1429.

PAVIE (*siége et bataille de*). 1. Oreste ayant entrepris de détrôner Népos, empereur d'occident, leva une armée, se montra, et le faible monarque abandonna le diadême. L'heureux rebelle en ceignit la tête de son fils Romulus-Augustule. L'empire romain en occident était dans le dernier période de sa décadence. Odoacre, à la tête d'une armée de Goths, d'Hérules, de Squires, de Turcilinges, vint lui porter le dernier coup pour régner sur ses vastes débris. La terreur et l'effroi le précèdent. Tout fuit, tout se dissipe à son approche. Les campagnes sont désertes, les villes ouvrent leurs portes. Oreste trop faible, se renferme dans Pavie. Odoacre l'y poursuit, emporte la ville de force, y fait un grand carnage, met le feu aux églises et aux maisons. Oreste est pris, et a la tête tranchée le 28 août 476, jour auquel l'année précédente il avait précipité Népos du haut du trône. Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de sa dangereuse dignité, et livra sa pourpre à son vainqueur, qui, par compassion pour son âge, lui laissa la vie avec une pension de six mille sous d'or, c'est à dire, à peu près quatre vingt mille livres de notre monnaie. Ainsi disparut l'empire d'occident après avoir subsisté cinq cents six ans depuis la bataille d'Actium, et douze cents vingt-neuf depuis la fondation de Rome. A peine s'apperçut-on de sa chute, à peine fixa-t-on les regards sur ses derniers moments, et l'on peut dire que c'était la mort d'un vieillard qui expirait de caducité.

2. Alboin, roi des Lombards, entre en Italie pour y fonder un état; Pavie seule, osa s'y opposer. Le nouveau conquérant en forma le siége; et cette ville, après trois ans de la plus vigoureuse résistance, réduite à la dernière extrémité, fut forcée de se rendre à discrétion en 572. Le vainqueur, dans un excès de colère, avait résolu de passer les habitants au fil de l'épée. Leur soumission désarma sa vengeance; il entra dans Pavie non en conquérant, mais en roi pacifique, défendit le meurtre, le viol et le pillage, et fit de cette importante place la capitale de son nouvel empire.

3. Deux siècles d'une paix profonde avaient rendu Pavie l'une des plus florissantes villes de l'univers, lorsqu'elle vit flotter à ses portes les drapeaux de Didier, roi des Lombards. Ce prince avide, jaloux de la puissance du pape

Adrien, saccagea tout ce qui était de la dépendance du pontife. Le Saint-Père fulmina des excommunications terribles ; ces armes étaient trop faibles pour arrêter l'usurpateur, il eut recours à Charlemagne. Ce monarque passa les Alpes, combattit les ennemis de la cour de Rome, et en fit un si grand carnage, que le champ de bataille en prit le nom de *Plaine des morts*. Didier se réfugia dans Pavie. Il avait pourvu cette capitale de tout ce qui était nécessaire pour une longue résistance. Charles en forma le blocus, et laissa à son oncle Bernard le commandement de ses troupes ; il prit le chemin de Rome, où il fut reçu comme le libérateur du saint-siége. Après y avoir fait quelque séjour, il revint devant Pavie, et pressa si vivement le siége, qu'elle ouvrit ses portes après six mois d'une défense héroïque. Didier, sa femme, ses enfants, faits prisonniers furent relégués à Liége. Ainsi finit en 774, le royaume des Lombards, qui subsistait depuis deux cents six ans. Charlemagne joignit aux titres d'empereur des Français et de patrice des Romains, celui de roi des Lombards.

4. François I[er], après une campagne brillante, en 1524, dans laquelle il repoussa les Impériaux depuis la Provence jusque dans le Milanais, employa maladroitement son armée à faire des siéges au lieu de poursuivre ses ennemis avec vigueur au delà des Alpes carniques. Accumulant ses fautes, il affaiblit encore une armée de quarante mille hommes en la divisant, et en détachant dix mille soldats pour faire une expédition dans le royaume de Naples. Il laissa ainsi son ennemi se refaire et demeurer maître de l'accabler par les armées qu'il pouvait lever en Allemagne et dans Naples. Après avoir pris Milan, il commença le siége de Pavie. Cette ville, bien fortifiée, avait pour gouverneur Antoine de Lèves, grand capitaine, commandant une garnison nombreuse et aguerrie. Le monarque français attaqua cette place avec vigueur, mais il mit de l'indécision dans ses points d'attaque. Ce siége traîna en longueur ; Pavie fut réduite aux abois ; sa garnison se mutine plus d'une fois faute de paye, son gouverneur craignit même de voir livrer sa place aux Français, par ses troupes indociles, mais son génie, également ferme et fertile en ressources sut les contenir. Lannoi, vice-roi de Naples, pour Charles-Quint, apprend la détresse de Pavie. La prise de cette place pouvait achever

de faire débander les troupes impériales faute d'argent et de subsistances ; il sent que c'est le moment d'oser attaquer son ennemi, et de tenter une action hasardeuse sans doute, mais qui pouvait rétablir les affaires de Charles-Quint en Italie. Il part donc, accompagné du marquis de Pescaire, et du connétable de Bourbon. A son approche, le monarque français assemble son conseil ; la prudence aurait voulu qu'il évitât tout engagement, qu'il levât le siége, et qu'il travaillât à rafraîchir et grossir son armée : *Sire*, lui dit la Trimouille, *le véritable honneur à la guerre est de réussir. Jamais on ne peut justifier une défaite par un combat ; vous risquez votre armée, votre personne, votre royaume, et vous ne risquez rien par la levée du siége.* Le monarque fut sourd aux conseils de la sagesse ; son esprit romanesque s'imagina que son honneur serait compromis. L'amiral Bonivet lui promit de si bien disposer ses troupes qu'il vaincrait ses ennemis ; que les Impériaux n'oseraient jamais l'attaquer, et que Pavie tomberait en son pouvoir. Le roi suivit ce funeste et pernicieux conseil. Les troupes de part et d'autre étaient à peu près égales ; on comptait de chaque côté trente mille hommes. Les Impériaux fondirent d'abord sur l'arrière-garde française, placée au château et dans le parc de Mirabel. Ils prétendaient l'emporter si le roi ne venait à son secours ; et s'il y courait, ils lui faisaient perdre l'avantage du terrain où il s'était fortifié. Ce que Lannoi avait prévu arriva. A peine le monarque français eut-il apperçu le danger du duc d'Alençon son beau-frère, qui commandait cette arrière-garde, qu'impatient de se signaler, il s'élance comme un lion à la tête de ses braves, et tombe sur les Impériaux. Son artillerie, placée avec art par Gaillon de Genouillac, et servie avec vivacité, tira d'abord avec un si grand succès, que chaque volée emportait une file. L'infanterie espagnole, ne pouvant résister à ce feu terrible, se débande précipitamment pour aller se mettre, en désordre, à couvert dans un chemin creux. Un si beau commencement éblouit François Ier ; il oublie qu'il doit tout ce succès à son artillerie, se croit déjà vainqueur, et sort de ses lignes. Ce mouvement inconsidéré place ce prince entre son artillerie et les fuyards, et rend son canon inutile. Tout change en un moment ; le vice-roi s'avance avec la gendarmerie et un corps d'arquebusiers ; le roi est accablé de tous côtés. La

gendarmerie française ne soutint pas dans cette journée son antique réputation, elle est battue et presque détruite par deux mille Basques d'une agilité merveilleuse, qui, se séparant par pelotons de dix, de vingt ou de trente hommes, l'attaquent avec une agilité et une adresse inconcevables. On les voit tout-à-coup faire une décharge, disparaître au moment où l'on voulait les attaquer, et revenir à l'improviste pour disparaître encore. On prétend qu'Antoine de Lève, qui commandait dans Pavie, avait dressé, depuis quelque temps, ces arquebusiers à combattre ainsi par pelotons entre les escadrons de cavalerie espagnole, et qu'il avait emprunté cette manœuvre des Grecs. Un stratagème de Pescaire contribue encore beaucoup au succès de cette journée. Ce général s'étant approché du camp ennemi un peu avant le commencement du combat, rentre dans le sien pour y annoncer que le roi de France vient de faire publier dans son armée une défense, sous des peines capitales, de faire quartier à aucun Espagnol. Cette nouvelle, quoique fausse, produisit une impression si forte sur ces troupes, que presque tous les Impériaux jurent de n'accorder la vie à aucun Français, et de plutôt mourir que de se rendre. Ce serment rend l'Espagnol également invincible dans l'action, et féroce après la victoire. Le monarque français soutient en héros les vigoureux assauts de l'ennemi. François de Lorraine et Richard de la Pole, le dernier héritier de la maison de Suffolk, viennent pour le dégager avec quelques compagnies de Lansquenets; ils sont tués; leurs soldats tournent le dos. Bonivet périt en combattant, et n'est plaint de personne. Louis de la Trémouille a le même sort; près de neuf mille guerriers, tous gentilshommes, restent sans vie sur le champ de bataille. Cependant la mêlée était terrible autour du roi. Demeuré presque seul au milieu d'un gros d'ennemis, il inspirait la terreur à quiconque osait l'approcher. Déjà il avait immolé cinq de ses ennemis; son cheval est tué; le monarque tombe; on court pour le saisir; il se relève et tue encore deux Espagnols. Dans ce moment, Molac de Kercado, premier gentilhomme de la chambre, s'apperçoit du péril de son maître, il écarte, renverse, tue tout ce qui s'oppose à son zèle, se place devant son souverain fatigué, le protège l'épée à la main, et arrête la fougueuse impétuosité de la soldatesque espagnole; ainsi Kercado se fit tuer en défendant son roi qui

ne voulut se rendre qu'au vice-roi de Naples. *Monsieur de Lannoi*, lui dit-il, *voilà l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant de la perdre il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, et qu'il n'est pas prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune.* Lannoi se met à genoux, reçoit avec respect les armes du prince, lui baise la main, et lui présente une autre épée, en disant : *Je prie votre majesté d'accepter la mienne qui a épargné le sang de plusieurs des vôtres. Il n'est pas convenable à un officier de l'empereur de voir un roi désarmé, quoique prisonnier.* François est conduit, après l'action, au travers du champ de bataille, dans l'endroit où il doit être gardé. Les Impériaux lui font observer que tous ses gardes suisses se sont fait tuer dans leurs rangs, et qu'ils sont couchés morts les uns près des autres. *Si toutes mes troupes avaient fait leur devoir comme ces braves gens*, dit le prince attendri de ce spectacle, *je ne serais pas votre prisonnier, mais vous seriez les miens.* François annonça lui-même cette déroute à sa mère, par ce peu de mots si énergiques : *Madame, tout est perdu, hormis l'honneur!* Tandis qu'on panse le roi de ses blessures, un soldat espagnol, s'approchant respectueusement, lui dit : *Ayant su, sire, qu'il y aurait bataille, je fis fondre une balle d'or que je destinais à votre majesté, et six balles d'argent réservées pour les principaux officiers de votre armée. Les six ont été employées ; la vôtre m'est restée, parce que je n'ai pas trouvé l'occasion que je cherchais. Je vous supplie, sire, de la recevoir et de la garder pour en faire une partie de votre rançon.* Le roi la prend, remercie l'Espagnol, loue son esprit et sa générosité. L'empereur donne un décret par lequel il défend les réjouissances au sujet de sa victoire ; mais cette modération n'est qu'apparente. François est conduit à Madrid. Charles assemble son conseil pour savoir comment il devait traiter ce prince. *Comme votre frère et votre ami*, répondit l'évêque d'Osma. *Il faut, lui rendre la liberté, sans autre condition que celle de devenir votre allié.* Charles ne suivit pas un conseil aussi sage ; il se comporta envers ce roi, comme un corsaire avec un riche prisonnier. François Ier recouvra la liberté, treize mois après, par un traité onéreux dans lequel il cédait ses prétentions sur le Milanais, Gênes et Asti. Il devait céder aussi le duché

de Bourgogne. Mais lorsque Lannoi vint demander cette province au nom de l'empereur, François Ier, pour toute réponse, le fit assister à une audience des députés de Bourgogne, qui dirent au roi qu'il n'avait pas le pouvoir de démembrer une province de sa monarchie. François Ier, conservant un continuel desir de se venger de cet affront, entra dans toutes les ligues formées contre Charles-Quint, dont il fut toujours l'âme. L'empereur profita peu de cet événement, le plus décisif et le plus glorieux de son règne. Un écrivain moderne en a découvert la raison. L'argent est le nerf de la guerre, et l'empereur en manquait pour payer la solde de ses troupes. Il assemble à Madrid les Cortès de Castille; tous les ordres lui refusèrent des secours; le clergé, parce qu'il ne pouvait dissiper les biens consacrés à la religion; la noblesse eût dérogé à ses privilèges en payant un tribut; le tiers-état, parce que n'ayant pas encore payé un don gratuit de quatre cent mille ducats, il lui était impossible de fournir de nouvelles sommes. L'empereur, quoique très-mécontent, feignit de trouver bonnes ces raisons, quoiqu'elles contrariassent entièrement ses desseins. Napoléon, toujours jaloux de venger l'honneur français, et d'effacer ce qui peut le plus légèrement ternir la gloire de ses armes, s'est fait rendre, par le roi d'Espagne, l'épée et l'armure de François Ier, qui étaient conservées à Madrid comme un monument de cette victoire.

5. Le prince Thomas de Savoie, qui commandait dans le Milanais une armée française, en 1655, commença le siége de Pavie. Il fut bientôtcontraint de le lever.

6. Le magistrat de Pavie vint présenter ses clefs au roi de Sardaigne, au mois d'octobre 1733. Les Impériaux lui abandonnèrent le château, avec plusieurs pièces de canon, et beaucoup de munitions.

7. Dans la nuit du 22 septembre 1745, le duc de Modène, commandant un détachement de l'armée de don Philippe, entra dans Pavie par un aqueduc. Cette place n'avait qu'une faible garnison de mille pandoures; quatre cents s'enfermèrent dans la citadelle, tandis que les six cents autres se défendirent dans la ville durant quelques heures avant de se rendre prisonniers.

8. Tandis que l'armée française prenait quelques jours

de repos, après la sanglante bataille de Lodi; que son général organisait à Milan un gouvernement provisoire, les agents de l'Autriche étaient parvenus à exciter un soulèvement, dans la Haute-Italie, contre les Français. De fausses nouvelles, de prétendus revers enhardissaient au crime; les paysans assassinaient sur les routes les ordonnances des généraux; les faibles détachements étaient désarmés, et les employés de l'armée impitoyablement massacrés. Les habitants de Pavie se signalèrent parmi ces révoltés; trois cents soldats, laissés en garnison dans le château, au milieu d'une population de trente mille hommes, augmentée de sept à huit mille paysans insurgés, sont faits prisonniers. Tant d'audace ne pouvait demeurer impunie, les ruines de Bagnasco fumaient encore. Cependant Bonaparte ne pouvait se résoudre à punir une ville entière pour le crime de quelques chefs qui étaient les instigateurs de la révolte; il ouvre encore une porte au repentir. L'archevêque de Milan est chargé de porter aux rebelles une proclamation où Bonaparte promet le pardon s'ils mettent bas les armes, et rentrent dans le devoir. Ils repoussent ce ministre de paix. Bonaparte, lassé de tant d'opiniâtreté, marche sur Pavie, le 26 juin 1796. Les avant-postes des rebelles sont culbutés. Les murs de la ville paraissaient garnis de beaucoup de monde. Après quelques coups de canon, Bonaparte fit sommer ces malheureux de se rendre; ils répondirent que tant que Pavie aurait des murailles, ils ne se soumettraient pas. Aussitôt le général d'artillerie Dammartin fait former le sixième bataillon des grenadiers en colonnes serrées; ils marchent la hache à la main; deux pièces de canon de huit sont à leur tête; les portes sont enfoncées; la foule immense qui remplissait les rues se disperse; elle va se réfugier dans les caves et sur les toits pour tenter un nouveau combat, en accablant de tuiles et de pierres les soldats français qui s'emparent des rues. Leurs efforts ne font qu'attester leur rage impuissante, et multiplier le carnage. Trois fois l'ordre de mettre le feu à la ville expira sur les lèvres de Bonaparte, lorsqu'il apperçut la garnison du château courant au devant de ses libérateurs. Il en fit faire l'appel; il n'en manquait pas. *Si le sang d'un seul Français eût été versé*, dit-il, *j'aurais fait élever sur les ruines de Pavie, une colonne sur laquelle j'aurais fait inscrire* : Ici était la ville de Pavie.

9. Après la bataille du Magnan, livrée en 1799, Pavie fut occupée le 5 mai par une armée d'Autrichiens et de Russes. Les Français firent sauter, en se retirant, une arche du pont fameux bâti sur le Tésin.

10. Lorsque le premier consul Bonaparte eut franchi les Alpes, en 1800, le général Lannes entra dans Pavie le 31 mai. On y trouva deux cents bouches à feu, huit mille fusils, deux mille barils de poudre, et une immense quantité de munitions.

PEILA (*combat de*). Les Prussiens faisaient le siége de Schweidnitz en 1762. Frédéric pensa que si le maréchal Daun, commandant l'armée autrichienne en Silésie, venait pour secourir cette place assiégée, il déboucherait sans doute par Silbelberg, Warta et Langen-Bielau. C'était certainement la route la plus commode et la plus sûre; il pouvait encore de ce point protéger Glatz. Convaincu par l'évidence de ces avantages, le roi de Prusse transporta son quartier-général à Péterswalde; l'infanterie s'étendait derrière le ravin de Péterswalde, et sa cavalerie occupait le terrain qui s'étend de Peickersdorff, vers Faulbruck. Le prince de Bevern, arrivant le lendemain de Neiss, par une marche forcée, alla camper au delà de Reichembach, sur les hauteurs de Mittelpeile, vers Guadenfrey. Cette petite armée faisait comme un angle dont la ville de Reichembach formait le sommet. Cette position était aussi avantageuse qu'on pût la desirer. M. de Wied était couvert par le camp de Péterswalde que l'ennemi aurait pu tourner sans cette précaution. Le camp de M. de Bevern empêchait les Autrichiens de se porter, en débouchant des montagnes, à la hauteur de Sabten, d'où ils pouvaient soutenir Schweidnitz, et par conséquent faire lever le siége, de sorte que les Autrichiens étaient réduits de ce côté à faire un détour par Nimptsch. Les Prussiens avaient ainsi le temps de prévenir le maréchal Laudon à Pfaffendorf, ou d'attaquer le poste de Peila, où le prince de Bevern pouvait se soutenir avec honneur. A peine le prince de Bevern eut-il rejoint le corps du roi que M. de Beck, qui le suivait, parut sur le Kletschberg; il n'y demeura pas long-temps, et se retira à Sibelberg. Les Autrichiens et les Prussiens occupaient le village de Langen-Bielau; les Prussiens avaient poussé au

delà des détachements de hussards, sur le Hutesberg et le Spetzberg. Comme on prévoyait que cet emplacement conviendrait aux Impériaux pour leur camp, on n'y laissa que quelques hussards prêts à se replier au premier choc. Tout arriva comme l'avait prévu le roi de Prusse. Le maréchal Daun déboucha en plusieurs colonnes dans ces vallées. Les troupes prussiennes, après une légère escarmouche, abandonnèrent le village de Bielau. Le maréchal Daun prit position, avec quarante bataillons et autant d'escadrons, depuis le Hutesberg jusqu'à Heidersordorff. M. de Beck occupa en même temps le Kletschberg, avec dix bataillons et vingt escadrons. Comme les Autrichiens avaient ainsi beaucoup dégarni leurs postes des montagnes, le roi de Prusse fit approcher deux nouvelles brigades, ce qui porta ces troupes, réunies à celle de M. Bevern, à vingt-huit bataillons et quatre-vingts escadrons. Frédéric était conveau avec le prince de Bevern qu'ils se prêteraient mutuellement secours. Le corps qui ne serait pas attaqué devait se borner à une simple défensive dans son camp, tandis que l'autre viendrait à sa défense par les routes applanies de tous côtés. Le terrain se prêtait singulièrement à cette manœuvre. En supposant que le corps de Petterswalde fût attaqué, le prince de Bevern se portait naturellement sur le flanc droit, et à dos de l'ennemi. Dans le cas où le camp de Peila fût assailli, le roi faisait une manœuvre pareille sur la gauche des Impériaux. On s'apperçut bientôt de l'intention où était le maréchal Daun d'attaquer le prince de Bevern. Toutes ses forces se portèrent sur la droite, vis-à-vis le camp de Peila. Les Autrichiens laissèrent seulement quelques hussards devant le corps de Péterswalde. Frédéric, assuré par les manœuvres, que son ennemi se préparait à une action, fit prendre les armes à son infanterie, tint sa cavalerie toute sellée, plaça son artillerie légère prête à marcher. En reconnaissant ses postes avancés, il vit détendre les tentes de M. de Bevern, et entendit son canon. Aussitôt le roi de Prusse se porta, avec son artillerie légère, six régiments de cavalerie et cinq cents hussards sur le camp de Peila. La brigade de M. de Mollendorf eut ordre d'y marcher. Quand Frédéric eut passé Reichembach, il apperçut les dispositions des Impériaux pour attaquer le prince de Bevern. M. de Lasci avait dépassé le village de Peila, avec six bataillons qu'il tenait couverts par une colline sur laquelle il

avait établi une batterie de vingt pièces de canon; dix autres bataillons, également couverts d'une grande batterie, se présentaient du côté de Guadenfrey. Leur dessein était d'attirer sur eux l'attention du prince de Bevern, pour l'empêcher d'appercevoir M. de Beck qui se glissait par les bois pour lui tomber à dos. M. Odonel avait débouché en même temps du village de Peila, avec quarante escadrons, pour couvrir le flanc gauche de Lascy. La cavalerie du corps de M. de Bevern, et les hussards de Ostin avaient déjà rejeté, à trois reprises, les cuirassiers impériaux dans ce village. Mais dans ce moment arriva le prince de Wirtemberg qui se forma aussitôt sur le flanc des Impériaux. Il ne restait plus à M. d'Odonel aucune bonne position. S'il faisait front au prince de Bevern, il prêtait le flanc au prince de Wurtemberg; s'il faisait face au corps de ce prince, il donnait prise à M. Lentulus, sur sa droite. Dans cet embarras qui le laissait incertain du parti qu'il devait prendre, et mettait de l'hésitation parmi ses cuirassiers, il reçut une volée de quinze pièces d'artillerie légère placées en hâte en batterie. La confusion devint extrême parmi ses troupes. Deux régiments prussiens le chargèrent avec impétuosité, et le rejetèrent, après un choc vigoureux, au delà de Peila. La fuite de cette cavalerie dégarnit le flanc de M. de Lascy qui craignit pour son infanterie. M. de Beck, qui était engagé avec M. de Bevern, lâcha prise. Cette affaire coûta quinze cents hommes aux Autrichiens, et quatre cents aux Prussiens. Le maréchal Daun, craignant pour ses postes de montagnes qu'il avait dégarnis, se retira le lendemain, et le roi de Prusse ne voulut pas le suivre dans un terrain rempli de défilés et de ruisseaux. 16 *août* 1762.

PEIRESTORTES (*combat de*). Les troupes françaises luttèrent d'abord avec peine contre les Espagnols, en 1793, à l'armée des Pyrénées-Occidentales. Ceux-ci attaquèrent, les 5 et 6 septembre, le poste de Peirestortes, réussirent à l'emporter, et obligèrent les troupes françaises de l'évacuer. Ce succès ne fut pas d'une bien longue durée. Dès le 18 suivant, le général d'Aoust attaqua les Espagnols qui y étaient retranchés. Au bruit du canon, trois colonnes françaises, qui marchaient du côté de Saluces, passèrent la Gli, et se précipitèrent, après deux décharges de mousqueterie, sur le retranchement des ennemis, où les troupes du

général d'Aoust pénétraient de leur côté. Dès lors la déroute des Espagnols fut complète ; ils abandonnèrent quarante-six bouches à feu, six étendards, un drapeau, cinq cents morts, environ mille blessés, et cinq cents prisonniers. Les succès de cette journée furent très-importants, par le rétablissement de la communication entre Saluces et Perpignan, et l'audace qu'elle rendit aux troupes françaises, auparavant découragées par de continuels revers 18 *septembre* 1793.

PÉLUSE (*siége de*). Cambyse, père de Cyrus, attaqua l'Egypte, et voulut prendre Péluse. Un stratagème l'en rendit maître. Toute la garnison était composée d'Egyptiens. Dans un assaut général, il mit en avant de ses troupes un grand nombre d'animaux auxquels ce peuple élevait des autels. Personne n'eut l'audace de tirer contre ces dieux. Cambyse, profitant de leur superstition, entra dans la ville sans opposition. Psamménite, roi d'Egypte, s'avança bientôt avec une armée pour arrêter ses progrès. Il avait, dans ses troupes, quelques bataillons de Grecs, dont un chef s'était retiré dans le camp des ennemis. Pour se venger de cette défection, les Egyptiens prirent les enfants du coupable, les égorgèrent à la vue des deux camps, et en burent le sang. Les Perses, indignés de cet horrible spectacle, tombèrent sur eux, mirent en déroute l'armée égyptienne, et en tuèrent la plus grande partie ; les restes se sauvèrent à Memphis. Le vainqueur y poursuivit les fuyards, se rendit maître de la ville, fit mourir les enfants du roi, et bientôt le roi lui-même. 525 *ans avant J. C.*

PÉNÉE (*journée du fleuve*). Les Romains, informés des menées secrètes de Persée, dernier roi de Macédoine, le prévinrent en lui déclarant la guerre. Le consul Licinius l'atteignit près du fleuve Pénée. Le roi de Macédoine remporta tout l'avantage dans ce combat, et il aurait exterminé toute l'armée romaine, s'il eût su profiter de sa victoire ; mais il s'arrêta tout-à-coup, et, crut pouvoir obtenir une paix avantageuse. Les Romains plus fiers dans leurs défaites que dans leurs succès, renvoyèrent ses ambassadeurs, et ne voulurent entendre à aucune condition. 171 *ans avant J. C.*

PENNAMONDRE (*journée de*). Les Suédois gardaient,

en 1715, les deux forts de Suine et de Pennamondre, qui commandent l'Oder. Un officier nommé Duslep en était gouverneur. Au mois d'août, le roi de Prusse débarque dans l'île d'Usédom avec trois mille sept cents hommes et du canon. Le commandant suédois leur abandonna le fort de Suine, et se retrancha dans le château de Pennamondre avec deux cent cinquante hommes. Il fallut l'assiéger dans les formes. Le 18 août on ouvrit la tranchée, et la place fut vivement battue. Un soldat suédois s'introduisit dans le fort avec une lettre de Charles XII conçue en ces termes: *Ne faites aucun feu, que quand les ennemis seront au bord du fossé; défendez-vous jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Je vous recommande à votre bonne fortune.* Duslep obéit. Les ennemis donnèrent l'assaut, et bientôt se rendirent maîtres de la place. Le commandant ne songea plus qu'à vendre chèrement sa vie. Il abandonne les brèches; retranché près d'un bastion avec sa petite troupe, après avoir perdu la moitié de son monde, il est tué. Cent soldats qui restaient avec un seul officier, demandèrent la vie; ils furent faits prisonniers.

PERGAME (*siége de*). Séleucus, pour profiter de l'absence d'Eumène, roi de Pergame, attaqua la capitale de ce royaume. Le frère du roi arrêta l'ennemi. Eumène arriva sans être apperçu, et battit les Syriens dans plusieurs combats. Ces petites victoires n'auraient rien décidé, si Diophane, suivi de douze cents Achéens d'élite, n'était pas accouru au secours de la place, et n'y fût entré. Les Syriens ne pensaient qu'à se divertir et à boire; Diophane les fit repentir de leur sécurité. Il sortit de la ville, et se présenta devant leur camp. Les ennemis le voient avec indifférence. L'intrépide Achéen, à la tête de sa cavalerie, fond sur eux, les enfonce, les défait, et rentre dans la ville avec la gloire de l'avoir délivrée. 190 *ans avant J. C.*

PÉRINTHE (*siége de*). Philippe, roi de Macédoine, voulant se rendre maître de l'Attique, assiégea Périnthe. Il conduisit ce siége avec beaucoup de vivacité, et n'oublia rien pour forcer la place. Les Athéniens, réveillés par le danger de leurs Alliés, envoyèrent à leur secours Phocion, qui fit lever le siége et battit le roi de Macédoine. 341 *ans avant J. C.*

PERONNE (*siége de*). Le comte de Nassau, un des généraux de Charles-Quint, menaça Péronne en 1536. Les habitants, qui voyaient qu'on ne s'occupait pas sérieusement de leur conservation, se disposaient à abandonner leur ville, quand ils sont déterminés à la défendre jusqu'à la dernière extrémité par la résolution de d'Estournel, gentilhomme du voisinage. Cet homme généreux, prévoyant les suites funestes de la perte de cette place, s'y transporte avec sa femme et ses enfants, y fait conduire tous les grains qu'il a chez lui, ou qu'il peut obtenir de ceux qui sont touchés de son discours ou de son exemple; il y distribue son argent et celui qu'il trouve dans la bourse de ses amis; il y montre une valeur, une activité, une intelligence qui rassurent les plus timides. Il parvient, par cette conduite, à en faire lever le siége. 1536.

PÉROUSE (*journée de*). Les Etrusques, vaincus près de Sutrium, étaient plus animés que jamais contre les Romains. Le consul Fabius traversa la forêt Ciminienne pour atteindre les fuyards. A peine fut-il arrivé près de Pérouse, qu'une armée redoutable lui présenta la bataille. Le général romain se renferma dans son camp pour faire croire aux ennemis qu'il redoutait leurs forces. Les Etrusques, pleins de confiance, ne pouvant l'engager à sortir, l'assiégèrent dans ses retranchements. Le consul ordonna à ses soldats de se tenir prêts au premier signal. A la quatrième veille de la nuit, temps où le sommeil est ordinairement le plus profond, il les éveille sans bruit, leur fait prendre leurs armes, fait abattre les retranchements, tombe sur les ennemis et en fait un horrible carnage. Le camp des Etrusques fut pris. Il y eut, dans cette action, soixante-mille d'entre eux qui furent tués ou faits prisonniers. 310 *ans avant J. C.*

PERPIGNAN (*siége de*). La guerre ayant recommencé entre Charles-Quint et François Ier, en 1542, le dauphin forma le siége de Perpignan; il fut obligé de le lever. Le jeune Charles de Cossé, depuis maréchal de Brissac, regagna, lui septième, quelques pièces d'artillerie prises par les Espagnols. Cette action fut si hardie et si bien conduite, que le dauphin s'écria avec admiration : *Si je n'étais pas ce que je suis, je souhaiterais être le colonel Brissac.*

Durant le siége, une compagnie italienne, qui servait dans la cavalerie française, enlève, sur les frontières de la Catalogne, un assez grand nombre de dames espagnoles. Leurs maris prétendirent qu'elles devaient être relâchées sans rançon. L'unique raison dont ils s'appuient, est que les femmes, que leur sexe éloigne entièrement de la profession des armes, ne doivent pas être sujètes aux événements de la guerre. François Ier, sans examiner la justice ou l'injustice de cette prétention, donne aux Italiens la somme qu'ils pouvaient raisonnablement prétendre, et fait reconduire, avec les précautions convenables, les dames espagnoles dans leurs maisons.

2. Les maréchaux de Schomberg et de la Meilleraie, ayant été envoyés en Espagne, attaquèrent Perpignan, alors l'une des plus fortes villes de ce royaume. Elle opposa long-temps, aux efforts des Français, la plus vigoureuse résistance; mais enfin, les trois quarts de la garnison ayant été emportés par le feu ou par la famine, cinq cents hommes qui restaient capitulèrent le 9 septembre 1642, après plus de trois mois de tranchée ouverte. Il n'y avait point, dans toute l'Espagne, un arsenal mieux fourni que celui de Perpignan.

PERSÉPOLIS (*prise de*). Alexandre, toujours avide de gloire, alla assiéger Persépolis, capitale de l'empire des Perses. A son approche, la plupart des habitants se cachèrent dans les bois et les déserts. Le vainqueur entra dans la ville, sans rencontrer d'obstacle. Le soldat macédonien, avide et sanguinaire, fit main-basse sur tout ce qui y était, et mit la ville au pillage. Dans Persépolis étaient presque tous les trésors et les magasins de la Perse: on y recueillit plus de trois cent soixante millions. Un si riche butin fit naître la pensée de célébrer cet événement par une fête. On dressa des tables dans les rues. Les soldats se livrèrent à la bonne chère et à la joie, tandis que leur prince faisait un grand festin à ses officiers et à ses amis. Thaïs, courtisane admise à la table du roi, avait acquis, par sa gaîté et ses plaisanteries, le droit de tout dire au vainqueur de l'Asie. Quand le vin eut échauffé les convives, Thaïs s'écria: *Seigneur, grâces à votre invincible courage, la Grèce est vengée; vous êtes maître de la Perse, et nous*

buvons en ce jour le vin de Darius. Le plaisir que je goûte dans le superbe palais des grands rois de Perse me dédommage assez des fatigues que j'ai essuyées en parcourant l'Asie. Il ne manque qu'une chose à ma félicité. Grand prince, que ne permettez-vous aux femmes qui ont eu l'honneur de suivre vos guerriers, de faire un feu de joie de la maison de Xerxès, ce barbare qui a brûlé ma patrie ? Trop heureuse mille fois si je puis moi-même y mettre le feu en votre présence, et faire dire à tous les siècles à venir qu'une femme, à la suite du grand Alexandre, a plus magnifiquement vengé la Grèce, que n'ont fait les Miltiades et les Thémistocles ! Les convives applaudissent. Le roi se lève de table, avec une couronne de fleurs sur la tête et un flambeau à la main ; tous les convives le suivent en dansant et en sautant. Ils environnent le palais. Alexandre y met le feu. Les Macédoniens accourent en foule avec des flambeaux allumés, et répandent partout un fatal incendie. A peine la flamme eut-elle jeté son premier éclat, qu'Alexandre reconnut sa folie, et donna ordre de l'éteindre, mais il n'était plus temps. Ce palais fut consumé 330 ans avant J. C.

PESCHIERA (*attaque, prise et combat de*). 1. Après la bataille de Lodi, les Impériaux évacuèrent Peschiera, petite ville du Véronais, située sur le lac de Garda, mais importante par ses fortifications et sa position. Les Français y entrèrent le 1er juin 1796.

2. L'armée autrichienne, commandée par le général Wurmser, occupa, en venant au secours de Mantoue, le 19 juillet 1796, une position appuyée sur un camp retranché placé près de Peschiera. Tandis que le général Augereau faisait vivement canonner Borghetto, Masséna se porta sur Peschiera, attaqua les Autrichiens dans leur camp, les mit en déroute, leur prit dix canons, et leur enleva quatre cents prisonniers. Les Impériaux effrayés se hâtèrent de repasser le Mincio.

3. Après la déroute de Schérer, le général autrichien Kray investit Peschiera du côté de terre, tandis que le général Saint-Julien la tenait bloquée du côté du lac avec la flottille impériale. Le 4 mai 1799, le canon des assié-

geants battit en brèche. Le commandant français, qui avait seulement une garnison de mille hommes, se détermina à capituler. Il ramena en France sa garnison sous la seule condition de ne pas servir pendant six mois contre les Alliés. On perdit dans cette place des magasins immenses, soixante-quinze canons et deux mille fusils.

4. L'armée française, commandée en Italie par le général Brune, en 1800, laissa derrière elle la forteresse de Peschiera, dans laquelle les Autrichiens avaient jeté une garnison de deux mille cinq cents hommes; ils laissèrent en même temps cinq cents hommes dans un retranchement formé dans le bourg de Sermione. Une flotille impériale entretenait la communication entre ces deux postes. Les Impériaux commencèrent par fatiguer les Français en les attaquant avec des bateaux armés. Le général Chasseloup-Laubat fut chargé du commandement supérieur de ce siége, où l'on employa seulement quatre mille hommes. Les travaux s'en poursuivaient avec activité; la tranchée était ouverte; on allait établir les batteries, quand la reddition de Peschiera devint, le 16 janvier 1801, une des conditions d'un armistice conclu entre les généraux Brune et Bellegarde. Quatre jours après la garnison autrichienne évacua cette forteresse.

PÉTAU (*bataille de*). Après la défaite des troupes de Maxime, près de Siscia, Théodose, animé par ce premier succès, alla se présenter devant une autre armée du tyran, campée dans les plaines de Pétau, ville de Pannonie, sur la Drave. La victoire, long-temps incertaine, se déclara pour Théodose. Bientôt Maxime, arrêté près d'Aquilée, termina, par une mort violente et méritée, une vie souillée de crimes, l'an 388.

PÉTILIA (*combat de*). Marcellus, après la prise de Nole, rencontra Annibal, et résolut de livrer bataille. Entre les deux armées il y avait un tertre élevé, assez fort d'assiette, plein de bois et de broussailles, qui, des deux côtés, cachaient des trous et des ravins, et d'où coulaient beaucoup de fontaines et de ruisseaux. Les Romains s'étonnaient comment Annibal, étant arrivé le premier à un endroit si commode, ne l'avait pas occupé, et l'avait laissé à

ses ennemis; mais si ce lieu avait paru propre à Annibal pour y loger des troupes, il lui avait paru plus propre encore à placer des embûches. Il avait rempli les bois et les creux de gens de trait, ne doutant point que la commodité de ce camp n'attirât les Romains. En effet, tous les soldats de Marcellus criaient qu'il fallait s'emparer de cette colline; ils vantaient tous l'avantage de ce poste. Marcellus céda à leur empressement, et jugea à propos d'aller reconnaître l'endroit avec quelque cavalerie; il sortit du camp, accompagné de Crispinus, son collègue, de son fils Marcellus, et de deux cent vingt chevaux. Sur le haut de ce tertre, qui était couvert de broussailles, les ennemis avaient placé un soldat, qui, sans être vu des Romains, découvrait tous les mouvements qui se faisaient dans leur armée. Cette sentinelle avertit ceux qui étaient en embuscade de l'arrivée de Marcellus. On le laissa approcher jusqu'au pied du tertre; alors les ennemis, se levant tout à coup, firent pleuvoir sur lui et sur sa troupe une grêle de traits. Le consul Crispinus, dangereusement blessé, détourna son cheval, et prit la fuite. Marcellus, tenant ferme avec quarante hommes, qui étaient restés autour de lui, tomba mort d'un coup de lance. Annibal, ayant appris que Marcellus avait été tué, courut à l'heure même sur le champ de bataille; il considéra quelque temps sa bonne mine, sa taille, et la force qui paraissait dans tous ses membres. Il parut touché d'une mort si malheureuse et si peu digne d'un aussi grand homme; il lui ôta son anneau; après avoir fait brûler son corps avec toute la pompe ordinaire à ces cérémonies, il enferma ses cendres dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, et les envoya à son fils. Telle fut la fin de Marcellus, le premier des généraux romains qui vainquit Annibal; et qui fut appelé *l'épée de la république*, comme le dictateur Fabius en fut nommé le *bouclier*.

PETERWARADIN (*bataille de*). L'empereur d'Allemagne venait de conclure avec la république de Venise une ligue offensive et défensive contre la Porte Ottomane. Il fit marcher sur les bords du Danube et de la Save une armée nombreuse. Le prince Eugène en fut le général. La réputation de cet habile capitaine attira sous ses drapeaux toute la noblesse de l'Empire, et une foule de seigneurs et de princes étrangers. Le 1[er] août 1716, les troupes des

deux nations se rencontrèrent entre Salankemen et Peterwaradin. On escarmoucha le 4, et le lendemain on engagea une action générale. Le prince Eugène rangea ses troupes en bataille, et partagea sa cavalerie en six corps qu'il distribua sur ses deux ailes. La première aile avait quatre-vingt-quatre escadrons et trente-six bataillons, et le corps de réserve vingt-cinq escadrons de hussards. Tous ces corps étaient protégés par un retranchement qui occupait un peu plus d'une lieue. La cavalerie de la gauche était couverte par un marais profond, et celle de la droite par des hauteurs et des précipices. Les Turcs, de leur côté, se mettaient en mouvement de toutes parts. Les côteaux et les vallons furent couverts de leurs soldats. Ils étaient cent cinquante mille, conduits par le visir Ali. Le prince Eugène fait sonner la charge. Le prince Alexandre de Wurtemberg commença l'action avec sa brigade composée de six bataillons. Il perça l'ennemi, et pénétra vers une batterie de canons, dont il se rendit d'abord maître. La cavalerie autrichienne combattit avec le même succès. Déjà la victoire se déclarait pour les Impériaux, lorsqu'on apperçut que l'infanterie de la droite était rompue. Les retranchements d'où elle sortait, quoique ruinés, ne l'étaient point assez pour être passés de front. Il fallait défiler par huit colonnes. L'ordre était de s'étendre, dès qu'on serait hors des lignes; mais le peu d'espace entre cet endroit et les travaux des Turcs ne le permit point. On se trouvait sous le feu. Dès qu'ils eurent apperçu la tête des colonnes, ils sortirent de leurs lignes avec des cris épouvantables, et se précipitèrent sur les fantassins allemands. Ceux-ci soutinrent avec courage le choc des infidèles. Ils les repoussèrent, et gagnèrent sur eux plus de vingt pas de terrain; mais cet avantage ne dura qu'un instant. Le corps entier des janissaires tomba sur les vainqueurs. Les colonnes à demi-passées ne purent résister à ce choc : elles plièrent, et furent poursuivies jusqu'au second retranchement. Dans ce moment, la cavalerie autrichienne, postée à droite et à gauche pour soutenir, vola au secours de son infanterie, qui se rallia. Les Turcs, assaillis à leur tour, furent enfoncés, culbutés, poursuivis. On força les retranchements qu'ils avaient faits avec leurs chariots de campagne. Les spahis prirent la fuite; mais les janissaires tinrent quelque temps. Enfin, leur aga avait été tué, et le visir mis hors de com-

bat par deux blessures mortelles. La perte des chefs entraîna celle de toute l'armée. Trente mille Ottomans périrent dans cette déroute. On leur prit cent cinquante-six pièces de canon, cent soixante-douze drapeaux ou étendards, cinq queues de cheval, trois paires de timbales, et toutes les provisions de leur camp, qui fut abandonné au pillage. Cette victoire mémorable coûta aux Allemands cinq mille hommes et quinze cents chevaux. Dans le fort de la mêlée, un français, major-general, nommé le comte de Bonneval, se trouva entouré d'un corps nombreux de janissaires. Il n'avait auprès de lui que deux cents soldats de son régiment. Il résiste une heure entière; et, ayant été abattu d'un coup de lance, dix soldats qui lui restaient le portèrent à l'armée victorieuse Ce nouveau triomphe du prince Eugène mit le comble à sa gloire.

PETRA (*siége de*). L'an 541, l'armée de Chosroès, roi des Perses, s'approcha de Petra pour en former le siége. Zébus défendit aux soldats de sa garnison de se montrer hors de la ville, ni sur les murs, et il les plaça derrière les portes, avec ordre de garder un profond silence. Les Perses, croyant la place abandonnée, se disposèrent à l'escalader. Tout à coup les portes s'ouvrent. Les Romains sortent avec fureur. Les ennemis sont taillés en pièces, ou mis en fuite. Chosroès, à cette nouvelle, vint en personne; il fit conduire une mine jusque sous une des principales tours; et, après avoir fait soutenir l'édifice par des étais, on y mit le feu. La chute de cet important ouvrage ouvrit la ville aux Perses, qui forcèrent les assiégés à se rendre par capitulation.

PETRA-LATA (*prise de*). Les Goths étaient maîtres de la forteresse de Petra-Lata, située sur un roc escarpé. Ildiger et Martin, capitaines de Bélisaire, firent grimper sur le rocher une partie de leurs gens, qui, détachant de gros quartiers de pierre, écrasaient les habitations formées dans le vallon. Les Goths, effrayés, leur demandèrent miséricorde. On leur fit quartier à condition qu'ils passeraient au service de l'empereur qui les enrôla dans ses troupes. *An* 538.

PETRA-OXIANA *ou* ROCHER D'OXUS (*siége de*). Arimaze, sogdier, occupait, avec trente mille hommes, et

des munitions pour deux ans, un rocher escarpé, nommé *Oxus*, vers la mer Caspienne ; un seul sentier taillé dans le roc y conduisait. On fit sommer les Barbares de se rendre. Arimaze leur chef demanda aux envoyés si le grand Alexandre pouvait voler, et si, par un bienfait subit, la nature lui avait donné des ailes. Alexandre, pour se venger, choisit trois cents jeunes montagnards vaillants et robustes, accoutumés dès leur enfance à gravir les montagnes ; il leur commanda de monter sur le rocher d'Oxiana au commencement de la nuit. Ils furent un jour et demi à parvenir à son sommet. Quand ils eurent, par un signal, averti le roi de leur arrivée, ce prince envoya un hérault pour porter aux assiégés des conditions favorables. Arimaze ne voulut rien entendre. L'envoyé l'ayant pris par la main, le pria de sortir, et lui montra les soldats macédoniens : *Vous voyez*, lui dit-il, *qu'Alexandre et les Macédoniens ont des ailes*. Arimaze, effrayé, se rendit ; mais Alexandre, pour punir sa fierté, le fit battre de verges, puis attacher en croix. 328 *ans avant J. C.*

PETZUR (*prise de*). Après la victoire de Narva, en 1700, Charles XII chargea le maréchal-de-camp Spens, officier habile, et le colonel Schlippenbach, d'assiéger la ville de Petzur, située à l'est du lac Peïpeus. Six mille Russes la défendaient ; elle n'était fortifiée que par un chemin couvert, formé par un amas de fumier, et garni de chevaux de frise. L'épouvante était déjà dans leur cœur, même avant les assauts. Dès la première attaque, les uns se retirèrent dans le château, les autres prirent la fuite, et le reste se retrancha dans les maisons. Spens, voyant qu'on ne pouvait les y forcer, fit mettre le feu à la ville. Les Russes perdirent trois mille hommes tant tués que brûlés, et les Suédois cent quatre-vingt seulement. 1700.

PFAFFENHOFFEN (*combat de*). L'armée de France et de Bavière rencontra, en 1745, celle des Autrichiens près de Pfaffenhoffen. L'électeur de Bavière avait recommandé au comte de Ségur de lever tous les quartiers qu'il avait en Bavière, à l'exception de ceux de Donawert et de Rain ; le comte avait chargé le marquis de Crussol de retirer les différents postes placés à Pfaffenhoffen. Les derniers

bataillons étaient à peine sortis de cette ville, qu'on vit déboucher des hauteurs et des bois un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie autrichienne. Le comte de Ségur gagna les hauteurs; la ville fut attaquée de tous côtés par les ennemis, qui y entrèrent avec vivacité. On s'y battit; le marquis de Crussol et le chevalier de la Mark firent essuyer une grande perte aux Impériaux, et se joignirent habilement au comte de Ségur. Le comte, voyant arriver aux Autrichiens un nouveau corps d'infanterie, dont le dessein était de l'envelopper, songea à la retraite, et il la dirigea de hauteurs en hauteurs, et de bois en bois: il lui fallut des efforts prodigieux pour l'exécuter.

PFULLENDORFF (*combat de*). Lors de la reprise des hostilités sur le Rhin, en 1799, le général Jourdan fut chargé du commandement de l'armée du Danube. A peine eut-il réuni une armée de trente-huit mille hommes, que les ordres les plus pressants du Directoire exécutif l'obligèrent d'entrer en campagne contre un ennemi très-supérieur, ayant de plus une artillerie légère plus considérable et mieux exercée. Dans une première action, l'avant-garde autrichienne fut repoussée jusqu'à Holskirken et Klostersussen, jusqu'à ce que des détachements du gros de l'armée arrivassent pour la soutenir. Après ce premier engagement, les Français prirent une position avantageuse sur les hauteurs d'Ostrach et de Mengen, en avant de Pfullendorff. L'archiduc Charles attaqua à son tour le 21 mars, et parvint à déposter Jourdan de sa position; il forma trois colonnes d'attaque. Celle de droite, aux ordres du prince de Furstemberg, marcha le long du Danube près de Mengen; la colonne de gauche suivit la route d'Altehenausen à Pfullendorff; le prince conduisit lui-même sa colonne du centre à travers les vallons marécageux de l'Ostrach, par la chaussée de Salgau. Jourdan, n'ayant pu maintenir sa gauche, déjà tournée, malgré une très-vive résistance, abandonna sa position de l'Ostrach, et se retira en bon ordre dans la nuit du 20 au 21, sur les hauteurs de Pfullendorff. Les progrès de la colonne de droite de l'armée autrichienne, dans la direction de Moeskirck, ne lui permirent pas encore d'y rester; les dispositions de l'archiduc, pour envelopper totalement l'aile gauche des Français, décidèrent Jourdan à se retirer sur Stockack et Engen, où il se donna peu de

jours après une bataille qui décida du sort de l'armée du Danube. 20 *au* 25 *mars* 1799.

PHAROS (*siége de*). Le consul Emilius vint assiéger le perfide Démétrius dans Pharos, ville bien fortifiée, défendue par une garnison nombreuse, et pourvue abondamment de vivres et de munitions. Pour hâter et assurer sa victoire, Emilius cacha une grande partie de son armée dans des bois et d'autres lieux couverts; et, le jour venu, il s'avança fièrement dans le port le plus proche de la ville avec vingt vaisseaux. Démétrius, croyant défaire sans peine cette petite troupe, vint avec tous ses gens à la rencontre du consul pour empêcher la descente. Entre la ville et le port était une hauteur escarpée; les Romains, qui avaient débarqué pendant la nuit, et s'étaient cachés dans les bois, s'emparèrent de ce poste avantageux. Démétrius veut les en chasser. Les Illyriens, enveloppés de tous côtés, pressés de front et en queue, sont obligés de prendre la fuite. Démétrius se jeta dans un vaisseau, et chercha un asyle dans les états du roi de Macédoine. Pharos fut emportée d'emblée, abandonnée au pillage, et rasée; toute l'Illyrie reçut de nouveau la loi des Romains. 219 *ans avant J. C.*

PHARSALE (*bataille de*). Cette grande et mémorable journée décida tout à la fois, dans les plaines de Pharsale, du sort de Pompée et de la république, et de la fortune de César. Pompée, dans son ordre de bataille, répondit à sa réputation; il plaça au centre et aux deux ailes ses vieux soldats, et distribua les nouveaux, dans les intervalles, entre les ailes et le corps de son armée. Scipion occupait le centre avec les légions qu'il avait amenées de Syrie; les ailes avaient pour commandants Lentulus et Domitius Ahénobarbus. Pompée se porta à l'aile gauche, où il prétendait faire les plus grands efforts, et remporter la victoire. Dans cette vue, il y réunit presque toute sa cavalerie, ses frondeurs et ses archers; son aile droite n'en avait pas besoin, car elle se trouvait couverte par le fleuve Enipée. César distribua aussi son armée en trois corps, sous trois chefs; Domitius Calvinus au centre, Marc-Antoine à l'aile gauche, à l'aile droite P. Sylla. César prit son poste, vis-à-vis de Pompée, à la tête de sa dixième légion, qu'il affectionnait particulièrement, pour s'être toujours distinguée par sa

cette armée, celui-ci répondit qu'elle était à quatre lieues de Phase. Alors Martin prenant le ton d'un homme en colère : *Qu'ils se retirent au plutôt*, dit-il brusquement, *je n'ai besoin que de mes soldats, c'est à ceux-ci qu'appartient la victoire et le fruit qu'ils en doivent retirer*. Tous applaudirent à ces mots, et se crurent assurés de vaincre. Naohoragan, craignant l'arrivée de nouvelles troupes, se hâta de donner l'assaut. Une heure avant, Justin accompagné de ses plus braves fantassins et de cinq cents cavaliers d'élite, qui était sorti de la ville sans être apperçu des Perses, revenait, lorsque ceux-ci attaquaient la place avec fureur. Le bruit du combat instruit Justin de ce qui se passe, il se met en défense, fond sur les Perses, renverse ce qu'il rencontre. Les Perses s'imaginant que c'est une armée nouvelle qui arrive, prènent l'èpouvante et reculent. Leur déroute est générale. Les vaincus perdirent dix mille hommes, et les Romains seulement deux cents. *L'an* 554.

PHÉNIX (*combat du*). Le corsaire *le Phénix*, armé de douze canons, venait de s'emparer d'un navire de cent cinquante tonneaux, lorsqu'il se vit entouré par cinq bâtiments anglais armés en guerre, portant chacun six canons. Il se battit contre eux pendant trois heures, et parvint à en faire amener deux. Au même instant, il parut quatre autres corsaires anglais, armés ensemble de trente-six canons. Le capitaine Favre ne pouvant s'échapper, n'hésita point de recommencer le combat contre ces dix corsaires réunis. Son bâtiment reçut dix boulets à fleur d'eau, toutes ses manœuvres et ses haubans furent coupés ; il eut sept hommes tués et vingt hors de combat par des blessures, avant que son équipage pût l'engager à se rendre au moment où il coulait bas. Le roi récompensa le capitaine Favre, en lui faisant don d'une épée et d'une pension. 1778.

PHILIPPEVILLE (*siége de*). Don Juan d'Autriche, forma en 1578, le siége de Philippeville. Cette place alors sous la domination hollandaise, était flanquée de cinq gros bastions, et défendue par le seigneur de Glines; elle avait une garnison peu proportionnée à ses besoins, et de plus elle se trouvait dépourvue des munitions et des vivres nécessaires à sa défense. Les assiégés firent briller le plus grand courage. On ouvrit la tranchée, les ouvrages furent bientôt achevés,

blessures, qui les menaçaient d'une hideuse difformité, épouvantent les jeunes cavaliers de Pompée; au lieu de combattre, ils ne songent qu'à garantir leur agréable figure: plus timides que des femmes, ils prènent honteusement la fuite, et cherchent un asyle dans les montagnes. Les archers et les frondeurs, restés seuls, sont taillés en pièces. Les six cohortes de César, animées par cet heureux succès, font un détour; et, fondant sur l'aile gauche des ennemis, l'attaquent par derrière, et la mettent en désordre. En un instant tout se disperse; et les soldats de Pompée, vaincus, abandonnent à César la victoire et l'empire du monde. César n'insulta point au malheur de ses concitoyens; il pardonna à ceux qui s'étaient attachés au parti de son rival. Dès que Pompée vit sa cavalerie rompue, sa tête se troubla; oubliant sa renommée, on le vit abandonner une partie de son armée, qui se défendait encore, et se retirer à petits pas dans son camp. Entré dans sa tente, il s'assied sans proférer une seule parole, jusqu'à ce que les soldats de César, qui poursuivaient les fuyards, étant arrivés à ses retranchements pour les forcer, il s'écria : *Quoi? jusque dans mon camp!* Il prit alors une robe convenable à l'état de sa fortune, et se déroba secrètement. Cette fuite lui devint funeste; un roi de l'Egypte eut la bassesse d'ôter la vie à cet illustre fugitif, qui avait fait trembler l'univers, et qui alors cherchait chez lui un asyle. 48 *ans avant J. C.*

PHASE (*siége de*). Nachoragan, général des troupes de Perse en Lazique, marcha contre la ville de Phase. Ses murailles étaient de bois, mais la prudence et la valeur de Martin, son gouverneur, et des Romains qui les défendaient, les rendirent imprenables. Les Perses furent repoussés avec perte dans leur première attaque. Martin pour animer ses troupes et décourager ses ennemis, usa d'un ingénieux stratagême. Ayant assemblé son armée, un inconnu qu'il avait aposté se présenta à lui couvert de sueur et de poussière, sur un cheval fatigué, comme s'il arrivait d'un long voyage. Il se disait envoyé de l'empereur et chargé de remettre une lettre au gouverneur de la part de ce prince. Ce capitaine en fit la lecture à haute voix. Elle portait que Justinien, pour seconder la valeur de ses troupes, lui envoyait une nouvelle armée aussi forte que celle qu'il avait déjà. Martin ayant demandé au prétendu courier où était

Antoine à Cassius. Leur plan et leur intérêt était d'engager promptement une action générale. Ils présentèrent donc la bataille aux ennemis qui, par une raison contraire, ne voulurent point l'accepter. Cassius, surtout, qui entendait très-bien la guerre, connaissant le caractère hardi et entreprenant du général qu'il avait en tête, s'appliquait à fortifier de plus en plus ses retranchements; et, comme entre le flanc gauche de son camp et un marais impraticable qui en était voisin, il restait un petit espace de terrain, il avait tiré de son camp au marais une bonne ligne bien palissadée pour éviter toute surprise et assurer ses derrières; mais Antoine le força bientôt à combattre. Pendant qu'il l'amusait en se présentant tous les jours en ordre de bataille, il détacha quelques cohortes pour rendre le marais praticable, et établir ensuite des logements entre le camp de Cassius et l'île de Thasos. Au bout de dix jours et de dix nuits, ce grand ouvrage se trouva achevé, sans que les travailleurs eussent été apperçus des ennemis, parce qu'ils étaient couverts d'une forêt de roseaux. Cassius ne fut averti d'un travail si long et si important, que par les forts que dressèrent derrière lui plusieurs cohortes d'Antoine et où elles se logèrent. On songea donc de part et d'autre à en venir à un combat. Après différentes escarmouches, où les conjurés eurent toujours l'avantage, le jour parut qui devait décider de la fortune et de la destinée de la république. Ces grands corps s'ébranlèrent et marchèrent l'un contre l'autre avec une égale fureur. L'action commença par un assaut livré aux lignes de Cassius. Elles furent forcées, et tout d'un coup sa cavalerie prit honteusement la fuite. Il n'est point d'efforts qu'il ne fît pour retenir son infanterie, jusqu'à arrêter par le bras les fuyards, jusqu'à saisir lui-même les drapeaux et les faire planter en terre pour être un signal de ralliement. Sa valeur ne put ranimer celle de ses soldats éperdus. Son armée fut entièrement mise en déroute, et son camp pris par Antoine. Cependant Brutus avait chargé les légions d'Auguste. Ses soldats pleins de colère enfoncèrent les ennemis dès le premier choc, les mirent en fuite et pénétrèrent jusqu'à leur camp dont ils s'emparèrent après avoir taillé en pièces ceux qui étaient restés pour le garder. Brutus, par une faute impardonnable, ne songeait qu'à profiter de son avantage, persuadé que le sort des armes était semblable du côté de Cassius. Enfin, il remporta une victoire complète, et voyant

avec joie toute l'armée d'Auguste dispersée et défaite, il se retirait dans son camp en triomphe. Mais quelle fut sa surprise et sa consternation, lorsqu'il apperçut les tristes preuves de la défaite de son collègue ! Il détache aussitôt un corps de cavalerie pour aller à la découverte et voler à son secours. Mais il n'était plus temps, et les mouvements tardifs qu'il se donna ne servirent qu'à hâter la mort de Cassius. La cavalerie de Brutus fut prise par l'infortuné général, pour un gros d'ennemis qui le cherchait. Désespéré, il se fit donner la mort par un de ses affranchis, nommé *Pindare*. Brutus, à cette triste nouvelle, accourut à la tente de son ami, versa sur son cadavre des larmes abondantes et sincères. Il l'appela le *dernier des Romains*, n'espérant plus que Rome produisît jamais une âme aussi haute que celle de ce fier ennemi de la tyrannie. Ensuite, il le fit inhumer en grande pompe dans l'île de Thasos. Les Républicains pouvaient s'attribuer avec fondement la supériorité dans cette fameuse journée ; mais le faux héroïsme de Cassius donna tout l'avantage au parti des Triumvirs. Brutus voulut tenter une seconde fois le sort des armes. Ce grand homme fit des prodiges dans cette dernière action. Agissant de la tête et de la main, il se montrait également brave soldat et sage capitaine. Mais après les plus grands et les plus généreux efforts, il fallut céder à la fortune des tyrans. Brutus prit la fuite, malgré les efforts d'une troupe de Thraces attachée à sa poursuite. Ce malheureux romain, après avoir mis entre lui et les troupes des tyrans un petit ruisseau dont les bords étaient couverts d'un bois touffu, s'assit dans un lieux creux, adossé contre un grand rocher, accompagné de quelques amis entièrement attachés à son sort. Alors, élevant les yeux au ciel, il prononça ce vers d'Euripide :

Grand Dieu ! daigne punir l'auteur de tant de maux.

Il en voulait vraisemblablement à Antoine. Enfin, jetant ses regards sur lui-même, et se considérant dans ses malheurs accompagné de sa seule vertu dont la sévérité et la pureté lui devenaient si inutiles : « Malheureuse vertu, s'écria-t-il, » tu n'es qu'un vain nom, et je te cultivais comme une réa» lité ! Esclave de la fortune, tu ne sers que le vice hon» teux. » Dans ce moment, on entendit un grand bruit, et quelqu'un dit aussitôt qu'il fallait fuir. « Oui, reprit Brutus,

» avec vivacité, il faut fuir, mais c'est par le secours des » mains et non par celui des pieds. » Après ces paroles, il dit adieu à ses amis et se retira à l'écart, suivi seulement de deux ou trois personnes, parmi lesquelles était Straton, Egéate, qui lui servait de conseil et comme de guide dans les exercices de l'éloquence. Brutus espérait que ce grec l'aiderait à se donner la mort. Il témoigna pourtant de la répugnance à se charger d'un si funeste ministère. Mais, lorsqu'il vit que Brutus recourait à l'un de ses esclaves : « Puisque vous êtes décidé, dit-il, je ne veux pas que vous » trouviez dans un esclave plus de secours que dans un » ami. ». Prenant ensuite à deux mains la poignée de l'épée nue, il la tint ferme et détourna le visage. Brutus levant le bras gauche sur sa tête, saisit de la main droite la pointe de l'épée, et la posant à l'endroit où l'on sent le battement du cœur, il se poussa dessus avec effort, et se perça sans jeter un seul cri. La liberté romaine expira avec cet illustre citoyen, et les triumvirs, par cette mémorable victoire, établirent leur injuste empire sur les ruines de la république. 42 *ans avant J. C.*

PHILIPPINE (*prise du fort*). Le comte de Lowendhal attaqua en 1747, la forteresse de Philippine, dont la proximité servait de défense au Sas de Gand. La prise de ce fort paraissait difficile. Il était flanqué de deux bastions du côté de la campagne, environné d'un fossé large et d'une contrescarpe. Dans son enceinte s'élevait un fort à quatre bastions, et défendu par un bon fossé ; et sur le bord de l'eau, était une redoute couvrant une écluse capable d'inonder tous les environs. Malgré ces obstacles, le comte la fit investir le 17 avril, il ouvrit la tranchée le 2 mai. Les travaux furent poussés avec tant d'activité, que la place se rendit le 6. La garnison fut faite prisonnière de guerre. On y trouva vingt-sept canons de fonte. 1747.

PHILIPPOPOLIS (*siége de*). Avant la défaite du rebelle Procope, Equitius, général de l'empereur Valens, entra dans la Thrace, et alla mettre le siége devant Philippopolis, ville ancienne, restaurée par le père d'Alexandre-le-Grand, et connue encore aujourd'hui sous le nom de Philippopoli. Elle soutint avec vigueur les attaques fréquentes

de l'ennemi, et ne se rendit qu'à la vue de la tête de Procope, dont elle avait pris le parti. 366.

PHILISBOURG (*siéges de*). 1. Le 24 janvier 1635, le baron de Fernamoude, commandant six mille Allemands et Espagnols, attaqua Philisbourg, et la prit d'emblée. La peste avait réduit la garnison à quatre cents hommes. Quelques Allemands livrèrent un bastion à l'ennemi, qui l'escalada à la faveur des glaces. Cette perte toucha sensiblement le cardinal de Richelieu. Cette ville fut reprise par le duc d'Enghien en 1644.

2. Le prince Charles de Lorraine, l'un des plus grands généraux de l'empire, vint former le siége de Philisbourg en 1676. Il comptait sous ses ordres près de soixante mille hommes, mais peu de soldats. Il n'avait presque point de munitions, et souvent on le vit manquer de balles et de poudre. Cependant le maréchal duc de Luxembourg, avec une armée de cinquante mille Français, ne put, ni l'empêcher d'avancer ses travaux, ni secourir les assiégés qui se défendaient vaillamment sous la conduite du brave Dufay. Lorsque ce gouverneur a fait plus qu'on ne pouvait raisonnablement espérer le jeune duc de Lorraine Charles V, qui commandait les Impériaux, lui fait dire qu'il a acquis assez de gloire en se défendant comme il a fait; que la retraite de l'armée française lui ôtant toute espérance de secours, la prudence veut qu'il épargne sa garnison; qu'il doit capituler dans un temps où il peut encore obtenir des conditions honorables. Le gouverneur répond qu'il est flatté que ses actions ayent donné bonne opinion de lui à un si grand prince; mais qu'il perdrait infailliblement son estime, s'il avait la faiblesse de se rendre tandis qu'il est en état de tenir. Pour le convaincre que ce qu'il dit n'est pas une fanfaronnade, il offre de faire voir la garnison, les fortifications et les magasins; qu'après cela il laissera à son altesse à juger si, sans se déshonorer, il peut abandonner la place. Le duc de Lorraine le prend au mot; il envoie un officier expérimenté auquel on montre presque tout ce qui avait été annoncé. Cette bravade fit perdre à Dufay une partie de l'honneur qu'il avait acquis; il est généralement désapprouvé, parce qu'il est très-possible qu'un habile homme, qui examine une forteresse, y découvre

quelque côté faible que ceux qui sont dehors n'auraient pas seulement soupçonné. En effet, comme on ne fit pas voir la poudre à l'officier, on pense, dans le camp, ce qui était vrai, qu'elle commence à manquer. On en est sûr lorsqu'on fait réflexion que le gouverneur, qui la prodiguait, commence à l'épargner avec une économie extrême. D'ailleurs il ne pouvait revenir aucun bien de cette démarche. Quand même la place aurait été encore en meilleur état, les Impériaux ne pouvaient pas être obligés à en lever le siége. Cette connaissance n'aurait servi qu'à leur faire faire de plus grands efforts pour s'en rendre plus sûrement les maîtres. Cette faute, qui décida peut-être du sort de Philisbourg, avait été précédée et fut suivie de tant d'actions bien imaginées et bien conduites, que Louis XIV disait qu'il y avait quatre hommes que ses ennemis respecteraient dans ses places : Montal, Chamilli, Calvo et Dufay. Cet officier n'ayant plus ni vivres, ni poudre, fut obligé de se rendre le 17 septembre, après six mois de blocus et soixante-dix jours de tranchée ouverte. Pendant ce siége, Louis XIV dit un jour en présence du duc de Montausier : *En vérité je ne crois pas que nous puissions conserver Philisbourg ; mais enfin je n'en serai pas moins roi de France. — Il est vrai, Sire*, répondit le duc, *que vous seriez fort bien encore roi de France, quand on vous enlèverait Metz, Toul, Verdun et la Comté, et plusieurs autres provinces dont vos prédécesseurs se sont bien passés. — Je vous entends*, reprit le monarque, *vous voulez dire que mes affaires vont mal ; mais j'approuve votre sincérité, car je sais quel cœur vous avez pour moi.* 1675.

3. En 1688 ce prince fit marcher en Allemagne une armée de cent mille hommes, à la tête de laquelle il mit le dauphin son fils qu'on nommait *Monseigneur*. Il était âgé de vingt-sept ans. C'était pour la première fois qu'on lui donnait la conduite des troupes. *Mon fils*, lui dit publiquement le roi à son départ, *en vous envoyant commander mes armées, je vous donne les occasions de faire éclater votre mérite ; allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le roi soit mort.*

On avait tout prévu, tout disposé pour que l'héritier de

la couronne, contribuant à cette expédition de son nom et de sa présence, ne reçût pas un affront. Le maréchal de Duras commandait réellement l'armée. Boufflers avait un corps de troupes en deçà du Rhin; et le maréchal d'Humières un autre vers Cologne, pour observer les ennemis. En attendant l'arrivée du jeune prince, on attaqua Philisbourg, préalable toujours nécessaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne. Vauban conduisait les travaux; et tous les détails qui n'étaient point de son ressort roulaient sur Catinat, alors lieutenant-général, homme capable de tout et fait pour tous les emplois. Il y avait déjà six jours que la tranchée était ouverte, lorsque Monseigneur entra dans le camp. Il imita la conduite de son père, ne s'exposant jamais en téméraire, affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Philisbourg ouvrit ses portes le 29 octobre, après vingt-quatre jours de résistance. Le duc de Montausier, qui avait été gouverneur du dauphin, lui écrivit cette lettre pour le féliciter : « Je ne vous fais » point de compliment, Monseigneur, sur la prise de Phi- » lisbourg; vous aviez une bonne armée, des bombes, du » canon et Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce » que vous êtes brave; c'est une vertu héréditaire dans » votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que » vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant valoir » les services de ceux qui font bien. Voilà sur quoi je vous » fais mon compliment. »

4. Après avoir forcé les fameuses lignes d'Etlingen, en 1734, et obligé le prince Eugène à leur laisser libre l'entrée de l'Allemagne, les Français, conduits par le fameux maréchal de Berwick, s'avancèrent du côté de Philisbourg. Cette place, l'une des plus fortes de l'Europe, est défendue à l'occident par le Rhin; et à l'orient, au midi et au nord, par des marais presque inaccessibles, et qui deviènent des mers quand on lâche les écluses. Le 23 de mai, le marquis d'Asfeld vint l'investir avec trente-deux bataillons et deux régiments de dragons, après avoir établi deux ponts sur le Rhin, l'un à Gmau-de-Néheim, et l'autre à Oberhausen. Aussitôt il fit travailler aux lignes de circonvallation et à tout ce qui devait précéder les attaques de la ville. Le 24, le chevalier de Marcieux s'empara d'une redoute qui n'était qu'à cinq cents toises de la place, et l'on conduisit au camp

toute l'artillerie et toutes les munitions nécessaires pour cette grande expédition. On ne vit peut-être jamais de retranchements si bien ordonnés ni si forts que ceux des Français. Ils avaient la figure d'un demi-cercle; on les avait entourés de trois fossés et d'autant de parapets le long desquels on avait mis près de cent pièces de gros canons, avec beaucoup de mortiers et de pierriers. Au devant des parapets on avait creusé beaucoup de trous de cinq à six pieds de diamètre; ils avaient douze pieds de profondeur, et n'étaient éloignés que d'une demi-toise l'un de l'autre. Un grand nombre de traverses entrecoupaient le dernier retranchement, et ces traverses étaient garnies de fusiliers. Cette disposition était l'ouvrage du marquis d'Asfeld, l'un des hommes de France le plus consommé dans la science du génie et dans l'art des siéges.

Le maréchal de Berwick arriva, le 2 de juin, devant Philisbourg avec le reste de l'armée. Il fit entrer dans les lignes la plus grande partie de l'infanterie, et ne garda, pour former un corps de réserve, que vingt-neuf bataillons et dix-neuf escadrons. Une partie de la cavalerie était campée à la droite, depuis le Haut-Rhin jusqu'au ruisseau de Seltz; et à la gauche, depuis le Bas-Rhin jusqu'au même ruisseau. Le reste fut partagé en deux corps; le premier, sur le Speirebach, sous les ordres du duc de Noailles; et le second, à Graben, sous les auspices de M. de Guadt.

Le 3, les quatre bataillons des gardes-françaises, conduits par le marquis d'Asfeld et M. de Gassion, ouvrirent la tranchée. Le prince de Conti, le comte de Clermont et les autres princes voulurent les voir opérer. M. du Quenant traça les premières parallèles. On y employa deux mille quatre cents travailleurs, et l'on n'y perdit pas un seul homme, parce que les assiégés, ne s'étant pas apperçus qu'on ouvrait la tranchée, ne tirèrent point. Le 4 au matin on perfectionna les travaux.

Le comte de Belle-Isle avait été chargé de l'attaque du fort qui couvrait le pont de Philisbourg. Il y avait fait ouvrir la tranchée le premier juin; et ses troupes s'étant logées, le 3 au matin, sur l'angle saillant du chemin de ce fort, reconnurent que les ennemis l'avaient entièrement abandonné, et s'en emparèrent. Ce succès encouragea singulièrement les assiégeants. Les soldats et les officiers se félicitaient déjà comme s'ils eussent achevé leur conquête.

Plusieurs allèrent visiter le fort, pour s'animer par la vue de ce premier monument de leur valeur. Dans cette occasion, un simple soldat du régiment du Perche, nommé *le Tellier*, fit une action généreuse, digne de passer à la postérité. En entrant dans un jardin, il entendit des cris plaintifs sortir du fond d'une citerne où quelques ennemis s'étaient précipités dans leur fuite. Il y court. Il voit un malheureux couvert de sang, qui lui tendait les bras et semblait lui demander grâce. Le Français est bon, et le compatissant soldat avait le caractère de sa nation. Il tend le bout de son fusil à son ennemi suppliant. Après bien des efforts, il le tire de cette espèce de tombeau, et le met sur l'herbe. L'ingrat, oubliant tout-à-coup la grandeur du bienfait, voulut accabler son bienfaiteur, et ravir le jour à celui qui venait de le lui rendre. Il recueille le peu de forces que lui laissent ses blessures, et, tenant toujours le bout du fusil, il s'épuise pour l'arracher au trop humain le Tellier. Ce généreux soldat, animé d'une juste indignation, retint aisément son arme, et, entendant quelques-uns de ses camarades qui lui criaient, *Tue! tue!* il oublie malgré lui les lois de la clémence, pour n'écouter que celles de la guerre. Il lui donne la mort.

La tranchée devant Philisbourg fut relevée, le 4, par le duc de Noailles et le comte de Laval-Montmorenci. On continua la parallèle qui avait été commencée la veille. On ouvrit quelques boyaux de communication avec les deux parallèles, et l'on travailla à établir deux batteries de cinq pièces de canon chacune, sur le front de la grande attaque, vis-à-vis du marais de Staremberg. Le prince de Tingri et le comte d'Aubigné, pendant la nuit du 5, firent perfectionner les parallèles sur toute la longueur et la crête qui fait place au corps de la place, et l'on finit les boyaux de communication entre les parallèles. Elles s'étendaient par la droite jusqu'à la redoute des Capucins, et par la gauche jusqu'au moulin brûlé. Les marquis de Guerchi et de Balincourt formèrent, pendant la nuit du 6, une nouvelle attaque avec douze cents travailleurs. On ouvrit une parallèle dont la droite fut portée jusqu'au Rhin, et la gauche à la chaussée des Capucins; et l'on poussa les tranchées en face de l'avant-fossé de l'ouvrage à cornes. Il se fit près de quinze cents toises d'ouvrage, sans que les ennemis fissent un feu capable d'interrompre ces travaux. Le

7 au matin, les deux batteries établies sur le front de la grande attaque, deux autres de dix pièces, et une de six mortiers, dressées dans le fort du pont de Philisbourg, commencèrent à tirer avec un fracas horrible. Le même jour, le marquis de Dreux et le duc de Béthune montèrent la tranchée. Les assiégés, au nombre de cent, sortirent d'une redoute qui protégeait l'avant-fossé. Deux compagnies de grenadiers les repoussèrent, et se rendirent maîtres de la redoute. Le prince d'Isenghien, le marquis de Clermont et M. d'Atros, montèrent la tranchée le 10. On continua, durant la nuit, à la droite de l'attaque du Bas-Rhin, les travaux commencés la veille, pour faire écouler les eaux du marais qui couvraient l'ouvrage à cornes. On les perfectionna avec tant de succès, qu'il ne resta dans le marais qu'un demi-pied d'eau sur un espace de quarante-cinq pieds. On acheva, dans la même nuit, la parallèle qui s'étendait le long du marais. La tranchée fut relevée le 11, par le duc de Duras, le chevalier de Rocos, et le comte de Bérenger. Le prince de Conti y était avec son régiment. On fit avancer une compagnie de grenadiers du régiment de Richelieu, pour reconnaître une redoute qui était sur les bords du Rhin, d'où les ennemis firent un feu terrible. Cette activité des Français est d'autant plus étonnante, qu'ils avaient à combattre tous les obstacles possibles; l'eau, qui comblait leurs travaux par ses débordements si fréquents, que quelquefois on en avait par-dessus la ceinture; le canon, qui foudroyait sans cesse les audacieux qui osaient s'approcher; la terre, qui souvent se refusait à leurs fatigues; enfin, les fortifications de la place, qui paraissaient inaccessibles. Mais le maréchal de Berwick, secondé par tout ce que la France avait de plus illustres et de plus habiles capitaines, avait su allumer dans tous les cœurs une ardeur si opiniâtre, que le soldat et l'officier oubliaient leurs sueurs, pour ne songer qu'à la victoire.

Ce grand général allait tous les jours à la tranchée visiter les travaux et donner ses ordres. Le 11 au soir il ordonna de commencer une sape, et de passer en avant la tranchée plus directement contre la place. On avança la sape, mais non pas la tranchée. Des deux ingénieurs chargés de la conduite de ces ouvrages, l'un prétendait qu'elle serait enfilée, si l'on avait l'imprudence de la pousser à l'endroit

indiqué par le maréchal ; il voulait qu'on la continuât en prenant la gauche. L'autre soutenait qu'elle serait trop exposée aux ricochets. Leur dispute dura jusqu'au matin. Berwick en fut instruit, et, voulant en juger par lui-même, il monta à cheval sur les sept heures, accompagné de milord Edouard son fils, de milord Clare, et de plusieurs officiers. Il arrive à la batterie royale ; il visite les travaux ; il combine les raisons des deux ingénieurs. M. de Lyez, mestre-de-camp de cavalerie, lui représentait le danger où il s'exposait, parce que les assiégés ne cessaient de tirer de ce côté. Dans ce moment même, un boulet vient le frapper ; il expire entre milord Edouard, qui est couvert de son sang, et le duc de Duras, qui est blessé. M. de Lyez tombe évanoui, et ne recouvre la connaissance que pour pleurer, avec toute la France, la mort du fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre.

Cet illustre capitaine fut remplacé par le marquis d'Asfeld, à qui le roi donna le commandement de l'armée avec le bâton de maréchal. Les travaux furent poussés si avant, sous les ordres du nouveau chef, qu'on se logea sur la crête du chemin couvert, à la gauche de l'attaque du Bas-Rhin. Dès le 16 on s'établit aussi sur l'angle saillant du chemin couvert, où l'on dressa des canons qui battirent en brèche le demi-bastion de l'ouvrage à cornes. Cependant l'inondation continuait toujours. De toutes parts on opérait dans l'eau, et l'artillerie se trouvait souvent embourbée.

Le 19, les Impériaux, qui avaient été joints par les troupes prussiennes, danoises, hanovriennes, hessoises, et des Cercles, ayant appris la mort du maréchal de Berwick, se mirent en mouvement, et commencèrent à marcher sur deux colonnes. Eugène était à leur tête ; et ce prince, qui ne demandait qu'à vaincre ou à mourir pour l'empereur et pour l'Empire, voulait mettre le comble à ses victoires par un nouveau triomphe. Il vint camper à Bruchsal, d'où il alla reconnaître les ennemis dans leurs lignes, qu'il trouva inattaquables. Le duc de Wirtemberg, qui brûlait d'engager une action décisive, pensa différemment. Il soutint qu'on pouvait attaquer les Français par un endroit de leur camp où ils n'avaient que peu de troupes, point de canon, et un simple parapet ; mais ce capitaine ignorait que cet endroit, couvert d'un marais

impraticable, n'était qu'une amorce, et que l'armée impériale, quoique forte alors de plus de quatre-vingt mille hommes, y aurait infailliblement péri. Néanmoins le prince Eugène, voulant bien condescendre aux instances qu'on lui fit, ordonna à ses soldats de se pourvoir de fascines et de tout ce qui était nécessaire. Le premier de juillet, l'armée francaise se mit en marche sur trois colonnes. Elle traversa les forêts qui la séparaient des Français, alla se poster entre Graben et Rhinhausen, et vint camper à Weissenthal. Ce fut là que le prince fixa son centre et son quartier-général. Il fit étendre ses troupes en partie dans la plaine, vis-à-vis des retranchements de l'ennemi, et dresser quelques batteries à Weissenthal, qui commencèrent à jouer. Les Prussiens, conduits par le roi de Prusse et le prince-royal son fils, tâchèrent de ruiner le pont de Rhinhausen avec quatorze pièces de canon. On se foudroya de part et d'autre, et l'on en vint à quelques coups de main peu décisifs. Comme les deux camps étaient fort proches, et que l'on entendait presque de l'un ce qui se disait dans l'autre, un soir le prince Eugène fit crier par un soldat : *M. d'Asfeld, nous irons demain manger votre soupe. — Venez, seigneur*, répondit le maréchal, *elle est toute prête, et nous vous attendons.* On passa toute cette nuit sous les armes, et les Impériaux, contents de cette bravade, renoncèrent à leur dessein. Ils voulurent transporter, à la faveur du feu de la place qui redoublait, des troupes au delà du Rhin sur des bateaux ; mais le général français y avait posté trente mille hommes de cavalerie soutenus de dix mille fantassins suisses, et d'une batterie redoutable qui renversait les barques et les soldats qui osaient approcher. Tous ces obstacles intimidèrent le prince ; il ne voulut point hasarder le salut de l'Empire ; il s'éloigna. Les Français, las de se voir au milieu des feux et des eaux dans lesquelles ils périssaient, animés surtout par le prince de Conti, demandaient à grands cris qu'on les menât au combat. D'Asfeld eut besoin de tout son phlegme et de toute sa fermeté pour les retenir ; il fallut même qu'il employât l'autorité du roi, qui voulait qu'on prît Philisbourg avant de rien entreprendre.

On poussa les travaux de la sape sur la droite, jusqu'à la palissade de la place d'armes de la demi-lune qui couvrait

l'ouvrage à cornes; et sur la gauche, jusqu'à la place d'armes vis-à-vis de la contre-garde qui protégeait l'ouvrage couronné. Le travail du mineur fut poussé sous la palissade du chemin couvert. On porta des fascines, des claies, des blindages, dans un fossé large de douze toises, où l'eau avait au moins cinq pieds de profondeur. Les canons commencèrent à battre en brèche l'angle flanqué du demi-bastion de l'ouvrage à cornes. Le 22 juin on prit une place d'armes, et l'on fit prisonnier le neveu de M. le baron de Wutgenau, commandant de la ville. Le maréchal le traita avec distinction, et le renvoya à son oncle. Le lendemain, à la faveur des ténèbres, les assiégés firent une vigoureuse sortie, dans laquelle ils comblèrent une partie des travaux. Ils ne purent cependant empêcher la prise d'une demi-lune et d'une lunette. Le nombre des morts et des blessés obligea de faire un armistice pour rendre aux uns les honneurs de la sépulture, aux autres les secours nécessaires. On s'empara, le 27 et le 28, de la demi-lune qui défendait l'ouvrage à cornes. Le reste fut emporté dans la nuit du 30; mais les Français achetèrent bien cher cet avantage; tous les ouvrages furent couverts de leurs blessés et de leurs morts. Ils foudroyèrent, le 30, l'ouvrage couronné, et y donnèrent l'assaut. Le 6 juillet, ils y firent une brèche, et se trouvèrent le 16 aux pieds de la contrescarpe. Le baron de Wutgenau, gouverneur de la place, arbora le drapeau blanc le 17; les conditions de la capitulation furent rédigées le 18; la garnison, qui n'était plus que de dix-sept cents hommes, sortit avec les honneurs de la guerre, et fut reconduite à Mayence. On trouva dans cette place quatre-vingt-quinze canons, quarante autres bouches à feu, trois cents milliers de poudre, et une assez grande quantité de vivres. Louis XV rendit Philisbourg aux Impériaux par le traité de Vienne, en 1736.

5. Le général Moreau s'étant ouvert l'entrée de l'Allemagne lors de son premier passage du Rhin, en 1795, força le prince Charles de lui abandonner sa position sur l'Alb et les anciennes lignes d'Etlingen. Ce général se contenta alors de masquer Philisbourg, et l'archiduc ne songea ni à s'appuyer, ni à se soutenir sur cette place. Les mouvements des deux armées françaises, de Moreau et Jourdan, sur le haut et bas Rhin, déterminèrent avec raison sa prompte

retraite en Franconie, sans égard au parti qu'il pouvait tirer de Philisbourg pour une défense momentanée. Cependant, quoique d'une importance secondaire, Philisbourg assurait la défensive de cette partie de la rive droite du Rhin, et couvrait la vallée du Necker contre les incursions des petits corps et des détachements qui ne pouvaient s'engager sans découvrir leurs flancs dans ce pays très-coupé, mais ouvert par une infinité de communications très-favorables aux mouvements de la cavalerie. L'adjudant-général Gudin somma, le 3 mars 1799, le rhingrave de Salm, commandant de Philisbourg, de recevoir garnison française pour punir l'empereur d'avoir mis une garnison dans Ulm au mépris du traité de Campo-Formio. Le gouverneur s'y refusa. Bernadotte en ordonna l'investissement. On commença de la bombarder; cette opération fut bientôt suspendue. Ce siége fut repris vers le commencement de septembre 1798. Le général Laroche eut ordre de concentrer ses forces, pour couvrir un nouveau bombardement; on le commença avec vingt-quatre bouches à feu placées sur la rive gauche du Rhin. Le feu de cette artillerie embrasa plusieurs maisons, et la ville entière fut menacée d'être incendiée. De nouveaux ordres lui firent convertir ce siége en un blocus qui fut bientôt levé. Trois fois, dans le cours de l'année suivante, le général Lecourbe attaqua Philisbourg. Le rhingrave de Salm y commandait encore une garnison de cinq mille hommes des troupes des Cercles baraquées dans l'étroite enceinte de la ville, qui, depuis le dernier bombardement, n'était plus qu'un monceau de ruines. Il occupa et défendit vivement les postes détachés, et particulièrement celui de Rencheim, qui fut emporté par le général Thuring. Cependant l'inondation et la rigueur de la saison rendirent les approches de Philisbourg très-difficiles. Lecourbe, voyant les Autrichiens près de dépasser et d'envelopper son aile gauche, tenta une attaque générale sur tous les avant-postes impériaux qui tinrent ferme, et les Français se replièrent jusqu'à Dourlack le 6 novembre. On leva le lendemain le blocus de cette place; cependant elle succomba quelque temps après sous les armes françaises.

PHOCÉENS (*défaite des*). Les Phocéens, qui habitaient les environs du temple de Delphes, labourèrent des terres

consacrées à Apollon; aussitôt les peuples voisins crièrent au sacrilége. La religion arma tous les Grecs ; on dénonça les profanateurs aux Amphictyons, qui composaient les états-généraux de la Grèce. Les Phocéens furent déclarés ennemis des Dieux, et condamnés à une grosse amende. Philomèle, un de leurs principaux citoyens, homme audacieux et accrédité, les révolta contre ce décret, et intéressa en faveur de sa patrie Athènes et Lacédémone. Pendant dix ans, il se donna plusieurs combats avec un égal acharnement; les pertes et les avantages furent variés. Enfin Philippe, fils d'Amyntas, se déclara pour les Thébains contre les Phocéens et leurs alliés. Ce prince ambitieux fut ravi de trouver une si belle occasion de mettre les pieds dans la Grèce. Alors les affaires changèrent de face. Philippe s'empara des Thermopyles, entra dans la Phocide, et répandit partout l'épouvante et la terreur; il fit prendre à ses soldats des couronnes de laurier, et les mena au combat comme sous la conduite du dieu même dont ils vengeaient les autels. A cet aspect, les Phocéens se crurent vaincus, demandèrent la paix, et le roi de Macédoine remporta l'honneur d'une longue et sanglante guerre qui avait épuisé les forces de la Grèce. 345 *ans av. J. C.*

PIERRE-LE-MOUTIER (*prise de Saint-*). L'armée de Charles VII, animée par la Pucelle, vint, en 1430, mettre le siége devant Saint-Pierre-le-Moûtier, petite ville du Nivernais entre la Loire et l'Allier, occupée par les Anglais. Les Français montèrent à l'assaut avec confiance ; mais les assiégés se défendirent avec tant de courage, qu'ils repoussèrent leurs efforts. La valeureuse Pucelle ne put se résoudre à battre en retraite. Vainement on tente de la ramener au camp, elle continue de combatre entourée seulement de cinq à six hommes d'armes. Les assiégeants, honteux d'être surpassés en courage par une femme, reviènent à la charge ; les assiégés ne peuvent soutenir un second assaut, et les troupes de Charles VII entrent dans Saint-Pierre-le-Moûtier après une faible résistance.

PIETRI (*combat de*). Le général Kellermann dirigeait avec talent les mouvements de l'armée des Alpes en 1795, lorsque le général de division Laharpe apperçut les Piémontais s'efforçant de se fortifier, en avant du centre de l'aile

droite des Français, sur une hauteur appelée *le champ de Pietri*. Aussitôt il marcha sur l'ennemi, qui commença son feu de fort loin ; les colonnes françaises le soutiènent pendant une heure sans riposter, pendant que le général faisait la reconnaissance des postes piémontais. D'après leur inspection, il voulut se retirer ; les Sardes, devenus audacieux attaquèrent. Laharpe se détermine à se battre ; la fusillade dure trois heures sans avoir rien de décisif : des renforts lui arrivent ; il commande de marcher à l'ennemi au pas de charge, la baïonnette en avant, les Piémontais sont culbutés ; ils fuient en désordre, abandonnant beaucoup de morts et de blessés. 29 *juillet* 1793.

PINDÉNISSUS (*siége de*). Cicéron, devenu proconsul de Cilicie, entreprit d'arrêter les Parthes, qui voulaient entrer sur les terres de son gouvernement, et parvint à les contenir. Il attaqua ensuite un peuple de brigands, et leur prit plusieurs places. Pindénissus lui coûta cinquante jours de siége. Ces succès brillants méritèrent à l'orateur romain le titre flatteur d'*imperator ;* il ne se laissa point cependant éblouir par ces succès militaires. S'il était brave, il se souvint toujours que son éloquence était sa première gloire. « J'ai campé, disait-il à son ami Atticus, j'ai campé près » de la ville d'Issus, précisément au même endroit où » campa autrefois Alexandre, prince un peu plus guerrier, » sans doute, que vous et moi. » 66 *ans av. J. C.*

PIRISABORE (*prise de*). Julien l'apostat attaqua Pirisabore, ville de Syrie, fortifiée par l'art et la nature. Les assiégés se défendirent avec valeur ; il se livra plusieurs combats sanglants. Julien, accoutumé à prodiguer sa vie, prend les plus déterminés de ses soldats ; couvert de son bouclier, il s'avance à travers d'une grêle de pierres, de traits, et de javelots, jusqu'à la porte du château, et ne cesse de la frapper jusqu'au moment qu'il se vit près d'être enseveli sous des masses énormes qu'on faisait tomber du haut des murs. Alors son hélépole fit un horrible fracas, et obligea les assiégés d'ouvrir leurs portes. *An* 363.

PIRNA (*affaire de*). L'accroissement de la puissance prussienne dans le milieu du dix-huitième siècle, le génie

et les talents militaires de Frédéric-le-Grand, portèrent ombrage aux grandes puissances de l'Europe. La France, la Russie et l'Autriche, se liguèrent, en 1756, pour abaisser la maison de Brandebourg; les petits états voisins se divisèrent d'après leurs affections et leurs intérêts. La Saxe se lia avec l'impératrice-reine. Frédéric, qui ne laissait rien échapper à sa vigilance de ce qui se passait dans les cabinets de l'Europe, eut bientôt connu le but réel de l'armement de l'Autriche et de la Russie; il résolut lui-même d'attaquer ses ennemis avant qu'ils eussent terminé leurs préparatifs militaires. Il se disposa en conséquence à marcher en Silésie, et à entrer sur le territoire de Saxe pour pénétrer en Bohême et porter la guerre et ses fléaux loin de ses états. Le maréchal de Schwerin reçut le commandement de l'armée de Silésie; le roi se réserva celle qui devait entrer en Saxe pour désarmer les troupes du roi Auguste, si on les trouvait dispersées dans leurs quartiers, ou les combattre, si elles étaient réunies. A peine quelques régiments prussiens eurent-ils fait quelques mouvements pour se rendre de la Poméranie dans l'électorat, que les troupes saxonnes prirent une position entre l'Elbe et la Moldaw. Bientôt le roi de Prusse sut que le dessein de l'électeur était de les réunir dans le camp de Pirna, s'il ne pouvait l'amuser par de frivoles négociations. Frédéric divisa son armée en trois colonnes, qui eurent pour but commun de leur attaque, la position de Pirna. La première, partant de Magdebourg, se dirigea sur Cotta; la seconde, où se trouvait le roi, marcha sur Pest, occupa Wirtemberg, passa l'Elbe à Torgau, et s'avança jusqu'à Wildruff. Le monarque prussien y apprit qu'il ne restait pas même de garnison à Dresde, où la reine de Pologne était demeurée seule; il s'empara donc sans combat de la capitale de la Saxe, continua de marcher sur Pirna, et se posta entre l'Elbe, Sedlitz et Zeat, où les trois colonnes prussiennes se réunirent. Les Saxons souffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât. Tandis que chacun tâchait d'assurer ses positions, le roi de Pologne entama une négociation pour gagner du temps; les Saxons faisaient retentir en même temps l'Europe de leurs plaintes sur l'invasion d'un pays qui paraissait garder une exacte neutralité. Le roi de Prusse répondit à ces clameurs en saisissant dans les archives de Dresde les originaux des traités conclus entre la Russie, l'Autriche et le roi Auguste;

il les fit aussitôt publier. Pendant que l'on s'occupait dans Dresde de dévoiler les intrigues et les liaisons de la cour de Saxe avec les ennemis de Frédéric, les troupes prussiennes et saxonnes demeuraient dans l'inaction, le roi de Pologne se flattant de l'espérance des secours prochains de l'Autriche, et le roi de Prusse ne pouvant rien entreprendre sur un terrain où le nombre et la valeur devenaient inutiles. La nature s'était plu dans ce site bizarre à former une espèce de forteresse à laquelle l'art avait peu de chose à ajouter. A l'orient de cette position coule l'Elbe entre des rochers; au pied de ces rochers est située la ville de Pirna, dont ce camp tire son nom. Le front qui regarde le nord s'étend jusqu'au Kolberg; celui-ci fait comme le bastion de cette courtine, devant laquelle règne un ravin de soixante à quatre-vingts pieds, qui de là, tournant vers la gauche, entoure tout le camp, et va aboutir au pied du Kœnigstein. Du Kolberg, qui forme une espèce d'angle, s'étend une chaîne de rochers dont les Saxons occupaient la crête; son côté, tourné vers l'occident, va se terminer aux bords de l'Elbe à Kœnigstein. Les Saxons, trop faibles pour occuper un camp aussi immense, se bornèrent à garnir les seuls passages par lesquels on peut arriver à eux; ils y pratiquèrent des abattis, des redoutes et des palissades. Ce camp, une des positions les plus fortes de l'Europe, ayant été reconnu et examiné en détail, fut jugé à l'abri de toute attaque de vive force et de surprises; et, comme le temps et la disette parurent seuls capables d'amener sa reddition, on résolut de le bloquer exactement pour empêcher les Saxons de tirer des vivres des environs, et d'en user en tout comme dans une place assiégée dans les formes. Dans cette vue, une partie de l'armée prussienne fut destinée à former une exacte circonvallation, tandis que l'autre était placée en observation. Ces dispositions étaient d'autant plus sages, que les Saxons, s'y étant réfugiés à la hâte, n'avaient pas eu le temps d'amasser beaucoup de vivres, et que leurs provisions ne pouvaient leur servir plus de deux mois. Les troupes prussiennes occupèrent donc tous les passages par lesquels les secours ou les vivres auraient pu arriver. Le prince de Bevern, avec sa division, prit les postes de Lohmen, Welten, Oberwaden et Schandau, le long de l'Elbe; sa droite communiquait à la division du roi par un pont construit proche d'une briqueterie. Dix bataillons et dix

escadrons, campant auprès du roi, occupaient le terrain depuis l'Elbe et le village de Sedlitz jusqu'à Zest, où commençait la division du prince Maurice. Celle-ci, s'étendant au-delà de Cotta, complétait la circonvallation. Le maréchal Keith eut le commandement de l'armée d'observation, consistant en vingt-neuf bataillons et soixante-dix escadrons. Les choses demeurèrent en Saxe dans une parfaite stagnation pendant tout le mois de septembre; mais le maréchal Braun reçut ordre de la cour de Vienne de dégager à tout prix les troupes saxonnes bloquées à Pirna. Le maréchal avait trois moyens d'exécuter cette entreprise : l'une, de battre le maréchal Keith, ce qui n'était pas facile; le second, d'entrer en Saxe par le Basberg; et le troisième, d'envoyer un détachement à la droite de l'Elbe sur Schandau. Le roi de Prusse jugea donc que les coups décisifs allaient se porter en Bohême; il s'y rendit, livra bataille à Lowositz, et remporta la victoire. Les choses étaient entièrement changées en Saxe depuis le départ du roi; la victoire de Lowositz avait frappé les Saxons de terreur; ils espéraient faiblement du secours de l'Autriche : leurs troupes étaient menacées d'une disette extrême. Dans cette position, les généraux du roi Auguste pensèrent à s'ouvrir un chemin à travers les Prussiens. Leur projet était de se sauver en passant l'Elbe; ils tentèrent d'abord de jeter un pont sur ce fleuve à Wilstett; mais une redoute prussienne, se trouvant vis-à-vis, coula à fond tous leurs bateaux; ce qui dérangea leurs mesures. Ils changèrent alors de dessein, et firent transporter leurs pontons à Halbstadt, qu'ils regardaient comme l'endroit le plus commode pour s'ouvrir un passage; mais, s'il était difficile d'attaquer le poste de Pirna, il n'était pas moins embarrassant d'en sortir. L'issue la plus naturelle est par Léopoldeheim. Les Saxons, en descendant de leurs rochers, devaient prendre par Hernesdorff et Noellendorff, le chemin de la Bohême; ils n'auraient pas cependant pu forcer ces passages sans éprouver des pertes, mais il leur paraissait qu'ils pourraient au moins sauver une partie de leur monde; et, s'ils pouvaient gagner Tœplitz, ils ne devaient plus rencontrer que de légers obstacles, et il était impossible de les empêcher de se joindre aux Autrichiens par Egra. Les généraux saxons ne connaissaient point les situations d'Halbstadt, de Buckersdorff, de Schandau et de Ziegenruck; et surtout ils ignoraient la disposition des

Prussiens dans ces postes, car ils ne se seraient jamais engagés dans une aussi hasardeuse entreprise. M. de Lestwits était posté avantageusement avec quinze escadrons et onze bataillons entre Schandau et un village nommé Wendische-Fehle; M. de Braun, qui était entré en Saxe à la tête de son détachement, vint se camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent Mitteldorff et Attendorff; mais, trouvant M. de Lestwitz plus fort qu'ils ne l'avaient prévu, ils n'avaient garde de l'attaquer. M. de Braun ne pouvait pas se porter sur Bunckersdorff, dont une chaîne de rochers impraticables le séparait; il était trop dangereux de se compromettre avec M. de Lestwitz; et cependant, pour prêter la main aux Saxons du côté d'Alstadt, il fallait faire défiler son monde deux à deux par un chemin étroit vis-à-vis des Prussiens et sous le feu de leurs petites armes. M. de Braun ne pouvait prendre aucun de ces partis sans risquer sa réputation; il aima mieux se tenir dans l'inaction que de mener inutilement ses troupes à la boucherie. Du côté d'Alstadt, où les Saxons avaient résolu de passer l'Elbe, est, à la rive droite du fleuve, une petite plaine dominée par le Liliens-tein, rocher escarpé qui en borne une partie. Aux deux côtés de ce rocher étaient cinq bataillons prussiens commandés par M. de Retzow; à cinq cents pas, derrière ce poste, cinq bataillons et six escadrons occupaient le défilé de Bunkersdorff; derrière ce défilé se prolongeait encore une chaîne de rochers âpres et escarpés qui, embrassant tout ce terrain, allaient aboutir des deux côtés à l'Elbe. Pour percer de ce côté, les Saxons avaient donc trois postes successifs à forcer. Ce fut cependant celui que leurs généraux choisirent pour tenter leur évasion. Vers le 11 octobre, ils commencèrent à y établir leurs ponts; les Prussiens se gardèrent bien de les traverser. Leur descente de Timsdorff vers l'Elbe était assez praticable; mais, quand leurs ponts furent achevés, et que, de l'autre bord, ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine d'Alstadt, ils ne trouvèrent qu'un sentier étroit praticable seulement aux pêcheurs. Il fallut une demi-journée pour y faire passer deux bataillons; les pluies abondantes qui tombèrent achevèrent de le dégrader; ils y abandonnèrent leurs canons: toute leur artillerie resta donc sur les retranchements qu'ils venaient de quitter. La lenteur de leur passage fut cause que l'arrière-garde et les bagages de ce corps demeurèrent

pêle-mêle et en désordre aux environs de Struppen. Le prince Maurice d'Anhalt, averti le 13 octobre, avant le jour, de l'évasion des Saxons, prit aussitôt les armes; puis l'armée prussienne, marchant sur sept colonnes, gravit encore avec peine contre les rochers de Pirna même, abandonnés par leurs défenseurs. Les généraux prussiens la formèrent sur la crête des montagnes entre le Sonnestein et Rottendorff. M. de Ziethen attaqua aussitôt l'arrière-garde des Saxons, et la poussa jusqu'à Tirmsdorff; les compagnies franches et les chasseurs de Prusse se logèrent dans un bois près de cette arrière-garde, d'où ils l'incommodèrent beaucoup par leur feu. Le prince Maurice d'Anhalt, au moment de son arrivée, envoya le régiment de Prusse infanterie occuper une hauteur derrière les Saxons. A peine eut-on tiré deux coups de canon de cette colline, que les Saxons, surpris, prirent la fuite en désordre. Les hussards prussiens se jetèrent sur leurs bagages qu'ils pillèrent, et les chasseurs se glissèrent derrière un bois voisin de l'Elbe, d'où ils tirèrent sur l'arrière-garde saxonne qui achevait de passer le pont. Leurs généraux perdirent alors entièrement la tête, et coupèrent eux-mêmes les câbles de leur pont, qui fut entraîné jusqu'à Rershen, où les Prussiens l'arrêtèrent, et s'en emparèrent. Le prince Maurice fit aussitôt camper ses troupes sur les hauteurs de Struppen, leur gauche s'étendant vers l'Elbe, et leur droite se prolongeant derrière un ravin profond qui s'étend vers Hennersdorff. Telle était la situation des Prussiens et des Saxons, lorsque le roi de Prusse arriva à Struppen avec ses dragons; les Saxons attendirent en vain un signal que devaient leur donner les Impériaux d'une attaque de concert pour favoriser leur évasion. Cet événement leur fit perdre toute espérance; l'examen de la position de M. de Retzow les convainquit qu'il leur était impossible de se faire jour eux-mêmes. Le roi de Pologne, réfugié au Kœnigstein, pressant vivement de ce poste ses généraux d'attaquer M. de Retzow à Lilienstein, M. le comte Rutowski lui remontra l'inutilité de cette entreprise, qui se terminerait par le massacre de ses troupes et par une effusion de sang absolument inutile. M. de Braun était alors dans une position moins fâcheuse, mais aussi embarrassante; il avait devant lui un corps prussien supérieur en nombre. Il se trouvait coupé d'avec le Kœnigstein; partout il rencontrait des obstacles physiques

insurmontables pour sauver les Saxons. Il pouvait craindre, si toutes ces troupes se rendaient sans qu'il en fût prévenu, de voir tomber sur lui l'armée prussienne entière; il jugea dans ce moment la situation des Saxons désespérée, et sa propre position hasardée : on le vit donc se retirer en Bohême. Cette retraite donna lieu aux reproches les plus amers entre les généraux saxons et autrichiens. Le roi de Prusse assure que le général saxon, qui avait formé le plan de cette évasion, était le seul coupable, il s'était servi de cartes fautives, et n'avait jamais été faire de reconnaissance sur les lieux; car quel homme sensé pouvait choisir pour sa retraite un défilé qui passe par des rochers escarpés dont l'ennemi est le maître? Ces lieux, tout à fait contraires par leurs positions aux manœuvres que les Autrichiens et les Saxons avaient dessein d'y faire, furent les seules causes véritables des malheurs que les troupes saxonnes éprouvèrent, tant l'étude du terrain est importante, tant la situation des lieux décide des entreprises militaires et des destinées des états ! Le roi de Pologne fut donc contraint de voir du haut de la forteresse du Kœnigstein la situation déplorable de ses troupes, manquant de pain, entourées d'ennemis, ne pouvant pas même, par une résolution désespérée, se faire jour aux dépens de leur vie. Dans cette affreuse position, prêt à les voir périr inutilement de faim et de misère, il fut obligé de consentir à ce que dix-sept mille hommes, formant toute son armée, missent bas les armes, et se rendissent prisonniers de guerre, en abandonnant encore quatre-vingts pièces de canon. Pour ne point humilier le roi de Pologne, Frédéric lui renvoya les étendards et les drapeaux appartenant à ses troupes, et consentit à la neutralité du Kœnigstein. 16 *octobre* 1756.

PIRMASSENS (*combat de*). Le général Moreaux, de Rocroi, commandant une des plus grandes divisions de l'armée de la Moselle, dans les temps les plus difficiles, sut y maintenir une exacte discipline. Les représentants du peuple près cette armée voulurent attaquer malgré lui les Prussiens, retranchés à Pirmassens, ayant sur leur front cent pièces de canon. Les soldats français commençaient l'escalade, lorsqu'une de leurs colonnes, renversée par la mitraille, mit le désordre dans cette armée. Les commissaires de la Convention avaient, contre toutes les règles,

appliqué à cette attaque le système que tout doit céder à l'impétuosité française. Les soldats rentrèrent dans leur camp, navrés de douleur; cependant leur courage indigné demandait d'autres combats pour venger leur défaite. L'enlèvement du poste de Pirmassens eût, il est vrai, décidé la campagne depuis le Rhin jusqu'à Longwi; mais, comme les troupes avaient été conduites par des avocats courageux, à la vérité, mais sans expérience dans l'art militaire, elles avaient perdu quatre mille hommes, et presque tous leurs canons.

La Convention, au lieu de rappeler ses commissaires, coupables d'inexpérience et de témérité, destitua le général Schawembourg, qui, pour être né d'une des plus nobles familles de l'Alsace, n'en servait pas moins bien son pays. Bientôt tous les nobles qui se trouvaient dans les états-majors des armées en furent exclus par un décret; cette mesure générale fut prise cependant avec quelque opposition. M. Génissieux avança que ce n'était pas assez d'avoir fait la guerre à Paris pour avoir acquis les connaissances nécessaires à un général habile. « Il faut, disait-il, du génie et de l'expérience. Si vous voulez vaincre vos ennemis, ne confiez » le commandement des armées qu'à des généraux instruits; » il faut leur laisser des officiers qui, pour avoir le malheur » d'être nés nobles, n'en sont pas moins amis du peuple. » Un médecin osa parler de talents militaires; il convint que l'on était placé entre deux écueils, la trahison ou l'ignorance; qu'il préférait des ignorants à des traîtres, et il conclut à une *purgation générale* des armées : son avis fut suivi. Heureusement des talents se trouvèrent dans la classe plébéienne; on en vit sortir des généraux habiles; mais les nobles furent bientôt appelés à coopérer avec eux aux succès qui marquèrent les années suivantes dans les fastes militaires des Français, et la France vit tous ses enfants également concourir à sa défense et à sa gloire. 14 *septembre* 1793.

PISE (*prise de*). 1. L'an 1005, Muget, roi sarrasin, résidant dans l'île de Sardaigne, apprend que la ville de Pise, dont les habitants assiégeaient les Sarrasins de Reggio, était dégarnie de soldats; il accourt à la tête de ses troupes, entre dans la place sans résistance, et en brûle une partie. Pise, dans cette extrémité, dut son salut à une femme nommée Chiusica Gismondi. Appercevant le fatal incendie de

Pise, elle court au palais des magistrats, et sonne la cloche; ce son répand l'épouvante parmi les Barbares, qui prènent aussitôt la fuite. Pise érigea une statue à cette généreuse citoyenne, et nomma Chiusica le quartier de la ville ruiné par les infidèles.

2. Une division française s'empara, le 27 mars 1799, de la ville de Pise; elle demeura peu de temps entre les mains des Français, et devint, après le traité d'Amiens, une portion du royaume d'Etrurie.

PISTOIE (*bataille de*). Cicéron ayant découvert les pernicieux projets du perfide Catilina, ce scélérat déconcerté, alla se mettre à la tête d'une armée de rebelles, près de Pistoie, dans le dessein de passer dans les Gaules. Le consul Antoine lui en ferma tous les passages, et l'obligea d'en venir à une bataille. On se met de part et d'autre en état de combattre. Le rebelle harangua ses troupes, et voulut leur donner des espérances dont il manquait lui-même. On en vient aux mains. Catilina remplit tous les devoirs d'un grand capitaine et d'un brave soldat; il se trouvait partout, appuyant ses discours par ses actions. Antoine, s'étant absenté sous prétexte de la goutte, mais plutôt parce qu'il était ami de Catilina, Petreïus, commandant l'armée du peuple romain, fit avancer, contre le chef des factieux, la cohorte prétorienne; c'étaient des hommes choisis et d'une valeur distinguée. Le choc de ces braves fit plier le centre de Catilina, et le mit en désordre. En même temps ses deux ailes furent rompues, et toute l'armée se dispersa. Catilina ne voyant plus que très-peu de monde autour de lui, prit un parti désespéré: il se jeta au milieu des épais bataillons des ennemis, où il trouva la mort. Tous ses soldats s'étaient montrés dignes de lui. Tous couvraient de leur corps le poste où ils avaient été placés. Tous avaient reçu des blessures honorables; et pas un seul, au moins de ceux qui étaient citoyens, ne fut fait prisonnier, ni dans le combat ni dans la fuite. Catilina lui-même fut trouvé loin des siens au milieu des corps morts des ennemis. Il respirait encore, et gardait, jusque dans ces derniers moments, l'air de férocité et d'audace qu'il avait toujours eu pendant sa vie. 66 *ans avant J. C.*

PIZZIGHITONE (*siéges de*). 1. Le prince Eugène, après avoir remporté la bataille de Turin, détacha un corps considérable pour faire le siège de Pizzighitone, ville importante du duché de Milan ; elle ne put faire une longue résistance, et capitula en 1706.

2. Le roi de Sardaigne se présenta, en 1733, devant Pizzighitone, et fit sommer le commandant de se rendre. Ce gouverneur lui fit une réponse ferme ; le prince attaqua aussitôt le faubourg de Gerra-d'Adda. La tranchée fut ouverte ; les assiégés se défendirent vaillamment ; ils laissèrent pousser la tranchée jusqu'à la descente du fossé, et battirent la chamade. Les Autrichiens avaient stipulé que la garnison se retirerait dans le château, et sortirait huit jours après si elle n'était pas secourue ; comme elle vit les armées impériales éloignées, elle n'attendit pas ce terme, reçut les honneurs de la guerre, et se retira à Mantoue. 17 *au* 28 *novembre* 1733.

3. Après le combat de Fombio, le général Bonaparte poursuivit les Autrichiens jusqu'à Pizzighitone, mais il ne put franchir l'Adda. Cependant, après la victoire de Lodi, les Français attaquèrent cette ville, qui ouvrit ses portes après une vive canonnade. On y fit quatre cents prisonniers, et l'on y prit quelques canons. 12 *avril* 1796.

4. Pizzighitone fit partie de la république cisalpine par le traité de Campo-Formio. Lors de sa rupture, elle fut attaquée par les Autrichiens. Le général Kaim ouvrit la tranchée devant cette forteresse le 5 mai 1799, et pressa cette place si vivement, qu'elle se rendit cinq jours après Pizzighitone demeura aux Autrichiens jusqu'après l'armistice qui suivit la bataille de Marengo. 5 *mai* 1799.

PLAISANCE (*bataille et prise de*). 1. Le jeune prince de Lichtenstein, commandant, en 1746, l'armée de l'impératrice-reine en Italie, rencontra, le 16 juin, le maréchal de Maillebois dans les plaines de Plaisance. L'armée du maréchal était composée de Français, de Napolitains et d'Espagnols. Cette bataille fut la plus sanglante de toute la guerre. Le maréchal attaqua, dès la pointe du jour, et battit d'abord l'aile gauche des Impériaux ; mais son aile

gauche fut enveloppée. Après un combat de neuf heures, où l'on déploya le plus cruel acharnement, où les bataillons se précipitèrent plusieurs fois les uns sur les autres, les Français ayant eu plus de huit mille hommes tués ou blessés sur le champ de bataille, furent obligés de se retirer sous les murs de Plaisance. Cette victoire de M. de Lichstenstein fit rentrer le Milanais sous l'obéissauce de Marie-Thérèse. 16 *juin* 1746.

2. Quand le général Bonaparte entra en Italie, le duc de Parme et de Plaisance se sentit trop faible pour résister aux nombreuses armées françaises; il demanda la paix et l'obtint. L'Autriche, enhardie par l'absence du vainqueur de Lodi et de Rivoli, osa reprendre les armes; sa haine contre le nom français devait lui faire regarder de mauvais œil une puissance qui s'était réunie avec ses ennemis; elle attaqua le duc de Parme, et Plaisance tomba au pouvoir des Autrichiens et des Russes le 2 mai 1799.

3. Le premier consul, Bonaparte, s'étant rendu maître de Milan, le général Mélas commença à croire, en 1800, d'une manière certaine, à l'existence de l'armée de réserve. Quoiqu'il eût laissé la majeure partie de ses troupes devant Gênes, il détacha le général Oreilli sur Plaisance, le général Ott sur le Tesin; enfin, il voulut opérer une puissante diversion en portant six mille hommes à Chivasso au delà du Pô. Ce corps poussa des partis jusqu'à Verceil, où ils délivrèrent trois cents des leurs faits prisonniers. Tout annonçait une bataille prochaine. Le général Murat se porta, le 5 mai 1800, vers la tête du pont de Plaisance, et il s'en empara le 7. Elle était défendue par cinq à six cents hommes et vingt pièces de canon. Comme les Autrichiens avaient coupé, du côté de la ville, quelques bateaux du pont, et défendaient ce passage avec dix-huit canons, il en fallut chercher un autre. Le général Murat se procura quelques barques qui lui servirent à passer deux demi-brigades. Avec ces forces il attaqua Plaisance, et s'en empara le 8. Il y fit beaucoup de prisonniers, et y enleva des magasins considérables. Une partie de la cavalerie autrichienne n'eut que le temps de se jeter dans le fort. Aussitôt il se trouva encombré de tous les effets de l'armée autrichienne. A peine le général Murat avait-il pris po-

sition à Plaisance, que la grand-garde française fut attaquée du côté de la route de Parme par un corps d'environ mille hommes qui venait former la garnison de la citadelle. Murat se place aussitôt à la tête de deux bataillons de la cinquante-neuvième commandée par le général Boudet; les grenadiers les précèdent; l'adjudant-général Dalton marche dans les rangs. On charge les Autrichiens à la baïonnette; ils sont culbutés; on prend leurs canons, leurs caissons et leurs munitions; ce corps est entièrement dissipé. On rétablit le pont de Plaisance; on attaque la citadelle; elle tient jusqu'au 17, où, pressée de tous côtés, elle se rend sous la seule condition de ne pas servir jusqu'après son échange. 5 *mai* 1800.

PLASSEMBERG (*prise de*). Le prince Jérôme-Napoléon passa, en 1806, du service de la marine dans les troupes de terre. La première opération dont il fut chargé par l'Empereur son frère, fut le siége de Plassemberg, forteresse importante qui défend la ville de Culmbach en Franconie. Comme ce fort se trouvait extrêmement en arrière de la ligne d'opérations, on se contenta d'abord de le faire bloquer par un bataillon de Bavarois. Comme il s'y trouvait beaucoup de vivres, la faiblesse de ces moyens d'attaque devait rendre bien lente la réduction de cette place. Une telle lenteur ne pouvait s'accorder avec le génie ardent de l'Empereur. Il ordonne de conduire devant ce fort vingt-deux pièces de grosse artillerie. Leur feu décida bientôt le commandant de livrer sa place avec sa garnison forte de cent cinquante hommes. 1806.

PLASSENDAL (*prise de*). Au mois d'août 1745, le comte de Lowendhall attaqua Plassendal, forteresse importante, située à une lieue d'Ostende, qui devait lui préparer la conquête de cette ville. Le commandant, sommé de se rendre, obéit après avoir tiré quelques coups de canon. Le comte de la Mothe avait pris cette forteresse en 1708.

PLATÉE (*bataille et siége de*). 1. Mardonius, laissé par Xercès dans la Grèce avec trois cent mille hommes, après la bataille de Salamine, ravagea l'Attique, et acheva de

ruiner les tristes débris d'Athènes. Ce général entra ensuite dans la Béotie, et se posta dans les plaines de Platée. Les Athéniens, sans ville sans patrie, mais soutenus par un courage supérieur à toutes les disgrâces, osèrent encore une fois essayer leurs forces contre les redoutables bataillons du roi de Perse. Leur armée, commandée par Pausanias, roi de Lacédémone et Aristide, était de soixante-six mille hommes. La Grèce fixait ses regards sur ces généreux soldats dont la valeur devait décider de son sort. Le général persan fit marcher Masistius à la tête de la cavalerie pour escarmoucher avec les Grecs. Il y eut un choc très-rude. La victoire fut long-temps disputée; mais le cheval de Masistius ayant reçu plusieurs blessures, jeta par terre son maître, qui fut tué sur-le-champ. Cette perte fut pour les Perses le signal de la fuite. Ils coururent dans leur camp annoncer leur défaite, et jeter l'alarme dans tous les cœurs. Dix jours se passèrent sans événements. Mardonius, d'un caractère vif et bouillant, souffrant avec peine un si long délai, assemble son conseil, et propose de hasarder une bataille; on n'ose le contredire. On se prépara donc à une action décisive. Pausanias, du consentement d'Aristide, fit passer les Athéniens de l'aile gauche à la droite, pour les opposer aux Perses, contre lesquels ils avaient coutume de combattre. Mardonius en ayant eu avis, changea aussi la disposition de ses troupes. Cette journée se passa sans attaque. Pendant la nuit les Grecs décampèrent, pour se poster dans un lieu où l'eau fût moins rare. Mardonius, comptant sur une victoire aisée, vint les charger dans cette retraite. Il attaqua les Lacédémoniens, qui étaient seuls et séparés du corps de l'armée, tandis que les Grecs, qui tenaient le parti des Perses, allèrent à la rencontre d'Aristide, qui, à la tête des Athéniens, volait au secours de ses alliés. La bataille fut donc partagée en deux endroits. Les Lacédémoniens enfoncèrent les Perses les premiers, et les mirent en déroute. Mardonius fut frappé à mort; ses troupes prirent la fuite; leur camp fut emporté sans résistance. On y trouva un repas magnifique qu'ils avaient préparé pour se réjouir d'une victoire qu'ils regardaient comme assurée. A la vue de cette somptuosité, Pausanias s'écria : *Que les Perses sont fous de venir chercher notre pain noir!* 472 *ans avant J. C.*

2. La guerre du Péloponèse commença par les Thébains, qui attaquèrent Platée, ville de Béotie, alliée d'Athènes. Quelques traîtres leur en ouvrirent les portes. Les citoyens de Platée les ayant attaqués de nuit, les tuèrent tous excepté deux cents qu'on fit prisonniers. Les Athéniens, avertis de ce qui s'était passé à Platée, y envoyèrent aussitôt du secours et des vivres. Deux ou trois ans après, les Lacédémoniens formèrent, sous la conduite d'Archidamus leur roi, le siége de Platée. Archidamus commença par renfermer la ville par une contrevallation formée avec de grands arbres dont les branches étaient entrelacées; ensuite il fit élever une plateforme ou cavalier pour dresser les batteries, dans l'espérance d'emporter bientôt la place à cause du petit nombre des assiégés. Ils n'étaient que quatre cents, mais tous déterminés à périr plutôt que de recevoir la loi d'un vainqueur. Quand les Platéens virent que les lignes ennemies commençaient à s'élever, ils dressèrent un mur de bois sur les murailles de la ville, vis-à-vis de la plateforme, afin de conserver toujours la supériorité sur les assiégeants. Le creux de ce mur fut rempli de bois, de briques prises des démolitions des maisons voisines; enfin, ils minèrent la plateforme. Les Lacédémoniens s'en apperçurent, abandonnèrent ce projet, et se contentèrent de construire un autre rempart en forme de croissant, pour servir de retraite quand le premier mur serait forcé, et obliger l'ennemi à un second travail. Les assiégeants ayant dressé leurs machines, donnèrent une violente secousse aux fortifications. Les Platéens mirent tout en œuvre contre ces batteries. Ils rompirent l'effort du bélier avec des cordes qui en détournaient le coup en en saisissant la tête, et l'elevant à force de bras. Ils usèrent encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaînes de fer qui tenaient de part et d'autre à deux grandes pièces de bois, lesquelles s'étendaient de côté, et étaient appuyées sur la muraille; lorsque la machine venait à jouer, ils levaient cette poutre, et la laissaient tomber de travers sur la pointe du bélier, ce qui en émoussait toute la force et le rendait sans effet. Enfin, les Lacédémoniens, étonnés de tant de résistance, désespérèrent de forcer la place; et, après avoir tenté inutilement d'y mettre le feu, ils convertirent le siége en blocus, et environnèrent la ville d'un mur de brique, re-

vêtu en dedans et en dehors d'un fossé profond, et garni d'espace en espace de hautes tours bien défendues. Pendant l'hiver, les assiégés se voyant sans espérance de secours, et manquant de vivres, prirent la résolution de se sauver à travers les troupes des ennemis; mais la moitié, étonnée de la grandeur du péril, perdit courage lorsqu'il fallut l'exécuter. Le reste, qui montait environ à deux cent vingt soldats, persista dans son dessein, et eut le bonheur de réussir. Ces intrépides guerriers commencèrent par prendre la hauteur du mur en comptant les rangs de brique, ce qui se fit à plusieurs fois et par diverses personnes, pour ne pas se tromper; on fit ensuite les échelles à proportion. Lorsque toutes les mesures furent prises, les assiégés sortirent durant une nuit sombre, et où il faisait une grande pluie et un grand vent. Après avoir passé le premier fossé, ils s'approchérent de la muraille sans être découverts. Ils marchaient un peu éloignés, afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étaient très-légères pour les rendre plus agiles, et ils n'avaient de chaussure qu'à un pied, pour ne pas glisser si facilement dans la boue. Enfin, un grand nombre d'entre eux vint à bout de monter sur la muraille, sans autres armes que la cuirasse et le poignard; mais, comme ils s'avançaient vers les tours, une tuile qu'ils firent tomber les découvrit. Aussitôt on jète un cri du haut des tours, et tout le camp s'approche du mur sans savoir ce que c'était à cause de l'obscurité. Ceux qui étaient restés dans la ville donnèrent l'alarme d'un autre côté pour faire diversion, en sorte que l'ennemi en suspens n'osait quitter son poste. Cependant on leva des flambeaux du côté de Thèbes, pour montrer que le danger était dans cet endroit. Ceux de la ville, pour rendre ce signal inutile, en levèrent d'autres en même tems de divers endroits. Les Platéens, qui étaient montés sur le mur, s'emparèrent des deux tours, en défendirent l'approche à coups de traits, et favorisèrent le passage de leurs compagnons. Ils descendirent les derniers, et coururent au fossé pour passer comme les autres. Dans ce moment, trois cents hommes vinrent à leur rencontre pour les attaquer. Les généreux fugitifs éludèrent leur approche, et en tuèrent un grand nombre. Ils se réfugièrent à Athènes, et ne perdirent qu'un seul archer qui fut pris sur le bord du fossé. Ceux qui étaient restés dans la ville se défendirent

encore long-temps avec courage ; mais enfin, après avoir éprouvé tous les maux ordinaires dans un long siége, épuisés plutôt que vaincus, ils se rendirent à discrétion. On les égorgea sans pitié ; leurs femmes furent réduites en captivité. Les Thébains obtinrent, l'année suivante, de Lacédémone, de raser entièrement cette ville. 431 *ans avant J. C.*

PLESKOW (*siége de*). Etienne Bathori, roi de Pologne, faisant la guerre aux Russes, vint, en 1581, mettre le siége devant Pleskow, située au nord de la Lithuanie, dans une plaine fertile. Deux rivières la traversent. Elle est divisée en trois parties, entourées de remparts différents : au milieu s'élève une forte citadelle. Sept mille cavaliers et cinquante mille fantassins avaient juré de la défendre jusqu'au dernier soupir. Le château d'Ostrow, bâti dans une île formée par la rivière de Vielka, couvrait Pleskow. Cette forteresse se rendit au moment où les Polonais allaient monter à l'assaut. On fit ensuite les approches de la ville. L'armée, qui s'y était jetée, fit plusieurs sorties terribles. Il se donnait, au pied des murailles, des combats sanglants, dont l'avantage demeura toujours aux Polonais. Les assiégés furent obligés de se renfermer dans leurs murs. Aussitôt que la brèche fut ouverte, on dressa les échelles pour l'emporter. Les troupes allemandes furent repoussées dès le premier choc ; mais les Polonais chassèrent les ennemis, et plantèrent leurs étendards sur les murailles. A la vue des drapeaux polonais arborés sur leurs murs, les Russes prenaient la fuite, lorsque Swiski, leur général, monté sur un cheval couvert de blessures et de sang, les rallie, les anime et les ramène aux remparts qu'ils abandonnaient. Ils reviènent à la charge, et arrêtent les assaillants sur le bord d'un fossé creusé dans l'intérieur de la place. Bientôt ils les attaquent, les enfoncent et les chassent. Tel était l'état du siége, lorsque l'hiver survint. Durant cette saison, le soleil ne se montre presque point dans ces contrées glacées ; les jours n'ont guère plus de cinq heures à Pleskow. Le froid était si violent, qu'on osait à peine quitter ses tentes. On se contente donc de bloquer la ville, de fermer tous les passages, et d'attendre de la famine ce qu'on ne pouvait obtenir par la force. Mais bientôt une paix conclue à Zapolia délivra Pleskow des maux dont elle était menacée, et

les Polonais des fatigues que la continuation du siége leur aurait encore fait essuyer. 1581.

PLOESKO (*bataille de*). Dans le onzième siècle, plusieurs ambitieux s'emparèrent de quelques parties de la Pologne. Le plus redoutable était Masos. Soutenu des forces de la Prusse, il faisait tous les jours de nouveaux progrès. Les Polonais, fatigués d'un long interrègne, allèrent chercher, au fond d'un cloître, Casimir, petit-fils de Boleslas-le-Grand, pour le placer sur le trône de ses pères. Le premier usage qu'il fit de sa puissance fut de soumettre les rebelles. Il marcha contre Masos, qui fut battu et obligé de prendre la fuite. Cette première victoire fit rentrer dans le devoir une foule de petits suzerains séditieux, qui vinrent grossir son armée triomphante. Casimir avait besoin de ce renfort. La défaite de Masos n'avait point abattu ce rebelle. Il intéresse plusieurs peuples en sa faveur; il met sur pied une armée nouvelle. Casimir et Masos se rencontrèrent sur les bords de la Vistule, près de la ville de Ploësko. Le combat s'engage. Masos se distingue par son audace et son habileté; Casimir, par une fermeté sage et tranquille. Les Polonais et les Prussiens font les plus grands efforts. La victoire balance. On se frappe, on se pousse, on se tue: personne ne recule. Casimir exhorte les Polonais à combattre avec courage. Ils redoublent de valeur, accablent, enfoncent, culbutent leurs ennemis. Masos veut les rallier; il n'est point entendu: il prend la fuite. Quinze mille hommes restèrent sur la place, deux mille furent prisonniers, le reste chercha des asyles dans les montagnes voisines. C'est, dit-on, pour immortaliser ce triomphe que Casimir bâtit la ville de Posnanie, l'an de J. C. 1043.

PLOMNITZ (*combat de*). Le général Lewald, commandant une armée prussienne, entra, au mois de février 1745, dans le pays de Glatz. Bientôt il se trouva en présence des Autrichiens, campés dans un terrain avantageux. Sur leur front serpentait un ruisseau très-encaissé, dont les bords étaient d'un accès difficile. Ces obstacles n'arrêtèrent point M. de Lewald; il attaqua les Autrichiens; ses troupes franchirent le ruisseau, gravirent la montagne, et fondirent si rapidement sur leurs ennemis, qu'ils les chassè-

rent de leur poste. Les Impériaux tentèrent de se reformer à la faveur d'un bois situé derrière le champ de bataille; les grenadiers prussiens les en empêchèrent, en tombant sur eux la baïonnette en avant. Derrière ce bois était une petite plaine, puis un taillis, dont les Autrichiens voulurent encore une fois profiter; mais ils y furent attaqués d'une manière si impétueuse, que leur déroute devint complète. Ce corps s'enfuit en Bohême : il perdit neuf cents hommes et trois canons. 13 *février* 1745.

PLOWCRE (*bataille de*). Une guerre sanglante s'alluma, en 1331, entre les chevaliers Teutoniques et les Polonais. L'on se rencontra dans la plaine de Plowcre, près de Radziciow. Le roi Uladislas Loketek était beaucoup plus faible que les ennemis, mais il suppléa par la ruse à ce qui lui manquait de force. Il sut engager dans ses intérêts Samotuly, palatin de Pologne, que de prétendues injustices avaient jeté dans le parti des chevaliers Teutoniques. Ce seigneur, confus de sa perfidie, vint trouver le monarque, et lui promit de l'aider à vaincre les chevaliers. Il dressa lui-même l'ordre de bataille; et, après avoir concerté tous les moyens de triompher, il retourna vers les ennemis de sa patrie. Uladislas, profitant d'un brouillard épais, s'approcha en silence du camp des chevaliers. Ils étaient pour la plupart endormis. Les Teutoniques courent aux armes; ils se présentent; ils sont repoussés : toutes leurs troupes viènent les soutenir; l'action devient générale et sanglante. Les bataillons, les escadrons sont enfoncés, culbutés, massacrés tour à tour. La victoire balance long-temps. Les Teutoniques, emportés par leur ardeur, ne s'apperçoivent pas du flottement de leurs lignes, et se détachent insensiblement les uns des autres. Les Polonais, étroitement serrés, cherchent moins à gagner du terrain qu'à n'en point perdre. Dans ce moment, Samotuly, sur lequel le roi ne comptait plus, et qui s'était placé dans les derniers rangs, donne tout à coup le signal à ceux qu'il avait gagnés par des largesses. Ils se précipitent comme un torrent sur les guerriers épars. Tout s'ouvre devant eux. La surprise, l'horreur du carnage, ne permettent pas de discerner le nombre de ces nouveaux soldats. Tout fuit, tout se disperse : le tumulte devient affreux. Chargés en tête et en queue, percés, enveloppés de toutes parts, les chevaliers, leurs généraux,

leurs soldats restent étendus sur le champ de bataille, qui est jonché de plus de vingt mille morts.

PO (*passage du*). 1. *Voyez* Fombio.

2. L'armée de réserve des Français, se grossissant chaque jour dans le Milanais en 1800, mettait à chaque instant dans de plus pressants dangers les troupes autrichiennes qui assiégeaient Gênes, et s'étaient portées sur le Var. Résolu de fermer toute retraite à l'armée impériale, le Premier Consul ordonna au général Lannes de s'emparer des bords du Pô. C'était dans le moment où une forte division de l'armée du Rhin, qui s'en était séparée devant Ulm, ayant traversé les Grisons, franchi le Saint-Gothard, vaincu tous les obstacles, et surmonté la disette la plus cruelle et la faim la plus dévorante, arrivait en Italie. Tous les braves qui la composaient, jaloux de la gloire déjà acquise par les premières troupes arrivées en Italie, brûlaient de se signaler; les grenadiers et les chasseurs briguaient l'honneur de marcher à l'avant-garde. Pour se préserver des attaques des Français, les Autrichiens enlevèrent tous les ponts volants dans les environs de Stradella, où le général Lannes paraissait vouloir effectuer son passage, mais il leur échappa quelques barques, dont les Français s'emparèrent. Le 6 juin, à trois heures du matin, la vingt-huitième, précédée des grenadiers et des carabiniers, s'approche des bords du Pô; elle est suivie de la sixième légère et de la quarantième de ligne. Les Autrichiens laissent s'établir sans résistance le premiers pelotons; ce sont des imprudents, séparés de leur corps d'armée : il doit suffire de se présenter pour les vaincre. Le général Mainoni prend position le long des digues en arrière de San-Cypriano. Les Impériaux, voyant les Français chercher réellement à s'y établir, les attaquent. Deux mille Allemands, accompagnés d'artillerie, tombent sur quinze cents Français, qui avaient seulement à trois heures passé le fleuve. Leur premier choc est rude; ils percent le centre du corps du général Lannes. Cet officier commande alors la charge; la résistance est vigoureuse, mais rien ne peut s'opposer à l'impétuosité française : partout les baïonnettes se font jour; les Impériaux sont culbutés dans les marais, et poursuivis jusqu'à Stradella, sur la route de Plaisance et de Tortone. La prudence

retient cependant la valeur. La nuit survient, on cesse de poursuivre l'ennemi. Les Français reviènent pour protéger le passage des troupes qui doivent le lendemain traverser le fleuve. Surpris de tant d'audace, les Impériaux ne viènent pas renouveler leurs attaques. En deux jours, ce corps d'armée a passé le Pô; et les Autrichiens regrètent des morts, des blessés, des prisonniers inutilement sacrifiés. 6 *juin* 1800.

POITIERS (*batailles de*). 1. L'an 732, les Sarrasins, vainqueurs de l'Espagne, passèrent les Pyrénées, et vinrent porter le ravage et l'incendie jusqu'aux portes de Tours. Jamais la France ne s'était vue si près de sa ruine. Il s'agissait de la liberté ou de la servitude de ce royaume et de l'Europe. Charles Martel, maire du palais voulut s'opposer à ce torrent de barbares. Suivi de trente mille hommes, il se présente dans les plaines de Poitiers, livre bataille à Abdérame. Ce chef des Sarrasins comptait sous ses drapeaux quatre cent mille combattants. On se bat durant un jour. La valeur française l'emporte sur le nombre. Les barbares, sans cuirasses et presque nus, sont taillés en pièces, et trois cent soixante-quinze mille y périssent avec Abdérame. Cette victoire mérita à Charles le surnom de *Martel*, parce qu'il avait, comme un marteau, écrasé, anéanti la puissance des Sarrasins.

2. La guerre s'était allumée entre la France et l'Angleterre en 1368. Le prince de Galles, l'un des plus grands généraux de son siècle, désolait les fertiles provinces qui sont au midi du royaume. A cette nouvelle, le roi Jean II se hâta de marcher contre lui, et jura de le combattre quelque part qu'il le trouvât. Aussitôt il convoque sa noblesse, et s'avance du côté de Poitiers et de Maupertuis, où, le samedi 19 septembre 1356, il rencontre l'armée ennemie, et se place dans un poste avantageux. Quand le prince de Galles se vit suivi de si près, il fut étonné; mais sans perdre courage: « Dieu y ait part, dit-il; or nous faut-il savoir comment » nous les combattrons à notre avantage. » Il plaça son camp sur un terrain inégal, embarrassé de vignes, de haies, de buissons, et d'un abord très-difficile à la gendarmerie, qui faisait alors la principale force des armées. Il était difficile de le forcer; mais on pouvait aisément affamer ses troupes

fatiguées d'une longue et pénible marche, et qui commençaient, depuis quelques jours, à souffrir de la disette des vivres et des fourrages. Il offrit donc de payer tout le dommage qu'il avait fait dans sa course ; de rendre tous les prisonniers, et de ne point porter les armes contre la France pendant sept ans. Jean rejeta ces propositions avec la fierté d'un homme qui déjà se croit vainqueur. Il exigea que le prince se rendît prisonnier avec toute son armée. Il pouvait le forcer à accepter ces conditions, s'il eût seulement attendu trois jours; mais une ardeur téméraire l'emporta. L'imprudent monarque voulut attaquer le général anglais dans ses retranchements. Il comptait sous ses drapeaux plus de soixante mille combattants. Jamais la France n'avait vu des troupes plus brillantes, et conduites par des chefs plus illustres. Les quatre fils du roi, les princes du sang, les plus grands seigneurs, toute la fleur de la France, s'étaient rendus à l'envi dans la plaine de Poitiers ; « Ne nul chevalier, » ne escuyer n'avait osé demeurer à l'hôtel, de peur d'être » déshonoré. » Jean, guerrier aussi intrépide que général présomptueux, forma trois corps de son armée. Le duc d'Orléans, frère du roi, se mit à la tête du premier. Le dauphin, accompagné de deux de ses frères, commanda le second. Le monarque se réserva le troisième, et voulut avoir à ses côtés Philippe, le plus jeune de ses fils. Après avoir disposé ses troupes de la sorte, Jean, monté sur un cheval blanc, parcourut les rangs, et fit cette harangue à ses soldats : « Entre vous autres, quand vous êtes à Paris, à Char» tres, à Rouen, ou à Orléans, vous menacez les Anglais, » et desirez avoir le bacinet en la tête devant eux : or y » êtes-vous ; je vous les montre, si leur veuillez rencon» trer leurs mal-talents, et contre-venger vos ennemis, et » les dommages qu'ils vous ont faits ; car sans faute nous » combattrons. » En finissant ces mots, il commanda aux hommes-d'armes de mettre pied à terre, d'ôter leurs éperons, et de tailler leurs lances à cinq pieds de hauteur, afin qu'elles fussent moins embarrassantes dans l'attaque des retranchements ennemis.

Cependant le prince de Galles, qui n'avait que huit mille hommes à opposer à cette multitude de Français, cherchait, dans sa position avantageuse, les moyens de suppléer à sa faiblesse. Il fit fortifier son camp par de nouveaux retranchements; on creusa des fossés profonds revêtus de palis-

sades, derrière lesquelles on placa les archers; enfin on posta trois cents hommes-d'armes et trois cents archers à cheval sur le revers d'une petite élévation à la droite, au pied de laquelle était le corps d'armée du dauphin. On donne le signal. Les Français s'avancent et s'engagent dans les défilés. Les archers anglais les reçoivent à coups de traits. En un moment, la terre est couverte de morts et de blessés; et ce premier échec, quelque léger qu'il paraisse, décide du sort de la bataille. Les assaillants, accablés par l'ennemi, reculent en désordre, se culbutent les uns sur les autres, et se précipitent sur les vingt mille hommes que commandait le dauphin; ils y répandent avec eux la terreur et l'effroi. Les six cents Anglais les poursuivent. Ce grand corps d'armée prend la fuite à la vue de cette poignée de soldats. Le duc d'Orléans les suit, avant même d'être attaqué. Il ne reste plus dans la plaine que le corps qui combattait sous les auspices du monarque. Le prince de Galles, qui, du haut d'une colline, observait le mouvement des deux armées, voit la déroute des deux tiers des Français. « Allons, » seigneur, lui dit Jean Chandos, qui ne le quittait point, » allons; la victoire est à vous; adressons-nous au bataillon » que commande le roi: ce doit être notre unique but; » et, lui montrant de loin le roi de France, qui se faisait remarquer par sa cotte-d'armes semée de fleurs-de-lis d'or, et plus encore par son air martial: « Je sais fort bien, » ajouta-t-il, que par vaillance il ne finira pas. Ainsi, » moyennant l'aide de Dieu et de Saint Georges, il de- » meurera en notre pouvoir. — Allons, Jean, reprit le » prince, vous ne me verrez d'aujourd'hui retourner en » arrière. » Il dit; se met à la tête des siens, débouche le défilé, et tombe avec l'impétuosité d'un torrent sur les Français rangés autour du monarque. Ce fut là seulement qu'il est permis de dire qu'on se battit. A l'aspect de l'ennemi, Jean sentit redoubler son courage. Jamais il ne se montra ni si grand, ni si digne de commander à des hommes généreux. Si la cinquième partie des Français qui l'accompagnaient eût témoigné la même valeur, il eût contraint la fortune à se déclarer pour lui. Il donna ses ordres avec tranquillité, rangea sa troupe avec sagesse, et présenta un front immobile au choc de l'ennemi. La rencontre de ces deux corps fut terrible. Aucun des deux partis ne put s'attribuer le prix de la bravoure dans cette sanglante mêlée.

On combattit avec un acharnement égal : on se disputait pied à pied un terrain ensanglanté, jonché de cadavres mutilés et de malheureux expirants. Toute la noblesse française se disposait en foule, autour de son souverain, pour lui former un rempart invincible. Leur nombre était égal à celui des ennemis. Leur courage était peut-être plus redoutable, mais ils avaient le désavantage d'être à pied, contre une gendarmerie bien montée ; et c'est ce qui procura la victoire aux Anglais. Attaqués de tous côtés, foulés aux pieds des chevaux ennemis, les héros de la France faisaient des prodiges de valeur ; ils donnaient, ils recevaient la mort avec la même intrépidité. Le roi les animait par sa présence, et plus encore par son exemple. Philippe, son jeune fils, âgé pour lors de treize ans, combattait avec une ardeur plus qu'héroïque auprès de son auguste père. Il s'opposait aux coups qu'on adressait au monarque : il lui faisait un rempart de son corps ; il fut blessé, en donnant ces grands exemples de piété filiale. Déjà tous les chefs étaient tombés couverts de blessures. La bannière de France était étendue par terre, entre les bras de Charni, qui n'avait pas voulu la quitter, même en expirant. Les Français s'éclaircissaient à vue d'œil. Le roi, environné de corps morts, une hache à la main, paraissait seul supérieur à sa défaite. Il effrayait tous ceux qui osaient l'approcher. Chaque coup qu'il portait était un coup mortel. En vain lui criait-on de toutes parts : « Rendez-vous, Sire, rendez-vous. » Il ne répondait que par de nouveaux efforts toujours plus terribles. Enfin, épuisé d'un combat si opiniâtre et si violent, ayant reçu deux blessures dans le visage, un chevalier français, banni de sa patrie pour un meurtre qu'il avait commis dans une guerre particulière, s'approcha de lui et le pressa de rendre les armes. « Eh ! à qui me rendrai-je, dit le roi, » à qui ? Où est mon cousin le prince de Galles ? Si je le » voyais, je parlerais. »..., Il n'est pas ici, répondit le che- » valier, mais rendez-vous à moi, et je vous mènerai de- » vers lui. »... Qui êtes-vous ? »..... Sire, je suis Denis de » Morbec, chevalier d'Artois, je sers le roi d'Angleterre, » parce que je ne puis être au royaume de France, pour » tant que j'ai forfait tout le mien. » Alors le monarque tira le gantelet de sa main droite et le remit à Denis, en lui disant : « Je me rends à vous. »

Le prince de Galles, après avoir dissipé tout ce qui s'était

présenté devant lui, revenait de la poursuite des fuyards. Jean Chandos lui fit dresser à la hâte un pavillon dans lequel il ôta ses armes, et se rafraîchit au milieu des compagnons de sa victoire. Il demandait aux chevaliers qui arrivaient en foule ce qu'était devenu le roi de France? Personne ne pouvait lui en donner des nouvelles. On l'assurait seulement qu'il fallait qu'il fût mort, parce qu'il n'avait pas quitté le champ de bataille. Le prince, toujours plus inquiet sur le sort du monarque, pria le comte de Warwick et Renaut de Gobeghen, d'en faire une exacte perquisition. Ces deux seigneurs montèrent à cheval et partirent. A peu de distance ils découvrirent d'une petite élévation une troupe de gens-d'armes qui marchaient à pied fort lentement. Ils piquèrent de ce côté; il était temps qu'ils arrivassent: c'était effectivement la troupe qui conduisait le roi. Depuis le moment où ce prince s'était rendu à Denis de Morbec, il avait vu plus d'une fois la mort prête à le frapper. Une foule de guerriers l'avait arraché au chevalier d'Artois, et chacun d'eux prétendait s'attribuer sa rançon. C'est moi qui l'ai pris, s'écriaient-ils tous en même temps. Le roi tenant son fils par la main avait beau leur dire: « Seigneurs, menez-moi » courtoisement, et mon fils aussi, devers le prince mon » cousin, et ne vous querellez pas pour ma prise, car je » suis assez grand seigneur pour vous faire tous riches. » Ces promesses calmaient pour un moment leur tumultueuse cupidité, mais les disputes renaissaient aussitôt, et cette soldatesque effrénée se jetait sur le monarque et sur son fils pour les conduire dans leurs quartiers. Les deux seigneurs anglais parurent. Le respect dû à leur rang écarta la foule insolente. Leurs menaces terribles effrayèrent les plus hardis; ils mirent pied à terre. Ils s'approchèrent du roi qu'ils saluèrent avec la plus profonde soumission, et s'acheminèrent avec lui vers la tente du prince de Galles. Aussitôt que ce généreux vainqueur eut apperçu son illustre prisonnier, il s'avança vers lui avec empressement, s'inclina profondément, le pria d'entrer dans son pavillon, et pour dissiper quelques nuages de tristesse qui paraissaient sur son visage: » Chier sire, lui dit-il, ne veuilliez mie vous attrister, si » Dieu n'a pas voulu aujourd'hui consentir à votre volonté, » car certainement monseigneur mon père, vous fera tout » honneur et amitié, et s'accordera avec vous si raisonna- » blement, que vous demeurerez bons amis ensemble à tou-

» jours. A l'égard de l'événement du combat, quoique la » journée ne soit pas vôtre, vous avez acquis la plus haute » réputation de prouesse, et avez passé aujourd'hui tous les » vieux combattants. Je ne le dis mie, chier sire, pour vous » louer, car tous ceux de notre parti qui ont vu les uns et » les autres, se sont par pleine conscience à ce accordés, et » vous en donnent le prix. » Ensuite il fit apporter des rafraîchissements qu'il présenta lui-même au roi, et le soir on lui prépara un superbe festin auquel assistèrent les princes et seigneurs français assis à différentes tables. Le prince de Galles se fit un devoir de servir le monarque, se tenant debout devant sa table. Jean le pria de se placer auprès de lui, mais il s'en défendit toujours avec autant de politesse que de modestie, en disant : « Qu'il ne lui appartenait pas » de s'asseoir à la table de si grand prince et de si vaillant » homme qu'était le roi. » Il le conduisit à Londres quelque temps apres. Son entrée fut un triomphe. Il était sur une petite haquenée noire, marchant à côté du monarque, qui montait un beau cheval blanc superbement harnaché. « Il y » avait bien de l'orgueil dans cette modestie du vainqueur, » dit un écrivain sensé, il y avait bien de la cruauté à ex« poser un roi malheureux à la vue d'une populace. »

Dans cette journée si fatale à la France, la perte n'excéda pas le nombre de six mille hommes, mais ces six mille guerriers étaient l'élite de la nation. Il y eut peu de grandes maisons dans le royaume qui n'eussent à regretter la mort de quelques parents ou alliés. Dix-sept comtes, et plus de huit cents barons ou chevaliers, couverts de blessures, pour la plûpart, furent faits prisonniers. La multitude des simples soldats qui furent arrêtés, soit durant le combat, soit dans la fuite, était si grande, que la plûpart des gendarmes anglais en avaient cinq ou six. Enfin, tous les guerriers du prince de Galles s'enrichirent, dans cette victoire, des dépouilles précieuses qu'ils trouvèrent dans le camp, et des rançons qu'ils firent payer à leurs prisonniers. 19 *septembre* 1356.

POLOCZ (*siége de*). Etienne Bathori, roi de Pologne, déclara la guerre à la Russie, en 1550, et se présenta devant Polocz, ville forte, bâtie sur les rives de la Dwina. De tout côté il voit les cadavres des prisonniers polonais massacrés par les Russes encore barbares. Cette vue excite dans ses soldats le desir de la vengeance. On presse les travaux du

siége; le canon faisait peu d'effet contre des murs de bois. Pour les détruire, les Polonais s'avancèrent la torche à la main. Leurs premiers efforts furent inutiles, parce que la pluie qui tombait sans cesse, éteignit plus d'une fois l'incendie. Animés par les promesses du roi, excités par l'espoir du butin, les Polonais s'avancèrent aux pieds des murailles. Malgré les efforts des assiégés, ils allumèrent un si grand feu, qu'elles furent bientôt réduites en cendres. Alors les Russes demandèrent à capituler et se rendirent.

PONDICHERY (*siéges de*). 1. L'ambition des Anglais fut toujours de réunir sous leur domination tout le commerce du monde. Pour remplir une portion de ce projet, l'amiral Boscawen vint assiéger en 1748, Pondichéry, par terre et par mer, avec environ quatre mille Anglais ou Hollandais et autant d'Indiens, renforcés encore de la plupart des matelots de sa flotte, composée de vingt-une voiles. M. Dupleix était gouverneur de la colonie française. Cet homme qui, par son génie, l'avait portée à son plus haut point de grandeur, fut dans cette occasion commandant, ingénieur, artilleur, munitionnaire. Ses soins infatigables furent surtout secondés par M. de Bussy, qui repoussa souvent les ennemis à la tête d'un corps de volontaires. Tous les officiers, animés par l'exemple et par la constance de leurs chefs, signalèrent leur courage. Pondichéry, que l'on n'avait pas cru en état de résister à une attaque de vive force, fut sauvé le 17 ococtobre 1748; les Anglais levèrent le siége. Ce service de M. Dupleix, lui valut le grand cordon de l'ordre de Saint-Louis, distinction d'autant plus flatteuse, qu'il n'avait été décerné jusqu'à lui qu'à des militaires.

2. Le mauvais succès de cette tentative, ne rebuta point les Anglais; ce peuple actif, entreprenant, épia sans cesse l'occasion de prendre Pondichéry. Elle se présenta bientôt. M. Dupleix n'était plus, et la gloire de la Colonie francaise dans les Indes, semblait s'être éclipsée avec ce capitaine. Pour comble de malheur, on y envoya le comte de Lally, officier plein de courage, mais dur et impérieux, plus capable de révolter les esprits par ses manières hautaines, que de bien conduire les affaires. A son départ, la compagnie des Indes l'avait conjuré de réformer les abus sans nombres, la prodigalité outrée, et le grand désordre qui absorbaient

tous les revenus. Il se prévalut trop de cette prière, et se fit des ennemis de tous ceux qui lui devaient obéir. Cependant, il eut dabord des succès, il prit aux Anglais le fort Saint-David, à quelques lieues de Pondichéry, et en rasa les murs. Mais, le mauvais ordre qui régnait dans la Colonie et qu'il ne pouvait corriger, irrita de plus en plus son caractère. *C'est l'enfer qui m'a vomi dans ce pays d'iniquité*, s'écriait-il dans les accès de sa mélancolie sombre, *et j'attends, comme Jonas, la baleine qui me recevra dans son ventre. J'irais plutôt commander les Cafres*, disait-il encore, *que de rester dans cette Sodome, qu'il n'est pas possible que le feu des Anglais ne détruise tôt ou tard, au défaut de celui du ciel.* Il ne tarda point à voir sa prophétie s'accomplir. En 1761, le général Coote et l'amiral Stevens, instruits du mauvais état de Pondichéry, et persuadés qu'avec un peu de constance, cette ville tomberait d'elle-même, sans en former le siége régulier, s'en approchèrent par terre et par mer, et l'environnèrent d'une ligne de circonvallation, défendue par quatre principales batteries qui enfilaient tout ce qui pouvait sortir de la place. Dès le 15 janvier, on fut réduit à la dernière extrémité, et l'on songea à se rendre. Le conseil de Pondichéry somma le comte de Lally de capituler. Il assembla un conseil de guerre; les officiers conclurent à se rendre prisonniers suivant les cartels établis. Mais le général Coote voulut avoir la ville à discrétion. Le comte de Lally réclama envain le cartel de vive voix et par écrit. On périssait de faim et de maladie, il fallut céder aux plus forts, et livrer la place aux vainqueurs, qui, bientôt après, en rasèrent les fortificattions, les murailles, les magasins, et tous les principaux logements. Tel fut le sort déplorable de Pondichéry, dont les habitants se firent plus de mal qu'ils n'en reçurent des vainqueurs. On transporta le général et plus de deux mille prisonniers en Angleterre. Pondichéry fut rendu par la paix à la France.

3. M. de Belcombe, gouverneur de Pondichéry, assiégé au mois d'octobre 1778, par les troupes de la compagnie des Indes anglaise, fut obligé de se rendre après dix-huit jours de tranchée. Les Anglais l'ont rendue, puis reprise en 1792.

PONTOISE (*siége de*). 1. En 1419, sous le règne du faible Charles VI, le duc de Clarence, général des troupes

anglaises, s'approcha de Pontoise, ville forte et importante alors. Il l'escalada durant la nuit. L'Isle-Adam, gouverneur de la place, se sauva nu avec une partie de la garnison; le reste fut taillé en pièces. Les Anglais firent un butin estimé plus de deux millions.

2. Pontoise qui était rentrée sous la domination du monarque français, fut encore surprise par Talbot, en 1437. Les fossés de la ville étaient glacés et couverts de neige. Le capitaine anglais fit approcher pendant la nuit les plus braves de ses gens. Ils étaient couverts de draps blancs. A la faveur de ce stratagème, ils gagnèrent le haut des fortifications, et se rendirent maîtres de la place. Le maréchal de l'Isle-Adam eut à peine le temps de faire rompre une poterne par laquelle il se sauva.

3. Charles VII, suivi du Dauphin et d'une armée de douze mille hommes, vint investir cette ville en 1451. Dès les premiers assauts, le monarque emporta un boulevard placé à la tête du pont. Animé par ce succès, il fit presser les attaques; mais le brave Talbot, à la tête de quatre mille combattants, ravitailla la ville deux fois, rafraîchit la garnison, et emmena les malades et les blessés. Le siége avançait lentement, malgré les efforts multipliés des Français, et Charles ne pouvait se dissimuler la témérité de son entreprise. Il en fut pleinement convaincu quand il apprit que le duc d'Yorck, parti de Rouen avec une armée de huit mille hommes, venait lui offrir la bataille. Trop faible pour accepter ce défi, il se tint sur la défensive. Le général anglais traversa la rivière et mit les assiégeants entre lui et la place. Cette position semblait imposer la nécessité d'en venir aux mains. Charles s'en apperçut, mais il ne voulut rien hasarder et leva le siége en frémissant. Sa retraite laissa aux Anglais la liberté de se répandre dans l'île de France, et de venir piller l'abbaye de Poissy.

PONTORSON (*attaque de*). Felleton, aventurier anglais, voulant signaler sa valeur par quelque exploit, vint en 1361, pendant une nuit obscure, escalader le château de Pontorson, en Basse-Normandie. Bertrand Duguesclin était absent. L'officier anglais s'était ménagé une intelligence secrète avec deux chambrières de la dame Duguesclin, qui demeurait

alors dans la place avec Julienne Duguesclin, religieuse, sœur de son mari. Il s'approche dans le plus grand silence; tout le monde était plongé dans un profond sommeil. Il donne aux perfides suivantes le signal convenu. Déjà il avait dressé quinze échelles contre les murs de la tour, lorsque la dame Duguesclin, qui, dans le moment, rêvait qu'on surprenait le château, ou plutôt réveillée par le bruit des ennemis qui montaient à la hâte, s'écrie qu'on attaquait la place. Julienne Duguesclin, qui couchait avec elle, se jète hors du lit; cette intrépide religieuse, digne du sang qui coulait dans ses veines, prend la première armure qu'elle trouve, monte sur le haut de la tour, et trouve les échelles dont les Anglais n'avaient pas encore gagné les derniers échelons, elle les renverse en criant aux armes. Felleton se voyant découvert prit le parti de la retraite, mais il rencontra Duguesclin qui le fit prisonnier. On apprit de lui la trahison des deux chambrières, elles furent noyées dans la rivière qui coule aux pieds du château. 1361.

PONTREMOLI (*combat de*). Le général Macdonald faisait retraite, en 1799, depuis le fond de l'Italie, avec l'armée française, qui avait pris Naples; le poste de Pontremoli dans les Appennins, sur l'extrême frontière de la Toscane et de l'état de Gênes, était occupé par les Français avec Massa Carara. C'est le point de la chaîne des Appennins, qui sépare la vallée du Taro de celle de la Verra, ou de la rivière du levant de Gênes. Le golphe de la Spezzia contribue encore à resserrer cette barrière; si le général Macdonald parvenait à cette position, sa retraite et la réunion de ses troupes à celles du général Moreau étaient assurées, soit en deçà, soit au-delà des Appennins. Le baron de Ott, détaché de la grande armée pour s'emparer de Modène et Reggio, sentant toute l'importance de ce poste, le fit attaquer au commencement de mai. Après s'en être rendu maître, il envoya des détachements à Massa Carara, sur la route de Pise. Cette communication indispensable pour les Français, pendant tout le temps où ils occupaient Gênes et la Toscane, ne pouvait manquer d'être rétablie, si les Autrichiens et les Russes n'y portaient une force plus considérable. Le général Ott, dont la station principale était à plus de quinze lieues de Pontremoli, ne put garder ce poste; les Français le reprirent peu de jours après. Mac-

donald, arrivé à Florence le 24 mai, retrouva les Autrichiens établis à Pontremoli, et gênant de ce point son retour et sa réunion avec le général Moreau. Ce nouvel obstacle n'arrêta pas son ardeur; mais, au moment où l'on croyait que ses vues se bornaient à regagner la France, il reprit audacieusement l'offensive, et prouva, dans la journée de San-Giovanni, que les Français ne sont jamais plus terribles que dans les plus grands dangers, et qu'ils savent réunir à l'audace, qui court au devant du péril, le calme qui en calcule l'étendue, et sait y opposer une opiniâtre résistance. *mai* 1799.

PORENTRUI (*occupation de*). Le maréchal de Luckner, après avoir cantonné dix à douze mille hommes à l'extrémité de la Basse-Alsace, entre Landau, Weissembourg et Lauterbourg, chargea le général Custine de l'envahissement de la principauté de Porentrui. Custine se rendit donc sur la frontière de la Haute-Alsace, au village de Rechesi, avec trois bataillons, une compagnie d'artillerie, et trois cents dragons; il avait fait également marcher deux mille hommes commandés par le général Ferrière, directement sur Porentrui. Le Prince-Evêque, trop faible pour faire la moindre résistance, s'enfuit. Quatre cents Autrichiens, appelés à son secours, se retirèrent avec lui à Bienne, en Suisse. Comme cette opération militaire avait pour principal objet de mettre cette portion des frontières dans un état respectable de défense, Custine s'occupa aussitôt de faire élever des retranchement ssur la montagne de Laumont pour défendre les défilés de Fribourg, Bienne, Soleure et Bâle. Comme les Autrichiens pouvaient revenir en forces sur ce point, on y fit porter encore cinq mille hommes. 28 *avril* 1792.

PORTO-BELLO (*prises de*). 1. Pendant la moitié du dix-septième siècle, l'Amérique espagnole a été ravagée, pillée, inondée de sang, par un petit nombre d'Anglais et de Français, connus sous le nom de *flibustiers*, du mot anglais *flibuster*, qui signifie *corsaire*. C'étaient la plupart des brigands courageux sortis de leur pays pour des crimes horribles; ils avaient trouvé un asyle dans de petites îles d'où ils ne sortaient que pour prendre les galions et des barques mal armées, ou pour faire quelques irruptions dans les parties du continent qui offraient de grandes richesses

à leur avidité. Quoique la mer ait été le théâtre ordinaire de leur extrême et presque romanesque audace, ils ont fait sur terre quelques entreprisés. Morgan, né dans la principauté de Galles, fut le premier de ces hommes singuliers qui parvint à une grande célébrité; pour son coup d'essai, il attaque et prend Porto-Bello, ville célèbre, l'entrepôt de toutes les richesses du Pérou destinées à passer en Europe. Les forts, faisant difficulté de se rendre, les flibustiers font appliquer les échelles avec lesquelles ils veulent les escalader, par les femmes, les prêtres et les moines, s'assurant que la galanterie et la superstition espagnoles empêcheront qu'on ne tire sur ces objets si chers et si respectables. La garnison est moins faible qu'on ne l'espérait, et il en coûte beaucoup de sang pour la forcer. Dès que les flibustiers ont, suivant leur usage, mis les habitants et les soldats à la torture, pour les forcer à découvrir leurs trésors, ils s'embarquent avec leur immense butin, qui est fidèlement partagé, suivant l'accord très-singulier qu'ils ont fait entre eux. Comme il faisait loi dans toutes les occasions, on sera bien aise de le trouver ici. « Celui qui ôtera » le pavillon ennemi d'une forteresse, pour y arborer le » pavillon anglais, aura, outre sa part, cinquante piastres; » celui qui fera un prisonnier, lorsqu'on voudra avoir des » nouvelles de l'ennemi, aura, outre son lot, cent piastres. » Les grenadiers auront, pour chaque grenade qu'ils jète» ront dans un fort, cinq piastres, outre leur part. Celui » qui aura perdu les deux jambes recevra quinze cents » piastres, ou quinze esclaves, s'il y en a, au choix de l'es» tropié; celui qui aura perdu les deux bras aura dix-huit » cents piastres, ou dix-huit esclaves, au choix de l'estro» pié. Celui qui aura perdu une jambe, sans distinction de » la droite ou de la gauche, aura cinq cents piastres, ou » six esclaves; celui qui aura perdu une main ou un bras, » sans distinction du droit ou du gauche, aura cinq cents » piastres, ou six esclaves. Pour la perte d'un œil, cent » piastres, ou un esclave, au choix de l'estropié; pour la » perte de deux yeux, deux mille piastres, ou vingt es» claves, au choix de l'estropié. Pour la perte d'un doigt, » cent piastres, ou un esclave, au choix de l'estropié. En » cas d'une partie ou d'un membre estropiés de manière que » la personne ne puisse pas s'en aider, elle recevra la » même récompense que s'ils avaient été emportés. En cas

» que quelqu'un soit blessé de manière à être obligé de » porter la canule, il aura cinq cents piastres, ou cinq » esclaves à son choix. Toutes ces récompenses doivent » être prises sur la totalité du butin, avant qu'on ne fasse » aucun partage. » 1670.

2. L'ambition et l'intérêt armèrent, en 1740, l'Espagne et l'Angleterre; l'amiral Vernon, vers le commencement de mars, pénétra dans le golfe du Mexique, attaqua Porto-Bello; comme cette ville était mal défendue, il y entra sans peine, et la rasa.

POSNANIE (*combat de*). Le général Schullembourg, ayant joint, à la tête de sept mille Saxons, le roi Auguste, eut avis que trois mille Suédois étaient campés près de Posnanie, sous les ordres du major-général Meyerfeldt. Croyant pouvoir les surprendre, il arriva devant eux dans la nuit du 18 au 19 août 1704. Meyerfeldt, loin de penser à une prompte retraite, sortit aussitôt de son camp, dont il laissa toutes les tentes dressées; il envoye les bagages dans la ville, en fait venir trois cents fantassins et cent cinquante cavaliers, et va se loger dans un bois voisin. A la pointe du jour, les Saxons, ayant surpris et enlevé les sentinelles, fondent sur les tentes des Suédois, qu'ils croyaient endormis. N'entendant aucun bruit, et ne voyant personne, ils se dispersent, et se mettent à piller. Meyerfeldt paraît, tombe sur les Saxons; ils veulent d'abord résister, mais bientôt ils prènent la fuite, après avoir perdu douze cents hommes. Au commencement d'octobre de la même année, le roi Auguste détacha le général Patkul, avec douze mille hommes, pour faire le siége de Posnanie, défendue par trois mille Suédois, commandés par Meyerfeldt; mais tous leurs efforts furent inutiles. Les Polonais se retirèrent après quelques attaques, où ils perdirent beaucoup de monde. 1704.

POTIDÉE (*siége de*). Potidée, colonie de Corinthe, était soumise aux Athéniens. Ceux-ci, se disposant à faire la guerre aux Corinthiens, voulurent s'assurer de cette ville, en lui ordonnant de démolir ses murailles. Cette demande révolta les habitants, et leur mit les armes à la main; Athènes et Corinthe y envoyèrent des troupes. Dans une action, les Athéniens remportèrent l'avantage. Alcibiade, jeune en-

core, et Socrate, son maître, s'y distinguèrent; et, lorsque Potidée fut assiégée, les Corinthiens eurent recours aux Lacédémoniens. Sparte déclara la guerre aux Athéniens. Après avoir résisté durant trois ans, Potidée, malgré la protection des Spartiates, se rendit à ses premiers maîtres. Tel est le motif apparent de la guerre du Péloponèse, dont la véritable raison fut la jalousie des Lacédémoniens contre la puissance d'Athènes. 429 *ans avant J. C.*

POTRINCOURT (*attaques de*). 1. Issu d'une branche de l'illustre famille de la Tour-d'Auvergne, le jeune la Tour commandait dans l'établissement de Potrincourt, en Acadie, peu loin du Canada. Son père, que des mécontentements et des intérêts étrangers à ceux de la France avaient amené à Londres, comblé des faveurs de sa majesté britannique, décoré même de l'ordre de la Jarretière, promit au monarque anglais de séduire son fils, et de lui livrer l'Acadie, où les Anglais avaient déjà habité; il ne pensait pas que le jeune homme pût résister aux instances d'un père et à l'espoir de la haute fortune qui lui était promise. La Tour père partit de Londres avec deux vaisseaux de ligne; et, lorsqu'il arriva aux côtes de l'Acadie, il descendit seul à terre. Son fils fut étonné, en le voyant revêtu d'une marque d'honneur qui n'était point en usage en France; sa surprise redoubla, lorsqu'il apperçut le pavillon anglais arboré sur la poupe du vaisseau qui avait apporté son père, dont les discours le plongèrent dans un nouvel étonnement. « Il ne » tient qu'à vous, lui dit celui-ci, d'être comme moi comblé » des faveurs du roi d'Angleterre; je vous apporte, de sa » part, le collier de l'ordre de la Jarretière, et l'assurance » d'une fortune considérable. Pour prix de tant de bienfaits, sa majesté britannique ne vous demande que de » rétablir sa domination dans l'Acadie, et d'abandonner les » intérêts de la cour de France, qui ne récompense pas » toujours les services qu'on a le bonheur de lui rendre. — » Le roi, mon maître et le vôtre, répondit le jeune la Tour, » sait apprécier un homme tel que moi; si toutefois il » ignore mes services, ou s'il les oublie, le témoignage de » mon cœur me tiendra lieu des récompenses qu'il ne m'aura point accordées. L'ingratitude du maître n'excuse » point l'infidélité du sujet. Que dis-je? Quel droit ai-je à » sa reconnaissance? Par quels exploits éclatants avais-je

» mérité le commandement dont il m'a honoré? Ses bien-
» faits m'ont prévenu, il faut songer à m'en rendre digne.
» Tant qu'il me restera une goutte de sang, elle est à mon
» souverain, elle est à l'état. Eh! mon père, quelle fatalité
» me force à vous donner l'exemple que je devrais recevoir
» de l'auteur de mes jours? Faudra-t-il que je porte les
» armes contre mon père? Ne puis-je servir ma patrie sans
» outrager la nature? Mais un Français ne balance point
» entre son roi et son père. Je vais commander à mes sol-
» dats de respecter vos jours; je n'en serai que plus furieux
» contre ces Anglais qui vous ont séduit; et, si le ciel
» seconde mon courage, vous retournerez seul à Londres,
» ou vous demeurerez ici avec moi. A l'égard de l'ordre de
» la Jarretière, que m'offre sa majesté britannique, elle
» m'offrirait une de ses trois couronnes, que je ne l'estime-
» rais pas assez pour l'acheter par une trahison. »

La Tour retourna à son bord, admirant son fils, et rougissant de lui-même; mais le souvenir des mécontentements qu'il avait reçus en France, et les faveurs signalées dont l'avait comblé la cour d'Angleterre, étouffèrent bientôt ces derniers élans de son patriotisme. Il écrivit à son fils, et lui représenta que, s'il n'entrait pas dans ses sentiments, il allait couvrir un père d'un opprobre éternel, le rendre la fable de l'Angleterre, exciter contre lui l'indignation du roi, à qui il avait promis une conquête aisée, et peut-être l'exposer à porter sa tête sur un échafaud. Le fils répondit à sa lettre avec autant de noblesse qu'il avait répondu à ses discours. Alors la Tour père ne garda plus de ménagement; il jura d'emporter, les armes à la main, ce qu'on refusait à ses prières. Le débarquement se fit sans beaucoup de résistance. Les Anglais investirent le fort; le commandant soutint dans l'attaque le caractère qu'il avait montré dans la négociation. Enfin, après quelques tentatives infructueuses, le général anglais, à qui la Tour père était subordonné, désespéra de se rendre maître de la place, et parla de retourner en Angleterre. Il frémissait du sort qu'il avait lieu d'attendre; d'un autre côté, il connaissait le cœur de son fils; et ne doutait pas qu'il ne lui donnât un asyle dans l'Acadie. Mais son âme était en proie à un autre sujet d'inquiétude.

Il avait épousé en secondes noces une fille d'honneur de la reine d'Angleterre, qui n'avait pas craint de partager avec

lui les périls de son voyage. Il l'aimait, il en était aimé, et l'idée seule de se séparer d'elle le remplissait de douleur. Après bien des combats livrés entre son amour et sa raison, il résolut de la renvoyer en Angleterre. « Partez, lui dit-il; » allez jouir à Londres des honneurs dus à votre naissance, » à vos charmes, surtout à vos vertus; pour moi, je vais » finir, auprès de mon fils, mes déplorables jours, heureux » d'avoir quelques moments pour pleurer une trahison, que » je n'aurais jamais songé à commettre, si je vous eusse » moins aimée. Non, reprit la vertueuse Anglaise, quel que » soit votre sort, il sera le mien. Compagne inséparable de » votre destinée, j'adoucirai des maux dont je fus la cause; » renonçons à la fortune pour jouir du bonheur au sein » d'une paisible retraite. » La Tour, devenu Français dès cet instant, heureux et sage, demanda un asyle à son fils, et le général anglais retourna dans sa patrie, désespéré du mauvais succès de l'entreprise. *An* 1667.

2. Dignes imitateurs de l'amour de leurs gouverneurs pour la mère-patrie, les habitants de l'Acadie, tous Français d'origine ou de naissance, se virent avec douleur soumis à la domination anglaise par le traité d'Utrecht, après avoir été conquis par les troupes britanniques. On avait stipulé qu'ils conserveraient leurs propriétés, en prêtant serment de fidélité au roi d'Angleterre; ils refusèrent de le faire sans y mettre la condition qu'ils ne seraient pas requis de s'armer jamais contre la France. L'attachement pour leur patrie leur fit juger qu'ils ne pouvaient, sans se déshonorer, porter les armes contre elle, et que les liens qui les attachaient à elle étaient indissolubles. Dans toutes les guerres entre les Français et les Anglais, ils se regardèrent comme neutres, et suivirent toujours le penchant de leurs cœurs pour leurs compatriotes; ils les aidaient en prenant du service dans leurs troupes : on en compta trois cents dans le fort de Beau-Séjour. Une telle conduite indisposa vivement le gouvernement anglais au commencement de la guerre de 1755; il pensa devoir traiter les Acadiens avec la dernière rigueur. On crut dangereux de les laisser dans la Nouvelle-Écosse; on jugea qu'en leur permettant de se retirer où ils voudraient, en emportant leurs richesses, ce serait renforcer les Français du Canada. Les cruels Anglais résolurent donc d'enlever les Acadiens de leur pays, de

confisquer tous leurs biens, et de les disperser dans les autres colonies anglaises. Cette mesure rigoureuse fut exécutée encore avec une dureté qui en augmentait toute l'horreur; on vit les Anglais arracher les infortunés Acadiens des habitations où ils vivaient dans l'aisance; et, pour qu'ils ne pussent avoir jamais aucun espoir de recouvrer leurs propriétés, les champs qu'ils avaient défrichés, les maisons qu'ils avaient bâties, le toit qui les avait vus naître, tout fut incendié dans cette malheureuse contrée : on n'y laissa ni maisons, ni traces de culture. Tel fut le bel exemple de fidélité à la mère-patrie que donnèrent aux races futures les Acadiens, et la cruelle vengeance que tirèrent les Anglais d'un sentiment qui aurait dû exciter leur admiration, s'il n'eût pas contrarié leurs intérêts et leurs vues. 1755.

PRAGUE (*batailles et siéges de*). 1. Les habitants de la Bohême, mécontents des princes Autrichiens qui violaient sans cesse leurs capitulations, prirent les armes en 1600, et élurent pour leur roi Frédéric V, électeur Palatin. Cette démarche fut l'origine d'une guerre longue et sanglante entre les catholiques et les protestants d'Allemagne. La bataille de Prague fut un des plus grands événements de cette querelle. Les protestants, pour couvrir cette grande ville, se retranchèrent sur le Vaisemberg. Leur position parut si respectable aux catholiques, que leurs chefs opinèrent tous à se retirer. Cet avis allait être exécuté, lorsqu'un carme, dont la figure austère et l'air mortifié en imposaient aux simples, promet aux catholiques, de la part de Dieu, la victoire. Cette promesse excite l'enthousiasme. Officiers et soldats veulent combattre. Le duc de Bavière et le comte de Buquoi profitent de ce moment; ils tombent sur les protestants, les mettent en fuite, et leur armée est détruite. 1600.

2. Prague, bâtie sur la Moldaw, l'une des plus vastes cités de l'Europe, a environ une lieue et demie de longueur. Vingt bataillons suffiraient à peine pour la défendre. On la distingue communément en ville vieille, ville neuve, et petite ville. Les deux premières sont à la droite de la Moldaw, la dernière est à sa gauche. La reine de Hongrie venait, en 1741, de faire réparer et augmenter ses fortifications, quand les Bavarois, les Français et les Saxons

pénétrèrent en Bohême, et arrivèrent devant Prague à la fin de novembre. La saison était extrêmement dure. Une armée de secours n'en était éloignée que de cinq lieues. Il fallait l'emporter de vive force, ou renoncer à l'entreprise. Le général Ogliwi, qui y commandait, avait deux mille hommes de garnison, et près de six mille bourgeois armés. Le grand-duc se disposait à y faire entrer le lendemain quatorze mille hommes. Un homme d'un génie ordinaire aurait reculé devant ces difficultés. Le comte de Saxe voit qu'il faut agir sur-le-champ, et emporter d'assaut Prague dès la nuit même. Il forme trois attaques. Les Français, commandés par le comte de Saxe et M. de Gassion, devaient attaquer en deçà de la Moldaw, et l'électeur avec ses Saxons attaquer, une heure après, à la porte de Caristhor, parce que l'on voulait en éloigner mille hommes de garnison qui y veillaient chaque nuit. Maurice marche vers la porte neuve, et fait mettre pied à terre à six cents dragons et huit cents carabiniers. Vingt pelotons de cavalerie s'avancent sur la chaussée pour se précipiter dans la ville dès qu'on en aura forcé l'entrée. Le comte de Saxe fait dresser les échelles dans le flanc du polygone, à côté de celui où est située la porte. Tandis que l'on forme deux attaques extrêmement vigoureuses, M. de Chevert entre dans la ville, précédé par un sergent de confiance, et huit grenadiers, auquel il avait donné, au pied des murailles, cette singulière instruction : *Tu monteras par là*, lui dit-il. *En approchant du haut du rempart on criera : Qui vive ! tu ne répondras rien. On criera la même chose une seconde fois ; tu ne répondras rien encore, non plus qu'au troisième cri. On tirera* ; *on te manquera : tu égorgeras la sentinelle ; et j'arrive pour te soutenir.* Tout s'exécute comme il l'avait prévu. M. de Chevert survient avec quatre compagnies de grenadiers. Le fils aîné du maréchal de Broglie le suit avec quatre troupes de dragons et autant de piquets d'infanterie. On s'empresse de monter sur les remparts ; les échelles se brisent sous le poids des assaillants. Le comte de Saxe attaque en même temps la porte et le ravelin qu'il s'était chargé d'emporter. Il se rend maître du ravelin ; mais lorsqu'il marchait sur la porte, M. de Chevert, ayant forcé le corps-de-garde, abat le pont-levis. Les vingt pelotons de cavalerie placées sur la chaussée entrent dans Prague, et se répandent dans toutes les rues. Maurice, maître de

la basse ville, songe à en faciliter l'entrée aux Saxons. Leur attaque, qui avait été très-vive, durait encore avec beaucoup de vigueur. Il fait occuper la porte neuve par ses dragons, en jète deux troupes de chaque côté du rempart pour assurer ses flancs, et marche droit au pont de Prague. En arrivant vers la maison-de-ville, le magistrat lui offre les clefs de la place; un aide-de-camp du maréchal Ogliwi lui annonce qu'il se rend avec sa garnison. Le comte de Saxe s'assure du pont, se rend chez le maréchal Ogliwi, et fait occuper sur-le-champ la citadelle. Quelques instants après, l'électeur entre, et se fait couronner roi de Bohême. Le comte de Saxe fit observer une telle discipline dans ses troupes, qu'il n'y eut ni pillage, ni la moindre rixe entre les vainqueurs et les vaincus pendant le séjour de l'armée française dans Prague.

3. Le projet des généraux français, après le combat de Sahay, en 1742, était de suivre la victoire, et d'aller forcer le prince de Lobkowitz dans Budweis. Mais au moment de l'exécution, on apprend que le roi de Prusse traite avec la reine. L'entreprise est suspendue. Le maréchal de Belle-Isle part, et se rend auprès de ce prince, pour le soutenir dans les intérêts de ses alliés. Il n'était plus temps. Le traité de Breslaw était conclu, les paroles étaient données. La reine, pour obtenir la paix avec ce monarque, lui cédait à perpétuité toute la Silésie et le comté de Glatz. Le ministre même d'Angleterre, le lord Hindfort, était chargé des pouvoirs de la reine, et devait signer le traité en son nom. C'était un secret que l'on cachait avec le plus grand soin; cependant le maréchal le pénètre. Il prévoit que l'armée française, forte à peine de quinze mille hommes, va être attaquée par les troupes réunies du prince Charles et du prince Lobkowitz, montant à plus de soixante mille combattants. Aussitôt il instruit de sa découverte le maréchal de Broglie, et lui communique ses vives alarmes. Ce général apprend en même temps que les ennemis sont en mouvement; il se met en marche pour faire sa retraite. Le prince Charles le suit, le presse. MM. d'Aubigné et de Boufflers, postés en avant sur la Moldaw, sont forcés dans leurs postes le 6 juin, et ne rejoignent l'armée qu'en désordre. Le maréchal, dans cette circonstance critique, fait bonne contenance, montre à ses soldats un visage assuré,

divise son armée en trois corps, et, pendant que les brigades de Navarre et d'Anjou combattent vaillamment une nuée de Croates et de Hongrois, il fait passer le ruisseau de Blanitz à ses troupes, les range en bataille de l'autre côté, et attend l'ennemi de pied ferme. Une manœuvre si belle, si fière, rassure son armée, étonne, intimide les ennemis. Ils s'arrêtent sur le bord du ruisseau, et n'osent le passer en sa présence. La journée s'écoule en escarmouches, en canonnades; et la nuit le maréchal part, dérobe une marche, se trouve hors d'atteinte, et arrive le lendemain à Pisseck, d'où il se rend sous le canon de Prague. Là, malgré les soins du général autrichien, une partie du secours qu'il attendait à Sahay, vient le joindre. L'armée autrichienne investit son camp et la ville de Prague. La disette se fait bientôt sentir. Le maréchal de Belle-Isle obtient une conférence avec le comte de Kœnigsegg; propose de remettre la ville de Prague à la reine, à condition que l'armée française et la garnison auront la liberté de se retirer où elles jugeront à propos, avec les armes, l'artillerie et le bagage; appuie cette proposition de toutes les raisons que la valeur française, l'intérêt de la reine, la conservation d'une grande ville, peuvent fournir. On le refuse; on veut que l'armée se rende prisonnière de guerre; on espère la réduire par la famine, sans égard pour cent mille habitants que l'on affame en même temps. On continue le blocus plus d'un mois sans succès; enfin on ouvre la tranchée: on pousse les ouvrages avec une ardeur incroyable; mais les assiégés détruisent en un jour les travaux de plusieurs semaines. Une sortie de douze mille hommes apprend aux assiégeants le danger et la difficulté de leur entreprise. Les Français rentrent en vainqueurs dans la ville, conduisant après eux une foule de prisonniers, le général Monti, des drapeaux, des canons; mais pleurant la perte des marquis de Tessé, de Clermont, de Molac, et de quelques autres officiers de distinction, et rapportant, couvert de blessures honorables, le duc de Biron, qui les avait commandés dans cette action.

La nouvelle de la marche de l'armée commandée par le maréchal de Maillebois, partie de Westphalie pour venir à leur secours, augmente les forces et le courage des assiégés. Réduits à dévorer les chevaux, ils ne se plaignent plus de la disette; ils soutiènent leurs travaux avec joie, dans

l'espérance de voir bientôt la fin de leurs maux ; mais elle ralentit l'ardeur des ennemis : elle détruit l'espérance qu'ils avaient eue de faire d'un seul coup prisonniers deux maréchaux de France renommés, et une armée de vingt mille hommes. Ils renouent la négociation qu'ils avaient rejetée; et le maréchal de Belle-Isle refuse à son tour leurs propositions. Cependant le maréchal de Maillebois approchait à grandes journées ; et les ennemis à leur tour se voyaient forcés de songer à se défendre. Dans cette circonstance, la reine ordonne au prince Charles de Lorraine de lever le siége, et de se faire joindre par l'armée du comte de Kévenhuller, pour disputer au maréchal l'entrée de la Bohême. En conséquence, le prince abandonne les attaques de la ville le 13 septembre, après cinquante-huit jours de tranchée ouverte. Aussitôt le maréchal de Broglie sort de Prague, à la tête de près de vingt mille hommes; oblige toutes les troupes de s'éloigner des environs ; déloge les ennemis de quelques postes sur la Moldaw et sur l'Elbe, et met en sûreté la capitale de la Bohême.

Le maréchal de Maillebois, informé que Prague et l'armée sont délivrées, que le grand-duc et le prince Charles marchent à sa rencontre, s'arrête à Egra, y laisse le marquis d'Hérouville, et, tournant sur sa droite, s'achemine vers le Danube, et donne aux ennemis de l'inquiétude pour l'Autriche. Le grand-duc va couvrir Passaw, qui en est la clef. Le général Bérinklaw, craignant d'être enfermé dans Munich, en sort. Le comte de Seckendorf envoie quatre mille hommes en reprendre possession au nom de l'empereur. C'était la seconde fois que les Autrichiens évacuaient cette ville : ils l'avaient abandonnée, le 6 mai, avec précipitation, à l'approche de l'armée du duc d'Harcourt ; mais le comte de Kévenhuller l'avait fait reprendre sur-le-champ par le général Bérinklaw, pour punir les habitants de quelques cruautés commises contre la garnison qui en était sortie. Le sort de cette malheureuse ville était d'être le jouet de la fortune durant cette guerre.

Pendant que les armées des puissances belligérantes opéraient de la sorte en Allemagne, le prince de Lobkowitz parut, le 2 novembre, dans les environs de Prague ; et, M. de Belle-Isle, forcé d'abandonner sa communication avec la Saxe, fit rentrer son armée dans la ville, pour tâcher de la conserver à l'empereur, s'il était possible. Mais

bientôt la désertion du roi de Prusse, la faiblesse des Bavarois, et l'éloignement de l'armée de Maillebois, lui en firent perdre l'espérance. Il lui fut donc permis d'abandonner la place à la première diversion qui se ferait en sa faveur, et de ramener ses troupes à Egra. Il fallait traverser, par un froid rigoureux, un espace de trente-huit lieues de pays dévastés, sans provisions, sans magasins, sans cavalerie, environné d'ennemis; il fallait braver le prince qui bloquait la cité. Le maréchal forme le projet de sortir avec son armée, le couvre d'un secret impénétrable; pourvoit à tout, et ordonne les préparatifs sous un autre prétexte; trompe le prince de Lobkowitz, et même les bourgeois de Prague, ses espions; sort de cette ville, la nuit du 16 au 17 décembre, avec onze mille hommes de pied, et trois mille deux cent cinquante chevaux; emmène avec lui quarante ôtages des plus distingués de la ville, trente pièces de canon, et les vivres nécessaires pour douze jours; perce, avec cet attirail, des plaines couvertes de neige, ayant à combattre sans cesse le froid, et une multitude de hussards qui ne cessaient de le harceler nuit et jour, en tête, en queue et en flanc. Il évite les défilés où l'ennemi l'attendait, se fraye un chemin par des régions où l'on n'avait jamais apperçu de traces humaines; arrive à Egra, sans aucun échec et sans avoir à regretter plus de sept à huit cents hommes, qui lui avaient été enlevés par la rigueur du climat et de la saison.

Le prince de Lobkowitz, désespéré d'avoir laissé échapper une si belle proie, et de ne pouvoir l'atteindre, retourne à Prague, se présente à ses portes. M. de Chevert, qui en avait été fait gouverneur, s'y trouva renfermé, à la fin de décembre, par une armée considérable Il n'avait qu'une garnison de six mille hommes, dont cinq mille deux cents étaient malades, convalescents, ou dans le dernier degré de faiblesse. Malgré la nullité de sa garnison, M. de Chevert entreprend d'en imposer à une bourgeoisie nombreuse, et d'arrêter une armée de quarante mille hommes qui vient l'assiéger. Pour réussir dans un projet si difficile, M. de Chevert commence par tirer des hôpitaux ceux des soldats qui peuvent un peu se soutenir, demande des logements considérables pour des troupes qu'il n'a pas et qu'il paraît avoir par le talent qu'il a de les multiplier. Il fait courir le bruit qu'il prétend se maintenir dans Prague tout

l'hiver. Cela ne lui suffit pas encore, on dresse des bûchers dans les principaux quartiers, et l'on remplit de poudre sa propre maison, où sont renfermés les principaux citoyens. Il paraît déterminé à tout réduire en cendre, et à s'ensevelir sous les ruines de la place, s'il y a quelques violences au dedans ou au dehors. Quoiqu'il soit bien certain que toutes ses démonstrations sont connues dans le camp, il veut en faire porter la confirmation par le général-major Monti, plus propre que les bourgeois à y produire l'impression qu'il desire. Cet officier, prisonnier dans la ville, est logé de manière à ne pouvoir ignorer aucunes des dispositions qui s'y font. Un français, qui lui tient compagnie, les lui exagère encore; il lui parle avec confiance du caractère déterminé du commandant, et des résolutions extrêmes qu'il doit prendre si on tente seulement de le forcer. Monti en est frappé, il sollicite vivement sa liberté, on la lui accorde. D'après son rapport, on croit M. de Chevert capable de pousser les choses avec la plus affreuse rigueur. Son audace étonne l'ennemi, il obtient tout ce qu'il demande; il sort de Prague en vainqueur, le 2 janvier 1743, et se rend à Egra aux dépens de la reine de Hongrie. C'était la seule ville qui restât en Bohême à l'empereur.

5. Frédéric-le-Grand entra en Bohême, en 1744, avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Son dessein était d'engager la reine de Hongrie à faire la paix. Il arriva le 2 septembre auprès de Prague, et se campa vers la chapelle de la Victoire, tandis que le maréchal de Schwerin et le prince Léopold investirent ce qu'on appèle le grand côté de la ville. Il fallut huit jours pour amener de Leutmeritz de la grosse artillerie. Le 10 au soir, on ouvrit la tranchée au plateau de Saint-Laurent, à Bubenitz et à la montagne de Ziska. Le maréchal de Schwerin fit attaquer le fort de Ziska en plein jour; le lendemain on l'emporta, après y avoir jeté des bombes. Il prit deux petites redoutes qui étaient derrière. Les batteries de la Basse-Moldaw mirent le feu au moulin à eau, et détruisirent toutes les écluses de cette rivière. Les eaux en devinrent si basses, qu'elle fut partout guéable. On aurait pu prendre d'emblée la ville, qui se trouvait de ce côté sans rempart et sans murailles. M. de Harsch, son gouverneur, désespérant de

son salut, et craignant un assaut, demanda à capituler, et se rendit avec sa garnison de douze mille hommes.

6. En 1757, la cour de Vienne apprit l'invasion des Prussiens. Le maréchal Daun reçut ordre de rassembler son armée, et de la conduire aussi sur Prague, quand une armée autrichienne se trouvait déjà sous les murs de cette ville qu'elle protégeait. M. de Brown les attendait avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyait toutes les forces prussiennes prêtes à tomber sur lui. Instruit de la marche du maréchal Daun, Frédéric forme la résolution d'attaquer les Impériaux avant leur jonction avec ce maréchal. Ce prince fit donc construire un pont sur la Moldaw, près de Seltz. L'ayant passé, le 5 mai, à la tête de vingt bataillons et quarante escadrons, il trouva le front du maréchal de Brown trop difficile pour l'attaquer; mais, en tournant la droite des ennemis, le terrain présentait un plus favorable aspect pour un engagement. Toutes les troupes prussiennes se joignirent le lendemain de grand matin à la portée du canon des Impériaux. Frédéric résolut alors de les attaquer de suite. Leur gauche se trouvait appuyée par la montagne de Ziska, et protégée par tous les ouvrages de Prague. Un ravin de plus de cent pieds de profondeur couvrait leur front, et leur droite se terminait sur une hauteur, au pied de laquelle est le village de Sterboholi. Pour rendre plus égal le combat, on devait tâcher d'engager M. de Brown de quitter une partie de ces montagnes et de longer la plaine. Pour y parvenir, le roi de Prusse fit changer son ordre de bataille. Son armée avait défilé en colonnes rompues : on la mit sur deux lignes, et elle marcha vers la gauche, en prenant le chemin de Postchernitz. Dès que M. de Brown apperçut ce mouvement, il prit sa réserve de grenadiers, sa cavalerie de la gauche, et sa seconde ligne d'infanterie, avec lesquelles il côtoya les Prussiens, tenant une ligne parallèle. C'était précisément ce que l'on voulait. L'armée prussienne poussa à Bischowitz par des défilés et des marais qui en séparèrent un peu les troupes. Sa cavalerie fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang qui lui présenta précisément la distance nécessaire pour se former. Ses flancs, emboîtés entre ce village et l'étang, se trouvaient à l'abri de toute insulte. Elle attaqua vigoureusement la cavalerie autrichienne, l'enfonça et la mit en

déroute, après trois décharges consécutives. A peine dix bataillons de la gauche furent-ils formés, qu'ils attaquèrent les Impériaux avec plus de courage que de prudence, et essuyèrent un feu d'artillerie des plus violents. Ils furent repoussés, mais non pas assurément avec honte, car les plus braves officiers et plus de la moitié des soldats demeurèrent sur le carreau. Le vieux maréchal Schwerin, qui, malgré son grand âge, conservait encore tout le feu de la jeunesse, saisissant un drapeau, se mit alors a la tête de son régiment, et le conduisit à la charge. Il fit des prodiges de valeur; mais, n'étant pas soutenu, il succomba, fut tué, et termina une vie glorieuse par une mort qui lui donnait encore plus d'éclat. La seconde ligne arriva; le combat se rétablit d'autant plus facilement, que M. de Treskow avec sa brigade, qui était un peu plus à droite, avait percé la ligne des Impériaux. Le roi fit alors avancer deux régiments frais, et repoussa avec ce corps l'infanterie autrichienne au delà de ses tentes. Dès ce moment, la déroute fut complète sur leur droite. Malheureusement les hussards et les dragons de Prusse, qui étaient tombés sur du bagage ennemi, arrivèrent trop tard pour donner dans leur infanterie : sans ce contre-temps, elle aurait été entièrement prise ou passée au fil de l'épée. Alors Frédéric envoya des troupes sur la Sasava, où s'étaient sauvés une grande partie des fuyards, et se porta avec le gros de son armée vers le Wischerad : ainsi la gauche des Autrichiens se trouva entièrement coupée de sa droite. La droite de l'armée prussienne n'était point destinée à donner, à cause du profond ravin qui se trouvait devant elle, et du désavantage que le terrain lui donnait; mais elle ne laissa pas de s'engager par l'imprudence de M. de Mannstein. Il s'avança sans en avoir reçu l'ordre, et attaqua de suite l'ennemi. Le prince Henri et le prince de Bevern, désapprouvant sa conduite, ne voulurent cependant point l'abandonner, et se trouvèrent forcés de le soutenir. L'infanterie prussienne gravit contre des rochers escarpés, défendus par une artillerie nombreuse et par toute la droite des Autrichiens. Le prince Ferdinand, voyant le combat s'engager de ce côté, au moment où il ne se trouvait plus d'ennemis devant lui, prit les Autrichiens en flanc et à dos. Ce secours seconda si à propos les efforts du prince Henri, qu'il s'empara de trois batteries des ennemis, et les

poursuivit. Les vaincus, coupés par la Sasava, ne virent d'autre salut que de se jeter dans Prague; ils tentèrent de se sauver du côté de Wischerad, où la cavalerie prussienne les repoussa à trois reprises. Ils voulurent fuir du côté de Kœnigsaal, ils furent encore arrêtés par le maréchal de Keith. On savait que toute l'armée autrichienne s'était retirée dans Prague, de sorte qu'on se contenta de la bloquer. Cette action, qui s'engagea le matin, dura jusqu'à huit heures du soir. Ce fut une des plus sanglantes batailles de ce siècle. Les Autrichiens y perdirent vingt-quatre mille hommes, onze étendards et trente canons. La perte des Prussiens monta à dix-huit mille combattants, sans compter le maréchal de Schwerin. Sa mort flétrissait tous les lauriers de cette journée, achetée par un sang trop précieux. Ce jour vit aussi tomber les colonnes de l'armée prussienne; il y périt un grand nombre de vieux et vaillants soldats, qu'une guerre sanglante et cruelle ne donna pas le temps de remplacer. Frédéric se contenta de bloquer et de bombarder Prague, qui renfermait dans son sein une armée entière. Il éprouva devant cette place des contrariétés sans nombre; les éléments semblèrent conspirer avec ses ennemis pour la protéger contre ses armes; il lui fallut bientôt combattre contre le maréchal Daun. Les Autrichiens furent vainqueurs, et Prague fut délivrée.

PRAYA (*combat naval de la*). Le Bailli de Suffren, commandant, en 1778, une division de cinq vaisseaux français et une frégate destinés pour l'Inde, avait le projet de relâcher dans la rade de la Praya, dans l'île de S.-Yago, l'une de celles du Cap-Vert. Il est prévenu par une escadre anglaise commandée par l'amiral Johnstone ayant la même destination. Le Bailli de Suffren prit le parti d'attaquer. Les forces étaient égales. Le vaisseau *le Héros* qu'il montait alla mouiller sur la bouée de l'ennemi, et fut suivi de *l'Annibal*. *L'Artésien*, qui vint ensuite, manqua le mouillage, mais il aborda deux vaisseaux de la compagnie des Indes anglaise dont il se rendit maître. *Le Sphinx* et *le Vengeur*, n'ayant pu tenir sur leurs ancres, se battirent sous voiles, de manière que leur feu eut moins d'effet. Les cinq vaisseaux anglais profitèrent de leur éloignement pour diriger tous leurs coups sur *le Héros* et *l'Annibal*. Ce

dernier fut tellement écrasé par l'artillerie ennemie, qu'il perdit tous ses mâts, et fut obligé de couper son cable pour gagner le large. *Le Héros* fut contraint de l'imiter; l'escadre entière les suivit. Le commodore Jonhstone fit en vain le signal d'appareiller et de poursuivre les Français; son escadre, trop maltraitée pour tenir la mer, fut obligée de regagner la rade de la Praya. Le parti courageux qu'avait pris le Bailli de Suffren, lui obtint l'avantage d'arriver dans l'Inde avant une flotte dont le départ avait précédé le sien; c'était le plus grand succès qu'il pût désirer d'acquérir par un combat. 16 *avril* 1781.

PRÉNESTE (*siége de*). Après la victoire de Sacriport, Sylla mit le siége devant Préneste, en laissa la conduite à Lucrétius-Ofello, et se rendit lui-même à Rome. Pendant qu'il y était, les partisans de Marius se présentèrent à ses portes avec plus de cinquante mille Samnites et Lucaniens. On combattit avec vigueur, et la victoire coûta des efforts extraordinaires à Sylla; plus d'une fois son bonheur sembla l'abandonner. Cependant les ennemis furent mis en fuite et taillés en pièces; leur camp fut pris, très-peu lui échappèrent. Cette victoire porta le dernier coup au parti de Marius, luttant encore dans Préneste contre son ennemi. Les chefs de l'armée victorieuse ayant jeté la terreur dans le cœur des Prénestins, ceux-ci prirent la résolution d'ouvrir leurs portes. Marius voulut se sauver par des souterrains, mais, en ayant trouvé les issues fermées, il se donna la mort. Sylla souilla sa conquête en se couvrant du sang de ses ennemis, et en un seul jour Préneste se vit presque déserte. 82 *ans avant J. C.*

PRENTZLOW (*combat de*). Le grand duc de Berg, poursuivant sans relâche, dans l'automne de 1806, les débris de l'armée prussienne, culbuta l'avant-garde du prince d'Hohenlohé dans les combats livrés à Wignendorff et Zédenich, dans la Marche uckraine de Brandebourg. En arrivant à Gransée, le général d'Hohenlhoé apprit ces nouveaux désastres des armes prussiennes, et sut que le grand-duc l'avait prévenu à Templin. Aussitôt il change de route, se dirige sur Furtemberg, et se porte ensuite pour déboucher par les défilés de Boitzembourg. La résistance du général Milhaud le détermina à faire un détour

sur sa gauche. Cependant le grand-duc ne prit pas le change. Jugeant que les Prussiens ne faisaient cette démarche que pour gagner Prentzlow, pendant toute la nuit il fait avancer les divisions de dragons des généraux Grouchi et Beaumont, et fait marcher en éclaireurs la cavalerie légère du général Lasalle. Les premiers hussards arrivèrent à Prentzlow en même temps que les Prussiens, le 28 octobre à dix heures du matin. Cette avant-garde, se trouvant trop faible, se replia. Bientôt le grand-duc arriva et ordonna au général Lasalle de charger les Prussiens dans les faubourgs. Cette attaque fut soutenue par les généraux Grouchi et Beaumont ayant six pièces d'artillerie légère; trois régiments de dragons passaient en même temps, à Golmitz, la petite rivière qui arrose Prentzlow, et tombaient sur les flancs de l'ennemi. Cette attaque fut parfaitement secondée par l'artillerie à cheval, qui plaça si bien ses pièces et tira si juste, qu'elle déconcerta les mouvements des ennemis. Dans cet instant de flottement, les dragons du général Grouchi donnèrent avec une telle audace, qu'il aurait été possible d'entrer pêle-mêle avec les Prussiens dans Prentzlow; dont le canon avait brisé les portes. Le grand-duc préféra de faire sommer les troupes prussiennes de se rendre. Le prince d'Hohenlhoé, l'un des principaux instigateurs de la guerre, n'hésita pas de défiler devant l'armée française avec seize mille hommes d'infanterie, presque tous grenadiers ou gardes-du-corps, six régiments de cavalerie, quarante-cinq drapeaux, et soixante-quinze pièces d'artillerie attelées. Ce combat fit tomber dans les mains des Français le reste des troupes de la maison du roi de Prusse, qui leur avait échappé lors de la bataille d'Jena. 28 *octobre* 1806.

PRESTON-PANS (*bataille de*). La prise d'Edimbourg, et les progrès du prince Charles-Edouard en Ecosse, inquiétèrent, en 1745, la cour de Londres. On ordonna au général Cope de marcher contre lui avec deux régiments de dragons, et près de quatre mille hommes de vieilles troupes; Edouard sort d'Edimbourg avec environ trois mille montagnards, sans cavalerie, sans canons, et joint ses ennemis à Preston-Pans, le 2 octobre. « A peine y est-il arrivé, dit » Voltaire, qu'il range sa petite armée en bataille.... Il était » si rempli de l'idée qu'il devait vaincre, qu'avant de

» charger les Anglais il remarqua un défilé par où ils pou-
» vaient se retirer, et il le fit occuper par cinq cents mon-
» tagnards. Il engagea donc le combat, suivi d'environ deux
» mille cinq cents hommes seulement; ne pouvant avoir ni
» seconde ligne, ni corps de réserve, il tire son épée; et,
» jetant le fourreau loin de lui : *Mes amis*, dit-il, *je ne la*
» *remettrai dans le fourreau que quand vous serez libres*
» *et heureux.* » Il était arrivé sur le champ de bataille presque aussitôt que l'ennemi; il ne lui donna pas le temps de faire des décharges d'artillerie. Toute sa troupe marcha rapidement aux Anglais sans garder de rang, ayant des cornemuses pour trompettes. Ils tirent à vingt pas; ils jètent aussitôt leurs fusils, mettent d'une main leurs boucliers sur leurs têtes; et, se précipitant entre les hommes et les chevaux, ils tuent les chevaux à coups de poignards, et attaquent les hommes le sabre à la main. Tout ce qui est nouveau et inattendu saisit toujours; cette nouvelle manière de combattre effraya les Anglais. La force du corps, qui n'est aujourd'hui d'aucun avantage dans les autres batailles, était beaucoup dans celle-ci. Les Anglais plièrent de tous côtés sans résistance; on en tua huit cents : le reste fuyait par l'endroit que le prince avait remarqué, et ce fut là qu'on en fit quatorze cents prisonniers. Tout tomba au pouvoir du vainqueur; il se fit une cavalerie avec les chevaux des dragons ennemis. Le général Cope fut obligé de fuir, lui quinzième. Le prince Edouard, dans cette journée, ne perdit pas soixante hommes; il ne fut embarrassé, dans sa victoire, que de ses prisonniers. Leur nombre était presque égal à celui des vainqueurs; il les renvoya sur leur parole, et garda seulement les blessés pour en avoir soin. Cette magnanimité lui fit de nouveaux partisans.

PREZMYSLIE (*siége de*). Boleslas II, duc de Pologne, déclara la guerre à la Russie, en 1070, et il s'avança du côté de la rivière de San, dans la Russie-Noire. La plupart des villes se soumirent sans résistance. Przemyslie était alors la place la mieux fortifiée et la plus riche de ces contrées; les peuples voisins, et toute la noblesse, s'y étaient réfugiés, croyant y trouver un asyle contre l'armée victorieuse. Le San, qui des monts Krapack va tomber dans la Vistule, entre Sandomir et Zawichost, passait dans les fossés de la ville; cette rivière, encore enflée des pluies de l'hiver, en

rendait l'abord très-difficile. Ces obstacles ne découragèrent point Boleslas ; il marcha contre la place, s'en approcha, et l'investit de toutes parts. Il en eut bientôt connu les endroits faibles ; ses machines jouèrent avec succès. Déjà les brèches étaient considérables ; les assiégés, logés sur les décombres même, se défendaient avec une bravoure héroïque. Boleslas n'osait hasarder un assaut ; il craignait de rebuter ses troupes par des obstacles inutiles, lorsque la plus grande partie des habitants, ayant fait une sortie, entrèrent dans son camp ; ils s'y battirent avec avantage. Il vole à eux, les met en désordre, et les repousse brusquement sous les murs. La plupart sont tués ou faits prisonniers ; il n'en rentre qu'un petit nombre dans la ville. La consternation s'y répand ; le vainqueur en profite, retourne aux brèches, les emporte, et se rend maître de la place. La garnison se retire dans la citadelle ; on ne pouvait y arriver que par des sentiers étroits. Il fallut se contenter de la bloquer ; elle se rendit plusieurs mois après, faute de munitions et de vivres. 1070.

PRIMOLAN (*combat de*). Le général Wurmser entreprit, en 1796, de réparer les malheurs de l'armée autrichienne ; mais sa tactique fut déjouée par la hardiesse des attaques de Bonaparte, par la vivacité de ses mouvements, et le grand art de profiter de toutes les fautes de son ennemi sans lui laisser un moment de relâche ; ce général était d'ailleurs merveilleusement servi par l'émulation et l'audace qu'il avait su inspirer à ses soldats. Attentif à récompenser par des grades les officiers qui se distinguaient par leurs talents et leur valeur, il décernait des sabres d'honneur aux soldats qui se faisaient remarquer par des actions de bravoure. Bonaparte ordonne, le 6 septembre 1796, au général Augereau de marcher sur Bassano par les gorges de la Brenta ; il avait prévu que les forces autrichiennes seraient disséminées ; effectivement, une de leurs colonnes se trouvait dans ce moment dans les gorges de Bassano pour arrêter les progrès de l'armée française, tandis qu'un autre corps se portait sur Vérone pour faire diversion, dans le dessein de faire évacuer aux Français le Trentin. Parvenu à Primolan, on y rencontra les Impériaux derrière un retranchement formé par un mur épais et solide qui coupait cette vallée étroite, déjà resserrée par des rochers escarpés. Après une vive résistance, cette position fut enlevée, et la

division du général Augereau y fit quatre cents prisonniers. Lorsqu'on arriva au château de Covelo, on trouva les Impériaux dans un poste plus formidable encore que le premier. Ce petit fort, battant le chemin, est appuyé à sa droite sur le rocher de la Brenta; et, à gauche, est bordé par un torrent. Le jeu de l'artillerie française et la bravoure des soldats commandés par Augereau, qui gravirent avec ardeur cette montagne escarpée, forcèrent leurs ennemis d'abandonner cette forteresse, qui, dans d'autres mains, aurait été inexpugnable. Dès que la porte en fut enfoncée, la cavalerie française s'avança, et chargea avec impétuosité les Impériaux, sabrant tout ce qu'elle rencontra. Les débris des Autrichiens firent à Cismone quelque résistance; la cavalerie gagna la tête de la colonne des Impériaux, la traversa au galop, et ne s'arrêta qu'auprès du village de Merlo, après avoir enlevé à l'ennemi neuf drapeaux, dix canons, et trois mille cinq cents prisonniers. 7 *septembre* 1796.

PRINCETON (*bataille de*). Les Américains luttèrent long-temps avec peine contre les Anglais, en 1776, pour recouvrer leur indépendance; le petit nombre de leurs troupes réglées, et la difficulté de rassembler leurs milices, formaient des obstacles sans cesse renaissants à surmonter par leurs généraux, qui avaient non seulement à vaincre leurs ennemis, mais à préserver leurs concitoyens du découragement produit par le moindre revers. Il n'était pas moins difficile d'astreindre aux règles de la discipline des hommes qui croyaient faire un grand sacrifice à leur patrie, en demeurant momentanément sous leurs drapeaux. Les Anglais possédaient des forces considérables à Princeton; elles étaient commandées par le lord Cornwallis, général habile, dont les mouvements indiquèrent une attaque prochaine sur Trenton. Dans cette persuasion, le général Washington, campé à Trenton, ordonna aux généraux Mifflin et Cadwaller de le joindre avec trois mille six cents hommes de milices; ce qui porta ses troupes à cinq mille hommes. L'armée anglaise arriva le premier janvier 1777, sous les murs de Trenton, vers quatre heures du soir. A son approche, Washington se retira, et mit son armée en bataille derrière l'Assumpinck. Les Anglais voulurent passer cette crique en plusieurs endroits; mais, en ayant trouvé les passages gardés, ils firent halte, et allumèrent leurs feux.

La position du général Washington était extrêmement critique ; il était presque sûr, en y demeurant, d'être attaqué par des forces très-supérieures. Quelques jours d'un temps doux et brumeux avaient amolli les glaces de la Delaware ; le passage de cette rivière allait devenir extrêmement difficile et périlleux ; c'était s'exposer en le tentant à de grandes pertes, et peut-être à une défaite entière, et tout le New-Jersey devait demeurer au pouvoir des Anglais. Dans cet état de choses, Washington conçut le projet hardi d'abandonner la Delaware, et de filer en silence, pendant la nuit, sur le flanc gauche des Anglais, pour gagner Princeton. Ce lieu, se trouvant derrière l'armée anglaise, était défendu par des troupes peu nombreuses. Le général américain pensait, après les avoir battues, se porter sur Brunswick, où se trouvaient les magasins de cette armée ; cette manœuvre devait forcer les Anglais à songer à leur propre conservation, et la ville de Philadelphie devait cesser d'être menacée. Le conseil de guerre américain approuva ce plan ; on s'occupa de le mettre à exécution. On transporta pendant la nuit les bagages à Burlingthon ; une heure après, les Anglo-Américains partirent, laissant des gardes chargées de faire relever leurs rondes. Les Américains levèrent leur camp dans le plus profond silence, et prirent la route d'Allen-Torn pour se rendre à Princeton. Trois régiments anglais avaient campé la nuit précédente sous les murs de cette dernière ville ; deux de ces corps s'étant mis en marche de grand matin pour joindre l'arrière-garde de leur armée, vers le lever du soleil, ils rencontrèrent l'avant-garde des Américains, commandée par le général Mercer. Une action très-vive, mais de peu de durée, s'engagea ; les milices américaines lâchèrent pied. Le général Mercer fut mortellement blessé, en s'efforçant de les rallier. Cependant la fortune changea bientôt de parti ; le corps principal, commandé par le général Washington, qui suivait de près le corps avancé, attaqua vivement les Anglais. Persuadé que la ruine entière des Etats-Unis serait la suite d'une défaite, Washington s'exposa sans ménagement au feu le plus vif ; il fut si bien secondé par les troupes qui, quelques jours auparavant avaient sauvé leur pays, en remportant la victoire au Trenton, que les deux régiments anglais furent obligés à leur tour de plier, et se séparèrent l'un de l'autre. L'un de ces régiments se fit jour au travers l'armée américaine, et

se joignit au lord Cornwallis; l'autre se retira à Brunswick. Le général Washington, trop faible pour poursuivre l'ennemi, continua de marcher vers Princeton. Les Anglais perdirent dans cette journée cent hommes et quatre cents prisonniers; mais les Américains eurent à regretter le général Mercer, deux colonels et sept officiers de mérite. Au point du jour, Cornwallis reconnut que les Américains avaient décampé; il se mit à leur poursuite. Washington, victorieux, échappé par son courage aux plus grands dangers, poursuivi par des troupes fraîches, n'ayant que des soldats presque nus, sans souliers, harassés de fatigues, ne voulut pas se risquer davantage, et rentra dans l'intérieur des terres pour se borner désormais pendant la saison rigoureuse à une guerre purement défensive. Les attaques faites par Washington, avec tant de hardiesse, à Trenton et à Princeton, au moment où on le regardait comme presque vaincu, eurent plus d'influence qu'on ne pourrait le présumer sur la suite de ses opérations militaires; elles sauvèrent temporairement Philadelphie, firent recouvrer la New Jersey; et, ce qui était encore plus essentiel, redonnèrent de la vigueur aux esprits, et facilitèrent sensiblement le recrutement. 1778.

PROVERDIERN (*journée de*). Depuis quelques jours, l'amiral Suffren avait connaissance d'une escadre anglaise, composée de onze vaisseaux comme la sienne; il la cherchait pour la combattre, quand il en trouva l'occasion sur la côte de Proverdiern, île de Ceylan, le 12 avril 1782. Le combat commença vers midi, et fut très-animé; un vaisseau anglais se trouva entièrement démâté, il était près d'être pris, quand il fut remorqué par une frégate de sa nation. Aucun des deux partis ne fut vainqueur; ce fut une de ces affaires où les pertes sont également grandes de part et d'autre, où les dangers sont les mêmes, où l'on voit éclater des deux côtés un égal courage, dans lesquelles chaque parti ne recueille que des désastres sans avantages, et où l'on compte des morts et des blessés, sans que le sang versé ait été utile à la patrie.

PRUSNITZ (*bataille de*). Les Autrichiens firent en vain, en 1745, des efforts multipliés pour rentrer dans la Silésie, d'où les Prussiens les avaient chassés. Partout ils rencontrèrent Frédéric, qui, par mille ruses et des combats

multipliés, sut conserver sa conquête. Le roi de Prusse n'avait, le 30 septembre, que dix-huit mille hommes, quand on vint lui apprendre que le prince de Lorraine s'avançait avec une armée bien supérieure du côté de Prusnitz. Quelques corps autrichiens parurent sur le flanc droit de son camp. Frédéric ordonna à ses troupes de prendre les armes. L'armée prussienne appuyait sa droite à un petit bois gardé par un bataillon de grenadiers ; elle s'étendait de Prusnitz au chemin de Trautenau. Ce village n'était point occupé, parce qu'il était dans un bas-fond, et que les maisons en sont isolées. Ce bas-fond régnait depuis le front jusqu'à l'extrémité de la droite, et séparait le camp prussien d'une hauteur assez élevée qui s'étendait du chemin de Buckersdorff à Prusnitz, où étaient placés les hussards et les grand'gardes du camp. Le front de cette armée était couvert par le village de Staudentz, au delà duquel régnaient des bois et des montagnes ; sa gauche était appuyée à un ravin. Deux ravins conduisaient du camp à Trautenau, l'un d'abord par un petit défilé, ensuite par une plaine unie ; et l'autre était plutôt un sentier traversant une vallée remplie de défilés. En appercevant les dispositions des Autrichiens et leur proximité, Frédéric jugea plus téméraire de se retirer au travers des défilés, que d'attaquer, malgré sa prodigieuse infériorité. Le prince de Lorraine avait au contraire compté que ce roi prendrait le parti de la retraite. Ses dispositions étaient analogues à une affaire d'arrière-garde. Frédéric prit sans balancer celui de l'attaque, croyant plus glorieux d'être écrasé en vendant chèrement sa vie, que de périr dans une retraite. Quelque danger qu'il y eût à manœuvrer devant une armée déjà en bataille, les Prussiens firent un quart de conversion à droite, pour présenter un front parallèle à celui de l'ennemi. Cette manœuvre délicate se fit avec ordre et célérité ; les Prussiens se présentèrent sur une seule ligne contre les Autrichiens rangés sur trois lignes de profondeur ; il fallut même que ce déploiement s'exécutât sous le feu de vingt-huit pièces de canon disposées en deux batteries, et de grenades lancées au milieu de leur cavalerie. Malgré toute la diligence employée à se former ainsi, la droite fut exposée plus d'une heure au feu des Impériaux avant que la gauche sortît entièrement du camp. Les Prussiens ne furent point déconcertés ; aucun soldat ne parut craindre, aucun ne quitta

même son rang. Quand on eut exécuté cette manœuvre, le maréchal de Buddenbrook attaqua avec la cavalerie. Les Autrichiens avaient mal choisi leur terrain; leur cavalerie avait une espèce de précipice derrière elle; ses trois lignes, auxquelles un site trop étroit n'avait pas permis de donner une profondeur convenable, avaient à peine entre elles vingt pas d'intervalle. Les Autrichiens firent, suivant leur coutume, une décharge de leurs carabines; mais ils n'eurent pas même le temps de mettre le sabre à la main; ils furent culbutés en partie dans le fond qu'ils avaient derrière eux, et en partie jetés sur leur propre infanterie. Cela devait arriver ainsi; car, la première ligne renversée devait naturellement se rejeter sur la seconde, et celle-là sur la troisième, parce qu'il n'y avait aucun espace où ces corps, formant cinquante escadrons, pussent se reformer. La première brigade de droite de l'infanterie prussienne, animée par ce succès, se hâta trop d'attaquer. Cinq bataillons de réserve arrivèrent fort à propos; ceux qui avaient été une premiere fois repoussés se reformèrent, et par un effort commun emportèrent la batterie. On apperçut alors une grosse colonne d'Autrichiens venant de leur droite, qui descendait des hauteurs pour s'emparer de Bursckersdorff. Frédéric la prévint en bordant ce village par un bataillon. On mit le feu à plusieurs maisons, pour couvrir ce corps pendant que l'infanterie de la gauche se formait derrière lui. Ce bataillon tira ensuite par pelotons comme s'il eût fait l'exercice dans une place d'armes, et cette colonne se retira en fuyant. La cavalerie de la droite des Prussiens devenait dès-lors inutile dans l'endroit où elle se trouvait placée. On laissa les cuirassiers de Buddenbrook et quelques hussards pour suivre l'infanterie en seconde ligne, et vingt escadrons furent envoyés à la gauche pour y renforcer cette aile, tandis que l'infanterie prussienne de la droite prenait celle de l'ennemi en flanc, et la faisait replier sur la droite des Impériaux. Les gardes de Prusse, placés au centre, attaquèrent alors une hauteur que les ennemis tenaient encore. Elle était escarpée et couverte de bois. Le terrain du combat était alternativement coupé par des vallons et des hauteurs, ce qui engageait sans cesse de nouveaux combats. Les Autrichiens, repoussés à plusieurs reprises, virent bientôt la confusion générale dans leurs rangs; la fuite succéda à une retraite. Toute la cam-

pagne fut couverte de soldats débandés, et l'on voyait fuir pêle-mêle les fantassins et les cavaliers. Tandis que l'armée prussienne victorieuse poursuivait les vaincus, ses cuirassiers enveloppèrent un régiment et un bataillon autrichiens, prirent dix drapeaux, et firent dix-sept cents prisonniers. Le reste de la cavalerie prussienne ne put atteindre celle de l'Autriche, qui évita de s'engager, et se retira en désordre dans la forêt de Silva. Frédéric arrêta sa poursuite au village de Sorr en avant de cette forêt. Ç'aurait été risquer mal-à-propos tous les avantages qu'il venait d'obtenir, que d'aller plus loin. C'était assez à un corps de dix-huit mille hommes d'en battre environ quarante mille. Les vainqueurs perdirent trois mille hommes dont les deux tiers blessés. On enleva aux vaincus vingt-deux canons, dix drapeaux, deux étendards, et deux mille prisonniers. Si cette bataille ne fut pas aussi décisive que celle de Friedberg, le terrain en fut la seule cause. L'ennemi qui fuit dans une plaine doit essuyer beaucoup de pertes, et celui qui a le dessous dans un pays montueux est à l'abri de la cavalerie qui ne peut l'entamer considérablement, et le plus petit nombre qui se rallie sur des hauteurs suffit pour arrêter les vainqueurs. 30 *septembre* 1745.

PRUTH (*journée de*). Le Grand-Seigneur, excité par les sollicitations pressantes de Charles XII, déclara la guerre au czar Pierre Alexiowitz. Baltagi-Méhémet, depuis peu grand-visir, à la tête de deux cents mille Turcs et Tartares, marcha vers Jassi, capitale de la Moldavie, et vint camper, dans le mois de juillet 1711, sur les bords du Pruth. Le czar l'attendait au delà avec quatre vingt mille hommes. Le visir passa le fleuve sans que le monarque russe l'empêchât d'aborder. Cette faute perdit ce prince, car ayant fait brûler tous les chariots et les équipages inutiles, il se trouva bientôt sans provisions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, près de cent cinquante mille Turcs devant lui, et environ quarante mille Tartares qui le harcelaient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité il dit publiquement: *Me voilà du moins aussi mal que mon frère Charles l'était à Pultawa.* Le 20 juillet, dès la pointe du jour, les Turcs commencèrent à escarmoucher, et leur canon foudroya les retranchements des Russes. Il y eut une rude at-

taque durant la nuit, mais les Ottomans furent repoussés avec une perte considérable. Le 21, l'artillerie turque recommença son feu avec tant de succès, que le czar se crut perdu. La désolation devint extrême dans son camp. Chaque soldat épuisé de fatigue et de faim, n'attendait que l'esclavage ou la mort. Les femmes qui étaient à la suite de l'armée poussaient des cris horribles, croyaient à chaque instant voir entrer les ennemis le fer et la flamme à la main. Enfin Catherine, femme qui avait été élevée de la plus basse condition jusque sur le trône des Russies, tira l'empereur son époux, de ce pas dangereux. Elle écrivit au visir au nom de ce prince, et accompagna ses propositions de présents si magnifiques, que le ministre ottoman, vaincu par la czarine, accorda la paix à la Russie, et laissa échapper un ennemi qu'il pouvait accabler sans peine. L'un des articles du traité, fut qu'on laisserait passage à Charles XII, et c'est tout ce que ce terrible armement produisit en faveur de ce prince fugitif. 1711.

PSOPHIS (*siége de*). Philippe, roi de Macédoine, continuant ses conquêtes sur les Etoliens, vint assiéger Psophis, place qui passait pour imprenable. L'hiver où l'on était avait ôté toute crainte aux habitants. Cependant Philippe parvint à s'en emparer. Le roi abandonna généreusement cette place aux Achéens ses alliés. *An* 155 *avant J. C.*

PUFFLICH (*combat de*). L'armée du Nord, après la reddition de Bois-le-Duc, devait se porter naturellement sur la Basse-Meuse, et passer ce fleuve pour forcer l'ennemi de se retirer derrière le Wahal. Les divisions des généraux Bonneau et Souham, traversèrent donc la Meuse le 18 octobre 1794, auprès de Tefflen, à quelques lieues au dessous de Grave. Ce passage s'effectua sans aucune opposition de la part des Anglais qui attendaient les Français à Pufflick, entre la Meuse et le Wahal. Pour les empêcher de pénétrer, ils s'étaient seulement retranchés sur les digues des deux fleuves, ayant leur aile droite appuyée à Druten, sur le Wahal, et leur gauche, à Appelten sur la Meuse. Le pays compris entre ces deux digues, est une immense prairie coupée de larges et profonds fossés remplis d'eau. Dans cet espace, le front de l'ennemi était couvert par le canal d'Oude-Vetering, bordé par une digue qui domine toutes

les prairies. De ce point à Druten, est encore une autre digue également élevée. Des retranchements et des batteries soutenus de plusieurs bataillons anglais et de quelques corps d'émigrés, occupaient cette digue avec beaucoup de cavalerie. Comme ce pays est rempli de fossés, sur chacune de ces coupures on avait construit des ponts indiqués par des jalons, afin d'assurer et de faciliter au besoin la retraite Les Anglais avaient encore eu le soin d'augmenter les obstacles en rendant les routes impraticables par de larges coupures et des abattis. Quoique cette position dût paraître inexpugnable, le général Pichegru ordonna l'attaque sur quatre colonnes. Les deux plus fortes devaient se porter au centre dans la prairie; et les deux autres, d'environ trois mille hommes chacune, attaquer sur les digues du Wahal et de la Meuse. L'action commença le 19 octobre à la pointe du jour, et dura avec vivacité et opiniâtreté jusqu'à quatre heures du soir. Les deux colonnes qui avaient marché dans la prairie, avaient le canal à traverser. L'ennemi paraissait vouloir avec opiniâtreté s'opposer à ce passage. Après quelques décharges d'artillerie, les soldats français s'impatientent, rien ne peut arrêter leur ardeur, ils traversent les fossés, ayant de l'eau presque jusqu'aux épaules, les chasseurs à cheval les suivent pour les protéger. Les Anglais épouvantés par cet acte de courage, ne songent qu'à se retirer et à sauver leur artillerie. Le peu de troupes qui y avaient passé ne furent pas suffisantes pour s'opposer à l'enlèvement de cette artillerie. Les colonnes qui avaient franchi les digues, avaient eu encore de plus brillants succès. Une division de gendarmerie, un bataillon d'infanterie et le neuvième régiment de hussards, avaient enveloppé et pris en entier le trente-septième régiment d'infanterie anglaise. Sur la digue de la Meuse, le troisième régiment de hussards fondit sur une légion composée presque en totalité d'émigrés, et la détruisit à l'exception de soixante-deux prisonniers. 29 *octobre* 1794.

PULSTUCK (*bataille et combat de*). 1. Charles XII attaqua et battit à Pulstuck en Pologne, les troupes du maréchal de Steinau. Le même jour on joue à Mariembourg, une comédie qui représente un combat entre les Suédois et les Saxons, à l'avantage de ces derniers. Charles instruit de ce fait, dit froidement : *Je ne leur envie point ce plaisir;*

que les Saxons soient vainqueurs sur le théâtre, pourvu que je les batte en campagne. 1702.

2. Jamais on ne déploya autant d'activité que l'empereur Napoléon dans la guerre de 1806, contre la Prusse. Chaque jour y fut marqué par des combats et des victoires. Vainqueur à Jéna, il divisa sa grande armée en autant de sections qu'il se trouvait de bandes éparses dans l'armée vaincue. Ses lieutenants mirent une diligence singulière à poursuivre les Prussiens ; toutes les parties de ce royaume devinrent des champs de bataille ; les troupes prussiennes chaque jour atteintes, étaient chaque jour dispersées davantage, et le roi de Prusse vit son armée anéantie sans qu'il lui eût été possible d'en réunir le moindre corps ; tel fut le grand art de Napoléon dans cette campagne. Les corps d'armée du maréchal prince de Ponte-Corvo et des maréchaux Ney et Bessières, marchaient le 25 décembre de Biezun, en Mazovie, sur la route de Grodno, le maréchal Soult sur Cieckanow, le maréchal Augereau sur Golymin, et le maréchal Davout entre Golymin et Pulstuck. Par ces dispositions l'armée prussienne cernée, ne pouvait plus tenir devant les Français, elle parut vouloir se retirer sur Tycozin, sur la rive gauche de l'Wckra. Le maréchal Lannes, qui se dirigeait sur Pulstuck, ne put y arriver que le 26 au matin. Le corps du général Benigsen s'y était réuni pendant la nuit aux troupes prussiennes battues à Nazielck. Malgré cette jonction, le maréchal Lannes fit attaquer Pulstuck, à dix heures du matin. Il avait en première ligne la division Suchet, en seconde la division Gudin, et le troisième corps d'armée formait sa gauche sous les ordres du général Daultanne. Le combat fut très-vif ; après divers mouvements, l'ennemi fut culbuté. La dix-septième légère et la trente-quatrième de ligne, se couvrirent de gloire ; plusieurs généraux français furent blessés, le maréchal Lannes fut lui-même atteint d'une balle. Les Russes, découragés par la valeur française, décampèrent et se retirèrent sur Ostrolenka. 26 *décembre* 1806.

PULTAWA (*bataille de*). Charles XII, enfoncé dans l'Uckraine, sans munitions, sans vivres, n'avait pour seule ressource que la prise de Pultawa, à l'extrémité de la Volhinie, dont le czar avait fait un magasin. Le roi de Suède

en forma le siége avec dix-huit mille Suédois et autant de Cosaques, mais il y trouva une résistance à laquelle il ne s'attendait pas. Bientôt il s'apperçut qu'il avait enseigné l'art de vaincre à ses ennemis. Le prince Menzikow prit position en face de la place. A la faveur de deux fausses attaques et de ponts construits sur les différents bras du Worskla, il jeta dans Pultawa douze cents hommes, et de la poudre dont elle manquait. La garnison se trouva ainsi forte de dix mille hommes. Charles emporta les ouvrages avancés, et donna deux assauts au corps de la place. Dans l'un d'eux, il reçut un coup de carabine, qui lui perça la botte et lui fracassa l'os du talon. Il ne s'apperçut de sa blessure que six heures après; on l'emporta dans sa tente. Les chirurgiens furent d'avis de lui couper la jambe. L'un d'eux, nommé Neuman, assura qu'il la sauverait en y faisant de profondes incisions : *Travaillez donc tout-à-l'heure*, lui dit le roi. Comme un second Marius, sans froncer le sourcil, sans pousser un soupir, sans changer de visage, il tient lui-même sa jambe avec ses deux mains, comme si cette opération douloureuse eût été faite sur une autre personne. Dans le temps que l'on posait l'appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain. A peine avait-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre que le czar paraissait à la tête de plus de soixante-dix mille hommes. Ce prince avait passé la rivière à une lieue de Pultawa, du côté de l'occident. Le camp du roi de Suède était au sud, et la ville au nord. Le czar fit ses dispositions avec habileté. Il établit sept redoutes sur le front de son infanterie, mit deux bataillons dans chacune, et toute l'infanterie fut placée derrière, ayant sa cavalerie sur les ailes. Dès la pointe du jour, l'armée suédoise, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, mais dont il n'y avait pas douze mille de troupes réglées, parut hors de ses tranchées, avec quatre canons de fer pour toute artillerie. Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard, à la tête de son infanterie. Une partie de sa cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; et la bataille commença par cet engagement, à quatre heures et demie du matin, le 8 juillet 1709. Les escadrons russes furent rompus et enfoncés du premier choc. Le czar accourut lui-même pour les rallier : son chapeau fut percé d'une balle; Menzikow eut trois chevaux tués sous lui; et les Suédois crièrent *victoire!* Charles avait

envoyé, au milieu de la nuit, le général Creuts avec cinq mille cavaliers pour prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front; mais il s'égara et ne parut point. Le czar eut le temps de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui, n'étant pas soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue à son tour. En même temps, le czar détache le prince Menzikow pour aller se porter entre Pultawa et les Suédois. Ce général exécuta sur-le-champ les ordres de son maître, avec tant de bonheur, que non-seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et le camp devant Pultawa, mais, ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Dans ce moment, Charles, qui avait à résister au grand nombre et au feu de soixante-douze canons, et qui d'ailleurs commençait à manquer de poudre, disposa tout pour un combat général. Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes, et marcha vers les Moscovites. Ce prince et ses généraux, qui ne s'étaient point apperçus des sept redoutes qui défendaient les bataillons ennemis, ne virent de quoi il était question, dit le maréchal de Saxe, que lorsqu'ils eurent le nez dessus. « Mais, comme la machine avait été mise en mouvement, » il fut impossible de s'arrêter et de s'en dédire. Les Suédois les attaquèrent, et y trouvèrent une grande résistance. Il n'y a point d'homme de guerre qui ne sache » que, pour emporter une redoute, il faut une disposition » particulière; que l'on est obligé d'y employer plusieurs » bataillons pour l'attaquer par plusieurs côtés à la fois, et » que souvent, quand elle est bien défendue, on ne vient » pas à bout de s'en rendre maître. Les Suédois en prirent » cependant trois, non sans une grande perte, et furent » repoussés aux autres avec un grand carnage. Il était impossible que toute l'infanterie suédoise ne fût rompue en » attaquant ces redoutes, pendant que celle des Moscovites, » rangée en ordre, regardait de deux cents pas ce spectacle fort tranquillement. Le roi et les généraux suédois » virent le péril où ils étaient; mais l'inaction de l'infanterie russe leur laissait entrevoir quelque espérance de s'en » retirer. Il n'y avait pas moyen de le pouvoir faire avec » ordre; car tout était rompu, attaquait inutilement, ou » se laissait tuer. La retraite était cependant le seul parti

» qu'il y eût à prendre. On retira donc les troupes qui
» s'étaient emparées des redoutes, et celles qui se laissaient
» abîmer auprès des autres ; et, comme il n'y avait pas
» moyen de les former à portée du feu qui en sortait, tout
» se retira mêlé et en désordre. Alors le czar fit appeler
» ses généraux, et leur demanda leur avis. M. Allart, un
» des moins anciens, sans donner le temps aux autres de
» dire leur avis, adressant la parole à son maître, lui dit :
» *Si votre majesté n'attaque pas les Suédois dans ce mo-*
» *ment, il n'en sera plus temps.* Sur-le-champ les ordres
» furent donnés. La ligne s'ébranla, marchant au travers
» des intervalles des redoutes qu'on laissa garnies pour fa-
» voriser la retraite, en cas d'inconvénient. A peine les
» Suédois s'étaient-ils arrêtés pour se former et pour se
» mettre en bataille, qu'ils eurent toute l'infanterie russe
» sur les bras. »

Dans cet instant critique, un boulet emporta les deux chevaux du brancard qui portait Charles XII. Il en fit atteler deux autres. Une seconde volée mit le brancard en pièces, et renversa le roi. On le crut mort : tout prit la fuite, et la confusion fut générale parmi les Suédois. Le roi, tout froissé de sa chute, porté sur des piques par quatre grenadiers, s'écriait avec fureur : « Suédois ! Suédois ! » Mais l'ardeur victorieuse des Russes ne lui permit pas de rassembler un seul régiment. Le czar poursuivait les vaincus sans relâche, et en faisait un carnage horrible. Le maréchal Renschild, le prince de Virtemberg, et plusieurs officiers de tout rang furent pris avec un grand nombre de soldats. Le prince Menzikow suivit le général Lewenhaupt, et l'atteignit au bourg de Perewoloczna, sur le Borysthène. Les Suédois y étaient sans pontons pour passer la rivière, sans munitions pour combattre, sans provisions pour vivre. Il fallut capituler, et dix-sept mille Suédois mirent bas les armes, devant un ennemi dont ils avaient si souvent triomphé. Cependant on vint à bout de tirer le roi du péril, malgré la résolution où il était de vaincre ou de mourir, et l'on s'achemina vers le Borysthène avec toute la précaution possible. Alors le roi, qui jusque là n'avait pas dit un seul mot, demanda ce qu'était devenu le comte Piper. « Il
» est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. —
» Et Renschild, et Virtemberg ? — Ils sont aussi prison-
» niers, lui dit Poniatowski. — Prisonniers chez les Mosco-

» vites ! reprit Charles en haussant les épaules. Allons » donc, allons plutôt chez les Turcs. » Il prit ce parti, et trouva une retraite à Bender, dans les états du grand-seigneur. Pendant qu'il fuyait ainsi, les vainqueurs saisirent son artillerie, son bagage, sa caisse militaire, où l'on trouva six millions en espèces. Tous les prisonniers furent dispersés dans les vastes états du czar. Ce prince fit manger à sa table les généraux suédois. Au milieu du repas, il prit un verre de vin : *A la santé de mes maîtres dans la guerre*, dit-il. Renschild lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre. *Vous, Messieurs*, reprit le czar. — *Votre majesté est donc bien ingrate*, répliqua le comte, *d'avoir tant maltraité ses maîtres ?* Le czar, après le repas, leur fit rendre leurs épées, et les traita comme ses meilleurs amis. Telle fut l'issue des triomphes de Charles XII. Depuis cette fatale journée, la fortune ne se réconcilia jamais avec ce héros, dont le nom seul faisait trembler l'Europe. 9 *juillet* 1709.

PYDNA (*journées de*). 1. Persée, continuant la guerre contre les Romains, se retira sous les murs de Pydna, et se prépara à y recevoir Paul-Emile. On resta quelques jours en présence. Des Thraces et des Romains, revenant du fourrage, s'étant chargés, et les renforts qu'on envoyait aux uns et aux autres grossissant toujours, la bataille se trouva engagée. La phalange macédonienne soutint longtemps les efforts des Romains, en leur présentant son front hérissé de piques ; elle enfonça même leur première ligne. Paul-Emile, au désespoir, remarque que ce redoutable corps était forcé de laisser des ouvertures et des intervalles, parce qu'il n'avançait pas également. Il sépare ses troupes par pelotons, et leur ordonne de se jeter dans les espaces vides, et d'attaquer la phalange, non pas de front, mais sur les flancs et dans les intervalles qui se trouvaient entre ses parties. Cet ordre fut cause du gain de la bataille. En un moment, la phalange est rompue. Les Romains remportent une victoire complète. Persée prend la fuite, et se retire dans Pydna. Ne s'y croyant pas encore en sûreté, il se réfugia dans Pella, où il se rendit au consul avec sa femme et ses enfants. Avec ce prince finit le oyaume de Macédoine : qui fut mis au nombre des provinces romaines. 169 *ans av. J. C.*

2. Plusieurs imposteurs se donnèrent pour les fils de ce prince. Andriscus fut le plus fameux. Ayant levé une armée considérable, il se rendit en peu de temps maître de la Macédoine, prit le nom de Philippe, et se décora de tous les ornements royaux. Les Romains, frappés des progrès rapides du faux roi, envoyèrent contre lui le préteur P. Juventius Thalna, qui s'engagea témérairement dans un combat, où il perdit la vie avec une partie de son armée. R. Cécilius Métellus prit la place de cet imprudent général, et vint joindre Andriscus, enorgueilli de ses heureux succès, et campé près de Pydna. Le fourbe remporta encore un avantage considérable. Se croyant alors infiniment supérieur aux Romains, il partagea ses troupes en plusieurs corps. La fortune avait aveuglé cet indigne favori ; et Métellus sut profiter de cette faute. Andriscus fut battu, perdit plus de vingt-cinq mille hommes, et, bientôt après, la couronne, la liberté et la vie. 142 *ans av. J. C.*

PYLE (*siége de*). Les Athéniens s'emparèrent de Pyle, petite ville de Messénie, sous la conduite de Démosthène, et s'y fortifièrent. Les Lacédémoniens accoururent pour la reprendre. Vis-à-vis de la ville était une petite île nommée Sphactérie, qui incommodait beaucoup les assiégés, en leur fermant l'entrée du port. Ils y jetèrent un corps de troupes choisies. Les Athéniens eurent l'avantage dans un combat, entrèrent dans l'île, battirent les Spartiates, les firent presque tous prisonniers, et demeurèrent maîtres de Sphactérie et de Pyle, la sixième année de la guerre du Péloponnèse. 425 *ans av. J. C.*

PYRAMIDES (*bataille des*). Bonaparte, informé que Mourad bey, à la tête de six mille Mameloucks et d'une multitude d'Arabes et de Fellâhs, était retranché au village d'Embabé, à la hauteur du Caire, vis-à-vis Boulac, et qu'il attendait les Français pour les combattre, s'empressa d'aller leur présenter bataille. Le 20 juillet 1798, à deux heures du matin, l'armée partit d'Ommel-Dinar. Au point du jour, la division du général Desaix, formant l'avant-garde, eut connaissance d'un corps d'environ six cents Mameloucks et d'un grand nombre d'Arabes, qui se replièrent aussitôt. A deux heures après midi, l'armée arrive aux villages d'Ebverach et de Boutis, à trois quarts de lieue

d'Embabé. De loin on apperçoit le corps des Mameloucks, qui se trouvait dans ce village. Là chaleur était brûlante, et le soldat extrêmement fatigué. Bonaparte fait faire halte. Les Mameloucks n'ont pas plutôt apperçu l'armée française, qu'ils se forment en avant de la droite dans la plaine. Un spectacle aussi imposant ne s'était jamais offert à l'œil des Français. La cavalerie des Mameloucks était couverte d'armes étincelantes. On voyait en arrière de sa gauche ces fameuses pyramides dont la masse a survécu à tant d'empires, et brave depuis trente siècles les outrages du temps. Derrière sa droite étaient le Nil, le Caire, et les champs de l'antique Memphis. L'âme était élevée à la vue de ces plaines où le sort des armes décida tant de fois du sort des empires. L'armée, impatiente d'en venir aux mains, est aussitôt rangée en ordre de bataille. Les dispositions sont les mêmes qu'au combat de Chébreisse. La ligne, formée dans l'ordre par échelons et par divisions qui se flanquent, refusait sa droite. Bonaparte lui ordonne de s'ébranler; mais les Mameloucks, qui jusqu'alors avaient paru indécis, prévienent le mouvement, menacent ce centre, et se précipitent avec impétuosité sur la droite, où se trouvaient les divisions Desaix et Regnier. Ils chargent intrépidement ces colonnes, qui, fermes et immobiles, ne font usage que de leur mousqueterie et de la mitraille, qu'ils lancent à demi-portée. La valeur téméraire des Mameloucks essaye en vain de renverser ces murailles de feu et ces remparts de baïonnettes; ils viènent expirer devant eux : leurs rangs sont éclaircis par le grand nombre des morts et des blessés; ils s'éloignent en désordre, sans oser entreprendre de nouvelles charges. Tandis que les divisions Desaix et Regnier repoussaient avec tant de succès la cavalerie des Mameloucks, les divisions Bon et Menou, et la division Kléber, commandée par le général Dugua, marchaient au pas de charge sur le village retranché d'Embabé. Deux bataillons, commandés par les généraux Rampon et Marmont, sont détachés, avec ordre de tourner le village, et de profiter d'un large fossé pour dérober leurs mouvements jusqu'au Nil à la cavalerie ennemie. Ces divisions, précédées de leurs flanqueurs, continuent de s'avancer au pas de charge. Les Mameloucks attaquent sans succès les pelotons des flanqueurs. Ils se font jour, et démasquent quarante mauvaises pièces d'artillerie. Les divisions françaises se préci-

pitent alors avec plus d'impétuosité, et ne laissent pas à l'ennemi le temps de recharger ses pièces. Les retranchements sont enlevés à la baïonnette ; le camp et le village sont au pouvoir des Français. Quinze cents Mameloucks à cheval, et autant de Fellâhs auxquels les généraux Rampon et Marmont ont coupé toute retraite en tournant Embabé, et prenant une position retranchée derrière un fossé qui joignait le Nil, font en vain des prodiges de valeur ; aucun d'eux ne veut se rendre, aucun d'eux n'échappe à la fureur du soldat ; ils sont tous passés au fil de l'épée, ou se noyent dans le Nil. Quarante pièces de canon, quatre cents chameaux, les bagages et les vivres de l'ennemi tombent au pouvoir du vainqueur. Les Mameloucks étaient montés sur de superbes chevaux arabes richement harnachés ; ils portaient les plus brillantes armures, leurs bourses étaient pleines d'or : leurs dépouilles dédommagèrent le soldat des peines et des fatigues qu'il avait supportées. Il n'avait depuis quinze jours pour toute nourriture que des légumes en petite quantité, sans pain. Les vivres trouvés dans le camp des ennemis lui firent faire un repas délicieux. Mourad bey, voyant le village d'Embabé emporté, ne songea plus qu'aux moyens d'assurer sa retraite. L'armée, quoiqu'elle marchât depuis deux heures du matin, et qu'il en fût six du soir, le poursuivit encore jusqu'à Gizeh. Il n'y avait plus pour lui de salut que dans une prompte fuite ; il en donne le signal. Bonaparte prend position à Gizeh, après dix-neuf heures de marche ou de combat. Jamais victoire plus importante ne coûta moins de sang. Les Français n'eurent à regretter dans cette journée que dix hommes tués et environ trente blessés. Jamais succès ne fit mieux sentir l'avantage de la tactique moderne des européens sur les attaques tumultueuses des orientaux, et la prépondérance du courage discipliné sur une valeur désordonnée. 20 *juillet* 1798.

PYSECK (*siége de*). Au mois de décembre 1741, le comte d'Aubigné, détaché par M. de Broglie, marcha vers Pyseck, ville royale de Bohême, située sur la rivière d'Ottawa. A peine se fut-il montré, qu'elle ouvrit ses portes. Le maréchal s'y rendit le 27. Le lendemain, le grand-duc de Toscane, connaissant la faiblesse de cette place, défendue par une simple muraille, forma le projet d'en débus-

quer les Français, ou de les enlever. Il envoie un trompette sommer M. d'Aubigné de se rendre. Le comte répond qu'il était résolu de se défendre. Le grand-duc fait attaquer Pyseck, à neuf heures du soir, par une porte que l'on avait laissée ouverte pour le tenter. Les Autrichiens entrent, péuètrent dans les rues; mais au moment où ils se croyent maîtres de la ville, les Français paraissent, les battent, tuent tout ce qu'ils rencontrent, et les reconduisent l'épée dans les reins. Déconcerté par cet échec, le grand-duc décampa la nuit même.

2. En 1744, Pyseck fut attaquée par le roi de Prusse, qui s'en empara sans peine.

Q

QUAQUOUN (*affaire de*). Le général Bonaparte s'avançait en 1799, dans les plaines de l'antique Palestine; une armée composée d'anciens Samaritains, habitants de Naplouse, parut au village de Quaquoun, sur le flanc des Français, elle était appuyée à un mamelon d'un difficile accès, sa cavalerie formée à sa droite. Kléber se porta sur la cavalerie ennemie, le général Lannes en attaqua la gauche, et le général Murat, déploya sa cavalerie au centre. Le général Lannes culbuta les Samaritains, leur tua beaucoup de monde, et les poursuivit deux lieues dans les montagnes. Le général Kléber, après une légère fusillade, mit en fuite leur droite et se porta sur Acre. 13 *mars* 1799.

QUEAQUILLE (*prise de*). Un corps de flibustiers passa en 1670, de la mer du Nord dans celle du Sud, par la Terre-Ferme. On ne saurait croire les dommages qu'ils causèrent dans les pays baignés par la mer Pacifique, pendant quatre années. On peut juger par le trait suivant de la terreur que leur férocité avait inspirée aux Espagnols. Après la prise de la ville opulente de Queaquille, le flibustier Lussan conduisait une femme jeune et noble à l'endroit où l'on déposait les prisonniers. Elle se tourne vers lui les larmes aux

yeux, en lui disant : *Seigneur, pour l'amour de Dieu, ne me mangez pas*. Lussan, lui ayant demandé qui lui a dit qu'ils mangent les hommes : *Ce sont les moines*, lui répond elle, *qui nous assurent aussi que vous n'avez pas la forme humaine, et que vous êtes faits comme des singes*. Tandis que les flibustiers sont dans cette ville, un d'entre eux met le feu dans un quartier. Cet accident leur fait craindre de perdre la rançon convenue. Ils feignent d'attribuer ce malheur à la méchanceté des Espagnols. On écrit à leur alcade qui s'était retiré avec ses troupes, qu'on est fort surpris qu'après un accommodement desiré, ils ayent la mauvaise foi d'incendier des farines et des marchandises qui ne sont plus à eux. On ajoute qu'on se repent de n'avoir pas laissé consumer toute leur ville, et que s'ils ne payent pas tout ce qui a été brûlé, ils enverront une cinquantaine de têtes de prisonniers. Les Espagnols font les excuses les plus soumises et promettent de satisfaire les vainqueurs sur tous les points. Ces hommes audacieux et féroces devinrent tellement en horreur, que dès qu'ils avaient pris plusieurs fois une ville, on prononçait sur elle des malédictions, ses habitants l'abandonnaient pour toujours et n'enterraient même pas ceux des leurs qui y avaient été tués.

QUEBEC (*prise de*). La conquête du Canada tentait depuis long-temps en 1759, la cupidité des Anglais. Les amiraux Sanders et Thownsund, commandant dix mille hommes de débarquement, soutenus de vingt cinq vaisseaux de guerre, s'approchèrent de cette colonie. Les généraux français de Vaudreuil et de Montcalm, qui en étaient les chefs, n'avaient pour résister à cet armement, que trois vaisseaux de roi et seize autres plus faibles. Cette infériorité n'abattit point leur courage, ils résolurent de disputer le terrain. Les Anglais débarquèrent le 12 juillet, et se présentèrent devant Québec, capitale du Canada. Cette ville, médiocrement grande, est divisée en haute et basse. La haute est située sur un rocher, et la basse sur le fleuve de Saint-Laurent, qui y forme un port vaste et profond. Elle est fort peuplée, bien bâtie, et défendue par une bonne citadelle où réside le gouverneur. A l'approche des Anglais, le marquis de Montcalm avait formé un camp sur la rive gauche du fleuve Saint-Laurent, depuis la rivière de St.-Charles, jusqu'à la rive droite de celle de Montmorenci, pour couvrir la place. Le marquis

de Vaudreuil fit remonter le fleuve à tous les vaisseaux. Dans cette position, il pouvait à chaque instant rafraîchir la garnison. Les Anglais entreprirent de couper cette communication, et y dressèrent une batterie de trente pièces de canon, dont les coups ne portèrent point sur la place. Voyant toutes leurs tentatives inutiles, ils résolurent d'attaquer les Français dans leurs retranchements. Ce nouvel effort demeura sans effet, et les Anglais se retirèrent après avoir perdu huit cents grenadiers. Leur résolution était prise d'emporter la place à quelque prix que ce fût, ou de s'y faire tous tuer. Le général Wolf se plaça au dessus de Québec, dans une situation où il rendait l'armée française d'observation inutile, et cette ville se trouva tellement resserrée, qu'on ne put y introduire aucun secours. Les Français ne voulurent pas sans combattre les laisser s'établir dans cette position. La bataille du mont Saint-Abraham se donna, le marquis de Montcalm y périt en héros, ses troupes furent battues.

Cette journée décida du sort de la place, elle ouvrit cinq jours après ses portes aux vainqueurs. Les Français, sous la conduite du marquis de Vaudreuil, se retirèrent à Montréal, l'une des plus agréables et des plus fortes villes de l'Amérique. Elle est située dans une île de quatorze lieues de long sur quatre de large, formée par le fleuve Saint-Laurent. L'importance de sa situation engagea la France à y faire des fortifications. Un rempart flanqué de petits forts, lui servait de bastions, ses batteries dominaient tous les environs. Les infortunés habitants de Québec allèrent chercher dans cet asyle une autre patrie. Ils y vécurent tranquilles jusqu'en 1760, où le marquis de Vaudreuil, ayant reçu de grands secours de France, crut pouvoir reprendre l'ancienne capitale du Canada. Il entreprit le blocus de Québec, ne doutant pas que le lord Murray, son gouverneur, ne tentât bientôt une action décisive. Ce lord avait à craindre d'être forcé; il ne voulut donc pas attendre l'ennemi derrière les murs de la ville; croyant qu'il lui suffisait de se montrer pour vaincre, il en sortit le 18 avril, et se présenta devant les Français; la partie était trop inégale, il fit sa retraite après avoir perdu une foule de braves. Il rentra dans Québec, le marquis de Vaudreuil l'y assiégea. Murray ne se déconcerta pas; les secours marchaient pour le délivrer, il fit la plus belle défense en attendant leur arrivée; son espérance ne fut point trom-

pée. Le général Amberst, par une savante diversion, marcha en diligence contre Montréal, pour délivrer Québec, et faire la conquête du reste du Canada. Ce plan était bien combiné, le succès y répondit. Le marquis de Vaudreuil, informé des desseins du général anglais, ne s'opiniâtra point à continuer le siége. Il se retira avec précipitation après seize jours de tranchée, et vola à Montréal, laissant une partie de son artillerie au pouvoir de la garnison de Québec. Le lord Murray ne tarda pas à le suivre avec deux mille hommes, moins dans le dessein de l'inquiéter dans sa retraite, que dans la vue de se joindre au général Amberst, sur le lac Champlain, qui était le rendez vous de toutes les troupes anglaises et des convois que les provinces envoyaient à la conquête de Montréal. Le général français voyant que les ennemis en voulaient sérieusement à cette place, il ne négligea rien pour la mettre en défense. Il choisit une position très-avantageuse au dessus de la Galette, et s'y plaça avec des troupes françaises, des Canadiens et des Indiens. Son camp était bien retranché et fortifié de cent trente pièces de canon. Dans les premiers jours de septembre, les Anglais prirent poste aux environs de Montréal, pour en former le siége. M. de Vaudreuil jugeant impossible de sauver cette ville et son armée, crut devoir réserver des braves à son roi. Il obtint du général Amberst, une suspension d'hostilités, et lui proposa ensuite une capitulation où il stipula la reddition de Montréal et de ses dépendances. Ainsi furent terminées les affaires du Canada, qui, depuis cette époque, demeura aux Anglais. Leurs efforts ont peut-être moins contribué à cette importante acquisition, que les malversations des commissaires français, qui, par leurs extorsions, avaient aliéné le cœur de tous les habitants de cette colonie, et diverti à leur profit les provisions et l'argent envoyés dans ces régions lointaines, pour les mettre en état de défense. Quand l'intérêt particulier est le mobile de ceux que le souverain charge du bien public, les empires deviènent tôt ou tard la proie du premier aggresseur? Dans le siècle précédent, Québec avait vu deux fois les Anglais à ses portes. En 1629, ils s'en emparèrent et ne la rendirent que trois ans après; en 1690, ils en formèrent le siége avec des forces considérables, mais cette entreprise ne leur fut pas plus favorable; malgré leurs efforts, ils se virent contraints de se retirer après avoir fait de grandes pertes.

QUENTIN (*bataille de Saint-*). Philippe II, roi d'Espagne, et Marie, reine d'Angleterre, firent entrer en Picardie cinquante mille fantassins et douze mille chevaux, sous les ordres d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie, gouverneur des Pays-Bas. Ce général vint mettre le siége devant Saint-Quentin, qui était la plus forte place frontière de Picardie ; elle était dépourvue de tout. Gaspard de Coligni, amiral de France, força les lignes des Espagnols, et y entra, avec neuf cents hommes, avant qu'on en eût formé les premières attaques. Mais qu'était cette faible garnison en comparaison des troupes espagnoles ? Le connétable Anne de Montmorenci rassemble vingt-cinq mille hommes, et tente de secourir son neveu ; il le fit le 10 août, mais avec tant de précipitation, qu'il n'y entra que cinq cents hommes avec d'Andelot, son frère. Le connétable voulut se retirer à la vue de l'ennemi ; mais le duc de Savoie et le comte d'Egmont chargèrent si brusquement ses troupes, qu'il n'eut pas le temps de les ranger en bataille ; en moins d'une demi-heure elles furent mises en déroute, avec perte de trois mille six cents hommes, d'autant de prisonniers, de tout le bagage et de toute l'artillerie, à la réserve de deux pièces de canon. Montpensier fut fait prisonnier avec le connétable; la perte de cette bataille répandit la terreur dans tout le royaume. Si Philippe eût été droit à Paris, il eût trouvé cette capitale abandonnée. Quand on porta la nouvelle de cette victoire à Charles-Quint, il demanda si son fils était à Paris ; mais le faible Philippe II, qui n'avait pas le génie de son père, dit à ses généraux qu'il ne fallait jamais réduire au désespoir son ennemi. Il manqua l'occasion, et se contenta de se rendre maître de Saint-Quentin ; cette ville, après quelques jours de résistance, fut emportée, et livrée au pillage. *An* 1557.

QUESNOI (*prises du*). 1. Louis XI vint investir, en 1477, le Quesnoi, l'une des plus fortes places de l'Artois; elle résista d'abord : il fallut la battre avec toute l'artillerie, et lui livrer un assaut général. Le monarque français remarqua, parmi les officiers qui montèrent à la brèche, le jeune Raoul de Lannoi; le premier il se fit jour au milieu du fer et des flammes. Après la prise du Quesnoi, le roi le fit venir; et, lui passant au cou une chaîne d'or de cinq cents écus : *Par la Pâque-Dieu*, *mon ami*, lui dit-il, *vous êtes*

trop furieux en un combat; il vous faut enchaîner, car je ne vous veux point perdre, desirant me servir de vous plus d'une fois. Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, fut fait gouverneur du Quesnoi.

2. Le Quesnoi fut plusieurs fois pris et repris, dans le dernier siècle, par les Français et les Espagnols; le vicomte de Turenne s'en rendit maître le 6 septembre 1654. L'année suivante, le prince de Condé, vivement piqué de la perte de cette place, en ordonna le blocus; mais M. de Turenne vint à bout d'y jeter du secours, et déconcerta le projet du prince. Enfin, en 1712, les alliés, sous le commandement du prince Eugène, emportèrent le Quesnoi, le 4 juillet, après huit jours d'attaques et cinq de canonnade. Le général Fayel, qui conduisait les assaillants, poussa vivement les travaux, et mit le comble à sa réputation par son héroïque bravoure. On fit la garnison prisonnière, et l'on se fortifia dans la place; mais les alliés ne jouirent pas long-temps de leur conquête. Le maréchal de Villars, après la victoire de Denain et la prise de Douai, vint investir le Quesnoi, qui se rendit le 4 octobre, après seize jours de tranchée ouverte; les vainqueurs y trouvèrent quatre-vingts pièces de canon, et cent soixante mortiers.

3. Les Autrichiens, maîtres de Condé et de Valenciennes, se présentèrent devant le Quesnoi au commencement du mois d'août 1793, et la firent d'abord exactement bloquer, puis l'assiégèrent dans les règles; elle tint jusqu'au 9 septembre. L'année suivante, lorsque les armes françaises cessèrent d'être malheureuses vers le Nord, le général Schérer fut chargé de l'assiéger; le chef de brigade Marescot eut la direction des travaux du génie. On commença par signifier au gouverneur le décret de la Convention, qui ordonnait de passer au fil de l'épée les garnisons des quatre places occupées dans la Flandre par l'ennemi, si elles ne se rendaient vingt-quatre heures après la première sommation. Le commandant du Quesnoi se contenta de répondre: *Une nation n'a pas le droit de décréter le déshonneur d'une autre;* et il se résolut de se défendre. Marescot s'apperçut que les assiégés s'attendaient d'être attaqués du côté de la porte de Valenciennes; c'était le point le plus faible par lequel ils avaient eux-mêmes pris la place. Il feignit de

tourner son attention vers un endroit opposé, et ouvrit une fausse tranchée; l'ennemi, trompé, y porte toutes ses forces, et néglige le côté de Valenciennes, sur lequel la véritable tranchée s'ouvrit trois jours après sans obstacles. Ce siége fut très-pénible pendant les vingt jours qu'on y employa; les causes de sa durée furent la faiblesse de l'armée assiégeante, les pluies continuelles qui faisaient quelquefois cesser le feu des tranchées et de la place, la forte et vigoureuse résistance de la garnison. Marescot avait fait pratiquer de petites plates-formes pour donner à des pièces de campagne la facilité de tirer à barbettes sur les sorties des assiégés; ces pièces, cachées dans la tranchée, ne se remuaient sur les plates-formes qu'au moment du besoin et à l'aide de rampes scellées contre le parapet de la tranchée: elles firent beaucoup de mal aux assiégés. Lorsque cette ville fut hors d'état de se défendre, son commandant, qui s'était déjà illustré par la fermeté de sa réponse à la première sommation, déclara qu'il ne rendait la place que pour sauver la vie de sa garnison, qui n'avait eu aucune connaissance de la première sommation qui lui avait été faite. « Si c'est un crime, dit-il alors, je dois être seul » puni; la faute m'est personnelle, et je me trouverai heu» reux de sacrifier ma vie en sauvant celle de tant de » braves, qui en sont innocents. » 15 *août* 1794.

QUIBERON (*expédition et bataille de*). Un grand nombre d'émigrés, irrités contre la Prusse et l'Autriche, se réunirent, en 1795, à Londres, demandant des armes, des vaisseaux, et un prince français à leur tête, pour faire une descente sur les côtes de la Bretagne ou du Poitou, et se réunir aux Vendéens ou aux Chouans. M. de Puysaie se joignit à leurs demandes. Cet aventurier, transfuge du parti populaire, qu'il avait trahi, affectait de mettre beaucoup au-dessus des habitants de la Vendée des bandes qui le reconnaissaient pour chef dans plusieurs parties de la Bretagne. Ces alliés convinrent mieux à Pitt que la petite armée de Charette; de tous côtés on recrutait pour compléter les corps d'émigrés qui se formaient en Angleterre. Ne trouvant pas assez de Français qui voulussent s'armer contre leur patrie, Pitt offrit de l'or et des armes aux républicains, qui périssaient de faim et de misère dans les prisons de l'Angleterre. Beaucoup d'infortunés, voyant mourir chaque

et de l'Évêque de Dol. Les Royalistes, à peine maîtres de la côte, accourent en foule au quartier du général des Chouans pour s'armer et s'équiper. Là, parmi des caisses remplies d'armes, de ballots d'uniformes rouges, on voyait du biscuit, des viandes salées, du vin, de l'eau-de-vie, et tout l'attirail nécessaire à une troupe débarquée sur une plage stérile. D'Hervilli s'empara aussitôt du village de Carnac; on arma trois corps de Chouans de douze à quinze cents hommes chacun : ces trois corps se mirent aussitôt en marche sur Meudon, Auray et Landevan. Pour s'avancer dans l'intérieur, il fallait se rendre maître d'Auray; les administrations républicaines s'étant retirées, la majorité des habitants se réunit volontairement sous les drapeaux des Chouans. La prise d'Auray, sans résistance, ouvrait tout le pays aux Royalistes; dix mille hommes de troupes britanniques, jointes aux émigrés, auraient pu, sans coup férir, assurer la conquête de la Basse-Bretagne. La nouvelle de cette invasion se répandit avec la rapidité de l'éclair; tout ce qui tenait à la république fut consterné. Le général Hoche conserva seul son sang-froid dans cette circonstance critique; il ne trouva que des détachements épars à opposer à un ennemi dont il ignorait encore la force et les moyens. Dans cette crise, il ne pouvait compter ni sur les gardes nationales, ni sur les autorités; il se voit donc réduit à évacuer la côte depuis la Vilaine jusqu'à Lorient. Les canons sont encloués, la poudre jetée à la mer; la retraite est ordonnée sur Ploermel, et de là vers Rennes. Au milieu de l'effroi universel, Hoche ordonne au général Chabot de rassembler à Quimper le reste de sa division, pour secourir Lorient et couvrir Brest; il ordonne au général Chérin de réunir en deux jours six mille hommes, douze obusiers et six pièces de canon. Cependant les Chouans et les émigrés demeurent stationnaires dans la journée du 28 juin. Hoche juge alors que les forces ennemies ont été grossies par la terreur; il réunit ses cantonnements épars, rassemble à Vannes deux mille hommes, et se dirige sur Auray pour reconnaître l'ennemi. Les Chouans se replient sur Auray; Hoche arrive devant cette ville, y prend position; et l'inaction des émigrés lui donne le temps de réunir ses forces. Les chefs royalistes étaient déjà divisés. Puysaie voulait profiter du premier succès pour pénétrer dans l'intérieur, afin de faire lever en masse ses partisans, et frapper de terreur les Ré-

publicains. D'Hervilli, suivant l'ancienne routine de la guerre, ne voulant point s'éloigner des vaisseaux, cherchait à aguerrir et discipliner les Chouans, et à s'emparer des forts et de la presqu'île de Quiberon pour s'assurer d'une position militaire : son système prévalut. La prise de Quiberon, qui aurait dû suivre le débarquement, n'eut lieu que sept jours après. Cette presqu'île, de deux lieues de long sur une de large, contient sept à huit hameaux habités par des pêcheurs; quoique sablonneuse, dépourvue d'arbres et d'eau, elle est assez bien cultivée. L'entrée de la péninsule n'a pas plus de trente toises de largeur; elle est défendue par le fort Penthièvre.

Hoche fait filer un convoi d'armes et de munitions sur la grande route d'Auray et d'Hennebon dont les Royalistes étaient maîtres. Plusieurs colonnes de Chouans veulent s'en emparer, mais déjà les Républicains accourent de toutes parts. Le général Josnet Laviolais se présente avec mille hommes devant Rumelson; Hoche presse Auray avec le gros de son armée. Les Chouans, pris entre deux feux, abandonnent cette ville; le général Mermet les poursuit sur Landerneau où ils se retirent; ce poste est encore emporté; les Chouans sont culbutés, mis en fuite, et chassés sur la côte jusque sous le canon des émigrés. Il ne reste plus aux Royalistes qu'un seul point, car déjà Hoche s'était rapidement porté avec toutes ses forces sur Quiberon. Cependant le fort Penthièvre tomba au pouvoir des émigrés. Son commandant, attaqué tout à la fois par quinze cents Chouans d'élite, un régiment d'émigrés et des soldats de marine anglaise montés sur des batteries flottantes qui le prenaient à revers, manquant encore de vivres et de munitions, demanda à capituler, et fut forcé de se rendre à discrétion. Les émigrés voulaient fusiller les volontaires; l'amiral anglais s'y oppose; les soldats de ligne se rangent sous la protection des émigrés; d'Hervilli les incorpore dans ses troupes, en forme deux compagnies de chasseurs, dont l'une continue son service pour la garde du fort. Cette imprudence eut des suites funestes pour les émigrés. Après cette expédition, ils regagnèrent Carnac; mais déjà trois mille Républicains pressaient ce cantonnement et serraient la péninsule. D'Hervilli, fidèle à son plan, décida de se mettre à couvert sous la protection du fort et de

l'escadre, et se confina dans la presqu'île le 5 juillet. Six mille Chouans l'y suivirent avec leurs femmes et leurs enfants. Le canon du fort et quelques chasseurs repoussèrent la première reconnaissance des Républicains, mais n'empêchèrent point Hoche de travailler à tracer ses lignes de circonvallation. D'Hervilli voulut faire une reconnaissance le lendemain; l'avant-garde républicaine suffit pour repousser ses émigrés. En vain ils cherchèrent à troubler les travaux des lignes; Hoche, profitant de leur inaction, avait établi son camp retranché à une lieue et demie et en face du fort Penthièvre. Ce camp, situé sur la falaise de Quiberon, en avant du village de Sainte-Barbe, était appuyé par ses deux ailes à la mer; le gros de la flotte anglaise mouillait à sa gauche; plusieurs bâtiments légers occupaient sans cesse sa droite; les canonnières s'avançaient à portée du fusil du rivage. Hoche recevait chaque jour des renforts que faisaient filer à grandes journées les généraux Cherin et Canclaux. On lui envoyait aussi du canon de gros calibre, et tout ce qui était nécessaire pour diviser les forces des Républicains. Quatre mille Chouans réunis par le chevalier de Tinteniac, Georges Cadoudal et Lemercier, se portèrent sur la droite de Vannes, tandis que le chevalier de Lantivi débarqua du côté de Quimper. Hoche repousse Tinteniac dans la forêt de Mollac. Les entreprises du chevalier de Lantivi sur le Finistère n'eurent rien de décisif; le général en chef des forces républicaines attache des colonnes sur leurs pas, et revient devant la presqu'île de Quiberon.

Le débarquement des émigrés faisant la plus vive sensation dans Paris et dans les provinces, les Royalistes rayonnaient de joie dans l'intérieur; la Convention, et surtout les membres du comité de salut public, semblaient frappés de terreur. Tallien et Blad s'offrirent pour aller combattre les émigrés, et jurèrent de revenir vainqueurs. Ils partent revêtus de la toute-puissance du gouvernement. Ils raniment, par une proclamation, le courage des Republicains; ils la terminent ainsi: « Le gouvernement an» glais a vomi sur nos côtes les émigrés; ils ont osé mettre » le pied sur la terre natale, la terre natale les dévorera. » Cependant l'effroi s'était répandu dans les campagnes; tous les environs de la falaise de Quiberon étaient déserts; les chaumières étaient abandonnées; les bestiaux errants of-

fraient l'image de la désolation, et la terreur planait sur les villes; les habitants des campagnes fuyaient les Républicains, et fondaient toutes leurs espérances sur les émigrés. Partout les ennemis de la République étaient supérieurs en nombre; les troupes seules étaient remplies de confiance dans leur général, dont l'activité et les dispositions annonçaient un coup-d'œil sûr et une tête calme. De son quartier-général de Lemland Hoche voyait tout; il veillait sur la garde des côtes, sur son artillerie, sur le camp. Son front était défendu par douze pièces de position et quatre obusiers. Il se préparait à chauffer l'escadre anglaise à boulets rouges, tout était prêt pour recevoir l'ennemi dans le cas où il voudrait forcer ses lignes. L'armée était défendue, sur ses derrières, par le général Meunier vers Ploermel; sa gauche était gardée par la brigade du général Josnet-Laviolais, qui occupait le château de Kerkado, la position de Saint-Clément, et le village de Carnac. Les troupes qui arrivaient incessamment, étaient réparties sur les points de la côte qu'on n'avait pu encore défendre. Hoche ne perdait pas de vue, au milieu de tant de soins, les insurgés de l'intérieur; il ordonnait à ses lieutenants de les poursuivre sans relâche, de mettre en mouvement les colonnes mobiles, de rentrer tous les grains, de dissiper tous les rassemblements : *Je réponds*, leur disait-il, *de tous les ennemis extérieurs*. L'ardeur et la santé brillaient dans l'armée républicaine. La même confiance ne régnait point dans le camp des émigrés; on y élevait retranchements sur retrachements; on y attendait impatiemment l'effet des diversions promises par Stofflet et Charette, et l'on faisait les vœux les plus ardents pour la prochaine arrivée de l'Anglais et de la seconde division royaliste. Les avant-postes du fort Penthièvre n'étant défendus que par une haie de palissades faciles à franchir, les émigrés y ajoutèrent un ouvrage avancé. Ce fort fut hérissé d'une nombreuse artillerie; au delà se trouvait le camp Keroustan également fortifié par des redans et de fortes palissades. Les Chouans, occupés à élever des retranchements, murmuraient et regrettaient leurs campagnes; la discipline sévère des émigrés les rebutait; ils ne pouvaient approuver une manière de combattre si opposée à la leur; la mésintelligence se mit parmi les chefs. On reprochait à d'Hervilli de n'avoir pas su profiter du

premier moment pour pénétrer dans l'intérieur ; on l'accusait de ne s'être cantonné dans cette presqu'île, que pour conserver le commandement en chef qu'il craignait de perdre en rejoignant en Bretagne l'armée catholique et royale. On le voyait occupé chaque jour à des escarmouches inutiles. Après avoir vainement tendu une embuscade aux Républicains qui l'évitèrent, il ordonna une reconnaissance générale pour le 11 juillet. Deux régiments d'émigrés s'avancèrent en pelotons précédés des transfuges mêlés aux tirailleurs ; les Chouans formaient la réserve ; l'avant-garde républicaine se replia ; d'Hervilli canonna leur camp ; Hoche offrit le combat, d'Hervilli n'osa l'accepter ; il fit sa retraite en bon ordre. Les Républicains ne purent les y contraindre ni les poursuivre, manquant de cavalerie ; les Royalistes perdirent peu de monde dans cette journée. Puysaie insistait toujours pour faire forcer les lignes ennemies par une attaque générale. Au moment où l'on s'y disposait, la seconde division des émigrés parut dans la baie de Quiberon ; le jeune Sombreuil fit en vain les plus vives instances pour que le débarquement s'opérât sur-le-champ ; d'Hervilli, qui voulait avoir toute la gloire de la journée qu'il préparait, dédaigna ce secours et précipita l'attaque.

Le 16 juillet à minuit, toute sa division se met en marche en colonnes serrées, ayant huit pièces de canon au centre et deux compagnies de chasseurs pour éclaireurs. Les troupes s'avancèrent en silence ; quinze cents insurgés, conduits par le comte de Vauban, devaient les secourir en se portant sur la côte de Carnac; d'Hervilli, toujours impatient d'agir, poursuit sa marche sans attendre cette diversion. Les Républicains, instruits de cette marche par deux transfuges, se trouvaient en bataille derrière leurs lignes. Au point du jour ils apperçurent les Royalistes sur deux colonnes serrées en masse, marchant dans le meilleur ordre. Le général Humbert, commandant l'avant-garde républicaine, se replia sous la protection du feu de son artillerie. Les Royalistes prènent cette manœuvre pour une fuite, et s'avancent l'arme au bras dans l'attitude la plus menaçante. Les deux armées n'étaient plus qu'à la portée du pistolet, lorsqu'un feu terrible de mousqueterie et d'artillerie partit à la fois de toute la ligne républicaine. La colonne de droite, composée des régiments d'Hector et de

Dudresnay, en est criblée; ses premières files sont emportées; la presque totalité de ses grenadiers et soixante officiers sont hors de combat; le reste court en désordre entre la colonne de gauche et la mer. Pendant que la colonne de droite des émigrés est ainsi foudroyée, d'Hervilli faisait avancer celle de gauche au pas de charge, pour emporter les retranchements républicains. Il voit sa troupe écrasée de front et en flanc; la mitraille emporte des files entières; cependant il cherche toujours à enfoncer ses ennemis, et ses tirailleurs franchissent ses derniers redans. Les Républicains, étonnés de tant d'audace, s'ébranlaient peut-être pour abandonner leurs retranchements, lorsque d'Hervilli est renversé par un coup de biscayen sur un monceau de morts et de mourants. Aucun officier supérieur ne se trouva là pour le remplacer et donner l'ordre de déployer la colonne; il s'ensuivit un mouvement d'incertitude qui servit à ranimer le courage des Républicains. La retraite des Royalistes se fit dans le plus grand désordre. Chargés par la cavalerie ennemie, poursuivis par cinq bataillons, ils ne durent leur salut qu'au feu protecteur des chaloupes anglaises, et ne se rallièrent que sous le canon du fort Penthièvre, laissant sur le champ de bataille trois cents morts. La perte des Républicains fut moins considérable; l'adjudant-général Vernot-de-Jeu fut tué; il était l'ami de Hoche, celui-ci le regretta vivement. La division Sombreuil apperçut de ses vaisseaux la défaite des émigrés, en frémissant de rage de ne pouvoir les secourir. La diversion des Chouans sur Carnac n'eut pas un meilleur succès. Telle fut la désastreuse journée du 16 juillet, qui fut bientôt suivie de la dernière catastrophe. Après la blessure mortelle de d'Hervilli, personne n'osant prendre le commandement, il s'ensuivit une anarchie militaire.

Dans ces circonstances difficiles, Puisaye n'osa réunir à lui seul tout le pouvoir. Les officiers instruits sentaient que la position de Quiberon n'était plus tenable; mais, en ordonnant le rembarquement, on abandonnait à la vengeance des Républicains les chouans qui s'étaient joints aux émigrés et les Royalistes de l'intérieur, qui venaient de se déclarer pour la cause des Bourbons. On comptait toujours sur de nouveaux secours de l'Angleterre, mais le gouvernement britannique était demeuré fidèle à son système de ne point compromettre ses troupes, à moins d'avoir der-

mens de l'ennemi. Les chouans sont surpris et égorgés : l'alarme se répand sur la ligne et autour du fort. Les canonniers émigrés sautent à leurs pièces, et font feu sur les Républicains, qui n'avaient point d'artillerie à leur opposer. L'humidité rendait les fusils inutiles, le succès allait dépendre des baïonnettes, mais il fallait atteindre l'ennemi. Le général Valletaux vient se précipiter au pas de charge. La colonne de gauche, dirigée par le général Humbert, s'avance également sur les points qui lui sont indiqués. Elle est apperçue par les chaloupes canonnières qui gardaient le rivage. Les Républicains, foudroyés tout à la fois par les chaloupes canonnières et trouvant l'assaut de la forteresse impossible au courage le plus déterminé, s'ébranlent et rétrogradent. Hoche accourt pour remédier au désordre ; il reconnaît l'impossibilité de franchir les murs du fort ; il voit le général Botta blessé d'un coup de biscayen, et les troupes découragées reprenant tristement le chemin de leurs lignes. Tout semblait perdu. Hoche croyait avoir donné dans un piége, lorsqu'un bruit sourd et confus se fait entendre. « C'est, disent les soldats, une colonne des nôtres » qui a pénétré. » Hoche et les délégués conventionnels jètent les yeux sur le fort, que les premiers rayons du jour commençaient à éclairer ; l'étendard tricolor avait remplacé le drapeau blanc. L'adjudant-général Ménage, suivi de ses trois cents braves, avait filé le long des côtes à travers les flots, et, trompant les premières sentinelles à la faveur du mot d'ordre, il s'était glissé de rochers en rochers jusqu'au pied de la forteresse. Aidé et guidé par les transfuges, il l'avait gravie sous le feu des chaloupes anglaises. Aux premiers cris d'alarme, les officiers et les canonniers émigrés étaient accourus à leurs postes, mais il n'était plus temps. Une porte était déjà livrée aux Républicains, et les soldats émigrés se tournaient contre leurs propres officiers. Le comte d'Attilli, commandant le régiment Royal-Louis, tomba lui-même sous leurs coups. Le plus affreux désordre régnait dans ce fort. Menage, qui s'y était précipité le sabre à la main, massacrait tout ce qui lui opposait de la résistance. Il était déjà maître du fort, que les canonniers toulonnais tiraient encore sur les colonnes républicaines ; ils furent massacrés sur leurs pièces. Hoche, qui venait de rallier ses troupes pour attaquer de front, se réunit à Menage, qui, lui ayant ouvert les portes de la forteresse,

fut fait général sur le champ de bataille. Hoche laissa deux bataillons à la garde du fort, et se remit en marche sur trois colonnes pour marcher sur le camp des émigrés, et balayer la presqu'île. Le fort Penthièvre était déjà surpris, livré et enlevé l'épée à la main, quand les émigrés, au bruit du canon, coururent aux armes pour le secourir. Leurs régiments se rassemblaient à la hâte; Béon et Damas se mettaient en bataille derrière le village de Saint-Julien; la légion de Rohan arrivait au pas redoublé et en bon ordre. Puysaie, venant de faire sa ronde, et mieux instruit du danger, accourt, trouve Sombreuil à la tête de sa division, et lui ordonne de prendre une position, et de l'y attendre. Il voit Sombreuil demeurer intrépide au milieu du danger; mais, loin de partager son audace, loin de chercher une mort glorieuse dans les rangs ennemis, il s'embarque précipitamment et fuit sur l'escadre anglaise, abandonnant, à sa honte, les troupes dont il avait le commandement, et livrant son propre parti pour se conformer aux ordres secrets de l'Angleterre, qui se réjouissait de voir des français égorgés par des français. Par une marche rapide, les Républicains enlevèrent toutes les redoutes et les batteries qui couvraient le camp des Royalistes. Débusqués de leurs avant-postes, les chouans allaient au devant de leurs ennemis, et mettaient bas les armes. Tout ce qui osait résister, périssait par les baïonnettes, le reste fuyait en désordre pour se rallier aux émigrés. La seule division Sombreuil faisait bonne contenance. Devenu commandant-général par la défection de Puysaie, il voit tout à coup flotter l'étendard tricolor sur le fort Penthièvre, et il l'annonce à sa division avec l'expression du plus violent désespoir : « Ce n'est » point à des guerriers tels que vous que je dois cacher » ce malheur. » Les corps de Béon et de Damas mettent aussitôt la baïonnette au bout du fusil et s'écrient unanimement : *Il faut reprendre le fort, ou périr!* Sombreuil ne profita pas de l'élan de sa troupe, il hésita, ne donna aucun ordre, et perdit un temps précieux. Rien ne pouvait désormais ralentir la marche des Républicains; leurs colonnes de droite et de gauche longeaient les deux rivages de la péninsule, pendant que la troisième, précédée d'un grand nombre de tirailleurs, marchait contre le centre des émigrés. Les chouans fuyards, les femmes de la presqu'île dans le voisinage du fort, accouraient le long du

rivage poussant des cris affreux. Cette multitude consternée acheva de mettre le désordre parmi les émigrés. Leur aile gauche était presque entièrement tournée, et il ne leur restait d'autre ressource que dans un prompt rembarquement, devenu presque impossible par la proximité de l'ennemi. Pour le reconnaître, Sombreuil se porta presque seul à l'endroit du danger, et son cheval ayant été tué, il revint à pied au devant de sa division. Ses tirailleurs firent d'abord plier ceux des Républicains. La cavalerie de Hoche, en les ramenant au combat, chassa elle-même les chasseurs royalistes, qui furent pris ou tués. On vit alors la colonne républicaine de droite marcher la baïonnette en avant et au pas de charge sur les régiments Royal-Emigrant et Dudresnay, formant l'aile gauche des émigrés. Ces deux corps ne firent aucune résistance. Les transfuges et les prisonniers enrôlés en Angleterre, renversaient la crosse de leurs fusils et passaient à l'ennemi en criant : *Nous sommes républicains.* D'autres massacraient leurs propres officiers, et, en se retournant, déchargeaient leurs armes sur le parti qu'ils abandonnaient. En un instant, toute la division d'Hervilli fut en pleine défection ; ceux qui ne passaient pas dans les rangs ennemis s'éparpillaient et cherchaient à s'embarquer. Sombreuil veut en vain arrêter ce désordre, sa division seule lui obéit. ; il lui ordonne de se rallier sur le dernier point de terre du rivage. Ce mouvement rétrograde accrut l'effroi général : hommes, femmes, enfants, vieillards, se précipitent à la fois sur de frêles chaloupes ; quelques-unes, trop surchargées, sont à l'instant englouties ; d'autres ne sont préservées que par la cruauté des marins anglais. On les voit, à coups de sabre et d'aviron, écarter les malheureux qui, pour se soustraire à la mort, cherchent à s'accrocher aux embarcations. Un grand nombre périt dans les flots. Sombreuil, resserré à l'extrémité de la péninsule avec sept à huit cents gentilshommes, soutint long-temps le feu des Républicains, en protégeant le rembarquement. *Vous ne périrez pas*, s'écriait cet homme généreux à ces êtres abandonnés sans défense sur le rivage ; *nous combattrons jusqu'à ce que chacun de vous ait été conduit sur les vaisseaux anglais.* Dans la mêlée, deux corvettes anglaises, s'approchant très-près du rivage, canonnèrent la colonne républicaine, et atteignirent aussi quelques émigrés. Le feu des Anglais, l'attitude des com-

pagnons de Sombreuil, rendaient de part et d'autre la position d'autant plus critique, que, n'ayant aucune grâce à espérer, leur désespoir devait causer la plus cruelle résistance. On entendit alors sur la ligne des Républicains les cris suivants : *Bas les armes ! rendez-vous ! les prisonniers seront épargnés.* Cette dernière ressource qui semblait offerte aux émigrés ne concernait réellement que les déserteurs républicains. Les Royalistes détachèrent cependant des parlementaires. Sombreuil lui-même s'avance seul, et fait signe de la main ; la colonne républicaine s'arrête. Hoche, suivi de son état-major, fait quelques pas en avant. Sombreuil élevant la voix lui dit : « Les hommes que » je commande sont déterminés à périr les armes à la main » sous les ruines du fort neuf : laissez-les se rembarquer : » vous épargnerez le sang français. — Je ne puis per- » mettre le rembarquement, dit Hoche. » Tous les mémoires du parti royaliste s'accordent sur la parole donnée par Hoche et le représentant Tallien d'épargner tout ce qui mettrait bas les armes, à l'exception des chefs, mais ils conviènent que Hoche n'osa rien promettre à Sombreuil, auquel ils attribuaient la réponse suivante : *Je mourrai content si je puis sauver mes compagnons d'armes.* Les émigrés furent sommés non seulement de se rendre, mais encore de faire cesser le feu des Anglais. La corvette le *Lach* continuant de tirer, Sombreuil s'efforça de l'empêcher ; il envoya un officier de marine, qui se jeta à la nage pour lui en porter l'ordre, et revint ensuite périr au milieu des siens. Sombreuil aurait pu se jeter dans une chaloupe qui se présenta pour le sauver, mais il se crut le garant d'une ombre de capitulation, dont le général Hoche a toujours nié l'existence. Les plus acharnés des Royalistes blâmaient ouvertement cet excès de confiance, et, refusant de croire à des paroles aussi vagues, ils préféraient de combattre jusqu'au dernier soupir. Le général Hoche, voyant pendant ces pourparlers continuer d'embarquer des Royalistes, fit pointer deux canons à mitraille sur les bords de la mer. Une vingtaine de décharges empêchèrent les Anglais de revenir. Acculés sur un rocher, les Royalistes paraissaient décidés à se défendre. Sept cents grenadiers fondent sur eux, après une seconde sommation, la baïonnette en avant. Quelques gentilshommes, fidèles à l'honneur, se préparent à vendre chèrement leur vie ; le plus grand nom-

bre met bas les armes; plusieurs braves se brûlent la cervelle. Sombreuil, esclave de sa parole, se livre le premier aux Républicains. Le conventionnel Tallien s'approche de lui, et s'écrie : *Ah! que votre famille est malheureuse!* — *J'espérais la venger*, répond Sombreuil. Le nombre des prisonniers est de quatre mille, parmi lesquels l'état-major des émigrés, deux mille soldats et quinze cents chouans, l'évêque de Dol et son clergé. Vingt mille fusils, des équipages et des approvisionnements pour une armée de trente mille hommes, et dix milliards de faux assignats apportés par Puysaie, devinrent les trophées de cette victoire. Quiberon, couvert de ballots, de tonneaux, de caisses et d'une multitude d'objets inutiles aux combats; offrait l'aspect d'un riche port marchand. Les soldats étaient chargés d'or, de butin, de faux assignats. Les prisonniers traversèrent l'armée victorieuse pour se rendre à Auray, ils vomissaient des injures contre Puysaie et l'Angleterre, dont les funestes secours les avaient perdus. Heureux de n'avoir point à raconter, d'après le but de cet ouvrage, la conduite des conventionnels envers les prisonniers gentilshommes, bornons-nous à considérer l'affreuse politique anglaise dans cette expédition. La France l'accuse d'avoir armé le parti royaliste pour le sacrifier; d'avoir voulu la destruction des officiers de la marine royale, pour en priver à jamais la patrie. Pitt, faisant, dans la chambre des Communes, l'apologie de cette expédition, osa dire : *Le sang anglais n'y a point coulé!* M. Shéridan lui répliqua : *Cela est vrai, mais l'honneur anglais y a coulé par tous les pores!* Puisse le souvenir de cette funeste catastrophe retenir à jamais les factieux qui oseraient se jeter dans les bras d'une nation dont l'alliance, lors même qu'elle n'est pas une perfidie, entraîne la ruine des nations! 24 *juin au* 25 *juillet* 1795.

QUIERS (*prise de*). Le maréchal de Brissac, commandant en 1552 une armée française en Piémont, emporte par un coup de main la ville de Quiers, dont on ne croyait pas possible de se rendre maître sans une attaque régulière. Les vainqueurs se flattent hautement que ce premier avantage sera suivi de plus grands succès. L'historien d'Avila, qui se trouve dans les troupes espagnoles qui défendaient la place, dit à l'un d'eux : *Vous avez bien su, messieurs les Fran-*

çais, commencer la guerre à votre avantage, mais j'espère que l'impatience et la légéreté avec laquelle vous conduisez vos affaires rétabliront les nôtres. On rapporte ce discours au maréchal, qui répond : *Cet étranger nous connaît de longue main.* Les triomphes constants des Français sur tous les peuples de l'Europe, depuis dix-huit ans, auraient donné sans doute à Brissac, une meilleure opinion de ses compatriotes.

QUIEVRAIN (*affaire de*). La guerre entre la France et l'Autriche venait d'éclater, elle était seulement déclarée depuis huit jours; les troupes françaises n'avaient pas vu le feu depuis trente ans, le soldat ne pouvait encore connaître les talents militaires des nouveaux généraux appelés à les commander. Tous les ressorts de la discipline et de la subordination étaient relâchés depuis trois ans; plus de la moitié des officiers avaient déserté; un grand nombre avaient donné leurs démissions; les hommes nouveaux qui se trouvaient dans tous les grades, n'avaient pas encore pu mériter la confiance de leurs subordonnés; les principes et les maximes des anciens militaires entretenaient envers eux la défiance du soldat. Cette disposition des esprits dans l'armée, lors de l'ouverture de la campagne, devait nécessairement empêcher d'abord des succès et ensuite produire des revers. Le 28 avril 1792, le ministre de la guerre Dumourier, envoie au lieutenant-général Biron, l'ordre d'aller attaquer la ville de Mons. Il devait, à l'aide des Belges révoltés contre l'empereur, s'emparer de cette place avec facilité. Le lendemain matin, il sort de Valenciennes à la tête de dix bataillons d'infanterie et de dix escadrons; le soir il s'empare du village de Quiévrain. Il s'approche de Mons; nul mouvement favorable aux Français, ne se manifeste dans la ville; dix-huit cents hommes de cavalerie autrichienne et douze cents fantassins, sont rangés en bataille en avant de ses murs, leur front était garni de dix pièces de canon. On se borna d'abord à quelques escarmouches, la position des Français et les sages mesures du général Biron, semblaient promettre un succès assuré. Tout à coup un mouvement se manifeste sur le point de la ligne, occupé par les cinquième et sixième régiments de chasseurs. Ils abandonnent le poste de bataille qui leur était confié, et se portent sur la gauche du camp où ils se rangent en colonne. Une terreur panique les avait saisis. Le général

taque ; la division du général Taponnier la rejoignit promptement. Moreau, examinant la position de l'ennemi, vit qu'il était difficile de l'attaquer de front. Pour le forcer à la quitter, il pensa à se rendre maître de Gersbach ; c'était un préliminaire nécessaire sans lequel cette aile, postée à Eberstein, ne pouvait s'avancer sans prêter le flanc aux troupes ennemies, occupant les montagnes qui séparent la Murg de la Olbach. La division du général Taponnier fut chargée de cette tâche. A cinq heures du matin, nos troupes attaquèrent le poste de Gersbach avec une extrême valeur ; elles l'emportèrent après une forte résistance. Le général Lecourbe poursuivit les Autrichiens jusqu'à l'Ottenau, leur prit dans cette poursuite un canon, et leur fit cent prisonniers. La brigade de droite de l'aile gauche de l'armée française commença alors son mouvement; son attaque avait pour but de chasser les Impériaux du bourg de Kuppenheim, et de les rejeter au-delà de la Murg. Après trois heures d'un combat opiniâtre, les grenadiers hongrois et autrichiens cédèrent aux baïonnettes françaises, et furent obligés d'abandonner Kuppenheim. Plusieurs fois ils revinrent à la charge; mais ils furent constamment repoussés, et forcés de repasser la Murg : trois cents furent faits prisonniers. A quatre heures après midi, la brigade du général Sainte-Suzanne déboucha du bois de Sandwirh avec notre première ligne de cavalerie; ce mouvement devait se faire au même moment où une seconde division, aux ordres du général Delmas, devait paraître à la tête du bois d'Ottersdorff. Quelque irrégularité dans cette manœuvre causa le plus grand mal. L'ennemi, n'ayant rien en opposition sur sa droite, dirigea toute son artillerie sur le débouché de la division Sainte-Suzanne. L'artillerie française, se trouvant battue à la fois de front, en écharpe et en flanc, eut beaucoup de peine à se former, et fut très-maltraitée en se mettant en bataille. L'adjudant-général Bellavène eut la jambe emportée par un boulet, en faisant déployer ses troupes sur ce point ; beaucoup de canonniers et de chevaux périrent. La division Delmas arrive enfin; le feu de son artillerie fait une diversion favorable : elle dégage la brigade Sainte-Suzanne, et rétablit l'égalité du combat. Le passage de la Olbach est forcé à la suite d'une canonnade fort vive ; le village de Nider-Bihel est emporté, et les Français sont maîtres du bois de Radstadt. L'ennemi, battu entièrement

sur sa gauche, est contraint de se retirer par le pont de Radstadt et les gués de la Murg, en arrière de cette dernière rivière. Sa retraite, protégée par une forte artillerie disposée sur l'autre rive, se fit en bon ordre. Les Autrichiens, pour ne pas être inquiétés dans leur mouvement rétrograde, tentèrent de couper le pont de Radstadt. Les chasseurs du deuxième régiment s'en apperçoivent ; ils les chargent aussitôt, les poursuivent dans la ville de rue en rue, et les forcent d'y abandonner deux pièces de canon. La cavalerie autrichienne est constamment éloignée par le feu de l'infanterie légère, qui avait suivi les chasseurs à la course ; on fait deux cents prisonniers dans cette attaque. La prise d'Ottenau, de Gersbach et de Radstadt, ayant mis les flancs de l'armée autrichienne à découvert, elle se retira pendant la nuit à Etlingen. 5 *juillet* 1796.

RAGAU (*journée de*). Phraorte, roi des Mèdes, enflé par une longue suite de victoires, porta la guerre dans les états de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie. Ce prince mit sur pied une armée nombreuse, et vint camper dans la plaine de Ragau. Phraorte lui présenta bataille; mais elle lui fut très-funeste. Sa cavalerie prit la fuite; le triomphe de Nabuchodonosor fut complet. Profitant de la déroute des Mèdes, il entra dans leur pays, se rendit maître de toutes leurs villes, poussa ses conquêtes jusqu'à Ecbatane. Cette ville était remarquable par sa construction; elle était environnée de sept murailles disposées de manière que la première n'empêchait pas de voir le parapet de la seconde, et la seconde n'ôtait pas la vue de celui de la troisième et des autres. La situation du lieu avait été très-favorable à ce plan; c'était une colline, s'élevant également de tous côtés. Dans la dernière et la plus petite des enceintes était le palais du roi, avec ses trésors; dans la sixième, les logements des officiers du prince; dans les cinq autres habitait le peuple. Cette ville présentait de tout côté une espèce d'amphithéâtre. Ecbatane méritait d'être épargnée par sa beauté; mais le roi d'Assyrie, n'écoutant que son ressentiment, y fit donner l'assaut, emporta ses tours et ses murailles, et les détruisit : il en abandonna le pillage à ses soldats, et fit égorger une multitude de citoyens. Sa vengeance ne fut point encore satisfaite. Phraorte, après sa déroute, s'était réfugié dans les montagnes de Ragau. Nabu-

chodonosor alla l'y chercher; ce prince barbare le fit prisonnier, et le condamna à mourir sous des coups de javelots. 636 *ans avant J. C.*

RAGUSE (*attaque du vieux*). L'occupation de la république des Sept-Iles et des bouches du Cattaro dans la Dalmatie vénitienne, par les armées des Russes, donna lieu, en 1806, à quelques combats. Le général Lauriston, arrivant le 26 mai à Raguse, eut avis que les Russes, réunis aux Monténégrins, s'approchaient pour s'emparer du vieux Raguse. Sur-le-champ il fait partir, pour l'occuper, le capitaine Serrant avec deux compagnies et quatre pièces de canon; il trouva les habitants de cette petite ville vivement alarmés. Les Barbares n'étaient plus qu'à une demi-lieue d'eux; ils dévastaient et brûlaient les maisons, et passaient au fil des baïonnettes tous les hommes qu'ils rencontraient. Les Ragusains avaient peu de confiance dans les Français, qu'ils croyaient ne pas connaître la guerre de montagnes. Le capitaine Serrant fit sur-le-champ ses dispositions. Environ mille Monténégrins parurent à la pointe du jour, en poussant d'affreux hurlements. Les Français se soutinrent en silence dans un ordre et un calme parfait; ils répondirent à cette attaque par un feu nourri. La fusillade se maintint pendant trois heures. Un caporal, ayant apperçu un drapeau ennemi, s'élança pour l'enlever, et fut tué d'un coup de fusil. Au moment même où il le saisissait, les Barbares se jetèrent sur lui, et lui coupèrent la tête; cet acte de férocité indigna les Français. On battit la charge de tous côtés, et l'ennemi fut poursuivi jusqu'aux bouches du Cattaro. Les Ragusains étaient dans la dernière surprise de voir les Français, le sac sur le dos, gravissant les montagnes et les rochers mieux que les Monténégrins. Ces hommes simples ne savaient pas qu'il n'existe aucun obstacle insurmontable pour les vainqueurs des Alpes. Le commandant en second des Monténégrins fut tué avec deux à trois cents des siens, après qu'on les eut tournés et acculés à des rochers impraticables. Les frégates Russes s'étaient portées en même temps sur le point de Sainte-Croix, qu'ils croyaient sans défense; mais l'activité du général Lauriston y avait pourvu. Il y avait en batteries plus de quarante pièces de canons de dix-huit à trente-six livres de balles, armées et chargées. Les Russes ne virent pas plutôt ces batteries démasquées, qu'ils

prirent le large. Cet événement causa une espèce d'ivresse dans Raguse; les habitants, convaincus du pouvoir et de l'intrépidité des Français, ne craignirent plus désormais les Russes ni les Monténégrins, leurs sanguinaires et impitoyables voisins. 26 *mai* 1806.

RAGUSE (*attaque de*). L'occupation des bouches du Cattaro devint un sujet continuel de querelles entre l'Autriche, la Russie et la France, après le traité de Lunéville. La Russie, cherchant à se maintenir en Dalmatie, voulut garder les bouches de ce fleuve, cédées aux Français par l'empereur d'Autriche. La France se montrait décidée à occuper tout le territoire qui avait fait partie de la domination vénitienne. Une escadre russe débarqua, au mois de juin 1806, des forces assez considérables vers les bouches du Cattaro; elles se réunirent à dix mille Grecs et Monténégrins. Le général Lauriston pensa qu'avec deux mille hommes, il ne pouvait résister en rase campagne à une armée de seize mille combattants; il jugea, en conséquence, à propos de se tenir renfermé dans la ville de Raguse. Cette place fut bientôt investie. Le général Lauriston fit occuper la position de Saint-Marc, et mettre quarante pièces de canon en batterie du côté de la mer; il s'était procuré des vivres pour six mois. Raguse était abondamment pourvue de munitions de guerre. Les Monténégrins se répandirent sur le territoire de cette ville, et y commirent les plus horribles excès; rien n'égale la barbarie avec laquelle ces sectaires grecs traitèrent les catholiques ragusains. Les vieillards furent massacrés, les femmes violées, et les enfants brûlés. Après vingt jours de blocus, les Monténégrins et les Russes commencèrent le siége. Vingt pièces de canon furent débarquées avec des mortiers; la canonnade et le bombardement durèrent dix-sept jours. Les Ragusains se prêtèrent à tout ce qu'exigeaient les circonstances avec un courage et une activité sans exemple; ils savaient que les Monténégrins les égorgeraient tous, s'ils étaient vaincus. Ils montrèrent donc pour les Français un attachement extrêmement touchant; leurs maisons furent écrasées par les bombes, sans que leur zèle diminuât. Cependant, le général Molitor s'était porté à Stagno avec tout ce qui n'était pas strictement nécessaire à la défense de la Dalmatie; et, dès les premiers jours de juillet, il avait réuni sur ce point une quantité considérable

de troupes. Il se mit en marche de Stagno le 4 de juillet. le 5, il arriva vis-à-vis de la rade de Malti, où il découvrit les Monténégrins. Leur avant-garde fut sur-le-champ attaquée, culbutée, et jetée dans la mer : la chaleur était excessive. Prévoyant, par cette rencontre, qu'il trouverait le lendemain le gros de leur armée, retranchée dans des positions inexpugnables, ce général fit ses dispositions. Le bataillon des chasseurs d'Orient et le soixante-dix-neuvième régiment formaient son avant-garde, commandée par le colonel Minal; le général Delzons commandait son corps de bataille, et le colonel Bonté la réserve. Molitor marcha ainsi vers le canal d'Ombla. Les chaloupes canonnières russes commencèrent un feu très-vif; mais elles ne tuèrent ni ne blessèrent personne. Les Français doublèrent la baie. La gauche de l'armée russe et des Monténégrins était flanquée par les vaisseaux et les frégates russes, et avait sa droite appuyée à des montagnes à pic. Derrière son front, qui ne présentait pas un mille, étaient deux positions se terminant en échiquier, occupées par trois lignes de ces barbares. Dès qu'ils virent la division française, ils marchèrent à elle; mais ils furent défaits, et jetés sur les vaisseaux russes. Le village de Bergaro fut occupé sur-le-champ par les troupes françaises; on découvrit alors le camp des Russes, formant un carré sur les hauteurs. Au moment où ils apperçurent les Français marchant sur eux, ils plièrent sans les attendre, abandonnèrent leur artillerie, et gagnèrent en désordre leurs vaisseaux pour se rembarquer. On leur prit une vingtaine de pièces de canon, six mortiers, et beaucoup de caronades, avec une grande quantité de munitions de guerre. A sept heures du soir, le général Molitor se trouva aux portes de Raguse, où l'on n'avait pu être instruit de l'arrivée de sa division, tant était grand le bruit de la canonnade des assiégeants sur terre et sur mer, qu'ils avaient redoublée à dessein, afin que, de la ville, on ne pût rien entendre de l'attaque de l'armée de secours. Aussitôt on se met à la poursuite des barbares Monténégrins, qui furent repoussés jusqu'aux montagnes. Pendant ce mouvement, une division autrichienne, commandée par le général Bellegarde, qui devait remettre aux Français les bouches du Cattaro, resta mouillée à Curzola, sans prendre aucune part à ces actions. Les Russes se retirèrent à Corfou, les Monténégrins dans leurs montagnes, et les Autrichiens.

remirent les bouches du fleuve ; ce qui assura pour quelque temps la tranquillité dans ces contrées. *juin et juillet* 1806.

RAHMANIÉ (*combat de*). Le général Bonaparte, maître d'Alexandrie en 1798, se porta aussitôt vers le Caire, capitale de l'Egypte, pour y attaquer les Mameloucks et les Turcs dans le centre de leur puissance ; il laissa le commandement d'Alexandrie au général Kléber, et se dirigea sur Demenhour. Pendant la route, les troupes françaises sont harcelées par des partis d'Arabes, qui avaient comblé les puits de Bircket et de Béda, de manière que le soldat français, brûlé par l'ardeur du soleil, en proie à une soif dévorante, ne pouvait trouver d'eau pour se désaltérer. On fouille ces puits d'eau saumâtre, mais on n'en peut tirer que quelques verres d'eau bourbeuse : un verre d'eau se payait au poids de l'or. L'armée d'Alexandre, dans une pareille extrémité, poussa des cris séditieux contre le vainqueur de l'Asie : les Français accélérèrent leur marche. Jamais les Arabes ne se montrèrent en aussi grand nombre qu'à Demenhour ; ils harcèlent les grand'-gardes. Plusieurs actions s'engagent ; le général de brigade Mireur est blessé mortellement. Le 10 juillet, l'armée se met en marche au lever du soleil, pour Rahmanié ; le petit nombre des puits force les divisions de marcher à deux heures l'une de l'autre. A neuf heures et demie du matin, les divisions des généraux Menou, Régnier et Bon, avaient pris position ; le soldat découvre le Nil ; il s'y précipite tout habillé, et s'y abreuve d'une eau délicieuse. Presqu'au même instant, le tambour le rappèle sous ses drapeaux : un corps d'environ huit cents Mameloucks s'avançait en ordre de bataille. On court aux armes ; les ennemis s'éloignent, et se dirigent sur la route de Demenhour, où le feu de l'artillerie apprend que la division Desaix est attaquée. Bonaparte marche à l'instant contre les Mameloucks ; mais l'artillerie du général Desaix les avait déjà éloignés. Ils avaient pris la fuite, et s'étaient dispersés après avoir eu quarante hommes tués ou blessés. Le soldat, épuisé par la marche et les privations, avait besoin de repos ; il était encore plus nécessaire pour les chevaux, faibles et harassés par les fatigues de la mer. Bonaparte séjourne à Rahmanié, et y attend la flotille et la division Menou. Bientôt il s'avance vers Chebreisse, dont les plaines attestent l'immense supériorité que donne aux

Français une exacte discipline, une tactique savante, une valeur bien réglée, et une artillerie bien servie, sur des Mameloucks et des Arabes valeureux sans doute, couverts de superbes armures, montés sur d'excellents chevaux, mais dont le couragè indompté venait expirer sur des bataillons serrés qui opposaient de tous côtes à leurs coups un rempart de feu et des murs d'acier. 10 *juillet* 1798.

RAMILLIES (*bataille de*). Le duc de Villeroi, commandant en Flandres en 1706, avait campé son armée à Ramillies près de la Méhaigne et vers les sources de la Petite-Géette. Marlboroug le joignit le 23 mai. Ce général comptait soixante-cinq mille combattants. Le capitaine français n'en avait que quarante mille. On donne le signal. Les gardes du roi, les gendarmes, les chevau-légers, les mousquetaires et les grenadiers à cheval, composaient la première ligne de l'aile droite. Ils percèrent et enfoncèrent quatre lignes de l'aîle gauche des ennemis, firent des prisonniers, et prirent six pièces de canon; mais il était facile à milord Marlboroug de leur arracher la victoire, en profitant des mauvaises dispositions faites par les généraux français, et des fautes qu'ils commirent encore pendant l'action. Six bataillons, avec quelques régiments de dragons, placés dans le vallon de Tavières, ne pouvaient que faiblement protéger et mal couvrir le flanc de leur aile droite. Un marais impraticable entre l'aile gauche française et l'aile droite de l'ennemi, empêchait qu'elles ne pussent réciproquement agir. Ainsi, Marlboroug ne risquant rien en dégarnissant cette aile qui ne pouvait être attaquée, en tira cinquante escadrons pour fortifier son aile gauche; de sorte que la maison du roi, qui avait enfoncé quatre lignes des Anglais, vit tout-à-coup se former devant elle des escadrons tout frais, derrière lesquels se rallièrent les quatre lignes qu'elle avait battues et dispersées. Marlboroug fit en même temps attaquer, par toute sa réserve, les six bataillons français postés dans le vallon de Tavières. Ils ne purent résister à la supériorité du nombre, et, par leur déroute, tout le côté de l'aile droite française se trouva découvert. La cavalerie de la seconde ligne de cette aile, derrière la maison du roi, tenta de présenter le front, en appuyant sur sa droite et faisant un mouvement par sa gauche; mais cette évo-

lution ne put pas être assez prompte devant un ennemi qui s'avançait avec rapidité, et qui la prenait en flanc. Les escadrons les plus proches furent culbutés ; les autres prirent la fuite. La maison du roi attaquée de front, en flanc et par derrière, se fit jour, et joignit l'aile gauche de son armée. Si les généraux français avaient tiré de leur aile gauche des troupes pour fortifier leur aile droite, la victoire serait demeurée à la France. La perte était égale de part et d'autre ; les ennemis ne pensaient point à poursuivre ; ils n'auraient donc remporté, de cette action, que le stérile honneur d'avoir gagné le champ de bataille. Notre aile gauche avec la maison du roi, l'infanterie et la cavalerie de l'aile droite, quoique battues, se retiraient en assez bon ordre, lorsqu'un accident imprévu rendit cette journée une des plus funestes pour la France. L'armée française se retirait lentement et en très-bon ordre sur un plateau assez étroit, bordé de deux côtés de ravins profonds. La cavalerie des Alliés la suivit au petit pas comme à un exercice. La journée paraissait à-peu-près finie, lorqu'un escadron anglais s'approche de deux bataillons français, et se met à tirailler. Ces deux bataillons, croyant qu'ils vont être attaqués, font volte face ; à l'instant les troupes françaises lâchent le pied ; la cavalerie s'enfuit à toutes jambes, et l'infanterie se précipite dans les ravins avec une confusion horrible; on ne voit plus personne ; l'armée française paraît fondue ; elle se débande et fuit de tous côtés. Marlboroug détache une partie de sa cavalerie ; ses dragons tombent sur ces troupes en désordre, et ne font des prisonniers que lorsqu'ils sont las de tuer ; bagages, artillerie, caissons, tout fut pris. Cet événement, dit le maréchal de Saxe dans ses *Réveries*, est un démenti d'une maxime assez généralement reçue parmi les gens de guerre, qu'il faut faire un pont d'or à ses ennemis. Cette espèce de proverbe ne peut être approuvé que par des hommes timides ou qui ne savent pas la guerre. Quand on a jugé à propos d'engager une bataille, et qu'on a eu le bonheur de la gagner, il faut suivre chaudement la victoire : alors, ces retraites, qu'on trouve si belles, deviènent des déroutes complètes. Les Français perdirent, à Ramillies, vingt mille hommes. Le maréchal de Villeroi, au désespoir, n'osait annoncer au roi cette défaite. Il resta cinq jours sans envoyer de courier. Il en donna

enfin la confirmation. Quand il reparut devant le roi, le monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit : *Monsieur le maréchal, on n'est pas heureux à notre âge. 23 mai* 1706.

RAMOTH (*siéges de*). 1. Achab, roi d'Israel, aidé de Josaphat roi de Juda, voulut se rendre maître de Ramoth, place forte de Syrie, 903 ans avant J. C. Adad, monarque guerrier, s'étant renfermé dans cette ville, fit une sortie vigoureuse, et ordonna à ses officiers de ne s'attacher, dans le combat, qu'au seul roi d'Israel. Achab se déguisa, et Josaphat seul parut avec l'habit royal. La mêlée fut chaude. On se battit avec valeur. Enfin, une flèche tirée au hasard frappa le roi d'Israel. Josaphat, profitant des ténèbres, sauva les débris de son armée vaincue.

2. Trois ans après, Joram, fils d'Achab, forma de nouveau le siége de Ramoth. Il y fut blessé d'une flèche, et, le coup n'étant pas mortel, il se retira pour se faire panser. Jéhu eut le commandement de l'armée en l'absence du roi. Ce général, plus habile ou plus heureux que son maître, prit Ramoth d'assaut. 900 *ans avant J. C.*

RANDAN (*siége de*). Duguesclin, que l'on appelait communément *le bon Connétable*, ayant pénétré dans l'Auvergne en 1380, mit le siége devant le château neuf de Randan. C'est une petite forteresse à quelques lieues de Mende dans le Gévaudan, entre les sources du Lot et de l'Allier. Suivant l'usage du temps, le héros français jura de ne point décamper sans l'avoir prise. Il en pressait vivement la conquête, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie mortelle. Cette nouvelle répandit dans le camp la consternation et la douleur. Tous pleuraient un grand général toujours victorieux, avec lequel ils avaient vieilli dans les combats, et qu'ils appelaient leur père, leur compagnon, leur protecteur. Duguesclin voulut les consoler. Les ayant assemblés autour de sa tente, il leur dit que le seul regret qu'il éprouvait en ce moment, était de se trouver dans l'impuissance de recommander dignement leurs services au roi. Il les exhorta à persister dans leur attachement à leur souverain légitime, de ne jamais faire la guerre que contre les ennemis armés; d'épargner toujours et de res-

pecter les laboureurs, les femmes, les vieillards, les enfants, que leur faiblesse exposait sans défense : puis il témoigna publiquement le repentir qu'il avait de n'avoir pas toujours suivi ces sages maximes dans sa jeunesse. Après leur avoir dit le dernier adieu, il adressa ces mots à Olivier de Clisson, son compagnon d'armes, resté seul auprès de lui : *Messire Olivier, je sens que la mort m'approche de près, et ne vous puis dire beaucoup de choses. Vous direz au roi que je suis moult marri que je ne lui ai fait plus long-temps service ; de plus fidèle n'eussé-je pu, et si Dieu m'en eût donné le temps, j'avais bon espoir de lui vuider son royaume de ses ennemis d'Angleterre. Il a de bons serviteurs qui s'employeront de mesmes effets que moi. Et vous, messire Olivier, pour le premier ; je vous prie de reprendre l'épée qu'il me commit quand il me donna l'état de connétable, et la lui rendre. Il sçaura bien en disposer et faire l'élection de personne digne. Je lui recommande ma femme et mon frère, et adieu, je n'en puis plus.* Quelques instants après avoir achevé de parler, il expira. Clisson, les yeux baignés de larmes, recueillit ses derniers soupirs. Toute la France et l'armée le pleurèrent ; les ennemis eux-mêmes rendirent un singulier hommage à sa mémoire. Les Anglais assiégés avaient promis de se rendre au connétable, s'ils n'étaient pas secourus à jour indiqué. Quoiqu'il fût mort, ils ne se crurent point dispensés de lui tenir parole. Le commandant ennemi, suivi de sa garnison, se rendit à la tente du défunt, et, se prosternant devant le cercueil, y déposa les clefs de la place. Charles V, pour donner une preuve de sa reconnaissance envers le héros qu'il venait de perdre, ordonna de l'inhumer à Saint-Denis, près du tombeau qu'il s'était préparé pour lui-même, et dans lequel la reine Jeanne de Bourbon était déjà. On grava sur son sépulcre cette inscription modeste : *Ici gist noble homme messire Bertrand Duguesclin, comte de Longueville et connétable de France, qui trépassa au château neuf de Randan en Gévaudan, en la sénéchaussée de Beaucaire, le treizième jour de juillet* 1380, *en la soixante-sixième année de son âge. Priez Dieu pour l'âme de ly.*

RAOMASBE (*affaire de la*) Le Comité de salut public voulant en 1794 diriger les armées avec la même aspérité qui

lui réussissait dans l'intérieur, ordonna, au mois de mars, d'attaquer une seconde fois le Mont-Cénis; la terre était encore couverte de neiges sur ces pics élevés, et des chemins glissants, opposaient aux plus intrépides, d'insurmontables obstacles. Cependant le général Sauret attaqua la redoute de la Raomasse, qui en défendait les approches, et se porta en personne dans les postes les plus périlleux avec une singulière audace; mais son courage ne fut pas couronné du succès, dans cette journée; il fut repoussé et périt au champ d'honneur. *Mars* 1794.

RAPHIA (*bataille de*). Antiochus, surnommé le Grand, roi de Syrie, déclara la guerre 217 ans avant J.C., à Ptolémée-Philopator, roi d'Egypte. On en vint aux mains dans les plaines de Raphia, ville de la Palestine. La victoire après avoir long-temps balancé, se déclara pour le roi d'Egypte. Antiochus perdit dix mille hommes tués et quatre mille prisonniers.

RASTARS (*bataille de*). Tandis que la France combattait pour son indépendance, les Polonais secouèrent en 1794 le joug que leur avaient imposé la Prusse et la Russie, et tachèrent de recouvrer leur liberté civile et leur existence politique. On les vit se révolter contre les puissances qui avaient voulu les rayer du nombre des peuples de l'Europe. Ils résolurent de former, à l'exemple de la France, une république démocratique, parce qu'ils avaient toujours été malheureux, même sous la monarchie la plus mitigée. L'âme de cette entreprise fut Thadée Kosiuscko, homme hardi, plein de talents militaires, ayant les plus heureuses dispositions pour le gouvernement d'un état. Il sut se créer une armée, se former un trésor, animer ses concitoyens du feu qui le brûlait. Cet enthousiasme guerrier produisit d'abord des succès d'autant moins surprenants, que Kosiuscko se montra toujours à la tête des bataillons qu'il avait réunis. Il savait électriser ses soldats par ses exemples et sa bravoure. Le 4 avril, Kosiuscko apperçut l'armée russe auprès du village de Rastars, d'où elle dominait les Polonais. Il eût été imprudent, d'attaquer les Russes dans une pareille position. Cosiuscko se contenta de faire toutes les dispositions nécessaires pour une vigoureuse défense. Bientôt l'infanterie et l'artillerie russes se mirent en mouvement pour

attaquer la droite des Polonais; dans ce moment, l'artillerie des insurgés masquée derrière un bois, renversa leurs ennemis par une canonnade bien dirigée et bien nourrie. La vivacité de ce feu fit reculer d'abord les Russes sur le centre, puis sur la gauche et sur la droite. Une seconde et une troisième colonne russes parurent; alors toutes les troupes polonaises réunies à des milices arrivées seulement de la veille au camp, marchèrent à eux avec courage. Les Russes n'eurent que le temps de faire deux décharges à mitrailles; à l'instant les Polonais armés de piques, de faux, de baïonnettes, tombèrent sur eux, enfoncèrent l'infanterie, s'emparèrent de son canon et dispersèrent tellement cette colonne, qu'elle jeta dans sa fuite ses armes et ses gibernes. L'entière défaite du centre et de l'aile gauche de l'ennemi, força son aile droite à une retraite précipitée. Ce combat dura depuis trois heures après midi jusqu'a huit du soir. Les Polonais firent peu de prisonniers; ils massacrèrent impitoyablement des hommes qu'ils regardaient comme les oppresseurs de leur patrie, leur enlevèrent onze pièces de canon et le drapeau principal de leur cavalerie. Kosiuscko se servit du succès de cette journée pour électriser le courage de la nation polonaise qui courut aux armes avec une nouvelle ardeur. 4 *avril* 1794.

RATHENAU (*surprise de*). La France, pour séparer le grand électeur, Frédéric-Guillaume, des Impériaux, lui suscita une diversion qui le rappela dans ses propres états. Quoiqu'en 1673 la Suède eût fait une alliance défensive avec l'empereur, la France trouva le moyen de la rompre; Wrangel entra dans les Marches de Brandebourg, à la tête d'une armée suédoise. Le prince d'Anhalt informa l'électeur de la désolation de ses états et des pillages que les Suédois y exerçaient. Il avait trop peu de troupes pour se présenter devant une armée; l'électeur approuva qu'il se renfermât dans Berlin, pour y attendre l'armée des Prussiens. Les Marches qui soupiraient après leur libérateur, ne l'attendirent pas long-temps. Frédéric-Guillaume se préparant à se venger de la mauvaise foi des Suédois, partit de ses quartiers de Franconie, et arriva le 11 juin 1675, à Magdebourg. Il fit fermer les portes de cette forteresse aussitôt après son arrivée, et usa de toutes les précautions possibles pour dérober aux ennemis son approche. Son armée passa l'Elbe vers le soir, et arriva par des chemins détournés, la nuit

d'après, aux portes de Rathenau Il fit avertir de son arrivée le baron de Brist, qui était dans cette ville, et se concerta avec lui sur les moyens de surprendre les Suédois. Brist s'acquitta habilement de sa commission et donna un grand souper aux officiers du régiment de Wangelin, en garnison à Rathenau. Les Suédois s'y livrèrent sans retenue aux charmes de la boisson, et pendant qu'ils cuvaient leur vin, l'électeur fit passer la Havel sur différents bateaux, à des détachements d'infanterie pour assaillir la ville. Le général Dorfling, se disant premier commandant d'un parti suédois, poursuivi par les Brandebourgeois, entra le premier dans Rathenau. Il fit égorger les gardes, en même temps toutes les portes furent forcées. La cavalerie nettoya les rues; les officiers suédois eurent beaucoup de peine à se persuader à leur réveil qu'ils étaient prisonniers d'un prince qu'ils croyaient encore avec toutes ses troupes dans le fond de la Franconie. 1645.

RAVENNE (*Siéges et bataille de*). 1. Théodoric vint assiéger Odoacre dans Ravenne, en 488; trop faible pour emporter cette ville de force, il résolut de la réduire par la famine et ferma tous ses passages. Comme Ravenne était bien pourvue de vivres, et que son port permettait d'entrer à des barques légères, le siége dura deux ans et demi. Odoacre faisait pendant la nuit de fréquentes sorties. Il ne rentrait guère sans avoir signalé son courage. Théodoric, maître de toutes les contrées voisines, parvint encore à fermer l'entrée du port. Alors la famine se fit sentir dans Ravenne; le boisseau de blé y valait six pièces d'or, environ quatre-vingts livres de notre monnaie, et les habitants réduits à manger tout ce qu'un extrême besoin peut transformer en aliment. Odoacre, obligé de traiter avec son rival, se contenta de partager avec Théodoric le titre de roi. Le 5 mars 491, le roi des Goths entra dans Ravenne. Telle fut en Italie, la fondation du royaume des Ostrogoths, qui ne subsista que soixante ans. Odoacre fut traité, pendant quelque temps avec tous les égards dus à sa dignité; mais ce prince, digne d'un meilleur sort, fut massacré bientôt après avec son fils Télane, par Théodoric lui-même, au milieu d'un repas.

2. L'an 540, Bélisaire après avoir enlevé à Vitigès, la

plus grande partie des places que ce prince possédait en Italie, vint l'assiéger dans Ravenne, qu'il réduisit bientôt à une extrême famine. La ville ne pouvait pas tenir plus long-temps, lorsque deux sénateurs arrivèrent de Constantinople chargés par l'empereur Justinien de faire la paix avec le roi des Goths. Bélisaire ne put voir sans indignation qu'on vînt lui ravir l'honneur d'achever la conquête de l'Italie. Sous différents prétextes il amusa les sénateurs et pressa de plus en plus le siége. Il faisait semer dans Ravenne des bruits désavantageux à Vitigès. Au milieu de la nuit, le feu prend aux principaux magasins de la ville, et consume toutes les provisions. Les Goths se croyant trahis par leur prince, proposent la couronne à Bélisaire. Ce grand homme pouvait sans crainte l'accepter; il ne feint d'agréer une proposition si flatteuse que pour terminer plus promptement la guerre. Des ambassadeurs vienent de la part de Vitigès, lui offrir de se rendre aux conditions qu'il lui plaira d'imposer. Bélisaire entre dans Ravenne, s'assure de Vitigès, et l'envoie à l'empereur avec ses trésors.

RAZBOC (*Bataille de*). Bajazet, empereur des Turcs, entra en Moldavie, et s'avança en 1390 dans les plaines de Razboc. Étienne, prince de Moldavie, l'y attendait avec une belle armée. On en vint aux mains. Après un combat opiniâtre, les Moldaves furent mis en déroute. Etienne fut obligé de se sauver vers la ville de Nemez, où il avait placé sa mère avec une forte garnison. Il arrive au point du jour, commande qu'on lui ouvre les portes. La princesse qui n'attendait pas son fils en fuyard, apprenant son arrivée, se présente et lui en refuse l'entrée : » Quoi ! lui dit-elle du haut » des murailles, quoi ! peux-tu bien te présenter vaincu » devant moi ? as-tu donc oublié que tu as porté le nom de » brave ? n'es-tu plus mon fils ? fuis loin de moi; fuis, te » dis je, les regards de ta mère, et ne reviens jamais que la » victoire à tes côtés. » Etienne confus s'éloigne; rencontre un trompette, lui commande de sonner de nouveau la charge. Douze mille Moldaves, échappés au carnage, se rassemblent, le prince se met à leur tête, et ils se jètent sur les Turcs épars dans la campagne où ils font du butin : il en fait un carnage affreux, les poursuit jusque dans leur camp, enlève la tente impériale de Bajazet, renverse tout et chasse devant lui ce potentat, la terreur de l'univers.

REBEC (*journée de*). Les Français, affaiblis par la retraite des Suisses, en 1523, étaient postés dans les environs de Rebec, en attendant de retourner dans leur patrie. Le marquis de Pescaire se proposa d'enlever, pendant la nuit, un de leurs quartiers. Il fit mettre à ses soldats des chemises sur leurs habits pour se reconnaître dans l'obscurité. L'expédition réussit; ce coup de main fut appelé *la Camisade de Rebec*. Depuis on nomma *Camisades* toutes les surprises qui se firent durant les ténèbres. L'armée française, harcelée par des troupes supérieures, prit le parti de quitter l'Italie. La retraite était difficile; on avait à lutter contre Pescaire et le connétable de Bourbon. Le chevalier Bayard, chargé de conduire l'arrière-garde, fut attaqué : il résista longtemps, et combattit avec ce courage, cette intrépidité, cette adresse qui faisaient dire de lui qu'il avait trois excellentes qualités propres à un grand capitaine; assaut de levrier, défense de sanglier et fuite de loup. Il reçut un coup de mousquet dans les reins. Frappé mortellement, il se fit asseoir contre un arbre, le visage tourné vers l'ennemi, tenant la garde de son épée faite en forme de croix, et priant Dieu en attendant la mort dont il sentait les approches. Le connétable de Bourbon arrive et lui témoigne l'estime qu'il faisait de lui; il ajoute qu'il le voit avec beaucoup de regrets dans cet état. Le brave chevalier lui répond avec une noble fierté : » Monsieur, il n'y a point de pitié en moi, » car je meurs en homme de bien : mais j'ai pitié de vous, » de vous voir servir contre votre prince, votre patrie et » votre serment. Je vous supplie, laissez-moi prier Dieu » mon rédempteur, pleurer et gémir mes péchés, je suis » prêt à lui rendre mon esprit. » Un moment après, il récita, à voix haute, cette prière : « Mon Dieu, qui avez promis un asyle, dans votre miséricorde, aux plus grands pécheurs qui retourneraient à vous sincèrement et de tout leur cœur, je mets en vous toute ma confiance, et toute mon espérance dans vos promesses; vous êtes mon Dieu, mon créateur, mon rédempteur; je confesse vous avoir mortellement offensé, et que mille ans de jeûne au pain et à l'eau, dans le désert, ne pourraient acquitter mes fautes; mais, mon Dieu, vous savez que j'étais résolu d'en faire pénitence si vous m'eussiez conservé la vie : je sens toute ma faiblesse, et que, par moi-même, je n'aurais jamais pu mériter l'entrée en votre paradis, et que

nulle créature ne peut l'obtenir que de votre infinie miséricorde..... Mon Dieu !..... Mon père !..... oubliez mes fautes, et n'écoutez que votre clémence !..... Que votre justice se laisse fléchir par les mérites du sang de J. C. !... » La mort lui coupa la parole. Son premier cri, quand il se sentit blessé, avait été : *Jesus ! ah ! mon Dieu ! je suis mort !* et ce fut en l'invoquant que ce héros rendit son âme à son créateur, le 30 avril 1524, à l'âge de quarante-huit ans. Les ennemis eux-mêmes versèrent des larmes sur son tombeau ; et, par ce témoignage authentique rendu à sa vertu, ils confirmèrent l'éloge qu'on lui donnait dans son siècle, et que la postérité ne cessera de lui donner, de bon chevalier sans peur et sans reproche. Son trisaïeul avait été tué à la bataille de Poitiers ; son bisaïeul, à celle d'Azincourt ; et son père, dangereusement blessé à celle des Eperons.

RÉES (*siége de*). Les souverains du cercle de Wetsphalie, vexés par les Espagnols, se soulevèrent contre ces maîtres durs et impérieux et levèrent une armée de douze mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Après avoir essayé inutilement la conquête de Rhimberg, ils se présentèrent devant Rées, grande ville située sur la droite du Rhin. Ce siége fut si mal conduit, l'armée allemande vivait dans une si grande licence, le général (c'était le comte de la Lippe) était si peu instruit, enfin, les autres chefs étaient si peu d'accord, que les confédérés furent obligés de se retirer honteusement, et d'y abandonner la plus grande partie de leurs bagages en 1599.

RÉGILLE (*journée du lac*). Les Latins, révoltés contre Rome nouvellement devenue république, mirent sur pied quarante-trois mille hommes, et vinrent camper près du lac Régille. Le dictateur A. Postumius, marcha contre les rebelles avec des troupes bien inférieures, mais animées par la vengeance et la haine. La victoire fut long-temps incertaine. Les Romains plièrent plusieurs fois ; mais après une mêlée longue et chaude, les Latins, ayant perdu leurs chefs, prirent la fuite, abandonnèrent leur camp aux Romains ; à peine dix mille vaincus purent se retirer dans leur patrie. 496 *ans avant J. C.*

REICHLINGEN (*passage du Rhin à*). Le général Masséna ayant été appelé au commandement de l'armée d'Italie vers la fin de l'automne de 1799, les consuls chargèrent le général Moreau de celui de toutes les troupes françaises composant auparavant celles du Danube et du Rhin, qui furent réunies en une seule, sous le titre d'armée du Rhin. Pendant l'hiver, cette armée fut considérablement renforcée; elle était aussi formidable par le nombre, que par la qualité de ses troupes. Le nouveau gouvernement, à la tête duquel se trouvait le premier consul Bonaparte, donna les soins les plus particuliers à son organisation, et subvint aux besoins du soldat, existant depuis long-temps dans le dénuement le plus complet des objets de première nécessité. Le départ des Russes, rappelés par Paul I[er], avait réduit en même temps l'armée autrichienne à ses propres forces, et ramené à peu près l'équilibre numérique entre les armées des deux puissances sur ce point. L'armée autrichienne changea alors aussi de général; le prince Charles fut rappelé, et remplacé par le général Kray, homme de mérite, mais qui ne possédait ni les talents, ni la confiance du soldat, comme l'archiduc. Au printemps de 1800, l'aile droite de l'armée du Rhin, commandée par le général Lecourbe, forte de trente-sept mille hommes, était partagée en trois divisions et une réserve. Elle occupait toute la frontière orientale et septentrionale de l'Helvétie, et bordait le cours du Rhin depuis ses sources jusqu'à sa jonction avec l'Aar; elle était opposée à toutes les troupes autrichiennes postées dans le pays des Grisons et dans le Voralberg, sous les ordres du prince de Reuss, et en outre à la partie de l'aile droite de Kray, répandue sur le Rhin entre le lac de Constance et la Wutach, et qui avait de fortes réserves à Singen et à Stockak, sous les ordres du général Sporck. Le général en chef s'était réservé le commandement direct de la réserve formant le centre. Cette réserve, composée de trois divisions, rassemblées dans les environs de Bâle, était forte de trente mille hommes, et avait en opposition le centre du général Kray, placé à Doneschingen. Le troisième corps d'armée, aux ordres du général Saint-Cyr, se rassembla sur Neu-Brisach; il pouvait être fort de quinze à vingt mille hommes, et était opposé aux troupes du corps du général Kray, placées à Fribourg, et bordant la ligne du Rhin dans le

Brisgaw. Le corps du général Sainte-Suzanne, formant l'aile gauche, se trouvait le plus faible; il occupait Kelh et Strasbourg; il avait en tête quinze mille Autrichiens placés à Offembourg, et toutes les troupes répandues dans la vallée de la Kintzig et sur la chaîne du Knubis. Ainsi l'effectif de l'armée du Rhin pouvait être de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze mille hommes, sans y comprendre un corps placé sur le Mein. Le général Kray, occupant la position centrale de Doneschingen avec la plus grande masse de ses troupes, avait sur les Français l'avantage de pouvoir se porter, à son choix, sur la droite ou sur la gauche, en suivant la corde du grand arc que forme le Rhin par le repli de son cours à Bâle (1), tandis qu'il aurait fallu que les Français en parcourussent tout le développement. Il suivait de cette position que ses mouvements contre les deux extrémités de la ligne française devaient être beaucoup plus rapides que ceux que l'on pouvait exécuter sur ses ailes. Le plan de Moreau pour prendre l'offensive, malgré cette position défavorable, s'était développé successivement. Nous croyons utile de le présenter, pour faire voir les causes qui ont déterminé le passage du Rhin, effectué par l'aile droite de cette armée, et dont nous allons exposer les détails. Les ponts de Bâle, de Brisach et de Kelh formaient les seuls débouchés naturels qui se présentaient pour passer le Rhin. L'intention de Moreau était de se jeter tout à fait à droite pour ranger son armée en avant de Schaffouse, et de s'avancer en Souabe par le plus court chemin, en appuyant toujours sa gauche au Danube. Il lui était donc nécessaire, pour opérer cette réunion, de faire faire à des corps isolés plusieurs journées de marches pénibles, en évitant tout combat douteux, ce que la position centrale des Autrichiens à Doneschingen rendait difficile. Pour donner le change à l'ennemi, il fallait

(1) Le Rhin, qui de Constance à Bâle, a sa direction de l'est à l'ouest, se replie tout à coup droit au nord, et forme un grand coude dont la convexité est du côté de la France. Doneschingen est placée directement au centre de cette courbure, et l'ennemi posté à ce point central, peut se porter à son choix et en peu de marches à Stockak et à Kelh, ou à toute autre partie de la circonférence, tandis que pour se rendre de Schaffouse à Strasbourg par la rive gauche du Rhin, il faut parcourir un arc de plus de cinquante lieues de développement.

faire quelques démonstrations qui engageassent le général Kray dans un faux mouvement qui permît de concentrer et de rassembler des forces en avant des lignes autrichiennes. Pour y réussir, Moreau fit faire à la première division de l'aile droite, commandée par le général Vandamme, quelques mouvements vers le Rhinthal; on fit marcher quelques bateaux rassemblés à Roschach, pour simuler un passage du Rhin au dessus du lac de Constance, afin de retenir toute l'aile droite des Autrichiens dans le Voralberg et sur le pays des Grisons. A la gauche, le corps du général Sainte-Suzanne dut se porter en avant de Kelh, en démontrant également le dessein d'ouvrir le passage à l'armée, en avant de la Kintzig et par le Berg-Strass, pendant que le corps du général Saint-Cyr, passant le Rhin à Brisach, paraîtrait appuyer sa gauche en portant des troupes sur Waldkirck. La troisième division du centre devait se porter sur Saint-Blaise, en commençant une marche sur la gauche, après avoir passé le Rhin à Bâle. Pour contribuer à tromper l'ennemi, le grand quartier-général, placé à Bâle, reçut ordre de se rendre à Colmar, et le général Lecourbe fit marcher le sien à Saint-Gall. Moreau prétendait ainsi attirer l'attention du général Kray sur ses deux ailes, et lui faire dégarnir son centre sur le lac de Constance et le Brisgaw. Alors les divisions françaises, qui devaient marcher séparément et par des défilés assez difficiles, pouvaient effectuer sans danger leur marche jusqu'au point de réunion, et le passage du Rhin était rendu très-facile au corps d'armée du général Lecourbe, qui ne pouvait traverser ce fleuve que par une action de vive force. L'ennemi ayant une fois pris le change, tous les corps que Moreau avait dirigés à cet effet sur la gauche devaient promptement se rejeter sur la droite, et le reste de la réserve passer sur le pont de Bâle, prendre sa route par les villes forestières pour gagner sa position entre Schaffouse et Stutlingen, tandis que Lecourbe effectuerait son passage au dessus du lac de Constance pour se porter directement sur Stockak. Pour concentrer ses forces, l'intention de Moreau était de dégarnir entièrement la ligne du Rhin au dessous de Strasbourg, et de n'y laisser que très-peu de troupes, le corps de l'armée autrichienne du Bas-Rhin devant être contenu suffisamment par l'armée gallo-batave, aux ordres du général Augereau, qui se rassemblait entre

Maestricht et Breda pour de là se porter sur Mayence. Ces dispositions, couronnées du plus brillant succès, préparaient le passage du Rhin, qui devait s'effectuer auprès du village de Reichlingen, entre Stein et Diessenhoffen. Ce village est situé à peu de distance du Rhin sur la route de Schaffouse à Constance. Les montagnes qui bordent ce fleuve sur la rive droite y laissent une ouverture de mille à douze cents toises de largeur : c'est le débouché d'une gorge par laquelle coule un ruisseau qui a ses sources vers Tengen, et vient se jeter dans le Rhin au moulin de Biberen. Le point du passage fut choisi à peu près au milieu du passage de cette gorge, entre Emishoffen et Biberen. Depuis long-temps une flotille autrichienne occupait le lac de Constance, les Impériaux, possédant les ports de Bregents et de Lindau, lui procuraient des retraites assurées ; ils avaient retiré sur la rive droite de ce lac toutes les embarcations qui pouvaient donner aux Français quelque facilité pour y naviguer. Mais aussitôt que Lecourbe eut pris le commandement de l'aile droite de l'armée, il s'occupa de lui opposer une flotille sinon égale en nombre, au moins supérieure par la bravoure et l'adresse de ceux qui devaient la manœuvrer. On construisit, au milieu de l'hiver, six chaloupes canonnières, et l'on se servit, pour les établir, des carcasses de vieux bâtiments submergés dans le port de Roschach. Elles ne pouvaient pas être employées directement au passage du Rhin, mais elles servirent à masquer le but réel de la construction et du rassemblement de quelques bateaux dans le reste de la Suisse. On réunit sur Diettingen sur l'Aar tous ceux qui avaient servi l'année précédente au passage de l'Aar à Diettikon. Dès que les fortes gelées furent passées, on travailla à les radouber de manière à les rendre propres à la construction des ponts ; on fit venir de Strasbourg des bateaux commodes au transport de l'artillerie et des agrès ; on détruisit un pont de bateaux existant à Windisch sur la Reuss, et on échangea aussi contre des bateaux du lac de Zurick ceux des nôtres qui servaient dans un pont établi sur la Limat à Weltingen. Ces moyens réunis procurèrent trente-six bateaux d'artillerie et une trentaine de bateaux du pays, capables de les suppléer, et tous transportables par terre. Ils étaient suffisants pour l'opération à laquelle ils devaient être employés, attendu que le Rhin, entre le lac et la cataracte de Schaffouse, n'a jamais plus de soixante à

soixante-six toises de largeur. Le succès du passage de la Limat était d'ailleurs trop récent pour que les pontonniers eussent oublié quelle facilité procure le portage à bras des bateaux, pour surmonter les obstacles que l'on rencontre sur les bords des rivières les plus escarpées.

La campagne s'ouvrit le 25 avril 1800; le corps du général Sainte-Suzanne passa le Rhin à Kelh et s'avança sur Offembourg; l'ennemi, malgré la plus vive résistance, ne put l'empêcher de prendre position, sa droite à Greissen, et sa gauche à Urlaffen. Le corps de Saint-Cyr passa en même-temps à Brisach et s'avança sur Fribourg sans trouver une grande opposition, et la troisième division de réserve, commandée par le général Richepanse, déboucha par Bâle, marcha en descendant le Rhin et s'avança jusqu'à Schliengen. Le général Sainte-Suzanne demeura le lendemain en position pendant que Saint-Cyr dirigeait des troupes sur Waldkirk pour opérer la jonction avec lui; il paraissait menacer la vallée de la Kintzig. L'armée entière se trouva le 27, sur la rive du Rhin. Moreau ayant passé ce fleuve à Bâle avec ses dernières divisions, Sainte-Suzanne revint aussitôt à la rive gauche, pour aller en hâte le repasser à Brisach, et relever à Fribourg le corps du général Saint-Cyr. Celui-ci dut se porter rapidement sur Saint-Blaise, par la route de Toltnau, pour remplacer la division Richepanse chargée de s'emparer de cette position en y arrivant par la vallée de Viessen. Les divisions de la réserve s'avancèrent, dans cette journée, sans résistance, jusqu'à Seckingen. La division Delmas força, le 29, le pont de la rivière d'Alb aux forges d'Alb-Bruck où l'ennemi s'était fortement retranché pendant que celle de Richepanse arrivait à Saint-Blaise et culbutait rapidement quatre bataillons qui l'occupaient. Cette dernière division y fut bientôt relevée par le général Saint-Cyr, elle rejoignit la réserve dont elle faisait partie. Le général Saint-Cyr partit le 27 de devant Kelh, prit position à Fribourg pour continuer sa marche par le Val-d'Enfer et Loffingen; Sainte-Suzanne était en marche pour se porter de Saint-Blaise sur Stuetlingen, où il devait arriver le 1er mai. Ainsi, dès le 30 avril, une grande partie de l'armée se trouvait réunie en arrière de la Wuttach, et presque toutes les divisions pouvaient se communiquer. La prise de position sur cette rivière par le centre de l'armée du Rhin, était l'époque désignée pour que son

aile droite passât le Rhin au dessous de Schaffouse. Depuis long-temps tous les agrès, les bateaux et les bois de construction nécessaires à cette opération avaient été réunis d'avance à Klotten, et huit cents chevaux rassemblés pour leur transport. Le 28 avril, l'équipage de pont, précédé des bateaux de débarquement, se mit en mouvement. On dirigea ce convoi par Embrach, Plungen, Nefftembach et Henkart sur Andelfingen, où il arriva le soir. On passa la Thur, et on vint le parquer entre ce bourg et le village d'Ossingen. Quatre barques et huit petits pontons furent dirigés le lendemain sur Schalt, pour opérer un passage secondaire. On commençait à se remettre en marche quand un courrier du général en chef apporta l'ordre de remettre le passage à la nuit du 1er mai. On profita de ce délai pour reconnaître avec plus d'exactitude le terrain et les détails du lit du fleuve et de son rivage. A quelque distance au dessous de Stein est un endroit où la chaine de montagnes qui borde le Rhin, laisse une ouverture par laquelle on apperçoit au fond d'une gorge le fort d'Hohentwiel ; le terrain qui occupe l'espace compris entre ces montagnes est une plaine d'environ douze cents toises de largeur, qui s'étend d'Emishoffen à Biberen, et qui est traversée par le grand chemin qui conduit de Stein à Stockak par Ramson et Singen. C'était sur ce point que le général Lecourbe voulait déboucher. Le chef de brigade d'artillerie Dedon, l'aîné, choisit, pour le point de passage, l'endroit qui répond au milieu de cette plaine, afin de se trouver tout à la fois au plus grand éloignement possible des deux flancs que les hauteurs pourraient donner contre cette entreprise. Cependant ses abords n'étaient point sans difficultés ; un rideau fort escarpé, de cent cinquante pieds d'élévation, régnait le long de sa rive gauche, il n'était pas absolument contigu au rivage. A l'endroit marqué pour le passage, il laissait entre lui et le bord de l'eau un terrain peu élevé, d'une centaine de pas de largeur. C'etait sur cette plage, qui s'étendait en pente douce jusqu'au lit du fleuve, que l'on se proposait de déposer les bateaux de débarquement avant de les lancer à l'eau, mais il était difficile de les y faire parvenir. Il n'y avait aucun chemin praticable par lequel les voitures pussent descendre de cette hauteur rapide, surtout durant la nuit. On ne pouvait y arriver de Reichlingen, à cause du ruisseau marécageux qui nous en séparait, mais l'on connaissait le courage et l'audace dont

sont capables les soldats français, et l'on était certain de pouvoir faire glisser ces bateaux à bras d'hommes sur la pente rapide du rideau, après les avoir fait débarquer de dessus les haquets sur la crête de la hauteur. La rive gauche était un gravier en pente douce, l'eau n'y devenait profonde que par degrés; la rive droite, où le pont devait aboutir, était haute et escarpée, et le talus en paraissait couvert de gazon; mais si la hauteur de la berge exigeait une rampe, elle présentait aussi l'avantage de couvrir une partie du pont, et de mettre parfaitement à l'abri les troupes de débarquement. Sous d'autres rapports, le point de passage était bien choisi. Ce rideau élevé, si contraire à l'arrivage des bateaux sur le bord du Rhin, procurait pour l'artillerie d'excellentes positions qui dominaient parfaitement la plaine et les hauteurs audessus de Reichlingen; elle fournissait aussi des emplacements très-favorables pour contrebattre avec avantage le canon que l'ennemi aurait pu avoir dans une espèce de redoute construite sur le plateau élevé qui est au dessus de Biberen. Vers le soir du 30 avril, le convoi se remit en marche de Grysberg pour le point de passage. Il fut dirigé sur Ezweilen, d'où il traversa les champs pour arriver sur la crête du rideau qui domine le Rhin. Les bateaux du débarquement formant la tête du convoi, y arrivèrent à dix heures du soir. Ces bateaux furent déchargés de leurs haquets par les pontonniers. Ces barques, mises à terre, furent traînées successivement jusqu'au pied de l'escarpement par une pente fort roide, et portées ensuite sur les épaules. Ce travail fut terminé à minuit, et l'artillerie prit position. Les Autrichiens furent toute la nuit très-alertes et firent des rondes fréquentes. Vers le point du jour, l'infanterie qui devait former l'avant-garde, n'étant pas encore arrivée, ils découvrirent les barques rangées sur la rive occupée par les Français, ils commencèrent aussitôt sur elles un feu de mousqueterie qui, en un instant, s'étendit sur toute la rive. Alors les pontonniers, se voyant découverts, lancèrent leurs bateaux dans le fleuve, et les y traînèrent par un mouvement spontané; ils attendirent ensuite tranquillement des troupes pour les remplir. Le feu de l'artillerie francaise, commençant à jouer peu après, écarta les Autrichiens du rivage. Quatre compagnies, qui se trouvèrent à portée, sautèrent dans les barques et furent bientôt à l'autre bord. La tête de la première demi-brigade

légère arriva au pas de course, elle fut transportée en très-peu de temps à la rive droite. Peu après les troupes vinrent en grand nombre pour s'embarquer, et le succès du premier passage fut entièrement assuré. Il n'y avait plus qu'à s'occuper de la construction d'un pont; il fut mis en état avec la célérité ordinaire aux Français. Dès qu'il fût terminé, les troupes s'y précipitèrent avec une telle ardeur, qu'avant neuf heures du matin, tout le corps d'armée, composé de trois divisions, se trouva de l'autre côté du Rhin. A mesure qu'ils avaient traversé le fleuve, les différents corps se formaient dans la plaine, et s'avançaient en bon ordre; le gros des troupes se porta sur la droite pour s'appuyer au lac de Zell, et un autre, à la gauche, marcha sur Schaffouse en traversant le Stoffelwald pour se réunir aux troupes employées à la fausse attaque sur Paradis. Une partie des pontonniers fut aussitôt détachée pour rétablir le pont sur Stein. Ils y arrivèrent au moment où les Autrichiens venaient de l'évacuer. Ce pont qui avait soixante toises de longueur, dont il n'existait plus que les palées, dont l'arche du milieu avait plus de soixante pieds d'ouverture, fut rétabli en moins de quatre heures, quoiqu'il fallût aller chercher les madriers et les autres bois nécessaires à plus d'une demi-lieue de distance. Dès l'instant où le feu de l'artillerie eut forcé l'ennemi d'abandonner le rivage, le passage du Rhin éprouva peu de résistance; mais si l'on trouva ce point dégarni de troupes ennemies, on ne peut douter que ce ne soit par la raison que le général Kray ne put soupçonner que l'on eût pris, pour passer le Rhin, un emplacement où il paraissait impossible aux voitures d'arriver au bord du fleuve, ce qui lui fit porter plus d'attention du côté de Schaffouse et sur la fausse attaque. Cependant les troupes autrichiennes, postées dans les environs, se rallièrent sur la droite des Français dans un bois entre Weillen et Ramsen; elles s'y défendirent long-temps avec sept à huit pièces de canon. Avant que la cavalerie française fût passée, l'infanterie légère essuya plusieurs charges de la cavalerie ennemie, et le bois qui occupe la pente de Wolkenstein au dessus d'Émishoffen, fut aussi disputé pendant assez de temps par des tirailleurs dont il était garni; mais les forces françaises s'accroissant, l'ennemi fut obligé de plier partout et de se retirer sur Stockak. Le passage secondaire de Paradis ne s'était pas effectué avec au tant de faci-

lité. On y avait appliqué des moyens très-faibles, et l'ennemi s'y montra très-opiniâtre. Le général Goullus, chargé de cette expédition, n'avait, pour la soutenir, que deux bataillons d'infanterie et quatre pièces de canon. Le premier embarquement et les débarquements successifs réussirent, mais l'ennemi se trouvant en force au village de Bussingen et sur les hauteurs couvertes de vignes qui le dominent, les troupes françaises furent trop faibles pour emporter ces positions qu'elles attaquèrent à plusieurs reprises avec la plus grande vigueur. Elles souffrirent beaucoup; cependant elles se maintinrent sur la rive droite, malgré leur infériorité, jusqu'à l'arrivée de la colonne qui avait passé à Reichlingen et qui s'était portée vers Schaffouse sous les ordres du général Bontemps. L'armée autrichienne, craignant alors de se trouver entre deux feux, abandonna le village de Bussingen et se retira. Les Français entrèrent le même jour dans Schaffouse et s'emparèrent du fort de Hohentwiel. 30 *avril* 1800.

REIGNAC (*actions près de l'île*). Les alliés, voulant passer le Rhin, en 1743, s'approchèrent de l'île Reignac, entre l'Alsace et la Souabe, sous les ordres du prince Charles de Lorraine. A peine les eut-on apperçus, que les maréchaux de Noailles et de Coigni, pénétrant leur dessein, agirent de concert pour le faire échouer. Le général de l'Empire y employa tour à tour la force et la ruse; mais ses tentatives furent inutiles. Il s'en fit une dans la nuit du 3 au 4 septembre; elle coûta à la reine de Hongrie trois mille hommes de ses meilleures troupes, qui furent taillés en pièces, ou noyés dans le fleuve. Cet échec consterna tellement le prince de Lorraine, que, désespérant de réussir, il renonça à son entreprise.

REIMS (*siége de*). Edouard III, roi d'Angleterre, voyant que la trève conclue avec la France était expirée, partit de Calais, en 1359, *assisté du plus bel appareil et charroi que l'on eût onc vu sortir d'Angleterre.* A la tête de son armée marchaient cinq cents chevaliers, tous armés de fer, et mille archers; après eux, trois mille hommes d'armes, et cinq mille archers. Lui et ses gens suivaient le connétable; et derrière eux venaient environ six mille charriots, tous attelés et remplis de provisions, d'instru-

ments et d'outils de guerre, et de toutes autres choses nécessaires. Au devant, il y avait jusqu'à cinq cents valets et goujats, tous garnis de pelles et de coignées, pour applanir les chemins et couper les bois et buissons; et ensuite cheminait le bataillon du prince de Galles et de ses frères, composé de plus de deux mille gens d'armes, bien montés et richement couverts. Avec cette armée redoutable, le monarque anglais se présenta, le jour de Saint-André, devant Reims, dont il espérait se rendre maître en peu de temps; mais cette importante place était défendue par messire Jean de Craon, son archevêque, prélat intrépide, et par une forte garnison. Les ennemis souffrirent beaucoup, pendant ce siége, sans pouvoir se flatter d'avoir remporté d'autre avantage que de ruiner les environs de la ville. Après sept semaines d'inutiles efforts, Edouard abandonna une entreprise que le courage des citoyens de Reims lui avait rendue impossible; bientôt il fit la paix avec Jean II. 1359.

RENCHEN (*bataille de*). Les Autrichiens, effrayés de la hardiesse du passage du Rhin, effectué par l'armée du général Moreau dans le mois de juin 1796, rassemblèrent un corps de troupes considérable en avant de la petite ville et de la rivière de Renchen, qui prend sa source dans les Montagnes Noires, vers le Knubis, et vient se jeter dans le Rhin, près de Freystett. Ses bords sont marécageux. L'ennemi était rangé en bataille dans une plaine basse, dominée par le terrain occupé par les Français; des bouquets de bois, garnis d'infanterie et d'artillerie, masquaient ses manœuvres, et lui donnaient la facilité de faire, sans être apperçu, les mouvements convenables pour surprendre l'un ou l'autre de nos flancs. La cavalerie française se déploya avec l'artillerie légère dans les champs en avant de Zimeren; la droite à Molsbach, et la gauche en avant d'Urlaffen. L'affaire s'engagea sur ce dernier point avec la brigade Sainte-Suzanne, lorsque l'armée du général Desaix arriva toute entière. Dès ce moment, l'affaire devint générale; elle s'engagea par une canonnade. Les cuirassiers de Kavagnach tentèrent d'abord de tourner notre droite en la chargeant vivement; les carabiniers, l'artillerie légère, et deux bataillons de la quatre-vingt-dix-septième demi-brigade, résistèrent à cet effort, et dirigèrent si bien leur feu, qu'ils culbutèrent la cavalerie autrichienne, qui s'enfuit, et laissa le

champ de bataille couvert de morts. Ce premier échec ne rebuta pas les Impériaux ; ils tentèrent de s'en venger sur l'aile droite, commandée par le général Sainte-Suzanne. Ils rassemblent toute leur cavalerie, et cherchent à déborder notre infanterie au moment où elle allait s'emparer du bois. Le chef de brigade Fauconnet s'apperçoit de ce mouvement de la cavalerie autrichienne, engagée dans un défilé ; il la charge de front à la tête du sixième de dragons et du quinzième de cavalerie, tandis que l'adjudant-général Levasseur la prenait en flanc. Epouvantée par l'impétuosité de cette charge, la cavalerie autrichienne est rejetée dans le défilé qu'elle avait passé ; l'artillerie est culbutée ; la déroute devient complète : infanterie, artillerie et cavalerie, se sauvent pêle-mêle dans un affreux désordre. Les Français s'emparèrent de la ville de Renchen, de dix pièces de canon, de douze cents prisonniers, six cents chevaux, et beaucoup de caissons ; les Autrichiens laissèrent un grand nombre de morts sur le champ de bataille. 28 *juin* 1796.

RENNES (*siége de*). En 1357, les Anglais s'approchèrent de Rennes, sous la conduite du duc de Lancastre, partisan de la comtesse de Montfort ; ce prince en forma le siége. Depuis six mois, cette ville importante était investie ; rien n'y pouvait entrer. Elle était dans une nécessité pressante, lorsqu'un bourgeois s'offrit d'aller à Nantes avertir Charles de Blois de son danger. A peine avait-il traversé le camp ennemi, qu'il rencontra Bertrand Duguesclin, et l'instruisit du sujet de son voyage. Le chevalier breton rassemble ses gens, se met à leur tête, vient fondre sur les retranchements des Anglais, massacre ce qu'il rencontre, renverse les tentes, y met le feu, s'empare de deux cents chariots de vivres, entre dans Rennes, où il est reçu comme un libérateur. Cette intrépide guerrier, dès sa plus tendre jeunesse, ne respirait que les combats. *Il n'y a point de plus mauvais garçon au monde*, disait sa mère ; *il est toujours blessé, le visage rompu : toujours battant ou battu. Son père et moi, nous le voudrions voir sous terre.* On n'avait pu venir à bout de lui apprendre à lire. *Je suis fort laid*, disait-il, *et partant, jamais je ne serai bien venu des dames ; mais, puisque je suis laid et mal fait, je veux être bien hardi*, et il tint parole. Lorsqu'il entra dans Rennes, le secours d'hommes, d'armes, de vivres, qu'il

amena, et surtout sa présence, rendirent le courage aux assiégés, qui se crurent invincibles. Cependant, les Anglais tentèrent un dernier effort, et donnèrent, le même jour, un assaut général; tout fut inutile, et le duc, désespéré, fut obligé de faire retraite, quoiqu'il eût juré d'emporter la ville, ou de périr devant ses murs. Depuis ce jour, le nom de Duguesclin devint fameux dans toute la France; et l'Angleterre vit dès-lors combien elle aurait à craindre de ce héros naissant.

RENTI (*bataille de*). Henri II, roi de France, forma le siége de Renti, château très-fort, sur les frontières du Boulonnais. Charles-Quint, ayant sous lui Philibert, duc de Savoie, et Ferdinand de Gonzague, marcha au secours de la place, et vint camper si près de l'armée française, que les deux camps n'étaient séparés que par une vallée assez étroite. On en vint aux mains. Les premières charges, à la bataille de Renti, furent funestes aux Français; les Impériaux durent ce commencement de succès aux Reîtres, troupes si redoutables par leur intrépidité, qu'on les appelait *les diables noirs*. Leur commandant, le comte de Vulenfurt, s'était vanté qu'avec ce seul corps, il passerait sur le ventre à toute la gendarmerie française; il s'en croyait si sûr, qu'il avait fait peindre, sur son enseigne, un renard dévorant un coq, figure allégorique qui donnait à entendre que les Allemands tailleraient en pièces les Français, représentés sous la figure du coq, par allusion au mot *gallus*. Tavanes, qui, du chef de sa mère, portait un coq dans ses armes, s'imagine qu'il est personnellement intéressé à enlever aux Impériaux un monument qui paraît blesser sa gloire; cette idée singulière semble ajouter à la bravoure qui lui était naturelle, et il fait en conséquence des efforts prodigieux, qui décidèrent la défaite des Reîtres et celle de toute l'armée. Quoique Tavannes ne commandât qu'une compagnie de cent hommes d'armes, il s'attribua, avec raison, tout l'honneur de cette journée; il le fit bien sentir au duc de Guise, lorsque ce général lui dit : *Monsieur de Tavannes, nous avons fait la plus belle charge qui fût jamais. — Monsieur,* lui répliqua Tavannes, *vous m'avez fort bien soutenu.* Guise, faisant semblant de ne pas comprendre ce que ces mots signifiaient, continua la conversation; et, comme il aurait voulu avoir l'honneur de rester

seul à la tête des troupes victorieuses, il représenta à Tavannes que, devant être épuisé de fatigues après un choc si violent, il ferait bien de s'aller rafraîchir. Tavannes, qui comprend fort bien le motif de tant de zèle, répond fièrement qu'il occupe un poste que Dieu et son épée lui ont acquis, et qu'il ne le cédera à personne. En effet, au lieu d'aller chez le roi, comme tous ceux qui avaient quelque part à cette affaire, il se contenta d'envoyer un officier, qu'il chargea de présenter au prince l'insolente cornette des Reîtres. Le monarque, qui avait vu tout le détail de l'action, envoie chercher Tavannes; ce guerrier arrive enfin, couvert de poussière, les yeux pleins de feu, l'épée sanglante à la main, et dans tout le désordre d'un héros qui sort du carnage. Henri, qui avait été frappé de l'audace avec laquelle il l'avait vu combattre, sent une nouvelle émotion en le voyant paraître; il va au-devant de lui avec précipitation; et, arrachant le collier de l'ordre, qu'il portait à son cou, il le jète sur celui de Tavannes; puis, l'embrassant avec tendresse, lui donne toutes les marques de la plus vive reconnaissance. Personne, jusqu'alors, n'avait été fait chevalier d'une manière si distinguée, et il n'y a jamais eu depuis pareille promotion. Dans la même action, Saint-Fal, lieutenant de François, duc de Guise, s'avançait avec trop de précipitation; le duc court à lui, et, par un mouvement de colère, lui donne un coup d'épée sur le casque, en lui criant de s'arrêter. La bataille finie, on l'assure que Saint-Fal, blessé du traitement qu'il a reçu, veut le quitter. « Monsieur de Saint-Fal, lui dit le duc, dans la tente même » du roi, et en présence de tous les officiers, vous vous » tenez offensé du coup que je vous ai donné, parce que » vous vous avanciez trop; mais il vaut bien mieux que je » vous l'aye donné pour vous arrêter dans un combat où » vous alliez avec trop d'ardeur, que si je vous l'eusse » donné pour vous faire avancer, en blâmant votre lâcheté. » Je pense qu'à le bien prendre, ce coup est plutôt glorieux » qu'humiliant pour vous; et je prends pour juges messieurs » sieurs les capitaines qui sont présents; c'est pourquoi, » soyons amis comme auparavant. » Tout le monde se met à louer le courage de Saint-Fal, qui jure de ne jamais abandonner le duc de Guise. Le roi se distingua dans cette action, à la tête des Suisses, et le duc de Guisse y acquit beaucoup de gloire. Deux mille hommes, couchés sur le champ de bataille,

un grand nombre d'enseignes et d'étendards, et quelques pièces de canon prises, furent des preuves certaines de la victoire des Français. Cependant le roi abandonna le siége de Renti; ce qui, selon quelques historiens, diminua beaucoup sa gloire. Mais un meilleur juge en pensait autrement; c'est Charles-Quint lui-même. Un seigneur lui dit, pour lui faire sa cour, qu'il faisait peindre une galerie dans son hôtel, où il représentait la fuite des Français devant Renti. « Il faut, » répondit Charles-Quint, que votre peintre corrige son » ouvrage; car ce ne fut point une fuite, mais une retraite » qui se fit avec gloire, et en très-bel ordre. » 15 *août* 1554.

RÉTHEL (*journée de*). Le maréchal du Plessis-Praslin s'approcha de Réthel, au mois de décembre 1650, dans le dessein de l'enlever aux Espagnols, qui l'avaient conquise peu de temps auparavant. Le vicomte de Turenne, jeté, par des mécontentements, dans le parti de l'Espagne, laissa investir cette place, ne voulant la secourir que lorsqu'elle serait assiégée dans les formes. Delli-Ponti, le premier homme de ce temps pour la défense des villes, en était gouverneur, et dix-huit cents hommes le secondaient. Cependant ce capitaine, lâche ou traître, se rendit trois jours après les premières attaques, lorsque Turenne parut devant le maréchal du Plessis-Praslin. Il fallut songer à une prompte retraite. Le vicomte ne put éviter le combat. Turenne servait, en qualité de lieutenant-général, sous Don Estevan de Gamare. Le premier choc fut terrible. Le vicomte, commandant l'aile gauche des Espagnols, tomba sur la droite des Français, la rompit, la mit en fuite, et se précipita victorieux sur la gauche. Cette aile venait de triompher de la droite des Espagnols conduite par Don Estevan. Animée par le succès, elle attendit, sans se troubler, Turenne qui accourait; elle l'enveloppa tout-à-coup; elle le pressa, et l'accabla en tête, en queue, en flanc, en sorte qu'il eut bien de la peine à se retirer, suivi du seul de la Barge, lieutenant de ses gardes, et dont le cheval était blessé. Après avoir marché quelque temps, ils apperçurent cinq cavaliers qui venaient à toute bride pour les arrêter. La Barge dit au Vicomte : *Je n'ai qu'un pistolet à tirer, monsieur, que voulez-vous faire ? — Mourir*, dit-il, *la Barge; plutôt que de retourner en*

France servir de spectacle. Deux de ces cavaliers, qui marchaient un peu devant les autres, s'étant approchés d'eux, la Barge alla à un et le tua de son pistolet. L'autre, ayant joint le vicomte, le prit par le baudrier, et lui dit : *Bon quartier, monsieur de Turenne*. Ce général le tua d'un coup d'épée. Des trois cavaliers qui restaient, l'un, qui paraissait être un officier, tire un coup de pistolet au vicomte et le manque ; ensuite ils se retirent tous trois, craignant d'avoir le même sort que leurs compagnons. Un officier du régiment de Beauveau, qui passa dans l'instant, ayant reconnu M. de Turenne, lui donna son cheval, avec lequel il poursuivit sa route sans rencontrer aucun ennemi. Dans cette bataille fameuse, surtout parce que Turenne la perdit, les Français firent deux mille prisonniers, et se rendirent maîtres de huit pièces de canon et de tout le bagage. Turenne, quoique vaincu à Réthel, parut si grand aux Espagnols, qu'ils lui donnèrent pouvoir de nommer à tous les emplois qui vaquaient par la mort des officiers tués dans le combat, et lui envoyèrent cent mille écus à compte de ce qu'ils avaient promis. Mais cet homme, vertueux jusque dans ses égarements, averti qu'on travaille à la liberté des princes, renvoie les cent mille écus, et ne croit pas devoir prendre l'argent d'une puissance avec laquelle il prévoit que son engagement va finir.

RHIN (*passages du*). César eut le premier l'honneur de passer ce fleuve fameux. Les difficultés qui s'opposaient à cette entreprise n'arrêtèrent point ce général accoutumé à vaincre les obstacles. Il raconte ainsi cet exploit glorieux. « On refusa d'abord les secours et les bateaux des peuples voisins, auxquels il n'était pas sûr de se fier, et la valeur romaine chercha en elle-même toutes ses ressources. On entreprit de construire un pont ; et, ce qui rend cette résolution plus étonnante, c'est que le passage devait se faire au dessus de l'endroit où est bâtie Cologne. On joignit ensemble des pieus deux à deux, à la distance de deux pieds l'un de l'autre, de la grosseur d'un pied et demi chacun, et d'une longueur proportionnée à la hauteur de la rivière. Après les avoir un peu aiguisés par le bout, et peut-être armés de fer, on les descendait dans l'eau avec des machines, puis on les enfonçait à coups de mouton, non pas perpendiculairement, mais inclinés suivant

la direction du fleuve. Vis-à-vis de ces deux pieus, et au dessous à la distance de quarante pieds, on en enfonçait pareillement deux autres, inclinés en un sens contraire au courant du fleuve. Ces deux pilotis, composés chacun de deux pieus, étaient retenus en état par une grosse poutre étendue de l'un à l'autre, et qui, étant de deux pieds d'épaisseur, remplissait exactement l'intervalle des deux pieus, et avait pour appui la pièce de bois qui les joignait. Les têtes de cette poutre étaient assujéties et liées de chaque côté au pilotis par de grosses chevilles ou boulons, l'un en dedans, l'autre en dehors; en sorte que les deux pilotis qui liaient la poutre se résistant mutuellement, la construction était si ferme, que plus le fleuve devenait rapide, plus l'ouvrage acquérait de solidité. Après ce premier rang, on en établissait un autre à quelque distance, puis, sur les poutres qui étaient couchées de long, suivant le fil de l'eau, on mettait au travers des perches, des claies, et sans doute de la terre et du gazon, pour former un plancher solide et continu. Au dessus du pont on avait enfoncé d'autres pieus en forme d'arcs-boutants, qui soutenaient le pont contre la violence du fleuve. A quelque distance, il y en avait d'autres pour lui servir de défense, afin que, si les Barbares lâchaient des troncs d'arbre ou des bateaux pour renverser l'ouvrage, cette palissade en amortît l'effet, et empêchât qu'ils n'endommageassent le pont. L'extrême diligence avec laquelle fut exécuté un ouvrage de cette importance, n'est pas moins digne d'admiration que l'ouvrage lui-même. Il fut achevé dans l'espace de dix jours, à compter de celui où l'on avait apporté le bois sur le bord du fleuve. » César, ayant laissé un corps de troupes considérable à la tête du pont de chaque côté, entra dans la Germanie, qu'il se contenta d'épouvanter. 87 *ans avant Jésus-Christ.* (Voyez, pour les autres passages du Rhin, *Tolhuis*, *Dusseldorff*, *Kelh*, *Diersheim*, *Reichlingen.*)

RHINBERG (*prises et bataille de*). Le marquis de Varambon, général espagnol, s'avança vers Rhinberg l'an 1589, et en forma le blocus. Schenk, capitaine hollandais, y jeta plusieurs fois du secours. Les Espagnols parvinrent à le battre dans une seule occasion. Le siége traîna en

longueur. Les états y envoyèrent encore des renforts sous la conduite de François de West. Les Espagnols furent battus, cependant Rhinberg ne put lasser leur patience. Cette ville fut contrainte de se rendre au commencement de février de l'année suivante. Le prince Maurice de Nassau la reprit en 1397. L'année d'après elle fut investie par l'amiral d'Aragon. Un accident termina ce siége. On avait déposé la poudre, dont Rhinberg était bien fournie, dans une grosse tour du château. Un boulet y entra par la fenêtre; le feu y prit; le château, la ville et tous les environs en furent ébranlés; le Rhin fut agité d'une manière épouvantable; un grand nombre de bateaux furent submergés La secousse s'étendit jusqu'au camp des assiégeants. Des pièces d'un poids énorme y furent lancées; et il fut couvert de débris. L'explosion fut terrible dans le château; il sauta presque en entier. Le gouverneur, sa femme, ses enfants, y furent mis en pièces. Tous ceux qui s'y étaient renfermés eurent un sort aussi déplorable. Ce désastre découragea la garnison. Dès le soir même, le 15 octobre, elle proposa de se rendre, et obtint une composition honorable. Rhinberg fut reprise par le prince Maurice en 1601. Cinq ans après, Spinola vint l'attaquer, et y fut reçu après un siége meurtrier. C'était le sixième soutenu par cette ville depuis le commencement des troubles de la Flandre. Elle avait été assiégée, en 1586, par le duc de Parme, prise, en 1590, par le comte de Mansfeld; en 1397, par le prince Maurice; par Mendoza, en 1598; par le prince Maurice, en 1601; enfin elle le fut par Spinola, en 1606. Louis XIV fit en personne la conquête de Rhinberg, en 1672. Jean de With, qui connaissait l'importance de cette ville, dit, quand il en apprit la reddition : *Maintenant le roi peut se vanter d'avoir la moitié de la Hollande sous sa domination*. En 1702, le prince Albert-Frédéric de Brandebourg mit le siége devant Rhinberg; mais le marquis de Grammont fit une telle résistance, qu'il l'obligea de se retirer le 30 octobre. Cependant les Impériaux la prirent le 9 février de l'année suivante. Une partie de l'armée, commandée en Allemagne par le maréchal de Broglie, avait pris ses quartiers dans la plaine de Camp, aux environs de Rhinberg, sous les ordres du marquis de Castries. Le prince héréditaire de Brunswick, avec quinze mille hommes, crut pouvoir la surprendre. Il parut,

le 16 octobre 1760, sur les deux heures du matin; ses colonnes attaquèrent les patrouilles ennemies. A trois heures et demie le feu devint régulier et général, et continua jusqu'à huit avec la plus grande vivacité. Tous les efforts des Hanovriens tombèrent sur l'aile gauche des Français, composée de vieux corps. Leur résistance fut telle, que le prince, désepérant de remporter quelque avantage, leur abandonna la victoire avec perte de quatre mille des siens. Ce coup devint décisif pour Wésel; le siége en fut levé; il sauva en même temps les possessions de l'électeur-palatin.

RHINFELD (*bataille et prises de*). 1. Le duc de Weimar, allié de la France, forma le siége de Rhinfeld en 1638. Cette ville, l'une des quatre forestières, est la mieux fortifiée. Le duc poussait vivement la tranchée, lorsque Jean de Wert vint l'attaquer dans ses lignes le 28 février. Le duc de Rohan y reçut une blessure mortelle, et sa chute fut le signal de la défaite des Français et de leurs alliés. La plupart des généraux malheureux perdent d'abord courage; ils regardent leur armée comme anéantie, parce qu'elle a abandonné son champ de bataille, son canon, ses morts, ses blessés et ses équipages. Cette timidité les conduit à la guerre défensive, la plus difficile de toutes, et qui exige le plus de connaissances profondes. Avec plus de résolution ils verraient qu'il y a peu d'actions décisives, et qu'on peut souvent après une défaite ce qui était possible auparavant. Les ducs de Weimar et de Rohan, deux des plus grands généraux de leur siècle, sont complètement battus par les Impériaux; la moitié de leur armée prise ou taillée en pièces; l'autre s'enfuit et ne s'arrête qu'à cinq ou six lieues du champ de bataille, ils se trouvent sans vivres, sans équipages, sans munitions, et sans artillerie. Tout paraît perdu; mais il reste aux troupes tout leur courage, et aux chefs toute leur tête. Rohan, qui a été long-temps chef de parti, et qui a par conséquent l'esprit fécond en ressources hardies et vigoureuses, propose, quoique blessé à mort, de remarcher à l'ennemi. Weimar trouve l'ouverture digne de sa réputation, de sa vertu, et de l'extrémité où il est réduit. On la fait aux officiers et aux soldats: ils répondent unanimement qu'ils sont prêts à tout entreprendre. Chacun à l'instant se range sous son drapeau. Une marche

de nuit, faite avec une diligence incroyable, mène à l'ennemi qui est surpris, attaqué, et défait. Tous les généraux de l'empereur sont faits prisonniers; l'armée n'existe plus; plusieurs places importantes, plusieurs provinces deviènent la proie du vainqueur. Il y a peu d'exemples d'un pareil succès.

2. En 1678, le 8 juillet, le maréchal de Créqui battit les Impériaux à la tête du pont de Rhinfeld. Les Français en firent un tel carnage que les corps morts, dont le pont était couvert, les empêchèrent d'entrer dans la ville.

3. L'armée française faisait le siége de Fribourg en 1744. M. le chevalier de Belle-Isle se rendit maître des quatre villes forestières. Rhinfeld seule fit résistance et fut emportée d'assaut; le commandant se retira avec sa garnison dans le château qui est situé au milieu du Rhin, sur un roc vif, qu'on regardait comme imprenable, et fit rompre le pont qui communique de la ville au château. Le chevalier de Belle-Isle entreprit de le réparer; les assiégés ayant mis le feu à ce travail, la flamme se communiqua au donjon avec tant de violence, que le commandant fut obligé de se rendre prisonnier de guerre, avec tous ses soldats.

RHINFELS (*prise du fort de*). Il ne restait plus, au mois de novembre 1794, que le fort de Rhinfels, près Saint-Goar, à prendre pour que la rive gauche du Rhin, de Coblentz à Bâle, se trouvât toute au pouvoir des Français, à l'exception de Mayence. Le fort de Rhinfels, à la défense duquel l'art et la nature ont également contribué, était protégé par des batteries sur la rive droite du Rhin, qui donnaient aux ennemis la faculté de s'établir sur la rive opposée, de faire des incursions dans tout le pays dont ils venaient d'être chassés, et de communiquer d'un bord à l'autre, au moyen d'un pont volant établi sur le Rhin. Le général Vincent, de l'armée de la Moselle, chargé de le conduire, se déguisa sous l'uniforme d'un simple volontaire, et, feignant d'être en sentinelle perdue, il eut le temps d'examiner le fort, de le bien reconnaître, et de s'assurer des endroits où l'on pouvait le plus avantageusement placer des batteries. Il fit en conséquence, dès la nuit suivante, commencer les travaux nécessaires. Dès qu'ils furent achevés, son artillerie de position, augmentée de

quatre pièces de douze, fut amenée devant la forteresse contre laquelle avait aussi marché le général Debrun. Vainement les assiégés voulurent faire usage des batteries du fort et de celles de l'autre bord du Rhin, les moyens employés par le général Vincent leur parurent si bien combinés et si décisifs, que la garnison se précipita, le 2 novembre 1794, sur la rive droite du fleuve. Ainsi cette place, dont les nombreux approvisionnements prouvaient la résolution de l'ennemi de s'y défendre long-temps, tomba sans résistance au pouvoir des Français. Les ennemis avaient tout préparé pour faire sauter le fort, dans le cas où ils seraient forcés de l'abandonner, et avaient calculé leurs moyens pour que cette explosion eût lieu pendant que les Français occuperaient ses forts. On découvrit, dans un souterrain, une mèche allumée qui devait mettre le feu au magasin à poudre. Il s'en fallut peu que les Français ne devinssent victimes de leurs succès. On trouva dans ce fort vingt-neuf pièces de canon, des mortiers et beaucoup de fusils.

RHODES (*siéges de*). 1. Mausole, roi de Carie, subjugua Rhodes. Après la mort de ce prince, les Rhodiens se révoltèrent; ils allèrent assiéger Artémise, sa veuve, dans Halicarnasse. Cette princesse avait ordonné aux habitants de tendre la main aux ennemis, comme pour leur livrer la ville. Les Rhodiens, trompés, descendirent de leurs vaisseaux, et laissèrent leur flotte vide pour se rendre dans la place. Pendant ce temps, Artémise fit sortir ses galères, se saisit de la flotte ennemie, et enveloppa les Rhodiens qui furent tous égorgés. Cette reine intrépide s'avança vers Rhodes. Les citoyens, appercevant leurs vaisseaux couronnés de lauriers, jètent de grands cris, et reçoivent avec joie la flotte victorieuse. Leur surprise fut extrême quand ils reconnurent Artémise. Cette reine fit mourir les auteurs de la révolte, et retourna triomphante dans sa capitale. 352 *ans avant J. C.*

2. Démétrius Poliocerte fut chargé par Antigone, son père, de punir Rhodes, qui tenait le premier rang entre les îles Sporades. Démétrius se présenta devant cette cité avec une flotte nombreuse; il savait qu'il allait combattre des guerriers habiles, expérimentés dans la marine, possédant plus de huit cents machines de guerre aussi redoutables

que son hélépole. Pendant un an, on employa toutes sortes de machines pour attaquer ou se défendre. Jamais on ne donna tant d'assauts; jamais assiégeants ne montrèrent autant d'ardeur et de constance; mais le courage des Rhodiens était invincible. Abattait-on un mur, un autre paraissait, et opposait des barrières plus impénétrables que le premier. La flamme consumait des ouvrages élevés à grands frais et par de longues fatigues; un seul instant voyait échouer les efforts de plusieurs mois. Enfin, Démétrius fit avancer son hélépole, énorme machine dont la seule vue inspirait la terreur. Un ingénieur rhodien imagina un moyen de la rendre inutile; il ouvrit une galerie souterraine qu'il poussa sous le chemin par où cette fatale tour devait s'approcher. Le lendemain, quand elle fut arrivée dans ce lieu, le sol fondit tout à coup sous l'hélépole, qui s'avança si avant en terre, qu'il ne fut plus possible de l'en retirer. Cet accident détermina le prince à lever le siége; il consentit à la paix, et fit un traité également agréable et nécessaire aux assiégeants et aux assiégés. 304 *et* 305 *ans avant J. C.*

3. Rhodes fut soumise comme la Grèce, à l'empire des Romains, et quand ceux-ci eurent été anéantis par les Barbares, elle passa sous le joug des Infidèles. En 1308, Foulques de Villaret, grand-maître des chevaliers de Sain-Jean de Jérusalem, forma le projet de conquérir cette île pour en faire le chef-lieu de son ordre. Secondé par tous les souverains de l'Europe, il entra dans l'île, battit plusieurs fois les Sarrasins et les Grecs, et se rendit maître de Rhodes, après quatre ans de fatigues. Cette ville devint florissante sous la domination des chevaliers qui la mirent dans un formidable état de défense. Ces précautions étaient nécessaires. Les Grecs, les Sarrasins, les Turcs, essayèrent plusieurs fois d'y entrer. Mahomet II voulut l'assiéger, ses généraux furent battus, et lui-même mourut en marchant pour cette expédition. La gloire de prendre Rhodes était réservée à Soliman II, dont les troupes s'approchèrent de l'île en 1521. Villiers de l'île Adam, grand-maître des chevaliers de Saint-Jean, y régnait; c'était un homme de guerre, intrépide, courageux, habile, fécond en ressources. Il avait tout au plus six mille guerriers à opposer à deux cent mille hommes. Mais ces guerriers étaient, comme leur chef, remplis de la plus héroïque valeur, et préféraient la mort à l'esclavage.

Rhodes fut investie. On ouvrit la tranchée hors de la portée du canon ; quand on fut plus près de la ville, les Infidèles dressèrent une batterie qui fut bientôt démontée par l'artillerie de la place. Les sorties fréquentes des chevaliers comblèrent leurs travaux. En peu de temps, le découragement devint si général parmi les Turcs, qu'il fallut que Soliman vînt lui-même se montrer à ses troupes pour animer leurs opérations par sa présence.

Ce qu'on lui avait écrit de la mauvaise volonté de ses soldats, ce qu'il apprend en arrivant de leur lâcheté, le détermine à les faire paraître désarmés devant lui, et à les faire environner par quinze mille hommes qui l'accompagnent. « Si j'avais, leur dit-il, d'un ton fier et méprisant et » jetant de tous côtés des regards terribles, si j'avais à parler » à des soldats, je vous eusse permis de paraître devant moi » avec vos armes ; mais puisque je suis réduit à adresser la » parole à de malheureux esclaves, plus faibles et plus ti- » mides que des femmes, il n'est pas juste que des hommes » si lâches déshonorent les marques de la valeur. Je voudrais » bien savoir si, quand vous avez abordé dans cette île, « vous vous êtes flattés que ces croisés seraient encore plus » lâches que vous, et qu'ils présenteraient servilement leurs » mains aux fers dont il vous plairait de les charger? Pour » vous désabuser, sachez que dans la personne de ces che- » valiers, nous avons à combattre les plus intrépides d'entre » les Chrétiens, et les plus altérés du sang musulman. C'est » leur courage qui a excité le nôtre ; en les attaquant, j'ai » cru trouver une entreprise et des périls dignes de ma va- » leur. Est-ce donc de vous, troupes lâches et efféminées, » que je dois attendre une conquête ; vous qui fuyez l'ennemi » avant de l'avoir vu, et qui auriez déjà déserté si la mer » dont vous êtes environnés n'y mettait un obstacle insur- » montable ? Avant d'éprouver une pareille disgrâce, je » ferai une justice si sévère des lâches, que leur supplice » retiendra dans le devoir ceux qui seraient tentés de les » imiter. » A peine Soliman a cessé de parler que les soldats armés tirent leurs épées comme pour massacrer ceux de leurs camarades qui ont excité l'indignation du sultan. Ces malheureux qui voient la mort sur leur tête, implorent avec de grands cris la miséricorde de leur souverain. Leur général, de concert avec lui, appuie leurs prières. Eh bien ! dit Soliman à Péri : « Je suspends à votre prière la punition des

» coupables, c'est à eux à chercher leur grâce dans les bas-
» tions et sur les boulevards de nos ennemis. » Ce mélange de sévérité et de clémence change tous les cœurs. Les plus grands périls se trouvent au dessous de la valeur des soldats qui ont été le plus découragés. Officiers et soldats, pour effacer jusqu'aux moindres traces de leurs murmures, s'empressèrent de se signaler sous l'œil du maître, et cette multitude de bras, jusqu'alors peu terrible, devint enfin redoutable. Les soldats et les pionniers poussèrent la tranchée sans relâche, on y travaillait le jour et la nuit; le grand-maître les voyant soutenus par de gros détachements, ne jugea pas à propos de continuer les sorties dans lesquelles il perdait plus par la mort d'un seul chevalier, que Soliman par celle de cinquante janissaires. Ainsi les Infidèles n'ayant rien à craindre que le feu de la place, travaillèrent avec tant d'activité, qu'ils conduisirent leurs travaux jusqu'à la contrescarpe; et pour rendre leurs lignes plus solides, ils les revêtirent par dehors de poutres et de madriers bien liés. On augmenta ensuite les batteries qui ne cessèrent de foudroyer la ville, mais sans succès, parce que leurs boulets effleuraient à peine les créneaux des murailles. Ils en furent avertis par un juif qui leur servait d'espion dans Rhodes. Aussitôt ils changèrent leurs batteries qui dès-lors tirèrent plus heureusement. Voyant que la place était pour ainsi dire couverte et enterrée sous ses fortifications, ils résolurent d'élever deux cavaliers d'une hauteur supérieure à ses ouvrages, et qui commandassent la ville et ses boulevards. Les soldats et les pionniers, par ordre du général, apportèrent durant plusieurs jours des terres et des pierres qu'ils plaçaient entre les portes d'Espagne et d'Auvergne, vis-à-vis le bastion d'Italie. Ces deux endroits étaient vus à découvert par le canon de la place. Des milliers d'hommes périssaient foudroyés, écrasés; mais on ne comptait point ces pertes; enfin, on vit paraître comme deux collines plus hautes de dix à douze pieds que la muraille, et qui la commandaient absolument; le poste d'Allemagne fut le premier attaqué. Les Turcs dirigèrent leurs canons vers les murailles. On ne croyait pas qu'étant sans terre-plein, elle pût résister long-temps à la violence de ces machines destructives. Le grand-maître s'y transporta et la fit appuyer en dedans par de la terre, des poutres, des fascines; et comme l'artillerie placée sur la porte de son palais, dans un lieu élevé, portait direc-

tement sur les Infidèles, les canonniers chrétiens les ruinèrent, et mirent en pièces leurs gabions et leurs parapets. Il en fallut refaire de nouveaux. Le canon de la ville abîmait tout; et celui des Turcs, au contraire, mal servi et pointé sur un endroit aussi élevé, passait par dessus la muraille et tirait à coups perdus. Rebutés du peu d'effet de leurs batteries, les officiers de Soliman les transportèrent contre la tour de Saint-Nicolas. On la foudroya avec douze canons de fonte, mais il eurent le chagrin de voir le canon démonté et les batteries ruinées par celles de la tour. Pour prévenir cet effet de l'adresse des canonniers chrétiens, ils résolurent de ne tirer que de nuit, et pendant le jour on enterrait le canon sous les gabions dans le sable. A l'approche des ténèbres, on les mettait sur la plate-forme. Plus de cinq cents boulets portèrent contre l'endroit de la muraille qui regardait l'occident, et la firent crouler dans le fossé. Ils s'applaudissaient du succès de cette batterie nocturne, et ils se flattaient d'emporter le fort au premier assaut; ils furent bien étonnés de voir paraître derrière les ruines une nouvelle muraille terrassée avec son parapet, et bordée d'artillerie qui en défendait les approches. Soliman fit attaquer tous les principaux bastions de la place, et le canon ottoman qui les battit jour et nuit durant un mois entier, les endommagea pour la plûpart. Cependant le nombre des chevaliers et des citoyens diminuait considérablement dans Rhodes. On manquait de poudre, le grand-maître en fit faire; on espéra de pouvoir avec ce faible secours, résister assez long-temps pour rebuter l'empereur infidèle. La guerre jusqu'alors ne s'était faite entre les assiégeants et les assiégés, qu'à coups de canon; et quoique celui des Turcs, par la multitude de leurs bouches à feu et l'abondance de poudre fût fort supérieur, cependant ils n'étaient pas encore maîtres d'un pouce de terrain dans les bastions et dans les ouvrages avancés de la place. Les retirades et les retranchements creusés par les chevaliers, tenaient lieu des murailles abattues. On ne pouvait emporter ces nouveaux ouvrages que par un assaut, et pour y monter il fallait tenter la descente du fossé ou le combler. Soliman voyant un nombre prodigieux de pionniers dans son armée, en fit différents détachements pour jeter de la terre et des pierres dans le fossé. Mais les chevaliers, par le moyen des casemates, enlevaient la nuit les décombres qu'on y avait jetés le jour. Les autres pionniers turcs étaient employés à

creuser des mines dans cinq endroits différents, dont chacune conduisait son approche vers le bastion opposé. Quelques-unes furent éventées par la vigilance du fameux de Martinengue, auquel on est redevable de l'invention précieuse de découvrir avec des peaux tendues, en quel endroit se fait le travail des mines. Les Turcs avaient travaillé avec tant d'adresse, que les différents rameaux de ces mines allaient de l'une à l'autre, et tous, pour faire plus d'effet, aboutissaient au même endroit. Deux de ces mines jouèrent l'une après l'autre sous le bastion d'Angleterre. Leur explosion fut si violente, qu'elles renversèrent plus de six toises de la muraille, dont les ruines comblèrent le fossé. La brèche se trouva si large et si facile, que plusieurs bataillons se présentèrent à l'assaut avec de grands cris et le sabre à la main. Ils gagnèrent d'abord le haut du bastion, y plantèrent sept enseignes, et s'en seraient rendus maîtres, s'ils n'avaient rencontré derrière une traverse qui les arrêta. Les chevaliers revenus de l'étourdissement qu'avait causé le bruit effroyable de la mine, accoururent au bastion et chargèrent les Turcs à coups de mousquets, de grenades et de pierres.

Le grand-maître, dans le moment de l'explosion de ce volcan, était dans une église voisine, où il implorait, au pied des autels, le secours du Dieu des armées. Il jugea, à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat qu'avait fait la mine serait suivi d'un assaut. Il se lève dans le moment que les prêtres, pour commencer l'office, entonnaient cette prière préliminaire : *Deus, in adjutorium meum intende*. Seigneur, venez à mon secours. « J'accepte l'augure, s'écrie le pieux général, et, se tournant vers quelques chevaliers qui l'accompagnaient : « Allons, mes frères, leur dit-il, » changer le sacrifice de nos louanges dans celui de nos » vies, et mourons, s'il le faut, pour la défense de notre » sainte loi. » Il dit, et, la pique à la main, il s'avance d'un air terrible. Il monte sur le bastion, joint les Turcs, écarte, renverse et tue tout ce qui ose lui résister. Il arrache les enseignes ennemies, et regagne impétueusement le bastion. Le général de Soliman, Mustapha, rallie les fuyards, et les reconduit à l'ennemi, à coups de sabre. Il y marche lui-même avec audace. Le combat se renouvèle ; la mêlée devient sanglante. Le fer et le feu sont également employés de part et d'autre : on se tue, de loin et de près, à coups de mousquet ou d'épée. On en vient jusqu'à se

prendre corps à corps, et le plus fort ou le plus adroit tue son ennemi à coups de poignard. Les Turcs, en butte aux arquebusades, aux pierres, aux grenades, aux pots-à-feu, abandonnent enfin la brèche, et tournent le dos. En vain leur chef tâche, par ses menaces et par ses promesses, de ranimer leur valeur. On ne l'entend point. Tout fuit, tout se disperse, et Mustapha se retire lui-même, après avoir perdu plus de trois mille hommes. C'est avec cet acharnement furieux qu'on se disputa la victoire, jusqu'au 24 septembre, que Soliman fit donner l'ordre pour un assaut général. Dès le point du jour, les Mahométans, divisés en quatre corps ou quatre armées, s'avancent de quatre côtés, et montent fièrement sur la brèche, malgré les foudres qui partent de la place, malgré un déluge de balles, de flèches, de traits et de pierres. Rien ne les arrête. Les chevaliers accourent en foule; ils repoussent les assaillants, ils les précipitent; ils renversent les échelles. Les infidèles reviènent à la charge avec plus d'impétuosité; mais tous leurs efforts sont inutiles. Les chevaliers sont invincibles. Les prêtres, les religieux, les vieillards, et jusqu'aux enfants, tous veulent avoir leur part du péril, et repoussent enfin l'ennemi. Les femmes ne le cédèrent pas en assiduité aux pionniers, ni en courage aux soldats. Plusieurs perdirent la vie en défendant leurs maris. Une grecque parfaitement belle, et maîtresse d'un officier qui commandait dans un bastion, et qui venait d'être tué, outrée de la mort de son amant, et ne lui voulant pas survivre, après avoir embrassé tendrement deux jeunes enfants qu'elle avait eus de lui, et leur avoir fait le signe de la croix sur le front : « Il vaut mieux, mes chers » enfants, leur dit-elle les larmes aux yeux, que vous » mouriez par mes mains que par celles de nos impitoya- » bles ennemis, ou que vous soyiez réservés à d'infâmes » plaisirs plus cruels que la mort. » Alors, pleine de fureur, elle prend un couteau, les égorge, jète leurs corps dans le feu; se revêt des habits de son amant, encore teints de son sang, se saisit de son sabre, court sur la brèche, tue le premier turc qui s'oppose à elle, en blesse d'autres, et meurt en combattant avec toute la bravoure des héros. Le mauvais succès de tous ces assauts rendit Soliman furieux. Il fit périr Mustapha à coups de flèches; et plusieurs autres capitaines auraient subi le même

sort, si on ne l'eût pas persuadé qu'il pouvait encore réussir dans son entreprise. On ne cessa de combattre et de former des attaques jusqu'au milieu de l'hiver. Enfin les Infidèles triomphèrent. Rhodes, presque entièrement détruite, n'avait plus de quoi les arrêter. La plupart des chevaliers avaient été tués en défendant les fortifications. Le grand-maître Villiers de l'Isle-Adam, voyant avec douleur que tous ses moyens de défense étaient épuisés, sentit très-bien alors qu'il ne pouvait pas faire autrement que de se rendre. Il y est résolu, mais la persuasion où il est que celui qui fait les premières propositions perd beaucoup de ses avantages, lui fait prendre la résolution fixe et invariable d'attendre que les Turcs lui parlent de capitulation. Son projet réussit. Les assiégeants, ignorant l'état de la place, offrent aux assiégés des conditions plus honorables que l'état des choses ne permet de les espérer. Il fallut abandonner cette île fameuse qui avait été, pendant près de trois siècles, la patrie d'une société de héros. Dès que la capitulation fut signée, Soliman entra dans la ville pour témoigner à l'Isle-Adam l'admiration qu'il a de la belle défense qu'il vient de faire. Après une assez longue conversation, le vainqueur se retire, en disant : « Quoique je sois venu seul ici, ne » croyez pas que je manquasse d'escorte ; j'avais la parole » du grand-maître et la foi des chevaliers, qui doivent plus » rassurer qu'une armée entière. » Soliman n'abusa point de sa victoire. Il traita généreusement le grand-maître, qu'il consola, qu'il visita même, et qu'il plaignit, comme le méritait ce personnage immortel. 1522.

RHONE (*passage du*). Annibal, après le siége et la prise de Sagonte, voulut passer en Italie. Il traversa les Pyrénées, entra dans les Gaules, et arriva sur les bords du Rhône, à quatre journées environ au dessus de l'embouchure de ce fleuve. Les Volsques, qui habitaient ses rives, désespérant de se défendre, passèrent à l'autre bord, dans le dessein de lui disputer le passage par la force des armes. Annibal fit préparer une grande quantité de barques ; comme il n'était pas possible d'attaquer de front les barbares, il fit passer le fleuve plus haut par un gros détachement qui, à la faveur des ténèbres, vint se placer en embuscade pour les prendre en queue, lorsque le général aurait donné le signal. Annibal se mettait en état de tenter

le passage ; il fit monter sur les plus grands bateaux ses soldats pesamment armés, et l'infanterie légère sur les plus petits. Les chevaux suivaient à la nage, conduits par des hommes qui, pour cet effet, se tenaient à l'arrière des bateaux. Une grande partie de l'armée se jeta sans opposition sur l'autre bord, et commença le combat. Les barbares s'étaient promis une victoire assurée, quand tout à coup ils entendirent derrière eux le détachement qui était sorti de son embuscade, et avait mis le feu à leur camp. Ils furent enfoncés, et prirent la fuite. Annibal, maître du passage, et vainqueur des Gaulois, se hâta de faire passer le reste de ses troupes. *An* 218 *av. J. C.*

RICARDI (*bataille de*). Les Exilés de Florence, voulant abattre les Médicis, levèrent une armée nombreuse. Barthélemi Colione, leur général, secondé par les Vénitiens, vint attaquer Pise, dépendante de la république. Le siége ne fut pas heureux. Laurent de Médicis rassembla ses amis, et mit en campagne une armée. Colione leva le siége de Pise aux approches de l'armée ennemie, et s'avança fièrement à sa rencontre. La bataille se donna sur le bord de la rivière de Ricardi, dans le territoire de Bologne. Elle est remarquable par quelques circonstances singulieres. Colione, ayant inventé, peu de jours auparavant, la manière de faire rouler l'artillerie en pleine campagne, s'en servit le jour de la bataille, mais sans succès. L'avantage fut égal de part et d'autre; mais Frédéric d'Urbin, n'ayant donné que deux heures de repos aux troupes de Florence, les mena sans aucun bruit, attaquer le camp des Exilés. Il y arriva à la pointe du jour, et trouva les soldats de Colione tellement endormis, qu'il en fit sans peine un grand carnage. *An* 1466.

RIETI (*combat de*). Le roi de Naples envahit, en 1799, les états du Pape. Une colonne napolitaine de quatre mille hommes d'infanterie et de huit cents cavaliers attaqua le général Lemoine campé à Rieti. Ce général n'avait ni cavalerie, ni artillerie, ni un corps de troupes considérable ; il ne put même réunir qu'un bataillon. Cependant cette poignée d'hommes lui suffit pour enlever trente-trois pièces de canon, huit caissons, avec les armes et bagages des Napolitains, qui se sauvèrent lâchement au milieu des montagnes,

laissant en outre douze cents des leurs prisonniers des Français. *Décembre* 1798.

RIGA (*siéges de*). 1. Charles XII faisait trembler Copenhague. Le roi de Pologne investissait Riga, capitale de la Livonie, fortifiée de deux bonnes enceintes bastionnées, et munie d'une forte citadelle. Elle était défendue par le vieux comte Dalberg, général des fortifications de Suède, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, joignait le feu d'un jeune homme à l'expérience de soixante campagnes. Le comte Flemming, depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre et de cabinet, et le sieur Patkul, pressaient tous deux le siége sous les yeux du roi, l'un avec toute l'activité de son caractère, l'autre avec l'opiniâtreté de la vengeance. Mais, malgré plusieurs avantages que les assiégeants avaient remportés, l'expérience du vieux comte Dalberg rendait inutiles leurs efforts, et le roi de Pologne désespérait de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga était pleine de marchandises appartenantes aux Hollandais. Les états-généraux ordonnèrent à leur ambassadeur auprès du roi Auguste de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas prier. Il consentit à lever le siége, plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance. *L'an* 1700.

2. Le 11 juillet 1710, les Russes forcèrent Riga de capituler. Sa garnison, de neuf mille cinq cents hommes, se trouvait réduite à deux mille.

RIMÉNANTE (*combat de*). L'armée des états de Hollande, campée auprès du village de Riménante, était couverte d'un côté par la Démer, et de l'autre par un bois. Ses derrières étaient protégés par de bons retranchements, et elle était bien retranchée sur le front. Malgré cette position, Don Juan d'Autriche s'avança pour l'obliger à engager une action générale et décisive. L'armée flamande se contenta de repousser ses efforts; il tint cette sage conduite jusqu'au premier août 1578, où le général espagnol trouva l'occasion de livrer un sanglant combat. Le colonel Norwis, anglais, d'un courage déterminé, gardait un poste important au dehors du camp ennemi. Don Juan voulut l'en chas-

ser et s'y établir; il le fit charger par un corps choisi d'Espagnols. L'attaque dirigée par Alphonse Martinez de Lève fut meurtrière; mais la résistance des Anglais fut vigoureuse. A la faveur de leurs retranchements et du feu de leur artillerie, ils firent la plus belle défense. Le combat cependant devenait à chaque instant plus furieux; les divers succès balançaient les espérances et les craintes. Les Royalistes, mal postés, furent contraints de céder, et perdirent neuf cents hommes.

RIMINI (*siéges de*). 1. César, aspirant à l'empire de l'univers, oublia ses vertus pour sacrifier à son aveugle ambition; il se disposa à marcher contre sa patrie. Arrivé sur les bords du Rubicon, il fut en proie à mille pensées diverses; il s'arrêta tout à coup; et, se tournant vers ses amis : *Nous pouvons encore revenir sur nos pas*, leur dit-il; *mais si nous traversons ce petit ruisseau, il faudra pousser l'entreprise jusqu'au bout par la force des armes*. Suivant Suétone, il parut dans ce moment un homme d'une taille extraordinaire, jouant d'une flûte champêtre; les soldats s'assemblèrent pour l'entendre. Cet homme merveilleux, saisissant sa trompette, l'emboucha, sonna la charge, et passa à l'autre bord. C'était peut-être une ruse ménagée par César pour encourager ses troupes; au reste, il s'écria aussitôt : *Allons où nous appèlent les dieux et l'injustice des ennemis; le sort en est jeté*; il passe le Rubicon. Le siége et la prise de Rimini en fut la suite, et le prélude de la guerre civile entre César et Pompée, qui anéantit la liberté de Rome. 49 *ans av. J. C.*

2. L'an 538, Vitigès, roi des Ostrogoths, parut devant Rimini, et en forma le siége; il fit avancer vers les murailles une énorme tour, au haut de laquelle était un pont-levis fort large, qui devait s'abattre lorsqu'elle serait à la portée des créneaux. Tous les habitants tremblaient; mais le commandant de Rimini la rendit inutile, en élargissant le fossé durant la nuit, et jetant l'épouvante dans le camp des ennemis par une attaque imprévue. Les plus braves d'entre les Goths y perdirent la vie; Vitigès changea le siége en blocus. L'arrivée de Bélisaire l'obligea de renoncer à cette entreprise.

RIO-JANÉIRO (*prise de*). Le célèbre Duguay-Trouin, aidé de l'argent de quelques marchands, n'ayant encore aucun grade dans la marine, devant tout à sa propre valeur, équipa une petite flotte, voulant venger dans un monde éloigné les maux dont sa patrie était accablée en Europe; il cingla vers le Brésil. Le 14 septembre, il entra dans la baie de Saint-Sébastien de Rio-Janéiro, malgré le feu d'une quantité prodigieuse de batteries, sous lesquelles quatre gros vaisseaux de guerre portugais furent obligés de s'échouer et de se brûler. Le capitaine français fit foudroyer la place, que le gouverneur abandonna le 21, après avoir fait mettre le feu aux principaux magasins, où il y avait pour plus de six millions de marchandises. Duguay-Trouin y entra; il abandonna le pillage à ses soldats, pour les dédommager de leurs fatigues. Les Portugais, pour empêcher qu'on ne ruinât entièrement la ville, donnérent six cent dix mille cruzades, avec une quantité considérable de sucre, de bestiaux et de marchandises. *An* 1711.

RIOTA (*journée de la*). Après la bataille de Ravennes, si glorieuse et si fatale au duc de Nemours, Louis de la Trimouille, le plus habile capitaine de son temps, fut mis à la tête des troupes françaises en Italie; il mit le siége devant Novare, où s'était renfermé François Sforce, duc de Milan, avec six mille Suisses. Les Français étaient près d'y entrer, quand un corps de Suisses vint à son secours. Après avoir délibéré, les généraux français résolurent que la Trémouille resterait dans les lignes avec l'infanterie, tandis que le maréchal Trivulce irait, à la tête de la cavalerie, s'opposer aux ennemis. Comme Trivulce ne l'avait pas approuvé, il conduisit ses troupes à la Riota, poste marécageux entrecoupé de fossés et de canaux. La Trémouille l'apprend, et court avec le corps de bataille et l'arrière-garde; il s'empresse de choisir un endroit plus favorable, mais en vain. Les Suisses surviènent; ceux de la ville se joignent à eux; et, le 6 juin 1513, ils engagent la bataille. L'artillerie française fait d'abord un grand carnage; mais bientôt elle fut emportée, et tournée contre ses maîtres. Le combat devient terrible; l'infanterie allemande et française est taillée en pièces. La Trémouille, blessé à la jambe, se mit à la tête de la cavalerie, et fit sa retraite en bon ordre, après avoir perdu bien du monde; il en coûta quinze cents hommes aux Suisses. Au

commencement de la retraite des vaincus, Robert de la Marck apprend que ses deux fils aînés, couverts de blessures, étaient restés dans un fossé; il perce aussitôt, à la tête de sa compagnie d'hommes d'armes, toute l'armée des vainqueurs; trouve ses fils mourants, charge l'un sur son cheval, l'autre sur celui d'un homme d'armes, et rejoint les Français, après avoir encore traversé l'armée triomphante. Ses deux fils guérirent de leurs blessures.

RIVOLI (*bataille de*). Après la défaite de l'armée autrichienne, commandée par Wurmser vers le commencement de l'hiver de 1799, et sa fuite forcée dans Mantoue, l'empereur d'Allemagne fit les plus grands sacrifices, et déploya la plus grande activité pour se créer une nouvelle armée en Italie. Un armistice conclu sur le Rhin lui permit d'en tirer ses meilleures troupes; elles arrivèrent en poste dans le Tirol. Des soldats furent levés dans ses états héréditaires; des volontaires vinrent s'offrir, et ses ressources se grossirent par les dons généreux des plus zélés de ses sujets. Une armée nouvelle de quarante-cinq mille hommes, avec une artillerie formidable, se réunit sous les ordres du général Alvinzi. La force de ces moyens ne laissa aux Impériaux aucun doute sur la défaite totale des Français, et la prochaine délivrance de Mantoue. Le général Bonaparte, voyant la rapidité avec laquelle les forces de l'Allemagne se réunissaient, pressa la marche des secours promis par le gouvernement français. La cour de Rome, sans être dangereuse, armait et rapprochait le peu de troupes qu'elle pouvait mettre sur pied; elles étaient déjà dans la Romagne, et inquiétaient Reggio, Bologne, Ferrare et Modène. Des correspondances interceptées annonçaient l'intention de l'empereur que Wurmser, dans le cas où il ne pût être secouru à temps, cherchât, avec la garnison de Mantoue, à percer les lignes françaises, et à se jeter, soit dans le Ferrarois, soit dans les états du Pape. Tandis que cet orage grossissait de toutes parts, Bonaparte faisait ses dispositions, et tirait de toutes les divisions de son armée quelques troupes. Il forma une colonne mobile qui se rassembla à Bologne. Par l'éclat donné à leur départ, et les différents rayons par lesquels elles arrivèrent sur cette ville, il a le talent de faire croire à l'ennemi que leur réunion doit former un corps de quinze mille combattants.

La Toscane et Rome sont inquiétées ; cette dernière puissance croit voir une armée près d'envahir ses faibles états ; l'effet moral est le même que si cette armée était en marche. Cependant l'œil de Bonaparte est sur le Pô, sur l'Adige, et sur les mouvements de la gauche de l'ennemi, en même temps qu'il veille sur tout ce que Wurmser peut entreprendre, soit pour s'évader, soit pour former autour de lui, dans le midi de l'Italie, une armée capable de le délivrer. Toutes les divisions actives de l'armée française reçurent l'ordre de se tenir prêtes à marcher et à combattre.

Bonaparte arrive, le 9 janvier 1797, à Vérone, y passe le lendemain la revue de ses troupes. Dans la nuit du 10 il apprend que l'armée impériale fait un mouvement sur toute sa ligne. Dès le 6 elle avait attaqué l'avant-garde du général Augereau, postée à Bevilaqua en avant de Porto-Legnago. Le premier combat n'avait pas été heureux par la faute de quelques conducteurs d'artillerie qui avaient coupé les traits de leurs chevaux. Les Français avaient perdu deux pièces de canon dans la retraite de cette avant-garde, où la valeur du petit nombre de soldats qui défendaient ce poste céda avec gloire à un ennemi trop supérieur. Bonaparte, au moment où il apprend cette nouvelle, laisse seulement, dans les provinces cispadanes, les forces nécessaires, et fait passer sur-le-champ, à marches forcées, deux mille hommes d'élite de la colonne qu'il avait rassemblée pour renforcer la division Augereau, et s'opposer à toutes les entreprises des ennemis sur le Bas-Adige. Il part lui-même pour le blocus de Mantoue, y donne ses ordres, se rend à Vérone, y arrive le 12 dès le matin au moment où le général d'Alvinzy attaque en force la division du général Augereau postée à Saint-Michel. Le combat est opiniâtre ; l'ennemi remporte d'abord qnelques avantages, mais il est bientôt arrêté. La soixante-quinzième demi-brigade, commandée par le général Brune, montra beaucoup de courage et de talents, et contribua en grande partie au succès de cette journée. Les grenadiers de cette demi-brigade enlevérent à la baïonnette une batterie autrichienne ; la cavalerie, commandée par l'adjudant-général Leclerc, se conduisit avec la plus grande valeur ; à deux heures l'ennemi était repoussé. Le général Masséna, qui avait fait les mouvements, fit aux Impériaux sept cents prisonniers, et leur enleva sept pièces de canon.

Dans le moment où les avant-postes de Masséna étaient attaqués, le général Joubert le fut à la Corona, où les Autrichiens avaient déjà obtenu quelques succès et pris une redoute, lorsque le général Joubert, à la tête de quelques braves, et secondé du général Meyer, reprit la redoute à l'assaut, et força les Autrichiens de rétrograder. Joubert fit, dans cette affaire, trois cents prisonniers.

Une colonne d'Impériaux attaqua, dans la nuit du 12 au 13 janvier, les postes français placés près de la porte Saint-Georges de la citadelle de Vérone. Si elle avait dessein de les surprendre, elle fut trompée dans son attente. Elle se battit toute la nuit avec les grand'gardes, mais elle fut repoussée. Tout annonçait un mouvement général de l'ennemi, dont l'attaque des postes de Vérone faisait partie. Le général Alvinzi avait masqué ses mouvements avec tant d'art, que Bonaparte demeurait dans l'incertitude si ses plus grandes forces se trouvaient à Rivoli ou sur le Bas-Adige Dans cette position, il crut devoir rester à Vérone prêt à se porter où il serait nécessaire. Ce général apprit, dans la journée du 13, que le poste de la Corona avait eté attaqué par des forces tellement supérieures, que le général Joubert avait cru devoir l'évacuer; et prendre une position en avant de Rivoli. Ce mouvement s'exécuta en présence de l'ennemi, avec une constance qui annonçait, dans les troupes françaises, l'intention de combattre les Autrichiens dans une position plus avantageuse à l'infériorité de leur nombre. Les Impériaux, multipliant leurs attaques, canonnèrent vivement sur l'Adige entre Ronco et Porto-Legnago. Les forces qui se déployèrent devant le général Joubert, ne laissèrent plus aucune incertitude sur les intentions des Impériaux; il était clair qu'Alvinzi, avec ses principales forces, qui se trouvaient plus considérables du double que celles du général Joubert, voulait percer par Rivoli, et arriver par ce côté à Mantoue. Bonaparte fixe aussitôt ses idées, donne ses instructions sur le Bas-Adige et Vérone, met en mouvement une partie de la division Masséna, fait rapprocher une partie des troupes aux ordres du général Rey à Dezensanno, et les dirige en différentes colonnes et par échelons sur Rivoli. Il y arrive lui-même au milieu de la nuit. Les dispositions du général Joubert, excellentes pour sa division isolée, ne convenaient plus au moment où Bonaparte, avec des renforts, venait prendre

le commandement. Il ordonna à l'instant même de reprendre la position en avant du plateau de Rivoli, et spécialement le poste de San-Marco, que l'on avait évacué, et qui est la clef de la position de ce plateau, seul point par lequel l'ennemi pût faire déboucher, entre l'Adige et le lac de Garda, son artillerie et sa cavalerie. Bonaparte employa le reste de la nuit à reconnaître le terrain et la position des Autrichiens, qui occupaient une ligne importante, forte d'environ vingt mille hommes, leur droite à Caprino et leur gauche en arrière de San-Marco. Alvinzi, qui avait établi depuis plusieurs jours son plan d'attaque pour enfermer le général Joubert, continua son mouvement, ne s'attendant ni à la présence du général Bonaparte, ni aux renforts que pouvait recevoir le général Joubert au moment du combat, et qui se trouvèrent assez considérables pour rendre son opération, non-seulement impossible, mais encore désastreuse. Quant aux dispositions de Bonaparte, elles se trouvaient dans sa tête, et leur exécution dans le tact du moment et l'habitude de laisser ses généraux divisionnaires agir selon les circonstances d'après le but général de l'action. L'ordre donné de reprendre les petits postes en avant de Rivoli, engagea toute la nuit une fusillade assez vive entre les avant-postes. La reprise par les troupes françaises de la position de San-Marco à cinq heures du matin, engagea réellement la bataille, ce qui commença à inquiéter Alvinzi, dont l'exécution du projet d'attaque devait avoir lieu, quelques heures plus tard, lorsque le jour aurait paru. Le général Joubert attaqua l'ennemi par le prolongement des hauteurs de San-Marco, tandis que l'autre partie, occupant la gauche et le centre de la ligne, devait être successivement renforcée par les troupes des divisions des généraux Rey et Masséna, qui se trouvaient un peu en arrière, parce que l'attaque avait réellement commencé plus tôt qu'elle ne devait, et qu'elle avait été commandée par les circonstances. La dix-huitième demi-brigade de bataille, d'abord postée à Bussolingo, puis au lac de Garda, reçut ordre de se rapprocher de la gauche de l'attaque. Ce mouvement rentrait dans les principes du général Bonaparte, de ne point disséminer ses troupes, mais seulement d'éclairer ses flancs.

Le général Joubert, faisant de continuels progrès sur la crête de la rive droite de l'Adige vers la Corona, le

reste de sa ligne se porta également en avant, et obtint des succès. Le centre se trouva sur les hauteurs qui dominent le village de Saint-Martin. Le général Bonaparte crut devoir faire venir alors la quatorzième demi-brigade placée en réserve. Déjà il avait ordonné à un bataillon d'aller attaquer Saint-Martin, lorsqu'il apperçut que la gauche de sa ligne perdait du terrain. Ce mouvement rétrograde était d'autant plus dangereux, que les troupes qui suivaient les Autrichiens sur les côtes perdaient également à leur droite un peu de leur avantage. Il laissa au centre son chef d'état-major Berthier, avec ordre d'agir suivant les circonstances. Il se porta lui-même à la gauche de sa ligne. Pendant le peu de temps qu'il mit à s'y rendre, la vingt-neuvième et la quatre-vingt-cinquième demi-brigades avaient totalement ployé. Le bataillon de la quatorzième qui avait chassé l'ennemi de Saint-Martin, en avait été repoussé, mais il tenait les Autrichiens en échec par un feu très-vif dirigé derrière les haies qui entourent ce village. Les hauteurs occupées par la quatorzième demi-brigade, couvraient le seul débouché par où la droite, commandée par le général Joubert, pouvait se retirer. Aussi l'on vit d'Alvinzi rassembler toutes ses forces pour se porter sur le centre. Bonaparte, sentant toute l'importance de ce poste, et la position critique de cette demi-brigade qui allait se trouver entièrement tournée par sa gauche, s'était rapidement porté à l'endroit du désordre, et y fit aussitôt marcher la trente-deuxième demi-brigade. Masséna est à sa tête. La présence du général en chef et la valeur de cette demi-brigade forcèrent bientôt les Autrichiens à se replier en désordre. Déjà les positions perdues par la vingt-neuvième et la quatre-vingt-cinquième demi-brigades, sont reprises; mais la droite, qui était sur les crêtes, et qui avait vu le désordre momentané de la gauche, s'était déjà repliée en ordre à la hauteur du centre, et défilait par le passage couvert par les hauteurs occupées par la quatorzième demi-brigade. Le général Berthier avait envoyé le deuxième bataillon pour favoriser la retraite de celui qui était dans les haies de Saint-Martin; avec le troisième il occupa le centre des hauteurs. Ce corps, entouré par les forces du centre et d'une partie de celles de la droite de l'ennemi, en reçut le choc avec la plus grande valeur. Les Autrichiens, encouragés par leur nombre, redoublaient

d'efforts pour enlever les canons placés devant la quatorzième. Un capitaine s'élance au devant de la ligne en criant : *Quatorzième , laisserez-vous prendre vos pièces ?* — *Non* , crient tous les grenadiers. Le feu de l'ennemi ayant empêché de parvenir jusqu'à elles , Berthier ordonna de faire un feu terrible sur une batterie ennemie dont le feu plongeait sur ces pièces ; on tua tous les canoniers qui la servaient. La gauche avait non-seulement repris ses positions , mais gagné encore du terrain, lorsque les localités obligèrent notre droite à prendre une position en arrière sur Rivoli, ce qui se fit avec quelque désordre par le tiraillement d'un certain nombre d'Autrichiens qui avaient gagné les hauteurs qui dominent le plateau. L'ennemi chercha à en profiter, mais il n'observa pas qu'en s'abandonnant par sa gauche il se faisait également couper par les succès qu'obtenait notre gauche, si la sienne essuyait le moindre échec.

Effectivement les Autrichiens s'étaient répandus, en descendant des rochers, sur la petite plaine de l'autre côté du ravin dominé par le plateau de Rivoli ; et sur ce plateau même, la clef de notre position, il y avait cinq cents hommes. Bonaparte, qui avait l'œil partout, et qui avait jugé devoir employer un corps de cavalerie à cette attaque, envoya le chef d'escadron Lasalle avec un détachement de cette arme. Le général de division Joubert, qui avait eu son cheval blessé, et qui donnait l'exemple aux grenadiers en ralliant ses troupes, se jeta, un fusil à la main, sur le petit plateau de Rivoli, qu'il réattaqua avec fureur, tandis que Berthier dirigeait le petit corps de cavalerie dans la plaine qui commande ce plateau de l'autre côté du ravin. Cette charge de cavalerie obtint le plus brillant succès. L'infanterie du centre suit ces avantages. Joubert reprend le plateau de Rivoli, culbute les Autrichiens dans le bas de l'Adige, et leur enlève plusieurs pièces de canon. Dans le même moment, Masséna, profitant de ce mouvement rétrograde de l'ennemi, qu'il se trouvait avoir dépassé, et de tous les avantages que lui donnait sa position, fait dix-huit cents prisonniers. Bonaparte, après avoir ordonné toutes les dispositions qui assuraient la victoire sur sa ligne de bataille, fut instruit que ses ennemis, qui ne doutaient pas de battre les Français, avaient fait marcher un corps de quatre mille hommes derrière Rivoli ; ce corps couronnait toutes les crêtes entre l'Adige et le lac de Garda, de ma-

nière que les Français se trouvaient entièrement tournés par ce corps, et que toutes leurs communications étaient coupées avec Vérone et Peschiera. Cependant cette situation n'inquiéta ni le général en chef, ni les militaires éclairés; mais on apprendra sans doute avec étonnement que les soldats français l'envisageaient avec la même sécurité, et qu'on les entendit dire, dans le temps même où le front de la ligne se battait avec le plus d'ardeur : *Eh bien, ceux-là sont encore à nous!* On peut juger, par ce trait, de la confiance inspirée par les généraux aux soldats qu'ils commandaient.

Bonaparte avait disposé deux bataillons de la soixante-quinzième demi-brigade pour faire face à la colonne ennemie qui avait tourné son corps de bataille. On s'observait de part et d'autre. Les Autrichiens criaient aux Français : *Nous les tenons;* et ils se partageaient déjà leurs dépouilles. On était assez près pour s'entendre. Un feu de file part de toute leur ligne : c'était un signal. Aussitôt les troupes autrichiennes, sortant par le bas de l'Adige, se portent avec fureur sur les plateaux de Rivoli. Ils attaquent à trois reprises, ne trouvent que la mort, et fuyent épouvantés. Pendant ce temps, Bonaparte avait fait établir quatre pièces d'artillerie légère qui canonnaient la droite de la ligne du corps ennemi qui avait tourné les Français. La dix-huitième et quelques troupes de la soixante-quinzième demi-brigade, commandées par les généraux Brune et Monnier, reçoivent l'ordre de se porter sur trois colonnes pour attaquer la droite de cette ligne ennemie qui occupait une position avantageuse et qui avait tourné les Français. Ceux-ci partent; il ne semble pas qu'ils aillent porter la mort dans les rangs ennemis; on croirait que c'est une manœuvre d'instruction. Le soldat part en entonant l'hymne du *Chant du départ*. Il fond sur l'ennemi; l'attaque et la déroute ne font qu'un même instant. Toute cette ligne fuit en désordre; les éclaireurs la poursuivent; une centaine de tirailleurs arrivent en même temps qu'elle sur le lac de Garda, lui font mettre bas les armes, et ramènent trois mille prisonniers. L'ennemi était encore maître de la Corona; il ne pouvait plus être dangereux sur ce point; partout il était en déroute et partout poursuivi. On amenait à chaque instant des prisonniers au quartier-général français; mais il restait à vaincre le général Provera, qui avait passé l'Adige à Anguiari. Bonaparte s'y porta lui-même en personne; il

fit en même temps filer vers Anguiari la trente-septième demi-brigade, et rétrograder la division Masséna sur Roverbella. Il ordonna au général Joubert d'attaquer, le lendemain, l'ennemi, s'il était assez téméraire pour rester à la Corona. Le général Murat, après avoir marché toute la nuit avec une demi-brigade d'infanterie légère, devait paraître dans la matinée sur les hauteurs qui dominent la Corona. Après une résistance assez vive, les Autrichiens furent mis en déroute, et ce qui était échappé à la journée de la veille fut fait prisonnier. On fit treize mille prisonniers dans ces deux journées, où les Autrichiens perdirent encore neuf pièces de canon. La bataille de Rivoli fut encore plus glorieuse que celle de Marengo, puisqu'avec dix-huit mille hommes, Bonaparte en défit quarante mille, dont vingt-sept mille furent faits prisonniers jusqu'à la bataille de la Favorite, qui termina cette campagne et décida la prise de Mantoue. Ainsi, inférieur à l'ennemi, et dans un champ de bataille de cinq lieues carrées, il y développa le grand art de se montrer supérieur sur tous les points d'attaque. On l'y voit devancer les colonnes autrichiennes, non pas à une distance de sept à huit lieues, ni dans un intervalle de trente-six et quarante-huit heures, mais les battre l'une après l'autre lorsqu'elles étaient seulement éloignées entre elles de moins d'une heure de chemin. Un tel succès ne peut être que le résultat d'une connaissance parfaite du champ de bataille, d'une grande habileté à pénétrer les vues de l'ennemi, et de la promptitude à créer à l'instant même des moyens pour les déjouer. *Janvier* 1797.

ROCHELLE (*siéges de la*). 1. Les Anglais s'étant rendus maîtres de la Rochelle, les habitants de cette ville importante supportaient impatiemment le joug des ennemis de la patrie. Ils étaient retenus seulement par la crainte des gens de guerre renfermés dans le château qui commandait le port et la ville. Jean Candorier, maire de la Rochelle, proposa de s'en emparer par la ruse. *Nous en viendrons aisément à notre honneur*, disait-il; *car Philippe Mancel* (c'était le nom du commandant anglais) *n'est pas trop-malicieux.* Candorier invite Mancel à dîner, et lui montre un ordre qui lui prescrivait, en sa qualité de maire, de faire la revue de la garnison et de la bourgeoisie. L'ordre était supposé. Le commandant anglais, suivant la coutume des

guerriers de ce temps là, ne savait ni lire ni écrire. Candorier montrait et lisait cet ordre avec une confiance capable d'en imposer. Au jour marqué pour la revue, Mancel fit sortir toute la garnison du château, où il ne laissa que douze hommes. A peine eut-il passé les fortifications, que des bourgeois armés, placés en embuscade derrière une vieille muraille, se mirent entre lui et la citadelle, en même temps qu'un corps de deux cents hommes s'avançait en bon ordre. Les Anglais, se voyant enveloppés, se rendirent à discrétion. Les habitants sommèrent ensuite ceux qui étaient restés dans la forteresse de la remettre sur-le-champ en leur pouvoir. Ils étaient en si petit nombre qu'ils se soumirent sans balancer. Charles V récompensa la fidélité des Rochellois par de grands privilèges. *An* 1372.

2. Durant les guerres de religion, les Réformés n'eurent pas de plus redoutable rempart que la Rochelle. Ils y furent assiégés, en 1573, par le duc d'Anjou, depuis Henri III. Ce prince comptait dans son armée toute la fleur de la noblesse française. Pendant huit mois on livra neuf assauts généraux, et l'on forma plus de vingt attaques toujours inutiles. Le comte de Montgommeri tenta de secourir la ville avec une flotte anglaise; il fut repoussé et forcé de renoncer à son entreprise. Les Rochellois, abandonnés de ces défenseurs, continuèrent de signaler leur valeur par la plus intrépide résistance. Le duc d'Anjou, revenant de visiter une mine, passa par un endroit que l'on voyait de la place; un soldat l'apperçoit et le couche en joue. Hubert Devins, son écuyer, voit le danger du prince, se met devant lui et reçoit le coup. Il eut le bonheur de guérir de sa blessure, et de jouir long-temps de la gloire d'une action si généreuse. On apprend que le duc d'Anjou est nommé roi de Pologne. On fit une nouvelle attaque générale, elle ne réussit pas mieux. Le prince, qui avait déjà perdu vingt-quatre mille hommes, résolut de terminer le siége en faisant la paix. Ce qui se passa durant le siége, est, de la part des Royalistes, le comble de l'extravagance, de l'injustice, et de la férocité. *L'on s'y jouait de la vie des hommes*, dit Mathieu, *et j'ai ouï dire, à ceux qui étaient proches du duc d'Anjou, que, pour passer le temps, et quand on ne savait que faire, on envoyait des soldats à la brèche*. Il n'est pas étonnant qu'une entreprise ainsi conduite ait mal fini, et que

les Rochellois, ayant l'air de se soumettre, pour mettre à couvert l'honneur de la cour, soient réellement restés maîtres de leur ville. Il y avait près de la contrescarpe, un moulin nommé Labrande, dont le capitaine Normand avait obtenu la propriété, sous condition qu'il le ferait garder. Il pense d'abord à le fortifier; mais, voyant qu'il ne parviendra pas à le mettre en état de défense, il se contente d'y tenir, durant le jour, quelques soldats qui se retirent le soir, et qui n'y laissent qu'une sentinelle. Strozzi, un des généraux catholiques, qui croit pouvoir tirer avantage de ce moulin, profite d'un clair de lune pour l'attaquer avec un détachement et deux coulevrines. Un soldat de l'île de Rhé, nommé Barbot, unique défenseur de ce mauvais poste, y tient ferme, tire, avec une célérité incroyable, beaucoup de coups d'arquebuse sur les assaillants, et, en variant les inflexions de sa voix, fait croire qu'il a un assez bon nombre de camarades. Le capitaine Normand l'encourage du haut d'un cavalier, et, lui parlant comme s'il y avait une compagnie entière dans le moulin, il crie qu'on soutiène bravement l'attaque, et qu'on va envoyer du renfort. Barbot, se voyant sur le point d'être forcé, demande quartier pour lui et pour les siens; on le lui accorde. Aussitôt il met bas les armes, et montre toute la garnison dans sa personne. Strozzi, aigri de ce qu'il aurait dû trouver héroïque, veut faire pendre un si brave homme. Biron, plus modéré, se contente de le condamner aux galères. Le soldat se dérobe par la fuite à un châtiment honteux qu'il n'a pas mérité.

3. Le cardinal de Richelieu, qui gouvernait la France et son roi, voulant signaler son ministère, par la conquête de la Rochelle, en fit ordonner le siége. L'an 1627, une armée de vingt-trois mille hommes, ayant Louis XIII à sa tête, vint se présenter devant ce dernier asyle des Protestants. Le cardinal conduisait toutes les opérations sous le nom du roi. La ville était vaste, bien fortifiée, bien située, pourvue d'une nombreuse artillerie, remplie de munitions de toutes espèces, et défendue par des habitants animés par le zèle de la religion. Ils élurent pour maire, gouverneur et général de leur ville Jean Guiton, homme d'une grande valeur. A peine eut-il été revêtu de l'autorité, qu'il assembla les habitants, et prenant un poignard: *Je serai*

maire, leur dit-il, *puisque vous le voulez absolument; mais c'est à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use de même envers moi, dès que je proposerai de capituler; et je demande que ce poignard demeure tout exprès sur la table de la chambre où nous nous assemblons dans la ville.* Richelieu cependant travaillait à bloquer la place. On forma une circonvallation de trois lieues; on la protégea de treize forts flanqués de redoutes et garnis d'artillerie. Mais le grand point était de fermer le port, afin d'arrêter les secours. On essaya d'enfoncer des pieus pour en embarrasser l'entrée. On tendit une chaîne d'une force extraordinaire. Tous ces moyens furent inutiles. Enfin le cardinal résolut de faire une digue. Tout le monde se récria contre un projet si absurde. Louis Métézeau et Jean Tiriot, osèrent seuls se charger de l'exécuter, on les regarda comme des insensés. Il fallait fermer un canal de sept cent quarante toises de largeur, dans un endroit où la mer se précipitait avec violence. On enfonça dans la mer, depuis la pointe de Coreille jusqu'au fort Louis, de longues poutres de douze pieds en douze pieds. D'autres poutres, aussi fortes, les liaient en travers. On jeta dans les intervalles de grosses pierres sèches, auxquelles le limon et la vase servaient de ciment. Cette digue fut tellement élevée, que, dans les plus hautes marées, les soldats y étaient à sec. Son épaisseur était à l'épreuve du canon. Elle avait, vers le bas, environ douze toises de largeur, et quatre seulement par le haut, de sorte qu'elle était en glacis. On éleva à chaque extrémité un fort. On eut soin de laisser une ouverture au milieu pour donner passage aux marées. Mais, pour empêcher les vaisseaux ennemis de pénétrer par cette ouverture, on en rendit l'entrée impraticable, en faisant couler à fond quarante vaisseaux remplis de pierres maçonnées, et en enfonçant quantité de gros pieus dans la mer. Ce grand et merveilleux ouvrage, qui demanda près de six mois de fatigues, était défendu par plusieurs batteries dressées sur la terre ferme, et par deux cents vaisseaux de toute grandeur, bien armés, qui bordaient le rivage. On connut bientôt tout l'avantage de cette digue. La Rochelle qui, jusqualors, avait tiré ses ressources et ses vivres par mer, les consomma en peu de temps. Les Anglais s'approchèrent deux

» La plupart des grands capitaines sont devenus tels par » degrés. Ce prince était né général. L'art de la guerre » semblait en lui un instinct naturel. Il n'y avait en Europe » que lui et le Suédois Tortenson qui eussent eu, à vingt » ans, ce génie qui peut se passer de l'expérience. Le duc » d'Enghien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de » Louis XIII, l'ordre de ne point hasarder de bataille. » Le maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été donné pour » le conseiller et pour le conduire, secondait, par sa cir- » conspection, ces ordres timides. Le prince ne crut ni le » maréchal, ni la cour. Il ne confia son dessein qu'à Gas- » sion, maréchal-de-camp, digne d'être consulté par lui. » Ils forcèrent le maréchal à trouver la bataille nécessaire. » On remarque que le prince, ayant tout réglé le soir, » veille de la bataille, s'endormit si profondément, qu'il » fallut le réveiller pour la donner. On conte la même » chose d'Alexandre. Il est naturel qu'un jeune homme, » épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si » grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein. Il » l'est aussi qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans » inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir.»

Les deux armées occupaient une éminence au milieu de laquelle régnait un vallon assez profond. Le 19 mai, dès le matin, Condé, après avoir harangué les soldats, donna le signal de la bataille, qu'il gagna par ce coup d'œil qui voyait à la fois le danger et la ressource, par cette activité exempte de trouble, qui le portait à propos dans tous les endroits. « Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua » cette infanterie espagnole jusqu'alors invincible, aussi » forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, » et qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait » pas, pour laisser partir la décharge de huit canons qu'elle » renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'at- » taqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. » Les officiers espagnols se jetaient à ses genoux, pour » trouver auprès de lui un asyle contre la fureur du soldat » vainqueur. Le duc d'Enghien eut autant de soin de les » épargner qu'il en avait pris pour les vaincre. Le vieux » comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie es- » pagnole, » et qui, tourmenté de la goutte, se faisait porter en chaise au milieu du massacre et du carnage, « mourut percé de coups. Condé, en l'apprenant, dit

» qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas » vaincu. » Les Espagnols perdirent neuf mille hommes, tués ou pris, et vingt pièces de canon. Un des chefs de l'armée française ayant demandé à un officier espagnol combien ils étaient avant la bataille : « Il n'y a qu'à comp- » ter, répondit-il fièrement, les morts et les prisonniers. » Cette fameuse journée de Rocroy devint l'époque de la gloire française et de celle de Condé ; et, dès ce moment, le respect qu'on avait eu en Europe pour les armées espagnoles se tourna du côté des armées françaises, qui, depuis cent ans, n'avaient point gagné de bataille si célèbre. *An* 1643.

RODELHEIM (*combat de*). Après la prise de Francfort, les Allemands marchèrent de Bonames et d'Escher-sheim contre le général Neuwinger, posté en avant de Bockenheim. Il y eut de part et d'autre une canonnade assez vive, qui dura jusqu'à la nuit. Le général Custine se retira en bon ordre sur Roddelheim et la Nidda ; et dès l'instant où l'obscurité lui permit de cacher ses mouvements, il passa la rivière, fit rompre ses ponts, et se replia sur le camp de Hochst. 3 *déc.* 1792.

RODEMACK (*prise du château de*). Le lieutenant-colonel (depuis général) Laharpe commandait, au mois d'août 1792, le château de Rodemack, dernier poste français, situé au nord de Thionville, non loin de Luxembourg. Lors de l'invasion des Prussiens en Champagne, Laharpe fut sommé de rendre cette forteresse. Quelle résistance peut opposer à une armée formidable une faible garnison dans un château isolé ? Un homme moins intrépide eût cédé à la nécessité ; mais Laharpe, né républicain, proscrit dans la Suisse, son pays, comme aimant trop l'indépendance, avait adopté la France pour patrie. Rendre la place sans se défendre lui paraît une lâcheté incompatible avec la réputation de bravoure qu'il avait acquise dans les campagnes de Bohême, où il avait servi. Il assemble les officiers de sa garnison, ne leur dissimule pas les dangers de leur position ; mais il leur montre la patrie, les yeux fixés sur le premier poste assiégé par l'ennemi. *Balancerons-nous*, leur disait-il, *sur le parti à prendre ? Fuirons-nous comme des lâches ? ou nous faudra-t-il rece-*

voir d'indignes fers ? Défenseurs de la patrie, nous porterions des chaînes ! non. Vaincre ou mourir ! Je vous propose d'employer tous les moyens de résistance en cas d'attaque ; lorsque la résistance deviendra impossible, de faire sauter une partie du château, et de passer à travers l'ennemi, baïonnettes et sabres à la main, pour se retirer sur Thionville. Si toute résistance devient impossible, il reste une ressource à de braves gens, qui ne doivent être pris vivants en aucuns cas, c'est de laisser entrer l'ennemi, et de faire sauter le fort tout à la fois. Tous les officiers souscrivent à ces propositions. Le maréchal Luckner admire ce dévouement héroïque, mais il ne peut voir la France exposée à être privée d'aussi braves défenseurs. Il ordonne l'évacuation de Rodemack. Laharpe en fait transporter les munitions et l'artillerie à Thionville à la vue de l'ennemi, et reçoit de son général le surnom de Brave, à la tête de son armée, dans le camp de Richemont.

ROME (*siéges de*). 1. Rome eut à lutter contre ses voisins, dès les premières années de sa naissance. L'enlèvement des Sabines, et le droit des gens indignement violé, armèrent ses premiers ennemis. Les Sabins de Cures, animés d'un vif desir de vengeance, se présentèrent devant Rome pour la punir. Leur dessein était de la bloquer, lorsque le hasard les rendit maîtres de la citadelle, par la trahison de Tarpéia. Les deux peuples en vinrent aux mains. La victoire balança. Les Romains plièrent à la première charge ; mais ils se rallièrent à la voix de Romulus, et recommencèrent le combat avec opiniâtreté et avec succès. Le carnage allait devenir horrible, lorsque les Sabines, pour l'honneur desquelles on versait tant de sang, se jètent entre les combattants, les cheveux épars, tenant entre leurs bras les tristes fruits de leurs mariages, et poussant des cris lamentables. Leurs voix, leurs larmes, leur posture suppliante, firent tomber les armes des mains, et suspendirent l'animosité des guerriers. Les Sabines devinrent médiatrices entre leurs parents et leurs maris. On fit la paix, à condition que les deux peuples n'en feraient plus qu'un, et que les deux rois, Romulus et Tatius, règneraient ensemble. *747 ans av. J. C.*

2. Tarquin le Superbe, ne pouvant recouvrer sa cou-

ronne par artifice, employa la force. Ce prince eut l'adresse d'intéresser dans sa querelle les peuples et les rois voisins. Porsenna, le plus puissant monarque d'Italie, leva, pour le défendre, une armée nombreuse, et mit le siége devant Rome. Dans un assaut, les deux consuls furent blessés, et les Romains éperdus ne purent soutenir ses efforts. L'armée des Etrusques s'attacha à forcer un pont dont la prise entraînait celle de la ville même. Horatius, surnommé Coclès, parce qu'il avait perdu un œil, osa seul arrêter les troupes de Porsenna, pendant que ses compagnons rompaient le pont derrière lui. Quand ils eurent fini, il se jeta dans le Tibre, et regagna l'autre bord.

Le roi de Clusium, ayant manqué cette entreprise, songea à réduire la place par famine; mais l'action hardie d'un jeune romain le fit bientôt changer de dessein. Mutius, animé du même feu qui enflammait Coclès, voulut délivrer sa patrie des maux qu'elle souffrait. Il marche vers le camp ennemi, déguisé en étrusque, entre dans la tente du roi: appercevant le secrétaire de ce prince superbement vêtu, il le poignarde au lieu de Porsenna. On l'arrête, on le conduit au roi, on l'interroge, on étale à ses yeux tous les instruments du supplice. Mutius, d'un air fier et sans s'effrayer des menaces: *Je suis Romain*, dit-il; *je sais souffrir, je sais mourir.* En même temps, comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porte sur un brasier ardent, et la laisse brûler, en jetant sur Porsenna des regards terribles. Ce prince étonné admire le courage intrépide du jeune romain, et conclut un traité de paix, qui délivre Rome du plus redoutable ennemi qu'elle eût eu depuis sa naissance.

Parmi les ôtages donnés par les Romains était Clélie, jeune encore, mais remplie d'un courage au dessus de son sexe et de son âge. Elle persuada à ses compagnes de se sauver du camp des Etrusques, et de regagner Rome, en traversant le Tibre. Elles en vinrent à bout, malgré les traits qu'on leur tirait du rivage. On loua leur hardiesse dans Rome; mais on les renvoya à Porsenna, pour ne point violer la foi publique. Ce prince, ravi de tant de vertus, donna la liberté à ces généreuses filles, et resserra les nœuds de l'alliance qu'il venait de faire avec une ville qui produisait tant de héros. 507 *ans avant J. C.*

3. Coriolan, exilé de sa patrie par des tribuns séditieux, engagea les Volsques à faire la guerre aux Romains. Il fut déclaré général. Il se met en campagne, la vengeance dans le cœur. Après un grand nombre de victoires, il marche droit à Rome, et investit la place comme pour en former le siége. Un dessein si hardi jète les patriciens et le peuple dans une égale consternation. La haine cède à la peur On envoie des députés à Coriolan, qui les reçoit avec la fierté d'un ennemi qui veut donner la loi. Les généraux romains l'exhortèrent à la paix; ils le conjurèrent d'avoir pitié de sa patrie; et d'oublier les torts d'une populace assez punie par les maux dont il l'accablait. Mais ils n'en rapportèrent que cette rigoureuse réponse, « qu'il fallait restituer aux » Volsques tout ce qu'on leur avait enlevé, et leur donner » le droit de bourgeoisie. » De nouveaux députés sont congédiés de la même manière. Le courage de ces Romains, si fiers et si intrépides, semblait passé avec Coriolan dans le parti des Volsques. On ne savait plus obéir; on ne connaissait plus de discipline; on ne prenait conseil que de sa timidité. Enfin, après bien des délibérations tumultueuses, on emploie les ministres de la religion pour fléchir l'implacable ennemi. Des prêtres, revêtus de leurs habits sacrés, s'avancent gravement dans le camp des Volsques, et le plus ancien d'entre eux conjure Coriolan de donner la paix à sa patrie, et le supplie au nom des dieux d'avoir quelque compassion des Romains, ses concitoyens et ses frères; ils le trouvèrent également dur et inflexible. Quand on les vit revenir à Rome sans avoir pu rien obtenir, on crut la république perdue. On remplissait les temples, on embrassait les autels des dieux; on courait de tous côtés, en poussant des cris lamentables. Rome présentait le tableau de la plus profonde douleur. Véturie, mère de Coriolan, et Volumnie, son épouse, sauvèrent leur malheureuse patrie. Elles allèrent se présenter devant lui, le conjurèrent par tout ce qu'il y a de plus sacré d'épargner une ville qui l'avait vu naître, et qui renfermait encore sa mère, son épouse et ses enfants. Coriolan aimait tendrement sa mère; il ne put résister à ses larmes. Il leva le siége, et délivra Rome de la plus grande terreur qu'elle eût éprouvée. 488 *ans av. J. C.*

4. Les débris de la journée d'Allia firent présager à la

république ce qu'elle avait à attendre des Gaulois victorieux. Le sénat, dans cette alarme générale, sut profiter du temps que les barbares employaient à jouir des fruits de la victoire. Ne se trouvant pas des forces suffisantes pour défendre Rome, il jeta dans le Capitole tous les hommes capables de porter les armes; on renvoya toutes les bouches inutiles; les vieillards, les femmes et les enfants se réfugièrent dans les champs ou les villes les plus voisines. Il demeura seulement dans Rome quelques pontifes et d'anciens sénateurs, qui, ne voulant survivre ni à leur patrie, ni à leur gloire, se dévouèrent généreusement à la mort pour appaiser, suivant leur croyance, la colère des dieux infernaux. Ces hommes vénérables, pour conserver jusqu'au dernier soupir les marques de dignité qu'ils croyaient devoir finir avec eux, prirent leurs habits sacrés ou leurs robes consulaires, et se placèrent à la porte de leurs maisons dans des chaires d'ivoire, où ils attendirent avec fermeté l'arrêt que le destin allait prononcer sur Rome. Brennus y arriva trois jours après sa victoire. Surpris de trouver les portes ouvertes, les murailles sans défense, les maisons sans habitants, il soupçonna quelque stratagème. Cependant, le long calme le rassura. Il mit des corps-de-garde, et s'assura de sa conquête; puis, en se répandant avec ses troupes dans les rues et les quartiers de Rome, le premier objet qui se présenta à ses yeux furent ces respectables vieillards qui s'étaient dévoués à la mort. Leurs habits magnifiques, leurs barbes blanches, un air de grandeur et de fermeté, leur silence même, étonnèrent Brennus, en inspirant à l'armée une crainte religieuse. Un gaulois, moins touché de cet auguste spectacle, et plus hardi que les autres, osa prendre insolemment la barbe d'un ancien sénateur. Ce généreux vieillard lui décharge un coup de son bâton d'ivoire sur la tête; le soldat irrité le tue aussitôt. Ce fut le signal du carnage : tous furent massacrés sur leurs chaires, et les habitants qui n'avaient pu échapper furent passés au fil de l'épée. Brennus attaqua le Capitole, mais il fut repoussé avec perte; désespérant de pouvoir s'en rendre maître par la force, il eut recours à un blocus pour l'affamer. Afin de se venger de la résistance des Romains, il fit mettre le feu dans la ville; et bientôt Rome n'offrit plus que des collines environnées de débris fumants.

Les Gaulois, enflés de leurs succès, croyaient tenir tout le pays dans la crainte; ils ne gardaient ni ordre, ni discipline. Les uns se répandaient dans la campagne pour piller; les autres passaient les jours entiers à boire. Tout le peuple romain leur semblait renfermé dans le Capitole; mais Rome retrouva dans Camille un vengeur. Ce grand homme, exilé par des concitoyens ingrats, s'était retiré à Ardée. Il persuada à la jeunesse de cette ville de le suivre. De concert avec les magistrats, il sort pendant une nuit obscure, tombe sur les Gaulois ensevelis dans le vin, en fait une horrible boucherie, et ranime par ce succès le courage abattu de ses concitoyens. Ils se rangèrent en foule sous ses étendards, et regardant Camille comme leur unique ressource, ils le choisirent pour chef. Mais il ne voulut rien faire sans l'ordre du sénat et du peuple renfermés dans le Capitole. Il était presque impossible d'y parvenir. Un jeune Romain eut la hardiesse de se charger de cette périlleuse entreprise. Il réussit. Camille, déclaré dictateur, trouva une armée de plus de quarante mille hommes, qui se croyaient invincibles sous un si habile général.

Les Gaulois apperçurent cependant les traces du jeune Romain; Brennus essaya, pendant la nuit, de prendre le Capitole de ce côté. Après bien des efforts, quelques-uns parviènent au haut du rocher, et sont déjà sur le point d'escalader les murailles; la sentinelle était endormie: rien ne s'opposait aux Gaulois. Des oies consacrées à Junon s'éveillèrent au bruit que fit l'ennemi, et se mirent à crier. Manlius, personnage consulaire, accourt, fait face aux barbares, en frappe deux rudement, et les fait rouler du haut du rocher. Tous les Romains accourent; les ennemis sont accablés. La plupart tombent dans des précipices, et très-peu regagnent leur camp. On précipita la sentinelle, qui s'était laissée surprendre, et l'on récompensa la vigilance de Manlius. Brennus, irrité d'avoir échoué, resserra la place de plus près, pour y augmenter la famine, qui se faisait aussi sentir dans son camp, depuis que Camille s'était rendu maître de la campagne. On proposa bientôt un accommodement; on convint de donner mille livres d'or à Brennus à condition qu'il lèverait le siége, et sortirait des terres de la république. On apporta l'or; mais, quand on le pesa, les Gaulois se servirent de faux poids; les Romains se récrièrent; et Brennus, se moquant de leurs plaintes, met,

outre le poids, son épée et son baudrier dans le plat qui contre-pesait l'or, ajoutant la raillerie à l'injustice. *Malheur aux vaincus*, dit-il d'un ton barbare. Dans ce moment même, Camille survient; il s'avance avec une bonne escorte vers le lieu de la conférence; et, apprenant tout ce qui s'y était passé : *Remportez cet or dans le Capitole*, dit-il aux députés des Romains; *et vous*, *Gaulois*, ajouta-t-il, *retirez-vous avec vos poids et vos balances, ce n'est qu'avec le fer que les Romains doivent recouvrer leur patrie.* On en vint bientôt aux mains; Camille fit avancer ses troupes : on se chargea avec fureur. Les Romains, animés par la vue de leur patrie ruinée, font des efforts incroyables. Les Gaulois ne peuvent soutenir leur impétuosité; ils sont enfoncés; et fuient de tous côtés. Brennus les rallie, lève le siége, et campe à quelques milles de Rome; Camille le suit avec la même ardeur, l'attaque de nouveau, et le défait. La plupart des Gaulois furent tués sur la place ou dans leur fuite par les habitants des villages voisins; et il n'en resta pas un seul pour porter dans son pays la nouvelle de leur défaite. Ainsi Rome fut sauvée par la valeur d'un illustre exilé qui, oubliant l'injustice et l'ingratitude de sa patrie, mérita d'en être appelé le second fondateur. 387 *ans avant J. C.*

5. Annibal, pour effrayer les Romains, vint se présenter devant Rome. Les consuls, qui avaient eu ordre de veiller à ce que la république ne reçût aucun dommage, se mirent en devoir de le combattre. Lorsqu'on était sur le point d'en venir aux mains, un orage obligea les deux partis de se retirer; la même chose arriva plusieurs fois : en sorte qu'Annibal, croyant voir dans cet événement quelque chose de surnaturel, dit, au rapport de Tite-Live, que tantôt la fortune, et tantôt la volonté, lui manquaient pour se rendre maître de Rome. Ce qui le surprit davantage, fut que, pendant qu'il était campé à l'une des portes de la ville, les Romains en avaient fait sortir, par une autre une armée pour l'Espagne, et que le champ dans lequel il s'était campé avait été vendu dans le même temps, sans que cette circonstance eût rien diminué de son prix. Pour se venger, il fit mettre à l'encan les boutiques d'orfèvres, qui étaient autour de la place publique de Rome; puis il se retira. 211 *ans avant J. C.*

6. La guerre déclarée à Mithridate, roi de Pont, fut le signal de la discorde entre Marius et Sylla. Ces deux rivaux dont l'ambition ne connaissait point de bornes, demandèrent en même temps le commandement de l'armée. Sylla l'obtint du sénat, et alla sur-le-champ se mettre à la tête des troupes. Marius profita de son absence; aidé du tribun Sulpicius, il excita tellement le peuple contre les nobles, qu'on dépouilla Sylla de son emploi, dont on l'honora lui-même. Sylla, loin d'obéir au décret du peuple, marcha droit à Rome avec son armée, composée de quarante mille hommes. C'était la première fois, depuis Coriolan, que cette ville infortunée se voyait assiégée par un de ses citoyens. Dépourvue de tout, et n'ayant pour sa défense que quelques soldats ramassés à la hâte par Marius, elle ne fit pas une longue résistance. Sylla y entra en ennemi; la multitude monta sur les toits, s'arma de tout ce qu'elle rencontra, et fit pleuvoir sur les soldats de Sylla une grêle de pierres et de tuiles qui ne leur permit pas d'avancer. Sylla, oubliant et ce qu'il devait à sa patrie, et ce qu'il se devait à lui-même, crie aux siens de mettre le feu aux maisons; et, s'armant d'une torche ardente, donne à ses soldats l'exemple de l'incendie. Marius, trop faible, céda à son rival, et lui abandonna le centre de l'empire. Le vainqueur affecta une grande modération, empêcha le pillage de sa patrie, réforma le gouvernement, éleva l'autorité du sénat sur les débris de celle du peuple; fit tuer Sulpicius, avec dix autres sénateurs, partisans de son ennemi, et s'embarqua pour l'Asie.

Cette seconde absence replongea Rome dans de nouveaux malheurs; la faction du peuple, dont Marius était l'âme, excitée par Cinna, reprit courage. Ce consul, ayant gagné quelques tribuns, causa tant de troubles, qu'il se fit chasser de la ville, et dépouiller du consulat; mais il parvint à engager dans sa querelle une grande armée campée dans la Campanie, et presque tous les peuples d'Italie. Marius, qui s'était réfugié dans l'Afrique, repassa la mer, et vint se joindre à Cinna; il fut sur-le-champ déclaré proconsul. On voulut lui donner des faisceaux et des licteurs; mais il les rejeta : *De tels honneurs*, disait-il, *ne conviènent point à un banni*. On tint conseil, et il fut résolu d'aller attaquer Rome; l'exemple en avait été donné par Sylla.

Rome, toujours victorieuse contre les ennemis du dehors, toujours trop faible contre les attaques domestiques, se vit

assiégée par quatre armées, commandées par Marius, Cinna, Sertorius et Carbon. Maîtres de tous les passages, ils affamèrent cette cité, et réduisirent aux abois leurs concitoyens. Pompeïus Strabo vint enfin, mais trop tard, au secours de sa patrie avec une armée. Rome consternée, et se voyant sans cesse à la veille de sa ruine, envoya des députés aux ennemis pour les inviter à entrer dans la ville; on tint conseil. Marius et Cinna, après avoir désigné leurs victimes, la livrèrent à toutes les horreurs de la guerre. Une multitude d'illustres Romains furent immolés à la vengeance des deux chefs; Marius inonda sa patrie du plus pur sang de la république. La naissance et les richesses étaient des crimes impardonnables; un signe de tête de ce tyran était un arrêt de mort. Cette âme féroce et barbare, après avoir exercé les plus horribles cruautés, mourut peu de temps après cette honteuse victoire, au milieu de Rome même, dont il avait été le sauveur et le bourreau. 87 *ans avant J. C.*

7. Alaric, roi des Goths, entra en Italie, et s'avança vers Rome pour en former le siége. Dans sa route, un pieux solitaire vint se jeter à ses pieds, le suppliant avec larmes d'épargner cette ville, devenue le centre du monde chrétien. *Mon père,* lui répondit le prince, *ce n'est pas ma volonté qui me conduit; j'entends sans cesse à mes oreilles une voix qui me crie : Marche, Alaric, et va saccager Rome.* Il la réduisit à la plus affreuse extrémité, en fermant aux assiégés tous les passages des vivres, et en se rendant maître de la navigation du Tibre. La peste se joignit bientôt à la famine; Rome n'était plus qu'un vaste cimetière : il fallut songer à traiter avec le roi des Goths.

Les députés de Rome lui déclarèrent que le peuple romain accepterait la paix sous des conditions raisonnables; mais que, si sa gloire était flétrie, il avait résolu de livrer bataille. *A la bonne heure,* répondit Alaric avec un grand éclat de rire; *jamais il n'est plus facile de faucher le foin que quand l'herbe est plus drue.* Il fallut quitter cette antique fierté, et se soumettre. Le vainqueur ordonna de lui remettre l'or, l'argent, les meubles et les esclaves étrangers qui étaient dans la ville. *Eh! que laissez-vous donc aux habitants,* demandèrent les députés? *La vie*, répondit Alaric. Après de longues contestations, on convint enfin que Rome donnerait cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, quatre

mille tuniques de soie, trois mille peaux teintes en écarlate, trois mille livres d'épiceries; et, pour ôtages, les enfants des plus nobles citoyens. Quand ces conditions furent remplies, le roi des Goths leva le siége. *An* 408 *de J. C.*

8. Deux ans après, Alaric, provoqué sans cesse à la vengeance par les perfidies des Romains, se présenta de nouveau devant le Capitole, et serra Rome de très-près. Le siége fut long; mais on n'en a point conservé les circonstances. Le 24 du mois d'août, le prince goth entra dans la ville, dont quelques traîtres lui ouvrirent les portes durant la nuit. Rome fut saccagée par le soldat furieux; ses richesses, ses meubles précieux, ses édifices, ses temples, ses maisons, devinrent la proie des flammes. Le sang des citoyens inonda les rues et les places; les femmes furent outragées et immolées sur les cadavres de leurs maris et de leurs pères égorgés; les enfants furent écrasés entre les bras de leurs mères. Le ciel sembla s'armer de concert avec les Goths pour punir Rome; la foudre réduisit en poudre ce que la flamme avait épargné.

Les Goths, cependant, respectèrent les églises; ces saints lieux furent un asyle inviolable pour tous ceux qui s'y réfugièrent. Un officier étant entré dans une maison qui servait de dépôt à l'église de Saint-Pierre, et n'y trouvant qu'une femme avancée en âge, lui demanda si elle avait de l'or et de l'argent. *J'en ai beaucoup*, répondit-elle; *je vais le mettre sous vos yeux*. En même temps elle étala un grand nombre de vases précieux. *Ils appartiènent à Saint-Pierre*, dit-elle; *enlevez, si vous l'osez, ces richesses sacrées, je ne puis les défendre. Je vous les abandonne; mais vous en rendrez compte à celui qui en est le maître*. Le barbare n'osa porter une main impie sur ce dépôt, et envoya demander les ordres du roi. Alaric ordonna de faire porter tous ces vases à la basilique de Saint-Pierre, et d'y conduire cette femme avec tous les Chrétiens qui se joindraient à elle. Ce fut un spectacle aussi surprenant que magnifique de voir une longue suite de soldats qui, tenant d'une main l'épée nue, et soutenant de l'autre les vases précieux qu'ils portaient sur leurs têtes, marchaient avec une contenance respectueuse, et comme en triomphe, au milieu du bouleversement et du désordre.

Les femmes chrétiennes signalèrent leur courage d'une

manière éclatante dans cette funeste journée; une veuve respectable par son âge et sa naissance, appelée Marcelle, retirée avec une jeune fille fort belle, qu'elle formait à la piété, fut assaillie par une troupe de soldats qui, d'un air menaçant, lui demandèrent son or. *Je l'ai donné aux pauvres*, répondit-elle. Les barbares irrités la chargèrent de coups; insensible à la douleur, elle leur demanda, pour toute grâce, de ne la point séparer de sa compagne, que sa beauté pouvait exposer à des insultes plus cruelles que la mort. Les Goths, attendris, les conduisirent toutes deux à la basilique de Saint-Paul.

Un jeune officier, épris de la beauté d'une Romaine, après avoir mis tout en œuvre pour la faire consentir à ses desirs, lui présenta l'épée nue; et, comme s'il eût voulu lui abattre la tête, il lui fit une légère blessure, pour la réduire par la crainte de la mort; mais cette femme généreuse, loin de s'effrayer du sang dont elle se voyait couverte, présentant le cou à l'ennemi : *Recommence*, dit-elle, *et songe à mieux frapper*. L'épée tomba des mains du barbare; il conduisit sa captive à l'église de Saint-Pierre, et recommanda aux gardes de ne la remettre qu'entre les mains de son mari. C'est ainsi que Rome, 1163 ans après sa fondation, perdit en un seul jour cet éclat qui avait ébloui l'univers. Elle ne fut point détruite cependant; bientôt elle fut repeuplée; mais, depuis cet instant d'humiliation, cette reine de l'univers ne fut plus que le jouet et la proie des barbares qui la saccagèrent tour à tour. *L'an* 409.

Bélisaire, après la prise de Naples, l'an 538, se renferma dans Rome, et se disposa à soutenir un siége, si Vitigès voulait entreprendre de l'attaquer. Le nouveau monarque, à la tête de cent cinquante mille combattants, marcha vers la capitale de l'Italie; il demandait à tous ceux qu'il rencontrait sur sa route, si Bélisaire était encore dans Rome. *Prince, soyez tranquille sur ce point*, lui répondit un prêtre; *de toutes les pratiques militaires, Belisaire n'ignore que la fuite*. Ce général avait fait construire un fort sur un pont, à un mille de Rome, et l'avait pourvu d'une bonne garnison; ces lâches guerriers, saisis de frayeur à l'approche des Goths, prirent la fuite, et se dispersèrent dans la Campanie. Le lendemain, dès la pointe du jour, Vitigès passe le pont avec une grande partie de son armée.

En s'avançant, il rencontra Bélisaire, qui venait, avec un corps de mille chevaux, reconnaître le terrain; sa surprise est extrême, en voyant les ennemis; mais, sans s'étonner de leur nombre, il s'arrête, et les reçoit à la tête de sa petite troupe. Ici, les exploits et la valeur de Bélisaire tiènent du prodige; au plus fort de la mêlée, le brave chef des Romains est reconnu par quelques transfuges, qui s'écrient de toutes parts : *Au cheval bai, compagnons; tirez au cheval bai!* Assailli de tous côtés, il est en butte à tous les traits. Enflammé d'un généreux courage, il écarte les uns, renverse les autres, écrase tout ce qu'il rencontre. Les Romains voient le péril de leur général, et courent à lui; l'environnent, se précipitent au devant des coups, lui font un rempart de leurs boucliers et de leurs corps. Les Goths, effrayés, tournent bride, et sont poursuivis jusqu'à leur camp; le reste de leur armée arrêta les vainqueurs, et les força de fuir à leur tour jusqu'à une hauteur voisine, où ils se rallièrent. Alors le combat recommença; les Romains, trop inférieurs, auraient eu peine à faire retraite, sans la valeur héroïque d'un officier nommé Valentin. Ce nouveau Coclès tint seul contre toute la cavalerie des Goths, et donna aux siens le temps de gagner Rome; on leur en ferma les portes. En vain Bélisaire fait entendre son nom aux habitants, et les presse de le laisser entrer; persuadés qu'il avait péri dans le combat, ne pouvant d'ailleurs le reconnaître à cause du sang et de la poussière qui lui couvraient le visage, ils n'ont aucun égard à ses ordres. Dans cette extrêmité, Bélisaire anime ses gens, et retourne avec fureur sur l'ennemi, qui le serrait de près. Les Goths, s'imaginant qu'il était à la tête de troupes fraîches sorties de la ville, lâchent le pied, et regagnent leur camp. Bélisaire rentre triomphant dans la ville, où il est reçu avec les transports de la plus vive allegresse; Rome se crut dès-lors à l'abri de tous les revers sous l'égide de cet intrépide général. Dans ce combat, les Goths perdirent l'élite de leur cavalerie.

Le dix-huitième jour du siège, au lever du soleil, les Goths, conduits par Vitigès, marchèrent vers la porte Salaria; à la vue des tours et des béliers, Bélisaire se mit à faire un grand éclat de rire, tandis que les habitants étaient glacés d'effroi. Les Goths étaient au bord du fossé, lorsque le général romain s'étant saisi d'un arc, tira sur un commandant goth, couvert d'une cuirasse, et lui perça le cou

de part en part : on applaudit ; la joie redouble à la vue d'un second coup aussi heureux. Alors Bélisaire commande à ses soldats de faire une décharge générale sur les bœufs qui traînaient des machines. En un instant, ils furent accablés d'une grêle de traits ; les Goths, étonnés, cessèrent leur attaque.

L'attaque de Vitigès n'eut pas de succès ; il fut sur le point cependant de prendre Rome, du côté du môle, ou tombeau d'Adrien, appelé depuis le château Saint-Ange. Les Goths devaient s'en emparer pour passer le Tibre. Malgré les traits des Romains, ils avaient appliqué les échelles, et commençaient à monter ; lorsque ceux qui défendaient le môle s'avisèrent de briser les statues de marbre dont on avait orné ce monument, et en firent rouler les morceaux sur la tête des assiégeants, qui, renversés de dessus leurs échelles par ces masses énormes, furent contraints d'abandonner leur entreprise.

Le lendemain, Bélisaire fit sortir de la ville toutes les bouches inutiles ; il enrôla un grand nombre d'artisans ; il changeait les clefs et serrures des portes de la ville deux fois par mois ; il faisait jouer des instruments sur les murailles pendant toute la nuit. Un Goth, remarquable par la grandeur de sa taille, et fameux par ses exploits, couvert de la cuirasse, le casque en tête, s'avança hors des rangs, vis-à-vis la porte Salaria ; et s'adossant contre un arbre, il ne cessait de tirer aux créneaux. Un gros javelot parti d'une baliste, vint lui percer la cuirasse et le corps, et, s'enfonçant dans l'arbre jusqu'à la moitié de sa longueur, y cloua ce redoutable guerrier. Un cavalier massagète, nommé Chorsamante, garde de Bélisaire, accompagné de quelques Romains, poursuivit, dans les plaines de Néron, un corps de soixante-dix cavaliers. Ses compagnons ayant tourné bride, pour ne pas trop approcher du camp ennemi, il continua sa poursuite. Les Goths, s'étant apperçus qu'il était resté seul, revinrent sur lui ; il tua le plus hardi, chargea les autres, et les mit en fuite. Chorsamante les poursuivit jusqu'à leurs retranchements, et, plus heureux que prudent, il revint à Rome, où il fut reçu avec de grandes acclamations. Quelque temps après, ayant été blessé dans une rencontre, il jura de s'en venger, et tint parole. Il sortit seul, et courut vers le camp des Goths. Ceux-ci le prirent pour un transfuge ; mais, lorsqu'ils le virent tirer sur eux, vingt cavaliers sortirent pour le mettre en pièces. Il les

soutint d'abord avec une audace intrépide, et les fit même reculer. Mais bientôt environné de toutes parts, furieux à l'aspect du péril, et toujours redoutable à mesure que croissait le nombre des ennemis, il tomba, percé de coups, sur un monceau d'hommes et de chevaux qu'il avait abattus.

Dans un combat assez meurtrier, qui se donna ensuite, les Goths furent repoussés avec force. Rutilus, officier romain, percé d'un dard à demi enfoncé dans sa tête, ne laissa pas de poursuivre les ennemis, comme si la douleur de sa blessure lui eût été indifférente. Il mourut dès qu'on lui eut arraché le dard. Un autre officier, nommé Azzès, revint avec une flèche enfoncée bien avant à côté de l'œil droit. Un habile médecin, appelé Théocliste, le guérit. Trajan, qui commandait un corps de troupes, s'efforçant d'enfoncer un bataillon de Goths, reçut un coup de flèche dans l'œil; le bois se détacha, au moment du coup, et tomba; mais le fer s'étant enfoncé tout entier, resta dans la plaie, sans que Trajan y ressentît aucune espèce de douleur. Cinq jours après, le fer commença à reparaître, en perçant la cicatrice, et tomba vraisemblablement de lui-même. Tarmut, capitaine barbare, allié des Romains, étant resté presque seul sur le champ de bataille, fut assailli par une foule d'ennemis. Mais, armé de deux javelots, et combattant des deux mains, il ne cessait d'abattre à ses pieds tous ceux qui l'approchaient. Enfin, percé de coups, il était près de tomber en défaillance, lorsqu'il vit accourir son frère Ennés, chef des Isaures, qui se jeta entre lui et les ennemis avec un gros de cavalerie. Ranimé par ce secours inespéré, il reprit assez de force pour regagner Rome, en courant à toute bride, et toujours armé de ses deux javelots. Il ne survécut que deux jours à cet étonnant effort de courage. Tels furent les principaux exploits, pendant le siége de Rome par Vitigès, qui fut obligé de le lever, après un an et neuf jours d'inutiles tentatives. Il se livra soixante-neuf combats, tous très-sanglants, presque tous à l'avantage des Romains, et qui coûtèrent au roi des Goths plus de la moitié de sa nombreuse armée. Bélisaire avait peu de forces; Rome était facile à prendre; et, plus d'une fois, elle avait cédé à des armées beaucoup plus faibles; mais Bélisaire était dans Rome, et ce grand général, fécond en ressources, valait seul des légions entières. *An* 538.

10. L'an 544, Totila, roi des Goths, maître d'une partie de l'Italie, vint former le blocus de Rome, et garda si bien tous les passages, qu'il n'y put entrer de vivres, ni par terre, ni par mer; il fit barrer le Tibre à l'endroit où le lit de ce fleuve avait le moins de largeur, par le moyen de plusieurs longues poutres placées d'un bord à l'autre, sur lesquelles on éleva, aux deux extrémités, des tours de bois, qui furent remplies de soldats. Bientôt la famine devint si horrible, qu'on vendait le boisseau de bled sept pièces d'or (c'est près de cent francs de notre monnaie), et le boisseau de son le quart de cette somme; un bœuf, qu'on avait pris dans une sortie, fut vendu sept cents francs. Heureux celui qui rencontrait un cheval mort, et qui pouvait s'en emparer! Les chiens, les rats, les animaux les plus immondes étaient devenus des aliments exquis et recherchés. La plupart des citoyens ne se nourrissaient que d'orties et d'herbes sauvages, qu'ils arrachaient au pied des murailles et dans les masures. Rome n'était plus habitée que par des fantômes pâles, décharnés et livides, qui tombaient morts dans les rues, ou qui se tuaient eux-mêmes.

Un père ayant cinq enfants, qui lui demandaient du pain à grands cris, leur dit de le suivre, et resserrant dans son cœur sa douleur profonde, sans verser une larme, sans pousser un seul soupir, il les mena sur un des ponts de la ville; là, s'étant enveloppé la tête de son manteau, il se précipita dans le Tibre en leur présence.

Ce qu'il y avait de plus affreux dans cette extrême misère, c'est que les chefs étaient eux-mêmes la cause de l'indigence publique; ils dévoraient les citoyens par leur sordide avarice. Les amas de bled, qu'ils avaient faits depuis long-temps, ne se distribuaient qu'au poids de l'or; et bientôt toutes les richesses de Rome furent concentrées chez ces monstres, dignes des plus grands supplices.

Bélisaire, dont la belle âme gémissait sur les malheurs de Rome, tentait tous les moyens de secourir cette infortunée capitale. Il fit construire un grand nombre de barques garnies tout autour de planches, pour mettre le soldat à couvert des traits de l'ennemi. Ces planches étaient percées d'espace en espace, pour leur donner la facilité de lancer des flèches. Il fit charger ces barques d'une grande quantité de vivres, se mit sur la première; et conduisant quelques brûlots, il remonta le Tibre, et mit le feu à l'une des

tours des ennemis. Mais son entreprise n'ayant pas été secondée, il ne put réussir à faire entrer des vivres dans la ville; le chagrin d'avoir manqué son coup lui causa une maladie qui le mit au bord du tombeau. Quelques soldats isaures, qui gardaient la porte Asinaria, s'étant coulés, la nuit, le long des remparts, par le moyen d'une corde, vinrent offrir à Totila de lui livrer la ville. Le roi s'étant assuré de leur fidélité, et de la possibilité de l'entreprise, envoie avec eux quatre Goths des plus braves et des plus vigoureux, lesquels étant montés dans la ville, ouvrent une porte, et introduisent les assiégeants. Bessus, qui commandait dans la place, s'enfuit avec ses troupes dès la première alarme. On trouva dans la maison de cet avare gouverneur, des monceaux d'or et d'argent, qu'il avait recueillis par ses cruels monopoles.

Au point du jour, le roi des Goths se rendit à l'église de Saint-Pierre, pour remercier le dieu de la victoire de son heureux succès. Le diacre Pélage, qui l'attendait à l'entrée du temple saint, se prosterna humblement devant lui, et le supplia d'épargner la vie des habitants. Totila qui savait pardonner comme il savait vaincre, accorda au ministre sacré ce qu'il lui demandait, et défendit, sous les plus grandes peines, de répandre le sang de qui que ce fût. Lorsque cet ordre fut donné, les Goths avaient déja tué vingt soldats et soixante citoyens. Ce furent les seules victimes de la brutalité des vainqueurs; mais si on laissa la vie aux citoyens, on leur enleva les moyens de la soutenir. Rome fut abandonnée au pillage pendant plusieurs jours, et il ne resta aux habitants que les murailles de leurs maisons toutes nues. On vit alors des sénateurs, autrefois riches et opulents, couverts de misérables haillons, réduits à mendier leur pain de porte en porte, et à vivre des aumônes qu'ils recevaient des Barbares.

Totila se disposait à démolir Rome; il avait déjà fait abattre le tiers des murs, et il allait mettre le feu aux plus superbes édifices de la ville, lorsqu'il reçut une lettre de Bélisaire, qui le détourna de ce dessein. « Fonder des villes, lui disait » ce grand homme, conserver une cité florissante, c'est » servir la société, c'est s'immortaliser soi-même; les ren- » verser, les détruire, c'est se déclarer l'ennemi des hom- » mes, et se déshonorer à jamais. De l'aveu de tous les peu- » ples, la ville où vous êtes entré par votre victoire, est la » plus grande, la plus magnifique qui soit sous le ciel, aussi

» n'est-elle pas l'ouvrage d'un seul homme ni d'une seule » année. Depuis plus de treize siècles, une longue suite de » rois, de consuls, d'empereurs, se sont disputé la gloire » de l'embellir, et les superbes édifices qu'elle présente à » vos yeux sont autant de monuments qui consacrent leur » mémoire; y porter atteinte, c'est outrager les siècles pas- » sés dont ils éternisent le souvenir, et c'est ravir aux siècles » futurs un spectacle magnifique. Seigneur, songez que la » fortune se déclarera pour vous ou pour mon maître. Si » vous demeurez vainqueur, quel regret d'avoir détruit » votre plus belle conquête ! Si vous succombez, le traite- » ment que vous avez fait à Rome, servira de règle à Jus- » tinien pour vous traiter vous-même. L'univers vous re- » garde, il attend quel parti vous allez prendre pour vous » donner le titre qui demeurera pour toujours attaché au » nom de Totila. » Persuadé par ces raisons, le roi des Goths se contenta de dépeupler la ville de Rome dans laquelle il ne laissa pas un seul habitant.

Quarante jours après la retraite de Totila, Bélisaire se tranporte à Rome, dans le dessein de repeupler cette fameuse ville et d'en réparer les ruines. Bientôt il l'eut mise en état de soutenir un nouveau siége. A cette nouvelle, le roi des Goths accourut, et pendant trois jours il livra successivement plusieurs assauts à la ville, mais Bélisaire le repoussa et le força de se retirer après avoir perdu beaucoup de monde. *An* 544.

11. En 549, Totila sans se décourager de cet échec, fit encore une fois le siége de la capitale d'Italie. Diogènes qui y commandait, avait fait semer du blé dans l'enceinte des murs, ce qui eût suffi pour nourrir long-temps la garnison. Mais la ville fut encore trahie par les Isauriens. Les soldats de cette nation mécontents de n'avoir point reçu leur paye depuis quelques années, et ayant appris que leurs compatriotes avaient été magnifiquement récompensés par Totila, résolurent de suivre leur exemple. Ils convinrent avec le roi des Goths, d'ouvrir la porte confiée à leur garde; ce qu'ils exécutèrent au temps marqué. Totila fit sonner les trompettes vers la partie des marais opposée à celle par laquelle il entrait dans la ville. Aussitôt la garnison accourut où le danger paraissait le plus pressant, et par cet artifice les Goths ne trouvèrent aucune résistance. Le commandant

irrité de voir lui échapper tout à la fois les annates et le comtat Venaissin, entra dans la ligue des rois contre la France. Dans nulle cité, les Français n'étaient plus haïs que dans Rome. Basseville, revêtu du titre d'envoyé de France, y fut indignement massacré dans une émeute que le gouvernement du pape avait laissé se former avec une négligence plus que suspecte. Les troupes du pape se préparaient à se réunir à celles des autres puissances de l'Italie, quand on vit Bonaparte y entrer, en 1796, en vainqueur. Ses victoires semblaient l'autoriser à la destruction du Saint-Siège. L'enthousiasme républicain paraissait avoir besoin de s'alimenter sur les bords du Tibre. On ne parlait que de rebâtir le Capitole et de fonder une nouvelle république romaine.

Le général Français avait conquis, avec un simple détachement, le duché d'Urbin, la Romagne et la marche d'Ancône. Le pape, épouvanté, demanda la paix; Bonaparte lui accorda d'abord une trève, et puis la paix. Le pape céda à la république les légations de Bologne et de Ferrare, que les Français avaient déjà conquises, et toutes les côtes du golfe adriatique, depuis les bouches du Pô jusqu'à Ancône. Un mois après, on vit le pape laisser reprendre les armes à quelques uns de ses sujets, d'après la nouvelle de prétendus revers éprouvés sur un autre point par Bonaparte. Il se contenta pour lors de faire châtier quelques villages du Ferrarois, qui avaient excité la révolte. Une troisième fois, Bonaparte pardonna, et son pardon fut ratifié par le directoire Français; Joseph Bonaparte fut nommé ambassadeur à Rome. Tant de modération, opposée à tant de perfidie, ne put ramener à des sentiments pacifiques, la cour romaine. Sa haine contre la France était sans cesse réveillée par l'esprit turbulent de la reine de Naples, qui ouvrait ses ports aux Anglais dans la Méditerrannée. Delà, une longue hésitation à reconnaître la république cisalpine; delà la nomination du général Provera, pour commander l'armée du pape, et une suite de procédés qui annonçaient l'intention, mais qui ne donnaient pas les moyens d'entrer dans une nouvelle guerre : l'ambassadeur de France força le pape à se déclarer d'une manière positive. Tout paraissait appaisé; on était dans le calme, mais c'était celui qui précède l'éruption des volcans. Le 28 décembre 1797, un mouvement séditieux éclate dans Rome; quelques

hommes s'attroupent autour du palais de l'ambassadeur, font retentir des cris séditieux. A peine ont-ils préludé par quelques actes à leur apparente insurrection, que les troupes du pape arrivent, repoussent les séditieux et les poursuivent jusques dans le palais de l'ambassadeur, où leur trouble les avait conduits. Joseph Bonaparte veut qu'on respecte son palais et promet de livrer les coupables; on lui répond par une grêle de balles, dont ses croisées sont criblées. Partout il s'interpose entre ceux qui frappent et ceux qui sont frappés. Un de ses amis, l'adjudant-général Duphot, qui devait le lendemain épouser sa belle-sœur, partage ses soins; il tombe assassiné près de lui. Son corps, inanimé, est percé de mille coups; les Français se précipitent pour l'arracher des mains de ces furieux. La cour de Rome offrit à l'ambassadeur français tous les genres de réparation; mais celui-ci ne crut pas devoir habiter plus longtemps un palais si indignement violé, où il avait été outragé avec toute sa famille, et dont le sol se trouvait encore teint du sang de son ami; le cardinal Doria recourut en vain à l'ambassadeur d'Espagne pour le fléchir. Toute la légation française quitta Rome. Le consistoire crut, dans ce péril, que la cour de Naples tiendrait sa parole, et se hâterait de lui envoyer des secours; mais il n'en reçut qu'une invitation d'appaiser ou d'amuser le gouvernement français, jusqu'à ce que l'armée napolitaine fût en marche. Le directoire fut inflexible. Un mois s'était à peine écoulé, qu'une armée française, conduite par le général Alexandre Berthier, était aux portes de Rome. Déjà elle s'était emparée du château Saint-Ange. Le 17 février 1798, jour anniversaire de l'élection du pape, une insurrection éclate dans sa capitale. Son palais est investi; le respect arrête les insurgés près d'y entrer. Nulle part ils ne trouvent de résistance; ils s'abstiènent de violences et d'outrages envers le pape; mais ils déclarent Rome libre, reconnaissent en eux le sang des Catons et des Scipions, et les descendants des Camilles, viènent ouvrir les portes aux Gaulois, devenus leurs libérateurs. Une députation arrive au camp français. Le général Berthier monte au Capitole, et salue une nouvelle république romaine; mais les Romains n'avaient plus aucunes des vertus de leurs pères, et rien ne ressemblait moins aux anciens Romains, que les Romains modernes. On vit encore un fois, dans Rome, des tribuns, des consuls et des lois pé-

pulaires; il ne manquait à ces décrets que d'être appliqués à un peuple qui eût l'amour de la république. Son règne fut court et orageux, et le directoire français ne prit aucune mesure propre à gagner l'affection des romains. Le pape se retira en Toscane; les richesses et les chefs-d'œuvres des arts furent pillés, le peuple devint aussitôt mécontent, et bientôt une insurrection se manifesta contre des hommes que l'on avait accueillis comme des libérateurs; il fallut la réprimer à main armée. Pendant que le général Bonaparte va conquérir l'Egypte, le roi de Naples se laisse persuader que c'est l'instant d'éclater, et que le moment est venu de délivrer l'Italie de la domination française. Il se met en marche à la tête de soixante-dix mille Napolitains, en confie la direction au général autrichien Mack; il entre sur le territoire romain. L'armée française, qui l'occupait, n'était que de seize mille hommes disséminés sur tous ses points. Championnet, qui la commandait, prend le parti de se retirer vers la haute Italie. Le roi de Sicile entre dans Rome le 25 novembre 1798 avec le général Mack. Championnet réunit son armée, ose tenir ferme; Mack, après plusieurs jours d'hésitation, vient l'attaquer au delà du Tibre; six mille Français repoussent quarante mille Napolitains; en trois jours, ils en font onze mille prisonniers. Mack voit fuir les colonnes napolitaines dans le plus grand désordre; il ne peut parvenir à les rallier; il abandonne la capitale du monde chrétien, se couvre du Tévérone, est poursuivi par les Français, qui s'emparent successivement de Capoue et de Naples. Cette occupation dura peu. Les Français, battus dans la haute Italie, sous Schérer, abandonnèrent Naples et Rome, pour se défendre contre les Autrichiens et les Russes. Ferdinand rentra dans Naples, et occupa Rome, jusqu'à ce qu'elle revint sous l'obéissance de Pie VII. 1796 à 1799.

ROMORANTIN (*siége de*). Le fameux prince de Galles, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, étant entré en Sologne, forma le siége de Romorantin en 1356. Dans un premier assaut, les Anglais furent repoussés. On recommença les attaques; mais peut-être auraient-elles été aussi vaines que les premières, si quelques ingénieurs, qui suivaient l'armée du prince, ne se fussent avisés de faire dresser quelques batteries de canon, et de jeter dans la place quantité de

feux d'artifice. Par ce moyen, ils embrasèrent quelques bâtiments qui étaient dans la basse-cour du château. L'incendie se communiqua bientôt à l'une des tours. Alors les assiégés furent contraints de subir les lois du vainqueur, et de se rendre prisonniers de guerre. C'est la première fois qu'il est fait mention, dans notre Histoire, de l'usage de l'artillerie pour le siége des places.

RONCEVAUX (*journée de*). Après la prise et la ruine de Pampelune, en 778, Charlemagne, comblé de gloire, reprenait avec confiance, à travers les Pyrénées, le chemin de ses Etats. Se croyant en sûreté, forcé d'ailleurs par la difficulté des lieux, il avait divisé son armée victorieuse en plusieurs corps, et la ramenait par la fatale vallée de Roncevaux. Les bagages fermaient la marche. Vers le soir, les Gascons, poussés par l'espoir d'un riche butin, sortent tout à coup des forêts et des embuscades où ils s'étaient mis, le long des chemins; fondent sur les valets; égorgent ceux qui résistent; pillent le bagage; jètent de tous côtés le désordre et la confusion. Les troupes qui descendaient, uniquement occupées de leurs personnes dans ces routes escarpées et glissantes, furent aisément taillées en pièces, et ne servirent qu'à augmenter la défaite et la honte des François. Le roi retourne sur ses pas, avec les bataillons qui formaient l'avant-garde; mais il ne voit qu'un horrible carnage, et les cadavres des hommes et des chevaux dispersés çà et là. L'ennemi, qui connaissait tous les faux-fuyants des bois et des montagnes, avait disparu, et n'avait laissé que ces tristes marques de sa présence. Voilà ce qu'on appèle la journée de *Roncevaux*; journée si célèbre dans les Fastes d'Espagne, et dans nos vieux Romanciers, mais qui n'est au fond qu'une expédition de brigands.

RONDA (*siége de*). Ferdinand, roi de Castille et d'Arragon, parut, en 1485, à la vue de Ronda, ville de la domination des Maures en Andalousie. L'armée chrétienne fit une circonvallation, et s'empara de toutes les avenues, afin qu'il ne pût y entrer aucun secours. Une grande partie des Maures qui y habitaient, étaient allés faire des courses sur les terres des Chrétiens. Ceux qui restaient dans Ronda, découragés par leur petit nombre et par les attaques des assiégeants, capitulèrent après quelques jours de résistance.

ROQUETTE (*combat de la*). Le 23 septembre 1655, le maréchal de Grancey attaqua le marquis de Caracène, lorsqu'il passait le Tanaro à la Roquette. On se battit jusqu'au déclin du jour, avec peu d'avantage de part et d'autre. Caracène conserva toujours son poste, et perdit très-peu de monde. Les Français n'avaient que vingt mauvaises pièces de canon sans munitions; ils manquaient de balles pour leurs fusils. Ils furent repoussés.

RORBIS (*combat de*). Les montagnes de la Suisse, préservées depuis plusieurs siècles du fléau de la guerre par la valeur et la modération de leurs habitants, se virent ensanglantées, en 1799, par de continuels combats livrés aux Français par les Autrichiens et les Russes. Ces derniers voulurent, au mois de mai, couper les communications entre plusieurs divisions de l'armée française, et portèrent une grande partie de leurs forces sur le point de Rorbis. Le général Tharreau, qui y commandait, soutint d'abord avec courage un combat de dix heures, puis repoussa l'ennemi, et demeura maître des positions qu'il occupait. Ce combat fut livré le 30 mai. Ainsi, dans toutes les occasions, l'intrépidité française triomphait de ses ennemis par une audace à laquelle rien ne pouvait résister.

ROSBACK (*bataille de*). Le roi de Prusse, environné ou poursuivi de tous côtés par les armées de France, d'Autriche, de Russie et d'Allemagne, paraissait perdu sans ressource. Il sembla lui-même, dit M. de Voltaire, désespérer pour lors de sa fortune; il n'envisagea plus qu'une mort glorieuse. Il fit une espèce de testament philosophique; et telle était la liberté de son esprit au milieu de ses malheurs, qu'il l'écrivit en vers français. Le prince de Soubise marchait contre lui en Saxe, à la tête d'une forte armée, que le ministère avait encore renforcée d'une partie de celle du maréchal de Richelieu. Cette armée était jointe à celle des Cercles, commandée par le prince d'Hilbourghausen. Frédéric, au milieu de tant d'ennemis, prit le parti d'aller mourir, les armes à la main, dans les rangs de l'armée du prince de Soubise, et cependant il prit toutes les mesures pour vaincre. Il alla reconnaître l'armée de France et des Cercles, et se retira d'abord devant elle pour prendre une position avantageuse. Le prince d'Hilbourg-

hausen voulut absolument attaquer. Son sentiment devait prévaloir, parce que les Français n'étaient qu'auxiliaires. On marcha, près de Rosback et de Mersbourg, à l'armée prussienne, qui semblait être sous ses tentes. Voilà tout d'un coup les tentes qui s'abaissent ; l'armée paraît en ordre de bataille, entre deux collines garnies d'artillerie. Ce spectacle frappe les troupes françaises et impériales. Il y avait quelques années qu'on avait voulu exercer les soldats français à la prussienne ; on avait changé ensuite plusieurs évolutions dans cet exercice. Le soldat ne savait plus où il en était ; son ancienne manière de combattre était changée ; il n'était pas affermi dans la nouvelle. Quand il vit les Prussiens avancer dans cet ordre singulier, inconnu presque partout ailleurs, il crut voir ses maîtres. L'artillerie du roi de Prusse était aussi mieux servie, et bien mieux postée que celle de ses ennemis. Les troupes des Cercles s'enfuirent, sans presque combattre. La cavalerie française fut dissipée en un instant par le canon prussien. Une terreur panique se répandit dans les rangs. L'infanterie française se retira en désordre devant six bataillons prussiens. Ce ne fut point une bataille ; ce fut une armée entière qui se présenta au combat, et qui s'en alla. L'histoire n'a guère d'exemple d'une pareille journée. Il ne resta que deux régiments suisses sur le champ de bataille. Le prince de Soubise les fit retirer au petit pas au milieu du feu. Le régiment de Diesbak essuya surtout très-long-temps le feu du canon et de la mousqueterie, et les approches de la cavalerie. Le prince de Soubise empêcha qu'il ne fût entamé, en partageant toujours ses dangers. Cette étrange journée (du 5 novembre) changea entièrement la face des affaires. Le murmure fut universel dans Paris. Le même général remporta une victoire sur les Hanovriens et les Hessois, l'année suivante 1758, et on en a parlé à peine. Tel est l'esprit d'une grande ville heureuse et oisive, dont on ambitionne le suffrage. Le roi de Prusse fit élever sur le champ de bataille un obélisque pour perpétuer la mémoire de cette journée ; mais lorsque la victoire d'Jena eut effacé la honte de Rosback, l'empereur Napoléon ordonna d'enlever ce monument, et de le transporter à Paris en 1807.

ROSBEQ (*bataille de*). Après la victoire remportée au pont de Commines, en 1382, Charles VI marcha con-

tre une grande armée de Flamands rebelles, qui avaient à leur tête Philippe d'Artevelle. Les deux armées se rencontrèrent entre Rosbeq et Courtrai, dans une vaste plaine. Celle des Flamands, presque toute composée d'artisans, était rangée en ordre de bataille, selon les différents métiers dont les symboles paraissaient sur leurs bannières. Ils étaient armés de maillets, de chapeaux de fer, de hoquetons et de gantelets de même métal, et de longs bâtons garnis de fer. Le connétable Clisson divisa les Français en trois corps. Les Flamands étaient campés entre un ravin profond et un bois, ayant en tête un fossé revêtu d'un retranchement. Il était presque impossible de les forcer dans ce poste inexpugnable. Ils abandonnèrent cet avantage pour s'emparer d'une petite colline appelée le Mont-d'or, s'imaginant de là fondre avec plus d'impétuosité sur les Français. Dès que le connétable s'en fut apperçu, la victoire lui parut assurée. Pierre de Villiers déploie aussitôt l'oriflamme, et le combat commence avec cette fureur qu'inspirent, d'un côté la rébellion, de l'autre la vengeance. Les corps de l'armée française attaquent en même temps; les Flamands les reçoivent d'abord avec une contenance fière et terrible. Ils se servaient de canons et de bombardes. Ils n'observaient d'autre ordre dans la mêlée que de se tenir extrêmement serrés les uns contre les autres, afin d'occuper moins de terrain. Ces masses énormes soutinrent pendant quelques instants le premier choc de l'ennemi, et firent balancer la victoire; mais en moins d'une heure, la valeur et l'expérience des armes l'emportèrent sur une multitude mal disciplinée. Loin de céder le terrain, ils ne faisaient que se pousser les uns sur les autres, comme les flots impétueux d'une mer violemment agitée; en sorte qu'à la fin ils se trouvèrent si pressés, qu'il ne leur était plus possible d'agir. On les tuait, on les massacrait, on les terrassait sans peine. Enfin ils se rompirent et prirent la fuite. La défaite fut entière. Quarante mille morts, suivant les uns, et vingt-cinq mille, selon les autres, furent les victimes de la vengeance, et les trophées d'une victoire qui ne coûta pas, dit-on, cinquante hommes aux Français. La suite de la bataille de Rosbeq fut la prise de Courtrai.

ROSEMBERG (*combat de*). Le général Caroli, qui

commandait un corps autrichien, attaqua, en 1755, trois cents Prussiens postés à Rosemberg, bourg de Silésie. Il fut repoussé dans quatre assauts; ce qui le détermina à faire mettre le feu au bourg. Les Prussiens en sortirent, se rangèrent en bataille dans la plaine, et ne voulurent point se rendre. Leur fermeté engagea le général autrichien à leur faire une meilleure composition, qu'ils acceptèrent. Ils eurent la liberté de se retirer où bon leur semblerait, à condition de ne point servir d'un an contre la reine de Hongrie.

ROSES (*siéges de*). 1. Le comte du Plessis-Praslin fit le siége de Roses, petite mais forte ville d'Espagne dans la Catalogne. Comme la place était vivement pressée, et qu'elle ne pouvait pas être secourue, il espérait s'en voir bientôt le maître. Un évènement singulier ruina tout-à-coup des espérances si bien fondées. Il survient, le vendredi saint, des pluies si considérables, que le soldat, ne pouvant plus tenir dans la tranchée, se disperse dans les campagnes, et le général se trouve avec trois cents hommes seulement dans le camp. Cette dispersion n'a pas les suites qu'elle doit avoir. La garnison ne fait point de sortie, et le temps s'etant remis au beau le jour de Pâques, les troupes, qui pouvaient se débander et repasser en France, se rendent toutes sous leurs drapeaux. On est en état de recommencer bientôt le siége, et on emporte la place. 1645.

2. Le général Pérignon, vainqueur des Espagnols à Saint-Laurent de la Mouga, voulut recueillir les véritables fruits de sa victoire par la prise de Figuières et de Roses. Dix mille fuyards de l'armée de S. M. catholique, accumulés dans Figuières, contraignirent bientôt le gouverneur de cette place à une capitulation honteuse. Figuières, en se livrant, procura au général français beaucoup d'avantages. Il lui était réservé de faire une plus ample moisson de lauriers sous les murs de Roses. Cette place, investie le 26 novembre 1794, est située dans une plaine de la Catalogne, au fond d'un golfe auquel cette ville donne son nom. Jamais elle n'avait été prise, sans qu'une flotte combinée avec les troupes assiégeantes n'eût en même temps fermé son port. A mille toises au midi de la citadelle, sur le revers d'une montagne escarpée, est le petit château

de la Trinité connu sous le nom de *Bouton de Roses*. Par sa situation et son élévation, ce château remplit le double but de défendre l'entrée du port, et de commander la ville. La garnison de ces deux forts était d'environ cinq mille hommes; ils avaient la liberté de communiquer ensemble. Une flotte de treize vaisseaux de ligne et quarante-cinq bombardes espagnoles, commandée par l'amiral Langara, pouvait à chaque instant ravitailler, augmenter ou retirer les troupes chargées de la défense de Roses. Tout annonçait un siége long et une entreprise hasardeuse. Le général Pérignon apperçoit une montagne à pic, élevée de deux mille toises au dessus du niveau de la mer, sur laquelle était un plâteau d'où l'on dominait le Bouton, la place et la rade de Roses. Les ingénieurs de l'armée déclarèrent qu'il était impossible d'y monter pour y placer des batteries. *C'est l'impossible que je veux*, répond le général. Il fait tailler un chemin de trois lieues de long sur les flancs de la montagne, et l'on y voit les soldats français exécuter ce pénible travail au milieu des pluies et des frimas d'un rude hiver, et monter les canons à la prolonge sur une hauteur presque perpendiculaire. Jamais l'œil ne fixait cet ouvrage hardi, sans éprouver un sentiment de surprise, d'admiration et d'effroi. On porta sur cette sommité les bombes et les obus sur l'arçon de la selle, et l'on parvint à y établir une batterie de canons et de mortiers. Déjà les Espagnols étaient vaincus par la surprise, lorsque les Français ouvrirent la tranchée; le feu du fort et de la flotte ennemie fut effroyable. Dans ce long siége, le corps du général Pérignon s'endurcissait contre les privations de tout genre. Son visage conservait cette sérénité qui fait braver au soldat le danger et l'excès de la misère. Assis sur un quartier de rocher, il commandait des manœuvres; une bombe tombe et brûle un pan de son habit; on lui crie de se retirer, il demeure immobile au milieu des éclats qui le couvraient de toutes parts. Il lui était nécessaire de montrer ce tranquille mépris de la mort, pour animer son armée et la préparer à l'assaut qu'il méditait. La place de Roses, toujours secourue par l'escadre espagnole, n'était pas réduite; l'hiver devenait plus rude; les ingénieurs avouèrent leur impuissance pour continuer les travaux du siége, si les retranchements n'étaient emportés. *Qu'on se prépare*, dit le général Pérignon; *je serai*

demain à la tête des grenadiers à cinq heures du matin. Il marche, et le premier il entre par la brèche la baïonnette en avant. A huit heures, tous les retranchements espagnols étaient enlevés malgré le feu de la mousqueterie, les canons et les bombes. La garnison de Roses, vaincue par tant d'audace, s'embarqua précipitamment sur ses vaisseaux, laissant seulement cinq cents hommes qui se rendirent à discrétion le 2 janvier 1795, et la flotte espagnole leva l'ancre. Ainsi Pérignon sut réduire la clef de la Catalogne, et ses soldats prouvèrent ce que peut le courage français quand il est dirigé par un chef habile.

ROSETTE (*prise et combats de*). 1. L'un des premiers soins de Bonaparte, après le débarquement de l'armée d'Orient en Egypte et la prise d'Alexandrie, fut d'envoyer le général Menou, avec sa division, prendre possession de Rosette. Cette ville était essentielle sous plus d'un aspect. Sa position rendait maître d'une des bouches du Nil, d'un port intéressant, et d'une communication importante entre le Caire et la Méditerranée. Il suffit au général français de s'y présenter pour s'en rendre maître; il y forma un divan provisoire, y laissa un gouverneur et une garnison française, et fit entrer dans le Nil une flottille chargée de vivres, de munitions et de troupes. *Juillet* 1798.

2. Rosette demeura paisiblement soumise aux Français pendant leur séjour en Egypte, mais elle tomba au pouvoir des Ottomans et des Anglais lorsqu'ils parvinrent à obliger le général Menou de quitter ce pays. Dès que l'Angleterre eut vu la paix entre la Porte et la France, elle tenta, en 1807, d'occuper pour elle-même l'Egypte. On vit les Anglais débarquer sur les bords du Nil et entrer dans Alexandrie. Quinze cents hommes de troupes britanniques se portèrent sur Rosette, où elles arrivèrent le 31 mars. N'ayant rencontré aucun obstacle dans les environs, ils voulurent entrer dans la ville. Alors les Turcs, qui s'étaient renfermés dans leurs maisons, tirèrent sur eux à bout portant par les fenêtres et par les portes. Par ces décharges multipliées, non-seulement ils repoussèrent les Anglais, mais ils leur firent encore éprouver une perte de quatre cents hommes. Le général Fraser, informé de cet évé-

nement, envoya à leur secours le brigadier-général Stewart avec deux mille cinq cents hommes pour renforcer le premier corps, qui, après avoir été repoussé, avait pris position dans la plaine devant Rosette. Un second engagement eut lieu le 19 avril, entre ces troupes et les Turcs renforcés d'un corps nombreux d'Albanais qui sortirent de Rosette pour livrer bataille. Les Turcs, plus nombreux, obtinrent encore l'avantage; mille Anglais demeurèrent sur le champ de bataille. Battus pour la seconde fois, ils se retirèrent sur Alexandrie, et bientôt ils évacuèrent l'Egypte. 31 *mars et* 19 *avril* 1807.

ROTHEMBERG (*prise du fort de*). Les armées françaises, durant l'été de 1796, eurent toutes par fois des succès marqués; mais le général Bonaparte en obtint seul de durables en Italie. Ses opérations, indépendantes des autres armées, furent toujours heureuses. Celles qui combattaient sur le haut et bas Rhin, étaient victorieuses quand elles se battaient à armes égales, et repoussées quand l'archiduc, réunissant les forces de ses deux armées, les accablait par des masses trop supérieures. Ainsi l'on vit tour-à-tour, dans cette année, les armées de Sambre et Meuse et du Rhin étonner l'Europe par leur audace, et la surprendre par leur constance dans l'infortune et leur courage au milieu des malheurs. En avançant dans la Bavière, une colonne de l'armée du général Jourdan, commandée par l'adjudant-général Ney, se montra devant le fort de Rothemberg, dont la position intercepte les routes d'Ambert et Bayreut. On comptait, dans ce fort, quarante-trois bouches à feu de bronze, la plus grande partie de gros calibre, avec des munitions abondantes; mais il s'y trouvait seulement une garnison de soixante-quinze hommes. Le général envoye son adjudant Beyermann pour en sommer le gouverneur. Cet officier, voyant que l'on avait ouvert la barrière pour faire entrer un troupeau de moutons, pique des deux avec six ordonnances qui l'accompagnaient. Il entre sans être reconnu, et sans qu'on se soit opposé à son passage. Le commandant, étonné d'une telle audace, capitule sur-le-champ, et sa garnison est prisonnière de guerre. 11 *août* 1796.

ROTTERDAM (*prise de*). La division de l'armée du

Nord, commandée, en 1794, par le général Bonneau, ayant passé, au mois de janvier, sur le Biesbosch consolidé par les glaces, arriva à Rotterdam, dont elle s'empara le 22. Cette ville, la plus considérable de la Hollande après Amsterdam, est bâtie dans un marais sur la rive gauche de la Meuse, et garantie par une digue qui la préserve des ravages des eaux.

ROTWEIL (*siége de*) Le maréchal de Guébriant, qui soutint et étendit la gloire du nom français en Allemagne, fut mortellement blessé au siége de Rotweil, petite ville de Souabe. Tandis qu'on le porte de la tranchée dans sa tente, il dit aux soldats qu'il voit sur son passagé: *Compagnons, ma blessure est peu de chose; mais j'appréhende qu'elle ne m'empêche de me trouver à l'assaut que vous allez livrer. Je ne doute pas que vous ne fassiez vaillamment, comme je vous ai vu toujours faire, et que vous n'emportiez cette place où il y a peu de troupes pour la défendre. Je me ferai rendre compte de ceux qui se seront distingués, et je reconnaîtrai le service qu'ils auront rendu à la patrie dans une occasion si brillante.* Son capitaine des gardes, homme naturellement vif, et dont la circonstance actuelle augmente encore l'impétuosité, se donne des mouvements extraordinaires pour trouver un chirurgien. Guébriant l'appèle et lui dit: *Allez plus doucement, Gauville; il ne faut jamais effrayer le soldat* Les assiégés, ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive-force, prènent le parti de se rendre. Guébriant se fait porter dans la place, et il y expire peu après tranquillement, au milieu des soins qu'il se donne pour son salut et pour la conservation de sa conquête. 1640.

ROUEN (*siéges de*) 1. Jean-sans-Terre voyait d'un œil indifférent les progrès des Français en Normandie. Occupé de plaisirs, le faible monarque donnait à peine une attention légère aux victoires de Philippe-Auguste. *Laissez les faire*, disait-il, *j'en prendrai plus en un jour, qu'ils n'en auront pris en un an.* Toute la Normandie tremble. Château-Gaillard se soumet. Le roi prend la fuite et cherche un asyle dans Londres. Les plus fortes places voient tomber leurs remparts, et le monarque français vient former le siége de Rouen. Il y trouve une résistance digne de ses efforts. Les

habitants, protégés par une double muraille et par un fossé large et profond, montrent ce que peut une valeur invincible. Epuisés par les fatigues d'un long siége, ces citoyens promettent de se rendre, si dans un mois ils ne sont pas secourus. Les premiers bourgeois de Rouen sont députés à Londres pour exposer au roi Jean l'extrémité fâcheuse où se trouvait cette cité importante. Ils arrivent dans une circonstance peu favorable. Jean leur refusa du secours, Rouen se rendit, et le roi d'Angleterre perdit, par sa méprisable indifférence, le duché de Normandie qui rentra sous la domination française, deux cent quatre-vingt-douze ans après avoir été cédé à Rollon par Charles-le-Simple. La faiblesse d'un roi l'avait fait perdre ; la faiblesse d'un autre monarque le fit recouvrer. 1204.

2. Le roi d'Angleterre, Henri V, s'étant rendu maître de presque toute la Normandie, vint, sur la fin du mois d'août 1418, investir Rouen; les habitants se disposèrent à une vigoureuse résistance, ne doutant pas que le duc de Bourgogne n'employât toutes ses forces pour les garantir du joug des Anglais. Ils se hâtèrent de donner avis à ce prince de l'approche de Henri V. Leur valeur fut si constante, que le monarque anglais, désespérant de les forcer, convertit le siége en blocus. Pendant quatre mois, ses efforts furent inutiles. L'insuccès irrite son caractère cruel et sanguinaire; il fait planter des potences le long de ses lignes, et déclare à la garnison qu'il fera pendre désormais tous ceux qui tomberont entre ses mains. Cette menace excite le mépris, et enflamme le courage. Il s'était emparé du fort de Sainte-Catherine. La prise de Caudebec le rendit maître de tous les passages de la Seine. En les fermant de tous côtés, les vivres manquèrent aussitôt que la navigation fut interrompue. Douze mille personnes sortirent de la ville, comme bouches inutiles. Elles croyaient pouvoir passer à travers le camp des Anglais, mais elles furent impitoyablement repoussées. La disette devenait de jour en jour plus excessive, sans qu'on parlât de se rendre. On fondait ses espérances sur les promesses réitérées du duc de Bourgogne; mais ce prince tardait à les remplir. Six députés ayant trompé la vigilance des assiégeants, se rendirent à Paris, se présentèrent devant le roi Charles VI et le prince bourguignon. Ils firent le touchant détail de la situation affreuse de

leurs concitoyens, et l'un d'eux dit au roi : « Très-excellent » monarque, il m'est enjoint par les habitants de la ville » de Rouen, qui est vôtre, à crier contre vous, et aussi » contre vous, sire de Bourgogne, qui avez le gouvernement » ment du roi et de son royaume, le *grand haro*, lequel » signifie l'oppression qu'ils ont des Anglais, et vous demandent » mandent de par moi, que si, faute de votre secours, » il convient qu'ils soient sujets au roi d'Angleterre, vous » n'aurez en tout le monde pires ennemis qu'eux ; et, s'ils » peuvent, ils détruiront vous et votre génération. » Tel était le zèle de ces généreux citoyens. On leur répondit par de nouvelles promesses qui restèrent encore sans exécution. Pendant ce temps là, les Rouennais étaient réduits à la plus triste nécessité. On se disputait, on s'arrachait avec avidité les plus vils des aliments. La famine avait tué plus de trente mille personnes. N'ayant donc plus de ressource que dans leur désespoir, ils forment la résolution de sortir, au nombre de dix mille, sous la conduite d'Alain Blanchard, de forcer l'ennemi dans ses lignes, ou de se faire tous tuer à cette attaque. Gui Lebouteiller, Gouverneur de la place, trahissant les intérêts de son prince et de sa patrie, fit savoir à Henri le dessein des habitants. Pendant la nuit, deux heures avant que les assiégés sortissent de la ville, il envoya scier les traverses qui soutenaient le pont par où la sortie devait se faire. Ce pont était fort long. Dès qu'il fut chargé, on sentit qu'il s'ébranlait. Chacun se pousse et se presse pour déboucher ; et ce mouvement précipité achève de rompre le pont. Plusieurs furent tués en tombant dans le fossé qui était profond. Ceux qui avaient déjà passé le pont, lorsqu'il se rompit, marchèrent vers l'ennemi qui les attendait en bataille devant ses lignes. Ils furent tous taillés en pièces, mais ils vendirent chèrement leur vie, et s'ils n'eussent été accablés par le grand nombre Rouen était sauvée. Le reste rentra dans la ville, en frémissant contre le lâche inconnu qui les trahissait. Les fidèles et vaillants Rouennais, transportés de colère, envoyèrent, pour la dernière fois, sommer le roi de les secourir ou de les tenir dégagés de leurs serments. Le duc de Bourgogne promit positivement que l'armée française serait rendue sous les murs de Rouen, le lendemain des fêtes de Noël. Au jour indiqué il manda que, vu l'impossibilité de secourir la ville, on fît avec le roi d'Angleterre la capitulation la plus avantageuse. On ne

saurait décrire la consternation des habitants, quand ils reçurent cette accablante nouvelle. On se désolait, on se laissait aller à tous les transports de la plus vive douleur ; on maudissait le présent, on n'osait envisager l'avenir. Après de longs délais, il fallut céder à la pressante nécessité, et, le 13 janvier 1419, on envoya des députés pour capituler. Henri leur fit répondre, par le comte de Warwick, qu'il fallait se rendre à discrétion. Les députés ne répliquent rien à cette proposition; ils regardent froidement le comte, et s'en retournent. Leurs concitoyens résolurent de mettre le feu aux quatre coins de la ville ; de saper quatre-vingt toises de leurs murailles; de sortir par cette brèche, hommes, femmes, enfants, et de s'ouvrir un chemin à la victoire ou à une mort honorable. Le roi d'Angleterre, instruit de ce projet redoutable, consentit à traiter. On rappela les députés, et l'on rédigea les articles de la capitulation.

3. La conquête de la Normandie entière suivit celle de sa capitale. Cette belle province fut soumise à l'Angleterre jusqu'en 1449, où Charles VII, comptant sur le zèle de ses troupes, et sur les faveurs constantes de la fortune, voulut arracher aux usurpateurs de sa puissance cette riche portion de ses domaines. Au mois d'octobre il fit investir Rouen par les comtes de Dunois, d'Eu et de Saint-Paul, et fit sommer les habitants de se rendre. Les principaux citoyens promirent de livrer deux tours. Le comte de Dunois s'avança du côté de la porte des Chartreux ; s'approcha des remparts, et conduisit ses gens à l'endroit indiqué ; mais ils ne purent monter en assez grand nombre. A peine cinquante étaient parvenus sur les murs, que Talbot, qui commandait dans la place avec le duc de Sommerset, survint à la tête de trois cents hommes, massacra la moitié des Français, et força l'autre à se précipiter dans les fossés. La réduction de Rouen devait être l'effet du zèle des habitants qui détestaient la tyrannie anglaise. Le peuple s'étant assemblé, sous la conduite de son archevêque, obligea le gouverneur de songer à capituler. Sommerset y consentit, mais les conditions ne lui ayant pas plu, il rassembla ses troupes avec Talbot, et tous deux se saisirent du vieux palais, du château, du pont, et de quelques autres postes. Les habitants prirent les armes ; on se tint pendant deux jours

sur la défensive, jusqu'à ce que les Anglais; ayant tenté de s'avancer dans la ville, furent vigoureusement repoussés. Le comte de Dunois ayant fait approcher l'artillerie pour battre le fort de Sainte-Catherine, les Français, au nombre de cent vingt hommes d'armes, se rendirent maîtres de ce fort. Le comte de Dunois vint se présenter en bataille à la porte de Martinville, où les bourgeois lui apportèrent les clefs de la ville. Les postes où les Anglais s'étaient retranchés, furent bientôt emportés, à la réserve du vieux palais défendu par le duc de Sommerset et Talbot, réduits à douze cents hommes de garnison. Le défaut de vivres, et les batteries des Français prêtes à jouer, les obligèrent bientôt à se rendre. Après plusieurs conférences on conclut enfin un traité qui remettait au roi la ville de Rouen, ce qui le rendit maître de toute la Normandie.

4. Les Huguenots, s'étant emparés de Rouen en 1562, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, lieutenant-général du royaume, vint en former le siége qui fut poussé avec beaucoup d'ardeur. Mais, si l'attaque fut vive, la résistance ne fut pas moins courageuse. Dans un des assauts, un gentilhomme, nommé François Civilis, reçoit un coup qui le renverse du rempart, sans connaissance. On l'enterre peu après, Un de ses domestiques cherche son cadavre pour lui procurer une sépulture honorable; il trouve son maître respirant encore, le lève et l'emporte à l'hôpital des blessés. Les chirurgiens, n'ayant pas de temps à perdre auprès d'un homme qu'ils regardent comme mort, le laissent pendant quatre jours, après lesquels un d'eux le visite, nettoie sa plaie, le saigne et le rappèle à la vie.

Le 20 octobre, le roi de Navarre alla visiter la tranchée; pressé par un besoin naturel, il se hâtait de le satisfaire (1) lorsqu'il reçut dans l'épaule gauche un coup d'arquebuse qui occasionna sa mort un mois après. Mais avant il eut la satisfaction d'entrer dans la ville, par la brèche, assis sur son lit. Rouen fut emportée et livrée au pillage. Des soldats en-

---

(1) C'est ce qui donna lieu à cette épitaphe satirique:

Amis Français, le prince ici gissant,
Vécut sans gloire, et mourut en pissant.

trèrent dans la maison de ce même François Civilis, qui était encore au lit pour se refaire de ses blessures, ils le jètent par la fenêtre ; il tombe sur un monceau de fumier où il reste abandonné trois jours. Un de ses parents le fait enlever la nuit ; il recouvra la santé, et survécut quarante ans.

5. En 1591 Henri IV fit attaquer Rouen par une armée de quarante mille hommes conduits par des chefs habiles, du nombre desquels était le fameux comte d'Essex. Rouen, vivement pressée, aurait été emportée, si le prince Alexandre de Parme, ayant joint ses forces à celles du duc de Mayenne, n'eût obligé, par des évolutions admirables, les soldats de Henri IV à se retirer. Rouen ne reconnut l'autorité du souverain légitime qu'en 1594, à l'exemple de Paris. Le 11 mai, quinzième jour de l'attaque, la ville parla de se rendre, et ses députés vinrent supplier le roi de les recevoir à capitulation : *Je ne capitule point avec mes sujets*, répondit-il ; *ils recevront comme une grâce les conditions que je leur enverrai*. Il fallut que Rouen se rendît le même jour à discrétion.

ROVEREDO (*bataille de*). Le général Bonaparte avait déjà plusieurs fois vaincu le comte de Wurmser. Il se souvenait que ce général avait plusieurs fois occupé ses quartiers ; il ne croit pas encore avoir assez pris sa revanche en faisant échouer ses projets et en détruisant une partie de son armée. Après six semaines de repos, il apprend que ce général a reçu des renforts de l'intérieur de l'Autriche, et qu'il fait un mouvement de l'intérieur du Tirol sur la Brenta. A cette nouvelle, la division de Massena passe l'Adige au pont de Golo, elle suit le grand chemin du Tirol, et arrive à Alla, le 3 septembre 1796. La division Augereau partie en même temps de Vérone, se porte sur les hauteurs qui séparent l'état de Vénise du Tirol. La division Vaubois marche sur Torbole, où elle est jointe par la brigade du général Guieux, qui s'était embarquée à Salo, sur le lac de Garda ; son avant-garde, commandée par le général Saint-Hilaire, culbuta l'ennemi au pont de la Sarca. Dès le soir du même jour, le général Pigeon, commandant l'infanterie légère de la division Massena, donna avis que l'ennemi se tient en force au village de Seravallo, il reçoit et exécute

l'ordre d'attaquer le lendemain, force l'ennemi et lui enlève trois cents prisonniers. Les armées se trouvent en présence le lendemain. Les Autrichiens occupaient les positions inexpugnables de San-Marco, une autre de leurs divisions était placée au delà de l'Adige, dans le camp retranché de Mori. Le général Pigeon, avec une partie de l'infanterie légère, gagne les hauteurs de la gauche de San-Marco; l'adjudant-général Sornet, avec la dix-huitième légére, attaque en tirailleur l'ennemi; le général Victor, avec le dix-huitième de bataille, marche en colonne serrée par le grand chemin; la résistance des Autrichiens est long-temps opiniâtre. Au même instant le général Vaubois attaque le camp retranché de Mori, les Impériaux après un combat très-vif, plient de toutes parts. Le général Dubois exécute l'ordre de poursuivre vivement l'ennemi avec le premier régiment de hussards. Ce général se met à sa tête, charge l'ennemi, décide de l'affaire, mais au milieu du succès, il reçoit trois balles qui le blessent mortellement. Bonaparte arrive auprès de ce général expirant. *Je meurs*, lui dit-il d'une voix défaillante, *faites que j'aye le temps de savoir si la victoire est complète.* Il rend les derniers soupirs. Les Autrichiens se retirent sur Roveredo; alors Bonaparte ordonne au général Rampon de passer avec la trente-deuxième entre cette ville et l'Adige. Le général Victor y entre au pas de charge par la grande rue, l'ennemi se replie encore en laissant une grande quantité de morts et de blessés. Le général Victor forçait dans ce moment le camp de Mori, et poursuivait les Autrichiens de l'autre côté de l'Adige. Il était une heure après midi; partout les Impériaux étaient battus, partout ils profitaient des difficultés que présentaient un pays montueux dont ils occupaient successivement les défilés et défendaient toutes les positions pour exécuter leur retraite sur Trente, quoiqu'ils eussent déjà perdu mille prisonniers et trois pièces de canon. Le général Massena fait alors rallier toutes les demi-brigades, il donne un instant de repos à sa division. Bonaparte va à la tête de deux escadrons de cavalerie reconnaître les mouvements de retraite de l'ennemi qui s'était rallié en avant de Calliano pour couvrir Trente, et donner le temps à son quartier-général d'évacuer cette ville. Depuis l'aube du jour, l'ennemi occupait devant Calliano une excellente position; sur ce point l'Adige touche presque à des montagnes coupées à pic et forme une gorge, qui n'a pas

quarante toises de largeur, fermée par un village; il y trouve une bonne muraille qui joint l'Adige à la montagne sur laquelle il a placé toute son artillerie. De nouvelles dispositions sont nécessaires pour forcer ce poste. Le général Dommartin fait avancer huit pièces d'artillerie légère pour commencer la canonnade, il choisit une bonne position d'où elles prènent en écharpe la gorge occupée par les Autrichiens. Le général Pigeon passe avec l'infanterie légère sur la droite, trois cents tirailleurs se jètent sur les bords de l'Adige, commencent la fusillade, et trois demi-brigades marchant en colonnes serrées par bataillons, traversent le défilé l'arme au bras. Les Autrichiens ébranlés par le feu vif de l'artillerie et par la hardiesse des tirailleurs, ne peuvent résister à la masse des colonnes françaises, ils abandonnent l'entrée de la gorge, la terreur se communique dans toute leur ligne, la cavalerie les poursuit. L'aide-de-camp du général en chef Lemarois, avec cinquante hussards, va gagner la tête et arrêter toute la colonne ennemie qui s'échappe; il la traverse, et est lui-même enveloppé, renversé par terre et blessé de plusieurs coups; une partie de l'armée le foule au pied, il reçoit plusieurs blessures, mais aucune n'est mortelle. Le capitaine de la compagnie des guides Bessières, voit deux pièces de canon autrichiennes prêtes de s'échapper, il s'élance avec cinq à six guides, et malgré les efforts de l'ennemi, s'en empare. Six à sept mille prisonniers, vingt-cinq pièces de canon, cinquante caissons et sept drapeaux, furent le fruit de cette victoire. Le général Vaubois entre le lendemain dans Trente, Wurmser se réfugie vers Bassano, sur les rives de la Brenta, où il trouve encore une nouvelle défaite, et Bonaparte de nouveaux lauriers. Avant cette action décisive, le général Vaubois se met à la poursuite des Impériaux, rencontre leur arrière-garde retranchée à Lavis, derrière la rivière de Lavisio, gardant un pont qu'il fallait traverser. Le général Dallemagne passe, non sans beaucoup de peine, sous le feu de l'ennemi retranché dans le village, le général Murat traverse à gné le Lavisio avec un détachement du deuxième de chasseurs, portant en croupe un nombre égal de fantassins pour poursuivre l'ennemi. L'adjudant-général Leclerc avec trois chasseurs et le chef des Allobroges Dessaix, accompagnés de douze grenadiers ou carabiniers, étaient parvenus à tourner l'ennemi et s'étaient embusqués une demi-lieue en avant. Le cavalerie ennemie se sauvant au galop, est arrêtée

tout à coup, l'adjudant-général Leclerc est légèrement blessé de quelques coups de sabre. Les ennemis cherchent à s'ouvrir un passage; mais les douze carabiniers secondés des trois chasseurs, croisent les baïonnettes et forment un rempart inexpugnable. La nuit était déjà obscure, cinq cents ennemis sont faits prisonniers, un étendard du régiment de Wurmser est enlevé. Ce succès complète la journée de Roveredo, le gros de l'armée va joindre l'ennemi à Bassano. 3 *au* 5 *septembre* 1796.

ROYAL-PHILIPPE (*combat du*). M. de Lage, officier français, devenu premier capitaine du *Royal-Philippe*, vaisseau de ligne espagnol, par la retraite successive de Don Navarro, amiral, et de M. de Gérardin, blessé grièvement, se couvrit de gloire à la défense de ce vaisseau. Les Anglais désespérant de le prendre, envoient un brûlot pour le réduire en cendres. A l'aspect de la machine infernale, les Espagnols parlent de baisser leur pavillon. « Messieurs, leur » dit de Lage, avez-vous oublié que je suis ici et que je suis » en vie? J'ai fait dire au roi, votre maître, que le pavillon » de sa majesté ne serait jamais livré à l'ennemi pendant que » je serais au monde; je ne manquerai pas aujourd'hui à un » si glorieux engagement. Cherchez donc, messieurs, dans » votre valeur, les moyens de détruire ce brûlot, et ne » pensez à rien autre chose. Voilà mon avis, et ce doit être » le vôtre. Allez à l'instant à la première batterie faire pointer le canon, avec promesse de récompense à celui qui » coulera bas le brûlot. »

Malgré le feu du *Royal-Philippe* et de quatre autres vaisseaux, le brûlot arrive à quinze pas de l'amiral. Ce fut alors qu'on le canonna si vivement et si juste, qu'il allait couler bas si les Anglais ne s'étaient hatés d'y mettre le feu. L'explosion se fit avec un bruit effroyable; le *Royal-Philippe* fut couvert de débris enflammés, mais on parvint à les éteindre, et les Espagnols durent leur salut au sang-froid du capitaine français, qui prit les précautions les plus sages pour prévenir l'incendie.

Quelques lignes de son journal suffiront pour peindre l'âme de cet officier. « Avant l'embrasement du brûlot, dit- » il, j'y avais vu deux jeunes officiers habillés de bleu, et » un troisième plus âgé en veste rouge. Ils se donnaient » bien du mouvement avec cinq ou six hommes pour nous



» accrocher. Ils étaient sur l'avant de leur frégate avec une » intrépidité incroyable. J'admirai leur bravoure ; ils regar» daient la mort avec un mépris infini. Je les entendis or» donner de mettre le feu aux artifices. Ils pouvaient alors » se sauver en se jetant à la mer, s'ils n'avaient pas été dé» terminés à accrocher le *Royal-Philippe*. Je les vis sauter » en l'air ; je les conduisis des yeux jusqu'à la hauteur de « leur hune de misaine, sans que leurs habits changeassent » de couleur. A cette élévation ils furent enveloppés de » flammes et réduits en charbon. Ils tombèrent à côté du » *Royal-Philippe*, légers comme du liége, n'ayant pas » deux pieds de long. Leur valeur me fit juger qu'ils étaient » officiers de l'amiral anglais, et qu'ils lui avaient promis de » brûler le *Royal-Philippe*, ou de périr. Ils ont tenu pa» role avec un courage digne de l'immortalité. »

L'intrépidité de M. de Lage, rappèle la réponse martiale du brave de la Roche-Allard. Un capitaine de vaisseau français ayant baissé pavillon devant des Anglais, pour s'excuser il dit à M. de la Roche-Allard : *Ils étaient quatre, que vouliez-vous que je fisse?* — Vous faire couler bas, répliqua la Roche-Allard. 1745.

ROYAN (*siége de*). Louis XIII ordonna, en 1621, de faire le siége de Royan, petite ville de Saintonge; il ordonna d'attaquer une demi-lune défendue par la plus forte partie de la garnison. Quatre cents coups de canon, préludes de l'assaut, font brèche, et frayent un passage aux assaillants ; les bataillons se rassemblent : l'on se prépare à l'attaque Un sergent de la compagnie Castel-Jaloux, nommé Duchêne, sort de la tranchée, suivi de dix mousquetaires, franchit le fossé, monte à l'assaut, se jète au milieu des ennemis, perce leurs rangs, les taille en pièces, et précipite le reste dans le fossé. Le roi était témoin de son audace. *Voilà le sergent de Castel-Jaloux*, disait-il aux officiers qui étaient restés près de lui; *admirez comme il y va bien!* Cependant, comme la hauteur des remparts qui commandaient cette demi-lune ne permettait pas de s'y loger, Duchêne eut ordre de se retirer; il revint triomphant, et reçut le prix le plus digne de sa bravoure, les éloges de son roi. Ce fut à ce siége qu'on se servit pour la dernière fois de boucliers ; le canon avait rendu inutile cette arme défensive, la plus naturelle et la plus ancienne de toutes. Les vieux

militaires murmurèrent de ce changement; mais le jeune César de Choiseuil, duc du Plessis-Praslin, qui avait donné dans ce siége des preuves d'une valeur et d'une sagesse au-dessus de son âge, jeta avec joie un fardeau incommode qui, en paraissant diminuer le péril d'une action héroïque, en affaiblissait la gloire. Son exemple ne tarda pas à être généralement suivi.

RUGEN (*prise de l'île de*). On s'étonne, en voyant, en 1807, les Français porter tout à la fois la terreur de leurs armes sur les bords de la Baltique et sur les rives de la Calabre, baignées par la Méditerranée, quand on se souvient que cette même nation avait peine à défendre, quelques années auparavant, ses frontières contre toutes les puissances de l'Europe coalisées. Mais une foule de héros étaient sortis de son sein; ces guerriers s'étaient illustrés sur tous les points de l'Europe, et ses généraux, par une suite de triomphes, s'étaient placés parmi les plus grands capitaines de l'antiquité. Napoléon-le-Grand avait vaincu la Prusse, et forcé la Russie de consentir à la paix; il ordonna au maréchal d'empire Brune de s'emparer de l'île de Rugen, appartenant au roi de Suède, sur les côtes septentrionales de la Poméranie. C'était le seul souverain du Nord demeuré attaché au parti de l'Angleterre. Le baron de Toll, commandant l'armée suédoise, apprenant l'arrivée des matelots de la garde impériale, et qu'un grand nombre de bateaux était réuni pour entamer cette expédition, envoya un officier pour négocier; il en résulta une convention en vertu de laquelle l'île de Rugen fut livrée à S. M. l'Empereur des Français, le 7 *septembre* 1807.

RUMERSHEIM (*combat de*). Le comte du Bourg fut rencontré par le général Merci, commandant les troupes impériales, entre Hornestadt et Rumersheim, à une demi-lieue de l'île Nienbourg, le 26 août 1709. Le combat ne dura pas une heure. L'infanterie allemande jeta ses armes, après avoir fait une décharge; la cavalerie la suivit à toute bride pour gagner le pont de Rumersheim, qui se rompit presque aussitôt qu'on eut commencé de le passer. De sept à huit mille hommes que conduisait Merci, il ne s'en sauva guère que deux mille; le reste fut tué, pris ou noyé.

RUREMONDE (*prise de*). Cette ville des Pays-Bas fut attaquée, en 1572, par Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Ce prince n'avait d'abord d'autre dessein que de s'y procurer des vivres; les habitants lui en refusèrent avec insolence. Guillaume voulut se venger. Ruremonde comptait parmi ses citoyens plusieurs huguenots qui desiraient de l'en voir maître. Après avoir établi des intelligences au dedans, il disposa ses troupes, et fit donner un assaut à une des portes de la ville. Les Catholiques le soutinrent avec courage, et ne se démentirent point dans trois attaques; mais, pendant qu'ils étaient occupés à se défendre, les Protestants s'emparèrent d'une autre porte, et introduisirent les assaillants. Le prince ne put, ou ne voulut pas empêcher le sac de cette ville; les hérétiques commirent dans Ruremonde les plus horribles excès.

RUSCIANE (*siége de*). L'an 548, Totila mit le siége devant Rusciane, défendue par quatre cents hommes et par une nombreuse noblesse d'Italie, qui fit une longue et vigoureuse résistance. Les vivres ayant manqué, on fut obligé de capituler, si la place n'était secourue dans un certain terme. Bélisaire essaya d'en écarter les Goths; mais une furieuse tempête dissipa sa flotte, et fit échouer son dessein. Ainsi les assiégés furent obligés d'ouvrir leurs portes.

RYMNICH (*bataille de*). Sur la fin du dernier siècle, les efforts continuels des Autrichiens tendirent à l'expulsion des Turcs de l'Europe. Les traités de paix entre ces deux puissances ne furent jamais que des armistices, et procurèrent seulement quelques instants de repos pour se porter ensuite des coups plus sûrs, après s'être remis de ses fatigues. On vit souvent les Turcs et les Russes s'entr'aider dans ces combats, et la bonne intelligence entre leurs généraux devenir le principe le plus fécond de grands succès. Déjà la victoire de Forhani était due à l'accord parfait existant entre les opérations des Russes commandés par le général Suwarow, et des Allemands aux ordres du prince de Cobourg. Ce dernier réclama encore une fois le secours des Russes, au moment où il allait être accablé par une légion de Turcs campés à Rymnich. Suwarow retourné à Berlat, en repartit le 6 septembre 1789, et prit directement le chemin de la Sereth, où l'on croyait trouver

les pontons dés Autrichiens, mais ils étaient à deux milles plus haut, à Marietschestie, où les Russes furent obligés de marcher par des chemins très-difficiles. Sur le soir, il tomba beaucoup de pluie. La cavalerie légère avait déjà passé le pont : mais lorsque Suwarow arriva sur le rivage à la tête des carabiniers, l'orage avait fait chavirer tous les pontons, et il était à craindre qu'ils ne fussent emportés. Le passage devint trop dangereux pour qu'on pût le risquer, et les carabiniers furent obligés de se replier sur l'infanterie, qui avait de l'eau jusqu'aux genoux. Deux mille cinq cents paysans ou soldats travaillèrent à réparer les chemins et les pontons. Cet ouvrage fut achevé dans la nuit. L'orage cessa, le temps s'éclaircit, et les troupes russes marchèrent gaîment au delà de la Puttna, où elles se reposèrent quelques heures. La cavalerie légère joignit le prince de Cobourg sur la Milkow. Il admira la célérité de cette marche. Quelques moments après, le général Suwarow arriva avec une partie de son infanterie. Les deux généraux s'embrassèrent plusieurs fois avec les témoignages de la plus vive amitié ; les guerriers des deux nations partagèrent les sentiments de leurs chefs, s'accueillirent comme d'anciennes connaissances et des rivaux de gloire accoutumés à partager les mêmes dangers, à se couvrir ensemble des mêmes lauriers. Le principe favori de Suwarow était de profiter du moment, et de frapper sur l'ennemi les coups les plus inattendus, parce qu'il les croyait les plus sûrs. Arriver et attaquer les Turcs devait être, suivant son génie, une même chose. Ils étaient campés à Rymnich, à quatre milles de Milkow, où se trouvaient les Autrichiens. Toute la cavalerie russe fut distribuée en trois divisions dans les bois au delà de Milkow, à peu de distance de cette rivière ; l'infanterie campa sur la gauche. Suwarow, à peine arrivé, alla faire une reconnaissance, monta sur un arbre pour mieux examiner le pays, et prit ses mesures d'après l'aspect du terrain, qui allait continuellement en pente jusqu'à une grande distance. Il apperçut plusieurs chemins qui menaient au camp des Turcs. Le plus direct ne lui parut pas le meilleur ; il y paraissait souvent des patrouilles ennemies ; mais il y en avait encore deux autres, dont le dernier faisait un détour d'à peu près un mille. Dans une nouvelle conférence avec le prince de Cobourg, il lui traça le plan général de ses dispositions pour

une attaque subite de concert avec lui, et laissa un de ses officiers pour en concerter les détails. On joignit au corps de Suwarow deux escadrons de hussards autrichiens. Comme on pouvait marcher à couvert pendant un demi-mille à cause de la disposition du terrain, ces deux corps s'ébranlèrent avant la nuit. Suwarow, qui s'était chargé d'attaquer l'aile gauche du camp des Turcs, prit le second chemin à droite, et le prince de Cobourg suivit le troisième à gauche. A la chute du jour, tout se mit en marche. L'infanterie traversa la rivière sur des pontons; la cavalerie et l'artillerie la passèrent à gué. La nuit fut très-obscure, et cette obscurité favorisa singulièrement le secret de cette marche. On s'avança dans le plus grand silence; les mots d'ordre se donnèrent. Après avoir fait deux milles, on arriva quelques heures avant le jour au bord de la Rymnich, dans un endroit où elle n'a pas plus de cinquante pas de large. Comme cette rivière n'était pas profonde, on n'employa point les pontons que l'on avait amenés. L'eau venait à peine jusqu'aux genoux. Sur l'autre rive, qui avait beaucoup d'escarpement, on attela les gros chevaux des pontons autrichiens pour traîner l'artillerie; cela retarda un peu le passage, mais tout se termina dans le meilleur ordre. L'infanterie forma la tête de la première colonne. Une partie de la cavalerie se tint sur les ailes; elle fut suivie de sa seconde ligne, qui passa aussi heureusement. A la pointe du jour, les Russes étaient entièrement au delà de la rivière; ils se mirent en ordre de bataille. Leur corps consistait seulement en sept mille hommes. Suwarow les distribua en trois lignes; l'infanterie à la première et à la seconde, en six carrés, et la cavalerie à la troisième. La première ligne était composée de deux carrés de grenadiers et d'un carré de chasseurs. A la seconde étaient les fusiliers. Les Autrichiens marchaient également sur trois lignes; neuf carrés formaient les deux premières, et la cavalerie était à la troisième. Leurs troupes étaient fortes de dix-huit mille hommes. Au lever du soleil, ces troupes s'avancèrent au travers de champs couverts de bleds de Turquie et de plantes sauvages qui s'élevaient jusqu'à la ceinture. On n'était qu'à un mille et demi du camp des Turcs, et l'on n'avait pu encore être découvert, on n'avait pas même rencontré une de leurs patrouilles; ils venaient d'apprendre seulement par un de leurs espions l'arrivée d'un corps russe à Putzeni,

et ne pouvaient croire, d'après le temps et les distances, qu'il fût aussi avancé. Un lieutenant russe, envoyé en éclaireur, tomba entre les mains d'une patrouille de Turcs qui lui était supérieure, et leur donna la confirmation de cette nouvelle. En homme habile, il grossit beaucoup le nombre des troupes de sa nation. Envoyé devant le grand-visir lorsque l'action s'engageait déjà entre les avant-postes, il répéta sa déclaration; mais lorsqu'il annonça que c'était l'armée de Suwarow : *Il faut*, s'écria le grand-visir, *que ce soit un autre du même nom, car Suwarow est mort de ses blessures à Kinburn.* Le corps russe s'approcha du camp des Turcs, qui se trouvait à son aile gauche. Le terrain s'élevait insensiblement ; il y avait à son sommet beaucoup de fossés larges et garnis d'artillerie. Les Turcs la firent jouer quand ils apperçurent leurs ennemis à un quart de mille. Les Russes marchèrent dessus au pas de charge ; mais ils rencontrèrent des ravins où leurs canons étaient culbutés, et ils eurent beaucoup de peine à vaincre tous ces obstacles. Déjà l'aile droite des Russes avait commencé l'attaque. Les Turcs, placés sur une colline, prirent cette cavalerie en flanc, et la tournèrent avec des forces supérieures, la poursuivirent, et attaquèrent un carré de grenadiers russes de Chastalow, à l'aile droite. Les Ottomans se battirent avec ce carré pendant une heure à pied et à cheval, sous un feu roulant de cartaches et de mousqueterie. Repoussés à la fin, les janissaires remontèrent en croupe derrière les spahis, et prirent la fuite avec ces cavaliers. Le général Burnchow se mit à leur poursuite, leur tua beaucoup de monde, et les poursuivit fort loin. Le camp des Turcs, peu éloigné du bourg de Tyrkogukuli, fut bientôt enlevé ; les troupes qui occupaient cette position étaient au nombre de douze mille hommes. Elles firent une si prompte retraite, qu'il fut impossible aux Russes de s'emparer de leurs canons. Au commencement du combat sous Tyrkogukuli, Osman pacha demanda au grand-visir cinq mille spahis de bonne volonté, et vint tomber sur l'aile gauche des Russes, qui n'était pas encore sortie du vallon. Le combat y fut très-vif. Le colonel Scherschennew, qui vit le danger, se hâta de tourner le vallon avec son carré, et fit faire un feu croisé pour soutenir le colonel Wadischin. Osman prit la fuite, après avoir perdu beaucoup de monde. Tous les carrés russes se portèrent par leur gauche sur Bochsa et

Kringumaëlor. Le seul carré de Chastalow demeura quelque temps en arrière, et conserva sa position, parce que son commandant trouva dangereux de laisser derrière sa cavalerie éloignée et presque coupée. Aussitôt qu'elle eut rejoint, il alla se réunir au gros de leur armée, qui avait déjà fait près d'un mille. Les Turcs ayant découvert la faiblesse du corps russe, Osman pacha se fit suivre de quinze mille chevaux pour envelopper ce petit corps avant qu'il pût rejoindre Bochsa. Le prince de Cobourg, qui avait pris un chemin plus long et descendu de plus d'un mille la Rymna, s'était approché d'un demi mille des Russes pendant le combat de Tyrkogukuli. On vit cet essaim de Turcs tomber à l'improviste sous ses canons, et soutenir un combat de deux heures. Karatschay, qui était à la droite des Autrichiens, fut serré de près; sa cavalerie chargea les Turcs à plusieurs reprises, et le feu des cartaches et de la mousqueterie leur fit beaucoup de tort : ils furent obligés de se retirer. Vers le midi, le combat cessa de tous côtés, et l'on ne vit plus paraître un seul turc. Les troupes russes, excédées de fatigues, se reposèrent une heure au bord d'un ruisseau.

On voit encore, au sommet de cette montagne, les ruines d'un fort considérable, dont on dit, dans le pays, que celui qui en demeure maître gagne la bataille, et que celui qui le garde est maître de la Valachie. La véritable cause de cette opinion, est que cette montagne se trouve au centre des plaines de Forhani, qui s'étendent de la Puttna aux environs du Busco, jusqu'à Brahilow, et qui ont été le théâtre de fréquents combats, où l'expérience ordinaire a prouvé ce fait. Quand ce corps russe marcha sur Tyrkogukuli, ses lignes étaient dirigées vers le Sud. Suwarow fit, dans ce moment, un mouvement sur la gauche; il se porta vers l'Ouest. Les colonnes russes avaient alors, à demi-mille de distance, le village de Bochsa; le prince de Cobourg était également éloigné, mais placé plus obliquement. Le grand visir était à plus d'un mille de ce village, avec le gros de son armée, au delà du bois de Kringumaëlor, sur la rivière de Rymnich. Les Turcs avaient couvert la lisière de ce bois de retranchements; ils voulaient y laisser leurs gros bagages et y attaquer le lendemain le prince de Cobourg. Mais on les prévint avant qu'ils fussent entièrement prêts. Durant le combat, ils y travaillèrent encore sur plusieurs points, et

commencèrent à établir une ligne de communication entre ce bois et le village de Bochsa. Ils avaient pareillement retranché ce village et celui de Kaïata, et dressé des batteries pour balayer le champ de bataille, par un feu croisé, depuis Tyrkogukuli jusqu'à Kringumaëlor. Ces batteries ne leur furent d'aucune utilité, parce que Suwarow les tourna. Les Russes engagèrent de nouveau le combat à une heure après midi, et se remirent en marche sur le village de Bochsa. Le grand visir se montra alors lui-même, en personne, à la tête d'une cavalerie nombreuse. Fort de quarante mille hommes, il fondit de toutes parts sur les Autrichiens, et serra surtout l'aile droite où Karatschay se trouvait un peu séparé. Sa cavalerie se jeta bravement sous un feu de cartaches et de mousqueterie, et sur la pointe des baïonnettes. Les Autrichiens étaient dans un pressant danger; ils repoussèrent, avec la plus grande intrépidité, six attaques successives. Les hussards hongrois se comportèrent avec la plus grande valeur, parvinrent à se faire jour malgré l'infériorité de leur nombre, firent plier les Turcs, et leur sabrèrent beaucoup de monde. Pendant ce temps, Suwarow, marchant derrière Bochsa, avait tourné les batteries de l'ennemi qui eut à peine le temps de tirer un coup de fusil, en prenant la fuite, et se hâtant de traîner derrière les retranchements de Kringumaëlor, les canons qu'ils purent sauver. Les spahis arrivèrent sur ce point, afin d'arrêter les carrés russes; ils firent seulement quelques attaques un peu vives, chargèrent les chevau-légers : mais les troupes réglées les repoussèrent avec perte. Suwarow trouva de l'autre côté de ce village un terrain assez étendu pour former, sur-le-champ, ses lignes de bataille. Les Turcs faisaient un feu très-vif de leur grosse artillerie, placée dans le bois de Kringumaëlor. Les carrés en furent dabord incommodés; mais en continuant de se porter en avant, la plus grande partie de cette canonnade fut bientôt sans effet. Les Russes marchèrent au pas de charge sur ce bois, et comme leur aile gauche n'était qu'à un quart de mille de l'aile droite du prince de Cobourg, ainsi que du bois luimême, Suwarow résolut de faire une attaque décisive pour terminer cette affaire, qui traînait en longueur. Les lignes des Russes et des Autrichiens formaient un angle droit avec l'intervalle occupé par les Turcs, dont les Russes en occupaient le couchant, et les Autrichiens le sud; ce qui rendait

la position des Turcs très-désavantageuse. Suwarow envoya prier le prince de Cobourg de vouloir bien avancer au moment où il commanderait l'attaque. Plus les deux corps alliés approchaient, plus l'intervalle qui les séparait se rétrécissait. L'aile gauche des Autrichiens se développa sur la droite de la lisière du bois; alors les carrés russes se formèrent en demi-cercle, et marchèrent en poussant des cris de guerre sur le front du bois retranché. Il en partit une canonnade terrible. Pour moins perdre de monde, Suwarow ordonna à la cavalerie d'attaquer dans l'intervalle des carrés, parce qu'elle pouvait aisément pénétrer dans le bois, qui était à claire voie. Il y avait, dans cet endroit, plus de quinze mille janissaires armés seulement d'un sabre, tandis que leur cavalerie couvrait leurs deux ailes. Envisageant cette masse terrible, Suwarow s'adresse à ses guerriers : *Amis*, leur dit-il, *ne regardez pas les yeux de l'ennemi; regardez sa poitrine : c'est là qu'il faut plonger vos baïonnettes*. A l'instant, une redoutable ligne de cavalerie franchit les fossés et les parapets, charge les janissaires, en fait un épouvantable carnage. Les Turcs se défendant en désespérés, avec le sabre et le poignard, se laissèrent hacher sur leurs canons, plutôt que de se rendre. Les carabiniers russes s'élancèrent avec les hussards de Barco. En même temps, les Cosaques et les Arnautes, qui étaient sur le front de l'aile droite, fondirent sur la cavalerie turque, se firent jour de toutes parts, et attaquèrent le bois par derrière. Les Arnautes des Autrichiens firent la même manœuvre sur l'aile gauche. Tous les carrés ouvrirent bientôt la cavalerie, et taillèrent en pièces tout ce qui se trouva sur leur passage. A quatre heures après midi, les armées combinées furent maîtresses du bois, et l'on continua de poursuivre les Ottomans; ils ne tinrent plus nulle part, et cherchèrent leur salut dans une fuite qu'ils firent dans le plus grand désordre. De tous côtés, le terrain était jonché de morts. L'énorme supériorité numérique de l'armée turque, et la faiblesse des généraux alliés, semblèrent les obliger de ne faire aucun quartier; les Autrichiens et les Russes sabrèrent tout ce qui se trouva devant eux. De l'autre côté de Kringumaëlor, à la rivière de Rymnich, il y a encore un mille. Cette route se trouvait encombrée de caissons et de trains d'artillerie que les Turcs avaient voulu sauver dans les bois, ne pouvant pas les traîner plus loin; ils y avaient laissé des

mèches, elles firent sauter plusieurs caissons, ce qui rallentit la poursuite. Le grand visir, homme estimé pour sa bravoure et ses talents, se trouvait réduit, dans ce moment, à une situation déplorable. Contre l'usage des Turcs, il était venu au combat en carrosse, et ne monta à cheval qu'au moment de l'action; il fit tout pour rallier ses soldats et les ramener au combat. Voyant toutes ses exhortations inutiles, il fit pointer sur les fuyards de son armée, deux pièces de canon qu'il avait auprès de lui; mais rien ne put ranimer leur courage abattu.

Les vainqueurs arrivent au soleil couchant à la rivière de Rymnich; il s'y était noyé une prodigieuse quantité d'hommes, de chevaux et de bestiaux. Son cours était obstrué en plus d'un endroit, par plus de cent voitures et chariots. Le camp des Turcs était situé de l'autre côté de la rivière; on voyait, sur différents points, des tonneaux de poudre, auprès desquels les Ottomans avaient laissé des mèches allumées. On avait aussi enterré des fougasses, dont quelques unes sautèrent au milieu des alliés, et blessèrent beaucoup de monde. On fit dans ce camp un butin énorme; mais il fut encore plus grand dans la rivière. Pendant cette nuit, les troupes alliées, excédées de fatigues, demeurèrent sur le même côté de la rivière. Elles s'emparèrent le lendemain du quartier-général du grand visir, où l'on trouva des richesses plus considérables que toutes celles que l'on avait prises la veille. Suwarow fit fouiller les bois voisins, où s'étaient réfugiés beaucoup de Turcs : ils y furent massacrés. Telle fut la bataille remportée le 22 septembre 1789, sur l'armée ottomane commandée par le grand visir, à Rymnich. Les Turcs laissèrent cinq mille morts sur le champ de bataille; deux mille hommes furent tués dans les bois le lendemain de l'action; trois mille se noyèrent dans la Rymnich et le Busco. On leur enleva encore soixante-huit canons, douze mortiers, cent drapeaux, et une immense quantité de munitions de guerre, de vivres et de bestiaux. L'armée turque était de cent mille hommes, et celle des Autrichiens et des Russes, au plus de vingt-cinq mille combattants. Le grand visir s'enfuit à Brahilow, pour y rassembler les débris de son armée, avec laquelle il repassa bientôt le Danube. Les deux généraux se préparaient à profiter de leurs avantages, lorsque les dispositions des cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, ayant changé, ils se quittèrent au moment où la réunion de leurs

la suite, et subirent tranquillement le joug d'un peuple qui asservissait le monde.

SABUGAL (*combat de*). Le roi de Portugal, s'étant joint aux ennemis de Philippe V, Berwick fut chargé de défendre l'Espagne de ce côté-là; il campe avec un faible corps de troupes sur la rivière de Sabugal, que les Portugais, les Anglais et les Hollandais, veulent passer avec des forces considérables. A peine se sont-ils mis en mouvement, qu'on démêle dans leur contenance un air d'effroi, qui est suivi d'une retraite faite avec beaucoup de précipitation; ils sont poursuivis, et on apprend avec étonnement des prisonniers la raison d'une conduite si extraordinaire. « C'était, dit un » historien, qu'à la prière des Portugais le roi avait fait » donner au buste de Saint-Antoine de Padoue, patron du » royaume, tous les grades militaires pour le faire arriver » enfin à celui de généralissime. » Il était toujours à côté du général. Lors donc que les ennemis étaient sur le bord de la rivière, prêts à passer, un boulet de canon emporta le buste du saint. Les Portugais, consternés comme des troupes qui perdent un général, prirent l'alarme, et ne songèrent plus qu'à se sauver. Le roi de Portugal eut beau faire, il ne put jamais les rassurer ni les rallier; il fallut se laisser entraîner au torrent. Mais, chagrin de cette espèce de déroute, le roi quitta une armée dont il était mécontent, et s'en retourna à Lisbonne. 1404.

SACRIPORT (*bataille de*). Le jeune Marius, ayant hérité de la haine de son père contre Sylla, rencontra son ennemi près d'un lieu nommé Sacriport, peu éloigné de Préneste. Le combat fut vif; l'aile gauche de Marius commençant à plier, cinq cohortes et deux escadrons passèrent du côté de son rival. Cette désertion découragea les restes de ses troupes; en un moment la fuite devient générale, et tous cherchent à se réfugier dans Préneste. Sylla les poursuivit vivement; les Prénestins, craignant qu'il n'entrât dans la ville avec les fuyards, fermèrent leurs portes. Il se fit le plus grand carnage; le parti de Marius fut abattu par cette défaite. 81 *ans av. J. C.*

SAFFET (*combat de*). L'armée d'Orient, occupant, au printemps de 1799, une partie de l'ancienne Judée, avait

déjà défait au mont Thabor, une nuée de Syriens et d'Arabes, venus au secours de Saint-Jean d'Acre; ils s'approchèrent de Saffet, petite bourgade bâtie sur les ruines de l'ancienne Bethulie. Le général Murat se présenta alors pour chasser ces barbares, qui voulaient occuper Saffet, dont les troupes françaises s'étaient emparées. A l'approche de la cavalerie française, cette colonne ennemie, assemblage bizarre de fantassins et de cavaliers de tous les pays et de toutes les couleurs, repassa le Jourdain avec la plus grande précipitation, après avoir laissé un grand nombre de morts sur le champ de bataille; et, si l'on peut juger de son épouvante par la rapidité de sa fuite, jamais il n'y en eut de pareille. 12 *mai* 1799.

SAGONTE (*siége de*). Annibal, qui avait hérité de son père une haine mortelle contre les Romains, ne put voir sans indignation l'asservissement de sa patrie; il forma le dessein hardi de porter la guerre et la terreur de ses armes jusqu'aux portes de Rome. Arrivé en Espagne, il commença le siége de Sagonte, ville puissante, alliée des Romains. On l'attaqua de trois côtés; on fit agir le bélier. On ébranla ses murs; on renversa ses tours. Les Sagontins se défendent avec courage. Les Romains apprènent l'extrémité de leurs fidèles alliés; ils envoient une ambassade à Carthage : elle y'est reçue avec hauteur. Le plus ancien des ambassadeurs demande la cause du siége de Sagonte; le sénat de Carthage ne répond rien à sa question. *Je porte*, dit-il d'un ton fier, en montrant un pan de sa robe, qu'il avait plié, *je porte ici la paix ou la guerre; choisissez.* On lui répond qu'il eût à faire le choix. *Eh bien! je vous donne la guerre*, réplique-t-il en déployant sa robe. *Nous la recevons de bon cœur, et la ferons de même*, dit un des Carthaginois, avec une égale fierté. Ainsi commença la seconde guerre punique. Annibal pressa le siége de Sagonte. Les habitans, se voyant sans ressources, on parla d'accommodement; les conditions leur paraissant trop dures, ils ne purent se résoudre à les accepter. Les sénateurs, au désespoir, font porter sur la place publique leur or, leur argent, et le trésor de la ville, et les jètent dans le feu, puis s'y précipitent eux-mêmes. Dans ce moment, une tour tombe sous les coups des béliers; les Carthaginois entrent dans la ville, s'en rendent maîtres, et passent au fil de l'épée ceux qui

étaient en âge de porter les armes. Malgré l'incendie, le butin fut immense. Ainsi fut prise Sagonte, après huit mois de siége. 219 *ans avant J. C.*

SALADO (*bataille de*). Alphonse, roi de Castille, se ligua, en 1340, avec plusieurs souverains de l'Espagne pour renverser la puissance des Maures. Les rois de Maroc et de Grenade réunirent leurs forces pour s'y opposer; ils rencontrèrent, le 3 novembre, les troupes chrétiennes sur les bords du Salado, petite rivière de l'Andalousie. Chaque nation se battit avec une égale fureur. Aucun corps ne plia, le soldat vivant prenait la place de celui tué ou blessé. Un corps d'Espagnols, ayant fait un grand détour, attaque le camp ennemi, tombe sur le bagage, met tout à feu et à sang, et répand ainsi la terreur parmi les barbares, qui ne firent plus qu'une faible résistance, et prirent la fuite. Jamais victoire ne fut plus complète; deux cent mille Arabes furent tués, le camp des Maures, avec toutes ses richesses, devint la proie des vainqueurs.

SALAMINE en Chypre (*siége de*). Démétrius Poliorcète entra dans l'île de Chypre, et marcha sur la ville de Salamine, qui en était la capitale. Ménélas, frère de Ptolémée, roi d'Egypte, commandant cette place, en sortit avec ses troupes, et présenta le combat; mais il se repentit de sa témérité. Démétrius lui tua mille soldats, fit trois mille prisonniers, et l'obligea de se retirer promptement sous les murailles de Salamine dont il forma le siége. Alors ce prince, renommé dans l'art de prendre les villes, fit construire une énorme machine, appelée Hélépole, qui surpassait en hauteur les murailles et les tours les plus élevées; quatre mille hommes la faisaient agir; elle contenait, sur ses différents ponts, des milliers de soldats qui faisaient pleuvoir sur la place assiégée une grêle de pierres, de flèches et de traits enflammés. Après plusieurs attaques, les assiégeants abattirent de grands pans de muraille, en sorte que les assiégés ne pouvaient pas tenir un jour de plus, à moins de prévenir, par un coup de hardiesse, l'assaut que Démétrius devait donner le lendemain. Pendant la nuit, Ménélas fit amasser sur les murs une quantité de bois sec, et le jeta au pied de l'hélépole; on y mit le feu, et il prit avec tant de violence, qu'en peu de temps tout parut en

flammes. Les ennemis accourent pour arrêter l'incendie, mais ils ne peuvent empêcher ses progrès. Ptolémée parut devant Salamine avec cent cinquante vaisseaux, et donna ordre à son frère, de venir, avec soixante galères, pour charger l'arrière-garde de Démétrius, et la mettre en désordre après que le combat serait engagé. Mais ce prince avait eu la précaution de laisser dix vaisseaux pour garder l'entrée du port, et fermer le passage à Ménélas. Après avoir étendu son armée sur les pointes qui avançaient dans la mer, afin qu'elle pût secourir ses vaisseaux, il prit le large avec cent quatre-vingt galères, et chargea Ptolémée avec tant d'impétuosité qu'il le mit en fuite, prit soixante-dix vaisseaux, et obligea, par cette victoire, Ménélas à rendre Salamine. 307 *ans avant J. C.*

SALAMINE (*bataille navale de*). Après que Xerxès se fut rendu maître de l'Attique, la flotte des Grecs, commandée par Eurybiade, Lacédémonien, alla mouiller près de Salamine. On tint conseil pour savoir où l'on devait attaquer les Perses. Eurybiade voulait s'approcher de l'isthme de Corinthe. Thémistocle prétendait que c'était trahir la patrie que d'abandonner Salamine. Il soutenait son sentiment avec chaleur. Eurybiade, irrité de voir un jeune homme lui résister, leva sur lui sa canne : *Frappe, mais ecoûte!* lui dit Thémistocle ! Le Lacédémonien surpris entend les motifs du général d'Athènes ; bientôt il les approuve. Les Perses délibèrent s'il convient de livrer un combat naval. Xerxès était présent : chacun fut de cet avis ; on savait que c'était celui du prince. La seule Artémise, reine d'Halicarnasse, s'opposa fortement à cette résolution, et représenta le danger d'attaquer des ennemis plus habiles dans la marine que les Perses. Cet avis sage ne fut point suivi. Il fut arrêté de donner bataille. Xerxès voulut être simple spectateur de ce combat; il fit placer son trône sur une éminence. Thémistocle, instruit que dans la flotte grecque on songeait encore à gagner l'isthme, donna avis, sous main, à Xerxès que les Grecs se disposaient à se séparer ; qu'il fallait saisir une occasion où ses mortels ennemis lui offraient une victoire complète et facile. Le crédule Xerxès y ajouta foi. Un grand nombre de vaisseaux environna Salamine, pour ôter aux Grecs tout moyen d'en sortir. On se prépara à une action décisive. La flotte des Grecs était de trois cent

quatre-vingts voiles ; celle des Perses était encore plus nombreuse. Thémistocle, avant d'engager le combat, attendit qu'un vent qui se levait tous les jours à la même heure, et qui était contraire aux ennemis, commençât à souffler ; alors il donna le signal. Les Perses, animés par la présence de leur roi, s'avancèrent avec impétuosité et courage. Ce premier feu se rallentit bientôt ; tout leur devint contraire ; le vent, la pesanteur de leurs vaisseaux, et le peu d'étendue du champ de bataille. Ils prirent la fuite. Artémise se signala par sa hardiesse. Xerxès, la voyant ainsi combattre, s'écria que dans cette bataille les hommes avaient paru des femmes, et que les femmes avaient montré un courage de héros. Cette princesse, pour échapper aux Grecs qui la poursuivaient vivement, arbora le pavillon grec, et attaqua un vaisseau des Perses, monté par Clamasithymus, roi de Calynde, son ennemi particulier, et le coula à fond. On crut son vaisseau du parti des Grecs, et on ne songea plus à l'attaquer. La nombreuse armée des Perses fut presqu'entièrement ruinée. Xerxès, humilié, alla cacher sa honte au fond de ses superbes palais, et laissa Mardonius, avec trois cent mille hommes, pour tâcher de réduire la Grèce. Thémistocle parut aux jeux olympiques. Tous les spectateurs tournèrent vers lui leurs regards. On le montrait aux étrangers. Chacun criait *voilà Thémistocle!* Ce jour lui parut le plus beau de sa vie. Il dit à ses amis : *Je suis assez récompensé de tous les services que j'ai rendus à la Grèce.* 480 ans avant J. C.

SALAPIE (*actions de*) 1. Annibal, avait placé une bonne garnison dans Salapie. Deux citoyens en ouvrirent les portes à Marcellus. Cinq cents Numides, qui en formaient la garnison, se battirent en désespérés. Il n'en tomba pas plus de cinquante, vivants, au pouvoir des Romains. 210 *ans avant J. C.*

2. La mort de Marcellus, tué près de Pétilia, parut présenter à Annibal une occasion favorable pour reprendre cette ville. Ayant le cachet du consul, il écrivit, en son nom, aux habitants de Salapie qu'il s'y rendrait. Heureusement le second consul avait mandé à toutes les places voisines de ne point ajouter foi aux lettres qui leur viendraient au nom de son collègue. A peine le courier du consul

était-il arrivé, que celui d'Annibal demanda audience. On reconnut la ruse. On promit d'obéir aux prétendus ordres de Marcellus, et l'on congédia honorablement le Carthaginois. Quand il fut parti, l'on partagea tous les habitants sur les murailles, et l'on plaça les plus braves soldats de la garnison auprès de la porte par où l'on jugeait qu'Annibal devait arriver. Ce général, qui s'applaudissait de son artifice, ne tarda pas à se montrer vers la fin de la nuit. Les déserteurs romains appèlent les sentinelles et leur ordonnent d'ouvrir au consul qui approchait. Les sentinelles s'agitent et remuent beaucoup pour ouvrir la porte. Les déserteurs ne virent pas plus tôt la herse assez haute pour y pouvoir passer debout, qu'il se présentèrent en foule. Lorsqu'il y en eut environ six cents de passés, les gardes lâchèrent la corde qui tenait la herse suspendue, et la laissèrent tomber. Aussitôt on se jeta sur les transfuges qui étaient entrés, tandis que d'un autre côté on attaquait et l'on tuait ceux qui s'approchaient. Ainsi Annibal fut pris lui-même dans les filets qu'il avait tendus. 208 *ans avant J. C.*

SALCES (*bataille de*). Valens, empereur romain, rencontra près de Salces, dans la petite Scythie, un corps innombrable de Goths. Le succès fut long-temps incertain. L'acharnement fut égal, et la fin du jour surprit les combattants encore affamés de carnage. Cette journée fut également funeste aux deux partis. *An* 377.

SALEHIEH (*combats de*). 1. Bonaparte, s'étant rendu maître du Caire, Ibrahim-Bey se retira à Belbeys. Son intention était d'y attendre la caravane, de joindre à ses forces les mameloucks qui devaient l'escorter, et d'exécuter un plan d'attaque combiné avec Mourad-Bey et les Arabes. Pour seconder cette opération, il mettait tout en œuvre afin de soulever les Fellahs du Delta, et pousser les habitants du Caire à la révolte. Bonaparte organisait rapidement un gouvernement provisoire dans les provinces conquises; il élevait à la hâte des fortifications pour contenir les habitants, et se préserver des attaques des beys. Il envoya le général de brigade Leclerc à Elhanka avec trois cents hommes de cavalerie, trois compagnies de grenadiers, un bataillon et deux pièces d'artillerie légère pour y observer Ibrahim-Bey. Leclerc, fut attaqué le

3 août 1798 par quatre mille Mameloucks et Arabes ; quelques décharges d'artillerie suffirent pour les mettre en fuite. La tranquillité de l'Egypte tenait à l'éloignement des Mameloucks, et surtout d'Ibrahim-Bey ; Bonaparte marcha contre lui en personne. Le 9 août, les divisions Bon, Regnier et Menou, partirent du Caire, et se réunirent deux jours après, à Belbeys, à l'avant-garde de Leclerc. Ibrahim-Bey ne crut pas prudent de les attendre, et s'enfuit à Salêhié. A quelque distance de ce village, on apperçut une caravane escortée par une troupe d'Arabes. La cavalerie se porte en avant, met les Arabes en fuite, et arrête la caravane. C'était une partie de celle de la Mecque, qui avait été pillée par les Arabes eux-mêmes préposés à sa garde. Le cheick, menacé par Bonaparte d'être fusillé, retrouva à l'instant tous les objets volés, et restitua aux marchands leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves et leurs richesses. Le 11 août, l'avant-garde, composée d'environ trois cents hommes de cavalerie, arrive en vue de Salêhié. Au moment où elle entrait dans ce village, Ibrahim-Bey, surpris, fuyait à la hâte, couvrant son arrière-garde par mille Mameloucks. L'infanterie était à une lieue de distance ; une nuée d'Arabes couvrait la plaine, attendant l'issue du combat pour tomber sur les vaincus. Bonaparte se met à la tête de cette avant-garde, et poursuit Ibrahim dans le désert. Deux cents braves du dix-septième régiment de hussards, du vingt-deuxième de chasseurs et des guides à cheval, chargent avec impétuosité mille Mameloucks, et s'ouvrent un passage à travers leurs rangs ; ce succès augmente leurs dangers ; ils se trouvent au milieu d'une masse cinq fois plus nombreuse qu'eux. La valeur supplée au nombre ; ils combattent en lions et en désespérés. Les Mameloucks sont sans cesse repoussés, ne combattent plus qu'en s'éloignant, et, pour protéger leur retraite, ils abandonnent deux mauvaises pièces de canon et quelques chameaux. Ibrahim-Bey parvint à sauver avec lui ses équipages, ses femmes, celles de ses Mameloucks, ses trésors, et les plus riches marchandises de la caravane. Il avait disparu, quand l'infanterie française se montra au village de Salêhié où elle prit position. Ibrahim-Bey continua sa route pour la Syrie. Cet avantage coûta à la France une vingtaine de braves. Parmi les officiers qui chargèrent à la tête de la cavalerie, et soutinrent par leur exemple la

valeur du soldat, on compte le chef de brigade Detrées, qui reçut plusieurs blessures graves. Le chef de brigade Lasalle, du vingt-deuxième de chasseurs, laissa tomber son sabre au milieu de la charge; il fut assez adroit et assez heureux pour mettre pied à terre, et remonter à cheval pour attaquer et se défendre contre un des Mameloucks les plus intrépides. Le général Murat et l'aide-de-camp Duroc, engagés trop avant, par leur ardeur, dans le plus fort de la mêlée, coururent, dans ce combat, les plus grands dangers. Bonaparte fit fortifier Salêhié, et y laissa une garnison.

2. En vertu de la capitulation de l'Egypte, consentie par le général Kléber, le grand-visir occupa Salêhié; il en demeura maître jusqu'après la bataille d'Héliopolis. Les Français, victorieux, se hâtèrent d'y poursuivre le visir. Le vent du midi, qui règne avec force, au printemps, dans cette partie de l'Egypte, soufflait par intervalle, et portait dans l'athmosphère toute l'ardeur du désert. Une poussière fine et brûlante se mêlait à l'air, et empêchait également de respirer et de voir. Kléber s'attendait à trouver à Salêhié l'armée du grand-visir, et qu'il se défendrait plutôt que de se laisser repousser dans le désert; il se disposa donc à livrer bataille, le 3 mars 1800. Au point du jour, l'armée française est en marche; les habitants de Salêhié accourent au devant d'elle, et informent le général que la veille, à trois heures après midi, le grand-visir était monté à cheval, et avait pris la fuite à travers le désert, n'ayant plus avec lui que cinq cents hommes de bonne escorte. Dans cette déroute, les Turcs abandonnèrent leur camp, leur artillerie et leurs bagages. On reconnut bientôt la vérité de ce rapport. On entra dans le camp du visir; au lieu de tentes alignées, on y vit un espace d'environ trois quarts de lieue d'étendue, où elles étaient placées sans ordre; les pièces d'artillerie étaient éparses, et la plus grande partie des munitions avaient été pillées. On y trouva une quantité considérable de selles et de harnois, plus de quarante mille fers de chevaux, douze litières sculptées et dorées, et quelques ameublements de prix confondus avec les tentes et les dépouilles du soldat. Telle fut l'immense proie que les Osmanlis abandonnèrent aux Arabes. Ces derniers s'étaient rassemblés, suivant leur usage, pour se

jeter sur les fuyards. Une partie poursuivait les restes de l'armée du visir, tandis que les autres pillaient son camp, dont ils s'éloignèrent à l'approche des Français. L'armée se reposa de ses fatigues, et chacun, disposant pour son usage des objets abandonnés, personne n'eut à regréter de n'avoir emporté avec lui aucun bagage. Le général Leclerc reçut l'ordre de continuer la poursuite de l'armée du visir jusqu'au pont du Trésor; il trouva la route couverte de morts, de mourants, de chevaux, de bêtes de somme et d'effets de toute espèce, Il vit, au delà du pont, les Arabes qui harcelaient et dépouillaient les traîneurs. Jugeant l'affaire en bonne main, il revint au camp; plus de dix-huit mille Turcs périrent depuis Salêhié jusqu'à Gaza. Si rien n'était plus mal ordonné que le camp des Turcs, leur armée présentait au moins un aussi grand désordre, d'après le rapport d'un Anglais qui suivait, avec un caractère public, le grand-visir. « Une armée turque » peut être parfaitement comparée, dit-il, à une nation » entière qui émigre. Le nombre des personnes inutiles » qui suivent ces armées est presque inconcevable, de » sorte que quand on parle d'une armée de cent mille » hommes, il en faut mettre de côté les deux tiers. Lorsque » l'armée du grand-visir quitta Constantinople, elle n'était » composée que de cinq mille hommes, mais il y avait » quatorze mille chevaux. Ce nombre s'est accru jusqu'à » quatre-vingt mille hommes. Tout homme qui n'est pas » simple soldat doit avoir, outre ses domestiques qui sont » nombreux, un cuisinier, un homme pour plier et poser » les tentes, un sakka ou porteur d'eau, un *hannasser* » ou un homme pour aller chercher la nourriture des che- » vaux. Les troupes ne sont pourvues de biscuit ou de » pain et de viande, qu'une fois par semaine; les janissaires » seuls ont des rations de riz. Leur indifférence pour les » malades est extrême; ils n'ont ni médecins, ni chirur- » giens, ni apothicaires, ni hôpitaux. Dans une seule jour- » née, cette armée perdit trois cents hommes, et le visir » fut obligé d'aller lui-même ranimer les mourants avec » de l'eau. Il est encore presque impossible de se procurer » une notice exacte du nombre des troupes dans un camp » turc, d'abord parce qu'ils le cachent eux-mêmes, ensuite » parce qu'il n'y a rien de constant parmi eux. Un officier » qui fait porter devant lui le beyrac ou drapeau, suppose

» qu'il commande deux cents hommes, afin de recevoir » ce nombre de rations, quoiqu'il n'en ait que cinquante. » L'ignorance de leurs généraux sur le nombre de leurs » troupes, est la même que celle des étrangers; car, durant » cette expedition, le secrétaire de l'ambassadeur d'An- » gleterre entendit tenir au visir ce singulier propos : *Je » suis bien étonné de trouver que j'aye un si grand nombre » de troupes.* » Quelle différence entre les armées européennes et celles des Turcs ! *3 mars* 1800.

SALÉRA (*combat de*). Hannon, général carthaginois, s'étant enfermé dans Saléra, ville d'Afrique, Scipion ordonna à Massinissa d'aller braver les Carthaginois. Ils fondirent sur les Numides; le combat s'engagea; Massinissa, en battant en retraite, attira les Carthaginois jusqu'à des collines qui cachaient la cavalerie romaine. Alors les gens de Scipion entourèrent Hannon et ses soldats. Ils furent presque tous tués; Hannon périt lui-même, après avoir donné les marques du plus grand courage. Le reste de son armée prit la fuite, abandonnant tous ses bagages aux Romains. *An* 204 *avant J. C.*

SALIONZA (*combat de*). Les Autrichiens, vaincus, mais non terrassés à Marengo, voulurent encore, à l'instigation de l'Angleterre, tenter le sort des armes. L'armée d'Italie, commandée par le général Brune, se retrouva sur les bords du Mincio, illustrée quelques années auparavant par les victoires de Bonaparte. Le passage de cette rivière fut défendu et emporté avec valeur; le centre de cette armée ayant passé cette rivière, s'avança à Salionza, tandis que la cavalerie demeura en observation à la tête des ponts. Au moment où le général Delmas se disposait à enlever, avec l'avant-garde, les redoutes de Salionza, elles se rendirent à discrétion, ce qui compléta le succès du second passage du Mincio, où les vaincus abandonnèrent vingt-huit pièces de canon et huit mille cinq cents prisonniers. 27 *décembre* 1800.

SALISBURY (*siège de*). Pendant qu'Edouard III, roi d'Angleterre, était occupé en France à faire valoir ses prétentions, les Ecossais exercèrent impunément, dans ses Etats, les plus horribles ravages. Conduits par David Brus,

ils se présentèrent devant Salisbury ; la garnison, animée par la présence et par les exhortations de la belle comtesse de Salisbury, se défendit avec une valeur héroïque, et donna le temps à Edouard d'assembler son armée, qu'il avait ramenée à Londres, et de marcher à son secours. Les Ecossais se retirèrent à l'approche des troupes anglaises ; le roi remerçia la comtesse de sa généreuse résistance. *An* 1349.

SALLUVIENS (*défaite des*). Les Marseillais, amis constants des Romains, excitaient, par leur prospérité, la jalousie des peuples voisins. Les Salluviens, dans le territoire desquels Marseille avait été bâtie, leur déclarèrent une guerre sanglante. Les Romains vinrent au secours de leurs fidèles alliés. Le consul Fulvius attaqua les Gaulois, et remporta d'assez grands avantages. L'année suivante, Sextius, après plusieurs petites victoires, livra aux Salluviens une grande bataille, les défit, prit leur camp, et les obligea de demander la paix. Ce général prit ses quartiers d'hiver dans le lieu où il avait remporté la victoire, il s'y trouvait des sources d'eaux chaudes ; il y bâtit une ville qui fut appelée *Aquæ Sextiæ*, c'est-à-dire, Eaux de Sextius. C'est maintenant la ville d'Aix. 124 *ans avant J. C.*

SALONIQUE (*tentative de*). Les Turcs semblèrent avoir repris, en 1807, leur antique énergie, quand ils devinrent les alliés des Français ; on les vit préserver Constantinople d'un asservissement complet, en armant cette capitale au moment où une flotte anglaise, mouillée sous les murs du sérail, voulait y dicter ses lois. Cette noble fierté sembla animer tous les commandants turcs des ports de l'Archipel, pour faire respecter leur indépendance. L'amiral russe Siniavin se présentant devant Salonique, envoya sommer le pacha de lui livrer le consul, et tous les Français qui se trouvaient dans ses murs, avec leurs propriétés, ou de lui payer deux cent mille sequins de Venise. Cette sommation fut appuyée de la menace d'incendier la ville. Le pacha se contenta de répondre qu'il ne livrerait ni les Français, ni les sequins. La fierté de sa réponse augmenta la rigueur des menaces des Russes. Le commandant turc fit ses dispositions, pour y répondre par le feu le plus vif de bombes et de boulets. Il s'attendait à être vivement

attaqué ; les Russes ; au bout de vingt-quatre heures, levèrent l'ancre et firent voile. 1807.

SALZA (*passage de la*). Chacune des actions des troupes françaises porte un caractère particulier. Dans leurs dernières campagnes, on y voit toujours le même courage et la même intrépidité; mais il est modifié, dans chacune, d'après le degré d'instruction des officiers et des soldats, et les obstacles que leur présentèrent à combattre leurs ennemis et la nature. Vaincus à Hohenlinden, en 1800, les Autrichiens se rejetèrent derrière l'Inn. Des manœuvres et des combats heureux, leur ayant ouvert ce passage, ils allèrent se réfugier derrière la Salza. Le général en chef de l'armée du Rhin résolut de traverser cette rivière entre Lauffen et Salzbourg, pour menacer la route de Neumarch, forcer les Autrichiens à une retraite précipitée, ou à se rejeter entièrement dans les montagnes du Tirol. Le général Decaen eut ordre de faire, le 13 décembre, une reconnaissance très-étendue sur la Salza; mais par un de ces évènements heureux qu'entraîne une suite de victoires, les reconnaissances et le passage ne furent qu'une même opération. L'habitude du succès qui fait tout oser; la vigueur des troupes et l'intrépidité de quelques braves; l'habileté des généraux Durut et Kniazéwitz à profiter de l'ardeur du soldat, effectuent un passage qu'aucune combinaison militaire n'avait pu précéder, excepté celles du moment. L'avant-garde du général Decaen arrive à Lauffen vers midi. Déjà ses reconnaissances lui avaient découvert que quatre arches du pont étaient coupées. Lorsque ce général arriva sur le bord de la rivière, les Autrichiens n'avaient fait aucunes dispositions pour en empêcher les approches ; ils n'avaient pas même tiré un coup de canon ; ils s'étaient contentés de border d'infanterie un escarpement élevé qui domine le pont, et de placer avantageusement leur artillerie sur les hauteurs. En remontant la Salza, pour chercher un gué, le général Decaen apperçut une barque à une demi-lieue au-dessus de Lauffen. Trois chasseurs qui l'ont également vue, se jètent à la nage pour la ramener sur le bord occupé par l'armée française. Malgré la rigueur d'un froid excessif ; malgré la vivacité du courant de la Salza, encore plus rapide que l'Inn, ils parviènent, après de longs et généreux efforts, à se rendre maîtres de la barque, et à la conduire sur la rive

gauche. Le général Decaen se hâte de profiter de ce trait de dévouement; il ordonne au général Durut de jeter à l'instant quatre cents hommes sur le bord opposé, envoye son jeune frère, officier de chasseurs, et l'adjudant-commandant Plausanne, pour se mettre à la tête de ce détachement. Pour détourner de cet endroit l'attention de l'ennemi, il engage au même moment une canonnade et une fusillade très-vive sur le pont. Le détachement passe sur la rive droite, et s'empare d'un village qu'il barricade, en y laissant quelques hommes pour empêcher leurs flancs et leurs derrières d'être inquiétés; puis il s'avance sur la tête du pont jusqu'à l'ennemi, qui ne s'occupait que de l'artillerie. Il est surpris; les cris et les baïonnettes d'une poignée d'hommes le mettent en déroute. Ce succès ne fut troublé par aucune inquiétude; tous les bateaux de la rive droite sont bientôt à la disposition des Français; huit cents hommes s'établissent sur l'autre rive. On profite de la nuit pour jeter un pont volant pour passer l'artillerie; le pont, détruit par l'ennemi, est assez réparé pour porter l'infanterie et la cavalerie. Le général Decaen fait prévenir dès le soir, Moreau, qu'une partie de ses troupes avaient passé la Salza. Moreau ordonne au général Richepanse de marcher sur Lauffen; il dirige les divisions Bastoul et Legrand. La réserve de cavalerie est portée sur Teissendorff. Le général Lecourbe, qui avait passé ce même jour la Saal à gué, audessous de Veldkirck, après un combat vigoureux, eut ordre d'observer l'ennemi, et de couvrir le flanc droit de l'armée du Rhin, pendant qu'elle serait occupée d'effectuer son passage. La division Grouchi eut ordre, en même temps, de se porter sur Lauffen, en laissant une brigade au confluent de la Saal et de la Salza. On fit jeter un nouveau pont à Lauffen, où Moreau trouva le général Decaen occupé à faire défiler sa division. Les Autrichiens avaient paru, dès la pointe du jour, vouloir faire retirer leurs vedettes. Voulant suivre avec précaution le mouvement rétrograde que ces dispositions semblaient indiquer, le lieutenant-général Lecourbe déploya toute sa cavalerie et son artillerie dans la plaine, en avant du village de Vaal, tandis que le général Montrichard, avec son infanterie, longeait les bois qui bordent la rive droite de la Salza, jusqu'au confluent des deux rivières. Il devait s'y réunir avec la brigade du général Boyer, qui encore sur la rive de la Salza, pouvait la passer

à un gué qu'on avait reconnu, et se rendre ensuite maître d'un pont brûlé par l'ennemi, et que l'on aurait aussitôt réparé. A la droite, le général Gudin devait s'emparer, avec un bataillon, du village de Golz, sur la route de Reinchal, dans un terrain très-boisé. Le reste de la division devait se former devant le village de Vaal, et s'y appuyer. Ces dispositions s'exécutent. Un corps considérable de cavalerie française débouche dans la plaine avec de l'artillerie; il faisait un brouillard très-épais; les tirailleurs français poursuivent vivement les Autrichiens, qui démasquent tout-à-coup six pièces d'artillerie avec lesquelles ils commencent un feu très-soutenu. Celle des Français y répond quelque temps avec supériorité; mais les Impériaux ont mis bientôt en batterie plus de trente pièces de canon. Le brouillard qui se dissipe, laisse appercevoir une cavalerie nombreuse sur plusieurs lignes. Bientôt les Autrichiens s'avancent et chargent les septième et neuvième de hussards, qui soutiennent le choc avec courage; mais beaucoup moins nombreux que l'ennemi, ils sont forcés de se replier. Le onzième de dragons s'avance et fournit à fond la plus belle charge; il culbute et renverse tout ce qu'il rencontre. Les hussards se ralliant derrière le vingt-troisième de cavalerie, de concert avec les dragons, mettent en déroute au moins deux mille chevaux. La seconde ligne de l'ennemi demeure tranquille, et le lieutenant-général Lecourbe conserve également en réserve le vingt-troisième de cavalerie, quoique ce régiment brûle de combattre. Sur la droite et sur la gauche, l'infanterie française fait des progrès : cependant la gauche arrivée à la croisière de Lauffen et Reinchal, sur Salzbourg, y trouva de nombreuses réserves autrichiennes, et elle ne put forcer ce point. Le lieutenant-général Lecourbe, sentant l'ennemi en forces, ne voulut point engager un combat trop inégal, pendant que le reste de l'armée s'occupait du passage de la rivière. Il fit replier ses ailes, passer sa cavalerie derrière le défilé, et se borna à tenir la tête du village de Vaal, avec une partie de son infanterie; il conservait ainsi le moyen de marcher sur Salzbourg, au moment où le général en chef se serait montré à sa hauteur, sur la rive droite de la Salza. L'ennemi n'osa rien entreprendre contre ce mouvement hardi, quoiqu'il eût sur ce point presque toute son infanterie, de la cavalerie, et une grande partie de son artillerie. Moreau, instruit dès le matin de ce

qui se passait à l'aile droite, ordonna au général Decaen de presser le passage de ses troupes, et de marcher rapidement sur Salzbourg; la division Richepanse passa la Salza, et le reste de l'armée le suivit le lendemain. L'armée ennemie, dont la retraite sur Lauffen était menacée par le passage des Français sur cet endroit, profita de la nuit pour se retirer avec précipitation. Le général Decaen apprit, le 15 décembre matin, que les postes autrichiens avaient disparu; il marcha avec son avant-garde sur Salzbourg, par la rive droite de la Salza. Peu d'instants après, le général Lecourbe y entra par la rive opposée. On ne saurait trop admirer, dans cette action, la sagacité avec laquelle le général Decaen a su saisir les plus légères circonstances, pour arriver aux plus beaux résultats. *Décembre* 1800.

SAMANOUTH (*combat de*). Mourad bey, vaincu dans le Faïoum, s'était retiré vers le Haut-Saïd. Toujours maître des provinces de la Haute-Egypte, il y conservait une attitude menaçante, et faisait avec sa nombreuse cavalerie de fréquentes incursions sur le territoire occupé par les Français. Ceux-ci, dénués de cavalerie, arrivaient toujours trop tard pour s'opposer aux courses des Mameloucks. Instruit de cette situation, Bonaparte envoye à Desaix un renfort de mille hommes de cavalerie et de trois pièces d'artillerie légère, commandé par le général Davout; il lui donne ordre de chasser Mourad bey au-delà des cataractes du Nil, de détruire les Mameloucks ou de les expulser de l'Egypte. Quelques jours suffirent au général Davout pour joindre Desaix. Ils partent le 16 décembre pour atteindre Mourad bey; mais celui-ci fuit continuellement devant eux. L'armée française arrive le 29 à Girgé, capitale de la Haute-Egypte. Vingt jours se passent vainement à attendre la flotille portant les munitions nécessaires; les vents étaient contraires. Mourad bey profite de cette inaction pour susciter aux Français de nouveaux ennemis; il écrit aux chefs du pays de Jedda et d'Yambo, en Arabie, pour les engager à passer la mer Rouge et à exterminer une poignée d'infidèles venus pour détruire la religion de Mahomet. Des émissaires sont envoyés en Nubie, et en amènent des renforts; Mourad bey envoie aussi à Hesney auprès du vieil Hassan bey Jeddaoui, dans le dessein de l'engager à faire cause commune contre les ennemis de l'Islamisme. Enfin,

de nouveaux émissaires sont envoyés dans la province qui se trouve entre Girgé et Siout, pour engager les habitants à détruire la flotille des Français, et à inquiéter les derrières de leur armée. Desaix, informé, le 1 janvier 1799, du succès de ces manœuvres, envoya le général Davout avec toute la cavalerie pour punir les auteurs de ces rassemblements. Davout rencontre le 3 une multitude d'hommes armés au village de Souaqui; il les fait charger par son avant-garde. Ils fuient en désordre; huit cents insurgés demeurent sur le champ de bataille. Ce terrible châtiment aurait dû contenir les rebelles. Desaix apprend qu'un nouveau rassemblement se forme à quelques lieues de Siout; ce sont des paysans armés des provinces de Minie, de Benesouef et d'Hoara : les uns sont à pied, les autres à cheval. Desaix ordonne au général Davout de marcher de nouveau contre eux à la tête de toute la cavalerie, de les châtier, et de dégager la flotille. Le 8 janvier, il rencontre les Egyptiens au village de Tatha; il se précipite sur eux, les taille en pièces; mille hommes restent sur le champ de bataille, le reste prend la fuite. Davout apperçoit la flotille s'avançant vers Siout par un vent plus favorable; elle parvient enfin le 18 à Girgé. Mourad bey avait été joint par mille chérifs des pays de Yambo et de Jedda, qui avaient passé la mer Rouge. Hassan bey Jeddâoui et Osman bey Hassan étaient arrivés auprès de lui à Houé avec deux cent cinquante Mamelouks; des Nubiens, des Maugrabins campaient auprès de ce dernier village. Les habitants de la Haute-Egypte, depuis Girgé jusqu'aux cataractes, étaient en armes, et prêts à marcher. Mourad bey, se confiant dans une armée aussi formidable; veut attaquer les Français; son avant-garde, commandée par Osman bey Hassan, vint coucher, le 21 janvier, dans le désert à la hauteur de Samanhout. Desaix prend sur la flotille les provisions les plus nécessaires, lui ordonne de suivre les mouvements de sa division, et part le même jour de Girgé. Le lendemain, l'avant-garde française rencontre celle de l'ennemi sous les murs de Samanhout. Desaix partage son infanterie en deux carrés égaux; sa cavalerie, formant elle-même un carré, est placée au centre, de manière à être protégée par le feu des deux autres. A peine l'armée française est-elle rangée en bataille, qu'elle est cernée entièrement par la nombreuse cavalerie ennemie; une colonne formée d'Arabes d'Yambo se jète dans un grand canal sur la

gauche des Français, et les inquiète par la vivacité de son feu. Desaix ordonne à ses aides-de-champ Rapp et Savary de se mettre à la tête d'un escadron du septième de hussards, et de charger l'ennemi en flanc pendant que le capitaine Clément, avec les carabiniers de la vingt-unième légère, s'avancerait en colonne serrée dans le canal, et enfoncerait celle de l'ennemi. Cet ordre fut exécuté avec autant de bravoure que de précision; l'ennemi prit la fuite, laissant sur la place une quinzaine de morts et autant de blessés. Les innombrables colonnes de l'ennemi s'avançaient cependant en poussant des hurlements affreux. Les Arabes d'Yambo, s'étant ralliés, veulent enlever le village de Samanhout; mais le feu bien nourri des carabiniers de la vingt-unième les fait retirer avec une perte considérable. Les Mameloucks se précipitent sur les carrés commandés par les généraux Friant et Béliard; on leur riposte par un feu d'artillerie et de mousqueterie si terrible, qu'ils sont dispersés en un instant, et qu'ils battent en retraite, laissant le terrain couvert de leurs morts. Le général Davout reçoit l'ordre de charger avec la cavalerie le corps de Mameloucks, où se trouvent Mourad bey et Hassan, qui paraissent vouloir conserver leurs positions; ils n'attendent pas la charge de ce général. La fuite de Mourad bey est le signal de la retraite générale. Pendant quatre heures, les ennemis sont poursuivis l'épée dans les reins; la division ne s'arrête qu'à Farchoutte, où elle trouve un grand nombre de Mameloucks expirant de leurs blessures. Le succès de ce combat est principalement dû à l'artillerie légère. Le 23, l'armée poursuivit Mourad bey; soixante Arabes furent taillés en pièces. Hesney et Syène tombèrent au pouvoir du vainqueur; Mourad, Hassan, Soliman, et huit autres beys, poursuivis avec un acharnement qui ne leur laisse aucune ressource, se jètent dans l'affreux pays de Bribes, au-dessus des cataractes.

SAMARON (*journée de*). Les enfants de Jacob, depuis qu'ils reconnaissaient deux rois, semblaient avoir oublié qu'ils étaient frères. L'ambitieux Jéroboam, que les dix tribus schismatiques avaient mis à leur tête, croyant profiter de la jeunesse d'Abia, roi de Juda, lui déclara la guerre, leva huit cent mille hommes, et vint camper près de la montagne de Samaron. Le roi de Juda ne put lui opposer que quatre cent mille combattants; Jéroboam fut

mis en déroute, et forcé d'abandonner le champ de bataille, couvert de morts et de blessés. 965 *ans av. J. C.*

SAMARIE (*siéges de*). 1. Samarie, capitale du royaume d'Israel, soutint plusieurs siéges mémorables. Adad, roi de Syrie, entra dans la Palestine, sous le règne d'Achab, et vint camper devant les murs de Samarie. Il réduisit bientôt cette cité à la dernière extrémité. Adad, comptant déjà sur la conquête des états d'Achab, offrit à ce prince de lui donner la paix, à condition de lui remettre ses trésors, ses femmes et ses enfants. Achab, dénué de ressources, consentit à tout; mais, le lendemain, Adad ayant ajouté des propositions plus dures à celles de la veille, le roi résolut de se défendre jusqu'à la mort. Au moment où Adad se flattait de la victoire, les valets de pied des princes d'Israel s'avancent, attaquent les gardes avancées, en tuent plusieurs, poursuivent les autres jusques dans leur camp. Achab, avec ses troupes, fond sur les Infidèles, les met en fuite, et s'enrichit de leurs dépouilles. 707 *ans avant J. C.*

2. L'année suivante, Adad rentra dans la Palestine avec une armée plus formidable. Achab marcha contre lui; la bataille se donne. Les Syriens prènent la fuite, après avoir perdu cent mille hommes; Adad est fait prisonnier. 906 *ans avant J. C.*

3. Sous le règne de Joram, fils d'Achab, la capitale d'Israel vit encore à ses portes les formidables armées de Syrie. Ce siége fut long et célèbre; Adad avait fait environner la ville de tous côtés. Aucuns convois n'y pouvaient entrer; les magasins publics étaient vides, et bientôt la famine devint si excessive, que la tête d'un âne se vendait quatre-vingt dix pièces d'argent; et un septier de fiente de pigeon, dont on se servait au lieu de sel, en valait cinq. Une telle misère fit craindre à Joram, que, dans le désespoir, on n'ouvrît les portes à l'ennemi. Pour encourager les soldats, et observer la disposition du peuple, il allait tous les jours visiter les murailles et les fortifications. Au milieu de ces occupations, une femme vint se jeter à ses pieds. « Mon seigneur et mon » roi, lui dit-elle en poussant des hurlements horribles, au » nom de Dieu, sauvez une infortunée. Eh ! que voulez- » vous de moi, répondit le monarque ? Si le Seigneur ne

» vous sauve pas, puis-je le faire, moi qui ne suis qu'un
» mortel ? qu'avez-vous à me dire ? Seigneur, cette femme
» que vous voyez avec moi, m'a dit : donnez-moi votre
» fils, et mangeons-le aujourd'hui; demain nous mange-
» rons le mien. J'ai tué mon enfant; nous l'avons mangé,
» et cette malheureuse, au mépris de sa promesse, a caché
» le sien, et me dérobe une subsistance qui m'est due. » A ce funeste récit, le roi d'Israel déchira ses vêtements, et tout le monde vit le cilice qu'il portait sur sa chair. Ce prince, réduit au désespoir, rejeta la cause de tant de maux sur Elisée, et voulut le faire mourir. Mais l'homme de Dieu lui promit, que le lendemain, l'abondance serait si grande, que la mesure de pure farine se donnerait pour un sicle (un peu plus de trente sols) : le prophète fut regardé comme un visionnaire. Un officier, sur la main duquel le roi s'appuyait, le tournant en ridicule : « Quand le Tout-Puissant, disait-
» il, ouvrirait le ciel pour faire pleuvoir des vivres, ce que
» dit cet homme serait-il possible ? — Vous le verrez, lui
» répondit Elisée; mais vous n'en jouirez point. » Quatre lépreux, qui demeuraient près des portes de la ville, poussés par l'indigence, s'acheminèrent vers le camp des Syriens pour y chercher la mort; mais quel fut leur étonnement ! ils n'y trouvèrent personne. Les ennemis, frappés d'une terreur soudaine, et croyant entendre le bruit d'une grande armée qui venait les tailler en pièces, avaient pris la fuite, sans rien emporter avec eux. Les lépreux, après s'être bien rassasiés, et avoir mis en réserve une grande quantité d'or et d'argent, s'empressèrent d'annoucer au roi cette heureuse nouvelle. Joram craignit que ce ne fût une ruse. Enfin, après s'être assuré de la fuite des Infidèles, tout le peuple courut en foule au camp abandonné; et la parole du Seigneur fut vérifiée dans toutes ses circonstances. Le roi mit à la porte de la ville cet officier qui s'était moqué du prophète, et l'infortuné fut étouffé par l'affluence du peuple, sans avoir pu jouir de cette abondance inespérée. 891 *ans avant J. C.*

4. Salmanazar, roi d'Assyrie, ayant appris qu'Osée, qui s'était fait roi d'Israël, et qu'il avait rendu tributaire, voulait secouer son joug, assiégea Samarie, et l'emporta d'assaut après un blocus de trois ans; le barbare fit prisonnier Osée, le chargea de chaînes, et le transporta dans les provinces

d'Assyrie, avec la plus grande partie de ses sujets. Ainsi finit le royaume d'Israel, ou des dix tribus. 721 *ans av. J. C.*

5. Samarie se repeupla, et continua de le disputer à Jérusalem, jusqu'au gouvernement d'Hircan, fils de Simon Machabée. Ce grand sacrificateur la prit par escalade, après un an de siége. Le vainqueur la détruisit de fond en comble; mais Hérode-le-Grand la rebâtit, agrandit de beaucoup son enceinte, et la nomma Sébaste. *An* 109.

SAMBRE (*bataille de la*). César, après avoir vaincu plusieurs peuples des Gaules, marcha contre les Nerviens, réunis avec les Artésiens et les habitants du Vermandois, campés derrière la Sambre. L'armée des Gaulois ne paraissait point; elle était toute entiere cachée dans un bois fort épais. Ils avaient été avertis par des déserteurs que, dans la marche, chaque légion était suivie de ses bagages; en sorte que, de la première à la suivante, il y avait un grand intervalle, et il était aisé d'attaquer une et deux légions avant que les autres pussent venir à son secours. Mais César, lorsqu'il approcha de l'ennemi, avait changé cet ordre; six légions marchaient à la file, puis tous les bagages de l'armée, et la marche était fermée par les deux légions de plus nouvelle levée. Lorsque les Gaulois virent arriver les premiers bagages, ils conclurent que c'était le moment d'attaquer; ils sortent du bois en bon ordre, renversent la cavalerie romaine, passent la rivière, montent la colline où les six légions travaillaient à fortifier un camp, tout cela avec une telle vivacité et une telle fureur, que César n'eut pas le temps de faire les dispositions d'une bataille. Le courage et l'habitude des Romains du métier des armes y suppléèrent, et le soin qu'avait eu César d'ordonner à ses lieutenants de demeurer à la tête de leurs légions. Les Romains se rangent d'eux-mêmes sous les premiers drapeaux qu'ils apperçoivent; César parcourt les rangs, anime ses soldats ou retient leur valeur désordonnée. Il se forma trois combats distincts et séparés; deux légions opposées aux Artésiens les accablent et les renversent, deux autres repoussent les habitants du Vermandois; mais ces deux victoires sont achetées par des flots de sang. Les Nerviens défendent leur liberté avec un courage invincible; plus d'une fois ils réussissent à enfoncer l'armée romaine. On voyait toujours César animant ses sol-

dats, et toujours exposé aux plus grands dangers. Les Gaulois furent vaincus, ou plutôt exterminés; car la nation des Nerviens fut presque entièrement anéantie; elle eut recours à la clémence du vainqueur, qui la traita avec bonté. 67 *ans avant J. C.*

SAMÉ (*siége de*). Le consul Fulvius soumit toutes les villes de la Céphalonie. Une seule refusa de le reconnaître; c'était Samé. Il en fit le siége qui ne dura que quatre mois; les habitants se défendirent avec courage. Epuisés plutôt que vaincus, ils se rendirent à discrétion, la ville fut livrée au pillage, et ses habitants vendus comme esclaves. 189 *ans av. J. C.*

SAMNITES (*guerres des*). Les Samnites furent deux fois vaincus 325 avant J C., par le dictateur Papirius-Cursor. Le dictateur étant allé à Rome, laissa le commandement de son armée à Q. Fabius-Maximus-Rulla, maître de la cavalerie, auquel il défendit expressément de combattre en son absence. Fabius ne le vit pas plutôt parti, qu'il songea à former quelque entreprise, sur-tout lorsqu'il eut appris l'extrême négligence qui régnait parmi les ennemis depuis le départ de Papirius. Il se hâta d'attaquer les Samnites, et le succès du combat fut aussi heureux qu'il eût pu l'être, quand même le dictateur s'y fût trouvé en personne. Le général et les soldats firent également bien leur devoir, et il resta vingt mille des ennemis sur la place. Aussitôt après l'action, Fabius écrivit à Rome pour y mander la nouvelle de sa victoire. Il adressa les lettres au sénat et non pas au dictateur, faisant assez connaître par là qu'il ne prétendait point partager avec lui la gloire des avantages qu'il avait remportés. Toute la ville fut dans la joie à cette nouvelle. Le seul Papirius n'y prit point de part et ne témoigna que du mécontentement et de l'indignation. Il partit dès le moment, faisant contre le maître de la cavalerie les plus terribles menaces. Fabius, averti par ses amis du ressentiment de Papirius, assembla les soldats et les conjura de le soutenir contre la cruauté et la jalousie du dictateur. Cependant Papirius arrive, et sur-le-champ convoque l'assemblée. Il fait citer Fabius, et lui demande en premier lieu s'il n'est pas vrai qu'il lui a défendu de combattre? En second lieu, s'il

n'a pas néanmoins livré la bataille? Fabius embarrassé de répondre à ces deux questions, se jète à l'écart; il se plaint d'avoir dans le même homme son accusateur et son juge; il s'écrie à haute voix qu'on peut bien lui ôter la vie, mais qu'on ne peut lui enlever l'honneur d'une illustre victoire; il mêle les justifications aux reproches, mais ces discours vagues et en même temps offensants, ne font qu'aigrir la colère du dictateur qui ordonne au licteur de saisir le maître de la cavalerie. Fabius en ce moment appèle tous les soldats à son secours, et s'étant débarrassé des licteurs, il va chercher un asyle au milieu de l'armée qui le reçoit et l'environne. Un tumulte affreux règne dans le camp; ici l'on entend des prières, là de menaces. Papirius ordonne qu'on fasse silence; mais le bruit horrible qui se faisait, empêche qu'on ne puisse entendre sa voix ni celle de ses huissiers. Enfin la nuit, comme il arrive quelquefois dans les batailles, sépara les combattants. Fabius est ajourné au lendemain; mais par le conseil de ses amis, il s'enfuit à Rome pendant la nuit, et le lendemain matin assemble le sénat. Pendant qu'il y déclamait contre la rigueur et l'injustice de son général, on entend tout à coup à la porte le bruit des licteurs qui faisaient écarter la foule: c'était le dictateur qui, ayant appris la retraite du maître de la cavalerie, l'avait suivi de près. La querelle recommence, et Papirius ordonne à ses licteurs de saisir Fabius. En vain le sénat entier lui demande grâce; toujours inflexible, il persiste dans sa résolution. Alors M. Fabius, père du maître de la cavalerie, eut recours à la dernière ressource qui lui restait, et adressant la parole au dictateur: « Puisque, dit-il, rien n'est capable de vous » toucher, ni l'autorité du sénat, ni la vieillesse d'un père » infortuné, ni le mérite et la noblesse de l'accusé, j'en ap» pèle au peuple, qui certainement a plus de pouvoir que » ne vous en donne votre dictature. » En conséquence de cet appel, on se transporte dans la place publique, et Papirius monte à la tribune aux harangues. Fabius avait pour lui la majesté du sénat, la faveur du peuple, les vœux de l'armée. De l'autre côté, Papirius faisait valoir l'autorité du commandement, regardée jusque là comme inviolable, la discipline militaire, les ordres des dictateurs, toujours respectés comme des oracles, l'exemple de Manlius et la tendresse paternelle sacrifiée à l'état; il s'autorisait encore du supplice que Brutus, fondateur de la république, avait fait

souffrir à ses deux enfants. Tous ces motifs qu'il détailla dans un discours prononcé d'un ton sévère et d'un air imposant, firent une terrible impression sur les esprits. Le peuple n'osa absoudre Fabius; il prit le parti de prier et de conjurer le dictateur de lui accorder sa grâce; les tribuns joignirent leurs prières à celles du peuple.. Le père de Fabius, Fabius lui-même, se jetèrent aux pieds de Papirius, le suppliant, avec larmes, de se laisser fléchir. Alors le dictateur ayant fait faire silence : » Je suis content, dit-il, la discipline mili- » taire, la majesté du souverain commandement qui ont » couru risque aujourd'hui d'être abolis pour jamais, ont » enfin triomphé. » Fabius, qui a osé combattre contre l'ordre de son général, n'est point défendu comme innocent, mais reconnu pour coupable. Il obtient le pardon de son crime par les prières du peuple romain et des tribuns, qui demandent pour lui la vie comme une grâce et non comme une justice. « Vivez, Fabius, plus heureux mille fois » par ce consentement unanime de tous vos concitoyens à » s'intéresser pour vous, que par la victoire qui vous cau- » sait tant de joie. Vivez après avoir commis un crime que » votre père lui-même n'aurait pu vous pardonner, s'il eût » été à ma place, et sachez que la plus grande marque que » vous puissiez donner au peuple romain de votre recon- » naissance, c'est d'apprendre, par ce qui s'est passé au- » jourd'hui, à obéir avec soumission, tant en paix qu'en » guerre, à ceux qui auront sur vous une autorité légi- » time. » Après soixante-dix ans de guerres, Servilius eut la gloire de dompter enfin les Samnites.

SAMOS (*siége de*). Les Samiens s'étaient révoltés contre les Athéniens. Périclès marcha contre eux pour les faire rentrer dans le devoir, et attaqua leur ville. On prétend qu'il se servit, pour la première fois à ce siége, de béliers, et de tortues inventées par l'ingénieur Artémon; mais l'usage en était connu depuis long-temps en Orient. Au bout de neuf mois, Samos se rendit. Périclès rasa les murailles de cette ville. 441 *ans av. J. C.*

SAN-GERMANO (*siége de*). Charles, comte d'Anjou et de Provence, frère de Saint-Louis, déclaré roi de Sicile par le pape Clément IV, se prépara à en chasser Mainfroi. Il entre dans l'Italie, arrive au pont de Cépérano sur le Ga-

tigliano, le fait attaquer, s'en saisit, se présente devant la Rocca-d'Arci, l'emporte du premier assaut, et vint former le siége de San-Germano, défendue dans l'intérieur par trois mille hommes de bonnes troupes, et au dehors par dix mille Sarrasins attachés à Mainfroi. Charles avait désigné pour le jour de l'assaut général, le premier jeudi de carême 1266. Mais la veille, quelques valets de l'armée, piqués des injures dont les assiégés ne cessaient de les accabler, lancèrent sur eux une grêle de pierres. Ce combat devint sérieux, chacun y voulut prendre part. En un instant, l'armée fut au pied des murailles. Bouchard, comte de Vendôme, apperçoit un endroit plus faible, il s'y précipite, entre dans la ville et vole arborer son étendard sur une des tours. Ce fut le signal de la victoire. Les assaillants redoublant d'efforts, enfoncent les portes et massacrent tout ce qui s'oppose à leurs coups. Quinze cents hommes furent passés au fil de l'épée. Les autres se rendirent, le vainqueur leur pardonna.

SAORGIO (*prise de*). L'armée d'Italie s'étant emparée, en avril 1794, d'Orméa, Garresio et Loano, le poste important de Saorgio se trouvant dépassé, on ne put laisser en arrière cette forteresse, qui garde tout à la fois l'entrée de la rivière de Gênes et celle des plaines du Piémont. Une première colonne, aux ordres de Masséna, tournant Saorgio par la gauche, s'empara de la Briga et de Col-Ardente, le 7 mai. L'ennemi, fort de sept à huit mille hommes, fut battu dans cette position. Le général marcha droit sur Saorgio avec une seconde colonne. Le général Macquart attaqua, avec une troisième, les camps de la Marta, qui couvraient Saorgio, tandis qu'une quatriéme tournait les hauteurs où étaient situés ces camps. Toutes ces dispositions, par lesquelles l'ennemi se trouvait enlacé, dépendaient du succès de la première colonne. Les difficultés des chemins et les neiges retardèrent Masséna; il lui fallut soutenir plusieurs combats de détail, où il demeura vainqueur. Il ne parvint que le troisième jour au point où Saorgio se trouvait cerné. Deux généraux furent tués dans ces affaires; mais la défense opiniâtre des Piémontais céda aux manœuvres brillantes de Masséna. Lorsque son mouvement fut achevé, Saorgio était évacué dès la veille, et la position de l'armée coupait la communication de l'ennemi avec son camp de la Briga. Il se trouva alors obligé de se

retirer sur les hauteurs du Col-Ardente. Masséna attaqua d'abord de front la redoute qui défendait ce passage. On manquait d'artillerie. Les grenadiers et les chasseurs voulurent y pénétrer par les embrasures, ils furent repoussés. Masséna eut recours à sa manœuvre favorite. Cette redoute fut tournée à l'entrée de la nuit. Ce mouvement détermina les Piémontais à l'évacuer, et à se retirer sur le Col de Tende, dernier passage qui couvrait l'entrée du Piémont. En même temps une colonne française de dix mille hommes s'empara de Lantosca et du Belvedère, à la droite de l'armée. Le général Serrurier, marchant par la vallée de Blouro, remporta aussi quelques avantages sur l'ennemi; mais la prise du camp des Fourches et de Saorgio détruisirent tout son système de défense; toutes ses forces se trouvèrent isolées : leur ensemble rompu, le désordre et la déroute furent généraux dans ses camps. Les Piémontais perdirent dans ces affaires deux mille hommes et soixante pièces de canon. *7 mai* 1794.

SAPHAT (*journée de*). Zaba, roi d'Ethiopie, déclara la guerre au vertueux Aza, roi de Juda, entra dans la Palestine avec cent mille chevaux, neuf cent mille hommes de pied, et trois cents chariots. Aza, ayant joint son ennemi dans la vallée de Saphat, enfonça ses nombreux bataillons, tua la plus grande partie des fuyards, les poursuivit, et revint en triomphe dans sa capitale, chargé d'un riche butin. 955 *ans av. J. C.*

SARATOGA (*combats de*). Deux fois, durant la guerre de leur indépendance, les Anglo-Américains parvinrent à faire mettre bas les armes à des armées anglaises. Le général Burgoyne, vaincu à Stellerswater, où s'était campée l'armée du général américain Gates, prit position presqu'à la portée du canon des Américains, fortifia sa droite, et étendit sa gauche jusqu'à l'extrémité de la rivière de Hill, de manière à bien couvrir la prairie où elle coule. Il attendit dans cette position les secours que devait lui envoyer le général Clinton, auquel il exposa que, manquant de vivres, et pressé entre deux rivières par des armées plus fortes que la sienne, il ne pourrait se soutenir long-temps, s'il n'était dégagé, et qu'il doutait pouvoir se retirer avec ses seules forces de la position pénible où il se

trouvait. Le général Gates, dont les forces s'accroissaient journellement, avait rendu inaccessible sa droite, qui se prolongeait jusqu'à la rivière, et employé tout son art à fortifier sa gauche. Ces armées conservèrent leurs positions jusqu'au 7 octobre, Burgoyne espérant d'être secouru par sir Henry Clinton, et Gates se flattant d'acquérir de plus en plus des forces qui pussent assurer la ruine de l'ennemi.

Ne recevant plus aucune nouvelle du Canada, et se voyant contraint depuis quatre jours à réduire la ration de ses soldats, le général de l'armée britannique résolut de tenter encore une fois la fortune des armes. Il jugeait qu'une victoire pourrait lui permettre de descendre avec rapidité la rivière du Nord ; qu'un demi-succès suffirait pour favoriser sa retraite, et couvrir un parti qu'il avait détaché, dans le dessein de se procurer des vivres, dont le besoin devenait de jour en jour plus pressant. Pour exécuter sa résolution, le 7 octobre 1776, il plaça en avant, sur sa droite, quinze cents hommes de troupes réglées, avec deux pièces de douze, six de six, et deux obus. Il commandait lui-même ce corps, qu'il destinait à commencer l'action ; il était secondé par les généraux Philips, Reidesel et Frazer. La défense du camp, assis sur les hauteurs, fut confiée aux brigadiers Hamilton et Specht, et celle des redoutes de la plaine au brigadier Gall. L'aile droite se forma à trois quarts de mille du camp des Américains, et un corps de tirailleurs, indiens et provinciaux, fut, au moyen d'un chemin couvert, posté de manière à pouvoir se montrer derrière l'ennemi, et gêner ses opérations.

Le général Gates, qui vit ces mouvements, résolut d'attaquer la gauche de l'armée anglaise, pour la séparer de l'aile droite. L'attaque fut soudaine et vive. Le plus grand feu fut dirigé contre le flanc gauche, où étaient les grenadiers anglais ; bientôt il s'étendit sur tout le front de la ligne, de manière à empêcher les Allemands de prêter leur secours. En même temps, trois régiments de la gauche, que commandait le major-général Arnold, s'avancèrent pour attaquer de front la droite de l'ennemi ; une seconde division s'efforça de lui couper la retraite vers son camp. L'infanterie légère anglaise, ainsi qu'une partie du vingt-quatrième régiment, eut ordre du général Frazer de former une seconde ligne, pour couvrir l'infanterie de la droite, et assurer la retraite. Tandis qu'on faisait ce mouvement, la

gauche de la droite plia, et il fut ordonné à l'infanterie légère de voler à son secours. Celle-ci rencontra le corps des chasseurs, qui l'attaqua avec succès. Le général Frazer fut mortellement blessé. Cependant Arnold pressait fortement la droite, que commandait Burgoyne, qui se retira dans son camp, non sans beaucoup de peine, après avoir perdu ses pièces de campagne et une grande partie du corps de l'artillerie. Les Américains le suivirent de près, assaillirent les ouvrages de la droite à la gauche, malgré un feu très-vif et le jeu de canons chargés à mitraille. Sur la fin du jour, une partie de la gauche força les retranchements, et Arnold pénétra dans les ouvrages, à la tête de quelques hommes; mais son cheval fut tué sous lui : il reçut une nouvelle blessure à la jambe qui en avait déjà reçu une à Québec. Ceux qui étaient entrés avec lui dans les lignes furent forcés de se retirer. Comme il faisait presque nuit, il n'y eut pas moyen de renouveler l'attaque. La gauche du détachement d'Arnold fut plus heureuse encore. Le régiment de Jackson, qui appartenait au Massachussett, et qui était conduit par le lieutenant-colonel Broocks, tourna la droite du camp, et assaillit les ouvrages occupés par la réserve des Allemands. Leur lieutenant-colonel Brehman fut tué, et les ouvrages enlevés sans peine. L'ordre de les occuper de nouveau, donné par Burgoyne, ne fut point exécuté, et Broocks conserva le terrain qu'il avait gagné.

L'obscurité mit fin à l'action, et les Américains passèrent la nuit sous les armes, à un demi-mille des lignes, prêts à recommencer l'attaque le lendemain. L'avantage qu'ils avaient remporté était décisif; ils s'étaient emparés de plusieurs pièces de canon, avaient tué un grand nombre d'ennemis, et pénétré dans les lignes anglaises, de manière à faire courir de grands dangers à leur arrière-garde. Pendant la nuit, Burgoyne se retira dans le camp assis sur les hauteurs. Gates ne voulut point entreprendre de forcer un camp si avantageusement placé. Sentant que si l'ennemi ne parvenait pas à accabler l'armée américaine, ou à se retirer vers le lac George, il ne pourrait subsister long-temps, ce général prit des mesures pour couper entièrement la retraite de Burgoyne. Le 8 octobre, un détachement considérable se porte plus haut sur le bord de l'Hudson; un autre fut posté de l'autre côté de la rivière pour empêcher l'ennemi de la passer. Ce double mouvement contraignit Bur-

goyne à changer encore de position. Pour qu'on ne lui fermât pas le chemin en arrière, il fallait que sur-le-champ il se retirât à Saratoga. Obligé d'abandonner plusieurs bateaux chargés de vivres et de bagages, son hôpital avec trois cents malades, il commença sa retraite à neuf heures du soir. Sa marche fut signalée par des ravages qu'on ne peut expliquer. Comme s'il eût voulu anéantir un pays qu'il n'avait pu conquérir, il réduisit en cendres toutes les maisons qui se trouvèrent sur son chemin. Une pluie considérable retarda si fort les progrès de l'ennemi, qu'il ne passa que le 10 au matin la crique de Fish-Kill, qui coule un peu au nord de Saratoga; mais aussi ce temps fâcheux suspendit la poursuite. L'armée anglaise étant sur le point de gagner la position qu'elle se proposait d'occuper, trouva un fort détachement déjà retranché de l'autre côté de la rivière, et prêt à lui disputer le passage. Les postes avancés, qui avaient commencé de construire des ouvrages sur les hauteurs, se retirèrent à l'approche des troupes anglaises, et rejoignirent le corps principal sur la rive orientale de l'Hudson.

Lorsque la pluie eut cessé, Gates se mit en marche; mais l'ennemi en se retirant avait eu soin de rompre tous les ponts, et en conséquence il fallut quelque temps pour l'atteindre.

De Saratoga, Burgoyne détacha un régiment de troupes réglées, ainsi que les tirailleurs, et un corps de troupes provinciales, pour escorter les travailleurs chargés de réparer les chemins et les ponts du côté du fort Edouard. A peine ce détachement se fut-il mis en mouvement, que les Américains parurent sur les hauteurs, de l'autre côté de la crique, et firent des dispositions qui donnèrent lieu de craindre qu'ils ne voulussent la passer. Le régiment de troupes réglées fut aussitôt rappelé, et le corps de troupes provinciales, qui ensuite fit la seule garde des travailleurs, ayant été attaqué par un parti d'Américains, se dispersa aux premiers coups de feu. Il ne resta plus alors aucun espoir de rétablir les chemins, et en conséquence il fut impossible de transporter l'artillerie et les bagages de l'armée. A peu près dans le même temps on reconnut que les barques où étaient les munitions de bouche se trouvaient trop exposées; une ligne d'Américains bordant la rivière, il fallait les débarquer et les porter au camp. L'armée britannique

était alors enveloppée complètement par des forces supérieures. Il ne lui restait d'autre moyen de se soustraire aux dangers qui se multipliaient sans cesse autour d'elle, que de traverser un gué de la rivière, de l'autre côté de laquelle était un formidable corps d'ennemis, et de s'efforcer, malgré la poursuite d'une armée victorieuse, d'arriver au fort Georges, où conduisaient des chemins que ni l'artillerie, ni les bagages ne pouvaient suivre. Gates, dans le dessein d'enlever cette dernière ressource à Burgoyne, fit donner ordre, à une partie des troupes postées sur la rive orientale, de veiller sur les gués, et, s'il en était besoin, d'en défendre le passage jusqu'à ce que l'armée américaine fût arrivée. Il fit encore former, sur les hauteurs, entre le fort Georges et le fort Edouard, un camp retranché qu'il fit garnir d'artillerie. Les généraux de l'armée britannique, s'étant réunis, délibérèrent et jugèrent qu'il convenait de ne lui faire prendre d'armes et de munitions que ce qui pourrait en être transporté à dos d'hommes, et qu'il fallait ensuite la faire remonter, à marches forcées, le long de la rive de l'Hudson qu'elle traverserait, soit au fort Edouard, soit un peu plus haut, pour s'avancer vers le fort Georges. Les examinateurs rapportèrent que les passages étaient déjà gardés par de forts détachements. Comme il eût été très-difficile, sinon impossible, de forcer les gués sans artillerie, le projet de retraite fut abandonné. La quantité des munitions de bouche ayant alors été vérifiée, on reconnut qu'il n'y en avait pas pour plus de trois jours, même en réduisant de beaucoup les rations.

Aucune situation ne peut être plus défavorable que ne l'était celle de l'armée britannique. Dans les dépêches qu'il adressa au lord Georges Germain, secrétaire d'état pour les affaires d'Amérique, Burgoyne traça le tableau suivant : « L'armée a fait de continuels efforts, dit-il; elle a supporté les travaux les plus pénibles, jusqu'à ce que par la défection totale des Indiens, elle ait perdu une grande partie de ses forces, à l'exception de quelques individus. » Les Canadiens et les provinciaux ont déserté, ou se sont conduits avec lâcheté ; nous n'avions plus aucun espoir de secours ; les troupes réglées étaient réduites à trois mille cinq cents hommes effectifs, parmi lesquels on ne comptait pas deux mille Anglais. Nous n'avions plus de vivres que pour trois jours ; nous étions investis par

» une armée de seize mille hommes, et toute retraite était » coupée. Réduit à cette extrémité, je réunis, en conseil » de guerre tous les généraux, tous les officiers d'état-» major, tous les chefs de corps, et ils furent unanime-» ment d'avis qu'il fallait entrer en négociation avec le » major-général Gates. » Burgoyne ayant annoncé que, pour empêcher une plus grande effusion de sang humain, il était disposé à traiter, pourvu que ce fût à des conditions honorables, Gates demanda que toute l'armée britannique posât les armes dans l'enceinte même de son camp, et demeurât prisonnière. Cette proposition fut rejetée, et Burgoyne déclara que si on la renouvelait, la négociation serait rompue sur-le-champ. Gates s'étant désisté de cette demande, on signa, le 16 octobre, une convention, par laquelle il fut arrêté que l'armée britannique sortirait de son camp avec tous les honneurs de la guerre; qu'ensuite ceux qui la composaient mettraient bas leurs armes, et qu'ils ne serviraient point contre les États-Unis, qu'ils n'eussent été échangés. On ne devait point les retenir prisonniers, et il devait leur être permis de s'embarquer pour l'Angleterre.

Dans la situation de l'armée britannique, ces conditions furent très-honorables pour son général, et très-favorables en elles-mêmes. Il est probable qu'on ne les eût point obtenues, si sir Henry Clinton, qui faisait la diversion qu'il avait promise, et qui avait remonté la rivière du nord jusqu'à Teopus, n'avait inspiré des craintes au général Gates.

L'armée du général Gates consistait en neuf cent quatre-vingt-treize hommes de troupes au service de la confédération. Le nombre de ceux qui composaient la milice variait sans cesse; mais à la signature de la convention, ils formaient un corps de quatre mille cent vingt-neuf hommes. Il y avait plus de deux mille cinq cents malades dans l'armée américaine. Un tel avantage répandit l'allégresse parmi les Américains, et fit penser que les Anglais ne tarderaient pas à perdre la plus importante de leurs colonies. 16 *octobre* 1776.

SARDES (*prises de*). 1. Cyrus, après la journée de Thymbrée, marcha vers la capitale de la Lydie, où Crésus s'était renfermé avec les restes de ses troupes. Ce prince

sortit à la rencontre de son vainqueur, et il fut défait pour la seconde fois. Cyrus forma le siége de Sardes, fit dresser ses machines, et préparer des échelles. Mais tout cela était une feinte pour tromper les Sardiens. Un esclave persan, qui avait servi le gouverneur de la citadelle, lui en avait montré une route dérobée. Il profita de cette découverte, s'en rendit maître pendant la nuit, et à la pointe du jour il entra dans la ville où rien ne lui résista. Il empêcha le pillage, fit déclarer aux habitants qu'ils auraient la vie sauve, et qu'on ne toucherait ni à leurs femmes ni à leurs enfants, pourvu qu'ils apportassent dans son camp toutes leurs richesses. Ces infortunés obéirent au roi de Perse. Crésus livra aussi ses richesses. Hérodote raconte un trait curieux au sujet de ce malheureux prince : son fils était muet. Lors de la prise de Sardes, cet enfant voyant un soldat prêt de décharger un coup de sabre sur la tête du roi; la crainte dont il fut saisi, et sa tendresse pour son père, causèrent une telle révolution dans ses organes, que les liens de sa langue se rompirent, et il s'écria : *Soldat, ne tue point Crésus*. 548 ans avant J. C.

2. Sous le règne de Darius-Ochus, les Athéniens marchèrent sur Sardes qu'ils trouvèrent sans défense, et s'en rendirent maîtres, excepté de la citadelle. Un soldat ayant mis le feu à une maison, la flamme se communiqua, et réduisit la ville en cendres. Cette prise de Sardes fut la cause de toutes les guerres des rois de Perse contre les Grecs. 502 *ans avant J. C.*

SARDIQUE (*bataille et siége de*). Une armée de Huns, commandée par Hormidac, entra en Dacie, l'an 467; elle fut attaquée par Anthémius, général de l'armée romaine, vaincue, et obligée de se renfermer dans Sardique. Les Huns, réduits à l'extrémité, sortirent en armes, et en vinrent encore aux mains. Ils avaient corrompu par argent le collègue d'Anthémius; dès le commencement du combat, ce perfide passa du côté des ennemis, croyant entraîner avec lui la cavalerie qu'il commandait. Personne ne le suivit. Tous les escadrons romains, fidèles à leur devoir, vinrent se ranger auprès d'Anthémius. Les Huns, repoussés, demandèrent à capituler. Ils ne furent reçus à composition

qu'après avoir eux-mêmes massacré le traître qui s'était rangé sous leurs drapeaux.

SARAGOSSE (*siéges et bataille de*). 1. Childebert et Clotaire passèrent les Pyrénées, en 542, avec une armée nombreuse, et se présentèrent devant Saragosse. Ils formèrent leurs attaques avec impétuosité. La ville, pressée de toutes parts, ne pouvait manquer de subir leur joug, lorsque les habitants, se voyant sans ressources, eurent recours à saint Vincent, martyr, autrefois leur concitoyen. Le clergé, précédé et suivi d'une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants et de vieillards revêtus d'habits de deuil, porta respectueusement en procession, sur les remparts, la tunique du bienheureux diacre. Childebert, frappé de ce spectacle, craignit qu'en effet saint Vincent ne se déclarât contre lui; il entra en négociation, et consentit à lever le siége, si l'on voulait lui donner la précieuse relique qui l'avait pénétré d'une religieuse terreur. On accepte cette condition. Le monarque se retire, et rentre dans sa capitale, où il fait construire, en l'honneur de S. Vincent, une église connue aujourd'hui sous le nom de Saint-Germain-des-Prés.

2. En 1118, Alphonse le Batailleur, roi d'Aragon, s'approcha de Saragosse pour en former le siége. Les Arabes n'oublièrent rien pour la défendre. Thémin, roi de Maroc, accourut d'Afrique à la tête de ses plus braves soldats, et présenta bataille aux assiégeants. Alphonse, après avoir laissé une partie de ses troupes devant la place, marcha à la rencontre des Arabes. Les appercevoir, les mettre en fuite, et retourner triomphant devant Saragosse, fut une même chose. Cette victoire lui ouvrit les portes de la ville, après huit mois de résistance.

5. L'armée de l'archiduc Ferdinand, commandée par Gui de Staremberg, rencontra, le 20 août 1710, près de Saragosse, l'armée de Philippe V. Elle était conduite par le marquis de Bay, capitaine malheureux, et ne montait alors qu'à dix-huit mille hommes. L'armée autrichienne avait près du double de combattants. Au lever de l'aurore, l'artillerie commença à jouer. L'action s'engagea sur les onze heures, et fut d'abord opiniâtre et sanglante. La cavalerie

renversa tout ce qu'elle attaqua ; mais sa valeur ne fut pas secondée. Quatre régiments seulement firent résistance ; la gauche, prise en flanc par deux bataillons allemands, se replia sur le corps de bataille, qu'elle mit en désordre. Après deux heures de combat, la confusion devint générale. Chacun ne songea qu'à fuir. Le marquis de Bay gagna Tudéla, laissant sur le champ de bataille plus de trois mille morts, seize pièces de canon, et la moitié de son bagage.

SARUS (*journée du*). Sarbar, général du roi de Perse, posté sur les bords du Sarus, fleuve de Cilicie, fut attaqué par l'empereur Héraclius. Il se livra plusieurs combats sur un pont qui séparait les deux armées; les Romains y eurent toujours l'avantage; mais Sabar les fit tomber dans une embuscade, où la plus grande partie serait périe, si Héraclius n'eût volé à leur secours. Ce prince perça d'abord, d'un coup de lance, un cavalier perse d'une taille gigantesque; et, profitant de l'effroi que cette victoire avait jeté parmi eux, il attaque, renverse, écrase leurs bataillons, et met en fuite le vaillant Sabar. Héraclius reçut plusieurs blessures, dont aucune ne se trouva dangereuse. Cette glorieuse expédition se fit dans l'année 625.

SAS-DE-GAND (*prise du*). M. de Contade, commandant vingt bataillons, fut chargé, en 1747, de s'emparer du Sas-de-Gand. Des fortifications d'une vaste étendue, une situation des plus avantageuses, des écluses qui peuvent inonder les campagnes, un rempart flanqué de sept bastions, entouré d'un fossé large et profond, et défendu par neuf demi-lunes ou ravelins, et par une bonne contrescarpe, semblaient rendre cette place inexpugnable. Contade paraît le 17 avril, ouvre la tranchée, pousse ses travaux, brave les efforts des assiégés. On s'empare du chemin couvert. Le 30, la garnison bat la chamade, et est faite prisonnière de guerre.

SATALE (*bataille de*). L'an 530, Merméroës, général persan, entra en Arménie avec trente mille combattants, et vint devant Satale. A l'approche de l'ennemi, Dorothée, capitaine romain, se renferma dans ses murs; Sitas, autre général romain, alla se poster, avec un camp volant de mille hommes, derrière une des collines dont la plaine de

Satale est environnée. Les Perses s'avancèrent jusqu'au pied des murs, et déjà se préparaient à l'attaque, lorsqu'ils apperçoivent la cavalerie de Sittas; ils se réunissent, serrent leurs rangs, et courent de ce côté. Tandis que les Romains, partagés en deux corps, les amusent par des escarmouches, la garnison de Satale fait une sortie, et les charge vigoureusement. Les soldats de Merméroës, effrayés de se voir attaqués en tête et en queue, prènent la fuite; mais bientôt, voyant la supériorité de leur nombre, ils tiènent ferme, et combattent avec fureur. Un commandant nommé Florence, s'étant jeté au milieu des ennemis, arracha l'enseigne générale. La confusion se mit dans l'armée des Perses; lorsqu'ils ne virent plus leur enseigne, ils prirent l'épouvante, et se sauvèrent dans leur camp avec une grande perte.

SATICULE (*journée de*). La guerre s'alluma, 143 ans avant J. C., entre les Romains et les Samnites; le consul Cornélius marche contre eux, et campe près de Saticule. S'étant engagé imprudemment dans des forêts où son armée était exposée à un extrême danger, P. Décius, tribun des soldats, osa s'emparer d'une colline qui commandait le camp des ennemis; la surprise des Samnites fut grande. Incertains, tantôt ils veulent attaquer Cornélius, tantôt ils veulent investir la hauteur dont Décius s'était emparé; ils s'arrêtèrent à ce dernier dessein. Mais, pendant la nuit, Décius traverse leur camp, et s'échappe. Arrivé dans le camp du consul, il le presse de tomber sur l'ennemi, qui offrait une victoire complète et facile. On livre le combat; plus de trente mille Samnites restèrent sur la place, et Décius reçoit de son général et de ses compagnons reconnaissants des éloges et les plus glorieuses récompenses. 143 *ans avant J. C.*

SATRIQUE (*bataille et prise de*). Les Antiates déclarèrent la guerre à la république romaine, 369 ans avant J. C. Camille marcha contre eux. Leur armée nombreuse effraya d'abord les Romains. Camille dissipe bientôt ces vaines allarmes; il donne le signal, saisit une enseigne, et la jète au milieu des bataillons ennemis. Les Romains s'élancent pour la reprendre. Les Antiates ne peuvent soutenir l'impétuosité de leur choc; ils plient, mais continuent de combattre, et font acheter bien cher aux Romains la victoire. Un orage violent survient, et sépare les deux armées;

les Antiates se retirent. Camille s'avance vers Satrique, et l'emporte par escalade. 369 *ans av. J. C.*

SAUMUR (*combat et prise de*). Rien ne présente un plus singulier contraste que les premiers moments de la guerre de la Vendée. La France républicaine, attaquée sur ses frontières, possédait des généraux habiles et des armées nombreuses et disciplinées; partout on y trouvait des talents et du courage. Le comité de salut-public, voyant l'insurrection de la Vendée, agit comme si ces masses de paysans n'avaient point de chefs habiles, et si l'Angleterre, qui animait au dehors les puissances contre la France, n'excitait pas au dedans ses habitants à se déchirer entre eux. Au lieu de chefs militaires instruits, on vit, dans les premiers moments, opposer à des hommes ayant l'habitude du métier des armes, des Républicains sauvages, sans éducation, sans lumières, sans talents, et on leur donna pour soldats des recrues levées à la hâte, dont tout le goût pour le métier des armes était produit par l'avidité pour le pillage, le desir d'une haute paye, et une forte prime d'engagement, qui les fit appeler les héros *de cinq cents livres.* On amalgama avec ces êtres immoraux un petit nombre de soldats aguerris, et les levées en masse des habitants des départements voisins, pleines de zèle, mais n'ayant aucune expérience du maniement des armes et des manœuvres militaires. Au commencement de juin 1793, quarante mille Vendéens s'assemblèrent à Châtillon, ayant à leur tête la Roche-Jaquelin, Lescure, Beauvolier, Stofflet et Cathelineau. Ils marchèrent sur Vihiers, qu'ils occupèrent; et le lendemain sur Doué. L'armée républicaine, commandée par le général Lygonier, était campée sur les hauteurs de Concourson, position avantageuse qui seule garantissait Saumur. Ce général n'en sut tirer aucun parti.

Le 7 juin, ses avant-postes, vivement attaqués par les Royalistes, lâchèrent pied sans combattre, et, presque aussitôt, l'armée entière imita ce funeste exemple. Quelques bataillons résistèrent; mais, ne pouvant tenir seuls, tout prit la fuite. Maîtres bientôt de Doué, les Royalistes poursuivirent les Républicains. Ces derniers ne se rallièrent que sur les hauteurs de Bournan, à une demi-lieue de Saumur. La bonté de la position, et les batteries qui jouèrent avec succès, déterminèrent la retraite momentanée des Vendéens,

d'ailleurs Beauvolier l'aîné, qui connaissait parfaitement le théâtre de la guerre, jugea qu'il serait imprudent d'attaquer Saumur de front, et il ramena l'avant-garde à Doué, où il rendit compte aux autres chefs réunis des motifs de cette marche rétrograde ; il fut décidé, sur son avis, qu'on attaquerait par la droite, en filant sur Varin et sous les hauteurs du château. En conséquence, l'armée s'avança obliquement par Montreuil, en décrivant ainsi un angle dans sa marche.

L'armée de la République bivouaquait dans les redoutes de Bournan ; il fallut la réorganiser, et remplacer les canons qu'elle avait perdus. Les commissaires de la Convention, indignés de la conduite de Lygonier, le destituèrent. Le général Menou le remplaça dans le commandement.

Ce n'était point avec des troupes découragées et tant de fois battues, sans confiance dans leurs chefs, et d'ailleurs trop inégales en forces ; ce n'était point dans Saumur, qui n'offre aucun moyen de résistance du côté de Doué, que l'on pouvait espérer d'attaquer l'ennemi.

Les Républicains voulurent, mais trop tard, resserrer leur ligne. Le général Salomon, resté à Thouars, mauvaise position depuis la défaite de Lygonier, reçut l'ordre de marcher au secours de Saumur. L'armée royale était déjà dans Montreuil, lorsqu'elle fut avertie de ce mouvement ; elle se divisa. La majeure partie, commandée par Lescure, la Roche-Jaquelin et Stofflet, continua sa route le long du Thoué, et prit position à Saint-Just ; le reste garda Montreuil pour ramasser les traîneurs, et arrêter la colonne ennemie qui venait de Thouars. Au coucher du soleil, les gardes avancées l'apperçurent au loin sur la grande route. Aussitôt Beauvolier l'aîné, Dessessart, Villeneuve et Cathelineau rassemblent les Vendéens, et font disposer l'artillerie. Le général Salomon, trompé par ses espions, se trouve au milieu des Royalistes ; il se défend avec intrépidité pendant trois heures dans l'obscurité, et porte la mort dans les rangs ennemis. Après avoir perdu la moitié de sa troupe, son artillerie et ses bagages, il ne parvint qu'à la nuit à Thouars, d'où, se repliant sur Niort, il abandonna Saumur à ses seules forces.

Cette ville, ouverte de tous côtés, n'avait pour défense qu'une redoute et un retranchement à l'entrée des faubourgs. A peine le château était-il à l'abri d'un coup de main. L'ar-

mée républicaine avait pris position au dehors, enveloppant toute la partie de la ville sur la gauche du fleuve, la droite appuyée sur Saint-Florent, et la gauche sur les hauteurs en avant du château; le centre défendit Bournan. Les forces de la République, d'environ dix mille hommes, occupaient l'espace d'une demi-lieue; mais, découragées par la défaite précédente, la nouvelle de la retraite forcée de Salomon acheva d'y répandre l'abattement. Les généraux divisionnaires Santerre et Coustard arrivèrent peu avant l'attaque, et prirent leurs rangs.

Le 9 juin, à deux heures après midi, le gros de l'armée royale, qui s'était porté sur Saint-Just, parut et menaça plusieurs points à la fois. Des corps d'observation, laissés au centre et à la droite des Républicains, masquèrent la principale attaque faite contre leur position de gauche, qui défendait les approches du château. Les Vendéens attaquèrent sans attendre les ordres de leurs chefs : ils frémissaient d'impatience. Protégés à droite et à gauche par un mur et une colline qui les garantissaient des batteries et du château, ils prirent à revers tous les avant-postes que l'ennemi avait placés sur le chemin de Doué. Cependant quelques tirailleurs républicains arrêtèrent les Royalistes. Le feu le plus vif s'engagea des deux côtés, et même quelques bataillons en bon ordre se précipitèrent sur la première ligne des Vendéens, qui, après avoir été rompus, firent volte face, malgré une perte de plus de trois cents hommes. Lescure, ayant fait avancer sa seconde ligne, attaqua de nouveau, et fit à son tour plier les Républicains, que la cavalerie refusa de soutenir. Trois fois repoussés, les Royalistes revinrent trois fois au combat. Les cuirassiers de la République, en les chargeant avec fureur, furent pris en flanc, et forcés à la retraite par un corps de cavalerie que commandait Damogné. L'infanterie républicaine résistait encore, et la victoire restait indécise, lorsque les tirailleurs vendéens, qui s'étaient glissés à la faveur des murs, tournèrent les patriotes. Alors quelques lâches ayant crié : *A la trahison ! sauve qui peut ! nous sommes coupés !* les nouvelles levées, frappées de terreur, se débandèrent, sans qu'aucun effort pût les rallier; et les Royalistes, sautant dans les retranchements, s'emparèrent des canons. Quelques braves soldats du régiment ci-devant Picardie, plutôt que de se rendre, préférèrent

se jeter dans la Loire, où la plupart trouvèrent la mort. Les généraux Menou et Berruyer cherchèrent vainement à rallier leur cavalerie ; ayant été blessés, ils perdirent leurs chevaux, et furent entraînés par les fuyards, qui traversaient la ville en poussant le cri fatal de *sauve qui peut !* Dans cette déroute, le conventionnel Bourbotte, ayant eu son cheval tué sous lui, se trouva dans le plus grand péril. Ce fut Marceau, alors officier dans la légion germanique, qui, s'exposant lui-même à être fait prisonnier, mit pied à terre pour lui donner son cheval. La fortune de ce jeune militaire date de cette époque.

Pendant que les Royalistes forçaient les retranchements et les batteries de la position de gauche, le centre et la droite des Républicains restaient immobiles. Le général Coustard, qui commandait le centre, ordonna de secourir la gauche, et ne fut point écouté. Il allait enfin y décider sa troupe, lorsqu'une batterie ennemie lui ferma le passage. A l'instant, la cavalerie reçut l'ordre de l'enlever. *Où nous envoyez-vous*, lui dit le commandant ? — *A la mort*, répond Coustard; *le salut de la patrie l'exige.* Le brave Weissen, à la tête de sa cavalerie, emporte la batterie ; mais l'infanterie ayant refusé de le soutenir, ces intrépides cavaliers périrent presque tous : Weissen revint couvert de blessures. Alors le centre et la droite furent également forcés, tout fut entraîné et mis dans une déroute complète. Perdus dans un nuage de poussière, les fuyards furent bientôt enveloppés par la cavalerie, qui, les poursuivant au galop, coupait leurs files inégales ; et la plupart, se voyant environnés, mirent bas les armes. Saumur, sans défense, allait tomber au pouvoir des Royalistes. On se battait encore à l'entrée de la ville, lorsque la Roche-Jaquelin, emporté par sa bouillante intrépidité, pénétra jusque dans la grande place, suivi d'abord d'un seul officier, et bientôt par toute l'armée victorieuse. Les soldats de la République se jetèrent sur Baugé, la Flèche et le Mans, où ils répandirent la consternation. Près de deux mille hommes, cernés dans le camp de Bournan, se rendirent par capitulation. Peu de batailles ont été aussi meurtrières. Les deux armées s'attaquèrent avec acharnement. Les chefs vendéens se signalèrent par des prodiges de valeur. Le jeune Baudry-d'Asson fut tué en combattant dans la division de Sapinaud. Lescure fut blessé en ramenant ses soldats à la charge, et

Domagné perdit la vie en repoussant les cuirassiers républicains. Le commandant, Chaillon de la Guerinière, fut lui-même grièvement blessé. La conquête de Saumur, qui coûta près de deux mille hommes aux Vendéens, était pour eux d'un immense avantage. Indépendamment d'une artillerie nombreuse, ils y trouvèrent des magasins et des munitions considérables. Quelques patriotes de la ville s'étaient jetés dans le château, et résistaient encore. Le chevalier de Beauvolier y fut envoyé en parlementaire; il partit à la lueur des flambeaux, accompagné d'une multitude de femmes qui sollicitaient de leurs époux la reddition du château. Une décharge de mousqueterie accueillit Beauvolier au pied des remparts. Les chefs vendéens indignés, et craignant d'ailleurs un mouvement en faveur des patriotes, délibérèrent si l'on ne mettrait pas le feu à la ville. Joly, commandant du château, envoya enfin un trompette et un officier en parlementaire. Ses propositions furent rejetées; mais, sur les instances des habitants, Beauvolier l'aîné et Bernard de Marigny se transportèrent eux-mêmes au château, et réglèrent enfin la capitulation. La garnison resta prisonnière de guerre, à l'exception des officiers, qui furent renvoyés sur parole. Les chefs royalistes s'assemblèrent ensuite, et décidèrent en conseil de garder Saumur, en se concertant avec ses principaux habitants. Saumur donnait aux Vendéens un passage important sur la Loire, des communications avec les départements de la Mayenne et de la Sarthe, et leur offrait des ressources immenses pour les approvisionnements de tout genre.

Au lieu de chercher à défendre Saumur, les Républicains auraient dû l'évacuer, couper les ponts, et ne s'attacher qu'à disputer le passage de la Loire. En résistant, ils se firent battre, diminuèrent leurs forces, et augmentèrent le découragement. Par cette faute, on livra la ville d'Angers, le Pont-de-Cé, et la navigation de la Loire; on compromit le sort de Nantes; on exposa les départements d'Indre et Loire et de la Vienne aux incursions de l'ennemi; enfin, l'épouvante glaça tous les cœurs, et les habitants de ces contrées désespérèrent du salut de la République. *Juin* 1793.

SAVANNAH (*attaque de*). Le comte d'Estaing, vice-amiral de France, croisait, en 1779, avec une escadre sur

les côtes du continent de l'Amérique septentrionale. Etant au mouillage devant Savannah, il essuya un coup de vent terrible, qui désempara plusieurs de ses vaisseaux; cinq d'entre eux eurent leur gouvernail brisé. Les réparations, que cette tempête rendait nécessaires, exigeaient un temps considérable; cette circonstance décida le comte d'Estaing à entreprendre le siége de Savannah avec les troupes qu'il avait sur ses vaisseaux, auxquelles se joignirent deux mille Américains sous les ordres du général Lincoln.

Les Anglais avaient dans Savannah sept mille cent soixante-cinq hommes; la totalité des troupes des assiégeants était de cinq mille cinq cent vingt-quatre. On y joignit un détachement du corps royal d'artillerie, un autre du corps royal de la marine, des dragons et des volontaires.

Le 15 septembre, le général Anglais fut sommé de se rendre. Sur son refus, le siége fut entrepris; mais l'impossibilité de le continuer en règle contre des forces supérieures décida le comte d'Estaing à ordonner, le 9 octobre, l'attaque des retranchements.

Les troupes françaises et américaines les attaquèrent avec la plus grande vigueur, et revinrent jusqu'à trois fois à la charge; leur persévérance et leur valeur les eussent fait triompher sans doute, si l'ennemi, qui connaissait le plan de l'attaque, n'eût réuni toutes ses forces pour défendre le côté que l'on croyait surprendre. Cet échec ne découragea pas nos troupes, et le comte d'Estaing n'eût pas renoncé à ses projets, si la saison trop avancée ne l'eût pas forcé à lever le siége de Savannah, et à éloigner son escadre des côtes de la Georgie, où il était à craindre qu'elle n'éprouvât bientôt de furieux coups de vent. La retraite se fit dans le meilleur ordre, le 20 octobre 1779.

SAVENAY (*bataille de*). Sept mille Vendéens, restes de soixante mille insurgés, battus et dispersés au Mans, arrivèrent à Savenay en suivant la Loire, qu'ils voulaient traverser; ils nommèrent pour leur chef Fleuriot de la Fleuryaie. Il ne restait aucun bateau sur la Loire et la Vilaine, dont les ponts étaient coupés. Les Royalistes avaient à leur droite et leur gauche ces deux rivières, et l'Océan formait la troisième partie du triangle dans lequel ils se trouvaient enfermés; il leur fallait donc vaincre ou périr.

Savenay, situé sur une hauteur, pouvait se défendre;

Lyrot plaça des vedettes sur les points les plus élevés, des gardes en avant, l'artillerie en face des principales avenues. Westermann et Kléber se présentent à la tête de l'avant-garde républicaine; ils placent en position, sur le flanc droite de la route, une pièce d'artillerie volante, embusquent l'infanterie, et attaquent les avant-postes avec la cavalerie légère. Lyrot, commandant l'avant-garde vendéenne, sort de Savenay avec toutes ses forces, donne un instant dans le piége; mais il quitte bientôt la plaine pour se retrancher dans un bois qui se trouvait en face. Attaqué vivement, il oppose une défense courageuse, et obtient quelque avantage contre l'avant-garde républicaine, qui n'était point en force, les colonnes de l'armée ne se réunissant que les unes après les autres. Fleuriot, Bernard de Marigny, Désessart et Donnissan, arrivent; et tout ce qui reste de Vendéens prend position. Un brouillard, joint à l'obscurité de la nuit, empêche bientôt de se reconnaître; partout des fusillades s'engagent sans qu'on sache où est l'ennemi. Un bataillon républicain semble chanceler, et on craint un instant que la victoire n'échappe, lorsque Marceau, Kléber et Beaupuy, réunissent leurs efforts pour ramener l'ordre. Par prudence, l'attaque de nuit est suspendue, dans la crainte que les Républicains ne se fusillent eux-mêmes; la position des Royalistes d'ailleurs leur donnait dans ce combat trop d'avantage. De part et d'autre, les troupes restent sur le champ de bataille; mais à tout moment la disproportion des forces augmentait en faveur des Républicains. La colonne du général Canuel, appuyée par la division Tilly, se développe sur la route de Nantes et de Vannes, et l'avant-garde bivouaque, pour ainsi dire, sous le canon des Vendéens. Des fusillades, entremêlées de coups de canon, se font entendre par intervalle pendant une nuit de quinze heures, aux horreurs de laquelle ajoutait encore l'incommodité d'une pluie glaciale. D'un côté, l'espérance d'écraser, par un coup décisif, l'ennemi le plus opiniâtre; de l'autre, la nécessité de se défendre, inspiraient le courage nécessaire pour supporter tant de maux et de fatigues. Les combattants, sans céder un instant au sommeil, attendirent avec impatience le jour; il parut à peine, que Marceau fit battre la générale, et développa des dispositions formidables. Toutes les colonnes s'ébralent à la fois sur Savenay; l'attaque est entamée par Kléber et Westermann. Les Vendéens, rangés en ba-

taille sur un seul front, veulent suppléer au petit nombre par leur audace; ils marchent à la rencontre des Républicains, qu'ils ébranlent par un premier choc; mais la division Tilly, composée des braves soldats d'Armagnac et d'Aunis, avance sur eux la baïonnette en avant. Westermann, Kléber et Beaupuy, filant par les hauteurs derrière Savenay, tournent en même temps les Royalistes, et, par cette manœuvre, leur ôtent tout espoir de salut. Fleuriot, Bernard de Marigny, Donnissan, Beauvolier le jeune et Desessarts, ne cherchant plus qu'à se soustraire à la mort, se font jour, l'épée à la main, à travers les colonnes républicaines; ils gagnent ainsi les bois environnants avec une partie de l'armée. Le reste, ne pouvant les suivre, court avec Lyrot se réfugier dans Savenay même, au moment où la division Tilly, qui entrait par le côté opposé, fond avec l'impétuosité de l'éclair sur tout ce qui veut lui opposer quelque résistance. La baïonnette enfonce les rangs des Royalistes, dont le désespoir lutte en vain contre la mort; Lyrot tombe percé de coups. Les canonniers vendéens périssent sur leurs pièces, et Savenay est en un instant couvert de cadavres.

On rapporte qu'au moment où la bataille commença, trois à quatre cents paysans bretons parurent, et se battirent avec intrépidité à la tête de l'armée vendéenne contre les Républicains; et, qu'après la déroute, ils rentrèrent et se dispersèrent dans les bois, sans qu'on ait remarqué aucun chef pour les diriger. Il est certain que les habitants de Montluc, requis par les généraux républicains pour marcher contre les Royalistes, lâchèrent pied au premier coup de fusil.

Une partie de l'armée victorieuse se répandit en tirailleurs dans les bois, et dans les marais et les fermes, à la poursuite de ceux qui couvraient la plaine pour gagner la Loire. Douze à quinze cents vendéens furent enveloppés; ils mirent bas les armes, en criant: *Vive la nation! vive la république!* La cavalerie légère de Westermann poursuivait les restes de celle des Vendéens; plusieurs cavaliers combattirent corps à corps. Désigny fut tué dans cette déroute par un maréchal des logis de la légion du Nord. La plupart de ceux qui purent échapper à cette affreuse mêlée s'enfoncèrent dans la forêt du Gâvre, y rassemblèrent deux cents Vendéens, et marchèrent sur Ancenis pour tenter d'y passer la Loire. Les Républicains, qui gardaient ce

poste, s'appercevant que les assaillants étaient en petit nombre, parvinrent à les envelopper. Dix-huit Royalistes seulement, ayant à leur tête Donnissant, Desessarts, les chevaliers de Beauvolier et de Modyon, se firent jour le sabre à la main; poursuivis, ils furent atteints, faits prisonniers, et conduits à Angers. Tout ce qui put échapper au massacre se dispersa sur les bords du fleuve pour tenter son passage; le plus grand nombre y fut englouti ou foudroyé par les chaloupes canonnières. 15 *novembre* 1793.

SAVERNE (*siége et combat de*). 1. En 1675, Montécuculli, général de l'empereur. vint assiéger Saverne, ville alors importante de l'Alsace. Cette place n'eût pu résister long-temps à ses efforts, si le prince de Condé n'eût volé à son secours. A son approche, Montécuculli vit la fortune se ranger sous les drapeaux du vainqueur de Rocroy; il ne voulut point compromettre sa gloire. Fier d'éviter sa rencontre, il décampa, et repassa le Rhin.

2. Dix à douze mille Autrichiens campaient à Saverne, sous les ordres du comte de Nadasti. Le duc d'Harcourt, voulant les en chasser, le 13 août 1744, fit attaquer de front et à revers les retranchements qu'ils avaient élevés sur les hauteurs; ils furent emportés. On poursuivit les vaincus jusqu'à Saverne; on y entra pêle-mêle avec eux. On les chassa de tous leurs forts; on leur tua près de douze cents hommes. Les vainqueurs perdirent peu de monde. Le combat était à peine terminé, que l'armée autrichienne vint au secours de Nadasti, et le ramena dans Saverne; mais le duc d'Harcourt revint à la charge avec plus de fureur. La fortune couronna ses nouveaux efforts; et, le 15, surlendemain de l'action, les ennemis abandonnèrent Saverne pour n'y plus revenir.

SAVIGLIANO (*combat de*). Une affaire extrêmement chaude eut lieu près de Savigliano, ville assez peuplée du Piémont, entre le général Championnet et le général Gottesheim, qui défendait ce poste avec une avant-garde de six mille hommes; il fut forcé dans ce point important. Le corps du général Kray, qui se trouvait à Bra le 18 septembre 1799, fut divisé en deux colonnes; l'une marcha sur Savigliano, et l'autre sur Fossano. L'affaire s'engagea

sur Savigliano, où les régiments de Furstemberg et de Stuart attaquèrent et reprirent le poste de Savigliano. Un des bataillons du quatrième régiment de ligne étant forcé à faire une manœuvre de retraite, il lui fallait passer en colonnes par un défilé dangereux où il était menacé d'être foudroyé. Un fusilier, nommé Rallier, décide quelques-uns de ses camarades à se dévouer pour le salut général. Cette petite troupe de héros attaque en effet l'ennemi; et, par un feu continuel, le tient en échec pendant plus de trois quarts-d'heure. Pendant ce temps, le bataillon exécuta sans obstacles son passage. 18 *septembre* 1799.

SAVONNE (*attaques de*). En 1745, une escadre anglaise parut le 25 juillet devant Savonne, seconde ville des état de Gênes. Elle commença vers les six heures du soir à bombarder cette ville, mais sans causer beaucoup de dommage. On s'apperçut que les Anglais voulaient brûler deux bâtiments espagnols chargés de poudre, qui mouillaient dans le port. On établit de nouvelles batteries dont les décharges firent éloigner les Anglais. L'année suivante le général Fulkemberg s'avança vers Savonne, le 7 septembre. La plus grande partie de la garnison en était sortie. Il y entra sans opposition, et les troupes qui restaient furent faites prisonnières de guerre. Le roi de Sardaigne fit sommer le gouverneur du château de lui en ouvrir les portes; il répondit qu'il ne capitulerait qu'avec les généraux de la reine de Hongrie, et le monarque fit faire le 9, l'investissement de cette forteresse. Au mois de novembre, il fut obligé d'en faire le siége dans les formes, parce qu'on avait trouvé moyen d'y faire entrer des troupes et des munitions. Le 16 décembre, un corps de paysans génois, attaqua un quartier de troupes piémontaises. Il fut repoussé avec perte. Deux autres corps de troupes génoises tentèrent de même de secourir la place. L'artillerie des vaisseaux anglais qui croisaient sur la côte, les arrêta. Le gouverneur réduit à la dernière extrémité, ayant perdu tout espoir d'être secouru, se rendit le 18 prisonnier de guerre avec sa garnison. Le gouverneur était M. le marquis d'Adorno. La république lui ayant envoyé ordre de se rendre aux Autrichiens, il répondit qu'il s'était toujours fait honneur d'obéir aux ordres de la république, tant qu'elle avait été libre, mais que depuis qu'elle ne l'était plus, il ne pouvait se résoudre à exécuter des ordres dictés

par les oppresseurs de sa patrie, et qu'il était résolu de se défendre jusqu'au dernier soupir. Ensuite il fit assembler sa garnison, et lui déclara le généreux parti qu'il choisissait, laissant pourtant aux officiers qui seraient d'un autre avis, la liberté de se retirer. Après cette déclaration, il distribua son argent et ses autres effets aux troupes qui voulurent bien suivre sa fortune; et leur lut son testament par lequel il instituait héritiers de tous ses biens, les femmes et les enfants des officiers et des soldats de sa garnison. Cette noble résolution ne se démentit point, car il soutint quatre vingt dix-neuf jours de siége, essuya plus de neuf mille bombes et plus de trente mille coups de canon, et soutint avec une mâle intrépidité plusieurs assauts terribles. On estima que la conquête du château de Savonne, coûta près de deux mille hommes aux Piémontais. 1744.

SAVOYE (*expédition de*). La France battue et pressée de tous côtés en 1708, ne peut opposer au duc de Savoie qu'un corps de quinze mille hommes. Un officier de marque de cette petite armée, commandée par Villars, prétend qu'il faut laisser entrer l'ennemi sans obstacle dans le Dauphiné, parce que, n'ayant pour s'en retourner de chemin que les défilés, on pourra aisément en s'en emparant lui couper la retraite.

« J'approuverais assez votre pensée, lui répond le maréchal, si mon armée était du double plus forte qu'elle n'est, » je laisserais le duc de Savoie entrer dans le Dauphiné, et » me mettrais après entre lui et les lieux par où il pourrait » s'en retourner. Dans cette disposition j'irais à lui et le serrerais de si près, qu'il ne pourrait refuser d'en venir aux » mains. L'armée n'est pas assez forte pour faire cette opération, à peine est-elle suffisante pour garder deux ou » trois passages. Cela étant, si je laissais entrer le duc de » Savoie en Dauphiné, j'exposerais les sujets du roi à un » pillage certain et à des contributions, sans pouvoir l'empêcher de faire sa retraite par des endroits où je n'aurais » pu m'étendre, faute d'avoir assez de troupes. Il convient » mieux, pour toutes ces raisons, d'aller au devant de lui » et de se porter à tous les passages où il ira se présenter, et » la situation du pays nous facilitera partout le moyen de » nous placer si avantageusement, qu'il aura lieu de s'en repentir, s'il s'avise d'en vouloir découdre. »

L'habile général en ne s'écartant pas de ces principes, fit échouer tous les grands projets du duc de Savoie. *Il faut*, dit un jour ce prince éclairé, *que le maréchal de Villars soit sorcier, pour savoir tout ce que je dois faire; jamais homme ne m'a donné plus de peine ni plus de chagrin.*

Après la campagne, Louis XIV dit à Villars : *Vous m'aviez promis de défendre Lyon et le Dauphiné; vous êtes homme de parole, et je vous en sais bon gré.* Sire, répond le maréchal, *j'aurais pu mieux faire, si j'avais été plus fort.* 1708.

SAWOLAX (*combat de*). Le général Michelson qui s'était long-temps battu contre les Turcs, fut chargé en 1788, de conduire la guerre de la Russie contre les Suédois. Il s'avança dans la Finlande, et voulut déposter un corps Suédois avantageusement placé dans le Sawolax. Il pensa devoir l'attaquer de front, tandis que le transfuge Sprengporten lui conseillait de le tourner. Michelson écouta à peine l'avis de Sprengporten, et lui dit brutalement, *avez-vous peur?* Sprengporten se contenta de lui répondre ces mots : *Marchons!* Les Suédois laissèrent approcher les Russes à portée de leur mitraille, qui dès sa première volée en tua cinq cents. Les autres se retirèrent en désordre. Michelson reconnaissant sa faute, profita du conseil de Sprengporten, et s'empara du poste des Suédois. 1788.

SBARRAS (*siége de*). En 1676, le pacha Ibrahim voulant s'ouvrir le passage de la Russie, pour pénétrer en Pologne, forma le siége de Sbarras, ville forte qui pouvait résister long-temps aux Infidèles. Mais après quelques jours d'attaque, cinq mille paysans renfermés dans la place, se rendirent aux Turcs, le 22 août. Ils avaient précipité par dessus les murailles leur gouverneur, gentilhomme français, nommé des Auteuils. Le pacha en entrant dans la ville leur reprocha vivement cet attentat, quelqu'avantageux qu'il lui fût; il fit couper la tête aux vieillards, et renvoya les autres coupables à Constantinople. Le généreux musulman fit relever des Auteuils, qui n'était que blessé de sa chute, et le fit traiter avec tant de soin, qu'il lui dut le jour et la santé.

SCALES (*bataille de*). Les séditieux d'Afrique, commandés par Stozas, faisaient de grands ravages. Germain,

SCHWEIDNITZ (*prise de*). La prise de la ville de Schweidnitz, en 1761, donna une nouvelle preuve qu'il n'est aucune précaution dont on ne doive user à la guerre. Les plus légères négligences dans le service des places voisines de l'ennemi, sont souvent punies par des revers inattendus. Cinq cents prisonniers impériaux étaient négligemment gardés dans la forteresse de Schweidnitz. Parmi eux se trouvait le major Rocca, habile partisan italien. Ce major se proposa de faire tomber dans les mains des Autrichiens la forteresse où il était détenu. Il eut l'adresse de s'insinuer tellement dans l'esprit du commandant, qu'il eut la liberté de se promener sur tous les ouvrages, de connaître la place de toutes les sentinelles et de tous les corps-de-garde ; il voyait souvent les Autrichiens prisonniers comme lui, intriguait dans la ville, et informait exactement le général Laudon de tout ce qu'il voyait, appercevait et imaginait pour surprendre Schweidnitz. D'après ces lumières, ce général dressa son plan d'attaque qu'il exécuta dans la nuit du 30 septembre au 1[er] octobre 1761. Il distribua vingt bataillons en quatre attaques, l'une sur la porte de Breslau, l'autre sur la porte de Striégau, la troisième sur le fort de Boeckendorff, et la quatrième sur le fort de l'eau. M. de Zastrow, gouverneur de Schweidnitz, ayant quelques soupçons des desseins de l'ennemi, fit prendre les armes à sa garnison vers le milieu de la nuit, la distribua dans les ouvrages ; mais il commit la faute de ne point donner aux officiers d'instructions sur la conduite qu'ils devaient tenir, de ne pas envoyer de cavalerie à la découverte à une certaine distance, et de ne point faire lancer des bombes à feu pour éclairer l'approche de l'ennemi. Les Autrichiens s'avancèrent jusqu'aux palissades sans être découverts. On tira seulement douze coups de canon, et le feu de la mousqueterie fut si faible, qu'il ne leur fit aucun mal. La garde de la porte de Striégau fut surprise, et ils pénétrèrent de là dans tous les ouvrages. Durant cette confusion, les prisonniers autrichiens levèrent le masque, s'emparèrent de la porte intérieure de la ville, l'ouvrirent aux troupes ennemies qui s'en approchèrent, et se rendirent maîtres de toute la ville. Le seul commandant de la redoute de l'eau tint ferme jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus aucun moyen de se défendre. Un malheur aussi imprévu changea tous les plans du roi de Prusse, qui

ne chercha plus, dans la fin de cette campagne, qu'à défendre contre un ennemi très-supérieur ce qui lui restait de forteresses et de territoire.

2. L'objet essentiel de la campagne suivante fut pour le roi de Prusse la reprise de Schweidnitz. Frédéric n'avait pas un homme de trop pour exécuter cette importante entreprise. Soixante-dix mille Autrichiens composaient l'armée du maréchal Daun et les corps de Laudon, de Haddick, de Brentano, de Beck et d'Ellerikausen. L'armée prussienne n'était pas inférieure, mais il en fallut détacher les troupes nécessaires au siége dont M. de Tauziern eut la direction. Il investit la place le 4 août, et ouvrit la tranchée le 7; elle prenait de la Briqueterie, et tournait vers Wurben, pour embrasser le polygône de Jauernick, sur lequel se dirigeait l'attaque principale. M. de Guasco fit une sortie; elle ne répondit point à son attente; les dragons prussiens reconduisirent les Autrichiens tambour battant dans la place. Le roi de Prusse pensa que M. de Laudon prendrait, pour venir au secours de cette place, la route de Sibelbery, Warther et Langen-Bielau; il alla donc se placer à Pffaffendorff, tandis qu'il fit occuper le poste de Peila par le prince de Bevern. Tout arriva comme le roi de Prusse l'avait prévu. Le maréchal Daun prit la route de Langen-Bielau, attaqua les Prussiens à Peila, fut battu et se retira. L'échec éprouvé par le maréchal Daun fit mal augurer à M. de Guasco du sort de sa place; il fit une tentative pour obtenir une capitulation avantageuse et la libre sortie de sa garnison. Le roi de Prusse s'y refusa, parce que ç'aurait été une faute capitale que de laisser sortir dix mille hommes d'une ville dont il allait se rendre maître avec un peu de patience, tandis que l'armée prussienne se trouverait affaiblie au moins de quatre mille hommes nécessaires à la garnison de Schweidnitz, ce qui aurait rendu l'armée prussienne inférieure de quatorze mille hommes. Le roi de Prusse se rendit en personne, le 20 septembre, devant Schweidnitz, afin d'en pousser les travaux avec plus de vigueur. L'ingénieur en chef Lefebvre avait en tête M. de Gribeauval, un des premiers hommes de ce siècle pour la défense des places. Lefebvre fut bientôt dérouté par l'activité de l'ingénieur français qui éventait toutes ses mines et traversait tous ses projets. Frédéric

fut obligé de prendre la direction des détails du siége ; on prolongea la troisième parallèle ; on y plaça une batterie en brèche ; on y établit des ricochets à la Briqueterie, une autre batterie sur le Kuhberg ; on prit à revers les ouvrages des Autrichiens. On fit aussi sauter quelques rameaux de mines des assiégés. La garnison fit deux sorties et délogea les Prussiens d'un entonnoir couronné dont ils voulaient déboucher par de nouveaux rameaux. Ces chicanes prolongèrent la durée du siége, parce qu'il fallut faire une guerre souterraine. Cependant tous les canons de la place étaient évasés ou démontés ; les vivres commençaient à y devenir rares, et l'ennemi se serait rendu par ce motif, si une bombe, tombant devant le magasin à poudre de Jauernick, n'y eût mis le feu, renversé une partie de ce fort, et tué trois cents grenadiers autrichiens. Cet accident, qui ouvrit la place, obligea M. de Guasco à battre la chamade ; il se rendit, le 9 octobre, prisonnier de guerre avec sa garnison, qui fut conduite en Prusse. 1762.

3. L'armée française, devenue maîtresse, en 1806, de le majeure partie de la Prusse, s'avança vers Schweidnitz en Silésie. Trois régiments de cavalerie wurtembourgeoise en formèrent l'investissement le 15 janvier ; il fut complette, les jours suivants, par cinq mille hommes composant la division toute entière du général Vandamme. Le terrain qui environne cette fortification est généralement découvert. En avant du front de Golgen, le feu de la place voit environ à la distance de quinze cents toises ; mais en avant de celui de Gorten il se rétrécit par une suite de sommités à environ six cents toises. Quelques accidents de terrain favorisent beaucoup les attaques à droite du front de Gorten ; le terrain baisse insensiblement jusqu'à la rivière appelée *Weistricts*, et il se trouve soumis au fort de Bœgen. Des lunettes détachées en défendent l'approche. Il fallait nécessairement se déterminer à s'emparer d'un de ces ouvrages, ou au moins à en détruire les feux, avant de cheminer plus avant. On arrêta de diriger son attaque sur Schoenbrün, et l'on établit en même temps des batteries contre le corps de la place pour inquiéter la garnison. On éleva trois batteries à environ quatre cents toises, et l'on traça les tranchées de communication. Le 3 février à midi, trente-deux pièces de canon, réparties

en trois batteries, commencèrent à faire un feu si vif, que, la ville ayant éprouvé déjà plusieurs incendies, le gouverneur fut sommé de se rendre. La capitulation fut signée le 8, et le 16 la garnison défila devant le prince Jérôme-Napoléon commandant le corps de la grande armée chargée des siéges. On s'occupa aussitôt, d'après les ordres de l'Empereur, de détruire les fortifications de cette place forte. 10 *janvier au* 16 *février* 1807.

SCHLIENGEN (*bataille de*). L'armée de Rhin et Moselle, engagée trop avant en Allemagne, en 1796, fut obligée de battre en retraite depuis le Danube jusque sur les frontières de France. Arrivée à la vue du Rhin, les Impériaux la suivaient de si près, qu'il était très-difficile de passer les défilés d'Huningue sans être entamé. C'était cependant la seule route pour rentrer en France. Comme le général Desaix en avait fait déjà revenir l'aile gauche par Brisach, et que les forces ennemies se concentraient au contraire de plus en plus, il fallait racheter ces désavantages par le choix d'une position où l'on pût recevoir bataille. Cette armée arriva à Schliengen le 21 octobre, s'appuya à Kanders, avança son aile gauche au Rhin près de Steinstadt. Sa ligne passant sur les hauteurs qui dominent les villages d'Ober et de Nider-Eckeneim, Liel et Schliengen, était couverte par un ruisseau qui coule à leurs pieds. Elles sont assez roides, et se prolongent jusqu'au Rhin, où elles se terminent par un escarpement à pic. Le flanc gauche de l'armée française qui s'y appuyait, ne pouvait être ainsi débordé. Sa droite avait une très-bonne position sur les hauteurs de Kanders; elle était couverte par le ruisseau du même nom. Les Français avaient de plus un corps d'infanterie vis-à-vis de Schliengen. Dans cette position, Moreau, malgré son infériorité, résolut de séjourner pour attendre l'ennemi; il espérait pouvoir s'y maintenir, et y arrêter le prince Charles, dans le cas où informé de la marche du général Desaix vers Kehl, il se fût affaibli d'une partie de ses forces pour les envoyer à sa rencontre. Les Autrichiens voulant au contraire profiter de leur supériorité actuelle sur l'armée de Rhin et Moselle, et ne pas perdre un moment pour lui faire abandonner la rive droite du fleuve, marchèrent avec toutes leurs forces. Les généraux Nauendorff et Latour furent chargés d'attaquer leur droite, et de tourner la posi-

tion de Kanders, pendant qu'une division, commandée par le prince de Furstemberg, avec le corps de Condé, contiendrait par de fausses attaques leur aile gauche. La position de Schliengen à Steinstadt était trop avantageuse, pour qu'on pût espérer de la forcer. L'armée française fut attaquée le 23 à sept heures du matin sur toute sa ligne; mais elle fit une telle contenance, que nulle part on ne put entamer et forcer cette ligne de bataille. Malgré l'excessive fatigue des Français, et un temps affreux, ils repoussèrent toutes les attaques de leurs ennemis avec une extrême vigueur. L'aile droite de cette armée, commandée par le général Férino, contre laquelle s'étaient dirigées les principales forces de l'ennemi, fit des prodiges à Kanders et Liel, et soutint depuis le jour jusqu'à la nuit ses efforts réitérés, sans qu'il pût faire le moindre progrès. Le seul avantage dont il put se prévaloir, ce fut d'avoir emporté à la droite le village de Steinstadt, et à sa gauche celui de Kanders; mais ces deux postes se trouvaient en avant de leur ligne de bataille qui n'en fut nullement entamée. La nuit, accompagnée d'un brouillard épais et d'un violent ouragan, mit fin au combat. Si les Autrichiens eussent réussi à battre les Français à Kanders, ils leur auraient facilement coupé la retraite sur Huningue, en les précédant à Eimeldingen; c'était bien leur dessein. On les vit attaquer le même jour vivement le poste de Rhinfelds, pour être à même de porter un corps sur leurs derrières; mais comme en se retirant de cette ville, les Français eurent le temps d'en couper le pont, cette attaque n'eut aucune suite dangereuse. L'armée autrichienne se trouvant au moins double de celle des Français, depuis que Desaix en était séparé, il était clair que cette dernière ne pouvait plus se maintenir au delà du Rhin, et sa position marqua l'instant de sa rentrée en France. Elle commença cette retraite dans la nuit qui suivit la bataille de Schliengen, arriva dans la journée suivante à Ratlingen, et le 25 elle repassa entièrement le Rhin à Huningue, sans que l'ennemi osât tenter d'entamer l'arrière-garde commandée par les généraux Abattucci et Laboissière, tant elle sut lui en imposer par la fermeté de sa contenance, l'ordre et la précision de ses manœuvres. 23 *octobre* 1796.

SCHONOVEN (*siége de*). Le seigneur d'Hierges, com-

mandant des Espagnols dans les Pays-Bas, continuant ses conquêtes rapides sur les Hollandais, s'avança sous les murs de Schonoven, petite place importante située sur le Leck, environnée d'un terrain marécageux. Les habitants desiraient plus de retourner à l'obéissance du roi d'Espagne, que de rester sous la domination hollandaise. Le prince d'Orange, instruit de cette disposition, se hâta de faire partir un renfort considérable pour guider les citoyens et arrêter les ennemis. Trois navires chargés de troupes, d'artillerie et de munitions, furent mis sous la conduite du seigneur de La Garde. Ils s'avançaient, poussés par le flux, quand les royalistes accoururent, et se répandirent des deux côtés sur le rivage pour l'arrêter. Le feu fut très-vif, et la perte considérable. La Garde combattit avec courage : enfin, il vint à bout de rompre un pont que l'ennemi avait jeté sur le Leck, et de passer avec le vaisseau sur lequel il était monté; mais les deux autres se perdirent. Le pont ayant été rétabli sur-le-champ, Schonoven resta aussi étroitement serré qu'auparavant. Hierges fit tirer encore ses batteries; trois cents brasses de murs furent renversées. La garnison consternée, craignant moins les efforts des ennemis que la mauvaise volonté des habitants, consentit à capituler. Hierges accorda aux bourgeois des conditions avantageuses, et à la garnison la liberté de se retirer, et d'emporter ses bagages. 13 *août* 1575.

SCHWENSUND (*combat naval de*). Après la bataille de Wibourg, le reste des galères suédoises échappées aux Russes se retira derrière les rochers de Schwensund dans la Baltique. Ils y forment plusieurs îles. Le prince de Nassau, commandant la flotte russe plus nombreuse que celle des Suédois, s'avança imprudemment pour les combattre, au moment où ses équipages étaient accablés de fatigues. Son impéritie donna un immense avantage aux Suédois postés derrière des rochers à fleur d'eau, reposés et renforcés par plusieurs bâtiments. Quatre mille Russes périrent dans ce combat; quatre mille furent prisonniers; le prince de Nassau y perdit la moitié de sa flotte à rames, dont plusieurs bâtiments sautèrent ou coulèrent bas. Cependant ce prince n'en conserva pas moins de vanité, s'imaginant que les marins qu'il commandait s'étaient fait battre pour nuire à sa gloire; il écrivit à Catherine II. *Madame, j'ai eu le mal-*

heur de combattre les éléments, les Suédois, les Russes; j'espère que Votre Majesté me rendra justice. L'impératrice lui répondit : *Vous avez raison, parce que je veux que vous l'ayiez. Ceci est aristocratique; mais c'est ce qui me convient dans le pays où nous sommes : comptez sur votre affectionnée* CATHERINE. 9 *juillet* 1790.

SCISSIS (*bataille et prise de*). Pendant qu'Annibal battait les Romains en Italie, Hannon fut vaincu plusieurs fois près de Carthage. Cn. Scipion, général romain, l'ayant atteint près de Scissis, lui livra une dernière bataille, lui tua six mille hommes, fit deux mille prisonniers, prit son camp, et s'empara de la ville. 213 *ans avant J. C.*

SCODRA (*siége de*). Gentius, roi d'Illyrie, eut l'imprudence d'épouser les intérêts de Persée. Le préteur Anicius, pour l'en punir, entra en Illyrie, en soumit toutes les villes, et poursuivit le monarque jusque dans Scodra, sa capitale, et l'assiégea. Gentius voulut faire quelques efforts, mais ils furent inutiles. Perdant courage, il vint se jeter aux pieds d'Anicius, et fut envoyé à Rome. 168 *ans avant J. C.*

SÉBASTIEN (*prise de Saint-*). Les divisions françaises, victorieuses à Fontarabie et Irun, s'avancèrent sur Saint-Sébastien, où la cour de Madrid avait placé seulement une garnison de dix-sept cents hommes pour garder tout à la fois un port important, des magasins bien fournis, et une artillerie formidable. Les Français s'emparèrent d'Ernani, où se joignent les chemins de Madrid et de Fontarabie. Les Espagnols avaient abandonné ce poste pour se retirer à Tolosa. En même temps le général Moncey s'emparait de Renteria, de Lezo, du Port-du-Passage, et occupait toutes les hauteurs qui dominent Saint-Sébastien. La terreur avait précédé les armes républicaines. La Tour-d'Auvergne fut envoyé seul dans cette ville, où l'opinion partageait les troupes et les habitants. Il joignait à l'usage de la langue espagnole une éloquence militaire persuasive; il harangue le peuple, confère avec les alcades, épouvante le gouverneur de l'appareil des forces que les Français avaient déjà conduites autour d'eux, et le menace de toute leur artillerie prête à les réduire en cendres. Le commandant, effrayé de ce ton d'assurance, répond : *Mais, capi-*

taine, vous n'avez pas tiré un seul coup de canon sur ma citadelle. Faites-moi du moins l'honneur de la saluer ; sans cela vous sentez bien que je ne puis vous la rendre. La Tour-d'Auvergne retourne au camp, et fait jouer la seule pièce de huit que possédassent encore les Français ; les forts y répondent par une grêle de boulets. L'intrépide parlementaire retourne, et détermine le gouverneur à lui remettre ses clefs. La capitulation de Saint-Sébastien fut signée le 4 août. Sa garnison demeura prisonnière de guerre, et partit, avec l'air de la consternation, pour Oyarsum. Les habitants de Saint-Sébastien témoignaient au contraire la plus grande joie d'avoir échappé aux horreurs d'un bombardement et d'un siége. Cette petite ville, à peine peuplée de huit mille habitants, fournit d'immenses ressources à l'armée. On rassembla dans les approvisionnements trouvés au Port-du-Passage, à Ernani et à Saint-Sébastien, plus de soixante-dix mille quintaux de froment, vingt mille quintaux de riz, et une quantité prodigieuse de comestibles pour le soldat. La marine trouva dans les magasins de Saint-Sébastien de puissants secours en toiles, chanvres, cuivre et fer ; l'artillerie acquit quatre cent milliers de poudre, deux cent cinquante milliers de plomb, douze cent milliers de fer, quarante-neuf canons de bronze, et quatre-vingt-dix pièces de fer. 4 *août* 1794.

SEDASÉER (*bataille de*). La puissance de Tippoo-Sultan gênait depuis long-temps les prétentions de la compagnie anglaise à la domination exclusive de l'Inde, lorsque lord Morington donna, le 3 février 1799, l'ordre au général Harris, qui commandait les côtes de Coromandel, de marcher sur celle du Carnate, et de pénétrer dans les états de Tippoo-Sultan, en même temps que le général Stuart, à la tête des troupes du Malabar, marcherait pour se réunir à lui. L'armée du général anglais fut grossie de six mille hommes de troupes de la compagnie et de Cipayes, commandés par des officiers anglais. Le général Harris passa la frontière, et se dirigea, le 9 mars, vers Seringapatam. Les hostilités avaient commencé, dès le 6, entre un corps considérable de l'armée de Tippoo, rassemblé à Periapatam, à sept milles de Sédaséer, et l'avant-garde de général Stuart, qu'il avait portée à Sédaséer pour établir promptement sa communication avec le général Harris.

Sedaséer est une position élevée d'où l'on découvre au loin le pays de Mysore et le cours de la Cavery jusqu'auprès de Seringapatam, bâtie sur une île formée par cette rivière. La première attaque fut impétueuse. Tippoo parvint à tourner la brigade anglaise qui occupait Sedaséer, et à couper sa communication avec Séedapore. Cette avant-garde était entourée quand le général Stuart marcha à son secours, et défit entièrement le sultan, qui rentra dans son camp de Periapatam. Ce prince avait espéré battre le général Stuart; il comptait ensuite attaquer le général Harris. Dès qu'il fut instruit de l'entrée de l'armée d'Harris dans le pays de Mysore, il leva son camp, et marcha avec beaucoup de célérité à sa rencontre avec tout ce qu'il put rassembler de troupes; il atteignit le général anglais dans le temps où il voulait entrer dans son camp de Maravely. Il s'engagea bientôt une action générale, dans laquelle la division du colonel Wellesley tourna le flanc droit de l'armée de Tippoo. Ce monarque ne fut pas plus heureux vis-à-vis du général Harris que contre son collègue. Il fut continuellement battu, et chassé de positions en positions jusque dans Seringapatam, qui fut bientôt prise d'assaut. Avec cette place, tomba le royaume de Mysore, dont la chute rendit l'Angleterre maîtresse de l'Inde. *Mars* 1799.

SÉDIMAN (*bataille de*). Quand Bonaparte eut conquis le Caire, il lui restait encore à anéantir les Mameloucks et leurs beys, pour procurer à l'Egypte de la tranquillité. Il se réserva de vaincre Ibrahim bey, et de pacifier la Basse-Egypte, tandis qu'il envoya le général Desaix pour conquérir la Haute-Egypte, et repousser Mourad bey dans les déserts de l'Ethiopie. Desaix s'embarqua sur le Nil pour commencer cette expédition difficile, le 25 août 1798. Une flottille de djermes, de barques du pays, escortée d'un chebec, d'un aviso et de deux demi-galères, portait sa division, son artillerie et ses vivres. Sa petite armée consistait en six bataillons et l'artillerie de sa division. Arrivé à Bené le 30 août 1798, il débarque, s'appuyant au Nil, de manière à être protégé dans ses mouvements par la flottille. Pendant un mois entier, il poursuit Mourad bey le long du Nil, sans pouvoir l'atteindre dans sa continuelle fuite. Parvenu au canal de Joseph, il laisse sur le fleuve six bâtiments de guerre pour en garder

l'entrée. Mourad bey continua de fuir chaque fois que Desaix parut vouloir livrer bataille. Le 7 octobre, ses espions lui apprirent que ce bey était enfin déterminé de l'attendre à Sédiman. Au premier rayon du jour, l'armée de Desaix se forma en bataillon carré, flanqué de deux pelotons. A huit heures, on apperçut Mourad à la tête de trois mille de ses redoutables Mameloucks et huit à dix mille Arabes. Cette armée couvrait vis-à-vis des Français un horizon de plus d'une lieue. Une vallée nous séparait; il fallait la franchir pour attaquer les Mameloucks qui nous attendaient. A peine nous voyent-ils engagés dans ce terrain désavantageux, qu'ils entourent l'armée de Desaix, et la chargent sur toutes les faces. Notre masse serrée rend ses efforts inutiles; partout il est vivement repoussé par des décharges terribles de mousqueterie et d'artillerie. Les plus intrépides Mameloucks se reculent comme pour prendre du champ, et se précipitent sur l'un des pelotons de flancs, commandé par le capitaine Lavalette : il en est écrasé; tout ce qui n'est pas tué par un mouvement spontané se jète par terre. Ce mouvement démasque l'ennemi pour notre grand carré, il en profite et le foudroie. Ce coup de feu l'arrête de nouveau et le fait encore plier. Ce qui reste du peloton de flanqueurs rentre dans les rangs, ou ramasse les blessés. Furieux de tant de résistance et de l'impuissance où ils sont d'enfoncer cette phalange serrée, les Mameloucks se jètent en désespérés dans les rangs, où ils expirent. Nos fusils sont entamés par leurs coups de sabre; leurs chevaux sont précipités contre nos files, qui n'en sont point ébranlées; leurs maitres les poussent en arrière dans l'espoir d'ouvrir nos rangs à force de ruades. Les Français, qui savent que leur salut est dans l'unité de leurs efforts, se présentent sans désordre, et attaquent sans s'engager. Le carnage est partout, et la mêlée nulle part. Les tentatives impuissantes des Mameloucks excitent en eux un délire de fureur; ils lancent contre nous les armes avec lesquelles ils n'ont pu nous atteindre; et comme si ce combat eût dû être le dernier, nous les voyions jeter dans nos rangs, tromblons, pistolets, haches d'armes : le sol en est jonché. Ceux qui sont démontés se traînent sous les baïonnettes. Le mourant lutte encore contre le mourant, et leur sang, qui se mêle en abreuvant la poussière, n'a pas encore éteint leur animosité Les ennemis avaient suspendu

leur attaque, mais en se repliant ils n'avaient pas fui, et notre position n'était pas devenue plus avantageuse. A peine s'étaient-ils retirés, que, nous laissant à découvert, ils firent jouer une batterie de huit canons, placée sur des monticules de sable. Chaque décharge emporte sept à huit des nôtres. Il y eut un moment de stupeur et de consternation. Le nombre des blessés augmentait à chaque minute. Ordonner la retraite était rendre le courage à l'ennemi, et s'exposer à tous les dangers : différer était accroître le mal, et risquer de tous périr : pour marcher, il fallait abandonner les blessés, et c'était les dévouer à une mort assurée. Comment donner un tel ordre ? la voix de l'humanité s'y refuse, mais le salut de tous le commande. Nous n'avions qu'à choisir entre la victoire et une destruction totale. L'armée n'avait plus qu'un seul sentiment, et pour citer tous les braves, il faudrait nommer tous les soldats. Desaix ordonne de marcher sur la batterie et de l'emporter. L'artillerie légère, commandée par le brave Latournerie, fait des prodiges de valeur et de célérité ; tandis qu'elle démonte quelques canons des Mameloucks, les grenadiers emportent la batterie à la baïonnette. Maître des hauteurs et de l'artillerie de Mourad bey, Desaix fait diriger une vive canonnade sur l'ennemi, qui fuit bientôt de toutes parts. Trois beys, beaucoup de kiachefs et une grande quantité de Mameloucks demeurent sur le champ de bataille. Les Français eurent trois cent quarante morts et cent cinquante blessés. Mourad bey s'enfuit dans le Faïoum, derrière le lac de Gaza. « Jamais, dit un témoin oculaire, il n'y eut de bataille » plus terrible, de victoire plus éclatante, et de résultat » moins prévu. » 30 *mars* 1798.

SELASIE (*bataille de*). Antigone Doson, roi de Macédoine, entra dans la Laconie pour combattre Cléomène, roi de Sparte. Les deux armées en vinrent aux mains près de Sélasie, ville du Péloponnèse. Les Spartiates furent vaincus. Antigone dut cette victoire à la valeur du jeune Philopémen : il eut un cheval tué sous lui, et, combattant à pied, il reçut un coup qui lui traversa les deux cuisses. Heureusement cette blessure n'était point mortelle, mais elle l'empêcha de poursuivre l'ennemi. Sparte, dans cette disgrâce, fit paraître cette ancienne fermeté qui, dans tous les temps, distingua ses citoyens. Nulle femme ne pleura la

perte de son mari ; les vieillards louaient la mort de leurs enfants ; les enfants trouvaient heureux leurs pères tués dans le combat : tous déploraient leur propre sort de n'avoir pu sacrifier leur vie à la patrie. 222 *ans av. J. C.*

SELBOURG (*combat de*). Le 6 août 1704, le prince Wiesnowiski, grand-général de Lithuanie, s'avança vers la Duna, avec seize mille Russes, pour ravager les terres des princes Sapieha, déclarés pour le roi de Suède. Il fut rencontré près de Selbourg par le général Levenhaupt, et le prince Sapieha commandant sept mille Suédois On en vint aux mains ; on se battit long-temps avec une valeur égale ; mais le courage et la prudence du général de Charles XII firent passer la victoire sous les étendards de ce prince. Wiesnowiski eut plus de trois mille hommes tués. Les vainqueurs firent quatre cents prisonniers, et prirent quarante drapeaux, trois cents chariots, et vingt-huit pièces de canon.

SÉLINONTE (*siége de*). Annibal entra dans la Sicile par ordre du sénat de Carthage ; il commença la campagne par l'attaque de Sélinonte, l'une des plus fortes villes et des plus riches de toute l'île. Jamais on ne vit tant de valeur et de courage ; les assiégeants se battaient comme des lions, et les assiégés, pour défendre leur vie et leur patrie, soutenaient avec intrépidité les efforts de l'ennemi, et couraient au devant des dangers. Les femmes même, oubliant la faiblesse de leur sexe, se montraient armées sur les remparts, le disputaient en bravoure aux hommes les plus hardis, et partageaient avec eux les rudes fatigues du siége. Après une longue résistance, Sélinonte fut prise d'assaut, et abandonnée au pillage. Le vainqueur exerça les dernières cruautés sur les habitants, sans avoir égard ni au sexe ni à l'âge ; il démantela la ville, en ruina la plus grande partie, et peupla le reste d'hommes qu'il rendit tributaires des Carthaginois. 409 *ans avant J. C.*

SEMINARA (*batailles de*). 1. Robert Stuart d'Aubigni, général d'une armée française en Italie, rendit, par sa témérité, la fortune contraire à Louis XII. Ayant rencontré le 21 avril 1503, un grand corps d'ennemis près de Seminara, dans la Calabre, il l'attaqua sans précaution. Ses

troupes soutinrent à peine le premier choc des Espagnols ; elles furent entièrement défaites. La moitié de son armée prit la fuite ; l'autre tomba, avec le général, au pouvoir des vainqueurs. Les Espagnols les envoyèrent, pour la plupart, aux galères ; et ceux qui furent réservés, furent exposés à un destin mille fois plus affreux.

2. La maison de Bourbon, dépossédée du trône de Naples, se réfugia, en 1806, en Sicile; le voisinage de cette île entretenait les espérances, dont ses flatteurs ne cessaient de la bercer. Parmi eux se trouvait le prince de Hesse Philippstadt. Il avait acquis quelque renommée par sa défense de Gaëte, quoique tous ses efforts n'eussent pu la soustraire au pouvoir des Français. Il conservait un vif ressentiment de cet échec, et depuis long-temps il s'était associé aux projets de vengeance de la reine Caroline. Ses espions lui firent croire à la possibilité de faire une nouvelle expédition en Calabre, dont il se hâta de donner le plan. Plusieurs mois cependant s'écoulèrent, sans qu'il pût trouver l'occasion de l'exécuter. Il ne parvint à se mettre en mesure qu'à la fin du mois de mai 1807. L'or et les promesses de la reine Caroline ne purent rallier qu'un petit nombre d'hommes cruels et féroces, qui n'ayant plus rien à perdre, pouvaient retirer quelqu'avantage du désordre qu'ils voulaient exciter. Le prince avait le projet de débarquer à Reggio avec ce qu'il pourrait réunir de troupes régulières. Il espérait que la réputation qu'il avait acquise à Gaëte lui attirerait des partisans, et il comptait sur la conquête de la Calabre et de la Basilicate. Quelques hordes de brigands disséminés çà et là, sur la côte, lui avaient juré de massacrer tous ceux qui n'embrasseraient pas son parti, ou de se faire exterminer eux-mêmes. Le général Brochard débarquant à Policastro, avait pour mission de favoriser les rebelles de la Basilicate et de Salerne, de serrer de près le général Régnier, et de lui couper la retraite. Le prince de Canosa, suivant les traces de Fra-Diavolo, était chargé de se présenter sur Sperlonga, et de soutenir la révolte fomentée dans la terre de Labour. En même temps, plusieurs navires napolitains et siciliens devaient s'approcher du Vésuve, et débarquer des troupes prés des forts dont on espérait pouvoir corrompre la fidélité des garnisons. Au même instant, le feu mis dans les quartiers les plus popu-

leux de la capitale, devait assurer le succès d'une conspiration ourdie depuis long-temps, et un bombardement terrible augmenter les désastres de cette journée. Les familles à immoler, et les maisons condamnées au pillage, étaient désignées. Six mille hommes, commandés par le général de Hesse-Philippstadt, débarquèrent effectivement à Reggio. La police connaissait tous les points de débarquements : plein de confiance dans ses forces, le roi Joseph Napoléon ordonne au général Régnier de ne mettre aucun obstacle au débarquement des conjurés, et de se retirer même à leur approche, pour leur inspirer une confiance qui devait leur être funeste. Le général Regnier évacue Seminara, Rossano et Mileto. Le général Philippstadt ne s'apperçoit point du piège qu'on lui tend; il fait avancer sa troupe et menace Monte-Leone. Mais le roi Joseph Napoléon, ne voulant pas abandonner à un conquérant barbare une ville aussi fidèle, envoya ordre au général Regnier, qui venait d'être renforcé par une partie des troupes stationnées dans la Calabre, d'attaquer. Le combat fut livré le 28 mai. Le corps du général Philippstadt fut culbuté, détruit, ou forcé de se rendre. A peine quelques cavaliers purent gagner Reggio. Le prince de Hesse se sauva avec eux; le détachement qui marchait à sa poursuite arriva un quart-d'heure après lui à Séminara. Tout ce qui échappa aux baïonnettes fut fait prisonnier. Le corps entier de cette expédition consistait en quatre mille hommes d'infanterie et cinq cents chasseurs. Les conjurés ne regardaient cette petite troupe que comme un noyau auquel devaient se rallier leurs anciennes bandes. Le général Regnier arriva à Reggio dix minutes après l'embarquement du prince de Hesse. Le mauvais succès de cette expédition découragea la cour de Palerme, empêcha l'envoi d'un second convoi chargé de munitions et de nouvelles troupes destinées à renforcer celles qui avaient été les premières envoyées en Calabre, et démontra l'impuissance de la reine Caroline pour renverser un trône fondé sur les débris du sien, par la volonté de l'empereur Napoléon, et affermi chaque jour par la sagesse du roi Joseph, qui se faisait aimer, en maintenant, dans ses états, un calme et une tranquillité qui leur avait été étrangère sous la domination de Caroline. 28 *mai* 1807.

SENEF (*bataille de*). Le prince de Condé avait à tenir

la campagne, en 1674, avec environ quarante-cinq mille hommes, contre le prince d'Orange, qui en avait soixante mille. Il attendit que l'armée ennemie passât un défilé à Sénef, près de Mons; ce qu'elle essaya le 11 d'août. Dès qu'il eut apperçu leurs premiers corps : *il n'y a*, dit-il, *qu'à charger pour les battre*. Arrivé à la portée du mousquet, il tira son épée; à son aspect, Villars, jeune encore, et qui étudiait sous Condé le grand art de la guerre, s'écria : *enfin j'ai l'honneur de voir le grand Condé l'épée à la main !* On attaqua une partie de l'arrière-garde composée d'Espagnols, et l'on en triompha, quoiqu'avec peine. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas assez pris de précautions dans le passage du défilé; mais on admira la manière dont il remédia au désordre; l'on n'approuva pas que Condé voulût ensuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit à deux reprises avec un succès équivoque. Condé voulut former une troisième attaque plus vive, plus terrible que les précédentes. Il commande à Fourilles, officier général, de se jeter sur l'ennemi. *Monseigneur*, lui répond Fourilles, *j'irai partout où Votre Altesse voudra; mais je dois lui représenter que la position de l'ennemi est telle, qu'on ne peut le battre sans verser bien du sang*. Condé, plein de colère, répart : *ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis apperçu que vous aimez mieux raisonner que de combattre; mais c'est de l'obéissance que je vous demande, et non pas des conseils*. Le brave Fourilles, pénétré d'indignation et de douleur, se précipite sur l'ennemi, reçoit une blessure mortelle, et commence l'attaque. Elle ne fut pas plus décisive que les deux premières. Il voulut en hasarder une quatrième; lui seul peut-être avait envie de se battre. Deux bataillons suisses refusèrent d'avancer, jetèrent loin d'eux leurs mousquets, et se couchèrent par terre devant le prince. *Ceux-ci n'iront pas*, dit-il; *il faut en aller chercher d'autres*. Jamais dans toutes les batailles où il s'était trouvé, ce grand général n'avait prodigué sa vie, ni celle de ses soldats, comme il le fit dans celle-ci. Il eut trois chevaux tués sous lui; il tomba dans des fossés; il vit périr une foule de soldats à côté de lui. Il semblait que la mort le respectait seul. Tous les cavaliers étaient démontés, comme le prince. Deux gentils hommes le soutenaient, parce que ses jambes, enflées par la goutte, lui refusaient le service. *Cou-*

rez, *Monseigueur, courez*, lui disait un de ses compagnons. *Mais ne vois-tu pas bien*, lui répondit le prince en riant, *que je ne peux courir avec mes jambes*. Il avait résolu de se jeter dans un fossé, et de n'en sortir que lorsque les siens auraient repoussé l'ennemi. Mais un cheval sans maître qu'il apperçut, l'arracha au danger d'être pris ou tué; il monte dessus, joint les troupes, les rallie, et les ramène au combat. Il durait depuis plus de douze heures, il ne finit que quand la lune eut disparu, sur les onze heures du soir. Alors, après les mêlées les plus sanglantes et les plus acharnées, on vit les guerriers de part et d'autre prendre la fuite, comme de concert, par une terreur panique. Le lendemain, les deux armées se retirèrent chacune de leur côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire; toutes deux plutôt également affaiblies et vaincues. Il y eut près de six mille morts, et quatre mille prisonniers du côté des Français. Quelqu'un le dit à Condé. *Bon, bon*, répondit-il, *ce n'est qu'une nuit de Paris*. Le prince d'Orange fit une perte égale; et comme le prince Français, il fit des prodiges de valeur, de prudence et d'habileté. Tant de sang inutilement répandu, empêcha l'une et l'autre armée de rien entreprendre de considérable. Le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eu la victoire, assiégea Oudenarde; mais Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en en faisant aussitôt lever le siége, et poursuivant le prince d'Orange. 11 *août* 1674.

SENEGAL (*prise du*). Une escadre française composée de deux vaisseaux, deux frégates et trois corvettes, arriva le 28 janvier 1779, à la hauteur de l'embouchure du Sénégal. Le vaisseau *le Fendant*, monté par M. le marquis de Vaudreuil, commandant l'expédition, mouilla le 30 devant le fort Saint-Louis. Ce fort répondit par quelques coups de canon à une volée qui lui fut envoyée par le vaisseau, et se rendit sans résister d'avantage.

Si nous n'eussions pas obtenu aussi facilement la victoire, le duc de Lauzun aurait effectué le projet formé de descendre à l'île Saint-Louis, et de faire marcher à la conquête du fort. Des détachements de plusieurs régiments étaient destinés à l'entreprendre. Mais dès que la descente fut effectuée, le duc de Lauzun n'eut qu'à recevoir la capitulation que lui présenta sir Robert Stormont, gouverneur du fort. Ce fut une conquête sans combat et un succès sans dangers.

SENTINES (*bataille de*). La valeur et l'intelligence d'un seul homme sont quelquefois le salut d'une armée entière. Les Romains, commandés par le consul Cornélius, faisaient le guerre aux Samnites. Ce général conduisit imprudemment ses troupes dans une forêt, où l'on ne pouvait arriver que par une vallée assez profonde, sans avoir pris la précaution d'envoyer devant lui quelque détachement pour reconnaître les lieux. Il ne s'apperçut que les ennemis s'étaient emparés des hauteurs, et qu'ils étaient sur sa tête, que lorsqu'il ne fut plus en état de reculer. Les Samnites attendaient, pour l'attaquer, que toute l'armée fût engagée dans le vallon. Dans cette extrémité, P. Décius apperçoit dans la forêt une colline élevée qui commandait le camp des ennemis, et dont l'accès n'était pas impraticable à des soldats légèrement armés. Il s'adresse au consul, lui communique son projet, et demande un détachement de quatre mille hommes, promettant de sauver l'armée romaine. Le consul lui donna de grands éloges, et lui accorda ce qu'il demandait; l'officier s'avance à travers la forêt sans être apperçu de l'ennemi, que lorsqu'il fut près du lieu vers lequel il marchait. Il s'empare de la colline; alors le consul fait défiler son armée. Les Samnites, étonnés, n'osent poursuivre le consul, ni s'engager dans le vallon, de peur d'être accablés par Décius; ils ne peuvent monter sur la colline, dont le tribun s'était emparé, sans avoir à dos l'armée du consul. Pendant qu'ils délibèrent, l'armée romaine est déjà en sûreté. La nuit vient, sans que les Samnites, toujours incertains, ayent encore fait aucun mouvement. Décius envoie reconnaître le camp des ennemis; et, vers le milieu de la nuit, il y conduit ses soldats en grand silence par les endroits où il n'y avait point de sentinelles. Tous y passèrent sans exception; et ils étaient déjà arrivés à la moitié du camp, lorsqu'un soldat, ayant heurté le bouclier d'une sentinelle qui était endormie, l'éveilla. Celui-ci en éveilla d'autres; l'alarme se répand dans le camp des Samnites. Les Romains poussent de grands cris; l'ennemi, saisi de frayeur et à moitié endormi, ne peut ni prendre les armes, ni s'opposer à leur passage. Décius avance à la faveur de ce désordre, tuant tout ce qui se présente devant lui, et arrive enfin en lieu de sûreté. Il attendit le jour pour entrer dans le camp du consul, où il fut reçu comme en triomphe; mais ce brave officier, sans s'arrêter à de

vains applaudissements, s'adresse à Cornélius : « Consul, » lui dit-il, les moments sont précieux ; l'ennemi, à peine » revenu de sa frayeur nocturne, erre maintenant sans » ordre dans la forêt et autour de la colline, occupé à me » poursuivre ; profitons de ce désordre, et allons l'atta- » quer. » Le consul applaudit à cet avis ; les légions partent, et tombent à l'improviste sur les Samnites dispersés, en font un grand carnage, et s'emparent de leur camp. Tous ceux qui s'y rencontrèrent furent passés au fil de l'épée, et le nombre des morts monta à trente mille Le consul reconnut devoir à Décius le succès de cette bataille, et le combla d'honneurs militaires et de présents. 295 *ans av. J. C.*

SÉPINE (*prise de*). Papirius forma le siége de Sépine ; sept mille hommes y périrent ; près de trois mille furent faits prisonniers : tout le butin fut accordé aux soldats. Papirius revint à Rome, où il fut honoré d'un triomphe. 292 *ans avant J. C.*

SERINGAPATAM (*prise de*). Les Anglais, peu contents d'avoir expulsé du continent de l'Inde toutes les nations européennes dont la concurrence pouvait nuire à leurs vues commerciales, cherchèrent, en 1800, à renverser Tippoo-Saïb, sultan, le dernier des rois de l'Inde qui eût conservé son indépendance. Deux armées anglaises se dirigèrent vers Seringapatam, capitale du royaume de Mysore. Le général Harris passa, dès le 31 mars 1799, la Cavery, et vint s'établir à deux milles au sud-ouest de cette ville ; il y attendit le général Stuart, qui vint le joindre sept jours après avec un corps de troupes détachées de l'armée de Madras. Tippoo-Saïb ne fit aucun effort pour s'opposer à cette jonction ; il se confia dans des ouvrages spacieux qui environnaient l'île où Seringapatam est placée. Ils étaient garnis de quatre cents pièces de canon, et construits avec le plus grand soin ; il se borna à défendre quelque temps ses postes extérieurs. La résistance du sultan fut, sur ce point, aussi courte qu'inutile. Le général Stuart fit replier, jusqu'à huit cents toises de l'angle de l'ouest de la place, les troupes indiennes, et emporta un retranchement qui le séparait du général Harris, de manière que la place se trouva tout à fait investie, et que l'on ouvrit aussitôt la première parallèle. On commença à battre en brèche le premier mai ; dès le 4,

elle fut jugée praticable. Quatre régiments furent destinés à monter à la brèche. Le général Harris, pour surprendre plus sûrement le sultan, ne fit donner le signal que vers le milieu du jour, au moment de la plus forte chaleur. Les troupes anglaises et les grenadiers cypayes sortent des tranchées, traversent sous un feu meurtrier le lit rocailleux de la Cavery, et montent aux brèches pratiquées dans la fausse braie et le rempart. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Tippoo-Saïb, surpris, désespéré, affrontait la mort partout où se trouvait le plus grand péril; il périt dans la mêlée avec ses principaux officiers. Toutes les fortification étaient emportées, et les enfants du sultan se défendaient encore dans le palais qui renfermait sa famille, ses femmes, ses trésors. Le général Harris promit sûreté et protection aux habitants du palais; ils se rendirent aussitôt. On chercha et retrouva le corps de Tippoo sultan, sous un monceau de morts, près l'une des portes; il fut reconnu par sa famille, et déposé dans le tombeau de son père Hyder-Ali. Le trésor de son palais, fut distribué à l'armée victorieuse. Après la prise de Seringapatam, les enfants de Tippoo, ses parents et les princes engagés dans son alliance, se soumirent. Cette brillante opération rendit les Anglais maîtres absolus de la presqu'île de l'Inde. 4 *mai* 1799.

SÉVILLE (*siéges de*). 1. Iousef-Tasfin, qui avait secouru Benabad, roi de Cordoue, contre Alphonse VI, roi de Castille, ayant remporté sur les Chrétiens la célèbre victoire de Zelaka, conçut le dessein de détrôner le monarque qu'il avait défendu, et à qui il avait juré une amitié éternelle. Suivi d'une armée nombreuse et redoutable, il marcha, en 1096, à Séville, ne doutant point que la perte de la capitale n'entraînât celle de tout le royaume. Benabad s'était enfermé dans cette place, bien résolu de se défendre ou de périr. Le siége fut long et meurtrier. Les assiégés et les assiégeants étaient continuellement aux mains. Les Africains ne gagnaient pas un pied de terrain qu'il ne leur coûtât beaucoup de monde, et souvent ils perdaient ce qu'ils avaient emporté la veille, aux dépens de leurs meilleurs soldats. Mais Iousef, comptant pour rien la perte des hommes, pourvu qu'il pût se rendre maître de la ville, faisait tous les jours de nouveaux efforts. Il s'empara des dehors de la place, en renversa les tours, y fit une brèche con-

sidérable, et ordonna l'assaut. Abad, qui chérissait ses sujets plus que lui-même, voulut leur éviter les maux d'une place emportée de vive force. Il capitula : par le traité, les habitants conservaient leur liberté, leurs priviléges et leurs biens, et le monarque pouvait se retirer, et emporter ses trésors. Mais Iousef se faisait un jeu de violer les serments les plus solennels, quand ils étaient contraires à ses intérêts. Dès qu'il fut maître de Séville, il l'abandonna au pillage. L'infortuné Benabad, les princes ses fils, et les princesses ses filles, furent chargés de chaînes, et conduits à Amad en Afrique. Le vainqueur le fit jeter dans une prison affreuse, et, poussant la barbarie à son comble, il lui refusa le moindre esclave pour le servir. Les filles de ce prince furent réduites à filer pour nourrir leur père et pour subsister elles-mêmes. Abad traîna durant six ans cette vie triste et malheureuse : la mort, qui vint la terminer, fut, pour ce monarque digne d'un meilleur sort, le premier instant de sa félicité.

2. Ferdinand, roi de Castille, encouragé par de longs succès, forma le dessein de couronner ses conquêtes par celle de Séville. Le Guadalquivir la baigne à gauche, et coule entre la place et l'un de ses faubourgs, appelé Triama, qui communique à la ville par un pont de bateaux. Le fleuve qui, dans cet endroit est retenu par de fortes digues, est capable de porter les plus gros navires. Sur le rivage, du côté de la ville, s'élève la tour dorée. Mais ce qui faisait la principale défense de la place était une autre tour, voisine de la grande mosquée, qui, par sa solidité et son élévation, surpassait tous les autres ouvrages : elle était en briques, et avait deux cent quarante coudées de haut sur soixante de large. Séville, pourvue de tout ce qui était nécessaire pour un long siége, renfermait alors dans son enceinte plus de vingt-quatre mille familles arabes, et comptait presqu'autant de guerriers intrépides que de citoyens. Le 20 août, Ferdinand se présenta devant cette cité, et son armée campa du côté de la partie inférieure de la ville, sur les bords du Guadalquivir. Tandis qu'un gros détachement se retranchait de l'autre côté du fleuve, sa flotte fermait la navigation. Durant plus de cinq mois, les efforts des Chrétiens furent toujours malheureux ; ils désespéraient de réussir, lorsque l'amiral castillan forma le dessein hardi de rompre

le pont, et de couper par ce moyen la communication de la ville avec le faubourg de Triama. L'entreprise était difficile, parce que les bateaux étaient fortement attachés les uns aux autres par de grosses chaînes de fer. Pour réussir, il fit lier ensemble deux des plus gros vaisseaux de sa flotte, et profitaut d'un vent violent, il vint à pleines voiles heurter avec force de la proue de ses navires contre le pont, rompit l'estacade, et sépara les bateaux qui la composaient. Les Chrétiens, qui attendaient le succès de cette entreprise, montent fièrement à l'assaut, gagnent les brèches, tuent et renversent tout ce qui se présente devant eux. Les habitants, alarmés du danger, accourent sur les murailles, renversent les échelles, accablent les assaillants de pierres, de bitume et d'huile bouillante, et les obligent de sonner la retraite. Les attaques continuèrent pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'enfin la famine força les Maures à entrer en négociation. On leur accorda la permission de se retirer où ils voudraient, et d'emporter leurs biens et leurs richesses. Plus de cent mille profitèrent de cette permission, et abandonnèrent, en gémissant, une ville qui les avait vus naître, tandis que Ferdinand au comble de ses vœux, après seize mois de fatigues, y faisait son entrée triomphante. 1248.

SÉZIA (*combat de la*). Les troupes françaises franchirent les Alpes de toutes parts, en 1800. Un enthousiasme universel s'empara des soldats, et chacun brûla de se signaler sous un chef qui s'était déjà illustré dans les plaines de l'Italie. Chaque jour, dans cette campagne si courte et si brillante, fut marqué par des combats et des succès. Le général Berthier transmit l'ordre au général Lecchi de se porter sur Riva, et de suivre le val de la Sézia. Il y rencontra l'ennemi à Scapello, culbuta ses avant-postes; et lui fit quelques prisonniers. En arrivant à Varello, il trouva la légion de Rohan forte de six cents hommes, occupant une position bien retranchée et défendue avec du canon. Le général Lecchi, après avoir fait battre la charge et ordonné ses dispositions, marche à l'ennemi, force ses retranchements, le culbute de toutes parts. Le général Lecchi fait trois cents prisonniers, enlève tous les magasins, et se distingue singulièrement, ainsi que tous ses officiers, jaloux de cueillir quelques-uns des lauriers dont le

grand capitaine qui avait conçu cette expédition hardie allait faire une si ample moisson. 30 *avril* 1800.

SHREWSBURY (*bataille de*). De toutes les révoltes qui agitèrent les premières années du règne de Henri IV, roi d'Angleterre, la plus terrible fut celle du comte de Northumberland. Ce seigneur, dont le crédit et la valeur avaient placé le monarque sur le trône, se croyant méprisé, prit les armes pour détruire son ouvrage; mais une maladie l'empêcha de se mettre lui-même à la tête de ses troupes. Le jeune Piercy, son fils, prit sa place, et conduisit son armée vers Shrewsbury, où le roi le joignit. On donna le signal. Henri s'exposa au plus fort de la bataille. Son fils, qui faisait alors ses premières armes, se signala, et reçut au visage une blessure. Piercy soutint de son côté sa réputation acquise en plusieurs combats. Douglas semblait déterminé à périr ou à terrasser le roi d'Angleterre. Mais Henri avait fait prendre à plusieurs officiers une armure semblable à la sienne. Douglas rendit cet honneur funeste à plusieurs. Tandis que les armées étaient aux prises, une main inconnue décida la victoire, en terminant la vie de Piercy; et les Royalistes triomphèrent. 21 *juillet* 1403.

SKID (*siége de*). En 1678, sur les frontières de Pologne, les Russes font le siége de Skid. Le gouverneur Losnouski, sous prétexte de capitulation, obtient une suspension d'armes, pendant laquelle il régale les assaillants de trois tonneaux d'eau-de-vie et de vingt-deux tonneaux d'une liqueur nommée *medon*. Lorsque Losnouski voit que les assiégeants ont bu avec un tel excès qu'ils sont hors d'état de se défendre, il fait une sortie, et les passe presque tous au fil de l'épée. 1678.

SIAM (*action de*). Lorsque les Siamois chassèrent, en 1689, les Français de leur pays, Saint-Cry, officier, descendait le Menan sur une petite barque. Deux soldats composaient tout son équipage; tout à coup il est enveloppé par un grand nombre de vaisseaux siamois. C'était un spectacle singulier de voir une escadre réunir ses forces contre une barque montée par trois hommes. L'un d'eux se précipita dans le fleuve, et s'enfuit à la nage. Les Siamois jetèrent des cris de victoire; aussitôt ils s'approchent de la

barque et s'y précipitent en foule. Mais Saint-Cry, résolu de périr, et d'envelopper un grand nombre d'ennemis dans sa perte, avait caché sur sa proue une partie de ses poudres, ses grenades, et des mousquets chargés; il tenait la mèche prête : dès qu'il voit sur son bord autant de Siamois qu'il en peut contenir, il met le feu, et les assaillants sont renversés ou sur le pont ou dans le fleuve, morts ou mourants. Par un effet singulier du hasard, Saint-Cry ni son soldat ne furent point blessés; mais l'explosion fit échouer la barque. Les Siamois se persuadèrent qu'il ne lui restait plus de poudre; ils se trompaient; Saint-Cry en avait encore quelques barils, qu'il plaça comme la première fois. Les Siamois accourent en plus grand nombre, résolus de venger la mort de leurs compagnons dans le sang des deux français; mais la mine joue de nouveau, les Siamois sautent en l'air; leurs cadavres retombent demi-brûlés. Le brave Saint-Cry fut du nombre des morts, et rendit, en périssant, le nom des Français encore plus redoutable qu'il ne l'était dans ces contrées lointaines.

SIBOTE (*journée de*). Une alliance contre les Corinthiens ayant été conclue entre Athènes et Corcyre, ces deux républiques mirent une flotte en mer, et rencontrèrent leurs ennemis près de l'île de Sibote dans l'Archipel. L'avantage fut à-peu-près égal de part et d'autre. Vers la fin du combat, lorsque le jour commençait à décliner, on vit arriver vingt galères athéniennes. Fiers de ce renfort, les Corcyriens présentèrent de nouveau la bataille; mais les Corinthiens se contentèrent de faire bonne contenance. Chacun s'attribua la victoire, et l'on fit de part et d'autre de grandes réjouissances. 432 *ans av. J. C.*

SICÉLEG (*prise de*). David, persécuté sans cesse par Saül, s'était réfugié dans Sicéleg, qu'Achis, roi de Geth, lui avait donnée pour retraite. Une troupe de brigands Amacléites, profitant de son absence, prit Sicéleg, la pilla, la brûla, emmena les femmes, les enfants, et tous ceux qui s'y trouvèrent, sans tuer personne. David, voyant, à son retour, cette désolation, se mit en marche avec sa petite armée, et atteignit ses cruels ennemis, dans la campagne, dansant et mangeant en réjouissance du riche butin qu'ils venaient de recueillir; ils furent chargés et mis en fuite.

On recouvra tout le butin et les prisonniers; on fit un grand nombre de captifs, et les soldats de David s'enrichirent des dépouilles de ces infidèles. 1054 *ans av. J. C.*

SICCA-VENERIA (*bataille de*). Stozas, chef des rebelles d'Afrique, et Antalas, roi des Maures, étaient campés près de Sicca-Veneria. Jean, qui haïssait mortellement Stozas, donna sur-le-champ le signal du combat, et se jeta dans le bataillon commandé par le chef des séditieux. Ils se joignirent, se frappèrent avec fureur. Stozas fut blessé à mort; en même temps les Maures fondirent sur les Romains. Jean, se voyant enveloppé, s'écria qu'il mourait sans regret, puisqu'il avait tué Stozas, et il reçut le coup mortel. *An* 543.

SICHEM (*siége de*). Abimélech forma le siége de Sichem en Palestine; elle fut prise, et tous les habitants passés au fil de l'épée. 1215 *ans av. J. C.*

SICHEN (*prise de*). Après la bataille de Gemblours, le prince de Parme fut chargé du siége de Sichen, ville sans fortifications, et dont la garnison était peu nombreuse. Les habitants et les soldats s'obstinèrent cependant à la défendre. Le prince fit battre en brèche et donner plusieurs assauts. Les assiégeants, ayant pénétré dans la place, y firent un massacre horrible, et la saccagèrent de la manière la plus cruelle. 1578.

SICYONE (*prises de*). 1. Les citoyens de Sicyone tuèrent Alexandre, gouverneur du Péloponèse; Cratésipolis sa femme n'en fut point consternée. Voulant venger un époux tendrement aimé, elle prit le commandement des troupes et marcha contre les Sicyoniens, les défit dans une bataille, assiégea et prit leur ville, et la gouverna avec sagesse. 314 *ans av. J. C.*

2. Aratus, exilé de Sicyone sa patrie, et voyant qu'elle gémissait sous la tyrannie de Nicoclès, résolut de lui rendre la liberté. Les premiers confidents de sa résolution furent, Aristomaque banni de Sicyone, et Ecdélude banni de Mégalopolis en Arcadie. Ce dernier, philosophe académicien, et disciple d'Arcésilas, était un homme de cœur, propre

aux entreprises les plus hasardeuses. L'un et l'autre étant entrés dans ses vues, il en fit part à tous les bannis de Sicyone qui se trouvaient à Argos. Quelques-uns consentirent à se joindre à lui, parce qu'ils auraient rougi de ne point prendre part à ce qui pouvait être utile à leur patrie. Les autres tâchèrent de lui faire abandonner un projet dont l'exécution leur paraissait impossible, et qu'il n'avait à cœur que parce que sa jeunesse ne lui permettait pas d'en prévoir les dangers. Il ne changea point d'avis, et voulut même commencer par s'emparer de quelques places du territoire de Sicyone, pour continuer de faire la guerre au tyran avec les secours qu'il espérait se procurer. Il en était là, quand Xénoclès, un des bannis, lui vint amener son frère nouvellement échappé des prisons de Nicoclès, qui leur dit qu'à l'endroit par lequel il s'était sauvé, le terrain, au dedans de la ville, était presque aussi haut que les créneaux de la muraille, qui, par dehors, n'était pas si élevée qu'on ne pût aisément l'escalader. Là-dessus Aratus résolut de surprendre Sicyone même, ce qui lui parut préférable aux risques d'une guerre qui pouvait être longue et tourner au désavantage des bannis, qui n'auraient pas autant de moyens que le tyran de la soutenir. Il envoya donc Xénoclès, avec deux de ses domestiques, pour reconnaître la muraille. Xénoclès revint après en avoir pris la mesure, et lui dit qu'il ne serait pas difficile de monter par cet endroit, mais qu'il serait malaisé d'en approcher sans être découvert, parce que des petits chiens d'un jardinier près de là jappaient au moindre bruit, et qu'il était impossible de les faire taire. Cet inconvénient ne déconcerta point Aratus; ses amis et lui firent provision d'armes, ce qui ne donna point de soupçon, parce que tous les chemins étant infestés de bandits et de voleurs, on était obligé de s'armer pour voyager. Un banni de Sicyone, charpentier, et de plus ingénieur pour les machines de guerre, fit publiquement, sans causer aucun ombrage, les échelles dont on avait besoin. Quelques Argiens, amis particuliers d'Aratus, lui fournirent chacun dix hommes armés. Lui-même arma trente de ses domestiques, et, par l'entremise de Xénophile, capitaine des bandits, il prit à sa solde un petit nombre de soldats auxquels on fit entendre qu'il s'agissait d'aller dans le territoire de Sicyone enlever les haras du

roi de Macédoine. Ils furent envoyés, les uns par un chemin, les autres par un autre, avec ordre de se joindre tous à la tour de Polignote. Les échelles, qui se brisaient, furent mises dans des tonnes à transporter des grains, et chargées sur des chariots qu'on fit partir devant. Ce fut avec ce peu de ressources, et sans aucune intelligence dans Sicyone même, qu'Aratus entreprit d'y détruire la tyrannie, et d'y rétablir l'ancien gouvernement. Il envoya aussi devant, Caphésias avec quelques autres sans armes, pour qu'ils allassent, comme passants, loger chez le jardinier, afin de le renfermer avec ses chiens dans sa maison. Nicoclès cependant avait plus que jamais, dans Argos, des espions en grand nombre, qui, se promenant de tous côtés dans la ville, et, ne paraissant songer à rien, observaient soigneusement toutes les démarches d'Aratus. Il en était instruit; c'est pourquoi, le jour même de l'exécution de son projet, il sortit dès le grand matin, et alla se promener sur la place avec ses amis suivant sa coutume. Il se rendit ensuite au lieu des exercices, se déshabilla, se fit frotter d'huile, et s'exerça quelque temps à la lutte. Il prit ensuite plusieurs jeunes gens avec lesquels il était en usage de se divertir, et les emmena dîner. On vit aussitôt sur la place un de ses esclaves qui portait des couronnes de fleurs; un autre vint acheter des torches et des flambeaux; un troisième s'accosta de danseuses et de joueuses d'instruments qu'on avait coutume d'appeler dans les festins. Ces choses ayant été remarquées par les espions, ils se dirent les uns aux autres, en riant, que tout cela faisait voir qu'il n'y avait rien de si lâche et de si craintif qu'un tyran, puisque Nicoclès, maître d'une grande ville, et d'ailleurs très-puissant, redoutait un jeune homme qui dépensait tout ce qu'il pouvait avoir, pour s'entretenir horablement, même dans son exil, à des parties de débauche, à des festins en plein jour.. Trompés de cette manière, ces espions aidèrent au succès de l'entreprise d'Aratus, en ce qu'ils ne purent donner à Nicoclès aucun avis qui l'engageât à se tenir sur ses gardes. Aussitôt après le dîner, Aratus partit d'Argos pour se rendre à la tour de Polignote. Il y trouva ses soldats, qu'il conduisit un peu plus loin. Alors il les instruisit de son dessein, les engagea, par ses promesses, à le suivre; et, leur ayant donné pour mot, *Apollon propice*, il marcha droit à Sicyone, réglant sa

marche sur la lune qui l'éclairait, afin de n'arriver à la maison du jardinier, que quand la lune serait couchée. Comme il arrivait, Caphésias vint lui dire qu'on n'avait pu prendre les petits chiens, qui s'étaient enfuis; mais que le jardinier était renfermé dans sa maison. La plupart, découragés à cette nouvelle, voulurent s'en retourner. Aratus les retint, en leur promettant de se retirer avec eux si les cris des chiens les exposaient à quelque danger. Il fit aller devant Ecdélus et Mnasithée avec ceux qui portaient les échelles, et les suivit lentement. Ces gens, quoique les chiens du jardinier aboyassent très-fort, ne laissèrent pas d'approcher en sûreté de la muraille, et de planter leurs échelles. Comme ils commençaient à monter, le capitaine de la garde de nuit, que celui de la garde de jour venait de relever, passa par là, visitant les corps-de-gardes, précédé d'une clochette, entouré de torches allumées, et suivi de beaucoup de gens qui faisaient grand bruit. Ceux qui montaient se tapirent sur leurs échelles, et ne furent point apperçus; mais la garde du jour, qui venait à l'opposite, leur fit craindre d'être découverts. Elle passa pourtant sans les appercevoir, et, dès qu'elle fut passée, Ecdélus et Mnasithée sautèrent sur la muraille, en envoyant avertir Aratus de se hâter d'approcher. La maison du jardinier n'était pas loin d'une tour où l'on tenait un grand chien de chasse pour faire le guet. Ce chien cependant ne les avait point sentis, mais les petits chiens du jardinier, continuant d'aboyer, l'éveillèrent enfin. Il ne leur répondit d'abord qu'en grondant; mais, quand Ecdélus et Mnasithée, avec ceux qui les suivaient, passérent auprès de la tour, il fit retentir tout le quartier de ses aboyements, ce qui fut cause que la sentinelle avancée appela le chasseur qui prenait soin de ce chien, et lui demanda ce qui le faisait aboyer si fort. Le chasseur répondit du dedans de la tour, qu'il n'y avait rien, et que son chien, qui s'était réveillé, n'avait aboyé que parce qu'il avait entendu la clochette et vu les flambeaux de la garde qui se retirait. Aratus était alors au pied de la muraille, et ses soldats, entendant ce que le chasseur disait, en furent encouragés, et ne doutèrent pas que cet homme, étant du complot, ne parlât ainsi que pour cacher leur entreprise, et qu'il n'y eût dans la ville beaucoup de gens prêts à les seconder; mais ils coururent un assez grand

danger quand il fut question de monter sur la muraille. Les échelles pliant sous le faix, ils furent obligés de monter un à un, ce qui rendit l'opération plus longue qu'il ne fallait, et par-là très-peu sûre, parce que les coqs, commençant à chanter, pouvaient réveiller beaucoup de monde, et que les gens des villages couvraient déjà les chemins pour venir vendre leurs denrées à la ville; c'est ce qui fut cause qu'Aratus se pressa de monter, quoiqu'il n'eût encore que quarante hommes sur la muraille, et qu'en attendant que les autres le suivissent il marcha droit à la maison du tyran. Les soldats que celui-ci payait pour sa garde, se voyant pris au dépourvu, furent tous arrêtés sans qu'on en tuât un seul. Alors Aratus envoya par la ville appeler ses amis, qui ne tardèrent pas à le joindre. Le jour commençait à paraître, et le peuple, réveillé par le bruit qui se faisait, courut s'assembler au théâtre, sans savoir ce dont il s'agissait. Un hérault y vint crier à haute voix qu'Aratus, fils de Clinias, invitait ses concitoyens à recouvrer leur liberté. Certain alors que ce qu'il attendait depuis si long-temps était enfin arrivé, le peuple vole à la maison du tyran, à laquelle il met le feu. Nicoclès cependant se sauve par des souterrains qui conduisaient hors de la ville. Dès qu'on en est averti, le peuple et les soldats éteignent promptement le feu pour piller la maison. Loin de les en empêcher, Aratus fait publier que tous les autres biens de Nicoclès appartiènent au peuple. Ce qui doit surprendre, c'est que cette révolution se fit sans qu'il y eût un seul homme tué d'aucune part. 252 *ans av. J. C.*

SIDA (*combat naval près de*). Annibal, commandant la flotte d'Antiochus, roi de Syrie, rencontra celle des Rhodiens près du promontoire qui s'avance de Sida dans la mer, et lui livra bataille. Il fut vaincu, et poursuivi jusque dans le port de Mégiste. 191 *ans av. J. C.*

FIN DU TOME CINQUIÈME.

